
U d'/of OTTAWA
39003002846904

PLUTARQUE

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR RICARD

PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE PLUTARQUE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE AVEC LE PLUS GRAND SOIN

TOME PREMIER

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

Plutarque, célèbre biographe et moraliste grec.

Né à Chéronée (Béotie) 48 ou 49.

A produit :

Vies des hommes illustres.

Traités de morale.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PLUTARQUE

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR RICARD

PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE PLUTARQUE

NOUVELLE ÉDITION REVUE AVEC LE PLUS GRAND SOIN



TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1862

AVIS DES ÉDITEURS

Un succès qui ne s'est pas démenti a consacré, pour ainsi dire, la traduction de Ricard. C'est celle qu'on lit le plus, et nous avons dû la choisir de préférence à toute autre. Amyot l'emporte assurément sur Ricard par les grâces du style; mais, outre ses fréquentes infidélités et son inexactitude dans les détails, il reproduit rarement la physionomie vraie de l'original, et parfois on le trouve difficile à lire, quand on n'est pas familiarisé avec ce vieux français, d'ailleurs si naïf et si charmant.

Nous croyons donc avoir répondu aux vœux et aux besoins du plus grand nombre des lecteurs en adoptant la traduction de Ricard. Malgré ses imperfections inévitables, elle donne une idée plus exacte de l'auteur grec, et remplit mieux en cela son office de traduction.

PRÉFACE

Les vies des grands hommes sont la lecture de tous les âges et de tous les états. Si les personnes instruites les lisent avec plus de fruit, le commun des lecteurs y trouve tout ce qu'il faut pour attacher. Les hommes d'un âge fait y voient confirmer les leçons qu'ils doivent à l'expérience, et y en puisent de nouvelles. Les jeunes gens y lisent avec avidité ces récits intéressants, ces peintures de mœurs antiques, qui font de ces vies comme autant de drames dont le sujet, les événements et les acteurs remplissent la scène avec tant d'intérêt.

Rien ne dépose plus en faveur du caractère de Plutarque que les choix qu'il a faits pour les sujets de ses Vies. Il a pris, en général, des hommes que leurs qualités, leurs talents et leurs vertus rendent recommandables. Ce sont presque toujours des guerriers célèbres qui excitent notre admiration par leur courage, et qui méritent notre estime par l'emploi qu'ils en ont fait ; qui, modestes et généreux dans la victoire, loin d'abuser de leur pouvoir pour perdre leurs ennemis, ont préféré, à la force qui ravage et qui détruit, la bonté qui protége et qui conserve : ce sont de sages législateurs qui, par de bonnes lois, par un gouvernement bien réglé, ont rendu les citoyens heureux : ce sont des hommes d'État dont la prudence et les conseils ont contribué à augmenter la gloire de leur nation : ce sont des ora-

teurs à jamais célèbres par le double mérite de l'éloquence et de la science politique, qui, défenseurs ardents de la liberté publique, portèrent à la tribune, contre les factieux, le même courage et la même intrépidité que les guerriers déployaient sur le champ de bataille contre les ennemis de l'État. Son histoire est donc une leçon continuelle de morale mise en action, qui présente aux lecteurs des modèles de sagesse, de modération, de justice, de tempérance, de toutes les vertus, enfin, qui contribuent également au bonheur des particuliers et à la félicité des sociétés publiques. Si, à côté de ces hommes vertueux, il en a placé quelques-uns dont le caractère et les mœurs contrastent avec ceux des premiers, c'est, comme il le dit lui-même, afin d'inspirer, par cette opposition, plus d'horreur pour le vice, plus d'estime pour la vertu.

Un des mérites de Plutarque dans ses Vies des grands hommes, c'est de s'être moins attaché à raconter les faits éclatants qui, se trouvant dans tous les historiens, sont connus de tout le monde, que ces actions de leur vie privée qu'ont négligées la plupart des autres écrivains, et qui cependant sont plus propres à faire connaître les caractères et les mœurs, que ces exploits brillants qui le plus souvent sont des efforts des passions, et n'occupent que quelques instants dans la vie, au lieu que les autres sont la suite du naturel et forment nos habitudes. On connaît souvent mieux un homme par un trait, par un mot qui lui échappe, que par un grand nombre de faits de sa vie publique. Ce tyran qui, à la représentation d'une tragédie touchante, se surprenant dans une émotion involontaire, se lève brusquement et sort du théâtre, en s'écriant avec une sorte d'indignation : « Je serais sensible à la pitié ! » met plus à découvert, par cette seule parole, l'atrocité de son âme, que par les cruautés qu'il avait commises. L'approbation générale donnée dans tous les temps à cette manière d'écrire l'histoire permet d'être surpris qu'elle n'ait été imitée par aucun historien des âges suivants.

Après la réputation dont les ouvrages de Plutarque ont joui, même à Rome, dès son vivant, après le long séjour qu'il a fait dans cette capitale du monde, il est singulier qu'aucun des écrivains qui y fleurissaient alors, tels que Perse, Juvénal, Quintilien, Sénèque, Lucain, Martial, Pline le Jeune, et d'autres, n'aient jamais parlé de lui. Auraient-ils été jaloux de son mérite et de sa célébrité? auraient-ils vu avec chagrin qu'un étranger, né dans une ville obscure et à peine

connue, leur eût enlevé la gloire de traiter leur propre histoire sous une forme nouvelle et piquante, dont personne avant lui n'avait eu l'idée? Cependant on avait déjà vu plusieurs écrivains grecs accueillis à Rome avec empressement, et traités de la manière la plus honorable. Polybe avait joui de la confiance de Scipion l'Africain, qu'il accompagnait dans toutes ses expéditions; Caton avait fait exprès le voyage de Cypre, pour aller chercher le philosophe Anthénodore et l'attacher à sa personne; Cicéron avait défendu la cause du poëte Archias avec tout le zèle, toute la chaleur de l'estime et de l'amitié. Au reste, si le silence des auteurs romains à l'égard de Plutarque a été l'effet de l'envie, il faut avouer que les écrivains grecs n'ont pas été plus justes envers les auteurs romains: ils parlent d'eux bien rarement, et lorsqu'ils le font, c'est avec une réserve qui décèle leur jalousie. La vanité grecque se serait crue humiliée en avouant même une égalité de mérite dans les hommes qu'ils ne regardaient que comme leurs disciples, et des disciples trop nouveaux pour avoir pu s'élever à la perfection de leurs maîtres. Mais Plutarque fut dédommagé de ce silence par l'estime que lui témoignèrent les empereurs Trajan et Adrien, ces princes dont les lumières et les vertus donnaient tant de poids à leur suffrage.

Si, au mérite du fond, qui distingue en général les ouvrages historiques de Plutarque, il eût joint toutes les qualités du style, il n'est pas d'historien dont la réputation eût surpassé la sienne. Mais cette partie de ses écrits n'est pas la plus soignée; on y désirerait plus d'agrément, de douceur et de grâce. La longueur de ses phrases jette souvent de l'obscurité dans ses récits, et rend sa diction traînante: on n'y trouve pas cette pureté, cette finesse du langage attique, qui font le charme des écrits de Démosthène, de Platon, d'Eschine, de Xénophon, et de tous les écrivains de ce beau siècle de la Grèce, dont le temps de Plutarque était, il est vrai, fort éloigné, mais dont le goût se conservait encore, à cette époque, chez quelques écrivains. Ce n'est pas qu'il ne se fût nourri de la lecture des meilleurs modèles; ses ouvrages en font foi par le nombre prodigieux de citations dont ils sont remplis. Mais il n'était pas né à Athènes; et lorsqu'il alla s'y établir pour y perfectionner ses études, il avait respiré longtemps l'air de la Béotie, qui avait influé sur sa manière d'écrire, et qui l'empêcha d'acquérir ce goût fin et délicat, cette sensibilité exquise, ces grâces naturelles, cette simplicité charmante que nous admirons

dans les écrivains attiques. Mais si son style manque de ces formes agréables, il n'est pas pour cela, à beaucoup près, sans mérite. Il est partout vif et énergique, plein d'images et de comparaisons riches et abondantes qui servent à éclaircir et à relever ses pensées. Il emprunte ordinairement ses comparaisons des objets physiques, des effets de la nature, des affections du corps humain. Par là elles ont l'avantage de pouvoir être saisies par tous les esprits, et de jeter de la lumière sur les sujets qu'il traite.

Comme il était rempli de la lecture des poëtes, il emploie fréquemment des tours et des expressions poétiques qui donnent de la force et de l'éclat à sa diction; quelquefois même il fond dans son discours des passages entiers de ces poëtes, sans y conserver l'ordre et la mesure du vers : ce qui donne alors à son style un caractère de hardiesse qui tient plus de la poésie que de la prose.

La chronologie est une source de difficultés dans les ouvrages historiques des anciens; Plutarque se plaint lui-même de la négligence avec laquelle les tables chronologiques étaient dressées. Les dates sont cependant d'une nécessité indispensable, au moins pour les principaux événements. Sans leur secours, l'histoire serait pleine de confusion, et livrerait l'esprit aux plus grandes incertitudes. Mais à cet égard les opinions sont tellement partagées, et souvent même si contraires, qu'on ne doit pas espérer de tirer jamais la vérité d'un tel chaos de sentiments contradictoires. Je ne me suis donc pas livré à un travail aussi long que difficile, et qui, au fond, serait d'un médiocre avantage pour le grand nombre des lecteurs : les savants peuvent y suppléer eux-mêmes; et les autres, contents de trouver les principales dates, s'embarrassent peu des discussions épineuses d'une chronologie incertaine. Les modernes, malgré leurs travaux opiniâtres sur cette partie de l'histoire, y ont laissé des obscurités qui vraisemblablement resteront toujours impénétrables.

Une des causes de cette difficulté, c'est la différence des mois grecs avec ceux des Romains, et des uns et des autres avec les nôtres, qui

ne commencent pas aux mêmes jours que ceux des anciens, surtout chez les Grecs. Plutarque a observé, dans la vie de Romulus, que le peu de rapport que les mois grecs ont avec ceux des Romains met beaucoup d'incertitude sur l'époque précise de la fondation de Rome. Les savants sont peu d'accord entre eux sur l'ordre même de ces mois. Les uns, par exemple, placent celui de mai au rang où d'autres mettent celui d'avril; et ils changent ainsi tous les mois de l'année. Ce qui fait cette diversité d'opinions, c'est que chez les Grecs les dix premiers jours d'un mois étaient les dix derniers du mois français, et les vingt derniers répondaient aux vingt premiers du nôtre. Les Grecs partageaient les leurs en trois décades; et dans la dernière ils comptaient les jours de cette manière : le premier, qui dans l'ordre naturel était le vingt-unième, s'appelait le dixième du mois finissant; le second, qui était le vingt-deuxième, était nommé le neuvième du mois finissant; et ainsi de suite jusqu'au trentième, qui s'appelait vieux et nouveau, parce que c'était le jour où finissait un mois lunaire, et où un autre recommençait.

Les Romains, après les ides, qui tantôt étaient le treize et tantôt le quinze, comptaient tous les autres jours par les calendes du mois suivant. Ainsi le lendemain des ides, lorsque le mois était de trente-un jours, on comptait le dix-huit ou le seize avant les calendes; et si le mois n'avait que trente jours, le lendemain des ides était le dix-sept ou le quinze avant les calendes, suivant que les ides étaient tombées le treize ou le quinze; le dernier jour s'appelait la veille des calendes. Heureusement ces dates particulières ne sont pas les plus essentielles. Pour les plus importantes, celles, par exemple, du temps où ont vécu les personnages dont Plutarque a écrit les vies, j'ai rapporté les tables chronologiques qu'ont dressées, d'une part, M. Dacier, et de l'autre, les nouveaux éditeurs d'Amyot. Elles diffèrent de quelque chose pour le calcul des olympiades; mais elles sont assez d'accord pour les années de la fondation de Rome.

M. Dacier, en traduisant les noms des mois grecs, les a toujours rendus par les noms des mois français correspondants. Il en donne pour raison que ces dates étrangères, qui ne sont, dit-il, remarquables que par leur bizarrerie, font un mauvais effet dans une traduction française. Il est bien sûr, ajoute-t-il, que si les Grecs avaient traduit quelque auteur latin, ils n'auraient pas mis les mois romains, mais les grecs. Enfin il établit en principe qu'un écrivain ne doit em-

ployer que les mots de sa langue, à moins qu'il n'en manque et qu'il ne soit forcé de recourir aux mots étrangers. Ce principe peut être vrai dans sa généralité; mais je crois qu'il souffre des exceptions, et qu'elles sont applicables en particulier aux noms des mois grecs, qui sont une sorte de noms propres qu'il est plus conforme à la fidélité d'une traduction de conserver tels qu'ils sont. Cicéron, dans ses ouvrages philosophiques, ne fait pas de difficulté d'employer des mots grecs, quoiqu'il en ait de latins pour les exprimer.

Une difficulté assez embarrassante dans la traduction des anciens auteurs, c'est l'évaluation des monnaies. Tous les savants conviennent que la mine grecque valait cent drachmes, et que le talent attique, celui qu'emploient ordinairement les anciens, était de soixante mines : mais ils ne s'accordent pas sur la valeur de la drachme, qui était la monnaie la plus connue chez les Grecs; car le talent et la mine étaient des poids, comme chez nous la livre, et non pas des monnaies. Plutarque, dans les vies des Romains, réduit toujours leurs monnaies à la drachme grecque : ainsi, pour les évaluer, il ne faut fixer que le prix de la drachme, le denier romain étant du même poids et de la même valeur. M. Dacier estime la drachme dix sous; estimation juste pour son temps, où le marc d'argent valait environ vingt-sept livres. Mais depuis cette époque l'argent a beaucoup augmenté de valeur.

Les mesures donnent lieu encore à des calculs différents. Les Grecs se servent, pour la mesure des grains, du mot *médimne*, qu'Amyot traduit par celui de minot, et M. Dacier par celui de boisseau. Les éditeurs d'Amyot trouvent ces deux évaluations trop faibles; ils portent la médimne à quatre boisseaux, mesure de Paris, et le minot de Paris n'est que de trois boisseaux, pesant chacun de vingt-une à vingt-deux livres. J'ai suivi leur estimation, qui me paraît plus exacte que celle de M. Dacier. Pour mesurer les liquides, les anciens avaient plusieurs grandeurs : celle qu'on trouve le plus ordinairement employée par Plutarque, c'est le choüs, qu'Amyot et M. Dacier traduisent par le mot générique de *mesure*, et qui, selon les éditeurs d'Amyot, faisait un peu plus de trois pintes et demie, mesure de Paris.

La différence dans la longueur des stades chez les divers peuples de la Grèce met aussi des inégalités dans l'évaluation des distances. Ces stades variaient depuis cinquante-une toises jusqu'à cent quatorze.

Ce qui augmente la difficulté dans Plutarque, c'est que, suivant l'observation de M. Fréret, il n'a pas suivi une pratique constante dans l'évaluation du mille en stades : tantôt il compte huit stades au mille, et tantôt sept stades et demi. (*Académie des Inscriptions*, tom. XXIV, pag. 556.) Dans la plus petite valeur du stade, il en faut cinquante pour faire une de nos lieues de deux mille cinq cent toises; dans la plus grande valeur, les vingt stades feraient la lieue. La mesure adoptée par M. Dacier suppose un stade par cent toises; il en met vingt-cinq pour une lieue. Je me suis fixé à l'évaluation de huit stades au mille, ce qui fait vingt stades pour une lieue : c'est la mesure qui me paraît le plus généralement adoptée.

Je crois que le lecteur ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux le tableau correspondant des mois attiques et des nôtres. C'est celui qu'ont donné les éditeurs d'Amyot; et je le fais précéder de la note que ces savants académiciens y ont jointe, parce qu'elle donne une connaissance exacte de l'année attique, et des changements qu'elle éprouva.

« Anciennement l'année attique était composée de douze mois lunaires, alternativement de 29 et 30 jours, pour la commodité de l'usage, parce que le mois lunaire est de 29 jours et demi. On appelait pleins les mois de 30 jours; creux, les mois de 29 : ce qui se faisait en supprimant le 29e jour, et en passant du 28 au 30, sans compter ni nommer le 29, qui s'appelait pour cette raison jour exemptile ou supprimé. Ainsi l'année attique était censée de 360 jours, et les mois de 30 jours chacun. Mais il y en avait effectivement 6 de 29 jours seulement, et l'année n'était en réalité que de 354. Cela dura jusqu'à la première année de la 87e olympiade, avec laquelle commença la réforme introduite par Méton dans le calendrier. Depuis cette époque, le jour exemptile fut pris de soixante-trois en soixante-trois, pendant toute la durée de la période de dix-neuf ans qu'il avait imaginée pour faire cadrer l'année lunaire avec l'année solaire, au moyen des mois intercalaires.

« Dix-neuf années solaires supposées de 365 jours font 6,935 jours, et dix-neuf années lunaires supposées de 354 n'en font que 6,726 : la différence est 209. Sept mois intercalés dans les 3, 5, 8, 11, 13, 16 et 19e années compensaient cette différence. Telle est l'idée sommaire du calendrier de Méton... La correction que Calippe y fit cent deux ans après ne changea point sa forme. Elle n'eut pour objet que

la suppression d'un jour, qui, dans le calcul de Méton, se trouvait redondant tous les soixante-seize ans.

« Indépendamment des jours régulièrement exemptiles dans cette forme d année, le 2 du mois Boédromion était toujours exemptile, parce que c'était ce jour-là, suivant la fable, que Neptune et Minerve s'étaient disputé l'Attique. C'est pour cela qu'on voit dans Plutarque la date de la bataille de Platée rapportée, tantôt au trois, tantôt au quatre de ce mois, suivant qu'il a égard ou non au jour exemptile.

« Hécatombéon { commençant à la nouvelle lune la plus voisine du solstice d'été, redondait, pour la plus grande partie, à. . . . . }	Juillet.
« Métagitnion.	Août.
« Boédromion, le 3 exemptile.	Septembre.
« Mémactérion.	Octobre.
« Pyanepsion, le 6 exemptile.	Novembre.
« Poseidon.	Décembre.
« Gamélion, le 9 exemptile.	Janvier.
« Anthestérion.	Février.
« Élaphébolion, le 12 exemptile.	Mars.
« Munychion.	Avril.
« Thargélion, le 15 exemptile.	Mai.
« Scirrophorion.	Juin.

« La période de Médon commença la première année de la 87[e] olympiade, 432 ans avant J. C. Avant la troisième année de cette même olympiade on intercala un treizième mois. Il s'appelait le second Poseidon, et s'intercalait après le premier; eusuite la première année de la 88[e] olympiade; puis la quatrième, et ainsi de suite dans l'ordre que nous avons marqué ci-dessus. »

NOTICE SUR PLUTARQUE

Plutarque nous apprend lui-même, en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il était né à Chéronée, petite ville de la Grèce, aux confins de la Béotie et de la Phocide. Longtemps célèbre par son ancienne origine, elle tomba ensuite dans une telle obscurité, qu'à peine on trouve son nom dans l'histoire, jusqu'au temps de Philippe de Macédoine, qui remporta près de cette ville une victoire fameuse sur les Corinthiens, les Thébains et les Athéniens réunis. Mais, malgré l'état de faiblesse où elle était sous les triumvirs, malgré sa dépopulation sous l'empire de Trajan, Plutarque se glorifie souvent d'y être né. Il conserva toujours pour sa patrie l'attachement le plus vif; il en préféra le séjour à celui des villes les plus considérables, à celui de Rome même, et il lui consacra l'emploi de ses loisirs et de ses talents. Le privilége d'un homme célèbre est de faire partager sa gloire à tout ce qui l'approche. Chéronée, à peine connue dans l'histoire avant Plutarque, n'est ignorée aujourd'hui d'aucun de ceux qui ont lu les ouvrages de cet illustre écrivain; et le nom de sa patrie est allé avec le sien à l'immortalité.

On ne peut assigner l'année de la naissance de Plutarque; les anciens qui ont parlé de lui n'en ont pas fixé la date, et ne citent que le temps de sa célébrité. Il résulte de leurs divers témoignages que

Plutarque commençait à être connu dès le temps de Néron, et qu'il a vécu au moins jusque sous Trajan. Ruaud, dans la vie de cet écrivain, a voulu déterminer d'une manière plus précise l'année de sa naissance; et d'après un passage de Plutarque, qui sert de base à son sentiment, il l'a fait remonter aux dernières années de l'empire de Claude, à l'an 49 ou 50 de J. C. Mais cette opinion a ses difficultés, et nous sommes réduits sur ce point à des conjectures incertaines.

Personne n'ignore combien les peuples de la Béotie étaient décriés dans toute la Grèce pour leur stupidité: elle était passée en proverbe à Rome même, et jusqu'au temps d'Horace. Ce poëte, en parlant du peu de goût avec lequel Alexandre jugeait les ouvrages de poésie : « Vous auriez juré, dit-il, que ce prince avait respiré, en naissant, « l'air épais de la Béotie. » Leurs écrivains eux-mêmes en convenaient, et en attribuaient la cause à leur voracité. Il est vrai que Plutarque, en rappelant ce reproche, convient aussi que dès le temps même de Socrate il commençait à s'affaiblir. Pindare, en effet, avait déjà dû faire une exception marquée à ce caractère stupide commun aux Béotiens; après lui Épaminondas avait prouvé que le sol de la Béotie pouvait produire de grands hommes; enfin Plutarque, par l'universalité de ses connaissances, par la bonté de son esprit, par l'excellence de sa morale, avait dû faire oublier ce proverbe outrageant, et rétablir la réputation des Béotiens. Le portrait avantageux qu'il fait, dans ses ouvrages, de son père, de son aïeul et de ses frères, montre encore que l'agrément, la politesse et le bon ton n'étaient pas étrangers au climat de la Béotie.

Sa famille, une des plus honnêtes de Chéronée, était distinguée de toutes les autres par son ancienneté, par ses richesses, et par les charges qu'elle y avait exercées. Son bisaïeul, nommé Nicarque, vivait du temps de la bataille d'Actium. Lamprias, son aïeul, était d'un esprit agréable, à en juger par ce que Plutarque rapporte de lui. « Il n'avait jamais, dit-il, l'esprit plus fécond et plus inventif que « quand il avait bu. Il se comparait alors à l'encens que la chaleur « fait évaporer, et qui exhale une odeur suave. » Plutarque, qui parle souvent de son père, des bonnes qualités de son esprit et de son cœur, ne nous a nulle part fait connaître son nom; mais on peut juger de son esprit par les discours que Plutarque lui fait tenir dans ses *Propos de table*, et de sa prudence, par les conseils qu'il donne

à son fils, au retour d'une députation au proconsul, dont il avait été chargé par ses concitoyens. Plutarque, l'aîné de sa famille, eut deux frères, nommés, l'un Timon, et l'autre Lamprias. Il les introduit souvent dans ses ouvrages, et leurs discours prouvent qu'ils avaient une érudition aussi agréable que variée. Plutarque leur rend témoignage qu'ils étaient fort instruits l'un et l'autre, et qu'ils vivaient avec lui à Athènes dans le commerce des savants. On y voit aussi qu'il régnait entre les trois frères une amitié et une confiance qui font honneur à leur caractère. Il paraît cependant que Plutarque aimait davantage Timon, dont la douceur et l'aménité avaient beaucoup plus d'analogie avec son caractère que la vivacité et la pétulance de Lamprias. « De toutes les faveurs dont la fortune m'a comblé, dit-il « dans son *Traité de l'amour fraternel*, il n'en est pas qui me soit « plus chère que la bienveillance constante de mon frère Timon : c'est « ce que savent tous ceux de qui nous sommes connus. » Le silence qu'il garde sur Lamprias fait présumer qu'il n'était pas alors en vie; car il n'aurait pas oublié, dans cette circonstance, un frère qui lui était cher, quoique peut-être aimé moins tendrement que Timon. Il eut aussi des sœurs. Suidas dit que Sextus, de Chéronée, était neveu de Plutarque par sa sœur. On croit que c'est lui que sa science et sa vertu firent choisir pour enseigner les lettres grecques à l'empereur Antonin, qui lui rend, dans ses *Réflexions*, le témoignage le plus honorable.

Plutarque passa les premières années de sa vie à Chéronée avec ses frères, et y reçut une éducation distinguée. La multitude et la diversité des sujets qu'il a traités dans ses ouvrages montrent l'étendue et la variété de ses connaissances. Mais la petite ville de Chéronée ne lui offrait pas assez de ressources pour donner à son esprit, avide de savoir, toute la culture dont il avait besoin. Athènes était depuis longtemps la mère des sciences et des arts : c'était là que se rendaient, de toutes les parties de la Grèce, les hommes jaloux de nourrir leur esprit de tout ce que la littérature grecque avait de plus intéressant, et de s'instruire dans toutes les parties de la philosophie. Les Romains eux-mêmes allaient y prendre les leçons des hommes célèbres qu'elle renfermait dans son sein; et si Rome était devenue par ses conquêtes la capitale de l'univers, elle avait été forcée de laisser à Athènes le titre plus glorieux et plus flatteur de capitale du monde littéraire. Ce fut dans cette ville fameuse que Plutarque alla

passer les derniers temps de sa jeunesse, pour achever de s'y former par le commerce des savants et dans les écoles des philosophes. Il s'instruisit à fond des principes de leurs différentes sectes; mais il s'attacha particulièrement à celle de l'Académie, et embrassa les dogmes et la morale du plus célèbre disciple de Socrate, celui qu'il appelle toujours le divin Platon. Mais ce choix ne fut pas tellement exclusif, qu'il n'adoptât en certains points les opinions des autres écoles ; et on pourrait croire, avec le traducteur anglais, que, loin de s'astreindre à jurer sur les paroles d'aucun de ses maîtres[1], il devint citoyen du monde philosophique. Modeste et réservé, avec l'Académie, dans ses affirmations; disciple du Lycée, dans les recherches de la science naturelle et dans les subtilités de la dialectique; instruit par les stoïciens dans la foi d'une Providence qui s'étend à tous les hommes, et dans les principes d'une morale ferme et sévère, mais qu'il sut ramener à des idées plus raisonnables et moins exagérées. il emprunta de toutes les écoles ce qui lui parut juste et vrai. Mais après la doctrine de Platon, à laquelle il parut toujours donner la préférence, il n'en est pas dont les dogmes lui aient plu davantage que celle de Pythagore. Partout il parle du philosophe de Samos avec une estime et une affection toutes particulières : il vante la douceur et l'humanité de ses principes, il les expose, en plusieurs endroits de ses ouvrages, avec ce zèle et cette chaleur qui décèlent sa prédilection pour ses sentiments, et pour son dogme favori de la métempsycose.

Nous savons par lui-même qu'il prit à Athènes les leçons d'Ammonius d'Alexandrie, philosophe célèbre dont il a souvent parlé, et qu'il introduit comme interlocuteur dans plusieurs de ses ouvrages.

Le mérite de Plutarque fut connu de bonne heure à Chéronée, et le fit choisir, dans sa jeunesse, pour être envoyé, lui second, en ambassade vers le proconsul. Son collègue étant resté en chemin, Plutarque continua seul sa route, et remplit sa mission. A son retour, comme il se disposait à rendre compte de son ambassade, son père l'avertit de ne pas tout s'attribuer à lui seul, en disant : Je suis allé, j'ai parlé; mais d'associer toujours son collègue au récit qu'il ferait de sa députation. Il reçut, dans la suite, de nouveaux témoi-

[1] Nullius addictus urare in verba magistri. (Hor. Ép., liv. I, ép. 1.)

gnages de la confiance de ses concitoyens, qui le nommèrent archonte éponyme.

Son respect connu pour la religion, son zèle à en observer les cérémonies et les sacrifices, lui firent conférer la grande prêtrise d'Apollon. Une de ses fonctions était de présider aux jeux qui se célébraient à chaque pythiade[1] en l'honneur de ce dieu. La dignité et l'importance de ce sacerdoce ne l'empêchèrent pas de se charger, dans sa petite ville, d'emplois bien moins relevés; et il ne croyait pas se rabaisser en s'occupant des plus petits détails de la police extérieure. « Je prête à rire aux étrangers qui viennent à Chéronée, « nous dit-il lui-même, lorsqu'ils me voient souvent en public, oc- « cupé de pareils soins... Mais je réponds à ceux qui me blâment « d'aller voir mesurer de la brique, charger de la chaux et des « pierres : ce n'est pas pour moi que je le fais, c'est pour ma patrie. « Il y aurait peut-être de la bassesse à un homme d'État de s'occuper « pour lui-même de ces sortes de soins; mais quand il le fait pour « le public, loin d'avoir à en rougir, il s'honore, en donnant son at- « tention aux moindres choses[2]. » On a dit que Plutarque avait été honoré par Trajan de la dignité consulaire; ce qui ne doit s'entendre que d'un consulat honoraire, tel qu'il était d'usage de le conférer dans ces temps-là. On joint à cette première distinction celle de l'intendance de la Grèce et de l'Illyrie, dont cet empereur avait, dit-on, assujetti les magistrats à ne rien faire que de l'avis de Plutarque. Quelques auteurs nient ce fait, en se fondant sur le silence de ce philosophe, qui n'en a rien dit dans ceux de ces ouvrages qui nous restent, quoiqu'il ait eu plusieurs occasions naturelles d'en parler. Le soin qu'il a de ne laisser ignorer aucun des emplois qu'il avait exercés dans sa patrie fait croire qu'il n'aurait pas manqué d'en témoigner dans ses écrits sa reconnaissance à Trajan. Ceux qui veulent qu'il ait été précepteur de ce prince ne trouvent, ni dans Plutarque lui-même, ni dans les anciens qui ont parlé de lui, rien qui autorise leur opinion; et ce silence paraît une preuve sans réplique à ceux qui sont d'un avis contraire. Peut-être concilierait-on ces deux sentiments opposés, en disant que si Plutarque n'a pas été l'instituteur de Trajan, ce qui en

[1] La pythiade était, comme l'olympiade, un espace de quatre années; elle marquait l'époque des jeux Pythiens, qui se célébraient au commencement de chaque cinquième année, et la troisième des olympiades.

[2] *Précept. polit.*

effet n'est pas aisé à prouver, il a pu, pendant son séjour à Rome, donner à ce prince, qui aimait à s'instruire, des leçons particulières de philosophie et de politique, soit avant qu'il montât sur le trône, soit depuis qu'il fut parvenu à l'empire. Quoi qu'il en soit, cette marque de confiance, glorieuse pour le philosophe, n'aurait pas fait moins d'honneur au choix du prince.

Le séjour d'Athènes offrait à un homme de lettres bien des charmes propres à l'y attacher. La gloire dont jouissait encore cette ville célèbre; le voisinage d'Éleusis, consacré par les plus grands mystères de la Grèce, objet si touchant pour une âme religieuse; les bords charmants de l'Ilissus, dont Platon a fait une peinture si délicieuse; surtout ses liaisons intimes avec les savants illustres dont cette ville était le rendez-vous; tout semblait devoir l'y fixer. Mais, d'un autre côté, la réputation de Rome, sa grandeur, sa magnificence, le titre de capitale du monde, et, plus que tout sans doute, le désir de connaître par lui-même l'histoire et les mœurs des Romains célèbres, que vraisemblablement il avait déjà formé le dessein de comparer avec les grands hommes de la Grèce, le déterminèrent à y aller faire quelque séjour. L'époque de ce voyage est incertaine; mais l'opinion la plus probable la fixe aux dernières années de l'empire de Vespasien, vers l'an 79 de J. C. Il s'y rendit bientôt célèbre par ses connaissances, par sa vaste érudition, par les conférences publiques qu'il y faisait sur toutes les parties de la philosophie et de la littérature. Il paraît que ces dissertations ont été comme le premier fond des divers Traités qu'il composa depuis, et qui forment la collection nombreuse de ses *Œuvres Morales*. Parmi les Romains illustres qui fréquentaient ses leçons, et qui conçurent pour lui un attachement durable, on distingue Sossius Sénécion, qui fut quatre fois consul, celui à qui il a dédié les *Vies des grands Hommes;* et Arulénus Rusticus, homme d'une grande naissance et d'un mérite plus grand encore, que Domitien fit mourir par l'envie qu'il portait à sa vertu. Plutarque rapporte un trait qui prouve la considération que ce sénateur avait pour lui, et l'empressement avec lequel on écoutait ses leçons : « Un jour, dit-il, que je parlais en public à Rome, Rusticus « était au nombre des auditeurs. Au milieu de la conférence, un sol« dat vint lui apporter une lettre de l'empereur [1]. Il se fit à l'instant

[1] Il y a apparence que c'est Vespasien.

« un grand silence, et moi-même je m'interrompis, afin de lui laisser « lire ses dépêches ; mais il n'en voulut rien faire, et il n'ouvrit sa « lettre que lorsque la leçon fut finie : ce qui lui attira l'admiration « de tout le monde. »

On ne sait pas s'il fit un long séjour à Rome. Un des auteurs qui ont écrit sa vie croit qu'il y passa quarante ans, et que ce fut dans ce long espace de temps qu'il acquit cette grande connaissance de l'histoire et des coutumes des Romains consignées dans les *Vies des grands Hommes*, dans les *Questions romaines*, et dans quelques autres de ses ouvrages : mais il paraît impossible qu'il ait séjourné si longtemps à Rome. Il se retira d'assez bonne heure dans sa patrie, et y fit sa résidence ordinaire le reste de sa vie. Il dit lui-même qu'il était né dans une petite ville, et que, pour l'empêcher de devenir plus petite, il aimait à s'y tenir. Il avait passé tout le temps de sa jeunesse à Chéronée ou à Athènes, et ne devait pas avoir moins de trente ans lorsqu'il alla pour la première fois à Rome : il en aurait donc eu soixante-dix lorsqu'il serait venu se fixer à Chéronée, et il n'aurait pu dire alors qu'il aimait à se tenir dans sa petite ville, puisqu'il ne s'y serait retiré que vers la fin de sa vie.

On croit que ce fut dans un de ses voyages de Rome en Grèce qu'il se maria ; mais on ne sait pas à quel âge. Il épousa une femme de Chéronée, nommée Timoxène, fille d'un Aristion dont il est parlé dans les *Propos de table*. Quels témoignages de tendresse il donne à sa femme dans un de ses ouvrages[1] ! avec quelle satisfaction et quelle complaisance il parle de ses vertus !

Ils eurent d'abord quatre fils, que Plutarque nous a tous fait connaître dans ses écrits, puis une fille qu'ils avaient l'un et l'autre longtemps désirée, et qu'ils eurent le malheur de perdre à l'âge de deux ans. Cette mort les affligea vivement ; mais ils la soutinrent l'un et l'autre avec un courage égal. La lettre que Plutarque, alors absent, écrivit à sa femme pour la consoler, est à la fois un monument de la fermeté de leur âme et de la bonté de leur cœur. Il y fait un portrait intéressant du bon naturel que cet enfant avait annoncé dès l'âge le plus tendre : mais il faut le voir tracé de la main même de Plutarque ; il y a peint son propre caractère. « Vous savez, écrit-il à « sa femme, que cette fille… m'était d'autant plus chère que j'avais

[1] *Consolation sur la mort de sa fille.*

« pu lui faire porter votre nom. Outre l'amour naturel qu'on a pour « ses enfants, un nouveau motif de regrets pour nous, c'est la satis- « faction qu'elle nous donnait déjà ; c'est son caractère bon et ingénu, « éloigné de toute colère et de toute aigreur. Elle avait une douceur « admirable et une rare amabilité : le retour dont elle payait les té- « moignages d'amitié qu'on lui donnait, et son empressement à « plaire, me causaient à moi-même le plus vif plaisir, et me faisaient « connaître la bonté de son âme. Elle voulait que sa nourrice donnât « le sein, non-seulement aux enfants qu'elle aimait, mais encore aux « jouets dont elle s'amusait ; appelant ainsi, par un sentiment d'hu- « manité, à sa table particulière, toutes les choses qui lui donnaient « du plaisir, et voulant leur faire part de ce qu'elle avait de meilleur. »

Plutarque était riche et tenait un grand état à Chéronée. On ne peut en douter après ce qu'il écrit à sa femme dans cette lettre de consolation que nous avons déjà citée. « Ne vous arrêtez pas, lui « dit-il, aux larmes et aux gémissements de ceux qui viennent, par « l'effet d'une mauvaise habitude, partager votre douleur. Pensez « plutôt combien ils vous envient vos enfants, votre maison et votre « genre de vie. Tandis que tant d'autres accepteraient votre condi- « tion, même avec le malheur que nous venons d'éprouver, serait-il « raisonnable que vous en parussiez mécontente, et que, dans l'im- « patience que vous causerait un seul accident fâcheux, vous fussiez « insensible à tous les avantages qui vous restent ? » On doit juger encore de l'aisance dans laquelle il vivait, par le bonheur qu'il eut de ne jamais emprunter. Dans un traité qui a pour titre : *Qu'il ne faut jamais emprunter à usure*, après avoir peint avec force la rapacité des usuriers, il ajoute : « Ne croyez pas, quand je parle ainsi, « que j'aie des motifs personnels de vengeance contre les usuriers ; « ils n'ont jamais emmené mes bœufs ni mes chevaux. »

Nous n'avons pas de certitude sur l'année de la mort de Plutarque que sur celle de sa naissance. Les anciens gardent le silence sur ce point, et les opinions des modernes sont partagées : les uns le font mourir dans les premières années du règne d'Adrien, vers l'an 120 de J. C.; d'autres, sur la fin de ce règne, l'an 134 de notre ère. Il y en a qui reculent sa mort jusqu'au règne d'Antonin, ce qui lui donnerait quatre-vingt-neuf ou quatre-vingt-dix ans de vie. Quelques-uns ne le font vivre que soixante-douze ou soixante-quinze ans; mais tous n'appuient leurs sentiments que sur des probabilités et des con-

jectures fort incertaines, qu'il est facile de détruire et non de remplacer par de meilleures. Je n'entrerai pas dans cette discussion, qui, ne pouvant mener à rien de certain, aurait peu d'intérêt pour le lecteur. Je dirai seulement que le nombre prodigieux d'ouvrages que Plutarque a composés, et comme historien et comme philosophe, fait croire qu'il a poussé loin sa carrière. Quoiqu'il écrivit avec une facilité qui a nui à la perfection de ses ouvrages, il en est un grand nombre qui ont demandé des recherches longues et pénibles, et qui n'ont pu être que le fruit lent du travail et des années.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

THÉSÉE

I. Temps fabuleux distingués des temps historiques. — II. En quoi Thésée et Romulus se ressemblent. — III. Origine et naissance de Thésée. — IV. Son éducation, et son voyage à Delphes. — V. Sa mère lui fait connaître son origine. — VI. Émulation que lui inspirent les exploits d'Hercule. — VII. Il tue Périphète et Sinnis. — VIII. La laie de Crommyon. — IX. Mort de Sciron et de plusieurs autres brigands. — X. Il tue Cercyon d'Arcadie et Damaste, aussi appelé Procuste. — XI. Son arrivée à Athènes. — XII. Il défait les Pallantides. — XIII. Il va combattre le taureau de Marathon. — XIV. Tribut de jeunes enfants imposé par Minos aux Athéniens — XV. Thésée s'offre pour être du nombre des jeunes gens qu'on envoie en Crète. — XVI. Il s'embarque. — XVII. Aidé par Ariadne, il tue le Minotaure. — XVIII. Différentes traditions sur la mort d'Ariadne. — XIX. Thésée se rend à Délos. Origine de la danse de la Grue. — XX. Son retour à Athènes. Mort de son père Égée. — XXI. Son vaisseau conservé à Athènes pendant plusieurs siècles. — XXII. Réunion de tous les bourgs de l'Attique en une seule ville. Institution des Panathénées. — XXIII. Il divise les Athéniens en plusieurs classes. — XXIV. Il établit les jeux Isthmiques. — XXV. Il s'embarque, et va au Pont-Euxin. Il a un fils de l'Amazone Antiope. — XXVI. Guerre des Amazones. — XXVII. Thésée épouse Phèdre. Hippolyte, fils d'Antiope. — XXVIII. — Différentes opinions sur le nombre des exploits de Thésée. — XXIX. Son amitié avec Pirithoüs. Combat des Lapithes et des Centaures. — XXX. Il enlève Hélène. Sa prison en Épire. — XXXI. Intrigues de Mnesthée contre lui. — XXXII. Castor et Pollux viennent à Athènes redemander leur sœur. Origine de l'Académie. — XXXIII. Ils sont reçus à Athènes par le conseil de Mnesthée. — XXXIV. Thésée retourne à Athènes, et trouve le peuple révolté contre lui. Il se retire à Scyros. — XXXV. Lycomède l'y fait mourir par trahison. — XXXVI. Ses ossements rapportés longtemps après à Athènes. — XXXVII. Sacrifices institués en son honneur.

Thésée, suivant M. Dacier, vivait vers l'an du monde 2720, environ 1228 ans avant J.-C., 454 ans avant le commencement des olympiades, et 478 avant la fondation de Rome.

Les nouveaux éditeurs du Plutarque d'Amyot renferment l'espace de la vie de Thésée depuis l'an 2249 jusqu'à l'an 1199 avant J.-C., 423 avant la première olympiade.

I. Les géographes, mon cher Sénécion[1], renvoient à l'extrémité de leurs cartes les pays qui leur sont inconnus, et marquent en quelques endroits que ce qui est au delà ne contient que des déserts arides, pleins de bêtes féroces, que des marais impraticables, que les frimats de la Scythie, ou des mers glacées. De même, dans ces vies parallèles des hommes illustres, après avoir parcouru les temps où l'histoire, appuyée sur des faits connus, porte tous les caractères de la vraisemblance, nous pouvons dire des âges antérieurs : Au delà est le pays des fictions et des monstres, habité par les poëtes et les mythologistes, où rien n'est assuré et ne mérite aucune confiance. Les vies de Lycurgue le législateur et du roi Numa, que j'ai déjà publiées, m'ayant rapproché du temps de Romulus, j'ai cru pouvoir remonter jusqu'à ce prince. Mais en considérant

Qui d'entre les mortels on doit lui comparer,
Quel guerrier avec lui pourra se mesurer,

comme le dit Eschyle[2], il m'a paru que le fondateur d'Athènes, cette ville si belle et si célèbre[3], pouvait très-bien être mis en parallèle avec le père de la glorieuse et invincible Rome. Je voudrais pouvoir épurer cette vie de tout ce qu'elle a de fabuleux, et, en l'appuyant sur des fondements raisonnables, lui donner l'air de l'histoire; mais dans les endroits où, se refusant à toute espèce de vraisemblance, elle ne pourra obtenir la confiance des lecteurs, j'aurai recours à leur indulgence, et je les prierai de recevoir favorablement des fables dont l'origine se perd dans l'antiquité la plus reculée[4].

[1] Sossius Sénécion, celui à qui Plutarque a dédié plusieurs de ses traités de morale. Il avait été quatre fois consul, la première sous Néron, et les trois autres sous Trajan.

[2] Trag. des *Sept Chefs devant Thèbes*.

[3] Ce n'est pas proprement Thésée qui fonda la ville d'Athènes. Son premier roi fut Cécrops, qui suivant les marbres d'Oxford, époq. I, régna 1582 ans avant J.-C. Plutarque n'entend donc par cette fondation que la réunion que ce prince fit des douze bourgs des Athéniens en une seule cité.

[4] Les événements de la vie de Thésée étaient allégoriques, et se rapportaient à l'astronomie. Il n'est donc pas étonnant que Plutarque reconnaisse qu'il y en a qui se refusent à toute vraisemblance historique et qui doivent être regardés comme des fables.

II. Thésée et Romulus m'ont paru avoir entre eux plusieurs traits de ressemblance. Tous deux nés d'une union clandestine et d'un père incertain, ils ont passé l'un et l'autre pour enfants des dieux.

Reconnus tous les deux pour de vaillants guerriers[1],

ils ont joint la prudence à la force : ils ont donné naissance aux deux plus célèbres villes du monde : l'un a bâti Rome ; l'autre a fondé la cité d'Athènes, en réunissant tous ses bourgs dans une même enceinte. Ils ont tous deux enlevé des femmes ; ils ont éprouvé l'un et l'autre des dissensions et des malheurs domestiques[2]; sur la fin de leur vie, ils se sont attiré la haine de leurs citoyens, si toutefois on doit croire ce qu'on en rapporte de moins fabuleux[3] et de plus vraisemblable.

III. Thésée remontait par son père à Érechthée, et à ces premiers habitants de l'Attique qu'on appelait autochthones. Du côté de sa mère, il descendait de Pélops, le plus puissant des rois du Péloponèse, moins encore par ses richesses que par le nombre de ses enfants. Il maria plusieurs de ses filles aux plus grands princes du pays, et procura à ses fils des gouvernements considérables en divers endroits de la Grèce. Pitthéus, l'un d'eux, aïeul maternel de Thésée, fonda la petite ville de Trézène. Il passait pour l'homme le plus sage et le plus instruit de son temps. Le mérite de cette sagesse consistait en sentences de morale du genre de celles qui ont tant fait estimer le poëme d'Hésiode sur les Ouvrages et les Jours, où l'on trouve la maxime suivante, qu'on dit être de Pitthéus :

Tiens prêt pour ton ami le prix de son service[4] :

du moins le philosophe Aristote la lui attribue; et Euripide, en appelant Hippolyte le disciple du saint Pitthéus[5], nous montre la haute opinion qu'on avait de ce prince. Égée, qui désirait d'avoir des enfants, étant allé consulter Apollon, la Pythie lui rendit cet oracle, si connu, qui lui défendait d'avoir

[1] *Iliad.*, VIII, 281. — [2] Les imprécations de Thésée contre Hippolyte son fils, injustement accusé par Phèdre, avaient causé la mort de ce jeune prince ; et Romulus tua de sa main son frère Rémus.
[3] Mot à mot, de moins tragique. — [4] *Oper. et Dies*, v. 368. — [5] *Hippol.*, v. 11.

commerce avec aucune femme avant son retour à Athènes. Mais comme la réponse n'était pas claire, il passa par Trézène, et fit part à Pitthéus de l'oracle, qui était conçu en ces termes:

Grand prince, dont la gloire égale la vertu,
Avant que dans ses murs Athènes t'ait reçu,
Tu ne délieras point le pied qui sort de l'outre.

On ne sait pas comment Pitthéus entendit cet oracle, mais, soit persuasion, soit adresse, il fit si bien qu'Éthra, sa fille, eut commerce avec Égée, qui, ayant su que c'était la fille de Pitthéus, et soupçonnant qu'elle était grosse, lui laissa en partant une épée et des souliers, qu'il cacha sous une grande pierre, assez creuse pour contenir ce dépôt. Il ne communiqua son secret qu'à Éthra seule, et lui recommanda, si elle accouchait d'un fils, qui parvenu à l'âge viril fût assez fort pour lever la pierre et prendre ce qu'il y avait déposé, de le lui envoyer avec ces signes de reconnaissance, sans en rien dire à personne, et le plus secrètement qu'il lui serait possible; car il craignait les Pallantides, qui, au nombre de cinquante frères, lui dressaient des embûches, et le méprisaient, parce qu'il n'avait point d'enfants. Ces mesures prises, il s'en alla.

IV. Éthra mit au monde un fils, qui, selon les uns, fut nommé Thésée aussitôt après sa naissance, à cause des signes que son père avait posés sous la pierre; suivant d'autres, il ne reçut ce nom qu'à Athènes, après qu'Égée l'eut reconnu pour son fils. Pendant qu'il était élevé chez Pitthéus, il eut pour gouverneur un nommé Chonnidas, auquel les Athéniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier la veille de la fête de Thésée[1]; honorant ainsi sa mémoire avec bien plus de justice que celle de Parrhasius et de Silanion, qui n'ont fait que des statues et des portraits de ce prince. C'était encore alors l'usage d'aller

[1] Ce sacrifice avait donné lieu au proverbe: Le Bélier a payé l'éducation; pour dire que les peuples ne sauraient trop marquer leur reconnaissance à ceux qui ont bien élevé leurs princes. Suidas, *voce κριός*, donne un sens tout différent à ce proverbe: il dit qu'il a été fait contre les ingrats, parce que les béliers devenus grands frappent de la corne ceux qui les ont nourris; ce qui donnerait au proverbe un sens ironique.

à Delphes, au sortir de l'enfance, pour y consacrer à Apollon les prémices de sa chevelure. Thésée s'y rendit; et le lieu où il fit cette cérémonie s'appelle encore aujourd'hui, de son nom, Théséia. Mais il ne se rasa que le devant de la tête, comme faisaient les Abantes, au rapport d'Homère[1]; et cette manière de se couper les cheveux fut, pour cette raison, appelée Théséide. Les Abantes n'avaient pris cette coutume ni des Arabes, comme l'ont cru quelques auteurs, ni des Mysiens. C'étaient des peuples très-belliqueux, qui serraient de près l'ennemi, et avaient, plus qu'aucune autre nation, l'habitude de combattre corps à corps, selon qu'Archiloque leur en rend témoignage dans ces vers :

De la fronde et de l'arc ils ignorent l'usage;
Et lorsque dans leur camp le démon des combats
Vient donner le signal à leur bouillant courage,
Le fer étincelant dont ils arment leur bras
Fait éclater partout leur valeur indomptée:
Sous leurs terribles coups tombent des rangs entiers.
C'est là le seul combat connu de ces guerriers,
Qui vivent sur les bords de la fertile Eubée.

Ils ne voulaient donc pas que les ennemis pussent les saisir aux cheveux, et se les faisaient couper par devant. Ce fut, dit-on, pour la même raison qu'Alexandre commanda à ses généraux de faire raser les Macédoniens; il croyait que la barbe donnait à l'ennemi la prise la plus facile.

V. Éthra cachait toujours avec soin la véritable origine de Thésée, et Pitthéus faisait courir le bruit qu'il était fils de Neptune. Les Trézéniens honorent singulièrement ce dieu, qu'ils regardent comme le protecteur de leur ville; ils lui consacrent les prémices de leurs fruits, et ont fait de son trident la marque de leur monnaie. Mais lorsque Thésée, parvenu à l'adolescence, eut montré qu'à la force du corps, au courage et à la grandeur d'âme il joignait la sagesse et la prudence, Éthra, le menant au lieu où était la pierre, lui découvrant le secret de sa naissance, lui ordonna de tirer les signes que son père y avait déposés et de se rendre par mer auprès de lui à

[1] *Iliad.*, II. in catal., v. 49.

Athènes. Thésée leva facilement la pierre; mais, malgré les instances de sa mère et de son aïeul, il refusa de s'embarquer, quoique la route par mer fût la plus sûre. Il était dangereux d'aller par terre à Athènes; les chemins étaient infestés par des voleurs et des brigands. Ce siècle produisait des hommes infatigables dans les travaux, supérieurs à tous les autres par leur activité, leur vitesse et leur force : mais, au lieu d'employer ces qualités naturelles à des fins honnêtes et utiles, ils ne se plaisaient que dans les outrages et les violences; ils n'ambitionnaient d'autres fruits de cette supériorité que d'assouvir leur cruauté, que de tout soumettre, de forcer et de détruire tout ce qui tombait entre leurs mains. Persuadés que la plupart des hommes ne louent la pudeur, l'égalité, la justice et l'humanité, que parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de commettre des injustices ou qu'ils craignent d'en éprouver, ils croyaient que toutes ces vertus ne sont pas faites pour ceux qui ont la force en main. Hercule, dans ses courses, avait exterminé une partie de ces brigands; les autres, saisis d'épouvante à son approche, s'enfuyaient devant lui, et n'osaient paraître pendant qu'il était près d'eux. Ce héros, les voyant abattus, négligea de les poursuivre. Lorsqu'il eut le malheur de tuer Iphitus, il se retira en Lydie, où il fut longtemps esclave d'Omphale, servitude qu'il s'était imposée lui-même en punition de ce meurtre[1]. Tant qu'elle dura, la Lydie fut dans une pleine sécurité, et jouit de la paix la plus profonde; mais dans les contrées de la Grèce on vit les brigandages renaître, et les scélérats se répandre de tous côtés; personne ne pouvait plus les réprimer ni s'opposer à leurs violences. Les chemins de terre du Péloponèse à Athènes étaient donc très-dangereux; et Pitthéus, pour persuader à Thésée de faire le voyage par mer, lui nommait chacun de ces brigands, et lui racontait les traitements cruels qu'ils faisaient souffrir aux étrangers.

VI. Mais depuis longtemps la gloire et la vertu d'Hercule

[1] Ceux qui avaient commis quelque meurtre s'exilaient volontairement de leur pays, et s'imposaient certaines peines jusqu'à ce qu'ils eussent expié un crime même involontaire.

avaient secrètement enflammé le cœur de Thésée : plein d'estime pour ce héros, il écoutait avec le plus vif intérêt ceux qui lui en parlaient, qui le lui dépeignaient, surtout ceux qui l'avaient vu et entendu, et qui avaient été les témoins de ses exploits. On voyait alors sensiblement en lui ces vives impressions que Thémistocle éprouva plusieurs siècles après, et qui lui faisaient dire que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. De même, Thésée, admirant le courage d'Hercule, rêvait la nuit aux exploits de ce héros ; pendant le jour, il se sentait piqué d'une noble émulation, et brûlait du désir de les imiter. Il en avait un nouveau motif dans sa parenté avec lui ; ils étaient fils de deux cousines germaines : Éthra était fille de Pitthéus, Alcmène avait pour mère Lysidice, sœur de Pitthéus, née comme lui de Pélops et d'Hippodamie. C'eût été donc pour lui un déshonneur insupportable si, pendant qu'Hercule cherchait partout les brigands pour en purger la terre et les mers, lui, au contraire, il eût évité les combats qui se présentaient ; s'il eût fait honte, par cette fuite maritime, au dieu que l'opinion publique lui donnait pour père ; et si, au lieu de faire reconnaître tout de suite par de grands exploits la noblesse de son origine, il n'eût porté à son véritable père d'autres signes de sa naissance que des souliers et une épée qui n'aurait pas encore été rougie de sang. Plein de ces généreux sentiments, il part avec la ferme résolution de n'attaquer personne, mais de repousser vigoureusement ceux qui voudraient lui faire violence

VII. Comme il traversait le territoire d'Épidaure, un brigand nommé Périphète, armé ordinairement d'une massue, ce qui lui avait fait donner le surnom de Corynète[1], l'arrêta, et voulut l'empêcher de passer. Thésée le combattit, et le tua ; charmé d'avoir gagné sa massue, il la porta toujours depuis, comme Hercule portait la peau du lion de Némée. Cette dépouille faisait connaître quel énorme animal Hercule avait tué ; et Thésée en portant cette massue faisait voir qu'il avait pu la prendre à un autre, mais qu'elle serait imprenable

[1] Ce nom lui venait de κορύνη, massue : il était fils de Vulcain et d'Anticlie; sa massue était d'airain.

dans ses mains. De là étant passé à l'isthme de Corinthe, il fit périr Sinnis[1] par le même supplice que ce brigand faisait souffrir aux passants; non que Thésée eût jamais appris ou exercé de pareilles cruautés, mais il voulait montrer que la vertu est toujours supérieure à l'art même le plus exercé. Sinnis avait une fille grande et belle, nommée Périgone, qui, voyant son père mort, avait pris la fuite. Thésée la cherchait de tous côtés, dans un bois épais, rempli d'épines et d'asperges sauvages, où elle s'était jetée. Elle adressait la parole à ces plantes avec une simplicité d'enfant, comme si elles eussent pu l'entendre; et, les conjurant de la dérober à la vue de Thésée, elle leur promettait avec serment, si elles lui sauvaient la vie, de ne jamais les couper ni les brûler. Cependant Thésée l'appelait à haute voix, et lui donnait sa parole qu'il ne lui ferait aucun mal et qu'il la traiterait bien. Rassurée par ces promesses, elle sortit du bois et alla le trouver. Thésée eut d'elle un fils, qu'il nomma Ménalippe. Dans la suite, Thésée maria Périgone à Déionée, fils d'Eurytus, roi d'Œchalie[2]. De Ménalippe naquit Ioxus, qui avec Ornithus alla fonder une colonie en Carie et fut le chef des Ioxides[3], qui depuis ont conservé l'usage de ne point brûler les épines ni les asperges sauvages; ils les honorent même, et leur rendent une sorte de culte.

VIII. Il y avait à Crommyon une laie nommée Phéa, animal dangereux et plein de courage; elle n'était pas aisée à vaincre. Thésée, pour ne pas paraître ne rien faire que par nécessité, l'attendit, et la tua chemin faisant. Il croyait d'ailleurs qu'un homme de cœur ne doit combattre les méchants que pour repousser leurs attaques; mais qu'il doit provoquer les animaux courageux, et s'exposer pour les combattre. On a dit aussi que cette Phéa était une femme prostituée, qui vivait de bri-

[1] Quand ce géant avait vaincu quelqu'un, il courbait deux pins, attachait à chacun un bras et une jambe de sa victime, et lâchait en même temps les deux arbres, qui déchiraient et emportaient les membres qu'il y avait attachés.

[2] Il y avait trois villes de ce nom, une en Thessalie, une en Arcadie, et une troisième dans l'Eubée. On ne sait pas précisément laquelle des trois était la patrie d'Eurytus. Sophocle et d'autres poëtes croient que c'est la dernière.

[3] On ne trouve rien ailleurs, dit M. Dacier, ni de cette colonie, ni de cette famille des Ioxides.

gandage, et habitait à Crommyon; qu'on lui avait donné le nom de laie à cause de ses mœurs et du genre de vie qu'elle menait, et que Thésée la fit mourir.

IX. Sur les confins de Mégare, il donna la mort à Sciron, en le précipitant du haut d'un rocher dans la mer. Suivant l'opinion la plus reçue, ce brigand pillait les étrangers ; selon d'autres, il portait l'orgueil et l'insolence jusqu'à les forcer à lui laver les pieds; et pendant qu'ils le faisaient, il les poussait d'un coup de pied dans les flots. Les historiens de Mégare s'élèvent contre cette tradition; et attaquant, selon l'expression de Simonide, la longue autorité des temps, ils disent que Sciron ne fut ni un brigand ni un scélérat; qu'il avait, au contraire, déclaré la guerre aux méchants, et se montrait le protecteur et l'ami des hommes justes et vertueux. Éacus, ajoutent-ils, passe pour l'homme le plus saint de la Grèce[1]; Cychréus de Salamine reçoit à Athènes les honneurs divins ; la vertu de Pélée et de Télamon n'est ignorée de personne : or, Sciron fut gendre de Cychréus, beau-père d'Éacus, et grand-père de Pélée et de Télamon, nés tous d'Endéis, fille de Sciron et de Chariclo. Est-il vraisemblable que les personnages les plus vertueux se soient alliés au plus méchant des hommes ; qu'ils aient voulu lui donner et recevoir de lui ce que les hommes ont de plus cher et de plus précieux? Ces mêmes historiens disent encore que Thésée ne tua pas Sciron à son premier voyage d'Athènes, mais longtemps après, lorsqu'il s'empara d'Éleusis, occupée alors par les Mégariens, et qu'il en chassa Dioclès, qui y commandait. Telles sont sur ce fait les contradictions des historiens.

X. Arrivé à Éleusis, il vainquit à la lutte Cercyon d'Arcadie, et le tua. Passant de là à Hermione, qui en est peu éloignée, il fit mourir Damastes, qu'on appelait aussi Procustes, en l'allongeant à la mesure de son lit, comme il y forçait lui-même ses hôtes. En cela il imitait Hercule, qui faisait souffrir à ses agresseurs le même supplice qu'ils lui avaient destiné.

[1] Éacus, fils de Jupiter et d'Égine, dut à son amour pour la justice d'être nommé un des juges des enfers avec Minos et Rhadamante.

Ainsi il avait sacrifié Busiris, étouffé Antée à la lutte, tué Cycnus en combat singulier, et brisé la tête à Terméros, duquel est venu le proverbe, *du mal Termérien*. Ce Terméros cassait la tête aux passants en la leur heurtant de la sienne. De même Thésée pour punir les méchants employait contre eux le genre de violence dont ils usaient eux-mêmes, et les condamnait avec justice au même supplice qu'ils faisaient injustement souffrir aux autres. Lorsqu'il fut sur les bords du Céphise, il rencontra la famille des Phytalides, qui venait par honneur au devant de lui. Il les pria de le purifier; et ils le firent avec toutes les cérémonies usitées dans les expiations. Après avoir sacrifié aux dieux pour se les rendre propices, ils le reçurent dans leur maison, et lui firent le meilleur traitement. Personne encore dans son voyage ne lui avait fait accueil.

XI. Il arriva, dit-on, à Athènes, le 8 du mois cronius, appelé aujourd'hui hécatombéon[1]. Il trouva la ville pleine de troubles et de divisions; et le palais d'Égée, en particulier, était dans le plus grand désordre. Médée, qui s'était sauvée de Corinthe à Athènes, vivait avec ce prince, qu'elle avait séduit, en lui promettant que par des remèdes sûrs elle lui ferait avoir des enfants. Elle n'eut pas plus tôt vu Thésée, que, pénétrant ses desseins, elle voulut le prévenir avant qu'Égée eût le temps de le reconnaître. Comme les dissensions dont la ville était remplie faisaient tout craindre à un prince affaibli par les années, elle lui persuada d'empoisonner ce jeune homme dans un repas qu'il devait lui donner comme étranger. Thésée fut invité : en arrivant à table, il ne jugea pas à propos de se découvrir tout de suite; mais, afin de donner à son père un premier moyen de le reconnaître, quand on eut servi il tira son couteau comme pour couper les viandes, et en même temps il laissa voir son épée. Égée, l'ayant aussitôt reconnu, renverse la coupe où était le poison, fait plusieurs questions à Thésée, et, sur ses réponses, il l'embrasse, con-

[1] Partie de juillet et d'août.

voque à l'heure même l'assemblée du peuple, et reconnaît son fils devant les Athéniens, qui, informés déjà de ses exploits, le reçurent avec plaisir. On dit que lorsque Égée renversa la coupe le poison tomba en cet endroit du quartier Delphinien qui est aujourd'hui enfermé de murailles, et où était alors le palais d'Égée. C'est de là que le Mercure qui est à la porte orientale du temple s'appelle encore à présent le Mercure de la porte d'Égée.

XII. Les Pallantides avaient toujours espéré qu'après la mort d'Égée, qu'ils voyaient sans enfants, ils lui succéderaient au trône d'Athènes. Mais lorsque Thésée en eut été déclaré l'héritier, ils ne purent souffrir qu'Égée, qui, simple fils adoptif de Pandion, ne tenait en rien à la famille des Érechthides, non content d'avoir possédé le royaume, voulût encore le faire passer à Thésée, qui n'était lui-même qu'un étranger et un inconnu. Ils résolurent donc de l'aller attaquer; et, se partageant en deux bandes, afin de charger les ennemis de deux côtés différents, les uns, sous la conduite de leur père, viennent à découvert du bourg de Sphette, et les autres se mettent en embuscade dans le bourg de Gargette. Ils avaient avec eux un héraut du bourg d'Agnus, nommé Léos, qui découvrit à Thésée le dessein des Pallantides. Thésée, sans perdre un instant, tombe sur la troupe qui était en embuscade, et la taille en pièces. Le corps qui marchait avec Pallas n'en eut pas plus tôt appris la nouvelle, qu'il se dispersa. Depuis ce temps-là, dit-on, les habitants de Pallène ne contractent aucun mariage avec ceux d'Agnus; et dans les annonces publiques on ne crie jamais ces mots qui sont d'usage dans les autres bourgs : « Acouete, Léos [1]; » tant ils ont en horreur ce nom de Léos, à cause de la trahison du héraut!

XIII. Thésée, pour exercer son courage et gagner en même temps l'affection du peuple, alla combattre le taureau de Marathon, qui nuisait beaucoup aux habitants de la Tétrapole [2].

[1] Écoutez, peuples. — [2] Contrée de l'Attique, ainsi nommée des quatre villes qui la composaient : Zénoé, Marathon, Probalinthe et Trycorithe.

Il le dompta, le prit vivant, et, après l'avoir promené dans toute la ville, il le sacrifia à Apollon Delphinien. Le récit qu'on fait sur Hécalé sur l'hospitalité et le repas qu'elle donna à Thésée ne paraît pas entièrement dépourvu de vérité; car anciennement les bourgs des environs se rassemblaient pour faire à Jupiter Hécaléien un sacrifice qu'on appelait Hécalésien, dans lequel ils honoraient Hécalé et lui donnaient le nom diminutif d'Hécalène, par imitation de ce qu'elle fit elle-même lorsqu'elle reçut Thésée, qui était encore fort jeune : elle l'embrassa, et, suivant l'usage des vieilles gens, elle lui donna, en signe d'amitié, de ces noms diminutifs. Elle avait voué un sacrifice à Jupiter si Thésée revenait vainqueur d'une expédition pour laquelle il partait; mais elle mourut avant son retour, et Thésée, revenu de son expédition, ordonna, dit l'historien Philochore[1], qu'on ferait le sacrifice, et qu'elle y serait honorée en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue.

XIV. Peu de temps après, les députés de Minos vinrent de Crète à Athènes, demander, pour la troisième fois, le tribut qu'on lui payait. Androgée, son fils, ayant été tué en trahison dans l'Attique, Minos déclara la guerre aux Athéniens, entra dans leurs terres et mit tout à feu et à sang. Les dieux eux-mêmes frappèrent l'Attique de peste, de stérilité et de sécheresse, au point que les rivières tarirent. Les Athéniens consultèrent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit que la colère des dieux ne s'apaiserait et qu'ils ne feraient cesser tous ces fléaux qu'après qu'on aurait satisfait Minos. Ils lui envoyèrent donc des ambassadeurs pour le supplier de leur accorder la paix. Il y consentit, à condition que pendant neuf ans les Athéniens lui payeraient un tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles. Voilà sur quoi la plupart des historiens sont d'accord. Pour rendre le fait plus tragique, la fable ajoute que ces enfants étaient ou dévorés par le Minotaure dans le labyrinthe, ou condamnés à errer jusqu'à leur

[1] Philochore vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, deux cents ans avant l'ère chrétienne.

mort dans ce lieu, d'où ils ne pouvaient sortir. Pour le Minotaure,

> C'était un monstre affreux, dont la double nature
> De l'homme et du taureau présentait la figure[1],

a dit Euripide. Mais, suivant Philochore, les Crétois ne conviennent pas de ce fait. Ils disent que le labyrinthe était une prison où l'on n'avait d'autre mal que d'être si bien gardé qu'il était impossible de s'en échapper. Minos, ajoutent-ils, avait institué, en l'honneur de son fils, des combats gymniques, où les vainqueurs recevaient pour prix les enfants qui étaient détenus dans ce labyrinthe. Le premier qui remporta le prix fut un des plus grands seigneurs de la cour, général des armées de Minos. Il se nommait Taurus: c'était un homme de mœurs dures et farouches, qui traitait avec beaucoup d'insolence et de cruautés ces jeunes Athéniens. Aristote, dans sa république des Bottiéiens, ne croit pas non plus que ces enfants fussent mis à mort par Minos, mais qu'ils vivaient en Crète du travail de leurs mains et vieillissaient dans l'esclavage. Il raconte que dans des siècles très-éloignés les Crétois, pour acquitter un ancien vœu, envoyèrent à Delphes leurs premiers-nés; que les descendants des prisonniers athéniens, s'étant joints à cette troupe, sortirent de Crète avec eux, et n'ayant pas trouvé à Delphes de quoi subsister, ils passèrent en Italie et s'établirent dans la Pouille; qu'ensuite, retournant sur leurs pas, ils allèrent en Thrace, où ils prirent le nom de Bottiéiens. De là vient que leurs filles dans un crifice qui est en usage parmi eux ont coutume de terminer leurs chansons par ce refrain: « Allons à Athènes. » Au reste, cela fait voir combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville dont la langue est cultivée et où les Muses sont en honneur; car Minos a toujours été depuis décrié sur les théâtres d'Athènes. Hésiode a beau l'appeler le plus grand des rois, et Homère dire de lui qu'il conversait familièrement avec Jupiter[2], les poëtes tragiques ont prévalu, et du

[1] *Fragm.* Eurip.
[2] *Odyss.*, XIX, 179.

haut de leur théâtre ils ont fait pleuvoir sur lui l'opprobre et l'infamie; ils l'ont fait passer pour un homme dur et violent, quoïqu'on dise communément que Minos est le roi, le législateur des enfers, et que Radamanthe n'est que le juge chargé d'exécuter les lois que Minos prescrit.

XV. Lorsque le temps de payer le troisième tribut arriva, et que les pères qui avaient des enfants encore jeunes furent obligés de les faire tirer au sort, Égée se vit de nouveau en butte aux murmures et aux plaintes des Athéniens. Il était seul, disaient-ils, la cause de tout le mal, et seul il n'avait aucune part à la punition; il faisait passer sa couronne à un étranger, à un bâtard, et les voyait avec indifférence privés de leurs enfants légitimes. Thésée, touché de ces plaintes, et trouvant juste de partager la fortune des autres citoyens, s'offrit volontairement pour aller en Crète, sans tirer au sort. Les Athéniens admirèrent sa grandeur d'âme, et cette popularit leur inspira la plus vive affection pour lui. Égée, au contraire, employa les prières et les instances les plus fortes pour l'en détourner; mais le voyant inébranlable et inflexible à tout, il désigna les autres enfants par la voie du sort. Cependant, s'il faut en croire Hellanicus, ces enfants n'étaient pas pris ainsi, Minos lui-même venait les choisir, et cette fois il prit Thésée le premier de tous, aux conditions que les Athéniens fourniraient le vaisseau du transport, que les enfants qui s'embarqueraient avec lui n'auraient aucune arme offensive, et qu'à la mort du Minotaure le tribut cesserait. Auparavant, comme il n'y avait pour ces enfants aucun espoir de salut, le vaisseau qui les portait était garni d'une voile noire, pour montrer qu'ils allaient à une mort certaine. Mais alors Thésée ayant rassuré et rempli de confiance son père, par les promesses qu'il lui fit de dompter le Minotaure, Égée donna au pilote une autre voile blanche, avec ordre de la mettre au retour si son fils était sauvé; sinon, de revenir avec la voile noire, qui lui apprendrait d'avance son malheur. Simonide dit que la voile qu'Égée donna au pilote n'était pas blanche, mais d'un beau rouge écarlate; et il convient qu'elle

devait être un signe qu'ils avaient échappé à la mort. Il ajoute que le pilote se nommait Phéréclus Amarsyadas. Philochore prétend que Thésée reçut de Scirus de Salamine un pilote nommé Nausithoüs, avec un matelot pour être à la proue, qui s'appelait Phéax; car les Athéniens ne s'étaien pas encore appliqués à la marine. Scirus les lui donna, parce qu'au nombre des enfants tombés au sort était Mnesthée, son petit-fils par sa fille. Cet historien en donne pour preuve les monuments que Thésée fit élever à l'honneur de Nausithoüs et Phéax dans le port de Phalère, près du temple de Scirus; il assure que c'est pour eux qu'on célèbre les fêtes appelées Cybernésies, ou des patrons des navires.

XVI. Après que le sort fut tiré, Thésée, prenant les enfants sur qui il était tombé, alla du Prytanée[1] au temple Delphinien, où il offrit pour eux à Apollon le rameau de suppliant. C'était une branche de l'olivier sacré[2] entourée de bandelettes de laine blanche. Quand il eut fait sa prière il s'embarqua le 6 du mois munychium[3], jour auquel on envoie encore aujourd'hui les jeunes filles dans ce temple, pour se rendre les dieux favorables. On prétend qu'à Delphes le dieu lui ordonna de prendre Vénus pour guide et de la prier de s'embarquer avec lui. On ajoute que pendant qu'il lui sacrifiait sur le bord de la mer une chèvre fut tout à coup changée en bouc, ce qui fit donner à cette déesse le surnom d'Épitragie.

XVII. Plusieurs historiens, d'accord en cela avec les poëtes, disent que lorsqu'il fut arrivé en Crète, Ariadne, qui avait conçu pour lui de l'amour, lui donna un peloton de fil et lui enseigna le moyen de se tirer des détours du labyrinthe; qu'avec ce secours il tua le Minotaure, et se rembarqua sur-

[1] Prytanée signifie proprement lieu où l'on conserve le feu. Comme le culte du feu suivit de près celui du soleil, toutes les villes eurent leurs prytanées. Celui d'Athènes servait aux assemblées des magistrats; et c'était aussi là qu'on entretenait, aux dépens du public, les citoyens qui avaient bien mérité de la patrie.

[2] C'était l'olivier qu'on croyait avoir été produit par Minerve lorsqu'elle disputa à Neptune le droit de donner son nom à Athènes.

[3] Il répondait à une partie des mois d'avril et de mai.

le-champ, emmenant avec lui Ariadne et les jeunes enfants qu'il avait conduits en Crète. Phérécide écrit que Thésée, avant de partir, coupa les fonds des vaisseaux crétois, et les mit hors d'état de le poursuivre. Taurus, général de Minos, fut, suivant Damon, tué par Thésée, en combattant dans le port, au moment où les Athéniens allaient mettre à la voile. Mais Philochore raconte que Minos ayant annoncé des jeux en l'honneur de son fils, tout le monde vit avec la plus grande peine que Taurus triompherait encore de tous ses concurrents. La dureté de son caractère avait rendu sa puissance odieuse aux Crétois, et d'ailleurs on l'accusait d'un commerce criminel avec la reine Pasiphaé. Aussi Thésée ayant demandé la permission de le combattre, Minos la lui accorda volontiers. Comme c'est l'usage en Crète que les femmes assistent aux spectacles, Ariadne, qui était présente à ces jeux, fut frappée de la beauté du jeune Athénien, et admira sa supériorité sur tous ses rivaux. Minos, charmé des succès de Thésée, ravi surtout de voir Taurus vaincu et livré à la risée publique, rendit à Thésée les jeunes enfants, et remit à la ville d'Athènes le tribut qu'elle payait. Clidémus, remontant beaucoup plus haut, fait un récit aussi singulier que peu vraisemblable. Il y avait, dit-il, en Grèce un décret commun à tous les peuples, qui défendait de mettre en mer aucun vaisseau monté de plus de cinq hommes ; on n'exceptait de cette défense que Jason seul, commandant du navire Argo, chargé de courir les mers pour les purger de pirates. Dédale s'étant enfui de Crète à Athènes, Minos, contre les dispositions de ce décret, le poursuivit avec de grands vaisseaux, et fut jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où il mourut. Son fils Deucalion, irrité contre les Athéniens, les envoya sommer de lui livrer Dédale, avec menaces, s'ils le refusaient, de faire mourir les jeunes gens qu'on avait donnés en otage à Minos. Thésée répondit avec douceur à ces envoyés ; il allégua que Dédale était son cousin, comme fils de Mérope, fille d'Érechthée. Cependant il fit construire secrètement une nombreuse flotte, partie dans l'Attique, près du bourg de Thymétades, partie

à Trézène, par l'entremise de Pitthéus. Dès que tous les vaisseaux furent prêts, il mit à la voile avec Dédale et tous les compagnons de sa fuite, qui lui servaient de guides. Les Crétois n'en eurent pas le moindre soupçon: ils crurent en voyant sa flotte que c'étaient des vaisseaux amis. Thésée se saisit du port sans résistance; et ayant aussitôt débarqué, il va surprendre la ville de Gnosse. Il se livre, aux portes mêmes du labyrinthe, un combat sanglant, où il taille en pièces les troupes de Deucalion et le tue lui-même. Ariadne étant devenue, par sa mort, maîtresse du royaume, Thésée fit avec elle un traité, par lequel il retira les jeunes prisonniers athéniens, et il conclut une alliance entre les Athéniens et les Crétois, qui jurèrent de ne jamais recommencer la guerre.

XVIII. On débite encore sur le compte de Thésée et d'Ariadne beaucoup de choses fort incertaines : les uns disent que cette princesse, abandonnée par Thésée, se pendit de désespoir; d'autres prétendent que conduite par des matelots dans l'île de Naxos elle y épousa Onarus, prêtre de Bacchus, et que Thésée la sacrifia à une nouvelle passion.

> Son amour pour Églé le rendit infidèle.

Héréas, de Mégare, dit que Pisistrate retrancha ce vers des ouvrages d'Hésiode, et que pour faire plaisir aux Athéniens il ajouta celui-ci dans la description des enfers par Homère :

> Pirithoüs, Thésée, illustres fils des dieux[1],

Suivant quelques autres, Ariadne eut de Thésée deux fils, Énopion et Staphylus. C'est le sentiment d'Ion de Chio, qui dit de sa patrie qu'elle eut pour fondateur

> Le brave Énopion, fils du vaillant Thésée.

Ce qu'il y a de plus généralement avoué dans ces fables, et qui est, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, est raconté tout différemment par l'historien Péon, de la ville d'Amathonte. Thésée, dit-il, ayant été jeté par la tempête sur

[1] *Odyss.*, XI, 630.

les côtes de Cypre, et Ariadne, qui était grosse, se trouvant fort incommodée de la mer, il la débarqua seule sur le rivage : il retourna au vaisseau pour veiller à sa sûreté, et fut emporté par les vents en pleine mer. Les femmes du pays recueillirent Ariadne; et pour adoucir le chagrin qu'elle avait de se voir abandonnée elles lui remirent des lettres qu'elles supposaient écrites par Thésée, lui prodiguèrent leur secours dès qu'elle ressentit les douleurs de l'enfantement, et comme elle mourut sans pouvoir accoucher, elles lui rendirent avec soin les derniers devoirs. Thésée arriva pendant les obsèques, et, vivement affligé de sa mort, il laissa aux habitants du pays une somme d'argent pour faire chaque année un sacrifice à Ariadne. Il consacra aussi deux statues à sa mémoire, l'une d'argent, et l'autre d'airain. Dans le sacrifice, qui se fait le 2 du mois gorpiéus[1], un jeune homme, couché dans un lit, imite les mouvements et les cris d'une femme en travail. Les habitants d'Amathonte montrent encore aujourd'hui le tombeau de cette princesse : il est dans un bois sacré, qu'on appelle le bois de Vénus Ariadne. Quelques écrivains de Naxos suivent une tradition différente. Il y a eu, suivant eux, deux Minos et deux Ariadne : l'une épousa Bacchus dans leur île, et fut mère de Staphylus; l'autre, moins ancienne, fut enlevée par Thésée, qui l'abandonna. Elle aborda aussi à Naxos avec sa nourrice, qui se nommait Corcyne, et dont on y voit encore le tombeau. Cette seconde Ariadne mourut dans l'île, et les honneurs qu'elle y reçoit sont inférieurs à ceux qu'on rend à la première. Les fêtes qui se célèbrent à l'honneur de celle-ci sont accompagnées de jeux et de réjouissances; les fêtes de l'autre sont mêlées de signes de deuil et de tristesse.

XIX. Thésée étant parti de Crète, alla débarquer à Délos. Là, après avoir fait un sacrifice à Apollon et consacré une statue de Vénus qu'Ariadne lui avait donnée, il exécuta avec les jeunes Athéniens qui l'accompagnaient une danse qui est encore en usage chez les Déliens; les mouvements et les pas

[1] Il répondait au mois de septembre.

entrelacés qui la composent sont une imitation des tours et des détours du labyrinthe. Cette danse, au rapport de Dicéarque, est appelée à Délos *la Grue*. Thésée la dansa autour de l'autel qu'on nomme Cératon, parce qu'il n'est fait que de cornes d'animaux, toutes prises du côté gauche. On dit aussi qu'il célébra dans cette île des jeux où, pour la première fois, les vainqueurs reçurent une branche de palmier.

XX. Quand ils furent près de l'Attique, Thésée et son pilote, transportés de joie, oublièrent de mettre la voile blanche qui devait être pour Égée le signe de leur heureux retour. Ce prince, qui crut son fils mort, se précipita du haut d'un rocher, et se tua. Cependant Thésée, étant entré dans le port de Phalère, s'acquitta d'abord des sacrifices qu'il avait voués aux dieux en partant; ensuite il envoya un héraut à la ville, pour y porter à son père la nouvelle de son arrivée. Le héraut trouva sur son chemin un grand nombre de citoyens qui déploraient la mort du roi; mais beaucoup d'autres le reçurent, comme il était naturel, avec de grandes démonstrations de joie, et lui présentèrent des couronnes, pour l'heureuse nouvelle qu'il leur apportait. Il accepta les couronnes; mais, au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura son caducée. Il retourna tout de suite au port, et comme Thésée n'avait pas encore achevé le sacrifice, il se tint en dehors du temple, afin de ne pas le troubler. Quand les libations furent faites, il lui annonça la mort de son père. A cette nouvelle Thésée et toute sa suite montèrent précipitamment à la ville, en gémissant et poussant de grands cris. De là vient qu'encore aujourd'hui, dans la fête des Oschophories, on ne couronne pas le héraut, mais seulement son caducée; et qu'après les libations toute l'assemblée s'écrie : « Eleleu! Iou, Iou! » Le premier cri est celui des gens qui se hâtent et qui sont dans la joie; le second marque l'étonnement et le trouble. Thésée, après avoir rendu les derniers devoirs à son père, accomplit ses vœux à Apollon le jour même de son arrivée, qui était le 7 du mois de pyanepsion[1]. L'usage qui subsiste encore à présent de faire bouil-

[1] Il répondait partie au mois d'octobre et partie à celui de novembre.

lir ce jour-là des légumes vient, dit-on, de ce que les jeunes gens que Thésée avait heureusement ramenés firent cuire dans une même marmite tout ce qui leur restait de vivres, et les mangèrent ensemble. On porte aussi dans ces fêtes une branche d'olivier entourée de laine, et semblable à celle qu'avait Thésée, avant son départ, lorsqu'il fit sa supplication aux dieux : elle est garnie de toutes sortes de fruits, parce qu'alors la stérilité cessa dans l'Attique ; et l'on chante les vers suivants :

O rameau précieux, tu portes du froment,
Des figues et de l'huile, et du miel excellent !
De ce vin qui procure un sommeil salutaire,
En toi nous chérissons une source prospère.

D'autres veulent pourtant que ces vers aient été faits pour les Héraclides, lorsqu'ils furent nourris de cette manière par les Athéniens[1]. J'ai suivi la tradition commune.

XXI. Le vaisseau sur lequel Thésée s'était embarqué avec les autres jeunes gens, et qu'il ramena heureusement à Athènes, était une galère à trente rames, que les Athéniens conservèrent jusqu'au temps de Démétrius de Phalère. Ils en ôtaient les vieilles pièces à mesure qu'elles se gâtaient, et les remplaçaient par des neuves, qu'ils joignaient solidement aux anciennes. Aussi les philosophes, en disputant sur ce genre de sophisme qu'ils appellent *croissant*, citent ce vaisseau comme un exemple de doute, et soutiennent, les uns que c'était toujours le même, les autres, que c'était un vaisseau différent. Ce fut aussi Thésée qui établit la fête des Oschophories ; car on dit qu'il ne mena pas en Crète toutes les filles qui étaient tombées au sort ; qu'il prit deux jeunes gens de ses amis qui avaient les traits aussi délicats que de jeunes filles, mais qui étaient pleins de courage et de résolution. Il leur fit prendre souvent des bains chauds, et les tint toujours à l'ombre : ils se frottaient des huiles les plus propres à adoucir la peau, à rendre le teint frais, et se parfumaient les cheveux ;

[1] Les Héraclides, chassés du Péloponèse et de toute la Grèce, allèrent implorer le secours des Athéniens, qui les reçurent favorablement. Euripide a traité ce sujet dans sa tragédie des *Héraclides*.

il les accoutuma à imiter la voix, les gestes et la démarche de jeunes filles; il leur en donna les habits, et changea si bien leurs manières, qu'il était impossible de soupçonner leur sexe. Ainsi déguisés, il les mêla parmi les autres filles, sans que personne se doutât de la supercherie. A son retour, il ordonna une procession publique, à laquelle assistèrent ces jeunes gens habillés en filles, comme le sont aujourd'hui ceux qui portent à cette fête les rameaux sacrés. Elle se célèbre à l'honneur de Bacchus et d'Ariadne, en mémoire de ce que la fable en raconte, ou plutôt parce que Thésée et ses compagnons arrivèrent à Athènes pendant la récolte des fruits. Des femmes, qu'on appelle Dipnophores, sont associées à la fête et au sacrifice qui l'accompagne : elles représentent les mères des enfants tombés au sort, lesquelles au moment de leur départ leur apportèrent toutes sortes de provisions de bouche. Elles y débitent des fables, de même que ces mères faisaient des contes à leurs enfants, pour les consoler et soutenir leur courage. C'est à l'historien Damon que nous devons ces détails. On consacra une portion de terre où l'on bâtit un temple à Thésée : il ordonna que les familles qui auraient été sujettes à payer le tribut, s'il eût duré, feraient les frais du sacrifice; et il en donna l'intendance aux Phytalides, en récompense de l'hospitalité qu'il avait reçue de cette famille.

XXII. Après la mort d'Égée, il exécuta une entreprise aussi importante que merveilleuse. Il réunit en un seul corps tous les habitants de l'Attique, et n'en forma qu'une même cité. Dispersés auparavant en plusieurs bourgs, il était difficile de les assembler pour délibérer sur les affaires publiques; souvent même ils étaient en dissension les uns contre les autres, et se faisaient la guerre. Thésée parcourut lui-même les bourgs et les familles, pour leur proposer son plan et le leur faire agréer. Les simples citoyens et les pauvres l'adoptèrent sans balancer. Pour déterminer les hommes les plus puissants, il leur promit un gouvernement sans roi et purement démocratique, dans lequel, ne se réservant que l'intendance de la guerre et l'exécution des lois, il mettait dans tout le reste une

entière égalité entre les citoyens. Il en persuada quelques-uns; les autres, craignant sa puissance, qui était déjà considérable, et redoutant encore plus son audace, aimèrent mieux s'y prêter de bonne grâce que de s'y voir forcés. Il fit abattre dans chaque bourg les prytanées et les maisons de conseil, cassa tous les magistrats, bâtit un prytanée et un palais commun dans le lieu où ils sont encore aujourd'hui, donna à la ville et à la citadelle le nom d'Athènes, et établit une fête pour tout le peuple, sous le nom de Panathénées. Il institua aussi un sacrifice qu'il appela Métécie, et qui se célèbre le 16 du mois hécatombéon[1]. Il abdiqua ensuite la royauté, comme il l'avait promis, et s'occupa de régler sa république. Mais avant tout il voulut s'assurer de la volonté des dieux, et envoya consulter l'oracle de Delphes, dont il reçut cette réponse :

O fils de Pitthéus et du vaillant Égée,
La céleste faveur pour toi s'est déclarée.
A ta ville, aujourd'hui l'arbitre des humains ;
De cent autres cités attache les destins.
Sûr de voir prospérer la fortune d'Athènes,
Ne livre pas ton cœur à de cuisantes peines ;
Sur les flots inconstants, tel qu'un vaisseau léger[2],
Malgré les vents cruels tu sauras surnager.

Longtemps après, dit-on, la sibylle rendit le même oracle à la ville d'Athènes.

Comme un liége jamais ne plonge sous les eaux,
On te verra toujours surnager sur les flots.

XXIII. Afin de peupler sa ville, il appela les étrangers à tous les droits des citoyens; et la proclamation qui se fait encore aujourd'hui en ces termes : « Peuples, venez tous ici, » est, à ce qu'on prétend, la même que celle de Thésée lorsqu'il voulut faire d'Athènes le lieu d'assemblée de tous les peuples de la Grèce. Mais comme cette multitude, qui accourait de toutes parts et qu'il admettait indistinctement, eût infailliblement porté le désordre et la confusion dans sa république, il la divisa en trois classes : il comprit les nobles dans la pre-

[1] En partie juillet, en partie août.
[2] Le grec dit, une outre, ou un liége.

mière, les laboureurs et les artisans dans les deux autres. Il confia à la noblesse tout ce qui regardait le culte des dieux, leur donna toutes les magistratures, les chargea d'interpréter les lois et de régler tout ce qui avait rapport à la religion. Cette division mit à peu près l'égalité entre les trois classes. Les nobles l'emportaient par les honneurs, les laboureurs par l'utilité de leur profession, et les artisans par leur nombre. Thésée est, suivant Aristote, le premier qui ait incliné vers le gouvernement populaire et qui se soit démis volontairement de la royauté. C'est à quoi Homère semble faire allusion lorsque, dans le dénombrement de la flotte des Grecs, il donne aux seuls Athéniens le nom de peuple[1]. Thésée fit graver sur la monnaie l'empreinte d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, soit pour sa victoire sur Taurus, général de Minos, soit enfin pour porter les citoyens à l'agriculture. C'est, dit-on, de cette monnaie que sont venues ces manières de parler : Cela vaut cent bœufs; cela vaut dix bœufs.

XXIV. Il unit à l'Attique le territoire de Mégare, et fit dresser dans l'Isthme cette fameuse colonne sur laquelle il grava une double inscription en deux vers ïambes qui déterminaient les limites des deux pays. Il y avait sur le côté oriental,

> Ce n'est pas ici le Péloponèse, mais l'Ionie;

et sur le côté occidental,

> C'est ici le Péloponèse, et non pas l'Ionie.

Il fut le premier qui, à l'imitation d'Hercule, établit des jeux dans l'Isthme. Comme ce héros avait institué à l'honneur de Jupiter, et en mémoire de ses propres exploits, les jeux Olympiques[2], Thésée voulut aussi faire célébrer en mémoire de ses belles actions, et à l'honneur de Neptune, les jeux Isthmiques. Ceux qu'on y avait établis pour Mélicerte[3] se célébraient la

[1] *Iliad.*, II, 547.

[2] Les jeux Olympiques ne furent pas établis par Hercule, mais par Iphitus, l'an du monde 3174. Strabon, liv. VIII, prouve que ces jeux n'étaient pas connus du temps d'Homère.

[3] Ces jeux funèbres en l'honneur de Mélicerte, adoré sous le nom de Polémon, avaient été institués à Corinthe par Sisyphe. Ils furent nommés Isthmiques, de l'isthme du Péloponèse, où on les célébrait.

nuit, et avaient plutôt l'air d'une initiation aux mystères que d'un spectacle et d'une fête publique. Il y a pourtant des auteurs qui prétendent que les jeux Isthmiques furent consacrés à Sciron, dont Thésée voulut par là expier le meurtre, parce qu'il était son parent, Sciron étant fils de Canéthus et d'Hénioché, fille de Pitthéus. D'autres assurent que ce fut pour Sinnis, et non pas pour Sciron, qu'il les établit. Quoi qu'il en soit, il ordonna aux Corinthiens de céder les premières places aux Athéniens qui viendraient voir les jeux, et de leur laisser autant d'espace qu'en pourrait couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seraient venus. C'est du moins ce que disent Hellanicus et Andron d'Halicarnasse.

XXV. Thésée fit ensuite le voyage du Pont-Euxin. Ce fut, selon Philochore et quelques autres historiens, pour accompagner Hercule à son expédition contre les Amazones; et ce héros, pour prix de sa valeur, lui donna Antiope, leur reine. Mais la plupart des écrivains, entre autres Phérécide, Hellanicus et Hérodore, prétendent qu'il y alla seul longtemps après l'expédition d'Hercule, et qu'il fit cette Amazone prisonnière. Ce récit est le plus vraisemblable; car on ne dit pas que de tous ceux qui allèrent avec lui à cette expédition, aucun autre que lui ait pris une Amazone. Bion même prétend qu'il l'enleva par surprise; que les Amazones, qui aiment naturellement les hommes, loin de s'enfuir lorsque Thésée débarqua sur leurs côtes, lui envoyèrent les présents d'hospitalité; qu'il engagea celle qui les lui avait apportés à entrer dans son vaisseau, et qu'il mit aussitôt à la voile. Un certain Ménécrate, qui a écrit l'histoire de Nicée en Bithynie, raconte que Thésée, lorsqu'il emmenait Antiope, fit quelque séjour dans cette ville. Parmi ceux qui l'avaient suivi à cette expédition étaient trois jeunes frères athéniens, nommés Eunéus, Thoas et Soloon. Ce dernier, étant devenu amoureux d'Antiope, ne s'ouvrit de sa passion qu'à un seul de ses camarades, qui sur-le-champ alla la déclarer à cette Amazone. Elle rejeta bien loin ses propositions; mais d'ailleurs elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de prudence, et ne s'en plaignit point à Thésée. Soloon, ayant

perdu tout espoir, se précipita dans un fleuve, et s'y noya. Thésée, instruit de son malheur et de ce qui en avait été la cause, en fut vivement affligé. La douleur qu'il en ressentit lui rappela un oracle de la Pythie, qui lui ordonnait de fonder une ville dans une terre étrangère où il aurait éprouvé un vif chagrin, et d'en donner le gouvernement à quelques-uns de ses compagnons d'armes. Il y bâtit une ville, qu'il appela, du nom du dieu, *Pythopolis;* il donna au fleuve qui la baigne le nom de Soloon, en mémoire du jeune Athénien qui s'y était noyé, et laissa pour donner des lois à la ville et pour la gouverner les deux frères de ce jeune homme, et avec eux un des principaux citoyens d'Athènes, nommé Hermus. C'est de là que les habitants de Pythopolis appellent un certain endroit de leur ville la maison d'Hermès, faisant ainsi une contraction sur la seconde syllabe, et, par une prononciation vicieuse, transportant cet honneur du héros Hermus au dieu Mercure.

XXVI. Voilà ce qui donna lieu à la guerre des Amazones; et ce ne fut pas, à ce qu'il paraît, une guerre de femmes, mais une affaire très-sérieuse. En effet, auraient-elles campé dans Athènes même, et livré le combat en un lieu voisin du Pnyx, auprès du Musée, si auparavant elles ne s'étaient rendues maîtresses du pays, pour venir attaquer les Athéniens jusque dans l'enceinte de leurs murailles? Car il e.t difficile d'en croire Hellanicus, lorsqu'il dit qu'elles vinrent par terre, et qu'elles passèrent sur la glace le Bosphore Cimmérien. Mais leur campement au milieu d'Athènes est prouvé par les noms mêmes de plusieurs lieux de la ville et par les tombeaux de celles qui périrent dans le combat. Les deux armées balancèrent longtemps à engager l'action; enfin Thésée ayant, sur un oracle, sacrifié à la Peur, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois de boédromion[1], le jour auquel les Athéniens célèbrent encore à présent les fêtes Boédromies. L'historien Clidémus, qui s'est attaché à rapporter exactement tous les détails de cette bataille, dit que l'aile gauche des

[1] Partie de septembre et partie d'octobre.

Amazones s'étendait jusqu'au lieu appelé encore aujourd'hui Amazonium, et l'aile droite, jusqu'au Pnyx, près de Chrysa; que cette aile gauche fut chargée la première par les Athéniens, près du Musée, comme le prouvent les tombeaux des Amazones tuées dans le combat, qu'on voit encore dans la place qui mène aux portes du Pirée, près de la chapelle de Chalcodon. Il ajoute qu'à cette attaque les Athéniens furent repoussés jusqu'au temple des Euménides; mais que leur aile gauche, qui occupait le Palladium, l'Ardette et le Lycée, poussa les Amazones dans leur camp, et en fit un grand carnage; qu'enfin le quatrième mois les deux partis conclurent un traité par l'entremise d'Hippolyte : car c'est le nom que Clidémus donne, au lieu de celui d'Antiope, à l'Amazone qui était avec Thésée. D'autres historiens disent qu'en combattant auprès de lui elle fut tuée d'un coup de javelot, par une Amazone nommée Molpadia, et qu'on éleva sur sa tombe la colonne qu'on voit encore près du temple de la terre Olympique[1]. Au reste, dans des événements si anciens, ces incertitudes de l'histoire n'ont rien d'étonnant. On raconte même que les Amazones blessées furent secrètement envoyées à Chalcis par Antiope; qu'il y en eut quelques-unes de guéries, et que celles qui moururent de leurs blessures y furent enterrées dans le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Amazonium. La guerre finit par un traité, comme le prouvent soit le lieu même où la paix fut jurée, près du temple de Thésée, et qui de là fut appelé Horcomosium, c'est-à-dire jurement d'une alliance; soit le sacrifice qu'on fait depuis tous les ans aux mânes de ces femmes, la veille des fêtes de Théséia. Les Mégariens montrent aussi dans leur ville un tombeau d'Amazones, en forme de losange, situé entre la grande place et le lieu qu'ils appellent Rhoüs. On dit encore qu'il en mourut plusieurs à Chéronée, et qu'elles furent enterrées sur les bords d'un petit ruisseau, qui anciennement s'appelait Thermodon et qu'on nomme aujourd'hui Hémon;

[1] Par la *terre Olympique* Plutarque entend la lune.

j'en ai parlé dans la vie de Démosthène. Il paraît qu'elles ne traversèrent pas la Thessalie sans combattre; car on montre plusieurs de leurs tombeaux près de Scotusse et des rochers Cynoscéphales.

XXVII. Voilà ce que j'ai cru digne d'être rapporté de la guerre des Amazones. L'auteur du poëme de la Théséide dit que le motif des Amazones dans cette expédition fut de venger Antiope, que Thésée avait répudiée pour épouser Phèdre, et qu'elles furent tuées par Hercule : mais ce récit a trop évidemment l'air d'une fable. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Thésée n'épousa Phèdre qu'après la mort d'Antiope, dont il avait un fils nommé Hippolyte, ou Démophon selon Pindare. Quant aux malheurs qu'il éprouva à l'occasion de Phèdre et d'Hippolyte son fils, comme les historiens sont sur ce point d'accord avec les poëtes, il faut croire qu'ils sont arrivés comme ceux-ci les racontent. On parle de plusieurs autres mariages de Thésée, qui n'ont été le sujet d'aucune tragédie, et qui n'ont eu ni des commencements honnêtes ni des fins heureuses. Il enleva une Trézénienne nommée Anaxo; et, après avoir tué Sinnis et Cercyon, il fit violence à leurs filles. Il épousa Péribée, mère d'Ajax, Phérébée et Iopé, fille d'Iphiclès. Son amour pour Églé, fille de Panopéus, lui fit, comme nous l'avons dit plus haut, abandonner, avec autant de lâcheté que d'ingratitude, Ariadne, à qui il avait de si grandes obligations. Enfin l'enlèvement d'Hélène, qui alluma dans l'Attique le feu de la guerre, fut, comme on le verra bientôt, la cause de son exil et de sa mort.

XXVIII. Tous les héros de ce temps-là se signalaient par les plus grands exploits; mais Thésée, au rapport d'Hérodore, ne prit part qu'au combat des Lapithes contre les Centaures. D'autres, au contraire, disent qu'il accompagna Jason en Colchide; qu'il seconda Méléagre dans la défaite du sanglier de Calydon; et que de là vint le proverbe *rien sans Thésée*. Ils ajoutent que seul, et sans aucun secours, il termina plusieurs entreprises glorieuses, et qu'on disait de lui : C'est un second Hercule. Ce fut lui qui aida Adraste à retirer les corps

des guerriers tués au siége de Thèbes, non, comme le dit Euripide [1], en gagnant une bataille sur les Thébains, mais en leur persuadant de faire une trêve. C'est ainsi du moins que la plupart des historiens le racontent. Philochore prétend que cette trêve est la première qu'on ait faite pour retirer les morts après une bataille. Cependant Hercule, comme je l'ai dit dans sa vie, fut le premier qui rendit les morts à ses ennemis. Les soldats d'Adraste furent enterrés dans le lieu appelé Éleuthère, où sont encore leurs tombeaux ; et les chefs, à Éleusis, Thésée ayant bien voulu en accorder la permission à Adraste. Ce qu'Euripide avance à ce sujet, dans sa tragédie des *Suppliantes*, est contredit par Eschyle, dans celle des *Eleusiniens*, où Thésée lui-même rapporte ce que je viens de dire.

XXIX. Voici quelle fut l'occasion de l'amitié qu'il contracta avec Pirithoüs. Comme la force et le courage de Thésée étaient célèbres dans toute la Grèce, Pirithoüs, qui voulait s'en assurer et se mesurer avec lui, enleva de Marathon un troupeau de bœufs qui lui appartenait, et lorsqu'il sut que Thésée venait à lui bien armé, loin de prendre la fuite, il revint sur ses pas, et alla droit à lui ; mais à peine ils se furent vus, que, frappés réciproquement de leur bonne mine et de leur fermeté, ils ne pensèrent plus à se battre. Pirithoüs, tendant le premier la main à Thésée, lui dit d'estimer le dommage qu'il lui avait causé en emmenant ses bœufs, et s'engagea d'en payer le prix. Thésée l'en tint quitte, le pria d'être son ami et son frère d'armes ; et ils se jurèrent une amitié inviolable. Quelque temps après, Pirithoüs, qui épousait Déidamie, pria Thésée de venir à ses noces ; et de profiter de cette occasion pour connaître son pays et passer quelque temps avec les Lapithes. Il avait aussi invité les Centaures, qui, dans le repas, ayant bu avec excès, perdirent toute retenue, et voulurent même attenter à l'honneur des femmes. Les Lapithes prirent leur défense, et, se jetant sur les Centaures, ils en tuèrent plusieurs, déclarèrent la guerre aux autres, et finirent, avec le secours de

[1] *Suppl.*, v. 24.

Thésée, par les chasser du pays. Hérodore raconte le fait autrement : il dit que lorsque Thésée alla au secours des Lapithes, la guerre était déjà commencée; que ce fut alors qu'il vit Hercule pour la première fois, ayant profité du voisinage pour l'aller voir à Trachine [1], où il se reposait, après avoir terminé ses courses et ses travaux. Ils se donnèrent réciproquement, dans cette entrevue, ajoute Hérodore, les plus grands témoignages d'estime et d'amitié; mais j'en crois plutôt ceux qui disent qu'ils s'étaient déjà vus plusieurs fois. et qu'Hercule avait été initié aux mystères par la faveur de Thésée, qui, même avant cela, lui avait fait obtenir l'expiation des fautes involontaires qu'il avait commises.

XXX. Thésée, suivant Hellanicus, avait déjà cinquante ans lorsqu'il enleva Hélène, qui n'était pas encore nubile. Aussi quelques écrivains, pour le disculper d'un si grand crime, disent que ce ne fut pas lui qui l'enleva ; mais qu'Ida et Lyncée, ses ravisseurs, la déposèrent entre ses mains, et qu'il refusa de la rendre à Castor et Pollux, lorsqu'ils vinrent la redemander. D'autres vont jusqu'à soutenir que Tyndare lui-même la lui confia, parce qu'il craignait Énarsphorus, fils d'Hippocoon, qui cherchait à l'enlever, quoiqu'il fût encore dans l'enfance. Mais un récit plus vraisemblable, et appuyé sur un plus grand nombre de témoignages, c'est que Thésée et Pirithoüs, étant allés ensemble à Sparte, enlevèrent Hélène pendant qu'elle dansait dans le temple de Diane Orthia et prirent aussitôt la fuite. Ceux qu'on envoya courir après eux ne les poursuivirent que jusqu'à Tégée. Les ravisseurs, après avoir traversé le Péloponèse, se voyant en sûreté, convinrent de tirer Hélène au sort, à condition que celui à qui elle serait échue aiderait son compagnon à enlever une autre femme. Le sort la donna à Thésée, qui, en attendant qu'elle fût nubile, la conduisit à Aphidnes [2], où il fit venir Éthra, sa mère, pour en avoir soin. Il la confia aussi à un de ses amis nommé Aphidnus, à qui il recommanda de la garder avec soin, et de n'en

[1] Ville de Thrace, près du mont Œta.
[2] Ville voisine d'Athènes.

parler à personne. Ensuite, fidèle à son engagement envers Pirithoüs, il l'accompagna en Épire, pour enlever la fille d'Aidonéus, roi des Molosses, qui avait donné à sa femme le nom de Proserpine, à sa fille celui de Coré, et à son chien celui de Cerbère. Il obligeait ceux qui recherchaient sa fille en mariage de se battre contre cet animal, avec promesse de la donner à celui qui l'aurait vaincu. Mais averti que Pirithoüs et Thésée venaient pour l'enlever, et non pour la demander en mariage, il les fit arrêter, donna sur-le-champ Pirithoüs à dévorer à Cerbère, et retint Thésée prisonnier.

XXXI. Cependant Mnesthée, fils de Pétéus et petit-fils d'Ornéus, fils d'Érechthée, le premier, dit-on, qui ait cherché à flatter la multitude et à gagner ses bonnes grâces par des paroles insinuantes, profita de l'absence de Thésée pour soulever contre lui les principaux citoyens, qui depuis longtemps ne le supportaient plus qu'avec peine. Ils se plaignaient qu'il leur avait ôté l'empire qu'ils exerçaient chacun dans son bourg; qu'en les renfermant dans une seule ville il les avait rendus ses sujets ou plutôt ses esclaves. Mnesthée excitait aussi les peuples, en accusant auprès d'eux Thésée de ne leur avoir laissé qu'une liberté imaginaire, qui dans le fait les avait privés de leur patrie, de leurs sacrifices, et au lieu de plusieurs rois légitimes, bons et humains, leur avait donné pour maître un étranger et un inconnu.

XXXII. Mais rien ne favorisa tant ses projets et ses intrigues que la guerre des Tyndarides, qui entrèrent en armes dans l'Attique, appelés, suivant quelques auteurs, par Mnesthée lui-même : ils ne commirent d'abord aucune hostilité, et demandèrent seulement qu'on leur rendît leur sœur. Les Athéniens leur ayant répondu qu'ils ne l'avaient pas dans la ville, et qu'ils ignoraient même où elle était, les Tyndarides se disposaient à les attaquer, lorsque Académus, qui avait découvert, on ne sait comment, qu'elle était cachée à Aphidnes, en donna avis à Castor et à Pollux. En reconnaissance de ce bienfait, ils le comblèrent d'honneur pendant sa vie; et dans la suite les Lacédémoniens, qui firent si souvent des courses dans l'Attique

et la mirent au pillage, respectèrent toujours, à cause de lui, les jardins de l'Académie. Mais Dicéarque raconte qu'il y avait dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, nommés Échédémus et Marathus, que le premier donna son nom à ce lieu, qui fut d'abord appelé Échédémie, et ensuite Académie; que le bourg de Marathon prit son nom de Marathus, qui, afin d'accomplir un ancien oracle, s'était volontairement offert pour être sacrifié à la tête de l'armée. Les Tyndarides marchèrent droit à Aphidnes; et, en ayant défait les habitants, ils prirent la ville et la rasèrent. On dit qu'Alycus, fils de Scyron, qui servait dans l'armée des Dioscures, périt dans cette action; et que l'endroit du territoire de Mégare où il fut enterré s'appelle encore de son nom, Alycus. Héréas ajoute qu'il mourut de la main même de Thésée, et il cite en preuve ces vers :

Tandis qu'aux champs d'Aphidne, Alycus, plein d'ardeur,
Combattait pour les droits d'Hélène prisonnière,
De la main de Thésée il mordit la poussière.

Mais il n'est pas vraisemblable que si Thésée eût été présent à cette bataille, on eût pris la ville et fait sa mère prisonnière.

XXXIII. Mnesthée, voyant que la prise d'Aphidnes donnait de la crainte aux Athéniens, leur conseilla d'ouvrir les portes de la ville aux Tyndarides et de les recevoir comme amis. Il leur assura qu'ils n'avaient pris les armes que contre Thésée, qui les avait outragés le premier, et qu'ils étaient les bienfaiteurs, les protecteurs-nés de tous les hommes. Leur conduite justifia son témoignage. Lorsqu'ils furent maîtres d'Athènes, ils ne demandèrent qu'à être initiés aux mystères, comme alliés des Athéniens au même degré qu'Hercule. Aphidnus les ayant adoptés, comme Hercule l'avait été par Pylius, ils furent admis à l'initiation, et reçurent même les honneurs divins sous le nom d'Anaces, qui leur fut donné soit parce qu'ils avaient accordé la paix à la ville, soit pour avoir mis le plus grand soin à empêcher que les Athéniens ne reçussent aucun dommage d'une armée si nombreuse qui séjournait au milieu

d'eux. Ce terme désigne ceux qui protégent, qui prennent soin; et c'est de là sans doute qu'on le donne aux rois. D'autres veulent que les Tyndarides l'aient eu à cause de l'apparition de leurs étoiles au ciel; et ils le dérivent des mots que les Athéniens emploient pour marquer ce qui est en haut. On dit qu'Éthra, mère de Thésée, fut prise à Aphidnes et emmenée captive à Lacédémone, d'où elle suivit Hélène à Troie : on le conjecture de ce vers d'Homère[1] :

La fille de Pitthée et la belle Clymène.

D'autres rejettent ce vers comme supposé, aussi bien que la fable de Munychus, qu'on prétend être né des amours clandestines de Démophon et de Laodicée, et avoir été élevé à Éthra. L'historien Ister, dans son treizième livre des *Attiques*, fait au sujet d'Éthra un récit tout différent. Il rapporte, d'après quelques auteurs, que Pâris ayant été battu par Achille et par Patrocle près du fleuve Sperchius en Thessalie, Hector s'empara de la ville de Trézène, la livra au pillage, et emmena Éthra, qu'on y avait laissée; mais ce récit n'a aucune vraisemblance.

XXXIV. Le roi des Molosses, ayant reçu Hercule à sa cour, lui parla de Thésée et de Pirithoüs, lui raconta dans quel dessein ils étaient venus chez lui, et la punition qu'il en avait tirée. Hercule, affligé de la mort honteuse de l'un, et inquiet du danger de l'autre, mais voyant qu'il serait inutile de se plaindre du traitement fait à Pirithoüs, demanda comme une grâce la liberté de Thésée. Aidonéus la lui accorda. Thésée ne fut pas plus tôt délivré qu'il retourna à Athènes, où ses amis n'étaient pas encore entièrement opprimés. En arrivant, son premier soin fut de consacrer à Hercule les temples que les Athéniens lui avaient dédiés; il changea leur nom de Théséia en celui d'Herculéia, et, suivant Philochore, n'en a réservé que quatre pour lui. Il voulut gouverner comme auparavant, et reprendre l'administration des affaires; mais il vit s'élever partout des mouvements séditieux qui lui prouvèrent

[1] *Iliad.*, III, 14.

que ceux qui le haïssaient avant son départ, ne le craignant plus alors, avaient ajouté le mépris à la haine ; que le peuple, presque tout corrompu, au lieu d'obéir en silence, voulait être flatté. Il essaya de le réduire par la force ; mais les factieux et les démagogues rendirent ses efforts inutiles. Désespérant donc de rétablir ses affaires, il envoya secrètement ses deux fils dans l'île d'Eubée, auprès d'Elphénor, fils de Chalcodon ; ensuite, s'étant rendu au bourg de Gargette, il y prononça des malédictions contre les Athéniens [1], dans un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom d'Aratérium ; après quoi il s'embarqua pour l'île de Scyros [2], où il espérait trouver des amis et où il avait quelques biens paternels.

XXXV. Lycomède régnait alors dans cette île. Thésée alla le trouver, et le pria de lui rendre ses terres, pour qu'il pût y vivre tranquille le reste de ses jours ; d'autres disent qu'il lui demanda du secours contre les Athéniens. Lycomède, soit qu'il craignît la réputation d'un tel homme, soit qu'il voulût faire plaisir à Mnesthée, le mena sur le haut d'une montagne, sous prétexte de lui montrer de là ses terres, et, le précipitant du haut des rochers, il le tua. Quelques écrivains ont dit qu'il fit un faux pas en se promenant après souper selon son usage, et qu'il tomba dans un précipice. Personne dans le temps ne tint compte de sa mort. Mnesthée régna paisiblement dans Athènes ; et les fils de Thésée vécurent en simples particuliers chez Elphénor, qu'ils suivirent au siége de Troie. Mnesthée étant mort à ce siége, ils retournèrent à Athènes, et furent mis en possession du royaume de leur père. Plusieurs siècles après, les Athéniens honorèrent Thésée comme un héros ; entre plusieurs motifs qui les y déterminèrent, un des principaux fut qu'à la bataille de Marathon plusieurs soldats crurent le voir en armes, à la tête des troupes, combattre contre les barbares.

XXXVI. Après les guerres médiques, sous l'archontat de

[1] Les païens croyaient que rien ne pouvait empêcher l'effet de ces malédictions, et qu'il n'y avait pas de victime capable de les expier.

[2] Elle était vis-à-vis de l'île d'Eubé.

Phédon, les Athéniens ayant consulté l'oracle de Delphes, la Pythie leur ordonna de recueillir les ossements de Thésée, de les placer dans le lieu le plus honorable de leur ville, et de les garder avec soin; mais il n'était facile ni de trouver sa sépulture ni d'emporter ses ossements, à cause de la férocité des habitants de l'île, nation barbare qui n'avait aucun commerce avec les autres peuples. Cependant Cimon, s'étant rendu maître de cette île, comme je l'ai dit dans sa Vie, se fit un point d'honneur de découvrir son tombeau. Pendant qu'il en faisait la recherche, il aperçut, dit-on, un aigle qui frappait à coups de bec sur une élévation de terre, et qui s'efforçait de l'ouvrir avec ses serres. Cimon, saisi tout à coup comme d'une inspiration divine, fit fouiller cet endroit; on y trouva la bière d'un homme d'une grande taille, avec le fer d'une pique et une épée. Cimon, ayant fait charger ces précieux restes sur sa galère, les porta à Athènes. Les Athéniens, ravis de joie, les reçurent au milieu des processions et des sacrifices, et avec autant de pompe que si Thésée lui-même fût revenu dans leur ville. Ils les placèrent au milieu d'Athènes, près de l'endroit où est maintenant le Gymnase. Ce lieu sert encore d'asile aux esclaves et à tous les citoyens faibles qui craignent l'oppression des grands. C'est un hommage rendu à la mémoire de Thésée, qui pendant sa vie avait été le protecteur des opprimés et recevait avec humanité les prières de ceux qui venaient implorer son secours.

XXXVII. Les Athéniens célèbrent en son honneur un sacrifice solennel le 8 du mois pyanepsion[1], jour auquel il était revenu de Crète avec les autres jeunes gens. On l'honore aussi le 8 de chaque mois, soit parce qu'il arriva pour la première fois à Athènes le 8 du mois hécatombéon[2], comme l'a écrit Diodore le géographe; soit qu'ils crussent que ce nombre lui convenait mieux que tout autre, parce qu'il passait pour fils de Neptune, et qu'on fait des sacrifices à ce dieu le 8 de chaque mois. En effet, le nombre de huit étant le premier

[1] Partie d'octobre et partie de novembre.
[2] Partie de juillet et partie d'août.

cube formé du premier nombre pair, et le double du premier carré, représente naturellement la puissance ferme et immuable de Neptune, à qui, par cette raison, on donne les noms d'Asphalius et de Géaochus.

ROMULUS

I. Différentes opinions sur l'origine de Rome. — II. Sur celle de Romulus et de Rémus, son frère. — III. Récit plus vraisemblable sur leur naissance. — IV. Ils sont allaités par une louve. — V. Leurs premiers exercices. — VI. Leur querelle avec les bergers de Numitor. — VII. Rémus parle avec liberté à ce prince. — VIII. Faustulus arrêté par les gardes d'Amulius. — IX. Amulius est tué par Romulus et Rémus. — X. Fondation de Rome. — XI. Dispute entre les deux frères. — XII. Rémus tué par Romulus. — XIII. Cérémonies observées en traçant l'enceinte de Rome. XIV. Époque de sa fondation. — XV. Division du peuple. Création du sénat. Droit de patronage. — XVI. Enlèvement des Sabines. — XVII. Origine du chant Talasius. — XVIII. Ambassade des Sabins à Romulus. — XIX. Victoire de Romulus sur les Céniniens. — XX. Origine du triomphe. — XXI. Conquêtes de Romulus. Guerre des Sabins. — XXII. Combat dans Rome entre les Romains et les Sabins. — XXIII. Romulus, pressé par les ennemis, invoque Jupiter Stator. — XXIV. Les Sabines se déclarent pour les Romains. — XXV. Réunion des deux peuples. — XXVI. Forme des délibérations publiques. — XXVII. Fêtes des Romains. — XXVIII. Vestales et feu sacré. — XXIX. Lois de Romulus. — XXX. Querelle de Tatius, et sa mort. — XXXI. Prise de Fidènes. Peste dans Rome. — XXXII. Défaite des Camérins. — XXXIII. Guerre des Véiens. — XXXIV. Romulus abuse de sa prospérité. — XXXV. Mécontentement des patriciens. — XXXVI. Il disparaît subitement. — XXXVII. Conjectures sur sa mort. — XXXVIII. Le peuple, prêt à se soulever, est apaisé par Proculus. — XXXIX. Fables des Grecs, semblables à celle qu'on débite sur Romulus. — XL. Réflexion sur la nature de l'âme — XLI. Diverses interprétations du nom de Quirinus. Nones caprotines.

M. Dacier, dans sa table chronologique, ne fixe pas l'année de la naissance de Romulus; il date la fondation de Rome de la première année de la 7ᵉ olympiade, de l'an du monde 3198, avant J.-C. 750. Il place la mort de Romulus à la première année de la 16ᵉ olympiade, l'an du monde 3235, de la fondation de Rome 38, avant J.-C. 713.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de toute la vie de Romulus depuis l'an 769 jusqu'à l'an 715 avant J.-C., 39ᵉ année de la fondation de Rome.

I. Les historiens ne sont d'accord ni sur l'auteur du nom de Rome, ni sur la cause qui fit donner à cette ville ce nom si grand et si célèbre, dont la gloire est répandue dans tout l'univers[1]. Les uns disent que les Pélasges, après avoir parcouru

[1] Quoique la fondation de Rome ne soit pas d'une époque bien antérieure au commencement de notre ère, ses antiquités cependant sont fort obscures, et

la plus grande partie de la terre et dompté plusieurs nations, s'arrêtèrent au lieu où est aujourd'hui Rome; et que, pour marquer la force de leurs armes, ils donnèrent ce nom[1] à la ville qu'ils y bâtirent. Suivant d'autres, quelques Troyens, qui s'échappèrent après la prise de leur ville, se jetèrent dans des vaisseaux qu'ils trouvèrent tout prêts, et, portés par les vents sur les côtes de la Toscane, ils débarquèrent près du fleuve du Tibre. Leurs femmes étant déjà fatiguées du voyage, et hors d'état de soutenir plus longtemps les incommodités de la mer, une d'entre elles, nommée Roma, aussi distinguée par sa prudence que par sa noblesse, leur conseilla de brûler les vaisseaux; ce qu'elles exécutèrent sur-le-champ. Leurs maris en furent d'abord très-irrités; mais ensuite, cédant à la nécessité, ils s'établirent près du mont Palatin. Bientôt ils s'y trouvèrent beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient espéré : voyant un terrain fertile, et les naturels du pays qui les traitaient avec douceur, ils rendirent de grands honneurs à Roma, et entre autres ils donnèrent son nom à la ville dont ils lui devaient la fondation. C'est de là, dit-on, qu'est venu l'usage où sont les femmes romaines de baiser à la bouche leurs parents et leurs amis, en les saluant, parce que ces femmes troyennes, après avoir brûlé la flotte, embrassèrent ainsi leurs maris, en les priant de s'apaiser et de leur pardonner. Il y en a qui prétendent que la ville fut nommée par Roma, fille d'Italus et de Leucaria. Suivant d'autres, elle était fille de Télèphe, fils d'Hercule, et femme d'Énée, ou sa petite-fille par Ascagne. Ceux-ci veulent que Rome ait été bâtie par Romanus, fils d'Ulysse et de Circé; ceux-là par Romus, fils d'Émathion, que Diomède y envoya de Troie. D'autres, enfin, ont dit qu'elle eut pour fondateur Romus, roi des Latins, et qu'il la bâtit

pleines d'incertitudes. Quelques écrivains regardent toute l'histoire de Romulus et de Rémus comme une allégorie relative à l'année astronomique. D'autres étendent les ténèbres qui couvrent son origine sur les sept premiers règnes, qu'on fait durer deux cent quarante-quatre ans, et ils en renferment les événements dans les temps fabuleux. Il en est qui vont encore plus loin, et qui regardent comme fort incertaine l'histoire des cinq premiers siècles de Rome.

[1] *Roma* en grec signifie *force*.

après avoir chassé du pays les Tyrrhéniens, qui avaient passé d'abord de Thessalie en Lydie, et de Lydie en Italie.

II. Mais ceux même qui croient, avec bien plus de raison, que ce fut Romulus qui donna son nom à la ville, ne s'accordent pas davantage sur l'origine de ce prince. Les uns le font fils d'Énée et de Dexithéa, fille de Phorbas. Ils disent que dans son enfance il fut porté en Italie avec son frère Rémus; que le débordement du Tibre ayant fait périr tous les autres bateaux, celui où étaient ces deux enfants, poussé doucement par les flots sur un endroit uni du rivage, fut sauvé contre toute espérance; ce qui fit donner à ce lieu le nom de Rome. D'autres ont dit que Roma, fille de cette même Dexithéa, épousa Latinus, fils de Télémaque, dont elle eut Romulus. Quelques auteurs le font naître du commerce secret d'Émilia, fille d'Énée et de Lavinie, avec le dieu Mars. Il y en a qui lui donnent une origine entièrement fabuleuse. Tarchétius, disent-ils, roi des Albains, le plus injuste et le plus cruel des hommes, eut dans son palais une apparition divine : il vit s'élever de son foyer une figure qui y resta plusieurs jours. Il y avait alors en Toscane un oracle de Téthys, que Tarchétius envoya consulter, et qui ordonna qu'on fît approcher de cette figure une jeune fille; qu'il en naîtrait un fils qui deviendrait très-célèbre, et qui par son courage, sa force et son bonheur, surpasserait tous les hommes de son temps. Tarchétius fit part à une de ses filles de la réponse de l'oracle, et lui ordonna de l'accomplir : elle le refusa, et envoya à sa place une de ses suivantes. Tarchétius, l'ayant su, en fut si irrité, qu'il commanda qu'on les prît toutes deux et qu'on les fît mourir. Mais Vesta lui apparut en songe, et lui défendit de leur ôter la vie : il leur donna donc une toile à faire dans la prison, et leur promit de les marier quand elle serait achevée. Elles y travaillaient toute la journée; et pendant la nuit d'autres femmes venaient, par ordre de Tarchétius. défaire leur ouvrage. Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux, que le roi remit à un certain Tératius, pour qu'il les fît périr. Cet homme les exposa sur le bord du fleuve, où une louve vint les allaiter, et où des oiseaux de toutes sortes leur

apportaient de la nourriture, et la leur donnaient par petites bouchées. Un bouvier, qui s'en aperçut, frappé d'abord d'étonnement, osa cependant s'approcher, et emporta les enfants. Sauvés ainsi par une espèce de miracle, dès qu'ils furent assez grands, ils allèrent attaquer Tarchétius, et le défirent. Tel est le récit d'un certain Promathion [1], dans son *Histoire d'Italie*.

III. Mais la tradition la plus vraisemblable, et qui est confirmée par un plus grand nombre de témoins, c'est celle dont Dioclès de Péparèthe a le premier publié, parmi les Grecs, les particularités les plus remarquables. C'est l'historien que Fabius Pictor suit le plus souvent. Quoiqu'il y ait même sur ce récit des opinions différentes, je vais le rapporter sommairement : La succession des rois d'Albe, descendus d'Énée, passa de père en fils aux deux frères Numitor et Amulius. Celui-ci, dans le partage qu'il en fit, mit d'un côté le royaume, et de l'autre l'or et l'argent, avec les richesses qu'on avait apportées de Troie. Numitor choisit le royaume; et Amulius, devenu, par les trésors qu'il avait, plus puissant que son frère, lui enleva facilement la couronne. Mais, craignant qu'une fille qu'avait Numitor n'eût un jour des enfants, il la fit prêtresse de Vesta, pour l'empêcher de se marier, et la forcer de vivre dans le célibat. Les uns la nomment Ilia, d'autres Rhéa, et quelques-uns Sylvia. Peu de temps après, elle se trouva enceinte, contre la loi qui oblige les vestales à une virginité perpétuelle. Elle allait être condamnée au dernier supplice, si Antho, fille du roi, n'eût obtenu sa grâce. Mais, de peur qu'elle n'accouchât à son insu, il la fit enfermer dans une étroite prison, où personne n'avait la liberté de la voir. Elle mit au monde deux jumeaux d'une grandeur et d'une beauté singulières. Amulius, encore plus alarmé, chargea un de ses domestiques de les noyer. Il s'appelait, dit-on, Faustulus; selon d'autres, c'est le nom de celui qui les recueillit. Le domestique d'Amulius les ayant mis dans un berceau, descendit vers le Tibre pour les y jeter; mais ce fleuve était si enflé et si rapide,

[1] Historien inconnu.

que, n'osant approcher du courant, il les posa près du rivage, et se retira. L'eau, qui croissait toujours, éleva doucement le berceau, et le porta sur un terrain mou et uni qu'on appelle aujourd'hui Cermanum, et qui se nommait autrefois Germanum, apparemment parce que les Latins donnent aux frères le nom de Germains. Il y avait près de là un figuier sauvage, qu'on nommait Ruminal, soit, comme le croient la plupart des auteurs, à cause de Romulus, soit parce que les troupeaux qui ruminent allaient au milieu du jour se reposer sous son ombre; ou plutôt parce que ses enfants y furent allaités: car les anciens Latins appelaient la mamelle *ruma;* aujourd'hui même ils donnent le nom de Rumilia à une déesse qui préside, dit-on, à la nourriture des enfants; il n'entre point de vin dans ses sacrifices, et les libations s'y font avec du lait.

IV. On raconte que ces enfants, posés ainsi à terre, furent allaités par une louve, et qu'un pivert venait partager avec elle le soin de les nourrir et de les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés à Mars; et les Latins honorent singulièrement le pivert. On ajouta donc aisément foi au témoignage de la mère, qui disait les avoir eus du dieu Mars. Quelques autres prétendent qu'elle avait été trompée par Amulius, qui, étant entré dans sa prison tout armé, lui avait fait violence. D'autres veulent aussi que l'équivoque du nom de leur nourrice ait été l'occasion de cette fable. Les Latins donnent le nom de louves aux femelles des loups et aux femmes qui se prostituent. Telle était la femme de Faustulus, qui avait élevé chez lui ces enfants. Elle s'appelait Acca Larentia : les Romains lui font encore des sacrifices; et tous les ans, au mois d'avril, le prêtre de Mars va faire des libations sur son tombeau. Cette fête se nomme Larentia. Ils honorent aussi une autre femme du même nom; et voici à quel sujet : Un jour le gardien du temple d'Hercule imagina, sans doute dans un moment d'ennui où il ne savait que faire, de proposer à ce dieu une partie de dés, à condition que s'il gagnait, Hercule lui accorderait une grâce à son choix; et que s'il perdait, il donnerait au dieu un grand souper et lui

amènerait le soir une belle femme. L'arrangement ainsi fait, il jette les dés, d'abord pour Hercule, ensuite pour lui, et perd la partie. Fidèle à ses engagements, il dresse pour le dieu un repas magnifique, et invite une belle courtisane, encore peu connue, nommée Larentia. Le souper se fit dans le temple, où il avait préparé un lit. Le repas fini, il y enferme cette femme, comme si le dieu eût dû venir la trouver. On dit qu'en effet Hercule passa la nuit avec elle, et qu'en se retirant il lui ordonna d'aller dès le matin sur la place, d'embrasser le premier homme qu'elle rencontrerait, et d'en faire son ami. Un homme fort âgé, nommé Tarrutius, fut le premier qui se présenta. Il était fort riche, et n'avait jamais été marié : il fit un bon accueil à Larentia, et s'attacha tellement à elle, qu'en mourant il lui laissa des biens considérables, dont elle donna par testament la plus grande partie au peuple romain. Cette femme était devenue fort célèbre, et on l'honorait comme l'amie d'un dieu, lorsqu'elle disparut tout à coup près du lieu où la première Larentia est enterrée. C'est aujourd'hui le Vélabre, ainsi nommé parce que le Tibre étant sujet à se déborder, on le traversait en bateau dans cet endroit, pour se rendre à la place ; et cette manière de passer l'eau s'appelle Velatura. D'autres disent que ceux qui donnaient des jeux au peuple faisaient tendre de toiles les rues qui mènent de la place au cirque, en commençant à cet endroit-là : or, les Romains donnent à ces toiles le nom de voiles. Telle est l'origine des honneurs qu'on rend à cette seconde Larentia.

V. Faustulus, berger d'Amulius, fit élever ces enfants chez lui, à l'insu de tout le monde. Quelques auteurs ont dit pourtant, avec assez de vraisemblance, que Numitor le savait, et qu'il fournissait secrètement à leur nourriture. Ils ajoutent que dans la suite ils furent envoyés à Gabies [1] pour y appren-

[1] Gabies, ville des Latins et colonie d'Albe, était à douze milles de Rome. Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. XIX, dit qu'ils y furent instruits dans la science des Grecs; qu'ils y apprirent les belles-lettres, la musique et l'exercice des armes.

dre la grammaire et y recevoir une éducation convenable à leur naissance. On leur donna les noms de Romulus et de Rémus, du mot *ruma*, mamelle, parce qu'on avait vu une louve les allaiter. Dès leur première enfance, leur taille avantageuse et la noblesse de leurs traits annonçaient déjà l'élévation de leur caractère. En grandissant, ils devenaient l'un et l'autre plus courageux et plus hardis, et montraient dans les dangers une audace et une intrépidité à toute épreuve. Mais Romulus l'emportait sur son frère par son intelligence et par sa capacité pour les affaires. Dans les assemblées où il se trouvait avec ses voisins pour régler ce qui concernait les pâturages et la chasse, il faisait voir en tout qu'il était né plutôt pour commander que pour obéir. Ils étaient l'un et l'autre fort aimés de leurs égaux et de leurs inférieurs; quant aux intendants et aux chefs des troupeaux du roi, à qui ils ne voyaient aucun avantage sur eux du côté du courage, ils les méprisaient et ne tenaient compte ni de leur colère ni de leurs menaces. Toujours livrés à des occupations honnêtes, ils regardaient l'oisiveté et l'inaction comme indignes de personnes libres ; exercer continuellement leur corps, chasser, faire des courses, détruire les brigands et les voleurs, défendre les opprimés contre toute espèce de violence : tel était chaque jour l'emploi de leur vie. Par cette conduite, ils s'étaient acquis une grande réputation.

VI. Un jour les bergers de Numitor ayant pris querelle avec ceux d'Amulius, et leur ayant enlevé quelques troupeaux, Romulus et Rémus, indignés de cette violence, se mirent à leur poursuite, les battirent, les dispersèrent, et reprirent le butin qu'ils avaient emmené. Numitor en ayant témoigné du mécontentement, ils s'en mirent peu en peine, et commencèrent même à rassembler auprès d'eux un grand nombre d'indigents et d'esclaves, à qui ils suggérèrent des prétextes de désobéissance et de révolte. Mais pendant que Romulus était retenu ailleurs par un sacrifice (car il aimait les cérémonies religieuses, et était versé dans l'art de la divination), les bergers de Numitor, ayant rencontré Rémus peu accom-

pagné, tombèrent brusquement sur lui. Il se livra un combat, où il y eut plusieurs blessés de part et d'autre : l'avantage resta aux gens de Numitor ; ils firent Rémus prisonnier, le menèrent à Numitor, à qui ils portèrent leurs plaintes. Mais il n'osa le punir, parce qu'il craignait le caractère violent d'Amulius. Il va donc le trouver, lui demande justice, et lui représente qu'il ne doit pas souffrir que son propre frère soit insulté par ses domestiques, qui se prévalent de ce qu'ils appartiennent au roi. Les Albains ayant témoigné hautement leur indignation de voir traiter Numitor d'une manière si peu convenable à son rang, Amulius, touché de ces réclamations, lui livre Rémus pour en disposer à son gré. Numitor le mène chez lui; et là, ayant considéré de plus près ce jeune homme, qui par sa taille et sa force surpassait tous ceux de son âge, il admire cette hardiesse et cette fermeté qui éclatent sur son visage et le rendent insensible au danger dont il est menacé. D'ailleurs, ce qu'on racontait de ses actions répondait à ce qu'il voyait en lui; mais ce qui est plus extraordinaire, l'inspiration sans doute de quelque dieu qui jetait déjà les fondements des grandes choses qui arrivèrent depuis, peut-être la conjecture ou le hasard, lui donnent un pressentiment de la vérité. Il demande à ce jeune homme qui il est, s'informe des particularités de sa naissance, et lui parle d'un ton de douceur et de bonté propre à lui donner de la confiance et de l'espoir.

VII. « Je ne vous cacherai rien, » lui répondit Rémus avec assurance, car vous me paraissez plus digne de régner qu'Amulius. Vous écoutez du moins, et vous jugez avant de punir ; lui, il livre les accusés au supplice sans les entendre. Nous sommes deux jumeaux : nous avions cru jusqu'à présent être fils de Faustulus et de Larentia ; mais depuis qu'on nous a calomnieusement accusés devant vous, et que nous sommes dans la nécessité de défendre notre vie, nous entendons dire de nous des choses étonnantes, dont le danger où je me trouve va faire connaître le vrai ou le faux. Nés, dit-on, d'une manière extraordinaire, nous avons été

nourris, dans notre enfance, d'une manière encore plus merveilleuse. Abandonnés aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie, ces animaux eux-mêmes ont pris soin de nous nourrir. Exposés sur le bord d'un grand fleuve, nous y fûmes allaités par une louve, et un pivert nous apportait de la nourriture, qu'il mettait toute préparée dans notre bouche. On conserve encore le berceau dans lequel on nous avait mis. Il est garni de lames de cuivre, sur lesquelles sont des caractères à demi effacés, qui peut-être seront un jour pour nos parents des signes d'une reconnaissance, inutile quand nous ne serons plus. » Numitor, comparant ce discours et l'âge que paraissait avoir Rémus avec l'époque de son exposition, ne rejeta pas une espérance si flatteuse; mais d'abord il chercha les moyens d'en conférer secrètement avec sa fille, qui était toujours étroitement gardée.

VIII. Cependant Faustulus, informé que Rémus avait été fait prisonnier, et qu'Amulius l'avait livré à Numitor, presse Romulus d'aller à son secours, et lui découvre enfin le secret de sa naissance, dont il ne leur avait encore parlé qu'en termes obscurs, et seulement autant qu'il le fallait pour leur inspirer des sentiments dignes de leur origine. En même temps il prend le berceau, et, pressé par la crainte du danger où est Rémus, il court le porter à Numitor. Sa précipitation et son trouble donnèrent des soupçons aux gardes du roi qui étaient aux portes de la ville; et l'air d'embarras qu'il eut aux questions qu'on lui fit le rendit encore plus suspect. Dans l'agitation où il était, il laissa voir le berceau qu'il portait caché sous son manteau. Il se trouvait par hasard au nombre des gardes un des hommes qu'Amulius avait chargés d'exposer les enfants, et qui n'eut pas plus tôt vu le berceau qu'il le reconnut à sa forme et aux caractères qui y étaient gravés. Il se douta d'abord du fait; et croyant ne devoir pas négliger une pareille découverte, il alla sur-le-champ trouver le roi, et lui mena Faustulus, afin qu'il tirât de lui la vérité. Dans une conjoncture si critique, Faustulus, sans céder entiè-

rement à la crainte, ne conserva pas toute sa fermeté : il avoua que les enfants vivaient ; mais il dit qu'ils étaient loin d'Albe à paître des troupeaux ; que, pour lui, il portait ce berceau à Ilia, qui lui avait souvent témoigné le désir de le voir et de le toucher, pour se fortifier dans la confiance où elle était que ses enfants vivaient encore.

IX. Amulius, par une imprudence ordinaire aux personnes troublées, et qui se laissent emporter à la colère ou à la crainte, envoya précipitamment à Numitor un homme de bien et ami de ce prince, pour lui demander s'il n'avait pas entendu dire que les enfants d'Ilia fussent en vie. Cet homme arrive chez Numitor dans le moment où il allait se jeter au cou de Rémus et le serrer entre ses bras. Il le confirme dans ses espérances, le presse de saisir l'occasion qui se présente, et s'offre à le seconder. La circonstance ne permettait aucun retard. Romulus approchait de la ville, et la plupart des habitants, qui craignaient Amulius autant qu'ils le haïssaient, en sortaient déjà pour aller se joindre à lui. Il amenait un corps considérable de troupes, qu'il avait divisées en compagnies de cent hommes, commandées chacune par un capitaine, qui portait un faisceau d'herbes attaché au bout d'une pique. Les Romains appellent ces enseignes *manipules ;* et encore aujourd'hui, dans leurs armées, ils donnent aux soldats d'une même compagnie le nom de *manipulaires*. Rémus, de son côté, gagnait les citoyens qui étaient restés dans Albe, et Romulus s'avançait avec ceux du dehors. Le tyran, effrayé et ne sachant ni rien faire ni rien résoudre pour sa défense, fut arrêté et mis à mort. La plupart de ces faits, rapportés par Fabius Pictor, et par Dioclès de Péparèthe, qui le premier, je crois, a écrit l'histoire de la fondation de Rome, sont suspects à quelques écrivains, qui les regardent comme des fictions, plus convenables à la tragédie qu'à l'histoire. Mais peut-on se refuser à les croire quand on considère les événements extraordinaires que produit la fortune, et surtout lorsqu'on pense à la grandeur de Rome, qui ne serait jamais parvenue à un si haut degré de puissance si elle n'eût eu une ori-

gine divine et marquée par les faits les plus merveilleux?

X. La mort d'Amulius ayant rétabli le calme dans la ville, Romulus et Rémus ne voulurent ni demeurer à Albe sans y régner, ni y régner du vivant de leur aïeul. Après avoir remis Numitor sur le trône, et rendu à leur mère les honneurs qui lui étaient dus, ils résolurent d'aller s'établir ailleurs et de bâtir une ville dans le lieu même où ils avaient été nourris. Ils ne pouvaient donner un prétexte plus honnête pour quitter Albe; mais peut-être était-ce pour eux un parti nécessaire. Comme ils n'avaient que des troupes de bannis et d'esclaves fugitifs, il fallait ou que leur puissance fût entièrement détruite si ces troupes venaient à se débander, ou qu'ils allassent habiter avec elles dans une autre ville ; car les Albains n'avaient voulu ni s'allier avec ces bannis et ces esclaves ni les admettre au nombre des citoyens. Une première preuve de ce refus, c'est l'enlèvement des Sabines, que ces mêmes hommes ravirent, non pour satisfaire une passion brutale, mais par nécessité, et parce qu'ils ne trouvèrent pas à contracter des mariages légitimes. Aussi eurent-ils toujours les plus grands égards pour les femmes qu'ils avaient enlevées. Une seconde preuve, c'est que leur ville commençait à peine à se former, qu'ils y bâtirent pour les fugitifs un lieu de refuge, qu'ils appelèrent le temple du dieu Asile [1]. Tout le monde y était reçu sans distinction ; on ne rendait ni l'esclave à son maître, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à son juge. Ils s'autorisaient pour établir cette franchise générale d'un oracle d'Apollon : par ce moyen, Rome, qui n'était pas d'abord de plus de mille maisons, fut en peu de temps considérablement augmentée. Mais j'en parlerai plus bas.

XI. Quand on fut prêt à bâtir la ville, il s'éleva une dispute entre les deux frères sur le lieu où on la placerait. Romulus voulait la mettre à l'endroit où il avait déjà construit ce qu'on

[1] On ne sait pas quel était ce dieu Asile; M. Dacier croit que c'était Apollon. Les éditeurs d'Amyot disent qu'il y avait un asile et un temple; mais que Plutarque est le seul qui parle d'un dieu Asile. Il est assez vraisemblable qu'il a pris le nom d'un temple pour celui d'un dieu.

appelait Rome carrée. Rémus avait désigné sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui prit de lui le nom de Rémonium, et qu'on appelle aujourd'hui Régnarium. Ils convinrent de s'en rapporter au vol des oiseaux, qu'on consultait ordinairement pour les augures ; et, s'étant assis chacun séparément, il apparut, dit-on, six vautours à Rémus et douze à Romulus. D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens ; mais que Romulus trompa son frère, et qu'il ne vit les douze vautours qu'après que Rémus se fut approché de lui. Quoi qu'il en soit, c'est de là qu'est venu l'usage de se servir préférablement des vautours pour prendre les augures. Hercule, au rapport d'Hérodore de Pont, était charmé de voir un vautour lorsqu'il commençait quelque entreprise. En effet, de tous les animaux, le vautour est le moins nuisible ; il ne fait tort à rien de ce que les hommes sèment, plantent et nourrissent ; il ne vit que de cadavres, et ne tue ni ne blesse aucun être qui ait vie. Il ne touche pas aux oiseaux morts, et respecte en eux son espèce ; différent en cela des aigles, des hiboux et des éperviers, qui attaquent et déchirent les autres oiseaux. Or,

Quel oiseau sera pur s'il mange son semblable?

dit Eschyle. D'ailleurs, les autres oiseaux sont, pour ainsi dire, sous nos yeux, et viennent à tout moment se présenter à nous; mais il est rare de voir un vautour, et l'on trouve difficilement ses petits. Aussi cette rareté a-t-elle fait croire faussement à bien des gens qu'ils viennent dans nos climats d'un pays très-éloigné. Mais les devins pensent que les choses très-rares n'étant pas dans le cours ordinaire de la nature, elles nous sont envoyées par les dieux pour nous instruire de l'avenir.

XII. Quand Rémus sut qu'il avait été trompé par son frère, il en fut si mécontent, que pendant que Romulus faisait creuser les fondements des murailles, il le raillait sur son ouvrage, empêchait les travailleurs, et en vint même jusqu'à sauter le fossé. Il fut tué sur-le-champ par Romulus lui-même,

disent les uns, et selon d'autres, par Céler, un de ses gardes. Faustulus, périt dans cette occasion, avec Plistinus, son frère, qui l'avait aidé à élever Romulus. Céler s'enfuit en Toscane; c'est de son nom que les Romains ont appelé *celeres* les gens prompts et légers. Ils donnèrent ce nom à Quintus Métellus, qui peu de jours après la mort de son père donna au peuple un combat de gladiateurs, dont il avait fait les préparatifs avec une promptitude étonnante.

XIII. Romulus, après avoir enterré son frère et ses deux nourriciers dans le lieu appelé Rémonium [1], s'occupa de bâtir la ville. Il avait fait venir de Toscane des hommes qui lui apprirent les cérémonies et les formules qu'il fallait observer, comme pour la célébration des mystères. Ils firent creuser un fossé autour du lieu qu'on appelle maintenant le Comice; on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. A la fin, chacun y mit une poignée de terre du pays d'où il était venu [2], après quoi on mêla le tout ensemble : on donne à ce fossé, comme à l'univers même, le nom de monde. On traça ensuite autour du fossé, en forme de cercle, l'enceinte de la ville. Le fondateur mettant un soc d'airain à une charrue, y attelle un bœuf et une vache [3], et trace lui-même sur la ligne qu'on a tirée un sillon profond. Il est suivi par des hommes qui ont soin de rejeter en dedans de l'enceinte toutes les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles; et par le retranchement de quelques lettres on l'appelle Pomérium, c'est-à-dire ce qui est derrière ou après le mur. Lorsqu'on veut faire une porte, on ôte le soc, on sus-

[1] Sur le mont Aventin.

[2] En conservant une poignée de terre de leur pays, ils croyaient ne l'avoir point quitté. Ovide dit que c'était de la terre prise du pays voisin; ce qui signifiait que Rome s'assujettirait tous les pays du voisinage.

[3] Ces présages de la grandeur future de Rome ont bien l'air de n'avoir été imaginés qu'après coup. Les prémices jetées dans la fosse désignaient l'abondance qui régnerait dans la ville. On marquait par cette union la fécondité qui serait la suite des mariages. Les mottes de terre rejetées en dedans de l'enceinte signifiaient que les murailles ne seraient jamais détruites.

pend la charrue, et l'on interrompt le sillon. De là vient que les Romains, qui regardent les murailles comme sacrées, en exceptent les portes. Si celles-ci l'étaient, ils ne pourraient sans blesser la religion y faire passer les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

XIV. On convient généralement que Rome fut fondée le 11 avant les calendes de mai, jour que les Romains fêtent encore à présent, et qu'ils appellent le jour natal de leur patrie. Anciennement, dit-on, ils n'y sacrifiaient aucun être qui eût vie ; ils croyaient qu'une fête consacrée à la naissance de leur ville devait être entièrement pure, et qu'il ne fallait pas la souiller de sang. Avant la fondation de Rome, ils célébraient ce même jour une fête champêtre qu'ils appelaient les Palilies. Mais aujourd'hui les Néoménies des Romains répondent si mal à celles des Grecs, qu'on ne peut fixer la date précise de cette fondation. On dit cependant qu'elle concourait justement avec le 30 du mois des Grecs, et qu'il y eut ce jour-là une éclipse de soleil, qu'on croit être celle qui fut observée par le poëte Antimachus de Téos, la troisième année de la 6e olympiade. Varron, le plus savant des Romains dans l'histoire, avait un ami nommé Tarrutius, philosophe et mathématicien, qui s'occupait, par curiosité, à tirer des horoscopes par le moyen des tables astronomiques, et qui passait pour y être très-habile. Varron lui proposa de déterminer le jour et l'heure de la naissance de Romulus par des raisonnements déduits de ses actions connues, comme on résout par l'analyse les problèmes de géométrie. Il prétendait que la même théorie qui sur une naissance donnée prédit quelle sera la vie d'un homme doit aussi sur une vie connue découvrir le moment précis de sa naissance [1]. Tarrutius fit ce que Varron demandait. Après avoir attentivement considéré et comparé

[1] L'un n'est pas plus vrai que l'autre; et cette double prétention prouve la frivolité de la prétendue science astronomique, si fort vantée par les anciens, si longtemps en honneur dans les temps modernes, dont ce siècle même, si enorgueilli de ses lumières, n'est pas, à beaucoup près, détrompé, et qui ne fut jamais que l'adresse des fripons à faire des dupes.

ensemble les inclinations et les actions de Romulus, la durée de sa vie et le genre de sa mort, il prononça, avec une singulière hardiesse, que Romulus avait été conçu la première année de la 2e olympiade, le 23 du mois égyptien chœac, à la troisième heure du jour, pendant une éclipse totale de soleil[1]. Il ajouta qu'il était né le 21 du mois thoth, vers le lever du soleil, et qu'il avait fondé Rome le 9 du mois pharmouthi, entre la deuxième et la troisième heure. Car ces mathématiciens prétendent que la fortune d'une ville, comme celle d'un particulier, dépend d'un temps déterminé, qu'on découvre d'après les positions des étoiles au premier instant de sa fondation. Au reste, ce qu'il y a de neuf et de curieux dans des détails de cette espèce plaira peut-être plus aux lecteurs que ce qu'ils ont de fabuleux ne les rebutera.

XV. Quand la ville fut bâtie, Romulus divisa d'abord en plusieurs corps militaires tous les citoyens qui étaient en âge de porter les armes. Chaque division fut composée de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Il les nomma légions, parce qu'elles étaient formées d'hommes choisis sur tous les autres. Tout le reste des citoyens s'appela peuple. Il prit dans ce nombre cent des principaux et des plus honnêtes pour en former son conseil : il leur donna le nom de patriciens, et au corps entier celui de sénat, c'est-à-dire conseil des anciens. Ces sénateurs furent, dit-on, nommés patriciens ou parce qu'ils étaient pères d'enfants libres, ou plutôt, selon d'autres, parce qu'ils pouvaient montrer leurs pères, ce que n'auraient pu faire la plupart de ceux qui s'étaient rassemblés les premiers auprès de Romulus. Quelques auteurs dérivent ce nom du droit de patronat : c'est ainsi qu'ils appelaient et qu'ils appellent encore la protection que les grands accordent aux petits. On fait remonter ce droit à un des compagnons

[1] Les calculs astronomiques, disent les éditeurs d'Amyot, ne donnent point d'éclipse de soleil pour ce jour-là; ce qui démontre la fausseté du calcul de Tarrutius. Il suivait l'astrologie égyptienne, et c'est pour cela qu'il compte par les mois égyptiens. Le mois chœac répondait à la fin de novembre et aux trois quarts de décembre ; le mois thoth, à la fin d'août et aux trois quarts de septembre; pharmouthi commençait à la fin de mars, et finissait en avril. Ce Tarrutius était fort lié avec Cicéron, qui parle de lui, lib. II, *De Divinatione*, c. XLVII.

d'Évandre, nommé Patron, qui, protecteur zélé des indigents, laissa son nom à cet exercice de bienfaisance. Mais ne pourrait-on pas dire, avec plus de vraisemblance, que Romulus les nomma ainsi parce qu'il croyait juste que les premiers et les plus puissants d'entre les citoyens eussent un soin et une sollicitude paternelle pour les faibles; et qu'en même temps il apprenait à ceux-ci que, loin de craindre les grands et de s'affliger des honneurs dont ils jouissent, ils doivent avoir pour eux du respect et de la bienveillance, les regarder comme leurs pères, et leur en donner le titre? Aussi les sénateurs sont-ils, même à présent, qualifiés de seigneurs par les étrangers, et par les Romains, de pères conscrits, qualification très-honorable, qui, étant pour eux de la plus grande dignité, ne les expose nullement à l'envie. D'abord on les appela simplement pères; dans la suite, leur nombre s'étant considérablement accru, on les nomma pères conscrits [1]. C'était la dénomination la plus vénérable que Romulus eût pu trouver pour distinguer le sénat des autres citoyens. Il fit une seconde division des grands et du peuple; il appela les uns patrons ou protecteurs, et les autres clients, c'est-à-dire attachés à la personne. Il établit entre eux des rapports admirables de bienveillance, fondés sur des obligations réciproques. Les patrons expliquaient les lois à leurs clients; ils plaidaient leurs causes dans les tribunaux, les éclairaient par leurs conseils, et les aidaient de leur crédit dans toutes leurs affaires. Les clients faisaient la cour à leurs patrons : ils avaient pour eux le plus grand respect : ils contribuaient à doter les filles et à payer les dettes de ceux qui étaient pauvres. Il n'y avait point de loi ni de magistrat qui pût forcer un client à déposer contre son patron, ni un patron contre son client. Ces droits ont toujours subsisté; seulement, dans la suite, les grands ont regardé comme une honte et une bassesse de

[1] C'est-à-dire inscrits avec les cent premiers sénateurs. On distingua toujours à Rome les familles qui descendaient de ces anciens sénateurs, et on les appelait *patres majorum gentium*, les sénateurs des plus grandes familles, tandis que les autres étaient appelés *patres minorum gentium*, les sénateurs des moindres familles.

recevoir de l'argent des petits; et cet usage a été supprimé [1]. Mais en voilà assez sur cet objet.

XVI. Ce fut quatre mois après la fondation de Rome que Romulus, selon Fabius Pictor, exécuta l'entreprise hardie de l'enlèvement des Sabines. On croit que, porté naturellement à la guerre, persuadé d'ailleurs, sur la foi de certains oracles, que les destins promettaient à Rome la plus grande puissance, si elle était nourrie et élevée dans les armes, ce prince fit cet acte de violence, pour avoir un prétexte d'attaquer les Sabins. Aussi n'enleva-t-il qu'un petit nombre de femmes, trente seulement, parce qu'il avait plus besoin de guerre que de mariages. Mais il est plus vraisemblable que, voyant sa ville remplie d'étrangers, dont très-peu avaient des femmes, et dont le reste n'était qu'un mélange confus de gens pauvres et obscurs, qui, méprisés par les autres, ne paraissaient pas devoir lui être longtemps attachés, il espéra que l'enlèvement de ces femmes pourrait être pour eux un commencement d'alliance avec les Sabins, lorsqu'ils seraient parvenus à apaiser leurs femmes. Voici comment il exécuta ce projet. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il avait découvert sous terre l'autel d'un dieu nommé Consus : c'était le dieu du conseil; car les Romains donnent le nom de conseil à leurs assemblées publiques, et à leurs premiers magistrats celui de consuls, ou conseillers. D'autres veulent que ce dieu soit Neptune Équestre. Cet autel, placé dans le grand cirque, reste toujours couvert, excepté dans le temps des jeux où l'on fait des courses de chevaux. On dit aussi que les conseils devant toujours être secrets, c'est avec raison qu'ils tiennent couvert l'autel du dieu qui les donne. Lorsque cette découverte fut assez connue, il

[1] Cela dura l'espace de six cent vingt ans, jusqu'au tribunat de Caïus Gracchus, qui, suivant Denys d'Halicarnasse, détruisit toute l'harmonie du gouvernement; et depuis ce temps les Romains ne cessèrent de s'entre-tuer, de s'exiler les uns les autres, de se chasser de la ville, se servant, pour avoir le dessus des moyens les plus indignes et les plus pernicieux. Au reste, ce droit de patronage s'étendait à des villes et à des peuples entiers, qui pouvaient choisir parmi les grands de Rome tel patron qu'ils voulaient. L'usage de recevoir de l'argent des clients ne fut supprimé que pour ceux de Rome, et non pour les étrangers.

fit publier qu'à certain jour il ferait un sacrifice solennel, suivi de spectacles et de jeux. On s'y rendit en foule de toutes parts. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis dans le lieu le plus élevé. Il avait donné pour signal le geste qu'il ferait en se levant, de prendre les pans de sa robe et de s'en envelopper. Ses soldats, armés, tenaient les yeux fixés sur lui. Le signal est à peine donné, que, tirant leurs épées, ils s'élancent au milieu de la foule en jetant de grands cris, enlèvent les filles des Sabins, et laissent ceux-ci s'enfuir sans les poursuivre. Quelques écrivains prétendent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnèrent leurs noms aux tribus de Rome. Mais Valérius Antias les porte à sept cent vingt-sept, et Juba seulement à six cent quatre-vingt-trois. On doit remarquer qu'elles étaient toutes filles; dans leur nombre, il ne se trouva qu'une seule femme, nommée Hersilie; encore avait-elle été prise par mégarde : observation qui justifie Romulus, et qui prouve qu'il n'employa cette violence ni pour outrager les Sabins ni pour satisfaire une passion brutale, mais par le seul désir de former entre les deux peuples l'alliance la plus intime et la plus durable. Hersilie fut mariée à Hostilius, l'un des plus considérables entre les Romains; d'autres disent qu'elle épousa Romulus lui-même, qui en eut deux enfants : une fille, qui fut appelée Prima, parce qu'elle naquit la première, et un fils, qu'il appela Aollius[1], en mémoire de ce concours de peuple qu'il avait rassemblé auprès de lui. Dans des temps postérieurs, on le nomma Abilius; mais ce fait, qui n'est rapporté que par Zénodote de Trézène[2], a beaucoup de contradicteurs.

XVII. Une troupe de ces ravisseurs, d'entre les plébéiens, emmenait une jeune Sabine qui surpassait toutes les autres par sa taille et par sa beauté. Ils furent rencontrés par des citoyens d'un rang distingué qui voulurent la leur enlever; mais s'étant écriés qu'ils la menaient à Talasius, jeune homme d'un grand mérite et généralement estimé, à ce nom tous les

[1] D'un mot grec qui veut dire *assemblée*.
[2] Auteur de l'*Histoire des Umbres en Italie*.

autres marquèrent leur satisfaction par des applaudissements et des louanges. Quelques-uns même d'entre eux les suivirent pour témoigner leur bienveillance envers Talasius, dont ils répétaient le nom à grands cris. Comme ce mariage fut très-heureux, les Romains ont toujours depuis célébré, dans leurs noces, le nom de Talasius, comme les Grecs, celui d'Hyménée. Sextius Sylla, de Carthage, écrivain non moins favorisé des Grâces que des Muses, m'a dit que Romulus avait donné ce nom à ses soldats pour signal de l'enlèvement des Sabines; que ceux qui les emmenaient criaient tous : Talasius! et que l'usage s'en était depuis conservé dans les noces. Mais le plus grand nombre des auteurs, et entre autres Juba, croient que c'est pour les femmes mariées une exhortation et un encouragement à travailler, et en particulier à filer de la laine, ce que les Grecs appellent *talasia;* car dans ce temps-là les mots latins n'étaient pas encore répandus dans la langue grecque. S'il est vrai que les Romains se servissent alors de ce terme comme nous, on pourrait rapporter cette coutume à une origine plus vraisemblable. Dans le traité de paix qui termina la guerre des Sabins et des Romains, les premiers stipulèrent que leurs filles ne seraient assujetties à d'autre travail qu'à filer de la laine. De là sans doute l'usage qui subsiste encore dans toutes les noces, que le père et la mère de la mariée, ceux qui l'accompagnent, et en général tous ceux qui assistent à la cérémonie, crient ensemble : Talasius! pour s'amuser, et pour rappeler au mari qu'il ne doit exiger de la femme qu'on lui mène d'autre ouvrage que de filer de la laine. C'est aussi de cet enlèvement que vient la coutume qui s'observe encore, que la nouvelle mariée ne passe pas d'elle-même le seuil de la maison de son mari, et qu'on la porte pour le lui faire franchir, parce qu'alors les Sabines qu'on avait enlevées y entrèrent par force. Quelques auteurs veulent que l'usage où l'on est à Rome de séparer avec la pointe d'un javelot les cheveux de la nouvelle épouse signifie que les premiers mariages des Romains furent faits par violence et à la pointe de l'épée. Nous en avons parlé plus au

long dans les *Questions romaines*. Cet enlèvement se fit le 18 du mois qui s'appelait alors sextilis, et maintenant août, jour auquel on célèbre les fêtes Consuales.

XVIII. Les Sabins étaient un peuple nombreux et guerrier; ils habitaient des bourgs sans murailles, parce que, descendus d'une colonie de Spartiates [1], ils croyaient ne devoir mettre leur confiance qu'en eux-mêmes et n'avoir aucune crainte; mais alors se voyant liés par les otages précieux que leurs ennemis avaient entre les mains, et craignant pour leurs filles, ils envoyèrent à Romulus des ambassadeurs chargés de lui faire les propositions les plus justes et les plus modérées: c'était de leur rendre leurs filles, de réparer l'acte de violence qui avait été commis, et de n'employer à l'avenir que les voies légitimes de la persuasion, pour unir les deux peuples par un traité de paix et par des alliances. Romulus ayant refusé de rendre les filles, et exhorté les Sabins à ratifier les mariages, la plupart de ces peuples délibérèrent sur sa réponse, et ne firent leurs préparatifs qu'avec lenteur.

XIX. Mais Acron, roi des Céniniens [2], homme d'un grand courage, et très-expérimenté dans la guerre, qui depuis longtemps avait suspecté les premières entreprises de Romulus, jugea, par l'enlèvement des Sabines, que c'était un voisin redoutable, et que l'on ne pourrait plus réduire si on ne se hâtait de le réprimer. Il leva le premier l'étendard de la guerre, et, se mettant à la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Romulus, qui, de son côté, sortit à sa rencontre. Quand les deux rois furent en présence, ils se mesurèrent des yeux, et se défièrent à un combat singulier, pendant lequel les deux armées resteraient immobiles. Romulus fit vœu s'il remportait la victoire de consacrer à Jupiter les armes d'Acron. Il le vainquit, le tua de sa main, mit son ar-

[1] A Lacédémone il n'y avait point de murailles, et par la même raison que les Sabins donnaient pour n'en pas avoir. Ces peuples prétendaient descendre de quelques Spartiates qui, trouvant trop sévères les lois de Lycurgue, quittèrent Sparte, allèrent s'établir en Italie, et se joignirent aux habitants du pays, qui adoptèrent leurs coutumes. (Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XI.)

[2] Peuple de l'ancien Latium.

mée en déroute, et se rendit maître de sa ville capitale. Il ne fit d'autre mal aux habitants qu'il y trouva, que de les obliger de démolir leurs murailles, et de le suivre à Rome, où ils jouiraient des mêmes droits que ses citoyens. Rien ne contribua davantage à l'agrandissement de Rome que cette incorporation des peuples vaincus.

XX. Romulus, pour s'acquitter de son vœu d'une manière qui fût agréable à Jupiter et qui donnât à son peuple un spectacle intéressant, fit couper un grand chêne qui se trouvait dans son camp, le tailla en forme de trophée, et y ajusta les armes d'Acron, chacune dans son ordre. Lui-même, vêtu de pourpre, et portant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, et marcha à la tête de son armée, qui chantait des airs de victoire. Il fut reçu à Rome avec les plus vifs témoignages d'admiration et de joie. Cette pompe fut l'origine et le modèle de tous les triomphes qui suivirent : on appela ce trophée l'offrande de Jupiter Férétrien, du mot *ferire*, qui chez les Romains veut dire frapper, parce que Romulus avait demandé à Jupiter de frapper Acron et de le tuer. Varron dit que ces dépouilles sont appelées opimes, du mot *ops*, qui signifie richesse; mais il est plus vraisemblable que c'est du mot *opus*, action; car ces dépouilles opimes ne peuvent être consacrées que par un général d'armée qui a tué de sa propre main le général ennemi, ce qui n'est encore arrivé qu'à trois généraux romains : d'abord à Romulus, après avoir tué Acron, roi des Céniniens; ensuite à Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; enfin à Claudius Marcellus, pour avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. Cossus et Marcellus entrèrent dans Rome sur un char attelé de quatre chevaux, portant leurs trophées sur leurs épaules : mais Denys d'Halicarnasse a tort de dire que Romulus y était aussi monté, car on assure que Tarquin, fils de Démarate, fut le premier des rois de Rome qui éleva les triomphes à cette pompe et à cette magnificence. Selon d'autres, Publicola fut le premier triomphateur qui entra dans Rome sur un char. Quant à Romulus,

on voit encore à Rome ses statues avec ce trophée, et elles sont toutes pédestres [1].

XXI. Après la défaite des Céniniens, pendant que les autres Sabins faisaient encore leurs préparatifs, les habitants de Fidènes, de Crustumérium et d'Antemnes se réunirent pour attaquer les Romains, et leur livrèrent bataille. Ils eurent le même sort que les Céniniens; leurs villes furent prises, leurs terres distribuées au sort, et eux-mêmes transférés à Rome. Dans cette distribution des terres, Romulus excepta celles qui appartenaient à des pères dont on avait enlevé les filles, et il leur en laissa la possession. Les autres Sabins, irrités de cette conduite, nomment Tatius pour leur général, et marchent droit à Rome. Les approches de cette ville n'étaient pas aisées; elle était défendue par la forteresse où est aujourd'hui le Capitole, et dont la garnison était commandée par Tarpéius, et non par sa fille Tarpéia, comme le prétendent quelques auteurs, qui font faire en cela une grande imprudence à Romulus. Cette fille ayant eu le plus grand désir des bracelets d'or que les Sabins portaient, offrit de leur livrer le fort, et demanda pour prix de sa trahison ce que les Sabins portaient à leur bras gauche. Tatius le lui ayant promis, elle ouvrit la nuit une des portes de la citadelle, et y fit entrer les Sabins. Antigonus n'est pas le seul qui ait dit qu'il aimait ceux qui trahissaient, mais non pas ceux qui avaient trahi; non plus qu'Auguste, lorsqu'il dit, à l'occasion du Thrace Rhymitalces, qu'il aimait la trahison, et qu'il haïssait le traître. Cette disposition est commune à tous ceux qui se servent des méchants : comme on fait quelquefois usage du fiel et du venin de certains animaux, de même on emploie les traîtres quand on a besoin d'eux; mais, après en avoir obtenu ce qu'on voulait, on déteste leur perfidie. Tatius, plein de ce même sentiment envers Tarpéia, ordonne aux Sabins, pour remplir les conditions du traité, de ne pas lui épargner ce qu'ils portaient au bras gauche. Lui-même le premier,

[1] Sur les médailles, Romulus est représenté marchant à pied et portant son trophée sur son épaule.

ayant détaché son bracelet, il le lui jeta à la tête avec son bouclier : tous les soldats suivent son exemple ; et dans un instant Tarpéia est accablée sous le poids de l'or et des boucliers, qui pleuvaient sur elle de toutes parts. Sulpicius Galba, cité par Juba, écrit que Tarpéius lui-même fut condamné à mort par Romulus, comme coupable de trahison. Mais de tous les historiens qui ont parlé de Tarpéia, les moins dignes de foi sont ceux qui disent, comme Antigonus [1], qu'elle était fille de Tatius, général des Sabins ; qu'obligée malgré elle de vivre avec Romulus, elle livra la forteresse à son père, qui la punit de sa trahison. Pour le poëte Simulus, il faut croire qu'il s'est oublié [2] lorsqu'il a dit que ce ne fut pas aux Sabins qu'elle livra la forteresse, mais aux Gaulois, dont le roi lui avait inspiré une passion violente. Voici ses vers :

Près de là paraissait cette Tarpéia
Qui du fier Capitole habitait la colline
Et de l'antique Rome attira la ruine.
Ivre du fol espoir d'épouser un Gaulois,
Du sang, de la nature elle oublia les lois,
Livrant à l'ennemi, dans son fatal délire,
Rome, dont tant de rois reconnaissaient l'empire.

Et plus bas, en parlant de sa mort :

Aux bords de l'Éridan, les Gaulois belliqueux
N'ont pas sur son tombeau consacré leurs cheveux ;
Sous d'épais boucliers, dans Rome ensevelie[3],
Et payant chèrement sa coupable folie,
L'or qu'elle désirait ne para que sa mort.

Tarpéia fut enterrée dans le lieu même, qui prit le nom de roche Tarpéienne, et le conserva jusqu'à ce que Tarquin l'Ancien l'eut consacré à Jupiter : alors on transporta ailleurs les ossements de Tarpéia, et son nom se perdit. Il n'est resté qu'à une des roches du Capitole, qui s'appelle encore aujourd'hui la roche Tarpéienne, d'où l'on précipite les criminels.

[1] Antigonus Caristius, auteur d'une *Histoire d'Italie* et d'un *Recueil d'histoires merveilleuses*, vivait sous Ptolémée Philadelphe. Simulus, dont il est parlé quelques lignes plus bas, avait écrit en vers une *Histoire d'Italie*.

[2] Mot à mot, *qu'il rêvait*.

[3] Il était d'usage chez les Grecs de se couper les cheveux sur le tombeau des personnes qu'on avait aimées. On en voit un exemple dans l'*Électre* de Sophocle ; mais je ne crois pas que cette coutume fût établie chez les Gaulois.

XXII. Romulus, voyant les Sabins maîtres de la forteresse, transporté de colère, les défie au combat. Tatius l'accepte sans balancer, parce qu'il se voyait une retraite sûre en cas qu'il fût forcé. Le champ de bataille, étant resserré entre plusieurs montagnes, devait rendre nécessairement le combat difficile et rude pour les deux partis. Il était d'ailleurs si étroit, qu'il ne laissait pas la facilité de fuir l'ennemi ni de le poursuivre. Enfin le Tibre, qui s'était débordé, avait en se retirant laissé dans la plaine où est aujourd'hui la grande place un bourbier profond, qu'il n'était facile ni d'apercevoir ni d'éviter, parce qu'il était couvert d'une croûte épaisse, d'où il eût été impossible de sortir si l'on s'y fût engagé. Les Sabins, qui ne connaissaient pas le terrain, allaient donner dans cette fondrière, lorsqu'un heureux hasard les en préserva. Un de leurs officiers, nommé Curtius, fier de son courage et de sa réputation, s'était avancé loin du corps de l'armée; son cheval tomba dans le bourbier, et s'y enfonça. Curtius fit tout son possible pour l'en retirer; mais, voyant ses efforts inutiles, il y laissa son cheval, et se sauva. L'endroit s'appelle encore aujourd'hui, de son nom, le lac Curtius. Les Sabins, ayant évité ce danger, engagèrent le combat, qui fut sanglant et longtemps douteux; il périt beaucoup de monde dans les deux partis, entre autres Hostilius, mari d'Hersilie, et, à ce qu'on croit, aïeul de Tullus Hostilius, qui fut roi de Rome après Numa.

XXIII. Il y eut en peu de jours plusieurs combats; mais le dernier fut le plus mémorable de tous. Romulus, blessé à la tête d'un coup de pierre qui manqua de le renverser, et hors d'état de tenir tête à l'ennemi, quitta le champ de bataille. Il se fut à peine retiré, que les Romains plièrent, et furent repoussés jusqu'au mont Palatin. Romulus, un peu revenu de sa blessure, voulait reprendre ses armes pour arrêter les fuyards, et leur criait de toute sa force de tenir ferme et de combattre; mais, voyant que la fuite était générale, et que personne n'osait faire face à l'ennemi, il lève les mains au ciel, et conjure Jupiter d'arrêter ses troupes, et de sauver

les Romains sur le penchant de leur ruine. Il avait à peine fini sa prière, qu'un grand nombre de fuyards eurent honte d'abandonner ainsi leur roi, et, par un changement subit, le courage prenant en eux la place de la frayeur, ils s'arrêtèrent à l'endroit où est maintenant le temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire qui arrête[1]. Là ils se rallient et repoussent les Sabins jusqu'au lieu où sont maintenant le palais appelé Régia et le temple de Vesta.

XXIV. Comme ils se préparaient de part et d'autre à recommencer le combat, ils sont arrêtés par le spectacle le plus étonnant et le plus difficile à représenter. Les Sabines qui avaient été enlevées, accourant de tous côtés avec de grands cris, et comme poussées par une fureur divine, se précipitent au travers des armes et des monceaux de morts, se présentent à leurs maris et à leurs pères, les unes avec leurs enfants dans les bras, les autres les cheveux épars; et toutes ensemble, adressant la parole, tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, leur donnent les noms les plus tendres. Les deux partis, également touchés de ce spectacle, les reçoivent au milieu d'eux. Alors leurs cris percèrent jusqu'aux derniers rangs, et leur état remplit tous les cœurs d'un sentiment de pitié, qui devint encore plus vif lorsque, après des remontrances aussi libres que justes, elles finirent par les prières les plus pressantes : « Qu'avons-nous fait ? leur dirent-elles; et par quelle offense avons-nous mérité et les maux que nous avons déjà soufferts, et ceux que nous souffrirons encore? Enlevées par force, et contre toute justice, par les hommes à qui nous appartenons maintenant; longtemps négligées, après un tel outrage, par nos frères, nos pères et nos proches, nous avons eu le temps de nous attacher à ces Romains qui étaient l'objet de toute notre haine, et de former avec eux des liens si intimes, que nous sommes forcées aujourd'hui de craindre pour ceux de nos ravisseurs qui ont

[1] Ce Jupiter avait été nommé d'abord Jupiter Orthésius. Tite Live rapporte donc aussi cette circonstance, mais Denys d'Halicarnasse n'en parle point. Le palais dont il est question ensuite était celui de Numa, entre le mont Palatin et le Capitole.

encore les armes à la main, et de pleurer ceux d'entre eux qui sont morts. Vous n'êtes pas venus nous venger de cette injustice pendant que nous étions encore filles, et vous venez aujourd'hui arracher des femmes à leurs maris et des mères à leurs enfants! L'abandon et l'oubli dans lequel vous nous laissâtes alors furent moins déplorables que les secours que vous nous donnez maintenant. Malheureuses que nous sommes! voilà les marques de tendresse que nous avons reçues de nos ennemis; voilà les marques de pitié que vous nous avez données. Si vous vous faites la guerre pour d'autres motifs qui nous soient inconnus, du moins devez-vous poser les armes par égard pour nous, qui vous avons unis par les titres de beaux-pères, d'aïeux et d'alliés, avec ceux que vous traitez en ennemis; mais si c'est pour nous que vous combattez, emmenez-nous avec vos gendres et vos petits-fils; rendez-nous nos pères et nos proches, sans nous priver de nos maris et de nos enfants. Nous vous en conjurons; épargnez-nous un second esclavage. »

XXV. Ce discours d'Hersilie, soutenu par les prières des autres, amena une suspension d'armes, et les généraux s'abouchèrent. Cependant les femmes mènent leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères; elles apportent des provisions à ceux qui en manquent, font transporter chez elles les blessés, les pansent avec soin, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons; que leurs maris, pleins de respect pour elles, les traitent avec toutes sortes d'égards et de bienveillance. D'après cela, le traité fut bientôt conclu, aux conditions suivantes: Que les femmes qui voudraient rester avec leurs maris ne seraient, comme nous l'avons déjà dit, assujetties à d'autre travail ni à d'autre service que de filer de la laine; que les Romains et les Sabins habiteraient la ville en commun; qu'elle serait toujours appelée Rome, du nom de Romulus, et que les Romains prendraient celui de Quirites, du nom de Cures, patrie de Tatius; enfin, que Romulus et Tatius régneraient ensemble et partageraient le commandement des armées. Le lieu où le traité fut fait s'appelle

encore à présent Comice, du mot latin *coire*, s'assembler [1]. La ville étant ainsi augmentée du double de citoyens, on prit entre les Sabins cent nouveaux sénateurs, qui furent incorporés aux anciens. On porta les légions à six mille hommes de pied et à six cents chevaux. Le peuple fut divisé en trois tribus : la première, des *Rhamnenses*, du nom de Romulus ; la seconde, des *Tatienses*, du nom de Tatius ; et la troisième, des *Lucerenses*, en mémoire du bois sacré où la plupart des habitants trouvèrent un asile, et obtinrent ensuite le droit de bourgeoisie ; car chez les Romains les bois sacrés s'appellent *luci*. Le nom de tribu que porte encore chacune de ces divisions prouve qu'il n'y en eut d'abord que trois ; leurs chefs s'appellent tribuns. Chaque tribu fut partagée en dix bandes, qui portent, dit-on, les noms des Sabines enlevées ; mais je crois cette opinion fausse, car la plupart ont les noms des lieux où elles furent placées. Au reste, on décerna plusieurs honneurs à ces femmes : il fut réglé qu'on leur céderait le haut du pavé dans les rues [2] ; qu'on ne proférerait en leur présence aucune parole déshonnête ; qu'on ne se dépouillerait pas devant elles ; que les juges qui connaissaient des crimes capitaux ne pourraient les citer à leur tribunal [3] ; que leurs enfants porteraient au cou l'ornement appelé bulle, à cause de sa ressemblance avec ces bulles qui se forment sur l'eau pendant la pluie, et qu'ils auraient aussi la robe bordée de pourpre.

XXVI. Les deux rois ne délibéraient pas ensemble sur les affaires publiques ; chacun d'eux les examinait séparément avec ses cent sénateurs ; ensuite ils se réunissaient tous pour les décider. Tatius habitait où est maintenant le temple de Monéta, et Romulus près du lieu qu'on appelle les degrés de

[1] Il ne prit ce nom que longtemps après Romulus, et parce que le peuple y tenait ses assemblées.

[2] Le côté d'honneur était alors le même qu'aujourd'hui. Quand le lieu ne le déterminait pas, on cédait le côté droit. Quand le lieu décidait, on prenait le côté le plus découvert, qu'il fût à la droite ou à la gauche. A la campagne, on prenait le côté le plus exposé, celui d'une rivière ou d'un précipice.

[3] Si une de ces Sabines avait commis un meurtre, elle n'aurait pu être jugée que par des commissaires pris dans le sénat.

Belle-Rive, qui sont sur le chemin par où l'on descend du mont Palatin au grand Cirque[1], et où était le cormier sacré, dont on fait le conte suivant. Romulus, voulant un jour éprouver sa force[2], lança du mont Aventin jusqu'à ces degrés un javelot dont le bois était de cormier. Le fer entra si avant dans la terre, qu'il fut impossible de l'arracher : comme le terrain était bon, le bois eut bientôt germé; il prit racine, jeta des branches, et poussa une belle tige de cormier. Les successeurs de Romulus, jaloux de conserver cet arbre, qu'ils honoraient comme un des monuments les plus sacrés, le firent entourer de murailles. Si quelqu'un, en passant, croyait s'apercevoir que son feuillage n'était ni vert ni touffu et qu'il se flétrissait faute de nourriture, il en avertissait à haute voix toutes les personnes qu'il rencontrait; elles couraient aussitôt, comme à un incendie, et demandaient de l'eau à grands cris; tous les voisins y en apportaient des vases pleins, et l'arrosaient. Lorsque César fit réparer ces degrés, les ouvriers, en creusant près de l'arbre, offensèrent par mégarde ses racines, et le firent périr.

XXVII. Les Sabins adoptèrent les mois des Romains. Nous avons rapporté, dans la *Vie de Numa*, tout ce qu'il y avait à dire d'intéressant sur cet objet. Romulus prit des Sabins la forme de leurs boucliers ; il changea son armure et celle des soldats romains, qui auparavant portaient des boucliers argiens. Les deux peuples firent en commun leurs sacrifices et leurs fêtes ; et, sans retrancher aucune de celles qu'ils célébraient chacun en particulier, ils en instituèrent de nouvelles. De ce nombre est la fête des Matronales, établie par reconnaissance pour les Sabines qui avaient fait cesser la guerre ; et celle des Carmentales, à l'honneur de Carmenta, qu'on croit être la Parque qui préside à la naissance des hommes, et qui, pour cette raison, est spécialement honorée par les mères.

[1] Tatius habitait le mont Capitolin et le mont Quirinal, comme des postes de sûreté, et Romulus tenait les monts Palatin et Célius. — Cette déesse Monéta était Junon *qui avertit*, du verbe latin *monere*.

[2] Ou, selon Servius, marquer l'espace pour un augure.

D'autres disent qu'elle était la femme de l'Arcadien Évandre, et qu'inspirée par Apollon, elle rendait ses oracles en vers, ce qui lui fit donner le nom de Carmenta, parce que les Romains appellent les vers *carmina;* mais l'on convient généralement que son vrai nom était Nicostrate. Quelques auteurs cependant disent, avec plus de vraisemblance, que le mot *Carmenta* signifie privée de sens, et qu'il désigne l'enthousiasme et la fureur prophétique dont elle était saisie; car, en latin *carere* veut dire être privé, et *mens* signifie entendement. Nous avons déjà parlé de la fête Palilie[1]; celle des Lupercales, à en juger par l'époque de sa célébration, doit être une fête d'expiation : c'est le jour le plus malheureux du mois de février; et le nom même de ce mois signifie expiatif. Ce jour s'appelait anciennement *februata*. Le nom de la fête veut dire en grec la fête des loups; cela prouve qu'elle est très-ancienne, et qu'elle date du temps des Arcadiens, qui suivirent Évandre en Italie; c'est du moins l'opinion commune. Mais elle peut aussi avoir pris son nom de la louve qui allaita Romulus; et ce qui porte à le croire, c'est que les Luperques commencent leurs courses à l'endroit même où Romulus fut exposé. Il serait difficile d'assigner les causes des usages qui s'y pratiquent : on y égorge des chèvres; on fait approcher deux jeunes gens des premières familles de Rome; on leur touche le front avec un couteau ensanglanté, et aussitôt on le leur essuie avec de la laine imbibée de lait. Après cette dernière cérémonie, ils sont obligés de rire; ensuite les Luperques font des lanières des peaux de ces chèvres, et, courant tout nus avec une simple ceinture de cuir, ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent. Les jeunes femmes vont même au-devant de leurs coups, persuadées qu'ils ont la vertu de les rendre fécondes et de les faire accoucher heureusement. Une autre particularité de cette fête, c'est que les Luperques y sacrifient un chien. Un poëte nommé Butas, qui dans ses vers élégiaques rapporte les origines fabuleuses des coutumes romaines, dit que Romulus, après avoir vaincu

[1] Voy. chap. XIV.

Amulius, courut, transporté de joie, jusqu'au lieu où son frère et lui avaient été allaités par la louve ; que cette fête est une imitation de sa course, et que les jeunes gens des meilleures familles courent ainsi,

> Frappant de tous côtés, comme on vit autrefois
> Romulus et Rémus, loin d'Albe délivrée,
> Courir en agitant leur redoutable épée.

Il ajoute que la cérémonie de leur toucher le front avec un couteau ensanglanté fait allusion aux meurtres commis à pareil jour, et au danger que coururent Rémus et Romulus ; enfin, que l'ablution de lait rappelle la première nourriture de ceux-ci. Caïus Acilius raconte qu'avant la fondation de Rome Romulus et Rémus égarèrent un jour quelques troupeaux ; qu'après avoir fait leur prière au dieu Faune, ils se dépouillèrent de leurs habits pour pouvoir courir après ces bêtes sans être incommodés par la chaleur ; et que c'est pour cela que les Luperques courent tout nus. Quant au chien qu'on sacrifie, si cette fête est réellement un jour d'expiation, il est immolé sans doute comme une victime propre à purifier. Les Grecs eux-mêmes se servent de ces animaux pour de semblables sacrifices. Si, au contraire, c'est un sacrifice de reconnaissance envers la louve qui nourrit et sauva Romulus, ce n'est pas sans raison qu'on immole un chien, l'ennemi naturel des loups ; peut-être aussi veut-on le punir de ce qu'il trouble les Luperques dans leurs courses.

XXVIII. On dit que Romulus institua aussi la consécration du feu, et qu'il préposa pour le garder des vierges nommées vestales[1]. D'autres, qui rapportent cet établissement à Numa, conviennent néanmoins que Romulus fut un prince très-religieux, versé dans la science des augures, et qu'il portait, pour

[1] Les vestales étaient antérieures à Romulus, puisque sa mère Rhéa Sylvia l'était, comme on l'a vu au commencement de cette *Vie*. Ces prêtresses étaient déjà établies dans Albe, et Romulus n'aurait fait qu'imiter à Rome cette institution; mais nous verrons, dans la *Vie de Numa*, qu'elle est attribuée à ce roi. Cet usage de conserver perpétuellement le feu sacré dans les villes était commun à presque toutes les nations. Les Grecs paraissaient l'avoir adopté des Orientaux, chez qui il fut la suite naturelle du culte du feu ou du soleil,

l'exercer, le bâton augural appelé *lituus*. C'est une verge recourbée, avec laquelle les augures, après s'être assis pour examiner le vol des oiseaux, désignent les régions du ciel. On la gardait avec soin dans le Capitole, mais elle fut perdue à la prise de Rome par les Gaulois. Après que ces barbares eurent été chassés, on la retrouva sous un monceau de cendres, sans qu'elle fût endommagée par le feu, qui avait tout consumé aux environs[1].

XXIX. Entre les lois que fit Romulus, il y en a une qui paraît très-dure : c'est celle qui, en défendant aux femmes de quitter leurs maris, autorise les maris à répudier leurs femmes quand elles ont empoisonné leurs enfants, qu'elles ont de fausses clefs, ou qu'elles se sont rendues coupables d'adultère. Si un mari répudie sa femme pour toute autre cause, la loi ordonne que la moitié de son bien soit dévolue à la femme, l'autre moitié consacrée à Cérès, et qu'il soit lui-même dévoué aux dieux infernaux. Une autre singularité de ses lois, c'est que, n'ayant porté aucune peine contre le parricide, il donne ce nom à toute espèce d'homicide : il regardait apparemment ce dernier crime comme le plus horrible de tous, et le parricide comme impossible. Pendant plusieurs siècles, l'expérience justifia cette opinion de Romulus ; en effet, six cents ans s'écoulèrent sans qu'on eût vu se commettre à Rome un seul forfait de ce genre. Lucius Hostius, qui vivait après les guerres d'Annibal, fut le premier qui en donna l'exemple. Mais c'en est assez sur cette matière.

XXX. Il y avait cinq ans que Tatius régnait lorsque quelques-uns de ses parents et de ses amis, ayant rencontré des ambassadeurs qui allaient de Laurente à Rome, voulurent leur enlever de force tout ce qu'ils avaient ; et comme ceux-ci se mirent en état de défense, ils furent massacrés. Romulus voulait qu'un crime si atroce fût puni sur-le-champ ; mais Tatius

[1] Cicéron, *De Divin.*, lib. I, c. XVII, dit qu'on la retrouva dans une des chapelles des prêtres saliens, sur le mont Palatin. Les augures s'en servaient pour marquer un espace du ciel dans lequel il fallait que les oiseaux parussent ; et cet espace était carré, comme l'indique le mot du texte, qui signifie une tuile.

traînait l'affaire en longueur, et cherchait à gagner du temps. C'est la seule occasion où le public les ait vus en différend; jusque-là ils s'étaient conduits avec la plus grande modération, et avaient agi de concert dans toutes les affaires. Les parents de ceux qui avaient été tués, désespérant d'obtenir justice, à cause de l'intérêt que Tatius avait à ce meurtre, se jetèrent sur lui un jour qu'il faisait avec Romulus un sacrifice à Lavinium, et le tuèrent; mais, rendant hommage à l'équité de Romulus, ils le reconduisirent honorablement en le comblant de louanges. Romulus emporta le corps de Tatius, lui fit des obsèques convenables à son rang, et l'enterra sur le mont Aventin, près du lieu appelé Armilustrium; mais il ne pensa point à venger sa mort. Quelques historiens racontent que la ville de Laurente, craignant sa vengeance, lui livra les meurtriers, et qu'il les renvoya en disant que le meurtre avait été justement puni par le meurtre. Cette conduite fit soupçonner et dire qu'il était bien aise d'être délivré d'un collègue.

XXXI. Mais elle n'excita aucun trouble ni aucun mouvement séditieux parmi les Sabins. Les uns, par l'amour qu'ils avaient pour lui, les autres, par la crainte de sa puissance, d'autres enfin, parce qu'ils le regardaient comme un dieu, persévérèrent dans les sentiments de respect et d'admiration qu'ils avaient toujours eus pour lui. Plusieurs peuples étrangers lui payaient également ce tribut d'hommage. Les anciens Latins lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Il s'empara de Fidènes, ville voisine de Rome. Les uns disent que ce fut par surprise, qu'il envoya d'abord un corps de cavalerie pour en rompre les portes, et qu'il parut ensuite lui-même avec le reste de son armée; d'autres prétendent que les Fidénates avaient fait les premiers des courses sur le territoire de Rome, et poussé le dégât jusqu'aux faubourgs de la ville. Romulus, qui leur avait dressé une embuscade, tomba sur eux à leur retour, et prit leur ville, qu'il ne fit point détruire. Il y établit une colonie romaine, et y envoya, le jour des ides d'avril[1], deux mille cinq cents citoyens pour

[1] Le 13 du mois.

l'habiter. Peu de temps après, Rome fut frappée d'une peste qui emportait subitement et sans maladie ceux qui en étaient atteints; elle s'étendit sur les arbres et sur les troupeaux, qu'elle frappa de stérilité : il plut du sang dans la ville [1]; en sorte qu'aux maux qui sont la suite fatale d'un tel fléau se joignit une frayeur superstitieuse, qui s'accrut encore lorsqu'on vit la ville de Laurente affligée de la même calamité. On ne douta plus alors que ce ne fût la vengeance divine qui s'appesantissait sur les deux villes, pour punir le meurtre de Tatius et celui des ambassadeurs. En effet, les meurtriers n'eurent pas été plus tôt livrés de part et d'autre que le fléau cessa. Romulus purifia Rome et Laurente par des expiations, que l'on continue même aujourd'hui près de la porte Férentine.

XXXII. La peste n'avait pas encore cessé dans Rome lorsque les Camériens, persuadés que les Romains souffraient trop de la maladie pour pouvoir se défendre, vinrent faire des courses sur leurs terres. Mais Romulus, sans perdre un instant, marcha contre eux, les défit, en laissa six mille sur la place; et s'étant rendu maître de leur ville, il fit transférer à Rome la moitié de ceux qui s'étaient sauvés de la déroute, et envoya à Camérium [2] deux fois autant de Romains qu'il y avait laissé d'habitants. C'était le jour des calendes d'août, et il n'y avait guère que seize ans que Rome était bâtie, tant sa population s'était accrue dans ce petit nombre d'années! Parmi les dépouilles de Camérium, il se trouva un char de cuivre attelé de quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain; il y fit aussi placer sa propre statue, couronnée par la Victoire.

XXXIII. Quand ses voisins virent sa puissance si affermie, les plus faibles restèrent soumis, contents de vivre en sûreté. Mais les plus puissants, excités par la crainte et par la jalousie, sentirent que, loin de mépriser Romulus, ils devaient s'opposer

[1] Ces pluies de sang, si effrayantes pour les anciens, sont produites naturellement par les insectes ou par des vapeurs teintes en rouge, comme on l'a observé plusieurs fois dans le siècle dernier et dans celui-ci.

[2] Ville du Latium.

à ses progrès et réprimer son ambition. Les Véiens, maîtres d'un territoire très-étendu et d'une ville considérable, furent, entre les Toscans, les premiers qui commencèrent la guerre. Ils prirent pour prétexte de redemander Fidènes, comme une ville qui leur appartenait : prétention non-seulement injuste, mais ridicule de la part de gens qui, n'ayant donné aucun secours aux Fidénates lorsqu'ils étaient en guerre avec les Romains, venaient réclamer les maisons et les terres après qu'elles avaient passé en d'autres mains. Renvoyés avec mépris par Romulus, ils se partagèrent en deux corps d'armée, dont l'un vint attaquer les Romains près de Fidènes, et l'autre marcha contre Romulus. A Fidènes, ils eurent l'avantage, et tuèrent deux mille Romains ; mais l'autre corps de troupes fut battu par Romulus, qui leur tua plus de huit mille hommes. Il y eut près de Fidènes une seconde action, où, de l'aveu de tout le monde, le succès fut dû en entier à Romulus, qui déploya autant d'adresse que de courage et fit paraître une force et une promptitude au-dessus de l'humanité. Mais ce qu'ont dit quelques historiens, que de quatorze mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille, Romulus en tua de sa main plus de la moitié, est une fable qu'il faut absolument rejeter. En effet, n'accuse-t-on pas les Messéniens d'une excessive vanité pour avoir dit qu'Aristomène offrit trois fois le sacrifice de l'Hécatomphonie, parce qu'il avait tué trois cents Lacédémoniens en trois combats? Romulus, ayant mis les Véiens en déroute, ne s'amusa pas à poursuivre les fuyards ; il marcha droit à Véies, dont les habitants, consternés d'un si grand échec, ne firent aucune résistance et eurent recours aux prières. Ils obtinrent un traité de paix et d'alliance pour cent ans, à condition de livrer aux Romains une portion considérable de leur territoire, appelée Septempagium, et de leur céder les salines qu'ils avaient près du Tibre. Ils donnèrent pour otages cinquante de leurs principaux citoyens. Après cette victoire, Romulus triompha le jour des ides d'octobre. Il était suivi d'un grand nombre de prisonniers, et, entre autres, du général des Véiens, homme déjà vieux, et qui dans cette occasion ne s'était pas

conduit avec la sagesse et l'expérience qu'on devait attendre de son âge. De là vient qu'encore aujourd'hui dans les sacrifices de victoire on conduit au Capitole, par la place publique, un vieillard vêtu de pourpre qui porte au cou une de ces bulles qu'on donne aux enfants. Il est précédé d'un héraut qui crie : *Sardiens à vendre;* parce que les Toscans passent pour une colonie venue de Sardes en Lydie, et que Véies est une ville de la Toscane.

XXXIV. Ce fut la dernière guerre de Romulus. Dès ce moment il ne sut pas éviter l'écueil ordinaire à presque tous ceux que des faveurs singulières de la fortune ont élevés à une très-grande puissance. Enflé de ses succès, plein d'une orgueilleuse confiance en lui-même, il perdit cette affabilité populaire qu'il avait conservée jusqu'alors et prit les manières odieuses d'un despote. Il offensa d'abord les citoyens par le faste de ses habits. Vêtu d'une tunique de pourpre, et par dessus d'une robe bordée de même, il donnait ses audiences assis sur un siége renversé, et entouré de ces jeunes gens qu'on appelait Célères, à cause de leur promptitude à exécuter ses ordres. Il ne paraissait en public que précédé de licteurs armés de baguettes avec lesquelles ils écartaient la foule, et ceints de courroies dont ils liaient sur-le-champ ceux qu'il ordonnait d'arrêter. Les Latins disaient anciennement *ligare* pour lier, et aujourd'hui ils disent *alligare ;* c'est de là que cet huissiers étaient appelés licteurs, et qu'on donnait à leurs baguettes le nom de faisceaux. Je croirais plutôt qu'on a ajouté la lettre *c* à l'ancien mot *liteurs*, pour en faire *licteurs ;* que ce premier terme avait la même signification que le mot grec qui désigne les ministres publics, et qui vient de *leïtos*, que les Grecs emploient aujourd'hui pour dire le peuple, au lieu que *laos* désigne la populace.

XXXV. Numitor, son aïeul, étant mort, Romulus devait réunir à son domaine le royaume d'Albe. Mais il en avait laissé le gouvernement au peuple, pour gagner par là sa confiance, et s'était seulement réservé d'y nommer tous les ans un magistrat pour rendre la justice. Cette imprudence apprit aux prin-

cipaux de Rome à désirer un État indépendant et sans roi, où ils pussent commander chacun à leur tour. Les patriciens, décorés simplement d'un vain titre et de quelques marques d'honneur, mais n'ayant aucune part aux affaires, étaient appelés au conseil par coutume, plutôt que pour y délibérer. Ils écoutaient en silence les ordres du roi, et se retiraient ensuite sans avoir d'autre avantage sur le peuple que d'être instruits les premiers de ce qui avait été décidé. Ce n'était pas encore ce qui les eût le plus blessés; mais quand Romulus, de sa seule autorité et sans leur approbation, sans même les avoir consultés, eut distribué aux soldats les terres qu'il avait conquises et rendu aux Véiens leurs otages, alors le sénat se crut indignement outragé.

XXXVI. Aussi, lorsque, peu de temps après, Romulus disparut subitement, le soupçon de sa mort tomba sur les sénateurs. Elle arriva le jour des nones de juillet, appelé alors *quintilis;* et son époque est la seule chose qu'on en sache d'une manière sûre, car encore à présent il se pratique ce jour-là plusieurs cérémonies qui rappellent cet événement. Au reste, on ne doit pas s'étonner de cette incertitude, puisque Scipion l'Africain lui-même ayant été trouvé mort dans sa maison après son souper, on ne put jamais découvrir la cause de cet accident. Les uns disent qu'étant souvent malade et d'une complexion faible, il était mort de défaillance; les autres, qu'il s'était empoisonné lui-même; enfin, on croit que ses ennemis entrèrent chez lui pendant la nuit, et l'étouffèrent. Cependant son corps fut exposé à la vue du public, et chacun put y chercher des indices du genre de sa mort; mais Romulus disparut tout à coup, sans qu'il restât aucune partie de son corps ni de ses vêtements.

XXXVII. On a donc conjecturé que les sénateurs s'étaient etés sur lui dans le temple de Vulcain [1], qu'ils l'avaient mis en pièces, et que chacun avait emporté sous sa robe une partie de son corps. D'autres ont dit que cette disparition

[1] Comme il était près de la place publique, le sénat avait coutume de s'y assembler.

n'eut lieu ni dans le temple de Vulcain ni en présence des sénateurs seuls; mais que Romulus, tenant ce jour-là une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais de la Chèvre, il se fit tout à coup dans l'air une révolution extraordinaire, et qu'il survint une tempête si affreuse, qu'il serait impossible de la décrire. La lumière du soleil fut totalement éclipsée, une nuit horrible couvrit les airs; on n'entendait de toutes parts que de grands éclats de tonnerre, que des vents impétueux qui soufflaient avec violence. Le peuple, effrayé, se dispersa; mais les sénateurs se rapprochèrent les uns des autres. Dès que l'orage fut passé et que le jour eut repris sa lumière, le peuple revint au lieu de l'assemblée. Son premier soin fut de demander et de chercher le roi, qui ne paraissait pas; mais les sénateurs, arrêtant ses perquisitions, lui ordonnèrent d'honorer Romulus, qui venait d'être enlevé parmi les dieux, et qui désormais serait pour eux, au lieu d'un roi doux et humain, une divinité propice. Le petit peuple les crut sur leur parole; ravi de joie et plein d'espérance, il se retira en adorant le nouveau dieu. Mais d'autres, animés par le ressentiment et la vengeance, poussèrent plus loin leurs recherches, et causèrent de vives inquiétudes aux sénateurs, en les accusant d'être les meurtriers du roi et de chercher à couvrir leur crime par des contes ridicules.

XXXVIII. Pendant le tumulte que cet incident fit naître, un des premiers patriciens, généralement estimé pour sa vertu, qui avait suivi Romulus d'Albe à Rome et avait joui de la confiance et de la familiarité de ce prince, Julius Proculus, s'avança au milieu de la place publique, et là, en présence de tout le peuple, il jura, par ce qu'il y avait de plus sacré, qu'en revenant de l'assemblée Romulus lui avait apparu plus grand et plus beau qu'il ne l'avait jamais vu et couvert d'armes plus brillantes que le feu; qu'à cette vue, saisi d'étonnement, il lui avait dit : « Ah! prince, que vous avons-nous fait, et pourquoi nous avez-vous quittés, en nous exposant aux accusations les plus graves et les plus injustes, en laissant toute la ville privée d'un père et plongée dans un deuil

inexprimable? » Que Romulus lui avait répondu : « Les dieux veulent, Proculus, qu'après avoir vécu si longtemps avec les hommes, quoique fils d'un dieu; qu'après avoir bâti une ville qui surpassera toutes les autres en puissance et en gloire, je retourne au ciel, d'où je suis descendu. Adieu; allez dire aux Romains qu'en pratiquant la tempérance, en exerçant leur courage ils s'élèveront au plus haut point de la puissance humaine. Pour moi, sous le nom de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. » Le caractère de Proculus et le serment qu'il avait fait firent ajouter foi à son témoignage. D'ailleurs, l'assemblée, par une sorte d'inspiration divine, fut saisie d'un tel enthousiasme, que personne ne pensa à le contredire, et que, renonçant à leurs soupçons, ils se mirent tous à invoquer et à adorer Quirinus.

XXXIX. Cette histoire ressemble fort à ce que les Grecs content d'Aristéas le Proconésien et de Cléomède d'Astypalée. Ils disent qu'Aristéas étant mort dans la boutique d'un foulon, et ses amis s'y étant transportés pour enlever le corps, il disparut tout à coup : des gens, qui revenaient d'un voyage, dirent qu'ils l'avaient rencontré sur le chemin de Crotone. Cléomède, dit-on, était d'une taille et d'une force de corps extraordinaires, mais sujet à des accès de démence et de fureur, pendant lesquels il s'était souvent porté aux plus grandes violences. Un jour enfin, étant entré dans une école d'enfants en bas âge, il rompit par le milieu, d'un coup de poing, la colonne qui soutenait le comble. Le toit s'écroula, et tous les enfants furent écrasés. Cléomède, voyant qu'on courait après lui, se jeta dans un grand coffre, qu'il ferma et dont il tint le couvercle si fortement, que plusieurs personnes, en réunissant leurs efforts, ne purent jamais l'ouvrir. On brisa donc le coffre, où on ne le trouva ni vivant ni mort. Les Astypaléens, fort surpris, envoyèrent consulter l'oracle d'Apollon, et la Pythie leur fit cette réponse :

Cléomède sera le dernier des héros.

On dit aussi que le corps d'Alcmène disparut comme on allait

le porter au tombeau, et qu'on ne trouva sur son lit qu'une pierre. On débite bien d'autres contes aussi destitués de vraisemblance, en voulant faire partager à des êtres d'une nature mortelle les priviléges de la divinité.

XL. A la vérité, ce serait une basse jalousie et même une impiété que de refuser à la vertu toute participation à la nature divine; mais vouloir confondre la terre avec le ciel, ce serait une folie. Tenons-nous-en donc à ce qu'il y a de plus certain, et disons avec Pindare :

> Le corps, fragile et périssable,
> Doit subir de la mort l'arrêt inévitable :
> L'âme, qui ne périt jamais,
> Jouit au sein de Dieu d'une éternelle paix.

Elle seule vient des dieux et retourne au ciel, d'où elle tire son origine, non pas avec le corps, mais après qu'elle en a été entièrement séparée; que, devenue pure et chaste par cette séparation, elle ne tient plus rien d'une chair mortelle. L'âme sèche, dit Héraclite, est la plus parfaite; elle s'élance du corps, comme l'éclair de la nue. Mais celle qui, confondue et, pour ainsi dire, amalgamée avec le corps, s'est rendue toute charnelle, semblable à une épaisse et ténébreuse vapeur, s'enflamme difficilement et s'élève avec peine. Gardons-nous donc d'envoyer au ciel, contre leur nature, les corps des hommes vertueux; mais soyons fortement persuadés qu'après leur mort, et par leur nature même et par la volonté des dieux, ils sont, pour prix de leurs vertus, changés d'hommes en héros, de héros en génies : et s'ils ont passé tous les jours de leur vie, comme ceux de l'initiation aux mystères, dans l'innocence et dans la sainteté; s'ils ont fui toutes les passions et tous les désirs d'une chair terrestre et mortelle, alors leurs âmes, élevées à la nature des dieux, non par un décret public, mais par la vérité même et sur les motifs les plus justes, jouissent de la condition la plus belle et la plus heureuse.

XLI. Le surnom de Quirinus donné à Romulus est, selon les uns, le même que celui de Mars. D'autres lui donnent la

même origine qu'à celui de Quirites que portent les Romains. Suivant d'autres, enfin, les anciens nommaient *quiris* le fer d'une pique ou la pique même ; la statue de Junon, qu'on portait au bout d'une pique, était appelée Quiritis; on donnait le nom de Mars à la pique consacrée dans le palais de Numa; ceux qui s'étaient distingués dans les combats recevaient une pique pour prix de leur valeur. Romulus fut donc surnommé Quirinus, parce qu'il était un dieu guerrier, ou le dieu même des combats. On lui dédia un temple sur une des montagnes de Rome, qui, de son nom, fut appelée le mont Quirinal. Le jour auquel il disparut s'appelle la Fuite du peuple [1] et nones Caprotines, parce qu'on fait ce jour-là un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre; et le nom latin de chèvre est *capra*. Ceux qui vont à ce sacrifice prononcent, avec de grands cris, plusieurs noms romains, tels que Marcus, Lucius, Caïus, pour imiter la fuite qui eut lieu dans cette occasion et la manière dont ils s'appelaient les uns les autres dans le trouble et la frayeur où ils étaient. Suivant d'autres auteurs, ce n'est pas l'imitation d'une fuite, mais de l'empressement et du concours; et voici la raison qu'ils en donnent. Quand les Gaulois, qui s'étaient rendus maîtres de Rome, en eurent été chassés par Camille, la ville eut bien de la peine à se remettre de l'état d'épuisement auquel elle était réduite. Plusieurs peuples du Latium, profitant de sa faiblesse, se réunirent pour l'attaquer. Ils avaient à leur tête Lucius Posthumius, qui, s'étant campé fort près de Rome, envoya dire aux Romains, par un héraut, que les Latins voulaient renouer par de nouveaux mariages leur ancienne alliance, qui commençait à s'affaiblir; que s'ils leur envoyaient un certain nombre de leurs filles et de leurs jeunes veuves, ils auraient la paix avec eux, comme ils l'avaient eue avec les Sabins par le même moyen. Cette proposition troubla fort les Romains : si d'un côté ils craignaient la guerre, ils voyaient de l'autre que livrer leurs femmes et leurs

[1] *Populi fugium*, dans le calendrier romain.

filles c'était se mettre sous la dépendance absolue des Latins. Dans cette perplexité, une esclave nommée Philotis, ou Tutola selon d'autres, vint leur conseiller de ne suivre aucun de ces deux partis, mais d'employer la ruse pour éviter et de faire la guerre et de livrer de pareils otages. La ruse consistait à envoyer aux ennemis Philotis elle-même, avec les plus belles esclaves, vêtues en femmes de condition libre : la nuit, Philotis élèverait du camp des ennemis un flambeau allumé ; à ce signal les Romains sortiraient en armes, et auraient bon marché des Latins, qu'ils trouveraient endormis. Son conseil fut suivi, et les ennemis donnèrent dans le piége. Philotis plaça le signal convenu au haut d'un figuier sauvage, sur lequel elle avait étendu par derrière des couvertures, afin que les ennemis ne pussent voir la lumière du flambeau et qu'elle ne fût vue que des Romains. Dès que ceux-ci l'aperçurent, ils sortirent promptement, en s'appelant les uns les autres aux portes de la ville, afin de s'animer réciproquement. Ils surprirent les ennemis, et les taillèrent en pièces. C'est, dit-on, pour conserver le souvenir de leur victoire qu'ils célèbrent la fête de la Fuite du peuple ; et ils appellent ce jour les nones Caprotines, du mot *Caprificus*, nom du figuier sauvage chez les Romains. Ce jour-là on donne aux femmes un grand festin hors de la ville, sous des tentes faites de branches de figuier. Les esclaves, après avoir fait une quête, courent en jouant de côté et d'autre ; elles se frappent et se jettent des pierres, pour imiter ce que firent alors ces esclaves en secourant les Romains dans le combat. Mais peu d'historiens adoptent ce récit. Cette manière de s'appeler les uns les autres en plein jour, cette sortie de la ville pour aller sacrifier au marais de la Chèvre, tout cela s'accorde mieux, ce semble, avec la première opinion ; à moins que les deux événements ne soient arrivés au même jour, à des époques différentes. Au reste, quand Romulus disparut d'entre les hommes, il était âgé de cinquante-quatre ans et en avait régné trente-huit.

PARALLÈLE DE THÉSÉE ET DE ROMULUS.

I. Voilà dans ce que j'ai pu recueillir des actions de Thésée et de Romulus celles qui m'ont paru les plus dignes d'être conservées. Maintenant, si nous les comparons ensemble, nous verrons d'abord que Thésée, qui pouvait succéder à son aïeul dans un assez grand royaume et vivre tranquillement à Trézène, se porta de son propre mouvement, et sans que rien l'y obligeât, aux plus grandes entreprises. Romulus, au contraire, s'y vit forcé pour fuir l'esclavage et le châtiment dont il était menacé. Il devint, suivant l'expression de Platon [1], hardi par peur et par la crainte du dernier supplice. D'ailleurs, son plus grand exploit fut la mort du tyran d'Albe seul; mais les victoires sur Sciron, Sinnis, Procruste et Corynète, que Thésée fit périr, pour ainsi dire, en chemin faisant, ne furent que les préludes de son courage. Par leur punition et par leur mort, il délivra la Grèce de ces tyrans cruels, avant même qu'il fût connu de ceux dont il était le libérateur; et ce qui ajoute à sa gloire, c'est qu'il pouvait, en prenant le chemin de la mer, voyager en sûreté, sans avoir rien à craindre des brigands : mais Romulus n'aurait jamais été tranquille tant qu'Amulius aurait vécu. Une grande preuve de la supériorité de Thésée, c'est que sans avoir reçu aucune insulte de ces brigands il alla les attaquer pour l'intérêt des autres. Romulus et Rémus, tant qu'ils ne furent pas personnellement offensés par le tyran, ne se montrèrent pas sensibles à l'oppression des autres. Si Romulus donna des preuves d'un grand courage lorsqu'il fut blessé en combattant contre les Sabins, lorsqu'il tua Acron de sa main, et qu'il vainquit en plusieurs occasions un grand nombre d'ennemis, on peut opposer à ces belles actions le combat de Thésée contre les Centaures et la guerre des Amazones.

II. Mais quel dévouement dans ce qu'il osa faire pour affranchir Athènes du tribut qu'elle payait au roi de Crète;

[1] In *Phædone.*

dans l'offre volontaire qu'il fit d'accompagner les jeunes filles et les jeunes garçons qu'on y envoyait, et de partager avec eux le danger d'être ou dévoré par le Minotaure, ou immolé sur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui était le moindre péril qu'il eût à courir, d'être réduit au plus honteux esclavage, sous des maîtres insolents et cruels! Pourrait-on dire combien il renfermait de courage, de magnanimité, de justice, d'amour du bien public, de désir de la gloire et de la vertu? Les philosophes ont raison, ce me semble, de définir l'amour un ministère des dieux pour la sûreté et la conservation des jeunes gens[1]. L'amour d'Ariadne fut donc l'ouvrage d'un dieu, et un moyen puissant dont il se servit pour sauver Thésée. Ne blâmons pas cette princesse; mais plutôt soyons étonnés que tous les hommes et toutes les femmes n'aient pas eu pour Thésée la même affection. Si elle a éprouvé seule une passion si vive, je crois pouvoir dire qu'elle méritait l'amour d'un dieu, pour avoir aimé ce qui était beau et honnête, en s'attachant à un homme d'un si grand courage.

III. Thésée et Romulus étaient nés tous deux pour gouverner; mais ils ne surent ni l'un ni l'autre conserver le caractère de roi. Ils firent dégénérer la royauté, l'un en démocratie et l'autre en tyrannie; ils tombèrent tous deux dans la même faute par des passions contraires. Le premier devoir d'un roi est de conserver l'État; et pour cela il doit autant s'abstenir de ce qui n'est pas convenable que s'attacher à ce qui est décent. S'il relâche ou s'il roidit trop les ressorts du gouvernement, il cesse d'être roi: il n'est plus le chef de son peuple, il en devient le flatteur ou le despote, et s'attire infailliblement sa haine ou son mépris. De ces deux défauts, l'un semble venir d'un excès de douceur et d'humanité, l'autre de l'amour-propre et de la dureté.

IV. S'il ne faut pas rendre la fortune seule responsable des malheurs des hommes, mais rechercher dans leurs revers la différence des caractères et des passions qui en sont les cau-

[1] *Banq.* de Platon.

ses, on ne peut excuser d'une colère aveugle et d'un emportement précipité la conduite de Romulus envers son frère, et celle de Thésée envers son fils. Mais celui qui s'abandonne à cette passion est plus excusable quand ses motifs sont plus graves, et qu'il a été comme renversé par un coup plus violent. Ce fut en délibérant sur des intérêts publics que Romulus prit querelle avec son frère, et l'on ne conçoit pas comment il put se porter tout à coup à une telle violence. Thésée en s'emportant contre son fils était excité par des passions que peu d'hommes ont su vaincre, l'amour et la jalousie, aigris encore par les calomnies de sa femme. Et ce qui met entre eux une grande différence, c'est que la colère de Romulus alla jusqu'aux effets et eut la fin la plus malheureuse ; celle de Thésée se borna à des injures et à des malédictions, vengeance ordinaire des vieillards. Le malheur de son fils semble avoir été le seul effet du hasard. Sous ce rapport on pourrait donner la préférence à Thésée.

V. Mais un grand avantage de Romulus sur lui, c'est que les commencements les plus faibles le portèrent aux plus grandes choses. Esclave avec son frère, passant l'un et l'autre pour fils de bergers, avant même d'être libres ils mirent en liberté presque tous les peuples du Latium, et méritèrent ces titres si glorieux de vainqueurs de leurs ennemis, de sauveurs de leurs parents, de rois des nations et de fondateurs de villes. Et ils fondèrent ces villes non en leur faisant changer seulement de forme, comme fit Thésée, qui pour réunir en une même cité des habitations diverses, ruina des villes qui portaient les noms des rois et des héros les plus anciens de l'Attique. Romulus le fit aussi dans la suite, en obligeant les peuples vaincus à démolir leurs villes et à venir habiter avec les vainqueurs. Ainsi il ne se borna pas à transférer, à agrandir une ville qui subsistait déjà ; mais il en bâtit une toute nouvelle, et acquit à la fois une contrée, une patrie, un royaume, des familles, forma des mariages et des alliances ; et cela sans rien détruire, sans faire périr personne. Il fut, au contraire, le bienfaiteur d'une multitude de fugitifs, qui,

n'ayant ni feu ni lieu, demandaient à se réunir en un corps de peuple et à devenir des citoyens. Il ne tua pas, à la vérité, des voleurs et des brigands; mais il dompta des nations, des villes, et mena en triomphe des rois et des généraux d'armée.

VI. On n'est pas d'accord sur le véritable auteur de la mort de Rémus; et le plus grand nombre des historiens en rejettent le crime sur d'autres que Romulus. Mais tout le monde convient qu'il sauva sa mère d'une mort certaine; qu'il replaça sur le trône d'Énée Numitor, son aïeul, qui languissait dans un honteux esclavage; qu'il lui rendit volontairement de très-grands services, et qu'il ne lui fit aucun tort, même involontaire. La négligence et l'oubli de Thésée pour l'ordre que son père lui avait donné de changer la voile de son vaisseau me paraissent impossibles à justifier, même devant les juges les plus indulgents; et la défense la mieux préparée ne pourrait, je crois, l'empêcher d'être condamné comme parricide. Aussi un auteur athénien, voyant que cet oubli ne pouvait guère s'excuser, a-t-il supposé qu'Égée, en apprenant l'arrivée du vaisseau, courut à la citadelle avec tant de précipitation, pour le voir aborder au port, qu'il fit un faux pas et se laissa tomber. Mais est-il vraisemblable que ce prince n'eût pas auprès de lui quelqu'un de sa suite, ou que, le voyant aller du côté de la mer, personne ne l'eût accompagné?

VII. L'injustice commise par l'enlèvement des femmes n'eut dans Thésée aucun prétexte plausible. Premièrement, il s'en rendit coupable plusieurs fois : il ravit Ariadne, Antiope, Anaxo de Trézène, et, après toutes celles-là, Hélène, qui n'était pas encore nubile, et lorsqu'il avait lui-même passé l'âge de contracter même un mariage légitime. En second lieu, on ne peut pas l'excuser sur le motif; car ni les filles de Trézène, ni celles de Sparte, ni les Amazones, qu'il n'avait pas même fiancées, n'étaient plus dignes ou plus capables de lui donner des enfants que les femmes d'Athènes, qui descendaient d'Érechthée et de Cécrops. On peut donc le soupçonner de n'avoir suivi en cela que le goût du libertinage et l'attrait de la volupté. Romulus, qui enleva près de huit

cents femmes, ne prit pour lui qu'Hersilie, et laissa les autres aux plus distingués des citoyens. Dans la suite même, les Romains, par leur bonne conduite envers ces femmes, par les égards et l'amitié qu'ils leur témoignèrent, firent de cet acte de violence et d'injustice l'action la plus sage et la plus politique. Il unit par là deux peuples, lia intimement les familles; et l'intelligence que ces mariages établirent entre eux devint la source véritable de leur puissance.

VIII. Mais le temps est un témoin sûr de la pudeur, de l'amour et de la constance qu'il mit dans l'union conjugale. Pendant l'espace de deux cent trente ans, on ne vit pas un seul mari qui osât quitter sa femme, ni une femme son mari; et comme chez les Grecs les gens versés dans l'antiquité peuvent nommer le premier homme qui tua son père et sa mère, de même tous les Romains savent que Spurius Carvilius fut le premier qui répudia sa femme; encore en donna-t-il pour raison sa stérilité. Ce témoignage d'une si longue suite d'années est confirmé par les événements qui suivirent. Un premier effet de ces unions fut le partage égal de l'autorité souveraine entre les deux rois et l'égalité de droits pour tous les citoyens. Mais les mariages de Thésée, loin de procurer aux Athéniens des alliés ou des amis, leur attirèrent des haines, des guerres et des meurtres, enfin la perte de la ville d'Aphidnes. Ils eurent eux-mêmes bien de la peine à se sauver, et ne durent qu'à la compassion de leurs ennemis, qu'ils furent obligés d'adorer comme des dieux, de ne pas éprouver les malheurs qu'Alexandre[1] attira depuis sur les Troyens. La mère même de Thésée n'en fut pas quitte pour le danger; elle eut le même sort qu'Hécube, et, traînée en captivité, elle fut abandonnée et presque trahie par son fils, si pourtant cette captivité n'est pas une fable, comme il serait à désirer qu'elle le fût, ainsi que plusieurs autres traits de la vie de Thésée.

IX. Ce que l'on conte de la conduite des dieux à leur égard met entre eux une grande différence. Romulus, à sa nais-

[1] Surnom de Pâris.

sance, fut sauvé par une protection singulière de la divinité ; mais l'oracle qui défendait à Égée d'approcher d'aucune femme dans une terre étrangère semblerait prouver que Thésée vint au monde contre la volonté des dieux.

LYCURGUE

I. Diversité d'opinions sur le temps où Lycurgue a vécu. — II. Son origine. — III. Il devient roi de Sparte, et ensuite tuteur du roi son neveu. — IV. Ses voyages. — V. Son retour à Sparte. — VI. Il va consulter l'oracle de Delphes. — VII. Ses lois. Formation du sénat. — VIII. Droits du peuple et des rois dans les assemblées. — IX. Autorité donnée aux Éphores. — X. Il partage les terres. — XI. Substitution de la monnaie de fer à celle d'or et d'argent. — XII. Il bannit de Sparte les arts inutiles. — XIII. Il établit les repas publics. — XIV. Soulèvement des riches. Alcandre lui crève un œil. — XV. Lois des repas publics. — XVI. Avantages de cet établissement. — XVII. Leur brouet noir. — XVIII. Il ne donne point de lois écrites. — XIX. Ses lois pour les bâtiments. — XX. Règlements militaires. — XXI. Mariages. Éducation des filles. — XXII. Encouragement aux mariages. — XXIII. Lois qui y sont relatives. — XXIV. Communauté des femmes. — XXV. Première éducation des enfants. — XXVI. Celle des garçons à l'âge de sept ans. — XXVII. A l'âge de douze ans. — XXVIII. Le vol permis. — XXIX. — Manière dont on formait le jugement des enfants. — XXX. Reparties courtes et vives des Spartiates. — XXXI. Leur musique et leurs chansons. — XXXII. Leur parure militaire. — XXXIII. Leur marche à l'ennemi. — XXXIV. Si Lycurgue fut un homme de guerre. — XXXV. Les arts mécaniques abandonnés aux Ilotes. — XXXVI. Point de procès à Sparte. Réjouissances continuelles. — XXXVII. Ils honoraient le dieu Ris. — XXXVIII. Lois pour l'élection des sénateurs. — XXXIX. Pour les funérailles et pour le deuil. — XL. Pour les voyages. Sur les étrangers. — XLI. Réflexions sur les lois de Lycurgue. — XLII. Il en fait jurer l'observation aux citoyens, et part pour Delphes. — XLIII. Ses lois se maintiennent pendant cinq siècles. — XLIV. Époque et cause de leur décadence. — XLV. Avantages de ces lois. — XLVI. On rend à Lycurgue, après sa mort, les honneurs divins.

M. Dacier place l'époque de la vie de Lycurgue vers l'an du monde 3045, 153 ans avant la fondation de Rome, 129 ans avant la 1re olympiade, 905 ans avant J. C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot la mettent vers l'an 884 avant notre ère.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la chronologie des rois Héraclides, dont les deux branches ont régné conjointement à Sparte. Ces deux familles remontent à Hercule, qui eut pour successeurs Hyllus, Cléodée, Aristomachus et Aristodème, dont les dates ne sont pas connues. Après eux régnèrent ensemble Eurysthène et Proclès, qui montèrent sur le trône de Lacédémone 325 ans avant l'établissement des olympiades. Agis, successeur d'Eurysthène, forma la famille des Agides, qui eut trente rois. Eurytion, qui régna après Soüs, le successeur immédiat de Proclès, forma la famille des Eurytionides, qui eut vingt-sept rois. Ils furent remplacés par des tyrans. Depuis Eurysthène et Proclès jusqu'à la prise de la ville par Antigonus il s'écoula un espace de 825 ans

Je n'ignore pas que les chronologistes varient sur cette succession des deux branches des rois Héraclides de Sparte. Par exemple, il y en a qui comptent quatre rois du nom d'Agis, au lieu de trois, et qui mettent pour le quatrième celui dont Plutarque a écrit la vie; mais il n'est pas de mon sujet de concilier ces différentes opinions.

I. On ne peut rien dire de certain sur le législateur Lycurgue. Son origine, ses voyages, sa mort, enfin ses lois mêmes, et la forme de gouvernement qu'il a établie, sont rapportés diversement par les historiens; mais ce dont ils conviennent le moins, c'est le temps où il a vécu. Les uns le font contemporain d'Iphitus, et disent qu'il régla avec lui l'armistice qui s'observe pendant les jeux Olympiques. De ce nombre est Aristote le philosophe, qui donne pour preuve de son sentiment un disque olympique sur lequel est gravé le nom de Lycurgue [1]. Ératosthène, Apollodore et d'autres, qui comptent les temps par la succession des rois de Sparte, le croient antérieur de plusieurs siècles à la première olympiade. Comme il y a eu à Sparte deux Lycurgue, à deux époques différentes, Timée soupçonne qu'on attribue les actions de l'un et de l'autre à celui des deux qui a eu le plus de réputation; il croit que le plus ancien n'était pas éloigné des temps d'Homère, et même, suivant quelques auteurs, qu'il avait vu ce poëte. Xénophon donne lieu de le croire fort ancien, lorsqu'il dit qu'il a vécu du temps des Héraclides [2]. A la vérité, les derniers rois de Sparte étaient aussi de la race d'Hercule; mais il est vraisemblable que cet historien ne parle que des premiers descendants, qui vivaient peu de temps après ce héros. Cependant, au milieu des incertitudes où l'histoire flotte au sujet de Lycurgue, nous tâcherons, en recueillant ce qu'on a écrit de lui, de nous attacher à ce qui aura le moins de contradicteurs et le plus de témoins dignes de foi.

II. Le poëte Simonide dit que Lycurgue était fils de Prytanis, et non pas d'Eunomus; mais la plupart des écrivains

[1] Le nom de Lycurgue a été commun à plusieurs personnages célèbres de la Grèce; en sorte qu'on ne peut pas conclure avec certitude que le Lycurgue dont ce palet portait le nom fût le législateur de Sparte.

[2] Ce passage de Xénophon est tiré de son *Traité sur la république de Sparte*, d'où Plutarque a emprunté la plupart des choses qu'il rapporte dans cette Vie.

donnent une autre généalogie de Lycurgue et d'Eunomus. Soüs, disent-ils, eut pour père Patroclès, fils d'Aristodème ; de Soüs naquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis Eunomus, qui de sa première femme eut Polydecte ; de la seconde, nommée Dianasse, naquit Lycurgue. L'historien Euthychidas dit que Lycurgue était le sixième descendant de Patroclès, et le onzième après Hercule. Soüs fut le plus célèbre de ses ancêtres. Sous son règne, les Spartiates réduisirent les Ilotes en servitude, et accrurent leur territoire d'une grande partie de celui des Arcadiens. On raconte que ce prince, se voyant assiégé par les Clitoriens dans un poste difficile, et qui manquait d'eau, leur proposa de leur abandonner les terres conquises par les Spartiates s'ils le laissaient boire, lui et toute son armée, dans une fontaine voisine de leur camp. Les Clitoriens y consentirent ; et, après les serments faits de part et d'autre, Soüs assembla ses troupes, et leur dit qu'il céderait la royauté à celui d'entre eux qui s'abstiendrait de boire ; mais aucun n'en eut le courage. Après qu'ils eurent tous bu, il descendit le dernier dans la fontaine ; et, s'étant simplement rafraîchi le visage en présence des ennemis, il se retira et retint les terres, sous prétexte que toute son armée n'avait pas bu. Cependant, malgré l'estime générale que ses belles actions lui avaient méritée, on ne donna pas son nom à ses descendants, mais celui d'Eurytion, son fils ; et on les appelle la famille des Eurytionides. On le fit sans doute parce qu'Eurytion fut le premier qui relâcha en faveur du peuple, dont il voulait gagner les bonnes grâces, l'autorité trop absolue des rois de Sparte. Ce relâchement, en rendant le peuple audacieux, fit que les rois qui lui succédèrent ou s'attiraient la haine du peuple s'ils voulaient le réprimer par la force, ou tombaient dans le mépris s'ils lui cédaient par complaisance et par faiblesse. Aussi pendant longtemps Sparte fut-elle en proie à la licence et à l'anarchie. Le père de Lycurgue en fut même la victime : en voulant séparer des gens qui se battaient, il reçut un coup de couteau de cuisine, dont il périt, laissant le royaume à son fils Polydecte.

III. Celui-ci mourut bientôt après, sans enfants, et tout le monde crut que Lycurgue allait être roi; il le fut en effet, tant qu'on ignora la grossesse de la reine, sa belle-sœur; mais dès qu'elle fut connue, il déclara que si elle avait un fils ce serait à lui que la couronne appartiendrait; et dès ce moment il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur. Les Lacédémoniens donnent le nom de prodiques aux tuteurs des rois orphelins. Cependant la veuve lui fit dire secrètement que s'il voulait l'épouser quand il serait roi, elle ferait périr son fruit. Lycurgue eut horreur de sa scélératesse, mais il ne rejeta pas sa proposition; il eut même l'air de l'approuver et d'y consentir : seulement il lui dit de ne prendre aucun breuvage qui pût la blesser et altérer sa santé, ou même la mettre en danger de la vie; que dès que l'enfant serait né, il trouverait les moyens de s'en défaire. Il l'amusa ainsi jusqu'au terme de sa grossesse, et il ne la sut pas plus tôt en travail qu'il envoya des gens sûrs pour assister à ses couches et la surveiller. Ils avaient ordre si elle accouchait d'une fille, de la remettre entre les mains des femmes; si c'était un fils, de le lui apporter sur-le-champ, en quelque lieu qu'il fût. Elle accoucha d'un fils pendant que Lycurgue était à souper avec les magistrats. Ses serviteurs entrèrent dans la salle, et, lui ayant présenté l'enfant, il le prit entre ses bras, et dit aux assistants : « Spartiates, voilà le roi qui nous est né. » Aussitôt il le plaça sur le siége du roi, et le nomma Charilaüs[1], parce que tous ceux qui étaient présents témoignèrent la plus grande joie et louèrent la grandeur d'âme et de justice de Lycurgue. Il n'avait régné en tout que huit mois; mais il conserva toujours l'estime de ses concitoyens, et la plupart lui obéissaient bien plus par respect pour sa vertu que par crainte de la grande autorité dont il jouissait comme tuteur du roi. Il eut cependant des envieux, qui voulurent profiter de sa jeunesse pour s'opposer à son avancement. Ils avaient à leur tête les parents et les amis de la mère du roi, qui croyait avoir été jouée. Léo-

[1] Charilaüs, *joie du peuple*.

nidas, frère de la reine, l'ayant un jour insulté avec beaucoup d'audace, lui dit qu'il savait très-bien qu'il régnerait. Il voulait par cette calomnie le rendre suspect et prévenir les esprits contre lui, afin que si le jeune prince venait à mourir on accusât Lycurgue de s'en être défait. La mère de Charilaüs, de son côté, faisait courir les mêmes bruits. Le chagrin qu'il en eut et la crainte des événements, toujours incertains, le déterminèrent à s'éloigner, pour se mettre à l'abri de tout soupçon; il prit le parti de voyager, jusqu'à ce que son neveu eût un fils pour lui succéder.

IV. Il partit donc, et alla d'abord en Crète, où il observa avec soin le gouvernement et eut de fréquentes conférences avec les personnes qui avaient le plus de réputation. Il approuva fort quelques-unes de leurs lois, et les recueillit pour en faire usage quand il serait de retour à Sparte; il en rejeta d'autres. Il y avait alors en Crète un homme renommé par sa sagesse et sa science politique, à qui Lycurgue persuada, par ses prières et par ses témoignages d'amitié, d'aller s'établir à Lacédémone. Il se nommait Thalétas, était poëte lyrique; mais, en paraissant ne composer que des pièces de chant, il se conduisait réellement en habile législateur. Toutes ses odes étaient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde; soutenues du nombre et de l'harmonie, pleines à la fois de douceur et de véhémence, elles adoucissaient insensiblement les esprits des auditeurs, leur inspiraient l'amour des choses honnêtes, et faisaient cesser les haines qui les divisaient. Il prépara ainsi en quelque sorte les voies à Lycurgue pour l'instruction des Lacédémoniens. De Crète, Lycurgue fit voile pour l'Asie. Comme un médecin compare des corps sains et robustes avec des corps faibles et malsains, il voulait, dit-on, comparer les mœurs simples et austères des Crétois avec la vie voluptueuse et délicate des Ioniens, et connaître par ce parallèle les différences que les mœurs mettent dans les gouvernements. Ce fut là vraisemblablement qu'il connut pour la première fois les poésies d'Homère, qui étaient entre les mains des descendants de Cléophyle; et jugeant que la morale et la politique

qu'elles renferment ne sont pas moins utiles que ses fictions et ses contes sont agréables, il s'empressa de les copier, et les réunit en un seul corps pour les porter en Grèce. Ces poésies y étaient déjà faiblement connues, et quelques personnes en avaient des parties détachées, qui se répandaient de côté et d'autre. Mais Lycurgue fut le premier qui les fit généralement connaître. Les Égyptiens croient que Lycurgue a aussi voyagé chez eux; et qu'entre leurs institutions, ayant surtout admiré celle qui sépare les gens de guerre de toutes les autres classes du peuple[1], il la transporta à Lacédémone, où il fit une classe à part des ouvriers et des artisans, et établit ainsi la forme de gouvernement la plus noble et la plus pure. Quelques historiens sont d'accord sur ce point avec ceux d'Égypte; mais qu'il soit allé dans la Libye et dans l'Ibérie, qu'il ait pénétré jusque dans l'Inde pour y converser avec les gymnosophistes, je ne sache d'autre écrivain qui l'ait dit qu'Aristocratès de Sparte, fils d'Hipparque.

V. Cependant les Lacédémoniens, fâchés de son absence, lui envoyèrent plusieurs députations pour le prier de revenir, parce qu'ils avaient des rois qui ne différaient du simple peuple que par leur titre et par les honneurs; au lieu qu'ils reconnaissaient dans Lycurgue le talent naturel de commander et le pouvoir de gagner les esprits. Les rois eux-mêmes désiraient son retour, espérant que sa présence servirait de frein à la licence et à l'indocilité du peuple. Ayant trouvé à son retour les esprits si bien disposés, il entreprit tout de suite de changer la forme entière du gouvernement : persuadé que des lois partielles n'auraient aucune utilité, et qu'il fallait, comme dans un corps mal constitué et plein de maladies, détruire par des remèdes convenables ses humeurs vicieuses, afin de changer son tempérament, et lui prescrire ensuite un régime tout nouveau.

[1] Les Égyptiens étaient divisés en trois classes : les prêtres, les guerriers et le reste du peuple. Le roi n'était jamais pris que dans l'une des deux premières classes. Les gens de guerre étaient bornés à cette profession, et ne pouvaient en exercer d'autre; c'est ce que Lycurgue avait imité d'eux.

VI. Plein de ce projet, il alla d'abord à Delphes pour consulter Apollon, offrit à ce dieu un sacrifice, et reçut cette réponse célèbre, par laquelle la Pythie le déclarait l'ami des dieux, et un dieu même plutôt qu'un homme. Elle ajouta qu'Apollon lui accordait la demande qu'il lui avait faite de donner de bonnes lois à son pays, et qu'il y établirait le meilleur de tous les gouvernements. Encouragé par ces oracles, il ne fut pas plutôt à Sparte qu'il s'ouvrit de son dessein aux premiers de la ville, et les pressa de le seconder. Il s'était d'abord adressé secrètement à ses amis, en avait peu à peu gagné d'autres, et enfin il était parvenu à en intéresser un grand nombre au succès de son entreprise. Quand il crut le moment favorable, il ordonna à trente des plus considérables de se rendre en armes, le lendemain à la pointe du jour, sur la place publique, afin d'en imposer par la crainte à ceux qui voudraient lui résister. De ces trente, l'historien Hermippus[1] nomme les vingt plus distingués; celui qui eut le plus de part à tout ce qu'il fit, et qui l'aida davantage dans l'établissement de ses lois, se nommait Arthmiadas. Au commencement du tumulte que cette démarche causa, Charilaüs, qui craignait qu'on n'en voulût à sa personne, s'enfuit dans le temple qu'on appelle Chalciœcos; mais ensuite, instruit des vrais desseins de Lycurgue, rassuré d'ailleurs par les serments qu'on lui fit, il sortit du temple; et comme il était naturellement doux, il entra dans les vues de son oncle. Sa douceur fit dire un jour à Archélaüs, son collègue dans la royauté, devant qui on louait la bonté de ce jeune prince : « Comment Charilaüs ne serait-il pas bon, lui qui n'est pas méchant envers les méchants même ? »

VII. De tous les nouveaux établissements que fit Lycurgue, le premier et le plus important fut celui du sénat. Ce corps, qu'il unit aux rois, dont l'autorité eût été sans cela trop grande, et qu'il investit d'un pouvoir égal à celui de la royauté, fut, dit Platon, la principale cause de la sagesse du

[1] Auteur des *Vies des philosophes et des législateurs.*

gouvernement et du salut de l'État. Il avait flotté jusqu'alors dans une agitation continuelle, poussé tantôt par les rois vers la tyrannie, et tantôt par le peuple vers la démocratie; le sénat, placé entre ces deux forces opposées, fut comme un lest et un contre-poids qui les maintint en équilibre et donna au gouvernement l'assiette la plus ferme et la plus assurée. Les vingt-huit sénateurs dont il était composé se rangeaient du côté des rois quand il fallait arrêter les progrès de la démocratie, et ils fortifiaient le parti du peuple pour empêcher que le pouvoir des rois ne dégénérât en tyrannie. Il fixa, suivant Aristote, le nombre des sénateurs à vingt-huit, parce que des trente citoyens qu'il s'était d'abord associés il y en eut deux à qui la peur fit abandonner l'entreprise. Mais Sphérus assure que dès le commencement il ne fit part de son projet qu'à vingt-huit personnes. Peut-être en cela eut-il égard à la propriété de ce nombre, qui, composé de sept multiplié par quatre, est un nombre plein, et forme, après six, le premier nombre parfait, parce qu'il est égal à ses parties [1]. Pour moi, je croirais qu'il les fixa à vingt-huit afin qu'en y ajoutant les deux rois le conseil fût composé de trente. Il mit tant d'importance à l'établissement de ce sénat, qu'il rapporta de Delphes, uniquement pour ce corps, un oracle appelé *rhètre*, lequel était conçu en ces termes : « Quand tu auras bâti un temple à Jupiter Sillanien et à Minerve Sillanienne [2]; que tu auras divisé le peuple par tribus et établi un sénat de trente membres, en y comprenant les deux rois, tu tiendras, suivant les temps, le conseil entre le Babyce et le Cnacion; tu conserveras le pouvoir de prolonger ou de congédier l'assemblée, et tu laisseras au peuple le droit de confirmer ou d'annuler ce qui aura été proposé. » Le Babyce et le Cnacion sont maintenant appelés l'Œnonte; mais selon Aristote le Cnacion est un fleuve, et le Babyce un pont; car les Lacé-

[1] L'explication suivante est plus naturelle, et probablement la vraie.

[2] Ces surnoms de Jupiter et de Minerve ne sont pas connus d'ailleurs. Dacier propose d'y substituer ceux de Sellasien et de Sellasienne, d'une ville nommée Sellasia. Ce point est resté obscur et inexpliqué.

démoniens tenaient leurs assemblées dans cet espace où il n'y avait ni bâtiment ni portiqueorné de peintures. Lycurgue étai persuadé que ces ornements ne servaient pas à faire trouver de bons conseils; qu'ils y nuisaient plutôt, en suggérant des pensées inutiles, des sentiments d'orgueil et de vanité, à ceux qui assemblés pour délibérer sur les affaires publiques s'amusent à considérer des statues, des tableaux et des décorations telles qu'on enmet sur nos théâtres pour l'embellissement de la scène.

VIII. Dans les assemblées publiques, aucun particulier n'avait le droit de mettre en avant des sujets de délibération; les deux rois et les sénateurs les proposaient, et le peuple avait le pouvoir de les rejeter ou de les confirmer. Dans la suite, comme le peuple en ajoutant ou en retranchant aux décrets du sénat parvenait souvent à les altérer, ou même à les dénaturer entièrement, les rois Polydore et Théopompe ajoutèrent à l'oracle que nous venons de citer l'article suivant : « Si le peuple change ou corrompt les décrets, que les sénateurs et les rois se retirent; » c'est-à-dire qu'ils rompent l'assemblée, et qu'au lieu de confirmer ses décisions, ils annulent ce qu'elle aura altéré et falsifié dans les propositions du sénat. Ces rois persuadèrent aux citoyens que cet article avait été ajouté par ordre du dieu même, comme on le voit dans ce passage de Tyrtée :

Ils nous ont rapporté la réponse sacrée
Que prononça du dieu la prêtresse inspirée :
« Que dans Sparte toujours on laisse les deux rois
Présider le sénat qui propose les lois;
Et que les citoyens, pleins de respect pour elles,
De ces oracles saints soient les échos fidèles. »

IX. C'est ainsi que Lycurgue avait tempéré la forme du gouvernement. Mais dans la suite on reconnut que les trente sénateurs formaient une oligarchie absolue, dont le pouvoir démesuré menaçait la liberté publique. On lui donna pour frein, comme dit Platon, l'autorité des éphores, qui furent établis environ cent trente ans après Lycurgue. Le premier qui fut nommé par le roi Théopompe s'appelait Élatus. La

femme de ce prince lui ayant reproché à cette occasion qu'il laisserait à ses enfants la royauté moindre qu'il ne l'avait reçue : « Au contraire, lui répondit-il, je la leur laisserai d'autant plus grande qu'elle sera plus durable. » En effet, en lui ôtant ce qu'elle avait de trop il la mit à l'abri de l'envie et des dangers qu'elle attire. Aussi les rois de Sparte ne furent-ils pas exposés à tout ce qu'éprouvèrent de la part de leurs sujets les rois de Messène et d'Argos, pour n'avoir jamais voulu rien relâcher de leur puissance en la rendant plus populaire. Rien ne fait plus éclater la sagesse et la prévoyance de Lycurgue que la considération des troubles et des maux politiques qui accablèrent les peuples de Messène et d'Argos, voisins et parents des Spartiates. Ils avaient eu les mêmes avantages que ces derniers, et même un meilleur sort dans le partage des terres [1]; cependant ils ne furent pas longtemps heureux : l'abus de l'autorité dans les rois et l'insubordination du peuple plongèrent ces deux villes dans le désordre, et montrèrent quelle faveur particulière les dieux avaient faite aux Spartiates en leur donnant un législateur qui avait su régler et tempérer leur gouvernement avec tant de sagesse; mais cela ne parut que dans la suite [2].

X. Le second et le plus hardi des établissements de Lycurgue fut le partage des terres. Il existait à cet égard entre les citoyens une si prodigieuse inégalité, que la plupart, privés de toute possession et réduits à la misère, étaient à charge à la ville, tandis que toutes les richesses se trouvaient dans les mains du plus petit nombre. Lycurgue, qui voulait bannir de Sparte l'insolence, l'envie, l'avarice, le luxe, et les deux plus grandes comme les plus anciennes maladies de tous les gouvernements, la richesse et la pauvreté, persuada aux Spartiates de mettre en commun toutes les terres, d'en faire un nouveau

[1] Le territoire de Sparte était en général peu fertile, parce qu'il était coupé de plusieurs montagnes qui ne laissaient pas beaucoup de terres labourables. Mais la Messénie et l'Argolide étaient deux des plus riches pays de la Grèce, les plus abondants en sources et en ruisseaux, qui rendaient les terres fécondes et produisaient d'excellents pâturages. (*Voy.* Strabon, liv. VIII.)

[2] Après la ruine des deux villes.

partage, de vivre désormais dans une égalité parfaite, enfin de donner toutes les distinctions au mérite seul et de ne reconnaître d'autre différence que celle qui résulte naturellement du mépris pour le vice et de l'estime pour la vertu. Il procéda tout de suite à ce partage, divisa les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua aux habitants des campagnes, et fit neuf mille parts de celles du territoire de Sparte, pour autant de citoyens. On a dit que Lycurgue n'avait fait que six mille parts de ces dernières, et que les trois autres mille furent ajoutées par le roi Polydore. D'autres prétendent que de ces neuf mille parts Lycurgue n'en fit que la moitié, et Polydore l'autre. Chaque part pouvait produire par an soixante-dix médimnes d'orge pour un homme, et douze pour une femme, avec du vin et d'autres liquides à proportion. Cette quantité parut suffisante pour les entretenir sains et bien portants et pour fournir à tous leurs besoins. Quelques années après, Lycurgue, en revenant d'un voyage, traversait la Laconie, qui venait d'être moissonnée, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il dit en souriant, à ceux qui l'accompagnaient, que la Laconie ressemblait à un héritage que plusieurs frères venaient de partager.

XI. Pour faire disparaître toute espèce d'inégalité, il entreprit aussi de partager les biens mobiliers. Mais, prévoyant qu'on s'y prêterait avec peine s'il les ôtait ouvertement, il prit une autre voie, et attaqua indirectement l'avarice. Il commença par supprimer toute monnaie d'or et d'argent, ne permit que la monnaie de fer, et donna à des pièces d'un grand poids une valeur si modique, que pour placer une somme de dix mines il fallait une chambre entière et un chariot attelé de deux bœufs pour la traîner. Cette nouvelle monnaie, une fois mise en circulation, bannit de Sparte toutes les injustices : quelqu'un en effet eût-il voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de son crime ce qu'il lui était impossible de cacher, dont la possession ne pouvait exciter l'envie, et qui mis en pièces n'était plus bon à rien? car lorsque ce fer avait été rougi au feu, les monnayeurs le trempaient, dit-on, par son ordre,

dans le vinaigre, afin de lui ôter sa force et sa roideur et de le rendre inutile à tout : ce fer ainsi trempé ne pouvait plus être ni battu ni forgé.

XII. Ensuite il bannit de Sparte tous les arts frivoles et superflus; et quand même il ne les aurait pas chassés, la plupart seraient tombés avec l'ancienne monnaie, les artisans ne trouvant plus le débit de leurs ouvrages; car la nouvelle n'avait pas cours chez les autres peuples de la Grèce, qui n'en faisaient aucun cas, et qui même s'en moquaient. Ainsi les Spartiates ne pouvaient acheter aucune espèce de marchandise étrangère; il n'abordait pas même de vaisseau marchand dans leurs ports. On ne voyait dans la Laconie ni sophiste, ni diseur de bonne aventure, ni charlatan, ni marchand d'esclaves, ni orfévre, ni joaillier, parce qu'il n'y avait point d'argent qui pût les attirer. Par là le luxe, dépouillé de tout ce qui l'enflamme et lui sert d'aliment, se flétrit et tombe de lui-même; ceux qui possédaient le plus de biens n'eurent aucun avantage sur les pauvres; les richesses, n'ayant aucune issue dans le public, restaient nécessairement inutiles dans l'intérieur des maisons. Voilà pourquoi tous les meubles qui sont d'un usage journalier et indispensable, tels que les lits, les siéges et les tables, étaient chez eux très-bien travaillés. On vante aussi la forme du gobelet lacédémonien appelé *cothon*, fort commode surtout pour l'armée, comme l'assure Critias. Sa couleur empêchait qu'on n'aperçût la malpropreté des eaux que les soldats sont quelquefois obligés de boire et dont la vue les dégoûterait. Les ordures qui s'y trouvaient étant retenues par le rebord du gobelet, il ne venait à la bouche que ce qu'il y avait de pur. Ils durent cet avantage à leur législateur; car les artisans, forcés d'abandonner leurs ouvrages inutiles, mirent leur talent à perfectionner les choses nécessaires.

XIII. Lycurgue, dans le dessein de poursuivre encore davantage le luxe et de déraciner entièrement l'amour des richesses, fit une troisième institution, qu'on peut regarder comme une des plus admirables : c'est celle des repas publics.

Il obligea les citoyens de manger tous ensemble et de se nourrir des mêmes viandes réglées par la loi. Il leur défendit de prendre chez eux leurs repas sur des lits somptueux et sur des tables magnifiques; de se faire servir par des cuisiniers et des officiers habiles, pour s'engraisser dans les ténèbres comme des animaux gloutons, et corrompre à la fois l'esprit et le corps, en s'abandonnant à toutes sortes de sensualités et de débauches, qui, comme de véritables maladies, obligent ensuite à de longs sommeils, à des bains chauds, à un repos fréquent, et à des remèdes continuels. Ce fut un grand point pour Lycurgue d'y avoir réussi; mais un effet plus important encore de cette communauté de repas, c'était d'avoir mis les richesses hors d'état d'être volées, ou plutôt d'être enviées, comme le dit Théophraste; enfin de les avoir, pour ainsi dire, appauvries par la frugalité de la table; car il n'était plus possible de faire usage de sa magnificence, d'en jouir et de l'étaler, lorsque le pauvre et le riche mangeaient à la même table. Sparte était donc la seule ville du monde où se vérifiât ce qu'on dit communément, que Plutus est aveugle; il y était même renfermé comme une statue sans âme et sans mouvement. Il n'était permis à personne de manger chez soi, et d'arriver rassasié à ces repas communs. On y observait avec soin celui qui ne buvait et ne mangeait pas; et on lui reprochait publiquement son intempérance ou sa délicatesse, qui lui faisait mépriser la nourriture commune.

XIV. Aussi, de toutes les institutions de Lycurgue ce fut, dit-on, celle qui irrita le plus les riches. Ils s'assemblèrent en grand nombre, crièrent contre lui, et s'emportèrent à un tel point, que Lycurgue, assailli de tous côtés, à coups de pierres, s'enfuit précipitamment de la place publique. Il avait déjà échappé à la foule qui le suivait, et il allait se réfugier dans un temple, lorsqu'un jeune homme nommé Alcandre, qui, sans avoir un mauvais naturel, était vif et emporté, s'étant obstiné à le suivre, l'atteignit enfin; et comme Lycurgue se tournait vers lui, il le frappa de son bâton et lui

creva un œil. Lycurgue, sans se laisser abattre par la douleur, se tourne avec fermeté vers les citoyens, et leur montre son visage tout sanglant et son œil crevé. A cette vue, pleins de honte et de confusion, ils livrent Alcandre à Lycurgue, qu'ils reconduisent dans sa maison, en lui témoignant toute leur peine de l'outrage qu'il venait de recevoir. Lycurgue, après les avoir remerciés, les congédie, fait entrer Alcandre chez lui; et sans le maltraiter, sans lui dire un mot de reproche, il fait retirer ses domestiques, et lui ordonne de le servir. Ce jeune homme, qui était bien né, fit sans dire un seul mot tout ce qui lui était commandé. Comme il était toujours auprès de Lycurgue, et qu'il observait chaque jour sa douceur, sa bonté, sa vie austère, sa constance infatigable dans les travaux, il conçut pour lui l'affection la plus vive, et disait à tous ses amis que Lycurgue, loin d'être dur et fier, était l'homme le plus traitable et le plus doux. Telle fut la punition d'Alcandre; Lycurgue se vengea de lui en faisant d'un jeune homme colère et opiniâtre un homme plein de sagesse et de modération. Lycurgue en mémoire de cet accident bâtit un temple à Minerve, sous le nom d'Optilétide, parce que les Doriens de ce pays-là appellent les yeux *optiles*. Quelques auteurs pourtant, entre autres Dioscoride, qui a fait un traité sur la république de Sparte, conviennent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit point l'œil, et que ce fut même en reconnaissance de sa guérison qu'il éleva ce temple à Minerve. Depuis cet accident, les Lacédémoniens ne portèrent plus de bâtons dans leurs assemblées.

XV. Ces repas publics, que les Crétois appellent *andries*, sont appelés *phidities* par les Lacédémoniens, soit parce qu'ils cimentent entre eux la bienveillance et l'amitié, *phiditia* étant mis pour *philitia*, par le changement de *d* en *l;* ou parce qu'ils accoutumaient à la frugalité et à l'épargne, qui en grec se dit *pheido*. Mais rien n'empêche de croire, avec d'autres, qu'ils ont ajouté la première lettre de ce mot, et qu'ils disent *phiditia* pour *editia*, du mot grec qui signifie manger. Les tables étaient chacune de quinze personnes, un peu plus ou

un peu moins. Chaque convive apportait par mois une médimne de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et un peu de monnaie pour acheter de la viande. D'ailleurs, quand un citoyen faisait un sacrifice, ou qu'il avait été à la chasse, il envoyait à sa table les prémices de la victime ou une portion de son gibier. C'étaient les deux seules occasions où il fût permis de manger chez soi quand le sacrifice ou la chasse avait fini trop tard; tous les autres jours il fallait se trouver aux repas publics. Pendant longtemps les Spartiates furent très-exacts à s'y rendre; le roi Agis, au retour d'une expédition où il avait vaincu les Athéniens, envoya demander ses portions à la salle commune, pour souper avec sa femme : les polémarques les lui refusèrent; et le lendemain Agis ayant, par dépit, manqué de faire le sacrifice pour la victoire, ils le condamnèrent à une amende.

XVI. Les enfants mêmes allaient à ces repas; on les y menait comme à une école de tempérance, où ils entendaient des discours sur le gouvernement et trouvaient des maîtres qui les raillaient avec liberté, qui leur apprenaient à plaisanter eux-mêmes avec finesse, et à supporter la raillerie; qualité qu'on croyait particulièrement convenable à un Lacédémonien. Si quelqu'un ne savait pas la souffrir, il pouvait demander qu'on s'en abstînt, et l'on cessait aussitôt. A mesure qu'ils entraient dans la salle, le plus âgé de l'assemblée leur disait, en leur montrant la porte : « Il ne sort rien par là de ce qui se dit ici. » Un citoyen pour être admis à ces repas avait besoin de l'agrément des autres, et l'épreuve se faisait de cette manière : chaque convive prenait une boule de mie de pain, qu'il jetait, sans rien dire, dans un vase que l'esclave qui les servait portait sur sa tête, à la ronde. Celui qui agréait le prétendant jetait simplement sa boule dans le vase; celui qui le refusait l'aplatissait fortement entre ses doigts. Cette boule aplatie avait le même effet que la fève percée dont on se servait pour condamner dans les tribunaux. Une seule de cette espèce suffisait pour faire refuser le

candidat. On ne voulait admettre personne qui ne fût agréable à tous les convives. Celui qu'on avait ainsi refusé était appelé *décaddé*, parce que le vase où l'on jetait les boules s'appelait *caddos*.

XVII. Leur brouet noir était le mets qu'ils préféraient à tous les autres. Les vieillards, quand on leur en servait, se mettaient tous du même côté, et laissaient la viande aux jeunes gens pour manger le brouet[1]. Un roi de Pont acheta exprès un cuisinier lacédémonien, pour qu'il lui en apprêtât; mais lorsqu'il en eut goûté, il le trouva très-mauvais. « Prince, lui dit le cuisinier, avant de manger ce brouet il faut s'être baigné dans l'Eurotas. » Après avoir mangé et bu sobrement, ils s'en retournaient sans lumière. Il ne leur était pas permis de se faire éclairer, ni dans cette occasion ni dans aucune autre; on voulait par là les accoutumer à marcher hardiment dans les ténèbres. Tel était l'ordre de leurs repas.

XVIII. Lycurgue ne voulut pas qu'on écrivît aucune de ses lois; il le défendit même par une de ces ordonnances appelées *rhètres*. Il croyait que rien n'a plus de pouvoir et de force pour rendre un peuple heureux et sage que les principes qui sont gravés dans les mœurs et dans les esprits des citoyens. Ils sont d'autant plus fermes et plus inébranlables, qu'ils ont pour lien la volonté, toujours plus forte que la nécessité, quand elle est la suite de l'éducation, qui fait pour les jeunes gens l'office de législateur. Quant aux contrats moins importants, et qui, ne regardant que des objets d'intérêt, changent souvent selon le besoin, il crut plus utile de ne pas les assujettir à des formalités écrites et à des coutumes invariables, mais de laisser aux gens instruits le soin d'y ajouter ou d'en retrancher ce que les circonstances leur feraient juger nécessaire; car il rapportait toute sa législation à l'éducation des hommes; et c'est pour cela que, comme

[1] C'était une espèce de potage; on en faisait une autre avec des anguilles, et qu'on appelait le potage blanc.

nous venons de le dire, il avait défendu par une de ses ordonnances qu'il y eût des lois écrites.

XIX. Une seconde proscrivait toute magnificence; elle ordonnait de n'employer que la cognée pour faire les planchers des maisons, et la scie pour les portes, avec défense de se servir d'aucun autre instrument. Épaminondas, en parlant de sa table, disait longtemps après que la trahison n'avait pas de prise sur un tel dîner. Lycurgue avait aussi pensé, bien avant lui, que le luxe et la superfluité ne peuvent prendre pied dans une maison ainsi construite. Quel homme en effet aurait assez peu de bon sens et de goût pour porter dans une maison si simple et même si grossière des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaisselle d'or, et toute la somptuosité qui en est la suite? N'est-on pas au contraire forcé d'assortir les lits à la maison, les couvertures aux lits, et tous les autres meubles aux couvertures? C'est cette coutume de construire ainsi les maisons qui fit que l'ancien Léothychidas, roi de Sparte, ayant remarqué en soupant à Corinthe que le plafond de la salle était magnifiquement lambrissé, demanda à son hôte si dans son pays les arbres avaient naturellement cette forme.

XX. On rapporte une troisième ordonnance de Lycurgue, par laquelle il défendait aux citoyens de faire souvent la guerre aux mêmes ennemis, que l'habitude de se défendre aurait rendus plus aguerris. Aussi, dans la suite, blâma-t-on le roi Agésilas d'avoir, par ses fréquentes expéditions dans la Béotie, rendu les Thébains assez braves pour tenir tête aux Lacédémoniens; et, dans un de ces combats, Antalcidas le voyant blessé : « Vous recevez des Thébains, lui dit-il, le digne prix de l'apprentissage que vous leur avez fait faire : sans vous, ils n'auraient ni voulu ni su combattre. » Lycurgue appela ces trois ordonnances rhètres, comme des oracles qui lui avaient été dictés par Apollon lui-même.

XXI. Persuadé que l'éducation des enfants était le plus beau et le plus important ouvrage d'un législateur, il crut devoir la préparer de loin, en réglant d'abord ce qui regardait

le mariage et la naissance. Car il n'est pas vrai, comme le dit Aristote, que Lycurgue avait d'abord entrepris de réformer les femmes, mais qu'il y renonça, n'ayant pu refréner leur licence, ni réduire l'autorité excessive qu'elles avaient prise sur leurs maris, qui, obligés d'aller souvent à la guerre, étaient forcés de leur abandonner la conduite de leurs maisons, de les flatter beaucoup plus qu'il ne convenait et de leur donner le titre de maîtresses. Au contraire, ce législateur prit d'elles tout le soin dont elles étaient susceptibles : il voulut que les filles se fortifiassent en s'exerçant à la course, à la lutte, à lancer le disque et le javelot, afin que les enfants qu'elles concevraient prissent une plus forte constitution [1] dans des corps robustes, et qu'elles-mêmes, endurcies par ces exercices, supportassent avec plus de courage et de facilité les douleurs de l'enfantement. Pour prévenir la mollesse d'une éducation sédentaire [2], il les accoutuma à paraître nues en public, comme les jeunes gens ; à danser, à chanter à certaines solennités en présence de ceux-ci, à qui, dans leurs chansons, elles lançaient à propos des traits piquants de raillerie lorsqu'ils avaient fait quelque faute, comme elles leur donnaient des louanges quand ils les avaient méritées. C'était un double aiguillon qui excitait dans le cœur de ces jeunes gens l'émulation du bien et l'amour de la vertu. Celui qui s'était vu louer pour quelque trait de courage, et dont le nom était célèbre parmi ces jeunes filles, s'en retournait tout glorieux des éloges qu'il avait reçus. Au contraire, les railleries mordantes que les autres avaient essuyées ne leur étaient pas moins sensibles que les remontrances les plus sévères ; car cela se passait en présence de tous les citoyens, des sénateurs et des rois mêmes. La nudité des filles n'avait rien de honteux, parce que la vertu leur servait de voile, et écartait toute idée d'intempérance. Cet usage leur faisait contracter des mœurs simples, leur inspirait entre elles une vive émulation de vigueur et de force, et leur donnait des senti-

[1] Mot à mot, *de plus fortes racines.*
[2] Mot à mot, *donnée à l'ombre.*

ments élevés, en leur montrant qu'elles pouvaient partager avec les hommes le prix de la gloire et de la vertu. Aussi les femmes spartiates pouvaient-elles penser et dire avec confiance ce que Gorgo, femme de Léonidas, répondit à une femme étrangère qui lui disait : « Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules femmes qui commandiez aux hommes. — C'est que nous sommes les seules, répondit-elle, qui mettions au monde des hommes. »

XXII. C'était aussi une amorce pour le mariage, que ces danses et ces exercices que les jeunes filles faisaient en cet état devant les jeunes gens, qui se sentaient attirés, non par cette nécessité géométrique dont parle Platon, mais par une nécessité plus forte encore, celle de l'amour. Non content de cela, Lycurgue attacha au célibat une note d'infamie : les célibataires étaient exclus des combats gymniques de ces filles, et les magistrats les obligeaient pendant l'hiver de faire le tour de la place tout nus, en chantant une chanson faite contre eux, et qui disait qu'ils étaient punis avec justice pour avoir désobéi aux lois [1]. Dans leur vieillesse, ils étaient privés des honneurs et des égards respectueux que les jeunes gens rendaient aux vieillards. De là vient que personne ne blâma ce qu'un jeune Lacédémonien dit à Dercyllidas, qui d'ailleurs était un général de grande réputation. Un jour qu'il entrait dans une assemblée, ce jeune homme ne se leva point pour lui faire place, et lui dit : « Tu n'as point d'enfants qui puissent un jour me céder leur place. »

XXIII. Ceux qui voulaient se marier étaient obligés de ravir leurs femmes, qu'ils ne devaient prendre ni trop petites ni trop jeunes, mais dans la force de l'âge et en état d'avoir des enfants. Lorsqu'un jeune homme avait enlevé une fille, celle qui avait ménagé le mariage la prenait chez elle, lui rasait la tête, lui donnait un habit et une chaussure d'homme, la faisait coucher sur une paillasse, et la laissait seule sans

[1] Cléarque, disciple d'Aristote, ajoute qu'il y avait à Sparte une fête où les femmes faisaient faire à ces hommes le tour d'un autel, en les battant avec des verges, afin que la honte les portât à se marier.

lumière. Le nouveau marié, qui n'était ni pris de vin ni énervé par les plaisirs, mais sobre à son ordinaire, ayant toujours mangé à la table commune, se glissait auprès de la jeune fille, lui déliait la ceinture et la portait dans un lit. Après avoir passé peu de temps auprès d'elle, il se retirait modestement dans la chambre où il avait coutume de coucher avec les autres jeunes gens. Il faisait toujours de même, passait les jours et les nuits avec ses camarades, et n'allait voir sa femme qu'avec précaution, et comme à la dérobée, pour n'avoir pas la honte d'être aperçu par ceux de la maison. La femme, de son côté, usait d'adresse pour lui ménager des occasions de venir la trouver sans être vu. Cela durait assez longtemps ; et quelquefois des maris avaient des enfants, qu'ils ne s'étaient pas encore montrés en public avec leurs femmes. Cette difficulté de se voir, outre qu'elle les accoutumait à la tempérance et à la sagesse, entretenait encore leur vigueur et leur fécondité, conservait la vivacité de leur première ardeur, renouvelait leur amour, et prévenait la satiété d'un commerce habituel, qui use le sentiment et les forces : en se quittant, ils se laissaient l'un à l'autre un reste de flamme qui entretenait en eux le désir de se revoir avec la même tendresse.

XXIV. Après avoir mis dans les mariages tant d'ordre et tant de réserve, il n'eut pas moins d'attention à en bannir cette vaine jalousie qui convient tout au plus à des femmes. Il leur fit regarder comme une chose honnête non-seulement d'exclure du mariage la violence et le désordre, mais encore de permettre à ceux qu'on en jugerait dignes d'avoir des enfants en commun. Il se moquait de ceux qui, faisant du mariage une société isolée qui n'admet aucun partage, vengent par des meurtres et par des guerres le commerce qu'on a eu avec leurs femmes. Il était permis à un vieillard mari d'une jeune femme d'introduire auprès d'elle un jeune homme honnête, pour qui il avait de l'estime et de l'amitié, et de reconnaître comme s'il était de lui l'enfant qui naissait d'un sang généreux. De même, un homme bien né qui voyait à un autre une femme belle, sage, et mère de beaux enfants, pouvait la

demander à son mari, pour avoir d'elle des enfants bien conformés, nés dans un excellent fonds, et qui des deux côtés sortissent des parents les meilleurs et les plus honnêtes. D'abord Lycurgue prétendait que les enfants n'étaient pas en particulier à leurs pères, mais qu'ils appartenaient à l'État. Il voulait donc que les citoyens eussent pour pères non des hommes vulgaires, mais les personnes les plus vertueuses. En second lieu, il taxait de sottise et de vanité les règlements des autres législateurs sur le mariage. « Ils cherchent, disait-il, pour leurs chiennes et pour leurs juments les meilleurs chiens et les meilleurs étalons : ils les obtiennent de ceux qui les ont à force de prières ou à prix d'argent ; et leurs femmes, ils les renferment dans leurs maisons, ils les gardent avec soin, afin qu'elles n'aient des enfants que de leurs maris, quoique souvent ceux-ci soient imbéciles, infirmes ou décrépits. Mais n'est-ce pas, ajoutait-il, pour leur propre malheur que des pères contrefaits engendrent des enfants défectueux? Au contraire, ceux qui nés de parents robustes sont eux-mêmes bien faits et vigoureux, ne font-ils pas le bonheur de leurs parents[1]? » Il était guidé en cela par des raisons prises de la nature et de la politique ; et loin que ces usages rendissent les femmes aussi faciles qu'elles l'ont été dans la suite, l'adultère n'était pas même connu à Lacédémone. On cite à ce sujet le mot d'un ancien Spartiate, nommé Géradas, à qui un étranger demandait quelle peine on infligeait dans son pays aux adultères. « Mon ami, lui dit Géradas, il n'y a point chez nous d'adultère. — Mais s'il y en avait? reprit l'étranger. — Il serait condamné, répondit Géradas, à payer un taureau assez grand pour boire du haut du mont Taygète dans l'Eurotas. — Mais, répliqua l'étranger, comment trouver un taureau si grand? — Et comment, répondit Géradas en souriant, trouver à Sparte un adultère? » Voilà ce qu'on rapporte des règlements de Lycurgue sur les mariages.

[1] On sent toute la frivolité de cette raison, quand il s'agit d'un usage si contraire à la décence. Le nombre des pères infirmes ou contrefaits est bien petit

XXV. Un père n'était pas maître d'élever son enfant. Dès qu'il était né, il le portait dans un lieu appelé Lesché, où s'assemblaient les plus anciens de chaque tribu. Ils le visitaient; et s'il était bien conformé, s'il annonçait de la vigueur, ils ordonnaient qu'on le nourrît, et lui assignaient pour son héritage une des neuf mille parts de terre. S'il était contrefait ou d'une faible complexion, ils l'envoyaient jeter dans un gouffre voisin du mont Taygète, et qu'on appelait les Apothètes[1]. Ils pensaient qu'étant destiné dès sa naissance à n'avoir ni force ni santé, il n'était avantageux ni pour lui-même ni pour l'État de le laisser vivre. Les sages-femmes, pour éprouver leur constitution, ne les lavaient point avec de l'eau, mais avec du vin; car ceux qui sont épileptiques et maladifs ne pouvant, dit-on, soutenir la force de cette liqueur, tombent dans le marasme et meurent. Mais s'ils ont une complexion saine, le vin leur donne, pour ainsi dire, une trempe plus forte, et leur corps s'endurcit. Les nourrices, de leur côté, mettaient dans leur manière de les élever beaucoup de soin et d'art. Loin de les emmaillotter, elles leur laissaient l'entière liberté de leurs membres, leur donnaient une forme dégagée, les accoutumaient à n'être point délicats pour la nourriture, à se contenter des mets les plus simples, à ne s'effrayer ni des ténèbres ni de la solitude; à s'interdire les cris, la mauvaise humeur et les larmes; tous signes de faiblesse et de lâcheté[2]: aussi les étrangers achetaient-ils des nourrices de Lacédémone. Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, était Spartiate; mais Périclès, au rapport de Platon, lui donna pour instituteur un esclave nommé Zopyre, qui n'avait rien au-dessus des gens de son état[3].

en comparaison de ceux qui jouissent de toutes leurs facultés physiques. Apporter en preuve l'exemple des animaux, dont on choisit les meilleures races quand on veut les multiplier, c'est détruire toute moralité.

[1] Ce nom venait de l'usage barbare auquel il était destiné; il signifie lieu où l'on expose les enfants.

[2] Aristote, *Politique*, liv. VII, c. XVII, n'approuve pas qu'on empêche les enfants de crier et de pleurer; il prétend que ces cris et ces plaintes aident à les faire croître, et sont pour le corps une sorte d'exercice.

[3] Rien n'est plus dangereux que de laisser les enfants entre les mains des domestiques, surtout dès qu'ils approchent de l'âge de raison. On en reconnaît,

XXVI. Lycurgue n'avait pas voulu qu'on confiât les enfants de Sparte à des mercenaires, à des esclaves achetés à prix d'argent. Il n'était pas libre aux parents de les élever à leur fantaisie : dès qu'ils avaient atteint l'âge de sept ans, il les prenait, et les distribuait en différentes classes, pour être élevés en commun sous la même discipline et s'accoutumer à jouer et à travailler ensemble. Il avait donné pour chef à chaque classe celui des jeunes gens qui avait le plus d'intelligence, et qui s'était montré le plus brave dans les combats. Les enfants avaient toujours l'œil sur lui ; ils exécutaient tous ses ordres, et souffraient sans murmurer toutes les punitions qu'il leur imposait. Ainsi toute leur éducation n'était proprement qu'un apprentissage d'obéissance. Les vieillards assistaient à leurs jeux, et jetaient souvent entre eux des sujets de dispute et de querelle, afin de connaître à fond leur caractère, de juger s'ils auraient de la hardiesse et s'ils seraient incapables de fuir devant l'ennemi. Ils n'apprenaient les lettres que pour le besoin ; tout le reste de leur instruction consistait à savoir obéir, supporter les travaux et vaincre. A mesure qu'ils avançaient en âge, on les appliquait à des exercices plus forts ; on leur rasait la tête, on les obligeait d'aller sans chaussure, et le plus souvent on les faisait jouer ensemble tout nus.

XXVII. Parvenus à l'âge de douze ans, ils ne portaient plus de tunique [1], et on ne leur donnait par an qu'un simple manteau. Ils étaient toujours sales, et ne se peignaient ni ne se parfumaient jamais, excepté certains jours de l'année où cette douceur leur était permise. Chaque bande couchait dans la même salle, sur des paillasses qu'ils faisaient eux-mêmes avec les bouts des roseaux qui croissent sur les bords de l'Eurotas, et qu'ils cueillaient en les rompant avec leurs mains, sans se servir d'aucun instrument. L'hiver, ils étendaient sur ces joncs des espèces de couvertures qu'ils appellent lycophons, aux-

on en avoue les inconvénients; mais on ne se corrige pas. Le passage de Platon que Plutarque cite est dans son *Premier Alcibiade*.

[1] La tunique était l'habillement qu'ils portaient sur la peau même; on ne leur laissait alors que le manteau, afin de les endurcir aux intempéries de l'air.

quelles on attribue la vertu d'échauffer. C'était à cet âge que ceux qui commençaient à acquérir de la réputation avaient des jeunes gens qui s'attachaient à eux et qui les suivaient partout. Les vieillards, de leur côté, les surveillaient davantage, se rendaient plus assidus à leurs exercices, à leurs combats et à leurs jeux. Ils le faisaient, non par manière d'acquit, mais avec autant d'intérêt que s'ils eussent été les pères, les maîtres et les instituteurs de tous ces enfants. Il n'y avait pas un seul instant, ni un seul endroit, où l'enfant qui faisait une faute ne trouvât quelqu'un qui avait soin de le reprendre et de le châtier. Outre cela, ils avaient pour gouverneur un des principaux et des plus vertueux citoyens, qui donnait pour chef à chaque bande le plus sage et le plus courageux d'entre les jeunes gens qu'ils appellent irènes. On donne ce nom à ceux qui depuis deux ans sont sortis de l'enfance, et celui de mellirènes[1] aux plus âgés des enfants.

XXVIII. Cet irène, âgé de vingt ans, commandait sa bande dans les combats; et pendant la paix il s'en servait comme d'esclaves pour faire le souper. Il ordonnait aux plus forts d'aller chercher le bois; les plus faibles apportaient les légumes qu'ils avaient dérobés ou dans les jardins, ou dans les salles des repas publics, en s'y glissant avec autant de précaution que d'adresse. S'ils étaient surpris, on les fouettait rudement pour avoir été négligents ou maladroits. Ils dérobaient également tout ce qu'ils pouvaient trouver de viande, étant fort habiles à saisir les occasions, quand ils voyaient quelqu'un dormir ou garder avec négligence. S'ils étaient pris sur le fait, on les punissait du fouet, et on les forçait de jeûner : ils ne faisaient même ordinairement qu'un léger repas, afin qu'obligés de fournir eux-mêmes à leurs besoins, ils devinssent nécessairement plus rusés et plus hardis. C'était surtout pour cette raison qu'on les laissait peu manger : un motif accessoire était de les faire croître; car le corps prend de la hauteur lorsque les esprits animaux n'ont pas à élaborer cette quantité

[1] Qui doivent être bientôt irènes.

de viandes dont le poids les captive et les déprime, ou ne les laisse s'étendre qu'en largeur. Ils s'élèvent alors facilement à cause de leur légèreté, et le corps devient élancé, parce que rien ne s'oppose à son accroissement. Cela contribue même à la beauté; des corps minces et déliés obéissent mieux à la nature, qui tend à leur donner une belle conformation. Au contraire, ceux à qui trop de nourriture donne un excès d'embonpoint lui résistent par leur pesanteur. On voit que les enfants dont les mères ont été purgées pendant leur grossesse sont plus beaux et ont la taille plus fine, parce que la matière dont leur corps est formé est plus légère, et cède plus facilement à la nature qui lui donne sa forme. Laissons à d'autres à en rechercher la cause. Au reste, ces enfants quand ils dérobaient craignaient si fort d'être découverts, qu'un d'eux, à ce qu'on rapporte, ayant pris un renardeau qu'il avait caché sous sa robe, se laissa déchirer le ventre par cet animal à coups d'ongles et de dents, sans jeter un seul cri, et aima mieux mourir que d'être découvert. Ce fait n'est pas incroyable, quand on voit encore aujourd'hui des enfants de Sparte expirer sous les verges, sur l'autel de Diane Orthia.

XXIX. Le souper fini, l'irène, étant encore à table, ordonnait à un des enfants de chanter; il proposait à un autre quelque question dont la réponse demandait de la réflexion et du jugement : par exemple, quel était le plus homme de bien de la ville; ce qu'il pensait d'une telle action. Par là on les accoutumait dès leur enfance à juger les actions honnêtes et à s'informer avec soin des mœurs des citoyens. L'enfant à qui l'on avait demandé quel était le meilleur ou le plus mauvais citoyen hésitait-il à répondre, on regardait son embarras comme la marque d'un naturel lâche, et qu'aucun sentiment d'honneur n'excitait à la vertu. La réponse devait être prompte, appuyée de sa raison ou de sa preuve, et énoncée en peu de mots. Celui qui répondait négligemment était puni par l'irène, qui le mordait au pouce. Souvent c'était en présence des vieillards et des magistrats qu'il leur infligeait les châtiments, afin qu'ils pussent juger s'il les punissait à propos et avec justice.

On ne l'arrêtait jamais quand il les châtiait; mais après que les enfants s'étaient retirés, il était lui-même puni, s'il avait mis dans la peine trop de sévérité ou trop d'indulgence. Les jeunes gens qui s'étaient attachés à ces enfants partageaient leur bonne et leur mauvaise réputation; et l'on rapporte qu'un enfant qui se battait contre un autre ayant laissé échapper un cri qui prouvait de la lâcheté, son ami fut mis à l'amende par les magistrats. L'amour était si chaste à Lacédémone, que les femmes les plus honnêtes s'attachaient aussi à de jeunes filles; mais ces attachements ne produisaient aucune jalousie : il était plutôt une source d'amitié entre ceux qui aimaient les mêmes personnes; ils travaillaient à l'envi avec le plus grand zèle à qui rendrait son ami plus vertueux.

XXX. Ils formaient les enfants à une manière de parler vive et piquante, assaisonnée de grâce, et qui renfermât beaucoup de sens en peu de paroles. Lycurgue, comme nous l'avons déjà dit, avait donné à sa monnaie de fer un grand poids et peu de valeur; il fit tout le contraire pour *la monnaie* du discours : il voulut que dans un petit nombre de mots simples elle contînt des pensées d'un grand prix. Il accoutumait les enfants, par une longue habitude du silence, à être sentencieux et serrés dans leurs reparties. De fréquentes débauches énervent et rendent stériles ceux qui s'y livrent : de même l'intempérance de la langue rend le discours lâche et vide de sens. Un Athénien se moquait un jour devant Agis, roi de Sparte, des courtes épées des Lacédémoniens, et disait que les bateleurs les escamotaient[1] facilement en plein théâtre. « C'est cependant avec ces épées si courtes, lui répondit Agis, que nous atteignons nos ennemis. » Pour moi, je trouve que le style laconique, malgré sa brièveté, va droit au but et frappe ceux qui l'écoutent. Lycurgue était lui-même très-concis et très-sentencieux dans son langage, à en juger par les réponses qu'on a conservées de lui; telle est celle-ci sur le gouvernement, à un homme qui lui conseillait d'établir la

[1] Il y a dans le grec, *les avalaient*.

démocratie à Lacédémone : « Commence, lui dit-il, par l'établir dans ta maison. » Cette autre sur les sacrifices, quand on lui demanda pourquoi il n'avait prescrit que des victimes si petites et de si peu de valeur : « Afin, dit-il, que nous ayons toujours de quoi honorer les dieux. » Celle-ci encore sur les combats : « Je n'ai défendu aux citoyens que les combats où l'on tend les mains. » On cite de lui d'autres réponses semblables, tirées de ses lettres aux Spartiates : « Vous me demandez comment nous repousserons les incursions de nos ennemis; ce sera en demeurant toujours pauvres, et ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'autre. » Ils lui avaient demandé s'il entourerait Lacédémone de murailles : « Une ville, leur répondit-il, n'est jamais sans murailles quand elle a dans son enceinte de vaillants citoyens. » Au reste, on ne peut assurer que ces lettres et d'autres semblables soient de lui. Les Lacédémoniens étaient ennemis des longs discours, comme le prouvent les bons mots que je vais rapporter. Un homme disait un jour à contre-temps de fort bonnes choses : « Mon ami, lui dit le roi Léonidas, vous tenez hors de propos de fort bons propos. » On demandait à Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoi ce législateur avait fait si peu de lois : « C'est, répondit-il, qu'il faut peu de lois à ceux qui parlent peu. » On blâmait le sophiste Hécatée de ce qu'admis à un de leurs soupers, il avait passé tout le temps du repas sans rien dire. « Celui qui sait parler, dit Archidamidas, sait aussi quand il doit le faire. » Voici des exemples de ces reparties piquantes et assaisonnées de grâce, dont j'ai parlé plus haut. Démarate, importuné par les questions déplacées d'un fâcheux qui lui demandait sans cesse quel était le plus homme de bien de Lacédémone, lui répondit : « C'est celui qui te ressemble le moins. » On louait un jour des Éléens devant Agis, sur l'équité de leurs jugements aux jeux Olympiques : « Belle merveille, dit-il, que les Éléens soient en cinq ans justes un jour ! » Un étranger, qui voulait prouver son affection pour les Spartiates, disait que dans son pays on l'appelait l'ami des Lacédémoniens. « Il vaudrait

mieux, lui dit Théopompe, qu'on vous appelât l'ami de vos concitoyens. » Un rhéteur athénien traitait les Spartiates d'ignorants : « Vous avez raison, lui dit Plistonax; nous sommes les seuls qui n'ayons appris de vous rien de mal. » On demandait à Archidamidas combien ils étaient de Spartiates : « Assez, répondit-il, pour chasser les méchants. » Leurs plaisanteries mêmes peuvent faire juger de l'habitude qu'ils avaient de ne rien dire d'inutile et de ne laisser échapper aucune parole qui ne renfermât un sens profond. On proposait à un Spartiate d'aller entendre un homme qui imitait parfaitement le rossignol : « J'ai, dit-il, entendu le rossignol lui-même. » Un autre, après avoir lu cette épitaphe :

Tandis qu'ils éteignaient l'ardente tyrannie,
Au pied de Sélinunte ils perdirent la vie.

« Ils méritaient la mort, dit-il, pour avoir éteint la tyrannie, au lieu de la laisser brûler tout entière [1]. » Un jeune homme offrait à un de ses amis des coqs qui se faisaient tuer en combattant : « Je ne veux point de ceux-là, lui dit-il, mais de ceux qui tuent leurs adversaires. » Un autre, voyant des hommes qui allaient en litière à la campagne : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je m'asseye jamais dans une place d'où je ne pourrais me lever devant un vieillard! » Ce langage sentencieux et plein d'énergie a fait dire avec raison que laconiser, c'était moins s'appliquer aux exercices du corps qu'à l'étude de la sagesse.

XXXI. On ne les instruisait pas avec moins de soin à faire des vers et des chansons qu'à parler avec élégance et avec pureté. Il y avait dans leurs poésies une sorte d'aiguillon qui excitait le courage, leur inspirait un véritable enthousiasme et les enflammait pour les belles actions. Le style en était simple et mâle, les sujets graves et propres à former les mœurs. C'était le plus souvent l'éloge de ceux qui étaient morts pour la défense de leur patrie, et dont on vantait le bonheur; c'était la censure de ceux qui avaient montré de la

[1] Je ne vois là qu'un jeu de mots assez froid.

peur, et dont on dépeignait la vie triste et malheureuse; c'était, selon la convenance des âges, ou la promesse d'être un jour vertueux, ou le témoignage glorieux de l'être maintenant. Il ne sera pas hors de propos de rendre cela sensible par un exemple. Dans les fêtes publiques, tous les citoyens étaient divisés en trois chœurs, suivant les trois différents âges. Le premier, composé de vieillards, commençait ainsi :

Nous avons eu tous en partage,
Dans la jeunesse, le courage.

Le second, celui des jeunes gens, répondait :

Nous sommes tous dignes de vous;
N'en doutez pas, éprouvez-nous.

Le troisième, celui des enfants, finissait ainsi :

Nous aurons, vous pouvez le croire,
Plus de courage et plus de gloire.

En général, si l'on considère les poésies lacédémoniennes qui se sont conservées jusqu'à nous, et les airs militaires qu'ils chantaient sur la flûte quand ils marchaient à l'ennemi, on reconnaîtra que Terpandre et Pindare ont eu raison d'associer la valeur avec la musique. Le premier a dit, en parlant de Lacédémone :

C'est là qu'on voit fleurir la brillante jeunesse,
Qu'on entend ces doux sons qu'enfantent mille voix;
Et l'exacte équité, par ses utiles lois,
Fait régner l'abondance et mûrir la sagesse.

Pindare a dit de même :

Sparte unit à la fois le conseil des vieillards,
L'ardeur des jeunes gens, dignes enfants de Mars,
Le fer étincelant, la danse, la musique,
Les fêtes, les plaisirs, l'allégresse publique.

Ces deux poëtes nous représentent les Spartiates aussi passionnés pour la musique que pour la guerre. En effet,

La musique s'accorde au son bruyant des armes,

a dit un de leurs poëtes. Avant le combat leur roi sacrifiait toujours aux Muses, sans doute pour rappeler aux soldats

l'éducation qu'ils avaient reçue et le jugement qu'on porterait d'eux, pour les animer par ce souvenir à braver les dangers et à faire des actions dignes d'être célébrées.

XXXII. Dans ces occasions, on relâchait en faveur des jeunes gens la rigueur de la discipline ; on ne les empêchait pas d'avoir soin de leur chevelure, d'orner leurs habits et leurs armes; on voyait avec plaisir qu'ils fussent gais et bouillants d'ardeur, comme de jeunes chevaux, dans un jour de bataille, hennissent et sont pleins de feu. Quoique dès leur enfance ils prissent soin de leurs cheveux, ils les soignaient encore davantage dans ces jours de danger; ils les parfumaient et les séparaient en deux. Ils se souvenaient de ce mot de Lycurgue, qu'une longue chevelure augmente la beauté et rend la laideur plus terrible. Leurs exercices étaient plus doux dans les camps que dans les gymnases, leur genre de vie moins dur, leur conduite moins sujette à être recherchée; et les Spartiates étaient le seul peuple au monde pour qui la guerre fût un délassement des travaux qui les y préparaient.

XXXIII. Quand leurs troupes étaient sous les armes en présence de l'ennemi, le roi, après avoir sacrifié une chèvre, ordonnait à tous les soldats de mettre des couronnes sur leur tête, et aux musiciens de jouer sur la flûte l'air de Castor. Lui-même entonnait le chant qui était le signal de la charge. C'était un spectacle aussi majestueux que terrible de les voir marcher en cadence, au son de la flûte, sans jamais rompre leurs rangs, sans donner aucun signe de crainte, et aller d'un pas grave et d'un air joyeux affronter les plus grands périls. Car il est vraisemblable que des hommes ainsi disposés ne sont agités ni par la crainte ni par la colère; qu'ils conservent une fermeté, une hardiesse et une assurance inébranlables, qui naissent de la confiance où ils sont que les dieux les protègent. Le roi marchait à l'ennemi, accompagné d'un de ceux qui avaient été vainqueurs à un des grands jeux de la Grèce. On raconte à ce sujet qu'un athlète lacédémonien refusa une somme considérable qu'on lui offrait, pour

l'engager à ne pas combattre aux jeux olympiques. Il terrassa son adversaire; et quelqu'un lui ayant dit : « Quel si grand « avantage retires-tu maintenant de ta victoire? » il répondit en souriant : « Je marcherai devant le roi en allant au com- « bat. » Quand ils avaient vaincu et mis en fuite l'ennemi, ils ne le poursuivaient qu'autant qu'il fallait pour assurer la victoire. Ils s'arrêtaient alors, persuadés qu'il n'était ni généreux ni digne d'un peuple de la Grèce de tuer et de tailler en pièces des gens qui s'avouent vaincus en prenant la fuite. Cette conduite ne leur était pas moins utile qu'honorable : ceux qui combattaient contre eux, voyant qu'ils faisaient main basse sur tout ce qui résistait et qu'ils épargnaient les fuyards, trouvaient plus d'avantage à fuir qu'à leur tenir tête.

XXXIV. Le sophiste Hippias dit que Lycurgue fut un grand homme de guerre, et qu'il se trouva à plusieurs expéditions. Philostéphanus lui attribue la division de la cavalerie en compagnies, qu'on appelait *ulames*, composées chacune de cinquante cavaliers, qui se formaient en carré. Mais Démétrius de Phalère prétend qu'il ne fit jamais la guerre, et qu'il établit son gouvernement en temps de paix. Il est certain que l'institution de la trêve qui s'observe pendant les jeux olympiques, et qu'on dit son ouvrage, prouve un caractère doux et pacifique. Aussi quelques écrivains, et entre autres Hermippus, disent-ils que Lycurgue n'avait pas eu d'abord la pensée de régler avec Iphitus ce qui regardait ces jeux; mais que, s'y étant trouvé par hasard dans ses voyages, il entendit derrière lui, pendant qu'il y assistait, comme la voix d'un homme qui lui témoignait sa surprise et le blâmait de ce qu'il n'obligeait pas ses citoyens à prendre part à une fête si solennelle. Il se tourna pour voir qui lui parlait; et n'ayant vu personne, il regarda cette voix comme un avertissement des dieux. Il alla sur-le-champ trouver Iphitus, régla avec lui les cérémonies des jeux, et leur donna plus d'éclat et de stabilité qu'ils n'en avaient eu jusqu'alors.

XXXV. L'éducation des Spartiates s'étendait jusqu'aux hommes faits : on ne laissait à personne la liberté de vivre à son

gré. La ville même était comme un camp, où l'on menait le genre de vie prescrit par la loi, où chacun savait ce qu'il devait faire pour le public, où tous étaient persuadés qu'ils n'étaient pas à eux-mêmes, mais à la patrie. Lorsqu'ils n'avaient pas reçu d'ordre particulier, et qu'ils n'avaient rien à faire, ils surveillaient les enfants, leur enseignaient quelque chose d'utile ou s'instruisaient eux-mêmes auprès des vieillards. Car une des plus belles et des plus heureuses institutions de Lycurgue, c'était d'avoir ménagé aux citoyens le plus grand loisir, en leur défendant de s'occuper d'aucune espèce d'ouvrage mercenaire. Ils n'avaient pas besoin de travailler, de se donner de la peine pour amasser des richesses, qu'il avait rendues inutiles et par conséquent méprisables. Les Ilotes labouraient les terres pour eux, et leur en rendaient un certain revenu. On raconte qu'un Spartiate se trouvant à Athènes un jour qu'on y rendait la justice, et ayant su qu'on venait de condamner pour cause d'oisiveté [1] un citoyen qui s'en retournait chez lui fort triste, accompagné de ses amis, qui partageaient sa peine, il pria ses voisins de lui montrer ce citoyen qui était puni pour avoir vécu en homme libre : tant ils regardaient comme une occupation basse et servile d'exercer des arts mécaniques et de travailler pour amasser des richesses!

XXXVI. Les procès sortirent de Sparte avec l'argent. Comment auraient-ils pu subsister dans une ville où il n'y avait plus ni richesse ni pauvreté, d'où l'égalité avait banni la disette, où la frugalité entretenait l'abondance? Tant qu'ils n'avaient point de guerre, ce n'était dans la ville que fêtes, que danses, que banquets, que parties de chasse, qu'exercices ou entretiens communs. Ceux qui avaient moins de trente ans n'allaient jamais au marché ; ils faisaient faire par leurs parents, ou par la personne qui s'était attachée à eux,

[1] A Athènes, tout citoyen était obligé de travailler et de rendre compte de l'emploi de son temps. Ce Spartiate, qui dans les *Apophthegmes* est nommé Hérondas, jugeant de l'Athénien d'après les idées et les usages de son propre pays, est curieux de connaître un homme qui a été condamné pour une chose qui à Lacédémone était le privilége des hommes libres.

tout ce qu'il leur fallait pour leur ménage. Les vieillards eux-mêmes auraient eu honte de donner trop de temps à des soins de cette espèce, et de ne pas passer la plus grande partie du jour dans les gymnases ou dans les salles destinées à la conversation. Ils s'y réunissaient pour s'entretenir de choses honnêtes; et jamais il n'y était question des moyens de trafiquer et de s'enrichir. Les sujets ordinaires de leurs conversations étaient l'éloge des belles actions et la censure des mauvaises; et ils le faisaient avec un ton de plaisanterie et de gaieté qui sous le voile d'un léger badinage cachait des instructions et des avis propres à corriger.

XXXVII. Lycurgue lui-même n'était pas d'une austérité qui ne se déridât jamais. Ce fut lui qui, au rapport de Sosibius, consacra dans les salles communes une petite statue du dieu Ris. Il voulait que la gaieté se mêlât à leurs repas et à leurs assemblées, comme le plus doux assaisonnement de leur travail et de leur table. En général, il accoutuma les citoyens à ne pas vouloir, à ne pas même savoir vivre seuls, mais à être toujours, comme les abeilles, unis pour le bien public, toujours rangés autour de leurs chefs, toujours hors d'eux-mêmes, par une sorte de ravissement divin, par une ambition constante d'être tout entiers à leur patrie; et c'est un sentiment qu'il est aisé de reconnaître dans quelques-unes de leurs paroles. Pédarète, n'ayant pas été nommé pour un des trois cents qui composaient le conseil, s'en retourna de l'assemblée plein de satisfaction et de joie de voir que Sparte avait trois cents citoyens meilleurs que lui. Polycratidas avait été envoyé en ambassade avec d'autres Lacédémoniens auprès des généraux du roi de Perse, qui leur demandèrent s'ils venaient de leur chef ou de la part de leur république : « Si nous réussissons, répondit Polycratidas, c'est de la part « de notre république; sinon, c'est de notre chef. » Des Amphipolitains, étant allés à Lacédémone, rendirent visite à Argiléonis, mère de Brasidas, qui leur demanda si son fils était mort en homme d'honneur et en digne Spartiate; ces étrangers lui donnèrent les plus grands éloges, et dirent que Sparte

n'avait pas de citoyen aussi brave que lui : « Que dites-vous « là? leur dit Argiléonis. Brasidas était un homme de cœur; « mais Lacédémone a bien d'autres citoyens plus braves que « lui. »

XXXVIII. Lycurgue, qui, comme nous l'avons dit, avait d'abord composé le sénat de ceux qui l'avaient secondé dans son entreprise, ordonna que dans la suite à la mort d'un sénateur on choisirait pour le remplacer le plus vertueux des citoyens qui auraient passé soixante ans. C'était sans doute le combat le plus glorieux et le plus digne d'envie que des hommes pussent avoir entre eux. Il ne s'agissait pas d'y choisir celui qui était supérieur à tous les autres par la force ou la légèreté; mais le plus sage et le plus vertueux entre les vertueux et les sages y remportait le prix de la vertu, pour toutes les époques de sa vie; et ce prix était une grande autorité dans la république, qui rendait maître de la vie, de la mort et de la réputation des citoyens, en un mot, de leurs plus grands intérêts. Voici quelle était la forme de leur élection. Le peuple s'assemblait sur la place publique : des hommes choisis s'enfermaient dans une maison voisine, d'où ils ne pouvaient voir personne ni en être vus; ils entendaient seulement le bruit du peuple, qui dans ces élections, comme dans toutes les autres affaires, donnait son suffrage par ses cris. Les compétiteurs n'étaient pas introduits tous à la fois dans l'assemblée; ils passaient l'un après l'autre, dans un grand silence, selon le rang que le sort leur avait marqué. Les électeurs, enfermés dans la maison voisine, marquaient à chaque fois sur des tablettes le degré du bruit qu'ils avaient entendu; et comme ils ne pouvaient savoir pour lequel des candidats il avait été fait, ils écrivaient : Pour le premier, pour le second, pour le troisième, et ainsi de suite, selon l'ordre où ils étaient entrés dans l'assemblée. Celui qui avait eu les acclamations les plus fortes et les plus nombreuses était déclaré sénateur. Aussitôt on le couronnait de fleurs, et il allait dans les temples rendre grâces aux dieux, suivi d'une foule de jeunes gens qui lui donnaient à l'envi les plus grands

éloges, et d'une troupe de femmes qui chantaient des hymnes en son honneur et le félicitaient sur la vie vertueuse qu'il avait toujours menée. Chacun de ses parents lui servait une collation en lui disant : « La ville honore ta vertu par ce « banquet. » Après les avoir tous visités, il se rendait à la salle des repas publics, où les choses se passaient à l'ordinaire, excepté qu'on lui servait deux portions, dont il mettait l'une à part. Après le souper, ses parentes se trouvaient à la porte de la salle; il appelait celle qu'il estimait le plus, et lui donnait la portion qu'il avait gardée : il lui disait qu'il avait reçu cette portion comme un prix d'honneur, et qu'il la lui donnait de même. Les autres femmes la reconduisaient chez elle, en lui prodiguant les mêmes marques d'estime que son parent avait reçues.

XXXIX. On ne trouve pas moins de sagesse dans les lois de Lycurgue sur les funérailles. D'abord, pour bannir des esprits toute superstition, il permit d'enterrer les morts dans la ville; il ne défendit même pas de placer les tombeaux auprès des temples, afin d'accoutumer par là les jeunes gens au spectacle et à la pensée de la mort; de leur apprendre à l'envisager sans crainte et sans horreur, à ne pas se croire souillés pour avoir touché un corps mort ou pour avoir passé près d'un sépulcre. En second lieu, il défendit de rien enterrer avec les morts, et ordonna seulement qu'on les enveloppât d'un drap rouge et de feuilles d'olivier. Il n'était permis d'inscrire sur les tombeaux que les noms des hommes morts à la guerre ou des femmes consacrées à la religion. Il borna à onze jours la durée du deuil ; on le quittait le douzième, après avoir fait un sacrifice à Cérès : car il ne voulut pas les laisser un seul instant dans l'oisiveté et dans l'inaction. Il unissait toujours au devoir l'encouragement à la vertu ou l'horreur du vice, et remplissait toute la ville d'exemples vivants, au milieu desquels les citoyens étaient élevés; ils les avaient sans cesse devant les yeux, et étaient nécessairement conduits et formés au bien par la vue de ces grands modèles.

XL. Ce fut par le même motif qu'il ne permit pas indiffé-

remment à tout le monde de voyager et de parcourir les pays étrangers, où les citoyens auraient pu contracter des habitudes et des mœurs licencieuses et adopter sur le gouvernement des idées contraires à celles qu'il leur avait données. Il chassa aussi de Sparte tous les étrangers qui y venaient sans aucun but utile et par un simple motif de curiosité; non qu'il craignît, comme l'a cru Thucydide, qu'ils adoptassent la forme de son gouvernement et qu'ils apprissent à pratiquer la vertu, mais plutôt de peur qu'ils ne fussent pour les citoyens des maîtres du vice. En effet, avec les étrangers il entre nécessairement dans une ville de nouveaux propos : ces propos produisent de nouveaux sentiments, et ces sentiments ne manquent jamais de faire germer une foule de passions et de goûts qui troublent l'ordre politique, comme, dans la musique, les faux tons détruisent l'harmonie. Il croyait donc qu'on devait défendre une ville de la corruption des mœurs avec plus de soin qu'on n'en ferme les portes aux personnes infectées de maladies contagieuses.

XLI. Dans tout ce que nous avons vu jusqu'ici des lois de Lycurgue, nous ne trouvons aucune trace de l'injustice et de la violence qu'on leur reproche. Elles étaient, dit-on, très propres à inspirer du courage, mais fort peu capables de faire pratiquer la justice. Cette inculpation tombe sans doute sur ce qu'on appelait à Sparte l'embuscade, si toutefois cet établissement est de Lycurgue, comme le prétend Aristote. C'est là ce qui aura fait concevoir à Platon même la mauvaise opinion qu'il avait du gouvernement de Sparte et de son législateur. Voici en quoi cette embuscade consistait. Les gouverneurs des jeunes gens envoyaient de temps en temps courir dans la campagne ceux à qui ils connaissaient le plus d'adresse et de prudence, et ne leur donnaient que des poignards avec les vivres nécessaires. Ces jeunes gens, se dispersant chacun de son côté, se tenaient pendant le jour cachés tranquillement dans des endroits couverts, et n'en sortaient qu'à la nuit pour se répandre dans les grands chemins et égorger tous les Ilotes qu'ils rencontraient. Souvent même en plein jour ils tuaient

dans les champs les plus forts et les plus robustes de ces esclaves. Thucydide, dans sa *Guerre du Péloponèse,* raconte que ceux d'entre les Ilotes que les Spartiates avaient affranchis à cause de leur courage, et qu'ils avaient conduits dans les temples pour remercier les dieux de leur liberté, disparurent bientôt après, au nombre de plus de deux mille, sans que personne ait jamais pu savoir comment ils étaient morts. Aristote dit même que les éphores dès qu'ils étaient entrés en charge déclaraient la guerre aux Ilotes, afin qu'il fût permis de les tuer. Les Spartiates les traitaient en tout temps avec la plus grande dureté; ils les forçaient de boire avec excès, et les menaient dans cet état dans les salles où l'on mangeait, pour montrer aux jeunes gens combien l'ivresse était honteuse. Là ils les obligeaient de chanter des chansons obscènes, de danser d'une manière indécente et ridicule, et leur défendaient tout ce que ces amusements avaient de décent et d'honnête. Aussi, dans l'expédition que les Thébains firent longtemps après dans la Laconie, lorsqu'ils ordonnaient aux Ilotes qu'ils avaient faits prisonniers de chanter les poésies de Terpandre, d'Alcman et de Spendon le Lacédémonien, ils s'y refusaient, en disant que leurs maîtres le leur avaient défendu. Lors donc qu'on a dit qu'à Lacédémone les hommes libres le sont autant qu'on peut l'être, et que les esclaves sont dans l'excès de l'esclavage, on a marqué avec assez de justesse la différence de ce gouvernement d'avec les autres. Pour moi, je pense que les Spartiates n'exercèrent ces cruautés que longtemps après Lycurgue, et surtout après ce grand tremblement de terre que Sparte éprouva et dont les Ilotes profitèrent pour se soulever, de concert avec les Messéniens : révolte qui causa des maux affreux dans tout le pays et mit la ville elle-même dans le plus grand danger où elle se fût jamais trouvée. Je ne saurais imputer à Lycurgue un établissement aussi horrible que celui de l'embuscade, quand je juge de son caractère par la douceur et la justice qu'il montra dans toute sa conduite, et auxquelles les dieux même avaient rendu témoignage.

XLII. Lorsque ses principaux établissements se furent af-

fermis par un assez long usage, que la forme du gouvernement eut pris assez de consistance pour pouvoir se maintenir et se conserver d'elle-même, alors, comme Dieu après avoir formé le monde éprouva, dit Platon[1], une joie vive en lui voyant faire ses premiers mouvements, de même Lycurgue, charmé de la beauté et de la majesté de ses lois, ravi de les voir, pour ainsi dire, marcher seules et remplir leur destination, voulut, autant que le pouvait la prudence humaine, les rendre immuables et immortelles. Il assembla tous les citoyens, leur dit que son gouvernement était sous tous les rapports fait pour rendre le peuple vertueux et pour assurer par là son bonheur; qu'il restait un seul point, à la vérité le plus important de tous, mais qu'il ne le leur communiquerait qu'après avoir consulté l'oracle d'Apollon. Il les exhorta à observer fidèlement les lois qu'il leur avait données, sans y rien changer ni altérer jusqu'à son retour de Delphes ; qu'alors il remplirait lui-même exactement ce que le dieu lui aurait ordonné. Ils lui promirent tous une entière obéissance, et le pressèrent de partir. Avant de les quitter, il fit prêter serment d'abord aux deux rois et aux sénateurs, ensuite à tous les citoyens, de maintenir pendant tout le temps de son absence la forme de gouvernement qu'il avait établie, et il partit. Arrivé auprès de l'oracle, il fit un sacrifice au dieu, et lui demanda si ses lois étaient assez bonnes pour faire le bonheur des Spartiates et les rendre vertueux. Apollon lui répondit que ses lois étaient parfaites, et que Sparte tant qu'elle conserverait sa forme de gouvernement effacerait la gloire de toutes les autres villes.

XLIII. Lycurgue mit cet oracle par écrit, et l'envoya à Lacédémone. Il fit ensuite un second sacrifice, embrassa ses amis et son fils; et, pour ne pas dégager ses citoyens du serment qu'ils avaient fait, il résolut de se laisser mourir. Il était à cet âge où l'homme en conservant encore assez de force pour aimer la vie est mûr aussi pour la quitter : il se trouvait d'ail-

[1] In *Tim.*, t. III, p. 37.

leurs dans la situation la plus heureuse où il pût espérer de parvenir. Il mourut donc en s'abstenant de manger, persuadé que la mort d'un homme d'État ne doit pas être inutile à la république ni la fin de sa vie oisive, mais qu'on doit y reconnaître ses actions précédentes et ses vertus. Il sentait aussi qu'après les grandes choses qu'il avait exécutées sa mort mettrait le comble à son bonheur et garantirait à ses concitoyens, qui avaient juré d'observer ses lois jusqu'à son retour, la durée de tous les biens qu'il leur avait procurés pendant sa vie. Il ne se trompa point dans ses conjectures : Sparte pendant l'espace de cinq cents ans, qu'elle observa les lois de Lycurgue, dut à la sagesse de son gouvernement, et à la gloire qui en fut le fruit, l'avantage d'être la première ville de la Grèce. Les quatorze rois qui suivirent depuis ce législateur jusqu'à Agis, fils d'Archidamus, ne firent aucun changement à ces lois; car l'établissement des éphores, loin de relâcher les ressorts du gouvernement, ne fit que les tendre davantage; il paraissait favorable au peuple, et servit à favoriser l'aristocratie.

XLIV. Mais sous le règne d'Agis l'argent commença à se glisser dans Sparte, et l'argent donna entrée à l'avarice et à la cupidité. Ce changement vint de Lysandre, qui, incapable de se laisser prendre lui-même à l'appât de l'or, remplit sa patrie de l'amour des richesses et du luxe, et en y rapportant des sommes immenses d'or et d'argent, qu'il avait tirées de la guerre, renversa toutes les lois de Lycurgue. Tant qu'elles furent en vigueur Sparte parut moins une ville sagement gouvernée que la maison bien réglée d'un homme sage et religieux; ou plutôt, comme les poëtes ont feint qu'Hercule avec sa peau de lion et sa massue parcourait l'univers pour châtier les voleurs et les tyrans, de même Sparte, avec une simple scytale et un méchant manteau, commandait à toute la Grèce, qui se soumettait volontairement à son empire; elle détruisait les tyrannies et les puissances injustes qui opprimaient les villes; son seul arbitrage terminait les guerres, apaisait les séditions, et le plus souvent sans remuer même

un bouclier; elle n'avait besoin que d'envoyer un ambassadeur, aux ordres duquel tous les peuples se soumettaient aussitôt; comme on voit les abeilles, à l'aspect de leur roi, se ranger avec empressement autour de lui : tant elle se faisait respecter par la justice et la sagesse de son gouvernement! Je m'étonne après cela qu'on ait dit que les Lacédémoniens savaient obéir, mais qu'ils ne savaient pas commander; et qu'on ait loué ce mot du roi Théopompe, à qui l'on disait que Sparte ne se maintenait que par le talent de ses rois pour gouverner. « C'est plutôt, répondit-il, par l'obéissance de ses « citoyens. » Mais les peuples ne restent pas longtemps soumis à ceux qui ne savent pas commander; et la soumission des sujets est le fruit de la science des chefs. Celui qui conduit bien se fait bien suivre; et comme la perfection du talent de l'écuyer consiste à rendre un cheval doux et docile au frein, l'effet de la science d'un roi est de former ses peuples à l'obéissance.

XLV. Les Lacédémoniens, non contents de persuader la soumission aux autres peuples, leur inspiraient encore le désir de les avoir pour chefs et de suivre leurs ordres. Les étrangers ne leur demandaient ni vaisseaux, ni argent, ni troupes, mais seulement un général spartiate; et quand ils l'avaient obtenu, ils lui obéissaient avec autant de respect que de crainte. C'est ainsi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas, et tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas et à Agésilas. Ils regardaient ces généraux comme les réformateurs des peuples et des rois à qui on les envoyait; mais ils voyaient toujours dans Sparte la maîtresse des autres villes dans l'art de bien vivre et de bien gouverner. C'est, je crois, sur cela qu'est fondée la raillerie de Stratonicus, qui ordonnait aux Athéniens de célébrer des mystères et des fêtes religieuses, aux Éléens de donner des jeux publics, en quoi ils excellaient; et condamnait les Lacédémoniens à être châtiés pour les fautes que ces deux peuples auraient commises. Ce n'était là qu'une plaisanterie; mais Antisthène, le disciple de Socrate, voyant les Thébains s'e-

norgueillir de leur victoire de Leuctres, dit sérieusement qu'ils ressemblaient à des écoliers tout glorieux d'avoir battu leurs maîtres [1]. Cependant l'objet principal de Lycurgue n'avait pas été de laisser sa ville en état de commander aux autres : persuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, est le fruit de sa vertu et de l'harmonie de tous ses membres, il la régla et la disposa de manière que les citoyens, toujours libres et se suffisant à eux-mêmes, se maintinssent aussi longtemps qu'il serait possible dans la pratique de la vertu. C'est aussi sur ce fondement qu'élevèrent leurs plans de république Platon, Diogène, Zénon, et tous ceux dont les ouvrages sur cette matière ont mérité des éloges; mais ils n'ont laissé que des écrits et des discours, et Lycurgue, dont nous n'avons ni discours ni écrits, a réellement établi une république inimitable. Convainquant d'erreur ceux qui prétendent que le sage, tel qu'il est défini par les philosophes, ne peut pas exister, il leur a fait voir une ville entière soumise aux règles de la philosophie; et par là il a surpassé à juste titre la gloire de tous ceux qui ont établi des républiques parmi les Grecs.

XLVI. Voilà pourquoi Aristote a dit que quoique Lycurgue reçoive à Sparte les plus grands honneurs, il n'a pas tous ceux qu'il avait mérités. Cependant on lui a élevé un temple, où tous les ans on lui offre des sacrifices, comme à un dieu. On dit aussi que lorsque ses ossements furent rapportés à Lacédémone, la foudre tomba sur le lieu de sa sépulture [2]; ce qui n'est arrivé à aucun autre des plus grands personnages, si l'on en excepte Euripide, qui mourut longtemps après, en Macédoine, où il fut enterré près de la ville d'Aréthuse : témoignage bien glorieux, et qui justifie les partisans de ce poëte, puisqu'il est le seul qui après sa mort ait eu la même dis-

[1] L'orgueil qu'avait inspiré aux Thébains cette fameuse victoire contribua beaucoup à leur propre perte. Il est vrai aussi que les Spartiates depuis cette sanglante défaite furent presque toujours battus.

[2] Tous les lieux frappés de la foudre étaient regardés comme consacrés par les dieux, qui semblaient par là se les réserver. Aussi à Rome avait-on soin de les renfermer d'un mur semblable à un rebord de puits, nommé de là *putéal*, afin qu'ils ne fussent pas profanés par les pas des hommes.

tinction que l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux. Lycurgue mourut, dit-on, à Cirrha : Apollothémis prétend qu'il se fit porter en Élide; Timée et Aristoxème assurent qu'il finit ses jours en Crète; ce dernier même ajoute que les Crétois montrent son tombeau dans le territoire et près du grand chemin de Pergamie. Il laissa, dit-on, un fils unique nommé Antiorus [1], qui mourut sans enfants, et en qui finit la race de Lycurgue : mais les parents et les amis de ce législateur formèrent une société, qui subsista longtemps, et qui s'assemblait à certains jours, qu'elle appelait lycurgides. Aristocratès, fils d'Hipparque, dit que Lycurgue étant mort en Crète, ses hôtes brûlèrent son corps et en jetèrent les cendres dans la mer. Il les en avait priés lui-même, dans la crainte que si elles étaient jamais rapportées à Lacédémone, les Spartiates ne prétendissent qu'il y était revenu, et que, se croyant par là dégagés de leur serment, ils ne changeassent la forme de gouvernement qu'il avait établie. Voilà ce que j'avais à dire de Lycurgue.

NUMA

I. Incertitude du temps où il a vécu. Son origine. — II. Mort de Romulus. — III. Interrègne qui la suit. — IV. Élection de Numa à la royauté. — V. Son caractère. — VI. Sa vie retirée donne lieu à des récits fabuleux. — VII. Il refuse d'abord la couronne. — VIII. Son père le décide à l'accepter. — IX. Les Romains le reçoivent avec les plus vifs transports de joie. — X. Il change le gouvernement. Ses institutions religieuses. — XI. S'il fut disciple de Pythagore. Ses entretiens avec la déesse Égérie. — XII. Établissement du collége des pontifes. — XIII. Des vestales, et du feu sacré. — XIV. Priviléges des vestales. Punition de leurs fautes. — XV. Temple de Vesta. Déesse Libitine. — XVI. Prêtres saliens et féciaux. — XVII. Peste dans Rome. Bouclier tombé du ciel. — XVIII. — Palais de Numa. Cérémonies religieuses. — XIX. Rapport de ses institutions avec les préceptes de Pythagore. — XX. Influence de la religion sur les mœurs des Romains — XXI. Numa leur inspire le goût de l'agriculture. — XXII. Création des corps et métiers. Loi en faveur des enfants. — XXIII. Réformation du calendrier. — XXIV. Temple de Janus. — XXV. Bonheur du règne de Numa. — XXVI. Sa mort. — XXVII. Ses obsèques. — XXVIII. Ses livres sacrés. — XXIX. Sa gloire s'accroît sous les règnes suivants.

[1] Pausanias l'appelle Encosmus.

M. Dacier fixe l'époque de l'avénement de Numa au trône de Rome à l'an du monde 3236, la 16e olympiade, l'an 39 de Rome, 712 ans avant J.-C. Il place sa mort à l'an du monde 3279, la deuxième année de la 27e olympiade, la 82e de la fondation de Rome, 669 ans avant l'ère chrétienne.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot comprennent le temps de la vie de Numa, depuis l'an 754 jusqu'à l'an 671 avant J.-C., 83 ans après la fondation de Rome.

Parallèle de Lycurgue et de Numa.

I. Malgré l'exactitude avec laquelle les tables généalogiques de la maison de Numa paraissent dressées, il y a sur le temps auquel il a vécu la même diversité d'opinions que pour Lycurgue. Il est vrai qu'un certain Clodius, dans un ouvrage qui a pour titre : *De la Correction des temps*, assure que lors de la prise et du pillage de Rome par les Gaulois les anciennes tables furent perdues, et que celles qu'on a aujourd'hui ont été falsifiées pour flatter quelques familles qui voulaient absolument faire remonter leur origine aux premières races et aux plus illustres maisons de Rome, quoiqu'elles leur fussent tout à fait étrangères. On a dit que Numa avait été disciple de Pythagore; mais d'autres soutiennent qu'il n'eut aucune connaissance des lettres grecques; que son bon naturel le portait si facilement à la vertu, qu'il n'avait pas eu besoin de maître; ou que, s'il en eut un, on doit faire honneur de son éducation à quelque barbare[1] bien supérieur à Pythagore. Il y en a qui assurent que ce philosophe n'a vécu qu'environ cinq générations après Numa; et qu'un autre Pythagore, de Sparte, qui avait remporté le prix de la course aux jeux olympiques, dans la seizième olympiade, dont la troisième année concourt avec l'élection de Numa au trône, étant allé en Italie, s'attacha particulièrement à ce prince et lui donna des conseils pour gouverner sagement son royaume; que c'est à lui qu'il dut ces institutions lacédémoniennes qui se trouvent parmi les coutumes romaines. Mais ce mélange peut venir aussi de ce que Numa était originaire du pays des Sabins, qui prétendent descendre d'une colonie de Spartiates. Au reste, il est difficile de calculer exactement les temps,

[1] C'est-à-dire *étranger*. On sait que les Grecs et les Romains appelaient barbares tous les peuples situés hors de la Grèce ou de l'Italie.

surtout si l'on veut les faire accorder avec les rôles des olympioniques, qui n'ont été dressés que fort tard par Hippias d'Élide, dont les calculs n'ont aucune base solide pour mériter la confiance. Laissant donc à part ces difficultés de chronologie, nous rapporterons de la vie de Numa ce qui nous a paru le plus digne de mémoire, et nous le ferons précéder d'un exorde qui nous mènera naturellement à notre sujet.

II. Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait, lorsque le 7 juillet, jour qu'on appelle maintenant les nones Capratines, ce prince alla faire un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre. Il était accompagné du sénat et de la plus grande partie du peuple. Tout à coup il se fit dans l'air un changement extraordinaire. Une nuée épaisse et ténébreuse fondit sur la terre avec des tourbillons d'un vent impétueux et des coups de tonnerre si épouvantables, que le peuple, effrayé, prit la fuite et se dispersa. Romulus disparut au milieu de cette tempête, et l'on ne trouva pas même son corps; ce qui fit naître de violents soupçons contre les sénateurs. Le bruit courut parmi le peuple que las du gouvernement d'un roi, et voulant attirer à eux seuls toute l'autorité, ils s'étaient défaits de Romulus, qui à la vérité depuis quelque temps les traitait d'une manière plus dure et plus despotique. Mais ils assoupirent bientôt ces murmures en décernant à ce prince les honneurs divins, en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, et qu'il avait été appelé à une destinée bien plus heureuse. Proculus même, un des citoyens les plus distingués, jura publiquement qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes, et qu'il l'avait entendu lui ordonner qu'à l'avenir on l'appelât Quirinus.

III. Mais le choix d'un successeur au trône fut bientôt dans la ville une autre source de troubles et de séditions. Les nouveaux citoyens ne s'étaient pas encore bien incorporés avec les anciens; le peuple était violemment agité, et les patriciens eux-mêmes, divisés de sentiments, se suspectaient les uns les autres. En s'accordant tous sur la nécessité d'avoir

un roi, ils étaient partagés et sur celui qu'il fallait élire et sur celle des deux nations où ils le prendraient. Ceux qui, attachés les premiers à Romulus, avaient bâti Rome avec lui trouvaient injuste que les Sabins, qu'ils avaient admis au partage de leur ville et de leur territoire, voulussent dominer sur ceux-ci qui les y avaient appelés. Les Sabins, de leur côté, donnaient des raisons plausibles : ils disaient qu'après la mort de Tatius, leur roi, loin de se soulever contre Romulus, ils l'avaient laissé paisiblement régner seul; que lorsqu'ils avaient été reçus dans Rome ils n'étaient pas inférieurs aux Romains; qu'en s'unissant avec eux ils avaient accru considérablement leurs forces, et les avaient élevés à la dignité et à la puissance de cité. Voilà ce qui les divisait. Mais, de peur que la dissension, en suspendant l'exercice de tout pouvoir, n'amenât le désordre et l'anarchie dans la ville, les patriciens, qui étaient au nombre de cent cinquante, convinrent que chacun d'eux porterait à son tour les marques de la dignité royale, ferait aux dieux les sacrifices d'usage, et rendrait la justice six heures du jour et six heures de la nuit. Cette division de temps parut la plus avantageuse pour les deux parties: pour les sénateurs, à cause de l'égalité qu'elle mettait entre eux; et pour le peuple, qui par ce changement d'autorité, voyant le même homme être dans le même jour et dans la même nuit simple citoyen et roi, n'aurait plus aucun prétexte de jalousie contre les patriciens. Les Romains donnent le nom d'interrègne à cette forme de gouvernement.

IV. Mais, malgré la modération et la popularité avec lesquelles ils exerçaient leur puissance, les interrois se virent bientôt en butte aux soupçons et aux murmures du peuple, qui se plaignit qu'ils changeaient la royauté en oligarchie, et que, résolus à ne pas élire de roi, ils concentraient en eux l'autorité souveraine. Enfin, les deux factions convinrent que l'une d'elles nommerait le roi, et qu'il serait pris dans l'autre. Ce moyen leur parut le plus propre à faire cesser leurs divisions et à inspirer au roi qui serait élu une affection égale pour les deux partis : il aimerait l'un, parce qu'il lui de-

vrait la couronne, et il serait porté d'inclination pour l'autre parce qu'il serait de sa nation. Les Sabins cédèrent l'élection aux Romains, qui de leur côté aimèrent mieux nommer un Sabin que d'avoir pour roi un Romain que les Sabins auraient élu : après avoir délibéré entre eux, ils nommèrent Numa Pompilius, qui n'était pas de ces Sabins qui vinrent s'établir les premiers à Rome, mais que sa vertu avait rendu si célèbre, qu'on eut à peine entendu son nom, que les Sabins le reçurent avec plus de satisfaction que ceux même qui l'avaient nommé. On déclara ce choix au peuple, et on envoya les principaux de chaque parti en ambassade vers Numa, pour le prier de venir prendre possession de la royauté.

V. Numa était de Cures, ville capitale des Sabins, d'où les Romains, après leur réunion avec ce peuple, prirent le nom de Quirites. Il était le plus jeune des quatre fils de Pomponius, et jouissait d'une grande réputation. Par une disposition singulière des dieux, il était né le même jour que Rome avait été fondée par Romulus, le 11 des calendes de mai[1]. Porté par un heureux naturel à toutes les vertus, il s'y était encore formé par l'instruction, par la patience et par la pratique de la philosophie. Il avait purifié son âme non-seulement de toutes les passions honteuses, mais même de celles qui sont estimées chez les barbares, telles que la violence et la cupidité. Il croyait que la véritable force consiste à soumettre ses désirs au joug de la raison. D'après ces principes, il avait banni de sa maison tout luxe et toute magnificence. Il était pour les citoyens et pour les étrangers qui le consultaient un juge et un arbitre incorruptible. Il consacrait son loisir non à rechercher les voluptés ou à amasser des richesses, mais à honorer les dieux, à s'élever par la raison à la connaissance de leur nature et de leur puissance, et par là il s'était acquis tant de réputation et tant de gloire, que Tatius, celui qui régnait à Rome avec Romulus, le choisit pour son gendre et lui donna en mariage sa fille unique Tatia.

[1] Le 21 avril.

Cette alliance, loin de lui enfler le cœur, ne le porta pas même à aller vivre auprès de ce prince. Il resta toujours à Cures pour soigner la vieillesse de son père; et Tatia elle-même préféra la vie obscure et paisible de son mari aux honneurs dont elle aurait pu jouir à Rome dans la maison paternelle; elle mourut après treize ans de mariage.

VI. Alors Numa, abandonnant le séjour de la ville, alla, par goût, habiter la campagne, où il vivait seul, se promenant dans les bois et les prairies consacrés aux dieux, dans les lieux les plus solitaires. Ce fut cet amour de la retraite qui fit courir le bruit que ce n'était ni la mélancolie ni la douleur qui portaient Numa à fuir le commerce des hommes; qu'il avait trouvé une société plus auguste, celle d'une déesse qui l'avait jugé digne de son alliance; que la nymphe Égérie, ayant conçu pour lui une vive passion, lui avait donné sa main, et lui faisait mener la vie la plus heureuse, en éclairant son esprit par la connaissance des choses divines. Ce récit, comme il est aisé de le voir, ressemble fort à ces anciennes fables que quelques peuples ont reçues de leurs pères, et qui sont arrivées jusqu'à nous; telles sont celles des Phrygiens au sujet d'Attis, des Bithyniens sur Hérodotus, des Arcadiens sur Endymion, et sur beaucoup d'autres qui ont passé pour des hommes heureux, pour des amis de déesses. A la vérité, il est naturel de croire que Dieu, qui aime non les chevaux ou les oiseaux, mais les hommes, se communique volontiers à ceux qui excellent en vertu et ne dédaigne pas de converser avec un homme religieux et saint; mais qu'un être divin s'unisse à une substance mortelle, qu'il soit épris de sa beauté, c'est ce qui est impossible à croire. Les Égyptiens cependant font à ce sujet une distinction qui paraît assez raisonnable: ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit d'un dieu s'approche d'une femme et lui communique des principes de fécondité; mais qu'un homme ne peut jamais avoir aucun commerce, aucune union corporelle avec une divinité. Toutefois, ils ne voient pas que ce qui s'unit à une substance lui transmet une partie de son être, comme il reçoit lui-même

une portion de cette substance. Ce qu'on peut donc le plus raisonnablement croire, c'est que les dieux ont de l'amitié pour les hommes; que de cette amitié naît en eux le sentiment qu'on appelle amour, et qui de leur part n'est qu'un soin plus particulier de former les mœurs de ceux qu'ils affectionnent et de les rendre vertueux. C'est ainsi qu'on peut justifier ce que les poëtes racontent de l'amour d'Apollon pour Phorbas, pour Hyacinthe, pour Admète, et surtout pour Hippolyte de Sicyone, qui n'allait jamais par mer de cette ville à Cirrha, que la Pythie, saisie de l'esprit du dieu, qui sentait l'approche de ce jeune homme et se réjouissait de son retour, ne prononçât ce vers héroïque :

Hippolyte revient; il traverse la mer.

On dit aussi que Pan aima Pindare et ses poésies[1]; que les dieux firent rendre des honneurs à Hésiode et à Archiloque après leur mort, parce qu'ils avaient été chers aux Muses; qu'Esculape alla loger chez Sophocle, du vivant de ce poëte, et qu'il subsiste encore aujourd'hui des preuves de cette visite; on ajoute qu'après sa mort un autre dieu lui procura une sépulture honorable. Si nous croyons que les immortels ont ainsi honoré ces poëtes, pourrions-nous sans injustice refuser de croire qu'ils aient fait le même honneur à Zaleucus, à Minos, à Zoroastre, à Numa et à Lycurgue, qui tous ont gouverné de grands empires ou fondé des républiques? N'est-il pas plus vraisemblable que ces divinités ont conversé familièrement avec ces grands hommes, pour leur inspirer les entreprises glorieuses qu'ils ont exécutées; et que, s'il est vrai qu'elles se soient jamais communiquées à des poëtes et à des joueurs de lyre, elles ne l'ont fait que par simple plaisir? Au reste, si quelqu'un est d'un sentiment différent, je lui dirai avec Bacchylide :

Le chemin est ouvert;

car je ne suis pas éloigné de croire ce que certains auteurs

[1] Pindare avait pour ce dieu une affection singulière: il avait choisi sa demeure auprès de son temple; il composait des cantiques, que les filles de Thèbes

ont dit, que Lycurgue, Numa et plusieurs autres personnages célèbres, ayant à conduire des peuples rustiques, difficiles à manier, et voulant leur faire adopter de grands changements, avaient supposé cette communication avec les dieux, pour le bien même de ceux à qui ils la faisaient croire.

VII. Numa était dans sa quarantième année lorsque les ambassadeurs romains vinrent le prier d'accepter la couronne. Proculus et Vélésus portèrent la parole : ils avaient eu l'un et l'autre de grandes prétentions au trône : Proculus était porté par les Romains, et Vélésus par les Sabins. Leur discours ne fut point long ; ils ne doutaient pas que Numa ne regardât comme un grand bonheur la nouvelle qu'ils lui apportaient. Mais ce ne fut pas une chose aisée que de l'y faire consentir ; et il fallut même employer la prière pour ébranler un homme qui avait toujours vécu dans la paix et dans le repos, pour lui persuader de prendre le gouvernement d'une ville qui était née et s'était accrue au milieu des armes. Il répondit aux ambassadeurs, en présence de son père et de Marcius, un de ses parents : « Tout changement, leur dit-il, « est dangereux dans la vie humaine ; mais pour celui qui « ne manque pas du nécessaire, et qui n'a pas à se plaindre « de sa situation présente, c'est une folie que de renoncer à « ses habitudes, qui, n'eussent-elles pas d'autre avantage, « sont du moins assurées, et par cela seul préférables à ce « qui est incertain. L'empire que vous m'offrez ne présente « pas même cette incertitude dans ses dangers, s'il faut en « juger par ce qui est arrivé à Romulus : entaché du soupçon « flétrissant d'avoir fait assassiner Tatius, il a en mourant « laissé peser sur tous ceux de son ordre l'imputation non « moins flétrissante de l'avoir fait périr lui-même. Cependant « on donne à Romulus la gloire d'être né d'un dieu ; on répète « sans cesse qu'il a été sauvé et nourri dans son enfance par « une protection singulière de la divinité. Pour moi, je suis

chantaient au jour de sa fête, et dans lesquels il disait que Pan était le doux objets des soins des Grâces. Plutarque, dans son *Traité contre Épicure*, dit que Pindare avait entendu le dieu Pan chanter un de ses hymnes.

« d'une race mortelle ; j'ai été nourri et élevé par des hommes
« qui vous sont connus. Les qualités qu'on loue en moi ne
« sont pas celles qui conviennent à un roi ; mes affections
« sont un grand amour du repos et une application continuelle
« à l'étude ; un goût inné, une passion violente pour la paix,
« pour des exercices absolument étrangers à la guerre, pour
« ces assemblées d'hommes qui aiment à honorer les dieux,
« à prendre ensemble des plaisirs innocents, et qui le reste
« du temps s'occupent, chacun de son côté, à cultiver la
« terre et à élever des troupeaux. Quant à vous, Romains,
« Romulus vous a laissé des guerres que vous voudriez peut-
« être ne point avoir, mais qui pour être terminées deman-
« dent un roi jeune et plein d'ardeur. Votre peuple est accou-
« tumé aux armes ; il est enflé de ses succès ; et tout le monde
« sait qu'il ne veut que s'agrandir et commander aux autres.
« Un prince donc qui emploierait tout son temps à servir les
« dieux, et qui voudrait former ses sujets à pratiquer la justice,
« à détester la guerre et la violence, paraîtrait ridicule à une
« nation qui a plus besoin d'un général d'armée que d'un roi. »

VIII. Aux raisons que Numa venait d'alléguer pour refuser l'empire les Romains opposèrent les plus vives instances pour le faire changer de sentiment : ils le conjurèrent de ne pas les replonger dans de nouveaux troubles, qui amèneraient une guerre civile ; enfin ils lui protestèrent qu'il était le seul qui fût agréable aux deux partis. Quand ils se furent retirés, son père et Marcius firent en particulier tous leurs efforts pour le déterminer à accepter une offre si flatteuse et si brillante :
« Si, content de votre fortune, lui dirent-ils, vous ne désirez
« pas de plus grands biens ; si, possédant une gloire plus
« réelle dans la vertu, vous n'ambitionnez pas celle qui est
« attachée au commandement et au pouvoir, considérez au
« moins que bien régner c'est servir Dieu : il vous appelle
« aujourd'hui, et ne veut pas laisser inutile en vous cette
« justice qui vous distingue. Ne résistez donc pas à sa volonté,
« ne fuyez pas l'empire qu'on vous présente : c'est pour un
« homme sage le plus vaste champ à de grandes et belles

« actions; c'est là qu'on peut honorer les dieux avec la plus « grande magnificence, et adoucir les esprits des hommes, « qui se laissent facilement et promptement porter à la piété « par l'exemple de leur roi. Les Romains ont aimé Tatius, « tout étranger qu'il était; ils ont consacré par des honneurs « divins la mémoire de Romulus. Et qui sait si ce peuple, « tant de fois vainqueur, n'est pas las de ses guerres; si, « rassasié de triomphes et de dépouilles, il ne désire pas un « chef plein de douceur et de justice, qui le gouverne en « paix par de bonnes lois? Mais quand il conserverait la même « passion, la même fureur pour la guerre, ne vaudrait-il pas « mieux, en prenant les rênes de son gouvernement, tourner « vers d'autres objets cette ardeur impétueuse, et unir par « les liens de la bienveillance et de l'amitié votre patrie et « toute la nation des Sabins, avec un peuple si puissant, avec « une ville si florissante? » Ces raisons furent confirmées par des présages favorables, par l'empressement et le zèle de tous les citoyens, qui, informés du sujet de l'ambassade, vinrent le conjurer de partir et d'accepter l'empire, afin de resserrer encore davantage les nœuds qu'ils avaient formés avec les Romains.

IX. Dès qu'il eut donné son consentement, il fit un sacrifice aux dieux, et partit pour Rome. Le sénat et le peuple, brûlant du désir de le voir, sortirent à sa rencontre. Les femmes le reçurent avec les plus vives acclamations; on fit des sacrifices dans tous les temples; et la ville entière témoigna autant de joie que si elle eût reçu non pas un roi, mais un nouveau royaume. Lorsqu'on fut arrivé à la place publique, Spurius Vettius, qui ce jour-là remplissait les six heures d'interrègne, fit procéder à l'élection. Numa réunit tous les suffrages, et on lui apporta les marques de la dignité royale. Mais avant que de les recevoir il dit qu'il fallait d'abord s'assurer du consentement des dieux; et, prenant avec lui des prêtres et des devins, il monta au Capitole, que les Romains appelaient alors la roche Tarpéienne. Là, le premier des augures, lui couvrant le visage d'un voile, le tourna vers le midi; et, se tenant der-

rière Numa, il lui étendit sa main droite sur la tête, fit une prière, et porta sa vue de tous les côtés, pour observer ce que les dieux feraient connaître par le vol des oiseaux ou par d'autres signes. Pendant ce temps-là un silence profond régnait dans la place, malgré la grande affluence de citoyens qui y étaient réunis. Tous les esprits étaient suspendus dans l'attente de ce qui allait arriver, jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux de bon augure qui confirmèrent l'élection. Alors Numa prit la robe royale [1], et descendit de la citadelle pour se rendre au milieu du peuple, qui le reçut avec les plus grandes acclamations, et l'appelait l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux.

X. Il avait à peine pris possession du royaume qu'il commença par casser la compagnie des trois cents gardes que Romulus avait toujours auprès de sa personne, et qu'il appelait célères, c'est-à-dire vites à la course. Numa ne voulait ni paraître se défier de ceux qui se fiaient à lui, ni régner sur des hommes qui n'auraient pas eu pour leur roi une entière confiance. En second lieu, aux deux prêtres de Jupiter et de Mars il en ajouta un troisième pour Romulus, et l'appela flamine Quirinal. Les anciens prêtres avaient dejà le nom de flamines, à cause des bonnets qu'ils portaient, et que les Grecs appellent *pilamines* [2]; les mots grecs étaient alors beaucoup plus communs dans la langue latine qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les manteaux que les rois portaient, et qu'ils appelaient *lènes*, sont, suivant Juba, les mêmes que ceux qu'on nomme en Grèce *chlènes*. Le jeune homme qui sert dans le temple de Jupiter, et dont le père et la mère sont vivants, est appelé *Camillus*, nom que quelques peuples grecs donnent à Mer-

[1] Cette robe était pourpre, avec des bandes blanches; elle se nommait *trabea*.

[2] Ces bonnets étaient pointus par le haut, et attachés des deux côtés sous le menton par des agrafes. On les appelait filamina, pour pilamina; ou, selon d'autres, *a filo lanæ*, d'un voile de laine que ces prêtres portaient sur la tête quand faisait chaud, en rejetant leur chapeau par derrière; car il leur était défendu de paraître la tête nue. Quelques-uns trouvent plus vraisemblable que ces prêtres aient été appelés flamines, du nom même de ce voile, qu'on appelait *flammeum*, à cause de sa couleur de feu. (Festus, *voce Flamen*, et Isidore, *Origines*, liv. VII, c. XII.)

cure, à cause des fonctions qu'il exerce auprès des dieux. Après avoir terminé ces réformes, qu'il avait faites dans la vue de s'attirer la bienveillance et les bonnes grâces du peuple, il s'occupa, sans perdre un instant, des moyens d'adoucir les mœurs des citoyens, comme on amollit le fer en le trempant. A leurs inclinations dures et guerrières il voulut substituer des affections justes et douces. Rome était alors dans cet état d'effervescence dont parle Platon[1] : née, pour ainsi dire, de l'audace et de la témérité des hommes les plus hardis et les plus belliqueux, qui s'y étaient rassemblés de toutes parts, nourrie dans des expéditions et dans des guerres continuelles, elle avait consolidé sa puissance par les dangers mêmes, comme les bois qu'on enfonce dans la terre s'affermissent par les coups qu'on leur donne. Numa, sentant combien il était difficile d'adoucir et de porter à la paix ce peuple fier et guerrier, appela la religion à son secours. Des fêtes, des sacrifices et des danses qu'il ordonnait, qu'il conduisait lui-même, et dont il tempérait la gravité par l'attrait du plaisir, lui servirent à apprivoiser, à amollir peu à peu ces courages bouillants qui ne respiraient que la guerre. Quelquefois même il leur présentait de la part des dieux des motifs de frayeur; il leur annonçait des visions étranges, des voix menaçantes qu'il avait entendues; et par là il vint à bout de les soumettre entièrement et de les plier sous l'empire de la religion.

XI. C'est surtout cette sagesse si éclairée qui l'a fait passer pour disciple de Pythagore. En effet, le culte divin et la pratique habituelle des exercices religieux étaient les premières bases du gouvernement de Numa, comme ils l'étaient de la doctrine du philosophe de Samos; ce fut encore, dit-on, dans les mêmes vues que lui qu'il affecta au dehors de l'ostentation et du faste. Pythagore avait apprivoisé un aigle[2], qu'il faisait venir par le moyen de certaines paroles et qui volait au-des-

[1] *De Rep.*, lib. II, t. II, p. 372.

[2] On dit aussi qu'il avait apprivoisé un ours furieux, et qu'en le lâchant il lui défendit d'attaquer aucun animal : l'ours obéit, et vécut dans les bois, dit M. Dacier, comme un disciple de Pythagore. Cette cuisse d'or, qu'il faisait paraître, avait pour objet, suivant le même auteur, de faire croire qu'il était Apollon.

sus de sa tête. Aux jeux olympiques, il montra sa cuisse en pleine assemblée, et la fit paraître d'or. On rapporte de lui beaucoup d'autres choses, qui passaient pour des prodiges et qui ont fait dire à Timon le Phliasien :

Ce Pythagore, adroit et subtil enchanteur,
Cachant sa vanité sous un dehors trompeur,
Par ses graves discours, son séduisant langage,
Des crédules esprits captive le suffrage.

A l'égard de Numa, l'artifice dont il fit usage consistait dans cet amour prétendu d'une déesse ou d'une nymphe des montagnes, dont on a déjà parlé, et avec laquelle il avait, dit-on, un commerce secret. Il supposa aussi qu'il avait des entretiens fréquents avec les Muses ; il attribuait à ces divinités la plupart de ses révélations ; et il prescrivit aux Romains des honneurs particuliers pour une d'entre elles, qu'il appelait Tacita ou Silencieuse : ce qui semble avoir eu pour motif de recommander et d'honorer le silence, que Pythagore imposait à ses disciples. Ses ordonnances sur les statues des dieux ont le plus grand rapport avec les dogmes de ce philosophe, qui croyait que le premier Être n'est ni passible ni susceptible de sensations, mais invisible, exempt de toute corruption et purement intelligible. Numa défendit de même aux Romains d'attribuer à Dieu aucune forme d'homme ni de bête : et il n'y avait parmi eux ni statue ni image de la divinité. Pendant les cent soixante-dix premières années, ils ne placèrent dans les temples et dans les chapelles qu'ils bâtissaient aucune figure de Dieu ; ils regardaient comme une impiété de représenter par des choses méprisables ce qu'il y a de plus parfait, et croyaient qu'on ne peut atteindre à Dieu autrement que par la pensée[1]. Ses sacrifices ressemblaient aussi beaucoup au culte que Pythagore observait ; il n'en faisait jamais de sanglants, et la plupart étaient composés de farines, de libation et d'autres choses très-simples. Outre ces premières

[1] C'est-à-dire qu'on faisait avec de la pâte des figures de victimes, et qu'on les offrait aux dieux comme des victimes vivantes. Peut-être aussi étaient-ce de simples gâteaux ordinaires qu'on présentait dans les temples, au lieu d'immoler des victimes.

preuves, ceux qui veulent que ces deux personnages aient eu de grands rapports ensemble se fondent sur d'autres témoignages, plus éloignés. Ils disent d'abord que les Romains donnèrent le droit de bourgeoisie à ce philosophe ; et ils s'autorisent du poëte comique Épicharme, qui le rapporte dans un ouvrage adressé à Anténor. Ce poëte est très-ancien, et avait été disciple de Pythagore [1]. Une seconde preuve, c'est que des quatre fils qu'eut Numa il en nomma un Mamercus, qui était le nom du fils de Pythagore. C'est de ce fils de Numa que descend la famille des Émiliens, une des plus nobles d'entre les patriciennes. Ce prince avait donné d'abord à son fils le nom d'Émilius, pour désigner la douceur et la grâce de son langage [2]. Enfin, moi-même, pendant que j'étais à Rome, j'ai entendu dire à plusieurs Romains que leurs ancêtres, d'après un oracle qui leur ordonnait de dresser deux statues, l'une au plus sage, l'autre au plus vaillant des Grecs, en érigèrent d'airain à Pythagore et à Alcibiade. Au reste, cette opinion est très-douteuse ; et ce serait un entêtement puéril que de s'arrêter plus longtemps à l'établir ou à la réfuter.

XII. On attribue encore à Numa la fondation du principal collége des prêtres qu'on appelle pontifes ; il fut lui-même, dit-on, le premier de ces prêtres. Il leur donna le nom de pontifes, parce que, selon les uns, ils servent les dieux tout-puissants, maîtres de toutes choses, et que le mot puissant s'exprime en latin par *potens*. D'autres veulent que ce nom soit pris de l'expression conditionnelle, *s'il est possible ;* en ce que le législateur ne prescrivait aux prêtres que les sacrifices qu'il leur était possible de faire, et ne les rendait pas responsables des obstacles légitimes qui les en empêchaient. La plupart des auteurs préfèrent une étymologie que je trouve ridicule. Le nom de pontifes, disent-ils, vient tout simplement

[1] Mais longtemps avant Pythagore, ces noms *Mamers* et *Mamercus*, étaient en usage chez les Sabins; car ils appelaient leur dieu *Mars Mamers*, d'où est venu *Mavors*.

[2] D'un mot grec qui signifie *beau*, *doux*.

des sacrifices que ces prêtres font sur les ponts, et qui sont les plus anciens comme les plus saints de tous. Ils le dérivent donc du mot *pons*, qui, en latin, signifie pont. Ils ajoutent que le soin d'entretenir et de réparer les ponts n'est pas moins du ministère de ces prêtres que leurs cérémonies les plus immuables et leurs sacrifices les plus solennels. C'est même chez eux un point de religion de croire qu'on ne peut sans se rendre coupable d'un sacrilége rompre leur pont de bois, qui fut fait, à ce qu'on prétend, sans aucune ferrure et lié seulement avec des coins de bois, comme un oracle l'avait ordonné. Le pont de pierre, qu'on voit aujourd'hui à la place, n'a été construit que longtemps après, sous la questure d'Émilius. On dit même que le pont de bois est postérieur à Numa, et qu'il ne fut bâti que sous Ancus Marcius, petit-fils de ce prince. Le souverain pontife remplit les fonctions d'interprète et de devin, ou plutôt d'hiérophante : non-seulement il préside à tous les sacrifices publics, mais encore il veille à ceux qui se font en particulier; il prend garde qu'on n'y transgresse les cérémonies prescrites, et il enseigne ce que chacun doit faire pour honorer ou apaiser les dieux.

XIII. Il a aussi l'inspection sur les vierges sacrées, qu'on appelle vestales. C'est à Numa qu'on rapporte leur institution[1], ainsi que la consécration du feu sacré qu'elles entretiennent, l'établissement du culte et de toutes les cérémonies qu'elles observent. Ce prince confia ces fonctions aux vestales, soit qu'il crût que la substance pure et incorruptible du feu ne devait être confiée qu'à des vierges chastes, exemptes de toute souillure, soit qu'il vît dans le feu, qui est infécond de sa nature, un rapport sensible avec la virginité. En effet, dans les divers lieux de la Grèce où l'on entretient ce feu perpétuel, la garde en est donnée non à des vierges, mais à des veuves qui ne sont plus en âge de se remarier. Ce feu vient-il à s'é-

[1] Numa ne fut pas le premier qui institua les vestales, puisqu'on a vu que Rhéa Sylvia, mère de Romulus, était une des vestales d'Albe. Mais il paraît que ce fut lui, et non pas Romulus, qui bâtit le temple de Vesta, comme Denys d'Halicarnasse le prouve, liv. II, c. XVII, contre l'opinion de ceux qui attribuaient au premier roi de Rome la fondation de ce temple.

teindre par quelque accident, comme la lampe sacrée s'éteignit à Athènes, sous la tyrannie d'Aristion; à Delphes, lorsque le temple fut brûlé par les Mèdes; à Rome, pendant la guerre de Mithridate, et dans la guerre civile, où le temple fut consumé avec l'autel; alors il n'est pas permis de le rallumer avec un feu ordinaire. On s'en procure un tout nouveau, en tirant du soleil une flamme pure et sans aucun mélange. On emploie à cet effet des vases d'airain concaves, taillés en triangles rectangles, dont toutes les lignes, tirées de la circonférence, aboutissent à un même centre [1]. Ces vases sont exposés au soleil, dont les rayons, réfléchis de tous les points vers ce centre commun, subtilisent l'air et le divisent : ils acquièrent par réflexion la nature et l'activité du feu, et embrasent promptement les matières sèches et légères qu'on leur présente. Selon certains auteurs, l'emploi de ces vierges sacrées se borne à la garde du feu perpétuel; mais quelques-uns assurent que d'autres objets saints, connus d'elles seules, sont encore confiés à leurs soins. Nous avons rapporté dans la *Vie de Camille* tout ce qu'il est permis d'en savoir et d'en dire. Numa, dit-on, ne consacra d'abord que les deux vestales Gégania et Vérania; et ensuite deux autres, Canuléia et Tarpéia. Servius en ajouta encore deux, et elles sont fixées à ce

[1] Festus rapporte une autre manière d'allumer ce feu. Quand le feu sacré est éteint, dit-il, *voce Ignis*, les vestales percent une table avec un vilebrequin, jusqu'à ce que le mouvement y produise du feu. Une vestale le reçoit dans un crible d'airain, et le porte dans le temple. Elles se servaient d'un crible d'airain, parce que, étant percé de plusieurs trous, il servait à entretenir ce feu par l'action de l'air. Au reste, Plutarque et Festus peuvent tous deux dire vrai, les deux manières se rapportant à des temps différents; car l'invention des miroirs ardents est due à Archimède, qui florissait environ cinq cents ans après Numa. Auparavant, les vestales se servaient vraisemblablement de la manière rapportée par Festus; mais depuis Archimède elles employèrent les miroirs ardents comme un moyen plus noble de rallumer le feu. On voit dans ce passage, disent les éditeurs d'Amyot, un effet bien marqué de catoptrique et des miroirs ardents. Ces miroirs étaient d'airain : le point ou le centre, comme s'exprime Plutarque, c'est le foyer. La première manière de faire du feu s'est retrouvée chez presque toutes les nations sauvages. M. Dupuy a donné un savant mémoire sur cet endroit de Plutarque; il montre que ces miroirs n'étaient pas paraboliques, comme l'a cru Meiziriac. Il détermine en géomètre les avantages des vases coniques rectangles pour la réflexion des rayons solaires. Voyez les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, tom. XXXV, p. 395.

nombre de six. Numa leur prescrivit de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premières années, elles apprennent ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes, elles pratiquent ce qu'elles ont appris; et les dix dernières, elles instruisent les novices. Ce temps expiré, elles sont libres de se marier et d'embrasser un autre genre de vie, en quittant le sacerdoce. Mais il en est très-peu, à ce qu'on assure, qui profitent de cette liberté; et celles qui l'ont fait, loin d'avoir eu lieu de s'en applaudir, ont passé dans la tristesse et le repentir le reste de leur vie. Leur exemple a inspiré aux autres une crainte religieuse, et elles ont préféré au mariage une virginité perpétuelle [1].

XIV. Il est vrai que Numa leur a accordé de grandes prérogatives; elles peuvent tester du vivant même de leur père, et, comme les femmes qui ont trois enfants, disposer de tout leur bien sans l'intervention d'un curateur. Quand elles sortent en public, elles sont précédées de licteurs; et si elles rencontrent dans les rues un criminel qu'on mène au supplice, il est mis en liberté; mais il faut que la vestale jure que cette rencontre est fortuite, et n'a pas été ménagée à dessein. Un homme qui passerait sous leur litière quand on les porte serait puni de mort. Mais lorsqu'elles ont fait quelque faute, le grand pontife les frappe avec des verges; quelquefois, couvertes d'un simple voile, elles sont châtiées par lui dans un lieu obscur et retiré. Une vestale qui a violé son vœu de virginité est enterrée vivante près de la porte Colline [2]. Il y a dans cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue, que les Latins appellent en leur langue une levée [3]. On y prépare un petit caveau, dans lequel on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain,

[1] Les vestales avaient au moins quarante ans quand le temps de leur sacerdoce était fini : ainsi il n'est pas étonnant qu'à cet âge, après avoir vécu jusqu'alors dans le célibat, elles eussent peu de goût pour le mariage, et que celles qui se mariaient eussent souvent lieu de s'en repentir.

[2] Dans Albe, longtemps avant la fondation de Rome, les vestales qui violaient leur vœu de virginité étaient battues de verges, comme le dit Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. XVII, en parlant de la mère de Romulus.

[3] Le mot latin est *agger*.

et où l'on dresse un lit ; on y met une lampe allumée et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie : du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile ; car ils croiraient offenser la religion que de forcer à mourir de faim une personne qu'ils ont consacrée par les cérémonies les plus augustes. Celle qui a été condamnée à ce supplice est mise dans une litière, qu'on ferme exactement et qu'on serre avec des courroies de manière qu'on ne puisse pas même entendre sa voix, et on la porte ainsi à travers la place publique. A l'approche de la litière, tout le monde se range, et la suit d'un air morne et dans un profond silence. Il n'est point de spectacle plus effrayant ni de jour plus lugubre pour Rome. Lorsque la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies. Avant de terminer cette fatale exécution, le grand pontife fait des prières secrètes et lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la coupable, qui est couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau, et s'en retourne aussitôt avec les autres prêtres. Dès qu'elle est descendue, on retire l'échelle, et l'on referme l'ouverture en y jetant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit parfaitement uni[1]. C'est ainsi qu'on punit les vestales qui ont violé le vœu sacré de leur virginité.

XV. Numa fit, dit-on, construire le temple de Vesta pour y garder le feu perpétuel, et il lui donna la forme ronde, afin d'imiter, non la figure de la terre, comme si elle désignait Vesta, mais celle de l'univers, dont le milieu, suivant les pythagoriciens, est occupé par le feu, qu'ils appellent Vesta et l'Unité. Pour la terre, ils ne la croient pas immobile, ni placée au centre des révolutions du monde ; ils supposent qu'elle décrit un cercle autour du feu, et ne la comptent pas pour un des premiers et principaux éléments dont le monde est composé. Platon lui-même, dans sa vieillesse, adopta cette opinion ; il crut que la terre n'occupait pas le centre

[1] Il fallait qu'il ne restât aucune trace de tombeau, celle qui avait commis un si grand crime ne devant plus paraître, ni parmi les vivants ni parmi les morts.

du monde, et qu'elle laissait cette place, comme la plus honorable, à un plus noble élément. Une autre fonction des pontifes consiste à prescrire tout ce qu'il faut observer dans les funérailles. Numa leur avait appris à ne pas se croire souillés par ces cérémonies; il leur enseigna à honorer d'un culte particulier les dieux des enfers, comme étant ceux qui reçoivent les principales substances dont notre corps est composé; et surtout la déesse Libitine, qui préside à tout ce qui regarde les morts, soit qu'on la confonde avec Proserpine, ou plutôt qu'elle soit la même que Vénus, comme le pensent les plus savants Romains, qui rapportent, avec assez de raison, à une même divinité la naissance et la mort des hommes. Il régla aussi la durée du deuil, suivant l'âge des personnes pour qui on le portait. Il le défendit pour un enfant au-dessous de trois ans; depuis cet âge jusqu'à celui de dix, il le fixa à autant de mois qu'on aurait vécu d'années. Mais le plus long deuil était de dix mois; on ne le portait pour personne au delà de ce terme, à quelque âge que l'on fût mort : c'est le temps que les veuves le portent pour leur mari; il avait ordonné que la femme qui se remarierait avant ce terme sacrifierait une vache pleine[1].

XVI. Entre plusieurs autres colléges de prêtres établis par Numa, je n'en citerai que deux, celui des saliens et celui des féciaux, parce qu'ils prouvent le plus la piété de ce prince. Les féciaux me paraissent être les mêmes que les conservateurs de la paix chez les Grecs. Leur nom est tiré de leurs fonctions : elles consistent à terminer tous les différends, et à ne permettre de recourir aux armes que lorsqu'on a perdu tout espoir de conciliation; car les Grecs ne donnent proprement le nom de paix qu'à l'accord que deux partis font entre eux par la voie de la raison, et non par celle de la force. Les

[1] Par ce sacrifice, contraire à la nature, Numa voulut empêcher les femmes de se marier avant la fin du deuil. Ce deuil consistait dans un habit noir, sans or, sans pourpre et sans aucune parure. On pouvait le quitter en quelques occasions, pour le reprendre ensuite; par exemple, lorsqu'un père, un frère, un fils, revenaient d'esclavage, lorsqu'on devait sacrifier à Cérès, ou qu'on remerciait les dieux de quelque prospérité, soit publique, soit particulière.

féciaux des Romains allaient plusieurs fois eux-mêmes trouver les peuples qui avaient fait quelque offense à la république, et les invitaient à la réparer. S'ils n'en obtenaient pas la réparation, ils prenaient les dieux à témoin, et leur demandaient que si leurs réclamations n'étaient pas justes, ils fissent retomber sur eux et sur leur patrie les imprécations qu'ils allaient prononcer; après quoi ils faisaient leur déclaration de guerre. Quand les féciaux s'opposaient à une expédition que les Romains voulaient entreprendre, ou seulement s'ils n'y consentaient pas, il n'était permis ni aux soldats ni au roi même de prendre les armes; il fallait d'abord pour qu'une guerre fut juste que ces prêtres eussent autorisé le prince à la faire; il pouvait délibérer ensuite sur les moyens d'exécution. On prétend que la prise et l'incendie de Rome par les Gaulois n'eurent d'autre cause que le mépris qu'on avait fait de cette coutume si sainte et si respectable. Ces barbares assiégeaient Clusium; les Romains envoyèrent dans leur camp, en qualité d'ambassadeur, Fabius Ambustus, pour négocier la levée du siége. Fabius, ayant reçu une réponse peu favorable, crut son ambassade finie; et, avec la témérité d'un jeune homme, prenant les armes pour les Clusiens, il provoqua à un combat singulier le plus vaillant des barbares. Il le vainquit, le tua et le dépouilla de ses armes. Les Gaulois, l'ayant reconnu, envoyèrent à Rome un héraut, pour accuser Fabius d'avoir, au mépris des traités et de la foi jurée, combattu contre eux sans leur avoir déclaré la guerre. Les féciaux furent d'avis que le sénat livrât Fabius aux Gaulois; mais il eut recours au peuple, dont la décision lui fut favorable, et l'arracha au supplice. Les Gaulois ne tardèrent pas à marcher contre Rome; ils prirent la ville, la saccagèrent et la livrèrent aux flammes, excepté le Capitole. Mais j'ai raconté cet événement plus au long dans la *Vie de Camille*.

XVII. Voici à quelle occasion il institua les prêtres saliens. La huitième année de son règne, une maladie pestilentielle, après avoir ravagé l'Italie, vint fondre sur Rome. Tout le monde était dans la consternation, lorsque tout à coup il

tomba du ciel, entre les mains de Numa, un bouclier d'airain; il s'empressa de débiter sur un tel prodige des choses merveilleuses, qu'il disait tenir de la nymphe Égérie et des Muses : elles lui avaient dit que ce bouclier était envoyé du ciel pour le salut de la ville; qu'il fallait le garder avec soin, et en faire onze autres parfaitement semblables à celui-là pour la forme et pour la grandeur, afin que ceux qui voudraient l'enlever ne pussent reconnaître le véritable. Il ajouta que le lieu où il était tombé, avec les prairies qui l'environnaient, devaient être dédiés aux Muses; et la source qui arrosait cette campagne, consacrée aux vestales, qui chaque jour iraient y puiser de l'eau pour arroser et purifier leur temple. La cessation subite de la maladie fit ajouter foi à ses discours. Il manda sur-le-champ les plus habiles ouvriers, et leur proposa de travailler à l'envi pour faire des boucliers entièrement semblables à celui qu'il leur montrait. Ils désespérèrent tous d'y réussir, excepté Mamurius Véturius, un des ouvriers les plus intelligents, qui imita si bien la forme et le contour du bouclier, et fit les onze si semblables, que Numa lui-même ne put les distinguer du premier. Il établit donc pour les garder et pour en avoir soin les prêtres saliens, dont le nom ne vient pas, comme quelques auteurs l'ont imaginé, d'un Salius de Samothrace ou de Mantinée, lequel inventa une danse armée, mais plutôt de la danse même qu'ils font en sautant, lorsqu'au mois de mars ils portent en procession ces boucliers sacrés dans les rues de Rome, et que, vêtus d'une tunique de pourpre, la tête couverte d'un casque d'airain, ceints de larges baudriers du même métal, ils frappent sur leurs boucliers avec de courtes épées. Leur danse consiste surtout dans des mouvements et des pas qu'ils font avec beaucoup de grâce, dans des tours et des retours rapides et cadencés, qu'ils exécutent avec autant de force que d'agilité. Ces boucliers sont appelés *ancilia*, à cause de leur forme. Ce n'est ni un rond parfait, ni un demi-rond, comme les boucliers ordinaires; ils forment un contour tortueux, dont les extrémités recourbées, se rejoignant par le haut dans leur épaisseur,

forment une de ces figures courbes et échancrées que les Grecs appellent *ancylon*. Peut-être aussi ce nom leur vient-il du coude, autour duquel on les porte. Ce sont les étymologies qu'en donne Juba, qui veut absolument dériver ce nom de la langue grecque. Il pourrait se faire aussi qu'on le leur eût donné ou parce que le premier bouclier était descendu d'en haut, ou parce qu'il procura la guérison des maladies; peut-être pour avoir fait cesser la sécheresse; ou enfin pour avoir détourné les maux dont on était menacé. C'est pour cette dernière cause que les dioscures ont été appelés anaces par les Athéniens. Voilà ce qu'on peut dire, si l'on veut absolument que ce mot vienne de la langue grecque. Mamurius eut, dit-on, pour récompense de son habileté l'honneur d'être nommé dans le cantique que les Saliens chantent pendant leur danse armée. D'autres prétendent que dans cet hymne Mamurius Véturius n'est pas le nom d'un ouvrier, et que ces deux mots signifient ancienne mémoire.

XVIII. Après avoir réglé tout ce qui regardait les colléges des prêtres, Numa bâtit près du temple de Vesta un palais appelé *Regia*, maison du roi. Il l'habitait ordinairement, et s'y occupait à faire des sacrifices ou à instruire les prêtres, et à s'entretenir avec eux de tout ce qui avait rapport à la religion. Il avait sur le mont Quirinal une autre habitation, dont on montre encore la place. Les cérémonies publiques et les processions des prêtres étaient toujours précédées de hérauts qui parcouraient les rues et criaient au peuple de faire silence et de cesser tout travail. Les pythagoriciens ne veulent pas qu'on adore et qu'on prie les dieux avec légèreté[1]; ils prescrivent de sortir de sa maison dans ce dessein, et après s'y être bien préparé. Numa pensait de même que dans ce qui regarde le culte des dieux les citoyens ne devaient rien faire négligemment et par manière d'acquit; que, laissant toute autre occupation pour appliquer uniquement leur esprit à

[1] Mot à mot, *comme en passant*.

celle-là, comme à l'action la plus importante de la religion, ils devaient suspendre ces bruits, ces cris inséparables des travaux mercenaires, et laisser les rues libres pendant tout le temps de la cérémonie. Les Romains conservent encore des traces de cet usage : lorsque le consul prend les augures ou fait un sacrifice, on crie à haute voix : *Hoc age;* c'est-à-dire : Fais ceci. On avertit par là les assistants de se recueillir et d'être attentifs à ce qui se fait.

XIX. Aussi la plupart des ordonnances de Numa ressemblent-elles beaucoup aux préceptes des pythagoriciens. Ces philosophes défendent de s'asseoir sur le boisseau, d'attiser le feu avec un poignard, et de regarder derrière soi quand on part pour un voyage. Ils prescrivent de sacrifier aux dieux célestes en nombre pair, et aux dieux infernaux en nombre impair symboles dont ils cachent au peuple le véritable sens. Les institutions de Numa contenaient aussi un sens caché. Il avait défendu, par exemple, d'offrir des libations aux dieux avec le vin d'une vigne qui n'aurait pas été taillée, et de faire aucun sacrifice sans farine; il avait ordonné de tourner en rond en adorant les dieux, et de s'asseoir après les avoir adorés. Les deux premières défenses semblent avoir pour but d'inviter à l'agriculture, qui, selon eux, fait partie de la religion. Le précepte de tourner en adorant les dieux avait, dit-on, pour objet d'imiter le mouvement de l'univers; mais je croirais plutôt que, comme les temples regardaient l'orient, et que ceux qui y entraient avaient le dos tourné au soleil, ils étaient obligés de se tourner pour saluer cet astre; et ils se remettaient en présence du dieu. Dans ces deux mouvements, ils faisaient un tour entier, pendant lequel ils achevaient leur prière. Ou bien ce changement de situation n'aurait-il pas quelque rapport aux roues égyptiennes? Ne signifierait-il pas qu'il n'y a rien de stable dans les choses sublunaires; et que, de quelque manière que Dieu tourne et agite notre vie, nous devons nous y soumettre et être contents de tout? L'usage de s'asseoir après avoir adoré était, dit-on, un heureux présage que les prières avaient été exaucées, et que les biens

qu'on espérait des dieux seraient durables. On dit encore que le repos distingue et sépare nos actions; ainsi, après avoir terminé une première action, ils s'asseyaient devant les dieux pour en commencer une nouvelle. Cela peut se rapporter aussi au désir qu'avait le législateur d'accoutumer les citoyens, comme nous l'avons déjà dit, à ne pas prier les dieux lorsqu'ils étaient occupés d'autre chose, et comme en courant; mais quand ils en avaient tout le temps et qu'ils étaient libres de toute autre affaire.

XX. Cette habitude des exercices de la religion rendit Rome si docile et lui imprima une telle vénération pour la puissance de Numa, qu'elle adopta les fables les plus absurdes, et qu'il n'y avait rien de si incroyable, rien de si impossible, qu'elle ne le crût capable de faire[1]. On rapporte à ce sujet qu'un jour ayant invité à souper un assez grand nombre de personnes, il leur fit servir sur une vaisselle commune un repas fort simple. Les conviés étaient à peine à table, qu'il leur dit que sa déesse venait lui faire visite; et dans le même instant il leur montra sa maison pleine de la plus riche vaisselle, une table couverte des mets les plus exquis, et servie avec la plus grande magnificence. Mais ce qu'on rapporte d'une conversation qu'il eut avec Jupiter est de toute absurdité. On conte que sur le mont Aventin, qui n'était pas encore renfermé dans l'enceinte de Rome, ni même habité, mais qui avait des sources abondantes et des bois touffus, on voyait souvent venir deux divinités, Picus et Faunus, qu'on peut comparer aux satyres et aux pans, et qui, parcourant, dit-on, toute l'Italie, opéraient, par la vertu de certains remèdes et par des charmes magiques, les mêmes effets que ceux qu'on attribue à ces demi-dieux que les Grecs appellent Dactyles Idéens. Numa se rendit maître de Picus et de Faunus en mettant du vin et du miel dans la fontaine où ils avaient coutume de boire. Quand ils furent en son pouvoir, ils changèrent plusieurs fois de forme, et prirent des figures de spectres et de

[1] Le texte ajoute, *s'il le voulait.*

fantômes aussi extraordinaires qu'effrayantes : mais lorsqu'ils se virent si bien liés qu'il leur était impossible d'échapper, ils découvrirent à Numa plusieurs choses futures, et lui enseignèrent l'expiation des foudres, telle qu'on la pratique aujourd'hui, par le moyen d'oignons, de cheveux et de mandoles. D'autres disent que ces dieux ne lui apprirent pas cette expiation ; que seulement, par leurs charmes magiques, ils firent descendre du ciel Jupiter, qui, irrité de la violence qu'on lui faisait, dit à Numa de faire l'expiation avec des têtes... Numa, l'interrompant, ajouta : « D'oignons. — D'hommes, » continua Jupiter. Numa, pour éluder cet ordre cruel, lui dit : « Avec leurs cheveux. — Avec des vivantes, » répliqua Jupiter ; — « Mandoles, » se hâta de dire Numa. Ce fut la nymphe Égérie qui lui suggéra ces réponses. Jupiter s'en retourna avec des dispositions favorables, qui firent donner à ce lieu le nom d'Ilicium ; et l'expiation se fit conformément aux réponses de Numa. Ces fables ridicules font connaître le penchant que les Romains avaient alors pour la religion, et qui était le fruit d'une longue habitude. Pour Numa, il avait tellement placé toutes ses espérances dans la protection divine, qu'un jour qu'on vint lui annoncer que les ennemis approchaient, il dit en souriant : « Et moi je sacrifie. »

XXI. Ce prince fut, dit-on, le premier qui bâtit un temple à la Foi et au dieu Terme, et qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire était de jurer leur foi, serment qu'ils font encore aujourd'hui. Terme, ou le dieu des bornes, était honoré par des sacrifices publics et particuliers, qu'on faisait autour des champs. On lui immole à présent des victimes vivantes ; mais alors il n'y avait pas d'effusion de sang ; Numa, éclairé par la raison, avait compris que le dieu des bornes, qui est le gardien de la paix et le témoin de la justice, ne doit être souillé par aucun meurtre. Ce fut encore lui qui borna le territoire de Rome ; Romulus n'avait pas voulu le faire ; parce qu'en mesurant ce qui lui appartenait, il aurait montré ce qu'il usurpait sur les autres ; car les bornes, quand on les respecte, sont le frein de la puissance ; mais, si on les

arrache, elles deviennent la conviction de l'injustice. Rome dans ses commencements avait un territoire peu étendu; Romulus l'agrandit par ses conquêtes, et Numa distribua ces nouvelles terres aux citoyens indigents, afin de les soustraire à la misère, cause presque nécessaire de la perversité, et de tourner vers l'agriculture l'esprit du peuple, qui, en domptant la terre, s'adoucirait lui-même. En effet, il n'est point d'exercices qui inspirent aussi promptement que ceux de la vie champêtre un désir ardent de la paix. On y conserve cette audace guerrière qui anime à combattre pour la défense de ses propriétés, et l'on s'y dépouille de cette cupidité qui porte à faire envahir le bien d'autrui. Numa donc, qui voulait faire aimer aux citoyens l'agriculture comme l'attrait le plus puissant à la paix, et qui la croyait encore plus propre à former leurs mœurs qu'à les enrichir, partagea tout le territoire en plusieurs portions qu'il appela bourgs, et établit dans chacun d'eux des inspecteurs et des commissaires. Il en faisait souvent lui-même la visite; et, jugeant des mœurs des citoyens par le travail, il avançait en honneurs et en pouvoir ceux qui se distinguaient par leur activité, blâmait les paresseux et les corrigeait de leur négligence.

XXII. Celui de ses établissements qu'on approuve le plus, c'est la division qu'il fit du peuple par arts et par métiers. La ville, comme nous l'avons déjà dit, était composée de deux nations, ou plutôt séparée en deux partis, qui ne voulaient absolument ni se réunir, ni effacer les différences qui en faisaient comme deux peuples étrangers l'un à l'autre, et enfantaient chaque jour parmi eux des querelles et des débats interminables. Quand on veut unir des corps solides qui naturellement ne peuvent se mêler ensemble, on les brise, on les réduit en petites parties qui s'incorporent facilement. Numa, d'après cet exemple, pour faire disparaître cette grande et principale cause de division entre les deux peuples, et la disséminer en quelque sorte dans plusieurs petites parties, distribua tout le peuple en plusieurs corps, séparés chacun par des intérêts particuliers. Il le distribua donc en divers métiers,

de musiciens, d'orfèvres, de charpentiers, de teinturiers, de cordonniers, de tanneurs, de forgerons et de potiers de terre. Il réunit en un seul corps tous les artisans d'un même métier, et institua des fêtes et des cérémonies de religion convenables à chacun de ces corps. Par là il fut le premier qui bannit de Rome cet esprit de parti qui faisait penser et dire aux uns qu'ils étaient Sabins, aux autres qu'ils étaient Romains, à ceux-ci qu'ils étaient sujets de Tatius, à ceux-là qu'ils avaient pour roi Romulus. Ainsi, cette nouvelle division opéra réellement le mélange, et, pour ainsi dire, l'amalgame de tous les citoyens ensemble. On loue encore celle de ses ordonnances par laquelle il adoucit la loi qui autorisait les pères à vendre leurs enfants. Il y mit une exception en faveur de ceux qui se seraient mariés du consentement et de l'ordre de leurs parents; il ne pouvait voir sans peine qu'une femme qui avait épousé un homme libre se trouvât tout à coup mariée à un esclave.

XXIII. Il s'occupa aussi de la réforme du calendrier; et, s'il ne la fit pas avec une grande exactitude, il prouva du moins qu'il n'était pas dépourvu de connaissances sur cette matière. Sous le règne de Romulus, on ne suivait pour les mois aucune règle ni aucun ordre : les uns n'avaient que vingt jours, ou même moins; d'autres en avaient trente-cinq, et quelquefois davantage. On n'avait aucune idée de l'inégalité qu'il y a entre le cours du soleil et celui de la lune; on observait seulement que l'année fût de trois cent soixante jours. Numa ayant reconnu que cette inégalité était de onze jours, que les révolutions de la lune se faisaient en trois cent cinquante-quatre jours, et celles du soleil en trois cent soixante-cinq, il doubla ces onze jours, et en fit un mois séparé qu'il intercala, tous les deux ans, après celui de janvier. Ce mois de vingt-deux jours est appelé par les Romains Mercedinus. Mais le remède qu'il apporta à cette inégalité devait exiger dans la suite de bien plus grandes réformes. Il établit un nouvel ordre dans les mois. Celui de mars était le premier de l'année, il en fit le troisième, et mit à sa place janvier, qui, sous Romulus

était le onzième; février était le douzième et le dernier, il devint le second. Cependant quelques auteurs ont dit que janvier et février furent ajoutés par Numa, et qu'avant lui l'année romaine n'était que de dix mois, comme quelques peuples barbares en ont de trois. Chez les Grecs, l'année des Arcadiens était de quatre, et celle des Acarnaniens de six. Les Égyptiens eurent d'abord des années d'un mois, ensuite de quatre. Aussi, quoiqu'ils habitent un pays très-nouveau, ils se donnent pour un des plus anciens peuples de la terre, et comptent dans leurs généalogies un nombre infini d'années, parce qu'ils mettent un mois pour un an. Ce qui prouve que les Romains n'eurent d'abord que des années de dix mois, et non de douze, c'est le nom de leur dernier mois, appelé encore aujourd'hui décembre ou dixième. Mars était le premier, comme le montre clairement l'ordre des mois. Le cinquième, en commençant à mars, s'appelle quintilis, le sixième sextilis, et ainsi des autres, selon leur rang. Si janvier et février eussent toujours été placés avant mars, il leur serait arrivé d'appeler cinquième le mois qui dans le fait aurait été le septième. Il est d'ailleurs vraisemblable que celui de mars, consacré par Romulus au dieu de ce nom, obtint la première place; que le second fut avril, ainsi nommé d'Aphrodite, nom grec de Vénus: les femmes romaines font un sacrifice à cette déesse le premier de ce mois, et se baignent avec une couronne de myrte sur la tête. D'autres veulent que le mot aprilis, écrit par une lettre simple[1], vienne, non pas d'Aphrodite, mais du mot latin *aperire*, ouvrir, parce que, dans ce mois, le printemps est dans sa force, et qu'il développe les germes des plantes, comme son nom même le fait connaître. Des deux suivants, l'un est appelé mai, de la déesse Maïa, mère de Mercure, auquel il est consacré; l'autre est nommé juin, du nom de Junon. Quelques auteurs disent que ces deux mois ont pris leur nom de deux des époques de la vie, la vieillesse et la jeunesse; que celui de mai vient de *majores*, qui signifie âgés;

[1] Par un *p* et non par un *ph*.

et celui de juin, de *juniores*, les jeunes gens. Les noms de tous les autres sont tirés de l'ordre dans lequel on les comptait : le cinquième, le sixième, le septième, le huitième, le neuvième et le dixième. Dans la suite, le cinquième fut nommé juillet, du nom de Julius César, celui qui vainquit Pompée; et le sixième prit le nom d'août, en l'honneur d'Auguste, le second des empereurs. Domitien donna ses noms à ceux de septembre et d'octobre; il appela le premier Germanicus, et l'autre Domitianus; mais ces nouvelles dénominations ne durèrent pas longtemps; dès qu'il eut été assassiné, ces mois reprirent leurs anciens noms. Les deux derniers sont les seuls qui n'aient jamais perdu leur dénomination numérique. De ceux qui furent ajoutés ou transposés par Numa, l'un fut nommé février, des purifications que les Romains appellent *februa*, parce que dans ce mois on fait des sacrifices pour les morts, et l'on célèbre la fête des Lupercales, qui ressemble beaucoup à une purification.

XXIV. Janvier, qui maintenant est le premier de l'année, tire son nom de Janus. Je crois que Numa ôta de la première place le mois de mars qui portait le nom du dieu de la guerre, afin de donner en tout la préférence aux vertus civiles sur les qualités guerrières. Car Janus, qui a vécu dans la plus haute antiquité, soit qu'il ait été un dieu ou un roi, fut un grand politique, ami des vertus sociales, qui fit quitter aux hommes la vie dure et sauvage qu'ils avaient menée jusqu'alors. C'est de là qu'il est représenté avec deux visages, pour montrer qu'il avait su accommoder ses manières et sa conduite à un double genre de vie. Il y a dans Rome un temple à deux portes qu'on appelle les portes de la guerre. Il est d'un usage constant de les ouvrir pendant la guerre, et de les fermer en temps de paix. Rien n'est plus difficile et plus rare que de les voir fermées; les Romains, à cause de la vaste étendue de leur empire, ont presque toujours à se défendre contre quelqu'une des nations barbares qui les environnent. Cependant ce temple fut fermé sous César Auguste, après qu'il eut défait Antoine; il l'avait été auparavant sous le consulat de Marcus Attilius et

de Titus Manlius. Il est vrai que ce fut pour peu de temps; on le rouvrit presque aussitôt, parce qu'il survint une nouvelle guerre. Mais, sous le règne de Numa, il ne fut pas ouvert un seul jour, et demeura constamment fermé pendant l'espace de quarante-trois ans; tant l'ardeur des combats s'était éteinte partout! Car le peuple romain n'était pas le seul que la douceur et la justice de son roi eussent adouci et charmé : toutes les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine salutaire d'un vent doux et pur qui venait du côté de Rome, et qui, opérant dans leurs mœurs un changement sensible, leur inspirait un vif désir d'être gouvernées par de sages lois, de vivre en paix en cultivant leurs terres, d'élever paisiblement leurs enfants, et d'honorer les dieux. Ce n'était dans toute l'Italie que fêtes, que danses et festins. Ces hommes heureux s'invitaient réciproquement, se visitaient sans crainte, et passaient les jours ensemble dans une douce cordialité. La sagesse de Numa était comme une source abondante, d'où la justice et la vertu s'épanchaient dans toutes les âmes, et y entretenaient la tranquillité dont il jouissait lui-même. Aussi les exagérations des poëtes sont-elles encore trop faibles pour exprimer le bonheur de son règne.

Les casques sont couverts de toiles d'araignées,
La rouille a consumé les lances, les épées;
Des trompettes d'airain et des bruyants clairons
On n'entend plus frémir les redoutables sons;
Et lorsque le soleil a fini sa carrière,
Un paisible sommeil vient fermer la paupière.

XXV. En effet, pendant tout le règne de Numa, il n'y eut ni guerre, ni sédition, ni désir de nouveauté dans le gouvernement. Il ne s'attira la haine ni l'envie de personne; et l'amour du trône ne fit ni conspirer, ni tramer contre lui aucun mauvais dessein. Soit crainte des dieux qui lui donnaient des preuves si sensibles de leur protection, soit respect pour sa vertu, soit enfin faveur de la fortune, qui, sous son règne, conserva la vie des hommes exempte de toute souillure et de toute corruption, il fut un témoignage et un exemple frappant de cette vérité que Platon, plusieurs siècles après lui, osa dire

sur le gouvernement, que les hommes ne seraient enfin délivrés de leurs maux que lorsque, par une faveur particulière des dieux, la puissance souveraine et la philosophie se trouveraient réunies dans une même personne, et feraient triompher la vertu des attaques du vice. Heureux sans doute l'homme vertueux! mais heureux aussi ceux qui entendent les paroles qui sortent de la bouche du sage! Il n'a pas besoin d'employer contre la multitude la contrainte et les menaces; ses sujets, qui voient briller dans leur roi le plus beau modèle de vertu, embrassent volontairement la sagesse; unis ensemble par les liens de l'amitié et de la paix, pratiquant avec fidélité la tempérance et la justice, ils suivent cette conduite irréprochable et heureuse qui est la fin la plus parfaite de tout gouvernement. Le prince le plus digne de régner est donc celui qui sait inspirer à son peuple une telle disposition, et lui faire aimer ce genre de vie; et c'est ce que Numa sut faire mieux qu'aucun autre roi.

XXVI. Les historiens sont en contradiction sur le nombre de ses femmes et de ses enfants. Suivant les uns, il n'épousa point d'autre femme que Tatia, dont il eut une fille unique, nommée Pompilia. Selon d'autres, il eut, de plus, quatre fils, Pomponius, Pinus, Calpus et Mamercus, qui furent les tiges des plus illustres maisons de Rome, celles des Pomponiens, des Pinariens, des Calpurniens et des Mamerciens, qui toutes, à cause de leur origine, ont porté le surnom de roi. D'autres enfin, accusant les auteurs de cette dernière opinion d'avoir voulu flatter ces quatre familles en les faisant descendre de Numa par de fausses généalogies, prétendent que Pompilia n'était point fille de Tatia, mais d'une autre femme nommée Lucrèce, qu'il épousa depuis son élévation au trône; ils conviennent tous que Pompilia fut mariée à Marcius, fils du Sabin de ce nom, qui, ayant persuadé à Numa d'accepter l'empire, le suivit à Rome, devint sénateur, et, après la mort de ce prince, disputa le trône à Tullus Hostilius; il fut refusé et de désespoir se donna la mort. Son fils Marcius, mari de Pompilia, fixa son séjour à Rome et eut un fils nommé Ancus

Marcius, qui succéda à Tullus Hostilius et qui n'avait, dit-on, que cinq ans lorsque Numa mourut. La mort de ce prince ne fut ni subite, ni prompte : étant tombé dans une maladie de langueur, il s'éteignit peu à peu de vieillesse et mourut, suivant l'historien Pison, âgé d'un peu plus de quatre-vingts ans.

XXVII. Les honneurs qui accompagnèrent ses obsèques ajoutèrent à l'éclat de sa vie. Tous les peuples voisins, amis et alliés de Rome, s'y rendirent avec des présents et des couronnes. Les sénateurs portèrent sur leurs épaules le lit où l'on avait placé son corps; ils étaient suivis de tous les prêtres et d'une foule innombrable de peuple; les femmes mêmes et les enfants assistaient à ses funérailles, non comme à celles d'un roi mort de vieillesse, mais comme au convoi de l'ami le plus cher qui aurait été moissonné à la fleur de son âge: ils fondaient tous en larmes et poussaient de profonds gémissements. On ne brûla pas son corps [1], parce qu'il l'avait défendu : mais on fit deux cercueils de pierre qu'on enterra au pied du mont Janicule : l'un renfermait son corps, et l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables.

XXVIII. Pendant sa vie, il avait instruit les prêtres de tout ce que ces livres contenaient; et, après leur en avoir expliqué la doctrine, il ordonna de les enterrer avec lui, parce qu'il ne jugeait pas convenable que des mystères sacrés fussent confiés à des lettres mortes. C'est, à ce qu'on dit, par le même

[1] L'usage le plus ancien était d'enterrer les morts, pour rendre, par un motif religieux, les corps à la terre, d'où ils tiraient leur origine. Les Égyptiens furent, à ce qu'on croit, les premiers qui renoncèrent à cet usage, et les Grecs suivirent leur exemple; ce qui dura pendant les temps héroïques, après lesquels ils reprirent l'ancienne coutume, comme on le voit par l'histoire, et en particulier par la *Vie de Solon*. Les peuples d'Italie ont gardé plus longtemps la coutume de brûler les morts; c'est la religion chrétienne qui est parvenue à l'abolir. Il est vrai que dans le temps même que cette coutume était généralement suivie à Rome, il y avait des familles entières qui ne l'observaient pas; comme les Cornéliens, qui faisaient enterrer tous leurs morts. Sylla fut le premier de cette famille qui ordonna qu'on brûlât son corps, de peur sans doute qu'on ne le traitât comme il avait traité lui-même celui de Marius. Mais quelle raison put avoir Numa de ne pas suivre cette coutume, et d'ordonner qu'on l'enterrât? Il le fit peut-être par cet esprit de simplicité qui régnait dans toutes ses actions.

motif que les pythagoriciens n'écrivent pas leurs préceptes, et qu'ils les enseignent seulement de vive voix à ceux qu'ils en jugent dignes. Ils racontent eux-mêmes qu'ayant un jour communiqué à un homme qui en était indigne quelques-unes des questions les plus subtiles et les moins connues de la géométrie, les dieux firent connaître qu'ils puniraient par quelque grande calamité publique cette profanation et cette impiété. Il ne faut donc pas condamner avec sévérité ceux qui, se fondant sur tous ces rapprochements, soutiennent que Pythagore et Numa ont été contemporains et qu'ils ont eu ensemble les plus grands rapports. Valérius Antias prétend qu'on avait mis dans le cercueil douze livres latins sur des matières de religion, et douze autres écrits en grec sur la philosophie. Environ quatre cents ans après, sous le consulat de P. Cornélius et de M. Bébius, des pluies abondantes ayant fait entr'ouvrir la terre, les cercueils restèrent à découvert : on les ouvrit; on trouva l'un entièrement vide, sans aucun reste de corps; les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Le préteur Pétilius, après les avoir lus, en fit son rapport au sénat, et jura qu'il ne croyait ni pieux ni juste de les rendre publics. En conséquence, ils furent brûlés publiquement dans le Comice.

XXIX. C'est le partage des hommes justes et bons d'être moins loués pendant leur vie qu'après leur mort. L'envie ne peut leur survivre longtemps; quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent bien plus de lustre à sa gloire. De cinq qui régnèrent après lui, le dernier, chassé du trône, vieillit dans un honteux exil. Aucun des quatre autres ne mourut de sa mort naturelle : trois périrent dans les embûches qu'on leur dressa, et Tullius Hostilius, le successeur immédiat de Numa, se moquant des plus belles institutions de ce prince, et surtout de sa piété envers les dieux, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, tourna vers la guerre l'esprit des Romains. Mais il ne persista pas longtemps dans cette imprudente témérité. Attaqué d'une maladie aussi grave que sin-

gulière, dont sa raison fut troublée, il tomba dans une superstition qui ne ressemblait en rien à la piété de Numa. Le genre de sa mort enracina encore davantage dans l'esprit du peuple cette crainte superstitieuse; car il fut frappé de la foudre.

PARALLÈLE DE LYCURGUE ET DE NUMA.

I. Après avoir écrit les Vies de Lycurgue et de Numa, il faut, malgré la difficulté de l'entreprise, comparer ensemble ces deux grands hommes, et rassembler les différences qu'ils ont entre eux. Leurs actions font assez connaître les vertus qui leur sont communes, telles que la sagesse, la piété, la science du gouvernement, le talent pour former et conduire les peuples, l'adresse à leur persuader qu'ils avaient reçu des dieux mêmes les lois qu'ils leur donnaient. Mais, en examinant les grandes choses qui furent propres à chacun d'eux, la première différence qui se présente, c'est l'acceptation de l'empire par Numa, et la démission volontaire que Lycurgue en fit. L'un le reçut sans l'avoir demandé; l'autre le rendit après en avoir joui. Le premier n'étant que simple particulier, fut élu roi par un peuple étranger; l'autre, déjà roi, se réduisit de lui-même à l'état de simple citoyen. Il est beau d'obtenir une couronne pour prix de sa justice; il est encore plus beau de préférer la justice à une couronne. La vertu rendit Numa si illustre, qu'il fut jugé digne de régner; elle rendit Lycurgue si grand, qu'il méprisa le trône.

II. La seconde différence, c'est qu'à l'exemple des musiciens qui montent une lyre, l'un, à Sparte, tendit les ressorts du gouvernement que le luxe et la mollesse avaient relâchés, l'autre les relâcha à Rome, où ils étaient beaucoup trop tendus. Le changement que Lycurgue entreprit présentait de plus grandes difficultés : il avait à persuader à ses concitoyens, non de se dépouiller de leurs cuirasses et de quitter leurs épées, mais d'abandonner leur or et leur argent, de proscrire leurs lits et leurs tables magnifiques : il ne les obligea pas de renoncer à la guerre, pour passer leur vie dans

les fêtes et dans les sacrifices; mais il leur fit quitter les festins et les plaisirs, pour être toujours sous les armes, et passer les journées entières dans les exercices du gymnase. Aussi l'un persuada-t-il tout ce qu'il voulut, par le seul ascendant du respect et de la raison; l'autre, après avoir couru de grands dangers et reçu même des blessures, eut bien de la peine à réussir. La muse de Numa, pleine de douceur et d'humanité, adoucit les mœurs des Romains, modéra leur caractère bouillant et emporté, et leur fit aimer la justice et la paix. S'il faut absolument mettre au nombre des ordonnances de Lycurgue celle qui regarde les Ilotes, et qui est aussi injuste que cruelle [1] nous reconnaîtrons nécessairement dans Numa un législateur beaucoup plus doux et plus humain, qui voulut que les esclaves, ceux même qui étaient nés dans la servitude, goûtassent un peu de la liberté en partageant avec leurs maîtres, pendant les Saturnales, les honneurs et les plaisirs de la table. Car ce fut, dit-on, Numa qui établit cette coutume, afin que ceux qui avaient contribué de leur travail à l'agriculture eussent aussi leur part des fruits qu'ils recueillaient tous les ans. D'autres, adoptant des idées mythologiques, prétendent qu'il a voulu par là rappeler cette égalité qui régnait du temps de Saturne, où l'on ne connaissait ni maître ni esclave, où tous les hommes se regardaient comme égaux et comme frères.

III. En général, ces deux législateurs paraissent avoir eu pour but de porter leurs peuples à la tempérance et à la frugalité; mais, entre toutes les vertus, Lycurgue a préféré la valeur, et Numa la justice. Peut-être aussi qu'ayant eu à conduire des peuples d'un caractère très-différent, ils ont dû prendre des voies toutes différentes. Ce ne fut point par la lâcheté que Numa fit renoncer les Romains à la guerre, mais pour empêcher qu'ils ne commissent d'injustices. Ce ne fut pas non plus pour rendre les Spartiates injustes que Lycurgue en fit des guerriers, mais pour les garantir des injustices de

[1] Voyez sa Vie, chap. XLI.

leurs voisins. Ainsi tous deux, pour retrancher l'excès et suppléer à ce qui manquait à leurs peuples, furent forcés à des changements considérables.

IV. Dans la division qu'ils firent des états et des conditions, Numa établit une forme purement démocratique, et faite pour plaire à la multitude : il composa son peuple d'un mélange d'orfévres, de musiciens et de cordonniers. Celle de Lycurgue, aristocratique et austère, relégua les arts mécaniques dans les mains des esclaves et des étrangers ; il n'attacha les citoyens qu'au bouclier et à la lance et ne leur permit d'autre métier que celui de la guerre. Vrais satellites de Mars, ils n'apprenaient et ne savaient autre chose qu'obéir à leurs chefs et vaincre leurs ennemis. Il ne voulut pas que des hommes libres s'occupassent des moyens d'amasser des richesses ; et afin qu'une fois libres, ils le fussent pour toujours, il abandonna aux Ilotes et aux esclaves le soin de gagner de l'argent et de préparer les repas. Numa ne fit aucune distinction semblable : content d'avoir mis un frein à l'avidité du soldat, il permit tous les autres moyens de s'enrichir : loin de détruire toute inégalité, il laissa les citoyens amasser autant de bien qu'ils pourraient, et négligea d'arrêter la pauvreté qui se glissait et se répandait insensiblement dans la ville. Il aurait dû s'y opposer dès l'origine, lorsque cette inégalité encore peu sensible laissait tous les citoyens à peu près au niveau les uns des autres : alors il eût pu, comme Lycurgue, faire tête à l'avarice, et prévenir les inconvénients qui en furent la suite ; inconvénients graves, qui devinrent la source de cette foule de maux dont Rome fut depuis affligée.

V. Quant au partage des terres, on ne doit blâmer ni Lycurgue de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir pas fait. Le premier fit de cette égalité la base et le fondement de sa république ; le second, trouvant les terres nouvellement partagées, n'avait aucun motif d'en faire un nouveau partage, et de détruire le premier, qui vraisemblablement subsistait encore. Tout deux, en admettant la communauté des femmes, voulurent, par une bonne politique, bannir du mariage toute

jalousie; mais ils ne prirent pas la même voie. Un mari romain qui avait assez d'enfants cédait sa femme à celui des citoyens qui, désirant d'en avoir, venait la lui demander; il était le maître de la lui abandonner pour toujours ou de la reprendre. A Lacédémone, le mari gardait toujours sa femme chez lui; et laissant subsister le mariage en son entier, il la prêtait à un citoyen qui voulait en avoir des enfants; souvent même, comme nous l'avons dit, le mari attirait chez lui un homme dont il espérait avoir de bons et de beaux enfants, et l'introduisait auprès de sa femme. Quelle différence y a-t-il au fond entre ces deux coutumes? Celle des Lacédémoniens prouve dans le mari une très-grande indifférence pour une chose qui trouble la plupart des hommes, qui les irrite contre leurs femmes, et remplit leur vie de jalousie et de chagrin. Celle des Romains annonce une sorte de retenue et de honte qui les faisait se couvrir du voile du contrat, et avouer par là qu'ils souffraient avec peine cette communauté.

VI. Numa mit les filles sous une garde très-sévère; il les assujettit à un genre de vie modeste et convenable à leur sexe. Lycurgue leur laissa une liberté indéfinie, qui les exposa aux railleries des poëtes. Ils les appelaient *phénomérides*, qui montrent les cuisses. Ibycus, entre autres, leur reproche d'aimer les hommes avec fureur. Euripide a dit aussi d'elles :

On les voit, oubliant le soin de leurs maisons,
S'exercer à la lutte au milieu des garçons;
Et, par les plis flottants de leur robe entr'ouverte,
Montrer au spectateur leur cuisse découverte.

Il est vrai que les filles spartiates avaient des tuniques dont les côtés n'étaient pas cousus par le bas, et tellement séparés, qu'elles ne pouvaient faire un pas sans découvrir leur cuisse; comme Sophocle le dit dans ces vers :

Voyez même aujourd'hui cette jeune Hermione:
Sous cet habit léger qui flotte au gré des vents,
Elle montre sa cuisse aux regards des passants.

Aussi dit-on qu'elles étaient très-hardies, surtout contre leurs

maris; qu'elles avaient tout pouvoir dans leurs maisons, et que même dans les conseils elles donnaient librement leur avis sur les matières les plus importantes.

VII. Numa sut conserver aux femmes romaines la dignité et les honneurs dont elles avaient joui sous Romulus, lorsque leurs maris cherchaient, à force de bons procédés, à leur faire oublier leur enlèvement. Il les environna d'une enceinte de pudeur, leur interdit toute curiosité, leur apprit à être sobres et à garder le silence, leur défendit l'usage du vin[1], et ne leur permit de parler des choses même les plus nécessaires qu'en présence de leurs maris. On raconte, à ce sujet, qu'une femme ayant un jour plaidé sa propre cause dans le barreau, le sénat envoya consulter l'oracle d'Apollon pour savoir ce que présageait à la ville un pareil exemple. Un grand témoignage de leur obéissance et de leur douceur, c'est le souvenir qu'on a conservé de celles qui furent méchantes. Comme nos historiens nous ont transmis les noms de ceux qui parmi les Grecs ont les premiers excité des discordes civiles, fait la guerre à leurs frères, et tué de leur propre main ou leur père ou leur mère; de même les Romains nous ont appris que le premier d'entre eux qui répudia sa femme, deux cent trente ans après la fondation de Rome, s'appelait Spurius Carvilius; que Thalia, femme de Pinarius, fut la première qui, sous le règne de Tarquin le Superbe, se brouilla avec sa belle-mère Gégania; tant le législateur avait réglé avec sagesse et avec décence ce qui concernait les mariages!

VIII. Les ordonnances de l'un et de l'autre, sur l'âge auquel les filles pourraient se marier, sont analogues à l'éducation qu'ils leur donnaient. Lycurgue attendait qu'elles fussent en état d'avoir des enfants, et qu'elles désirassent un époux. Il voulait que leur union, formée d'après le vœu de la nature, fût pour elle une source de bienveillance et d'amour; au lieu qu'en prévenant, en forçant la nature, elle eût été un

[1] Romulus avait soumis à la même peine les femmes qui auraient bu du vin et celles qui se seraient rendues coupables d'adultère. Il disait que l'adultère ouvre la porte à tous les vices, et que l'ivresse l'ouvre à l'adultère.

principe de haine et de crainte. Il attendait aussi que leurs corps fussent assez robustes pour supporter les incommodités de la grossesse et les douleurs de l'enfantement; car elles ne se mariaient que pour avoir des enfants. Les Romains leur permettaient de prendre un époux à douze ans, et même au-dessous : ils pensaient qu'à cet âge une femme étant plus chaste et plus pure de corps et de mœurs, se plie plus facilement au caractère de son mari. Il est donc certain que les institutions de Lycurgue étaient plus selon la nature, dont le but, dans le mariage, est d'avoir des enfants; et que les lois de Numa, plus conformes à la morale, avaient en vue de faire régner l'union entre les époux.

IX. Les institutions de Numa pour la nourriture des enfants, pour leur éducation commune sous les mêmes maîtres, pour leurs exercices, leurs amusements, leurs repas, en général pour tout ce qui peut contribuer à les former et à les polir, comparées avec celles de Lycurgue, n'ont rien qui soit au-dessus d'un législateur ordinaire. Il laissa aux pères la liberté de les élever au gré de leur caprice ou de leurs besoins, d'en faire des laboureurs, des charpentiers, des forgerons, des joueurs d'instruments; comme si, dès le premier âge, on ne devait pas diriger leur éducation vers une seule fin, celle de former leurs mœurs; comme s'ils n'étaient que des passagers embarqués dans un vaisseau, qui, ayant chacun des vues et des besoins particuliers, ne prennent part à l'intérêt général que dans les dangers, parce qu'alors ils craignent pour eux-mêmes, et qui le reste du temps ne pensent qu'à leur intérêt personnel. On doit pardonner à des législateurs ordinaires de s'être trompés par ignorance ou par faiblesse; mais un homme que sa sagesse avait fait appeler au gouvernement d'un peuple nouvellement formé, et qui ne lui résistait en rien, de quel autre soin devait-il d'abord s'occuper, que de régler l'éducation des enfants et les exercices de la jeunesse, afin qu'ils n'eussent pas chacun des mœurs différentes, qu'ils ne fussent pas turbulents dans leurs manières, mais que jetés dès la première enfance dans le

même moule de vertu, et prenant tous la même forme, il régnât entre eux un accord parfait? Cette éducation commune, outre plusieurs autres avantages, servit surtout à Lycurgue pour la conservation de ses lois. La religion du serment eût été pour les Spartiates un faible lien, si, par la nourriture et l'éducation, il n'avait imprimé ses lois dans leurs mœurs; s'il ne leur eût fait sucer, avec le lait, l'amour de ses institutions. C'est ce qui fit que ses principales ordonnances se conservèrent pendant plus de cinq cents ans, comme une bonne et forte teinture qui a pénétré toute l'étoffe. Au contraire, le but que Numa s'était proposé dans ses établissements, de maintenir Rome dans l'union et dans la paix, s'évanouit avec lui. Il était à peine mort, que le temple aux deux portes qu'il avait tenu fermé pendant tout son règne, et dans lequel il avait comme enchaîné le démon de la guerre, fut aussitôt rouvert, et l'Italie entière remplie de sang et de carnage. Ainsi la plus belle et la plus juste de ses institutions ne se soutint que peu de temps, parce qu'elle n'avait pas pour lien l'éducation de la jeunesse.

X. Eh quoi! dira quelqu'un, Rome n'a-t-elle pas considérablement accru sa puissance par les guerres? Cette question demanderait une longue réponse, surtout pour ces hommes qui font consister la puissance d'un État dans sa richesse, dans son luxe, et dans l'étendue de son empire, plutôt que dans la sûreté publique, dans la douceur, dans la modération et la justice. Mais ce qui est ici à l'avantage de Lycurgue, c'est que les Romains ne sont parvenus à un si haut degré de puissance qu'en s'éloignant des institutions de Numa; que les Lacédémoniens, au contraire, ne s'écartèrent pas plutôt des lois de Lycurgue, qu'ils tombèrent du faîte de la grandeur dans une extrême faiblesse; et qu'après avoir perdu l'empire de la Grèce, ils se virent près de leur entière ruine. Il faut pourtant dire à la gloire de Numa que c'est en lui une chose admirable et presque divine, qu'appelé à un trône étranger il ait changé toute la forme du gouvernement par la seule persuasion; que sans employer les armes et la contrainte,

comme Lycurgue, qui se servit de la noblesse pour réduire le peuple, il se soit rendu maître d'une ville agitée par des factions diverses ; qu'enfin, par sa sagesse et sa justice seules, il soit parvenu à réunir tous les citoyens, et à former entre eux les liens les plus intimes.

SOLON

I. Origine de Solon. — II. Son caractère et ses mœurs. — III. Dans sa jeunesse il trafique sur mer. — IV. Son goût pour la poésie et pour la philosophie morale. — V. Trépied d'or offert à chacun des sept sages, qui le refusent. — VI. Entrevue de Solon et d'Anacharsis. — VII. Son entretien avec Thalès. — VIII. La crainte de perdre des biens nécessaires ne doit pas empêcher de les acquérir. — IX. Occasion de son élégie sur Salamine. — X. Conquête de cette île. — XI. Récit différent sur cette expédition. — XII. Les Lacédémoniens pris pour arbitre au sujet de Salamine. — XIII. Harangue de Solon pour le temple de Delphes. — XIV. Conspiration cylonienne. — XV. Épiménide purifie la ville d'Athènes. — XVI. Athènes divisée en plusieurs factions. — XVII. Solon choisi pour médiateur. — XVIII. Il refuse la royauté. — XIX. Il donne des lois à Athènes. — XX. Abolition des dettes. — XXI. Chagrin qu'il éprouve à cette occasion. — XXII. Il abroge les lois de Dracon. — XXIII. Division du peuple en classes suivant le revenu. — XXIV. Établissement de l'aréopage. — XXV. Loi sur les séditions. — XXVI. Lois sur le mariage. — XXVII. Respect ordonné pour les morts. Taxe pour les injures. — XXVIII. Lois pour les testaments. — XXIX. Pour les femmes. — XXX. Pour les enfants. — XXXI. Contre les adultères et les ravisseurs. — XXXII. Règlement pour les eaux, les arbres et les forêts. — XXXIII. Droit de bourgeoisie. Repas de ville. — XXXIV. Ses lois confirmées pour cent ans. — XXXV. Il règle le mois lunaire. — XXXVI. Il voyage en Égypte et en Chypre. — XXXVII. Son entrevue avec Crésus. — XXXVIII. Ce prince, vaincu par Cyrus, se rappelle le discours de Solon, et Cyrus lui donne la vie. — XXXIX. Solon, à son retour, trouve la ville divisée. — XL. Tragédies de Thespis. — XLI. Artifice de Pisistrate. — XLII. Fermeté de Solon. — XLIII. Son poëme sur l'île Atlantique. Sa mort.

M. Dacier place le temps auquel Solon a vécu, depuis l'an du monde 3350, jusqu'à l'an 3401, entre la 45ᵉ et la 57ᵉ olympiade, entre l'an 153 et 204 de Rome, et l'an 598 et 547 avant J. C. : ce qui comprend l'espace de cinquante et un ou cinquante-deux ans. On ne sait pas les dates précises de sa naissance ni de sa mort.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie entre la deuxième année de la 35ᵉ olympiade, et la deuxième année de la 55ᵉ, 559 ans avant J. C.

I. Le garmmairien Didyme, dans son ouvrage sur les lois de Solon, en réponse à celui d'Asclépiade, cite un passage d'un certain Philoclès, qui donne à Solon Euphorion pour

père. Il est contraire en cela à tous les écrivains qui ont parlé de ce législateur, et qui le font fils d'Exechestides, homme de peu de crédit et d'une fortune médiocre, mais de la plus illustre maison d'Athènes. Par son père, il tirait son origine du roi Codrus; et sa mère, suivant Héraclide de Pont, était cousine germaine de Pisistrate. Cette parenté forma de bonne heure entre celui-ci et Solon une liaison étroite, qui fut encore cimentée par l'amour qu'inspirèrent à Solon l'heureux naturel et la beauté de Pisistrate. C'est sans doute ce qui fit que les divisions qui éclatèrent entre eux dans la suite pour le gouvernement de la république, n'aboutirent pas à une haine violente. Les droits de leur ancien attachement subsistant toujours dans leur cœur, y conservèrent le souvenir de cet amour; de même qu'un grand feu laisse toujours après lui de vives étincelles.

II. Solon ne sut pas se défendre des attraits de la beauté ; athlète sans force contre l'amour, il laisse voir dans ses poésies toute sa faiblesse; on la retrouve même dans celle de ses lois qui défendait aux esclaves de se frotter à sec, et d'aimer des jeunes gens. Cette loi prouve qu'il mettait cet attachement au nombre des inclinations honnêtes et louables ; l'interdire à ceux qui lui en paraissaient indignes, c'était y appeler ceux qu'il en croyait dignes. On dit que Pisistrate aima aussi Charmus, et qu'il dédia dans l'Académie la statue de l'Amour, près de l'endroit où l'on allume le flambeau sacré dans les courses publiques. Solon, au rapport d'Hermippus, trouva que la bienfaisance et la générosité de son père avaient considérablement diminué sa fortune. Il ne manquait pas d'amis disposés à lui fournir de l'argent; mais, né d'une famille plus accoutumée à donner qu'à recevoir, il aurait eu honte d'en accepter ; et comme il était encore jeune, il se mit dans le commerce. Cependant, suivant quelques auteurs, il voyagea moins dans la vue de trafiquer et de s'enrichir, que dans le dessein de connaître et de s'instruire. Il faisait ouvertement profession d'aimer la sagesse ; et, dans un âge fort avancé, il avait coutume de dire qu'il vieillissait en apprenant toujours.

Il n'était pas ébloui par l'éclat des richesses, comme il le témoigne dans une de ses élégies :

Le morte que Plutus enrichit de ses dons,
Qui dans de vastes champs voit mûrir ses moissons,
Dont les coursiers nombreux couvrent les pâturages,
Est-il plus riche au fond, malgré tant d'avantages,
Que celui qui, toujours bien nourri, bien vêtu,
De ses premiers besoins n'est jamais dépourvu ;
Et qui, l'époux aimé d'une moitié chérie,
Goûte d'un doux bonheur la parfaite harmonie?

Il dit pourtant dans un autre endroit :

Oui, sans honte, mon cœur désire la richesse;
Mais je veux qu'elle soit le fruit de la sagesse :
Une fortune injuste est pour moi sans appas;
Au céleste courroux elle n'échappe pas.

Mais rien n'empêche qu'un homme de bien, un sage politique ne tienne à cet égard un juste milieu, et que, sans rechercher des richesses superflues, il ne méprise pas celles qui sont nécessaires et qui suffisent.

III. Dans ce temps-là, dit Hésiode, aucun travail n'était regardé comme honteux ; aucun art ne mettait de différence entre les hommes. Le commerce surtout était honorable ; il ouvrait des communications utiles avec les nations étrangères, procurait des alliances avec les rois, et donnait une grande expérience. On a même vu des commerçants fonder de grandes villes. Ainsi Protus gagna l'amitié des Gaulois qui habitaient les bords du Rhône, et bâtit Marseille. Thalès et Hippocrate le mathématicien firent aussi le commerce; et Platon vendit de l'huile en Égypte pour fournir aux frais de son voyage. On croit donc que la grande dépense que faisait Solon, sa vie délicate et sensuelle, la licence de ses poésies, où il parle des voluptés d'une manière si peu digne d'un sage, furent la suite de son négoce. Comme cette profession expose à de grands dangers, elle invite aussi à s'en dédommager par les plaisirs et la bonne chère. Cependant on voit, dans ses vers, qu'il se mettait lui-même plutôt au nombre des pauvres que des riches :

Le crime trop souvent fleurit dans l'opulence,
Et l'on voit l'honnête homme en proie à l'indigence.
Mais nous, de la vertu sages adorateurs,
Pourrions-nous de Plutus envier les faveurs?
La fortune souvent détruit son propre ouvrage.
La vertu chaque jour s'affermit davantage.

IV. Il ne s'appliqua d'abord à la poésie que par amusement et pour charmer son loisir, sans jamais traiter des sujets sérieux. Dans la suite, il mit en vers des maximes philosophiques, et fit entrer dans ses poëmes plusieurs choses relatives à son administration politique, non pour en faire l'histoire et en conserver le souvenir, mais pour servir à l'apologie de sa conduite. Il y mêlait aussi des exhortations, des avis aux Athéniens, et quelquefois même de vives censures contre eux. On dit encore qu'il avait entrepris de mettre ses lois en vers, et on en cite le commencement :

Puissent, par la ferveur du souverain des dieux,
Ces lois jouir longtemps d'un succès glorieux!

A l'exemple des sages de son temps, il cultiva principalement cette partie de la morale qui traite de la politique. Il n'avait en physique que des connaissances très-superficielles, et en était aux premiers éléments de cette science, comme on le voit par ces vers :

La neige fécondante et la grêle homicide
S'engendrent dans la nue, et la foudre rapide
Naît du sein de l'éclair : les vents impétueux
Soulèvent seuls des mers les flots tumultueux;
S'ils n'étaient le jouet de leur souffle terrible,
La mer des éléments serait le plus paisible.

En général, Thalès fut, de tous les sages, le seul qui porta au delà des choses d'usage la théorie des sciences ; tous les autres ne durent qu'à leurs connaissances politiques leur réputation de sagesse.

V. On raconte que les sept sages se trouvèrent un jour ensemble à Delphes, et une autre fois à Corinthe, chez Périandre, qui les avait réunis pour un banquet. Rien ne contribua autant à leur réputation et à leur gloire, que la modestie avec laquelle ils se renvoyèrent l'un à l'autre un trépied d'or. Des

Milésiens qui se trouvaient à l'île de Cos avaient acheté d'avance de quelques pêcheurs ce que retirerait de l'eau le filet qu'ils allaient y jeter. Quand on l'eut tiré, il s'y trouva un trépied d'or qu'Hélène, à ce qu'on prétend, pour obéir à un ancien oracle, avait jeté dans la mer à son retour de Troie. Cet incident donna lieu à une vive dispute d'abord entre les pêcheurs et les étrangers, ensuite entre les deux villes, qui prirent parti dans la querelle et étaient près d'en venir aux mains, lorsque la Pythie consultée leur ordonna de porter ce trépied au plus sage. On l'envoya d'abord à Thalès, et ceux de Cos cédèrent sans peine à un seul particulier ce qu'ils allaient disputer par les armes à tous les Milésiens ensemble. Thalès le renvoya à Bias, qui, disait-il, était plus sage que lui; Bias, avec la même modestie, le fit passer à un autre; et après avoir été envoyé successivement à tous les sept, il revint une seconde fois à Thalès; enfin il fut porté à Thèbes et consacré à Apollon Isménien. Théophraste dit qu'on l'envoya d'abord à Bias, qui demeurait à Priène; que Bias le fit porter à Thalès; qu'après avoir été envoyé alternativement à tous les sages, il revint à Bias, et qu'enfin il fut porté à Delphes. Telle est la tradition la plus commune sur ce fait; seulement quelques auteurs disent que ce n'était pas un trépied, mais un vase que Crésus envoyait à Delphes; suivant d'autres, c'était une coupe que Bathyclès[1] avait travaillée.

VI. Voici les particularités qu'on raconte d'une entrevue de Solon avec Anacharsis[2], et d'un entretien qu'il eut avec Thalès. Anacharsis étant venu à Athènes, alla chez Solon; et après avoir frappé, il s'annonça pour être un étranger qui venait s'unir avec lui par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Solon lui répondit qu'il valait mieux faire des amis chez soi, que d'en aller chercher ailleurs. « Eh bien! reprit Anachar-

[1] Célèbre sculpteur de Magnésie.

[2] Anacharsis, Scythe de nation et de la race royale, mérita par son savoir, par son esprit et par ses vertus, d'être mis au nombre des sept sages. Il alla à Athènes vers la 47e olympiade, environ 600 ans avant J. C. De retour dans sa patrie, il voulut changer les lois des Scythes, et leur faire adopter celles des Grecs; mais il fut tué à la chasse d'un coup de flèche par son frère.

sis, puisque vous êtes chez vous, faites donc de moi votre ami et votre hôte. » Solon, charmé de la vivacité de sa réponse, lui fit le meilleur accueil, et le retint quelques jours chez lui. Il s'occupait déjà de l'administration des affaires publiques et commençait à rédiger ses lois. Anacharsis, à qui il en fit part, le railla de son entreprise et de l'espoir qu'il avait de réprimer par des lois écrites l'injustice et la cupidité de ses concitoyens. « Les lois, disait-il, seront pour eux comme des toiles d'araignée : elles arrêteront les faibles et les petits ; les puissants et les riches les rompront et passeront à travers. — Cependant, lui répondit Solon, les hommes gardent les conventions qu'ils ont faites entre eux, quand aucune des parties contractantes n'a intérêt à les violer. Je ferai donc des lois si conformes aux intérêts des citoyens, qu'ils croiront eux-mêmes plus avantageux de les maintenir que de les transgresser. » L'événement justifia la conjecture d'Anacharsis et trompa l'espoir de Solon. Une autre fois qu'Anacharsis avait assisté à une assemblée publique, il dit à Solon : « Je suis étonné que, dans les délibérations des Grecs, ce soient les sages qui conseillent et les fous qui décident. »

VII. Solon, étant allé à Milet pour voir Thalès, lui témoigna sa surprise de ce qu'il n'avait jamais voulu se marier et avoir des enfants. Thalès ne lui répondit rien dans le moment; mais ayant laissé passer quelques jours, il fit paraître un étranger qui disait arriver d'Athènes, d'où il était parti depuis dix jours. Solon lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau lorsqu'il en était parti. Cet homme, à qui Thalès avait fait la leçon, lui répondit qu'il n'y avait autre chose que la mort d'un jeune homme dont toute la ville accompagnait le convoi. C'était, disait-on, le fils d'un des premiers et des plus vertueux citoyens qui n'était pas alors à Athènes, et qui voyageait depuis longtemps. « Le malheureux père ! s'écria Solon, comment s'appelait-il ? — Je l'ai entendu nommer, répondit l'étranger ; mais j'ai oublié son nom ; je me souviens seulement qu'on ne parlait que de sa sagesse et de sa justice. » A chacune de ces réponses, les craintes de Solon augmen-

taient; enfin, troublé, hors de lui-même, il suggéra le nom à l'étranger, et lui demanda si ce jeune homme n'était pas le fils de Solon. « C'est lui-même, » lui répliqua-t-il. A cette parole, Solon, se frappant la tête, se mit à faire et à dire tout ce que la douleur la plus violente peut inspirer. Alors Thalès, lui prenant la main, lui dit en souriant : « Voilà, Solon, ce qui m'a éloigné de me marier et d'avoir des enfants; j'ai redouté le coup qui vous accable aujourd'hui et contre lequel toute votre fermeté est impuissante. Mais, rassurez-vous; il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on vient de vous dire. » Hermippus rapporte cette histoire d'après le récit qu'en fait Patécus, celui qui prétendait avoir hérité de l'âme d'Ésope.

VIII. Cependant c'est manquer de sens et de courage que de renoncer à acquérir des choses nécessaires par la crainte de les perdre. A ce compte, il ne faudrait aimer ni la richesse, ni la gloire, ni la sagesse, quand on les possède, de peur d'en être privé. La vertu même, le plus grand et le plus agréable des biens, se perd souvent par l'effet de quelques maladies ou de certains breuvages. Thalès lui-même, en ne se mariant point, n'était pas à l'abri de toute crainte, à moins qu'il ne renonçât aussi à ses parents, à ses amis et à sa patrie. Mais, au contraire, il avait adopté Cybistus, le fils de sa sœur. En effet, notre âme ayant en soi des semences naturelles d'affection et n'étant pas moins faite pour aimer que pour sentir, pour penser et se souvenir, elle remplace les objets naturels d'attachement qui lui manquent par ceux qu'elle va chercher au dehors : semblable alors à une maison ou à une terre qui n'a point d'héritiers légitimes, elle donne entrée dans son amour à des étrangers, et pour ainsi dire à des bâtards, qui s'insinuent auprès d'elle par leurs caresses, se mettent en possession du cœur, et une fois qu'ils y sont établis, font naître avec l'attachement qu'ils inspirent le désir de les conserver et la crainte de les perdre. On voit tous les jours des hommes parler avec la plus grande insensibilité du mariage et des enfants; et cependant, s'ils viennent à perdre ceux qu'ils ont eus de leurs esclaves ou de leurs

concubines, ou seulement s'ils les voient malades, ils se consument en regrets et s'abandonnent à des plaintes qui décèlent leur pusillanimité. Il en est même pour qui la perte de leurs chevaux ou de leurs biens est, à leur honte, un sujet d'affliction presque mortelle ; tandis que d'autres, après avoir perdu des enfants vertueux, se sont abstenus de montrer un lâche et honteux abattement et ont passé le reste de leur vie dans une sage modération. Car c'est la faiblesse et non pas l'affection qui cause ces regrets, ces craintes excessives, à des hommes que la raison n'a pas prémunis contre les coups de la fortune, qui ne savent pas jouir du présent et que l'avenir jette dans des douleurs, des agitations et des angoisses continuelles, par la crainte qu'ils ont de se voir privés un jour de ce qu'ils espèrent. Il ne faut donc recourir ni à la pauvreté, ni à l'indifférence, ni au célibat, afin de n'avoir pas à redouter la perte de sa fortune, de ses amis ou de ses enfants : c'est dans sa raison seule qu'il faut puiser des forces contre de tels accidents. Mais ce que j'ai dit sur cette matière m'a peut-être trop écarté du sujet qui m'occupe.

IX. Les Athéniens, fatigués de la guerre aussi longue que malheureuse qu'ils soutenaient contre les Mégariens, auxquels ils contestaient la possession de l'île de Salamine, défendirent par un décret, sous peine de mort, de jamais rien proposer, ni par écrit ni de vive voix, pour en revendiquer la propriété. Solon, indigné d'un décret si honteux, voyant d'ailleurs que le plus grand nombre des jeunes gens ne demandaient pas mieux que de recommencer la guerre, mais qu'ils n'osaient le proposer, retenus par la crainte de la loi, imagina de contrefaire le fou et fit répandre dans la ville, par les gens même de sa maison, qu'il avait perdu l'esprit. Cependant il composa en secret une élégie qu'il apprit par cœur ; et un jour étant sorti brusquement de chez lui, avec un chapeau sur sa tête[1], il courut à la place publi-

[1] C'était le costume d'un homme malade; car Platon, dans le troisième livre de sa *République*, met au nombre des ordonnances du médecin, de tenir sa tête couverte d'un chapeau.

que. Là, le peuple s'étant assemblé autour de lui, il monta sur la pierre d'où les hérauts faisaient leurs proclamations, et chanta cette élégie qui commençait par ces mots :

> Je viens de Salamine, et je vais vous chanter
> Les beaux vers qu'Apollon a daigné me dicter.

Ce poëme est appelé Salamine, et contient cent vers qui sont d'une grande beauté. Il n'eut pas plutôt fini de le chanter, que ses amis en firent l'éloge. Pisistrate, de son côté, encouragea si bien les Athéniens à en croire Solon, que le décret fut révoqué, la guerre déclarée, et Solon nommé général.

X. L'opinion la plus commune sur cette expédition, c'est qu'il s'embarqua avec Pisistrate, qu'il fit voile vers le promontoire de Coliade[1]; où il trouva toutes les femmes athéniennes rassemblées pour faire à Cérès un sacrifice solennel. Il envoie sur-le-champ à Salamine un homme de confiance qui, se donnant pour un transfuge, propose aux Mégariens, alors maîtres de cette île, de le suivre sans retard au promontoire de Coliade, où ils pourront enlever les principales femmes d'Athènes. Les Mégariens, sur sa parole, dépêchent à l'heure même un vaisseau rempli de soldats. Solon, ayant vu ce vaisseau sortir de Salamine, renvoie promptement toutes les femmes, fait prendre leurs coiffures et leurs vêtements aux jeunes Athéniens qui n'avaient pas encore de barbe; et, après leur avoir fait cacher des poignards sous leurs robes, il leur ordonne d'aller jouer et danser sur le rivage jusqu'à ce que les ennemis fussent descendus à terre, et que le vaisseau ne pût lui échapper. Cet ordre fut exécuté : les Mégariens, trompés par ces danses, débarquèrent avec sécurité, et se précipitèrent à l'envi pour enlever ces prétendues femmes; mais ils furent tous tués, sans qu'il en échappât un seul; et les Athéniens s'étant embarqués à l'instant même, se rendirent maîtres de Salamine.

XI. D'autres prétendent que ce ne fut pas là le moyen dont

[1] Dans l'Attique, près de Phalere.

Solon se servit pour surprendre cette île ; mais que, sur un oracle d'Apollon qui était conçu en ces termes :

> Commence par offrir de pieux sacrifices;
> Sur les bords d'Asopus honore ces héros
> Dont le soleil couchant éclaire les tombeaux;
> Et que des vœux ardents te les rendent propices,

Solon se rendit la nuit à Salamine et immola des victimes aux héros Périphémus et Cychréus. Ensuite les Athéniens lui ayant donné trois cents volontaires, à qui ils assurèrent par un décret le gouvernement de l'île s'ils s'en rendaient les maîtres, Solon les embarqua sur des bateaux de pêcheurs, escortés par une galère à trente rames, et alla jeter l'ancre vers la pointe de cette île qui regarde l'Eubée. Les Mégariens, qui n'avaient eu sur sa marche que des avis vagues et incertains, coururent aux armes en tumulte et envoyèrent à la découverte un vaisseau, qui s'étant trop approché de la flotte des Athéniens fut pris par Solon. Ce général mit aux fers les soldats qui le montaient et les remplaça par l'élite des siens, à qui il ordonna de cingler vers Salamine, en se tenant le plus couverts qu'ils pourraient. Lui-même prend le reste de ses troupes et va par terre attaquer les Mégariens. Pendant qu'il en était aux mains avec eux, les soldats qu'il avait fait embarquer arrivent à Salamine et s'en emparent. Ce récit semble confirmé par ce qui se pratiquait anciennement à Athénes. Tous les ans un vaisseau partait de cette ville et se rendait sans bruit à Salamine. Des habitants de l'île venaient tumultuairement au-devant du vaisseau : alors un Athénien s'élançant sur le rivage, les armes à la main, courait en jetant de grands cris, vers cette troupe qui venait de la terre, du côté du promontoire de Scirade, près duquel on voit encore un temple de Mars que Solon fit bâtir après avoir vaincu les Mégariens. Tous ceux qui n'avaient pas péri dans le combat furent renvoyés aux conditions qu'il plut à Solon de leur prescrire.

XII. Cependant les Mégariens s'obstinaient à vouloir reprendre Salamine. Mais enfin les deux peuples après avoir

souffert réciproquement autant de maux qu'ils avaient pu en faire, prirent les Lacédémoniens pour arbitres et s'en rapportèrent à leur décision. On dit généralement que Solon, dans cette dispute, s'appuya de l'autorité d'Homère; que, le jour du jugement, il cita un vers de l'*Iliade*, tiré du dénombrement des vaisseaux, auquel il en ajouta un autre de sa façon :

> Ajax, de Salamine amenait les héros;
> Sous un chef si vaillant marchaient douze vaisseaux;
> Il alla les ranger auprès de ceux d'Athènes.

Mais les Athéniens traitent ce récit de conte puéril; ils assurent que Solon prouva clairement aux juges que Phyléus et Eurysacès, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de bourgeoisie à Athènes, firent don de leur île aux Athéniens, et s'établirent, l'un à Braurone, l'autre à Mélite, deux bourgs de l'Attique; et que Phyléus donna son nom au bourg des Phyléides, d'où était Pisistrate. Solon, ajoutent-ils, pour détruire plus sûrement la prétention des Mégariens, établit la propriété des Athéniens sur cette île par la manière dont on y enterrait les morts, qui était la même qu'à Athènes et qui différait de celle de Mégare. Dans cette dernière ville, on leur tournait le visage du côté du levant, au lieu que les Athéniens le leur tournaient vers le couchant. Il est vrai qu'Héréas le Mégarien nie le fait et soutient qu'à Mégare les morts étaient enterrés le visage tourné au couchant. Une preuve plus forte alléguée par cet historien, c'est qu'à Athènes chaque mort avait un tombeau séparé, et qu'à Mégare on en mettait trois ou quatre dans une même sépulture. Mais on prétend que Solon eut pour lui des oracles de la Pythie, dans lesquels le dieu donnait à Salamine le nom de ville ionienne. Ce procès fut jugé par cinq Spartiates, Critolaïdas, Amompharetus, Hypséchidas, Anaxilas et Cléomène.

XIII. Ce succès acquit à Solon beaucoup de considération et de crédit; et sa réputation fut encore accrue par la harangue qu'il prononça pour le temple de Delphes. Il montra qu'on devait en prendre la défense et ne pas souffrir que les Cirrhéens en profanassent l'oracle; qu'il fallait, pour

l'honneur du dieu même, secourir une ville qui lui était consacrée. Les Amphictyons, entraînés par ses raisons, déclarèrent la guerre à ceux de Cirrha. Ce fait est attesté par plusieurs écrivains, et entre autres par Aristote, dans son ouvrage sur les vainqueurs des jeux pythiques, où il attribue ce décret à Solon. Cependant il ne fut pas nommé général; et c'est à tort qu'Évanthe de Samos l'a avancé, au rapport d'Hermippus. L'orateur Eschine lui-même n'en dit rien; et l'on voit, par les registres de Delphes, que ce fut Alcméon, et non pas Solon, qui commanda les Athéniens dans cette guerre.

XIV. Depuis longtemps le crime cylonien causait de grands troubles dans Athènes. Ils avaient pris naissance lorsque les complices de Cylon s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, l'archonte Mégaclès leur persuada de se présenter en jugement; et comme ils craignaient de perdre leur droit d'asile, il leur conseilla d'attacher à la statue de la déesse un fil qu'ils tiendraient à la main. Quand ils furent près du temple des Euménides, le fil s'étant rompu de lui-même, Mégaclès et ses collègues se saisirent d'eux, sous prétexte que cet accident prouvait que la déesse leur refusait sa protection. Ils lapidèrent tous ceux qui furent pris hors du temple; et ceux qui s'y étaient sauvés furent massacrés au pied des autels. Il n'en échappa à la mort que quelques-uns qui allèrent en suppliants se jeter aux pieds des femmes des archontes. Cette action atroce fit regarder les magistrats comme des sacriléges et les rendit les objets de la haine publique. Ceux qui étaient restés du parti de Cylon, ayant repris du crédit et de l'autorité, furent toujours en guerre ouverte avec les descendants de Mégaclès. Cette sédition était alors dans sa plus grande force et le peuple était partagé entre les deux factions. Solon, mettant à profit l'estime dont il jouissait, employa près d'elles sa médiation; et, secondé par les principaux Athéniens, il parvint, à force de prières et de remontrances, à déterminer ceux qu'on nommait les sacriléges à se soumettre au jugement de trois cents

des plus honnêtes citoyens. La cause fut plaidée sur l'accusation de Milon du bourg de Phylée. On condamna les sacriléges : ceux qui vivaient encore furent bannis ; on déterra les ossements de ceux qui étaient morts et on alla les jeter hors du territoire de l'Attique. Cependant ceux de Mégare, profitant de ces troubles, attaquèrent les Athéniens, les chassèrent de Nysie [1] et reprirent Salamine.

XV. Au chagrin que ces pertes causèrent à ceux-ci se joignirent des craintes superstitieuses dont la ville fut frappée et qui venaient d'apparitions de spectres et de fantômes. Les devins déclarèrent aussi que l'état des victimes qu'ils avaient offertes annonçait des crimes et des profanations qu'il fallait expier. On fit donc venir de Crète Épiménide le Phestien, qui est mis au nombre des sept sages par ceux qui n'y comptent pas Périandre. Il passait pour un homme chéri des dieux, doué d'une grande sagesse, fort instruit des choses divines, surtout versé dans la science des inspirations et dans la connaissance des mystères ; on l'appelait, même de son vivant, le nouveau Curette, le fils de la nymphe Balté. Dès qu'il fut arrivé à Athènes, il s'y lia d'amitié avec Solon, l'aida à rédiger ses lois et lui fraya la route pour disposer les Athéniens à les recevoir, en les accoutumant à moins de dépense dans leur culte religieux et à plus de modération dans leur deuil. Il leur apprit d'abord à faire pour leurs funérailles, certains sacrifices qu'il substitua aux pratiques superstitieuses, aux coutumes dures et barbares, auxquelles la plupart des femmes étaient auparavant fort attachées [2]. Mais ce qui était plus important, il fit un grand nombre d'expiations et de sacrifices; il fonda plusieurs temples ; et par ces différentes cérémonies il purifia entièrement la ville, en bannit l'impiété et l'injustice et la rendit plus soumise, plus disposée à l'union et à la paix. On rapporte aussi que lorsqu'il vit le fort de Munychium, il le considéra

[1] Ville située sur le golfe de Corinthe.

[2] Les femmes athéniennes avaient coutume, dans ces occasions, de se meurtrir et de se déchirer le visage.

longtemps et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Que les hommes sont aveugles sur l'avenir ! Si les Athéniens pouvaient prévoir tous les maux que ce lieu doit un jour causer à leur ville, ils l'emporteraient à belles dents. » Thalès eut aussi, dit-on, un pressentiment à peu près semblable. Il ordonna qu'on l'enterrât dans le lieu le plus sauvage et le plus désert du territoire de Milet ; et il prédit aux Milésiens qu'un jour leur marché public y serait transporté. Les Athéniens, pleins de reconnaissance et d'admiration pour Épiménide, voulurent le combler d'honneurs et de présents ; mais il ne demanda qu'une branche de l'olivier sacré qui lui fut accordée, et il s'en retourna en Crète.

XVI. Le bannissement de tous ceux qui étaient complices du crime cylonien avait rétabli la tranquillité dans Athènes ; mais bientôt les anciennes dissensions sur le gouvernement se ranimèrent, et la ville se partagea en autant de factions qu'il y avait de différentes sortes de terrtoire dans l'Attique. Les habitants de la montagne demandaient un gouvernement populaire ; ceux de la plaine préféraient un État oligarchique ; et ceux de la côte, portés pour un gouvernement mixte, balançaient les deux autres partis et empêchaient que l'un n'eût l'avantage sur l'autre. Dans le même temps, la division que cause presque toujours entre les pauvres et les riches l'inégalité de fortune étant plus animée que jamais, la ville, dans une situation si critique, semblait n'avoir d'autre moyen de pacifier les troubles et d'échapper à sa ruine, que de se donner un roi. Les pauvres, accablés par les dettes qu'ils avaient contractées envers les riches, étaient contraints de leur céder le sixième du produit de leurs terres ; ce qui leur faisait donner le nom de sixenaires et de mercenaires ; ou bien, réduits à engager leurs propres personnes, ils se livraient au pouvoir de leurs créanciers, qui les retenaient comme esclaves ou les envoyaient vendre en pays étranger ; plusieurs même étaient forcés de vendre leurs propres enfants, ce qu'aucune loi ne défendait, ou ils fuyaient leur patrie pour se dérober à la cruauté des usu-

riers. Le plus grand nombre et les plus animés d'entre eux s'étant assemblés, s'excitèrent les uns les autres à ne plus souffrir ces indignités : ils résolurent de se donner pour chef un homme digne de leur confiance, d'aller sous sa conduite délivrer les débiteurs qui n'avaient pu payer aux termes convenus, de faire un nouveau partage des terres et de changer toute la forme du gouvernement.

XVII. Dans cette fâcheuse conjoncture, les plus sages des Athéniens eurent recours à Solon, comme le seul qui ne fût suspect à aucun des partis, parce qu'il n'avait ni partagé l'injustice des riches, ni approuvé le soulèvement des pauvres : ils le prièrent de prendre en main les affaires et de mettre fin à ces divisions. Phanias de Lesbos prétend que Solon, pour sauver la ville, trompa également les deux factions ; qu'il promit secrètement aux pauvres le partage des terres, et aux riches la confirmation de leurs créances. Il ajoute cependant que Solon balança longtemps s'il prendrait une administration si difficile, où il avait à craindre et l'avarice des uns et l'insolence des autres. Enfin il fut élu archonte après Philombrotus[1] et chargé en même temps de faire des lois de pacification. Ce choix fut agréable à tous les partis : aux riches, parce que Solon l'était lui-même ; aux pauvres, parce qu'ils le connaissaient pour homme de bien. Il courut même alors ce mot de lui, que l'égalité ne produit pas la guerre, mot qui plut et aux riches et aux pauvres : les premiers espéraient compenser cette égalité par leurs dignités et leur vertu, les autres l'attendaient de leur nombre et de la mesure des terres qui leur seraient distribuées. Les deux partis ayant donc conçu les plus grandes espérances, leurs chefs sollicitaient Solon de se faire roi et de prendre le gouvernement d'une ville où il avait déjà tout le pouvoir. La plupart même de ceux qui tenaient le milieu entre les deux partis, n'espérant pas de la raison et des lois un changement favorable, n'étaient pas éloignés de remettre toute

[1] La troisième année de la 46e olympiade.

l'autorité entre les mains de l'homme le plus juste et le plus sage. On dit même qu'il reçut de Delphes l'oracle suivant :

A la poupe placé, le gouvernail en main,
De ce vaisseau flottant assure le destin :
Tous les Athéniens te seront favorables.

XVIII. Ses amis surtout lui reprochaient de n'oser s'élever à la monarchie, parce qu'il en craignait le nom ; comme si la vertu de celui qui s'était emparé de la tyrannie n'en faisait pas une royauté légitime. « N'en a-t-on pas vu, lui disaient-ils, un exemple en Eubée, dans la personne de Tinnondas? et ne le voyons-nous pas encore aujourd'hui à Mitylène, où l'on a investi Pittacus du pouvoir suprême? » Mais Solon ne put être ébranlé par toutes ces raisons ; il répondit à ses amis que la tyrannie était un beau pays, mais qu'il n'avait point d'issue. Dans ses poésies, il dit sur ce sujet à Phocus :

Si je n'ai point voulu, tyran de ma patrie,
En usurpant ses droits, voir ma gloire flétrie,
Je ne m'en repens point ; par ce noble refus,
J'ai de tous les mortels surpassé les vertus.

Cela prouve qu'avant même d'avoir publié ses lois, il jouissait d'une grande considération. Au reste, il rapporte lui-même, dans ses poésies, les railleries qu'on faisait de lui pour avoir refusé la puissance souveraine :

Que Solon a manqué d'esprit et de prudence!
Les dieux lui présentaient la suprême grandeur ;
De la plus belle proie il avait l'assurance ;
Pour tirer le filet, il a manqué de cœur.
Il n'en faut plus douter, sa folie est extrême ;
Maître de posséder les plus riches trésors,
N'eût-il dû qu'un seul jour portant le diadème,
Être écorché tout vif, voir tous ses parents morts,
Et pour toujours enfin sa race exterminée,
Devait-il rejeter sa haute destinée ?

Voilà comment il fait parler sur son compte les gens du peuple et les méchants.

XIX. Mais le refus qu'il avait fait de régner ne le rendit pas plus lâche ni plus mou dans l'administration des affaires. Il ne céda rien par faiblesse aux citoyens puissants, et ne chercha pas dans ses lois à flatter ceux qui l'avaient élu. Il con-

serva tout ce qui lui parut supportable ; il ne voulut pas trancher dans le vif, et appliquer mal à propos des remèdes violents, de peur qu'après avoir changé et bouleversé toute la ville, il n'eût pas assez de force pour la rétablir et lui donner une meilleure forme de gouvernement. Il ne se permit que les changements qu'il crut pouvoir faire adopter par persuasion ou recevoir d'autorité, en unissant, comme il le disait lui-même, la force à la justice. On lui demanda quelque temps après s'il avait donné aux Athéniens les lois les meilleures. « Oui, répondit-il, les meilleures, qu'ils pussent recevoir. » Des écrivains modernes disent que les Athéniens ont coutume d'adoucir la dureté de certaines choses en les exprimant par des termes doux et honnêtes : par exemple, ils appellent les courtisanes des amies ; les impôts, des contributions ; les garnisons, des gardes de ville ; les prisons, des maisons. Cet adoucissement fut, à ce qu'il paraît, une invention de Solon, qui donna le nom de décharge à l'abolition des dettes.

XX. Sa première ordonnance portait que toutes les dettes qui subsistaient seraient abolies, et qu'à l'avenir les engagements pécuniaires ne seraient plus soumis à la contrainte par corps. Cependant quelques auteurs, entre autres Androtion, ont dit que Solon n'abolit pas les dettes ; qu'il en réduisit seulement les intérêts ; et que les pauvres, satisfaits de ce soulagement, donnèrent eux-mêmes le nom de décharge à cette loi pleine d'humanité. Elle comprenait aussi l'augmentation des mesures et la valeur des monnaies. La mine ne valait que soixante-treize drachmes ; elle fut portée à cent : de manière que ceux qui devaient des sommes considérables, en donnant une valeur égale en apparence, quoique moindre en effet, gagnaient beaucoup, sans rien faire perdre à leurs créanciers. Cependant la plupart des auteurs conviennent que cette décharge fut une véritable abolition de toutes les dettes ; et leur sentiment est confirmé par ce que Solon lui-même en a dit dans ses poésies, où il se glorifie d'avoir fait disparaître de l'Attique ces écriteaux qui désignaient les terres engagées

pour dettes[1]. Le territoire d'Athènes, disait-il, auparavant esclave est libre maintenant; les citoyens qu'on avait adjugés à leurs créanciers ont été, les uns ramenés des pays étrangers où on les avait vendus, et où ils avaient si longtemps erré qu'ils n'entendaient plus la langue attique; les autres remis en liberté dans leur propre pays, où ils étaient réduits au plus honteux esclavage.

XXI. Cette ordonnance lui attira le plus fâcheux déplaisir qu'il pût éprouver. Pendant qu'il s'occupait de cette abolition, qu'il travaillait à la présenter sous les termes les plus insinuants et à mettre en tête de sa loi un préambule convenable, il en communiqua le projet à trois de ses meilleurs amis, Conon, Clinias et Hipponicus, qui avaient toute sa confiance. Il leur dit qu'il ne toucherait pas aux terres et qu'il abolirait seulement les dettes. Ceux-ci, se hâtant de prévenir la publication de la loi, empruntent à des gens riches des sommes considérables et en achètent de grands fonds de terre. Quand le décret eut paru, ils gardèrent les biens et ne rendirent pas l'argent qu'ils avaient emprunté. Leur mauvaise foi excita des plaintes amères contre Solon et le fit accuser d'avoir été non la dupe de ses amis, mais le complice de leur fraude. Ce soupçon injurieux fut bientôt détruit, quand on le vit, aux termes de sa loi, faire la remise de cinq talents qui lui étaient dus, ou même de quinze, selon quelques auteurs, et entre autres Polyzelus de Rhodes. Cependant ses trois amis furent appelés depuis les Créocopides. Cette ordonnance déplut également aux deux partis : elle offensa les riches, qui perdaient leurs créances, et mécontenta encore plus les pauvres qui se voyaient frustrés du nouveau partage des terres qu'ils avaient espéré, et qui n'obtenaient pas cette parfaite égalité de biens que Lycurgue avait établie entre les citoyens Mais Lycurgue était le onzième descendant d'Hercule; il avait régné plusieurs années à Lacédémone; il y jouissait d'une grande

[1] En Grèce, les propriétaires qui avaient engagé pour dettes leurs terres ou leurs maisons étaient obligés de mettre des écriteaux qui marquaient les sommes pour lesquelles ces biens étaient hypothéqués.

autorité; il avait beaucoup d'amis; il possédait de grands biens; et tous ces avantages lui furent d'un grand secours pour exécuter son plan de réforme. Avec tout cela, il fut obligé d'employer la force plus encore que la persuasion; et il lui en coûta un œil pour faire passer la plus importante de ses institutions, la plus propre à rendre sa ville heureuse, à y maintenir la concorde, en ne laissant parmi les citoyens ni riche ni pauvre. Solon, au contraire, né d'une famille plébéienne et dans une condition médiocre, ne pouvait aspirer à une pareille entreprise; mais du moins ne resta-t-il pas au-dessous des moyens qu'il avait en sa puissance, n'étant soutenu que par sa sagesse et par la confiance qu'on avait en lui. Au reste, il témoigne lui-même que cette loi avait offensé la plupart des Athéniens, qui s'étaient attendus à autre chose.

Ceux qui, le cœur rempli d'une douce espérance,
De me plaire d'abord se montraient si jaloux,
Ne roulent aujourd'hui que projets de vengeance,
Et fixent tous sur moi des yeux pleins de courroux.

Mais, ajoute-t-il, tout autre avec la même autorité

N'eût pu d'un peuple altier réprimer la licence,
Qu'il ne l'eût épuisé, réduit à l'indigence.

Toutefois les Athéniens ne tardèrent pas à reconnaître l'utilité de cette loi; ils cessèrent de murmurer, firent en commun un sacrifice qu'ils appelèrent le sacrifice de la décharge, confirmèrent à Solon le titre de législateur et le chargèrent de réformer le gouvernement. Ils lui conférèrent pour cela un pouvoir si illimité, qu'il se trouva maître des charges, des assemblées, des délibérations et des jugements; qu'il pouvait créer tous les officiers publics, régler leurs revenus, leur nombre, la durée de leur administration et révoquer ou confirmer à son gré tout ce qui avait été fait avant lui.

XXII. Il commença par abroger toutes les lois de Dracon, excepté celles qui regardaient le meurtre : excessivement sévères dans les punitions, elles ne prononçaient qu'une même peine pour toutes les fautes : c'était la peine de mort.

Ceux qui étaient convaincus d'oisiveté, ceux qui n'avaient volé que des légumes ou des fruits, étaient punis avec la même rigueur que les sacriléges et les homicides. Aussi, dans la suite, Demade disait-il avec raison que Dracon avait écrit ses lois non avec de l'encre, mais avec du sang. Quand on demandait à ce législateur pourquoi il avait ordonné la peine de mort pour toutes les fautes, il répondait : « J'ai cru que les « moindres fautes méritaient cette peine, et je n'en ai pas « trouvé d'autre pour les plus grandes. »

XXIII. En second lieu, Solon, voulant laisser les riches en possession des magistratures, et donner aux pauvres quelque part au gouvernement, dont ils étaient exclus, fit faire une estimation des biens de chaque particulier. Il rangea dans la première classe les citoyens qui avaient cinq cents médimnes de revenu, tant en grains qu'en liquides; et il les appela les pentacosiomédimnes. La seconde classe comprit ceux qui avaient trois cents médimnes, et qui pouvaient nourrir un cheval; ils furent nommés les chevaliers. Ceux qui avaient deux cents médimnes composèrent la troisième classe, sous le nom de zeugites. Tous les autres, dont le revenu était au-dessous de deux cents mines, furent appelés thètes. Il ne permit pas à ces derniers l'entrée dans les magistratures, et ne leur donna d'autre part au gouvernement que le droit de voter dans les assemblées et dans les jugements; droit qui ne parut rien d'abord, mais qui, dans la suite, devint très-considérable; car la plupart des procès étaient portés devant les juges, et l'on appelait au peuple de tous les jugements que rendaient les magistrats. D'ailleurs, l'obscurité des lois de Solon, les sens contradictoires qu'elles présentaient souvent, accrurent beaucoup l'autorité des tribunaux. Comme on ne pouvait pas décider les affaires par le texte même des lois, on avait toujours besoin des juges, à qui l'on portait en dernier appel la décision de tous les différends, ce qui les mettait en quelque sorte au-dessus même des lois. Solon, dans ses poésies, parle de cette compensation qu'il avait établie entre les riches et les pauvres :

Le peuple a par mes lois un crédit suffisant;
J'ai voulu qu'il ne fût ni faible ni puissant,
Pour ceux qui possédaient le pouvoir, l'opulence,
Ils n'auront pas du peuple à craindre l'insolence;
En munissant chacun du plus fort bouclier,
J'ai su de leurs fureurs sauver le corps entier.

Pour donner un nouveau soutien à la faiblesse du peuple, il permit à tout Athénien de prendre la défense d'un citoyen insulté. Si quelqu'un avait été blessé, battu, outragé, le plus simple particulier avait le droit d'appeler et de poursuivre l'agresseur en justice. Le législateur avait sagement voulu accoutumer les citoyens à se regarder comme membres d'un même corps, à ressentir, à partager les maux les uns des autres. On cite de lui un mot qui a rapport à cette loi. On lui demandait un jour quelle était la ville la mieux policée: « C'est, répondit-il, celle où tous les citoyens sentent l'injure qui a été faite à l'un d'eux, et en poursuivent la réparation aussi vivement que celui qui l'a reçue. »

XXIV. Il établit le sénat de l'aréopage, et le composa de ceux qui avaient rempli les fonctions d'archonte. Comme il avait lui-même exercé cette magistrature, il fut un des membres du sénat. Mais, ayant observé que l'abolition des dettes avait donné au peuple de l'arrogance et de la fierté, il créa un second conseil, composé de quatre cents membres, cent de chaque tribu, dans lequel on discutait les affaires avant de les porter à l'assemblée générale; de sorte que le peuple ne connaissait d'aucune affaire sans qu'elle eût été examinée auparavant dans ce conseil. L'aréopage, comme cour suprême, eut l'intendance de toutes les affaires, et fut chargé de faire observer les lois. Solon pensa que la ville, contenue et affermie par ces deux conseils comme par deux fortes ancres, éprouverait moins d'agitation, et que le peuple serait plus tranquille. La plupart des auteurs assurent que Solon, comme on vient de le dire, établit l'aréopage; et ce qui paraît donner un grand poids à leur témoignage, c'est que Dracon ne parle jamais des aréopagites, qu'il ne les nomme seulement pas, et que, dans ses lois, lorsqu'il s'agit des crimes

capitaux, il adresse toujours la parole aux éphètes. Cependant la huitième loi de la treizième table de Solon porte expressément : « Tous les citoyens qui ont été notés d'infamie « avant que Solon fût archonte seront réhabilités, à l'excep- « tion de ceux qui, pour cause de meurtre et de brigandage, « ou pour avoir aspiré à la tyrannie, ont été condamnés par « l'aréopage, par les éphètes, ou par les rois dans le Pry- « tanée, et qui étaient contumaces lorsque cette loi a été pro- « mulguée. » Ces paroles semblent prouver que l'aréopage était établi avant l'archontat de Solon et la publication de ses lois. En effet, quels sont ceux qu'aurait condamnés l'aréopage avant la magistrature de Solon, si ce législateur avait établi ce sénat et lui avait attribué le droit de juger? Peut-être le texte est-il obscur et défectueux, et faut-il l'entendre dans ce sens, que ceux qui, avant la publication de la loi, auraient été convaincus de ces crimes dont le jugement était réservé à l'aréopage, aux éphètes et aux prytanes, resteraient sous les liens de la condamnation, et que les autres seraient absous. C'était du moins l'intention du législateur.

XXV. Parmi les autres lois de Solon, il en est une fort étrange, qui note d'infamie tout citoyen qui dans une sédition ne se déclare pour aucun parti. Apparemment il ne voulait pas que les particuliers fussent indifférents et insensibles aux calamités publiques, et que, contents d'avoir mis en sûreté leurs personnes et leurs biens, ils se fissent un mérite de n'avoir pris aucune part aux maux de la patrie. Il voulait que dès le commencement de la sédition ils s'attachassent à la cause la plus juste, et qu'au lieu d'attendre de quel côté la victoire se déclarerait, ils secourussent les gens honnêtes et partageassent avec eux le danger.

XXVI. Une autre de ses lois qui me paraît aussi absurde que ridicule, c'est celle qui permet à une riche héritière dont le mari est impuissant et ne l'a épousée qu'en vertu de la loi, d'habiter avec celui des parents de son mari qu'elle préférera. Quelques personnes cependant approuvent cette loi, et trouvent juste qu'on punisse la cupidité de ceux qui, impro-

pres au mariage, épousent de riches héritières pour jouir de leurs biens, et s'autorisent de la loi pour outrager la nature. Instruits que leurs femmes pourront s'attacher à un autre, ou ils renonceront au mariage, ou ils ne se marieront que pour leur honte, pour subir la juste peine de leur avarice et de leur imprudence. C'est, dit-on encore, avec beaucoup de sagesse que dans ce cas le législateur a voulu que la femme ne pût fixer son choix que sur un parent du mari, afin que les enfants qui en naîtraient fussent du même sang et de la même race. C'est par un semblable motif qu'il ordonna aux nouveaux mariés de se renfermer ensemble pour manger l'un et l'autre du coing [1], et qu'il obligea le mari de voir sa femme au moins trois fois par mois. Quoiqu'il n'en résulte point d'enfants, c'est toujours un honneur qu'il rend à la vertu de sa femme. D'ailleurs ces marques de tendresse dissipent les sujets de mécontentement qui naissent si souvent entre les époux, et les empêchent de dégénérer en une rupture ouverte. Il proscrivit les dots pour les autres mariages [2], et régla que les femmes n'apporteraient à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur. Il voulut que le mariage fût moins un objet de trafic et de lucre qu'une société intime entre le mari et la femme, qui n'eût pour but que d'avoir des enfants et de goûter ensemble les douceurs d'une tendresse mutuelle. La mère de Denys le tyran demandait à son fils de la marier à un jeune homme de Syracuse : « J'ai bien pu, lui répondit-il, usurper la tyrannie de la ville « et en violer les lois; mais il n'est pas en mon pouvoir de « forcer les lois de la nature, pour faire de ces mariages que « l'âge ne permet pas. » Il ne faut pas autoriser dans les villes un pareil désordre, ni tolérer ces unions si disproportionnées, qui ne sauraient avoir aucune douceur et qui ne peuvent remplir aucune des fins qu'on se propose dans le

[1] Selon une ancienne croyance populaire, le coing avait la vertu de rendre les poisons inefficaces.

[2] C'est-à-dire dans tous ceux où l'on n'épousait pas de filles uniques; car il n'y avait que celles-ci que la loi autorisât le plus proche parent à épouser, sans doute afin que les biens ne passassent pas dans une famille étrangère.

mariage. Un sage magistrat, un législateur sensé, pourraient appliquer à un vieillard qui épouse une jeune femme ce qu'on dit à Philoctète[1] :

Malheureux ! peux-tu bien songer au mariage?

Et s'ils voyaient un jeune homme s'engraisser auprès d'une vieille femme, comme les mâles des perdrix s'engraissent près de leurs femelles, ils l'en arracheraient pour le faire passer dans la maison d'une jeune femme qui n'aurait pas de mari. Mais en voilà assez sur cette matière.

XXVII. On approuve fort une loi de Solon qui défend de dire du mal des morts. En effet, c'est un devoir religieux et saint, que celui qui nous fait regarder les morts comme sacrés : la justice commande de respecter la mémoire de ceux qui ne sont plus ; la politique même ne veut pas que les haines soient immortelles. Il défendit pareillement d'injurier personne dans les temples, dans les tribunaux, dans les assemblées et dans les jeux. Il condamna les contrevenants à une amende de cinq drachmes, dont trois applicables à la personne offensée, et les deux autres au trésor public. Ne pouvoir modérer nulle part sa colère, c'est l'effet d'un naturel violent et emporté ; la maîtriser partout est difficile, impossible même à certaines personnes. La loi donc doit prescrire ce qui est communément praticable, si elle veut que la punition d'un petit nombre soit profitable aux autres ; elle doit éviter de multiplier inutilement les châtiments et les peines.

XXVIII. Sa loi sur les testaments fut aussi fort applaudie. Jusqu'à lui, les Athéniens n'avaient pas eu le pouvoir de tester ; tous les biens du mourant retournaient à sa famille. Solon, qui préférait l'amitié à la parenté, la liberté du choix à la contrainte, et qui voulait que chacun fût véritablement

[1] Philoctète, l'ami et le compagnon d'Hercule, avait hérité de ses flèches, qu étaient teintes du sang venimeux de l'hydre de Lerne. Une de ces flèches lui étant tombée sur le pied, la plaie rendit tant de puanteur, que les Grecs furent obligés de le laisser dans l'île de Lemnos, où il souffrit des douleurs incroyables. Le besoin qu'on avait de ces flèches, dont il était le maître, fit députer vers lui, et on obtint qu'il allât au siége de Troie, cette ville ne pouvant être prise si on n'avait les flèches d'Hercule. Sophocle a fait une tragédie sur ce sujet.

maître de ce qu'il avait, permit à ceux qui étaient sans enfants de disposer de leurs biens comme ils voudraient. Mais il n'approuva pas indistinctement toute espèce de donation; il n'autorisa que celles qu'on aurait faites sans avoir l'esprit aliéné ou affaibli par des maladies, par des breuvages et des enchantements, sans avoir éprouvé de violence ou avoir été séduit par les caresses d'une femme. Il pensait avec raison qu'il n'y a point de différence entre les transgressions de la loi qui sont accompagnées de violence, et celles qui sont l'effet de la séduction; il mettait au même rang la surprise et la force, la douleur et la volupté, comme également capables de troubler la raison.

XXIX. Il régla par une autre loi les voyages des femmes, leur deuil, leurs sacrifices, et réprima la licence et les désordres qui s'y étaient introduits. Il leur défendit d'aller hors de la ville avec plus de trois robes; de porter des provisions pour plus d'une obole[1]; d'avoir une corbeille de plus d'une coudée de grandeur, de marcher la nuit autrement qu'en chariot et précédées d'un flambeau. Il ne leur fut plus permis de se meurtrir le visage aux enterrements, de faire des lamentations simulées, d'affecter des gémissements et des cris en suivant un convoi, lorsque le citoyen décédé n'était pas leur parent. Il ne voulut pas qu'on sacrifiât un bœuf sur le tombeau du défunt, qu'on enterrât avec lui plus de trois habits, qu'on allât aux sépultures d'autrui après le jour de l'enterrement[2]; défenses qui pour la plu-

[1] Il fallait six oboles pour faire une drachme; l'obole valait donc trois sous de notre monnaie. La coudée était d'un pied et demi. Le mot du texte que j'ai rendu par corbeille désigne proprement cette espèce de corbeille que des vierges choisies dans les premières familles portaient dans les sacrifices; d'où on les appelait Canéphores. Le flambeau qui précédait les Athéniennes lorsqu'elles sortaient la nuit servait à éclairer toutes leurs démarches.

[2] La première partie de cette loi se voit aussi dans les Douze Tables: « Qu'on « y diminue, y est-il dit, la dépense des funérailles, et qu'on ne jette sur le « mort que trois robes bordées de pourpre. » Les parents pouvaient aller visiter les tombeaux de leurs proches aussi souvent qu'ils voulaient; et cet usage était regardé comme pieux : mais il n'était pas permis à tous les autres d'y aller après le jour et l'heure du convoi, parce qu'on pouvait croire qu'ils y allaient pour violer la sainteté des tombeaux, et pour ramasser les ossements, dont on se servait dans les sortiléges.

part subsistent encore dans nos lois. On y a même ajouté que les magistrats qui exercent la censure sur les femmes condamneraient à l'amende les contrevenants à cette loi, comme des efféminés, sujets à toutes les faiblesses du sexe.

XXX. La population d'Athènes s'augmentait chaque jour, par le grand nombre d'étrangers qu'attirait de toutes parts la liberté dont on jouissait dans l'Attique. Mais la plus grande partie de son territoire n'offrait qu'un sol ingrat et stérile, et les marchands qui faisaient le commerce maritime n'apportaient rien à ceux qui n'avaient rien à leur donner en échange. Solon, frappé de ces inconvénients, tourna du côté des arts l'industrie de ses citoyens, et fit une loi qui dispensait un fils de l'obligation de nourrir son père quand il ne lui aurait pas fait apprendre un métier. Lycurgue, qui habitait une ville dont le sol n'était pas souillé par une tourbe d'hommes méprisables, dont le territoire, comme le dit Euripide, aurait suffi à nourrir le double de citoyens, et qui surtout était environnée d'une multitude d'Ilotes qu'il ne fallait pas laisser dans l'oisiveté, mais fatiguer et comprimer par un travail continuel; Lycurgue eut raison d'interdire aux Spartiates toutes les professions abjectes et mercenaires, de les tenir sans cesse sous les armes, et de ne les exercer qu'au métier de la guerre. Mais Solon, qui accommodait bien plus les lois aux choses que les choses aux lois, qui voyait que le pays, naturellement pauvre et suffisant à peine à la subsistance des laboureurs, ne pourrait à plus forte raison nourrir une populace oisive, mit les arts en honneur, et chargea l'aréopage de s'assurer des moyens que chaque citoyen avait pour vivre et de punir ceux qui vivaient dans l'oisiveté. Une loi bien plus rigoureuse, au jugement d'Héraclide de Pont, c'est celle qui dispensait les enfants nés d'une courtisane de l'obligation de nourrir leur père. Celui, disait Solon, qui méprise la dignité du mariage montre sensiblement qu'il s'attache à une femme non par le désir d'avoir des enfants, mais pas le seul attrait de la volupté. Il a donc sa récompense, et il ne s'est réservé aucun droi

sur des enfants pour qui la naissance est un opprobre.

XXXI. En général les lois de Solon qui regardent les femmes renferment de grandes inconséquences. Par exemple, il permet de tuer celui qu'on surprend en adultère; et le ravisseur d'une femme libre, lors même qu'il lui a fait violence, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes. S'il l'a enlevée pour la prostituer, l'amende n'est que de vingt drachmes; il excepte de cette peine les ravisseurs des femmes qui se vendent publiquement, c'est-à-dire des courtisanes qui s'abandonnent sans honte au premier qui les paye. Il défend aux Athéniens de vendre leurs filles et leurs sœurs, à moins qu'ils ne les aient surprises en faute avant d'être mariées. Mais il est déraisonnable de punir le même crime, tantôt avec la plus grande rigueur, tantôt avec une douceur extrême, et d'en faire comme un jeu, en ne le condamnant qu'à une légère amende? Peut-être aussi que la rareté de l'argent à Athènes et la difficulté de s'en procurer rendaient ces amendes pécuniaires très-onéreuses; car, dans l'estimation pour les frais des sacrifices, il évalue un mouton et une drachme à une médimne de blé. Celui qui avait remporté le prix aux jeux Isthmiques recevait cent drachmes, et le vainqueur des jeux Olympiques en avait cinq cents. Il donne cinq drachmes à celui qui apportera la tête d'un loup, et une drachme seulement si c'est une louve. La première somme était, suivant Démétrius de Phalère, la valeur d'un bœuf, et la seconde celle d'un mouton. Dans la seizième table de ses lois, le prix des victimes d'élite est plus fort; mais il est médiocre en comparaison de ce qu'elles coûtent aujourd'hui. De tout temps les Athéniens, dont le pays est plus propre à la nourriture des troupeaux qu'à la culture du blé, ont fait la guerre aux loups. Quelques auteurs disent même que les tribus d'Athènes n'ont pas pris leurs noms des fils d'Ion, mais des différents genres de vie qui les avaient d'abord partagées en autant de classes. On nomma oplites ceux qui suivaient la profession des armes; les artisans furent appelés ergades; des deux autres classes, les labou-

reurs eurent le nom de téléontes, et les bergers celui d'égicores.

XXXII. L'Attique n'a ni rivières ni lacs; on y trouve très-peu de fontaines, et presque partout on n'a d'autre eau que celle des puits que l'on creuse. Solon fit donc une loi qui permettait à ceux qui ne seraient éloignés d'un puits public que de la course d'un cheval, c'est-à-dire de quatre stades, d'aller y puiser de l'eau; s'ils en étaient à une plus grande distance, ils étaient obligés de chercher de l'eau dans leur propre fonds : si, après avoir creusé dix brasses, ils n'en trouvaient pas, alors ils pouvaient aller au puits le plus prochain, en puiser deux fois par jour une cruche de six pots. Il croyait juste de fournir au besoin, mais non d'entretenir la paresse. Il régla aussi avec intelligence les distances qu'il faudrait observer dans les plantations. Les arbres ordinaires devaient être à cinq pieds du champ; et à neuf, si c'était un figuier ou un olivier, parce qu'ils poussent très-loin leurs racines, et que leur voisinage ne convient pas à tous les arbres : il y en a dont ils absorbent la nourriture, et d'autres à qui leurs émanations sont nuisibles. Il ordonna de creuser les fossés à autant de distance des fonds voisins que ces fossés auraient de profondeur; et que les nouvelles ruches qu'on établirait fussent à trois cents pieds de celles qu'un autre aurait déjà placées. De toutes les productions indigènes, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, et défendit l'exportation des autres [1]; il chargea l'archonte de prononcer des imprécations contre les contrevenants à cette loi, sous peine de payer lui-même au trésor public une amende de cent drachmes. Cette loi est dans la première de ses tables. Ce n'est donc pas sans fondement qu'on a dit qu'autrefois il était défendu d'exporter des figues de l'Attique, et que les délateurs de ceux qui en avaient exporté étaient appelés sycophantes. Il fixa pareillement la réparation du

[1] Les oliviers étaient fort communs dans l'Attique; ainsi on pouvait, sans inconvénient, en permettre l'exportation : les autres fruits y étaient rares, et devaient être conservés dans le pays, pour servir à la nourriture de ses habitants.

dommage causé par des animaux : si un chien avait mordu quelqu'un, le maître était tenu de le lui livrer avec un billot au cou, de quatre coudées de long; moyen assez bien imaginé pour prévenir ces sortes d'accidents.

XXXIII. On a des doutes sur le vrai sens de la loi relative aux étrangers qui pourraient acquérir le droit de bourgeoisie à Athènes. Elle n'accorde ce droit qu'à des gens bannis à perpétuité de leur pays ou qui seraient venus s'établir à Athènes avec toute leur famille, pour y exercer un métier. Le but de cette loi n'était pas, dit-on, d'éloigner les étrangers, mais au contraire de les attirer par la certitude qu'on leur donnait de devenir citoyens. Il croyait que c'étaient les gens à qui l'on pouvait le plus se fier; les uns, parce qu'ils avaient été forcés de quitter leur patrie, sans espoir d'y retourner; les autres, parce qu'ils y avaient renoncé volontairement. Une loi particulière à Solon, c'est celle qui regarde les repas qu'on faisait en public; ce qu'il appelle parasiter. Il défend d'y aller souvent; et il établit une peine contre celui qui n'y va pas à son tour. Il attribuait l'un à l'intempérance, et l'autre à un mépris des coutumes publiques.

XXXIV. Il ne donna de force à toutes ses lois que pour cent ans, et les fit écrire sur des rouleaux de bois en forme d'essieux, qui tournaient dans des cadres où ils étaient enchâssés. On en conserve encore des fragments dans le Prytanée; et, suivant Aristote, on les appelait cyrbes. Le poëte Cratinus leur donne aussi ce nom dans une de ses pièces, où il dit :

> Par Solon et Dracon, ces auteurs de nos lois,
> Dont les cyrbes déjà nous font bouillir des pois.

D'autres prétendent qu'on ne donnait le nom de cyrbes qu'aux tables dont les lois réglaient les cérémonies de la religion et des sacrifices; les autres étaient simplement appelées tables. Tout le conseil jura de maintenir les lois de Solon, et chacun des thesmothètes fit en particulier le même serment, sur la grande place, près de la pierre où se font

les proclamations publiques. S'il venait à en violer une seule, il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes une statue d'or de son poids.

XXXV. Solon avait observé l'inégalité des mois ; il avait vu que le mouvement de la lune ne s'accordait ni avec le lever ni avec le coucher du soleil; que souvent en un même jour elle l'atteignait et le devançait. Il régla que ce jour serait appelé la vieille et la nouvelle lune ; il attribua au mois qui finissait la partie du jour qui précédait la conjonction, et la partie qui suivait au mois commençant. Cela porte à croire qu'il est le premier qui ait bien compris le sens de ce vers d'Homère :

Lorsqu'un des mois commence et que l'autre finit.

Solon appela le jour suivant néoménie ; et depuis le 20 du mois jusqu'au 30, il compta non par addition, mais par soustraction, en suivant toujours le décours de la lune[1].

XXXVI. Dès que ses lois eurent été publiées, il se vit assailli par une foule de gens qui venaient les uns pour les louer ou les blâmer, les autres pour le prier d'y ajouter ou d'en retrancher à leur gré. La plupart lui en demandaient des explications, et voulaient qu'il leur en développât le sens, et la manière dont il fallait les entendre : il eût été déraisonnable de les refuser ; les satisfaire, c'était s'exposer à l'envie. Pour éviter ces difficultés, pour se dérober aux importunités et aux plaintes, car dans les grandes affaires, comme il le disait lui-même,

Il n'est pas bien aisé de plaire à tout le monde,

il demanda aux Athéniens un congé de dix ans, et s'embarqua, sous prétexte qu'il voulait aller commercer sur mer. Il espéra que ce temps-là suffirait pour les accoutumer à ses

[1] Solon partagea le mois en trois décades : la première s'appelait la décade du mois commençant ; la seconde, du mois qui est dans son milieu; et la troisième, du mois finissant. Les deux premières se comptaient de suite, et dans la troisième on comptait par soustraction.

lois. Il alla d'abord en Égypte, où, comme il le dit, il demeura quelque temps

Sur un des bras du Nil, aux rives de Canope.

Il y eut de fréquents entretiens sur des matières philosophiques avec Psénophis l'Héliopolitain et Sonchis le Saïte. Ce fut d'eux, au rapport de Platon, qu'il apprit ce que l'on raconte de l'île Atlantide, dont il se proposa de mettre le récit en vers, pour le faire connaître aux Grecs. De là il passa en Cypre, où il se lia d'amitié avec un des rois du pays, nommé Philocypre, qui habitait une petite ville bâtie par Démophon, fils de Thésée, près du fleuve de Claros. Elle était située sur un lieu fort et escarpé, mais dans un terrain stérile et ingrat. Solon lui persuada de transporter sa ville dans une belle plaine qui s'étendait au-dessous de ce rocher, et de la bâtir plus grande et plus agréable. Il aida même à la construire, et à la pourvoir de tout ce qui pouvait y faire régner l'abondance et contribuer à sa sûreté. Elle fut bientôt si peuplée, qu'elle donna de la jalousie aux rois voisins. Philocypre, par une juste reconnaissance pour Solon, donna le nom de Soli à sa ville, qui auparavant s'appelait Aïpéia [1]. Solon, dans une de ses élégies, où il adresse la parole à Philocypre, parle de la nouvelle fondation de cette ville :

Puissiez-vous dans Soli, vous et vos descendants,
Régner longtemps, heureux, voir vos sujets contents !
Moi, quand je quitterai cette île fortunée,
Que la belle Vénus, de myrtes couronnée,
Me guide sans péril au vaste sein des flots !
Que, pour récompenser mes soins et mes travaux,
Elle me rende en paix au sein de ma patrie,
Et verse désormais ses bienfaits sur ma vie !

XXXVII. Quelques auteurs regardent comme controuvée son entrevue avec Crésus, et ils prétendent en prouver l'anachronisme. Mais un trait si généralement répandu, confirmé par un si grand nombre de témoins, si analogue d'ailleurs aux mœurs de Solon, si digne de sa sagesse et de sa grandeur

[1] C'est-à-dire *élevée*.

d'âme, ne doit pas être rejeté, par la seule raison qu'il ne s'accorde pas avec quelques tables chronologiques, que mille savants jusqu'à nos jours ont entrepris de réformer, sans avoir pu en concilier les contradictions. Solon donc, étant allé à Sardes, à la prière de Crésus, fit à peu près comme cet homme, né dans le continent, qui, la première fois qu'il alla voir la mer prenait pour elle chaque rivière qu'il rencontrait sur sa route; de même Solon, lorsqu'en traversant les appartements du palais il vit une foule de seigneurs magnifiquement vêtus, qui marchaient avec faste, entourés de gardes et de courtisans, il les prenait tous pour Crésus. Enfin il arriva jusqu'à ce prince, qui pour se faire voir dans toute sa majesté, s'était paré ce jour-là de ce qu'il avait de plus précieux et de plus recherché en pierreries, en étoffes de diverses couleurs brodées en or, où la beauté du travail le disputait à la richesse de la matière. Solon, en paraissant devant Crésus, ne fit et ne dit, contre l'attente de ce prince, rien qui marquât la surprise et l'admiration; il donna même à connaître aux gens sensés qu'il méprisait tout cet appareil de vanité comme la preuve d'un esprit faible. Crésus commanda de lui montrer ses trésors, d'étaler à ses yeux toute la richesse et la magnificence de ses meubles; mais Solon n'en avait pas besoin pour juger Crésus; il lui suffisait de le voir. Après qu'il eut tout visité et qu'on l'eut reconduit auprès de Crésus, ce prince lui demanda s'il avait connu quelqu'un plus heureux que lui : « Oui, lui répondit « Solon : c'était un simple citoyen d'Athènes, nommé Tellus, « qui, ayant vécu en homme de bien, laissa des enfants gé« néralement estimés; et après avoir été toute sa vie au-des« sus du besoin mourut avec gloire en combattant pour sa « patrie. » Déjà Crésus le prenait pour un homme grossier et stupide, qui, au lieu de mesurer le bonheur sur la quantité d'or et d'argent qu'on avait, préférait la vie et la mort d'un simple particulier à une si grande puissance et à un empire si étendu. Cependant il lui demanda encore si, après ce Tellus, il avait vu un autre homme plus heureux que lui :

« J'ai connu encore, répliqua Solon, Biton et Cléobis, deux « frères qui s'aimaient tendrement, et qui avaient pour leur « mère une si grande vénération, qu'un jour de fête où elle « devait aller au temple de Junon, comme ses bœufs tar- « daient à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, et traînè- « rent le char de leur mère, qui était ravie de joie et que « tout le monde félicitait d'avoir de tels enfants. Après le sa- « crifice et le banquet, ils allèrent se coucher; mais le lende- « main ils ne se relevèrent pas, et ils eurent le bonheur de « couronner une si grande gloire par une mort douce et tran- « quille. — Eh quoi! reprit Crésus, courroucé, vous ne me « comptez donc pas au nombre des hommes heureux? » Solon, qui ne voulait ni le flatter ni l'irriter davantage, lui répondit : « O roi des Lydiens, nous autres Grecs, nous avons « reçu de Dieu la médiocrité en partage; mais il nous a donné « surtout une sagesse ferme, simple, et pour ainsi dire popu- « laire. Elle n'a rien de cet éclat qui convient aux rois; elle « est la suite naturelle de cette médiocrité; et en nous faisant « voir la vie humaine agitée par des vicissitudes continuelles « elle ne nous permet ni de nous enorgueillir des biens que « nous possédons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres « une félicité que le temps peut détruire. L'avenir amène « pour chacun de nous des événements imprévus. Celui donc « à qui les dieux ont accordé jusqu'à la fin de la vie une « prospérité constante est le seul que nous estimions heu- « reux. Mais l'homme dont la carrière n'est pas achevée, et « qui dès lors reste exposé à tous les périls de la vie, son bon- « heur est aussi flottant et aussi incertain que la couronne « l'est pour l'athlète qui combat encore et que le héraut n'a « pas proclamé vainqueur. » Ces paroles affligèrent Crésus sans le corriger, et Solon se retira.

XXXVIII. Le fabuliste Ésope était alors à la cour de Lydie, où Crésus l'avait attiré et le traitait honorablement. Fâché que Solon n'eût pas mieux répondu à la faveur du roi, il lui dit en forme d'avis : « Solon, il faut ou ne jamais approcher « des rois, ou ne leur dire que des choses agréables. » Dites

« plutôt, lui répondit Solon, qu'il faut ou ne pas les appro-
« cher, ou ne leur dire que des choses utiles. » Crésus eut alors beaucoup de mépris pour Solon; mais lorsque, dans la suite, vaincu par Cyrus, il eut vu sa capitale au pouvoir de l'ennemi, que lui-même, fait prisonnier et condamné à être brûlé vif, il montait déjà, les mains liées, sur le bûcher, en présence de Cyrus et de tous les Perses, il éleva la voix autant que ses forces le lui permettaient, et s'écria trois fois : « O Solon! » Cyrus, étonné, lui envoya demander quel homme ou quel dieu était ce Solon qu'il implorait seul dans la dernière extrémité. Crésus, sans rien déguiser, lui répondit : « C'est un des sages de la Grèce, que je fis venir à ma cour,
« non pour l'écouter et pour apprendre de lui ce que j'avais
« besoin de savoir, mais afin qu'après avoir été le témoin de
« ma puissance et de mes richesses, il allât attester à toute
« la Grèce une félicité dont la perte me cause aujourd'hui
« plus de mal que sa jouissance ne m'a jamais fait de bien;
« je ne goûtais alors qu'un bonheur idéal, mais le revers que
« j'éprouve maintenant me plonge dans un malheur aussi
« réel qu'irrémédiable. Cet homme sage, augurant, d'après
« la manière dont je vivais alors, ce qui m'arrive aujour-
« d'hui, m'avertissait d'envisager la fin de ma vie, et de ne
« pas m'enfler d'orgueil par une confiance présomptueuse et
« un bonheur incertain. » Lorsqu'on eut rapporté cette réponse à Cyrus, ce prince, plus sage que Crésus, voyant la conjecture de Solon confirmée par un exemple si frappant, ne se contenta pas de délivrer Crésus, mais le traita de la manière la plus honorable le reste de sa vie. Ainsi Solon eut la gloire d'avoir par un seul mot sauvé la vie à un roi, et donné à un autre une leçon utile.

XXXIX. Cependant son absence avait replongé les Athéniens dans leurs premières dissensions. Les habitants de la plaine avaient Lycurgue à leur tête; Mégaclès, fils d'Alcméon, était chef de ceux de la côte; et Pisistrate, de ceux de la montagne. A ces derniers s'étaient jointe la tourbe des mercenaires, ennemis déclarés des riches. La ville observait encore

les lois de Solon; mais tous les citoyens mettaient leur espoir dans la nouveauté, et désiraient une autre forme de gouvernement; non qu'aucun parti voulût rétablir l'égalité, mais chacun d'eux espérait de gagner au changement et de dominer les partis contraires. Les choses étaient en cet état quand Solon revint à Athènes; il y fut reçu de tout le monde avec beaucoup d'honneur et de respect. Comme son grand âge ne lui permettait plus de parler et d'agir en public avec la même force et la même activité qu'auparavant, il s'aboucha avec les chefs des partis, et travailla, dans des conférences particulières, à terminer leurs différends et à les réconcilier ensemble. Pisistrate surtout paraissait entrer dans ses vues. Il était d'un caractère aimable, insinuant dans ses propos, secourable envers les pauvres, doux et modéré pour ses ennemis. Il savait si bien imiter les qualités que la nature lui avait refusées, qu'il paraissait les posséder à un plus haut degré que ceux qui en étaient doués naturellement, et qu'il passait généralement pour un homme modeste, réservé, zélé partisan de la justice et de l'égalité, ennemi déclaré de ceux qui voulaient changer la forme actuelle du gouvernement et introduire des nouveautés. C'était par cette dissimulation qu'il imposait au peuple. Mais Solon, qui eut bientôt connu son caractère, vit aisément où il tendait; et, sans rompre avec lui, il essaya de l'adoucir, de le ramener par ses avis. Il lui disait souvent à lui-même et aux autres que si l'on pouvait déraciner de son âme cette ambition démesurée, cette soif de dominer dont il était dévoré, il n'y aurait pas dans Athènes de meilleur citoyen ni d'homme plus fait pour la vertu.

XL. Dans ce temps-là, Thespis commençait à donner une forme différente à la tragédie; et la nouveauté du spectacle attirait tous les Athéniens. On n'avait pas encore établi des concours pour disputer le prix de la poésie; Solon, naturellement curieux de s'instruire, qui, dans sa vieillesse se livrait davantage aux plaisirs et recherchait surtout la bonne chère et la musique, alla entendre Thespis, qui, suivant l'usage des

anciens poëtes, jouait lui-même ses pièces. Après le spectacle, il appela ce poëte, et lui demanda s'il n'avait pas honte de mentir si publiquement. Thespsis lui répondit qu'il n'y avait point de mal à dire et à faire de ces mensonges par manière de jeu. « Oui, » reprit Solon en frappant avec force la terre de son bâton; « mais si nous souffrons, si nous approuvons « un pareil jeu, nous le retrouverons bientôt jusque dans nos « contrats. »

XLI. Cependant Pisistrate, après s'être blessé lui-même, se fit porter sur la place dans un chariot, et souleva la multitude en lui persuadant que c'étaient ses ennemis qui, ne pouvant souffrir son zèle pour la république, l'avaient mis dans cet état. La populace commençait déjà à faire éclater son indignation par des cris, lorsque Solon, s'approchant de Pisistrate, lui dit : « Fils d'Hippocrate, tu copies mal l'Ulysse « d'Homère : il ne se blessa que pour surprendre ses enne- « mis, et tu l'as fait pour tromper tes concitoyens. » Mais, comme la populace était près d'en venir aux mains pour soutenir Pisistrate, on prit le parti de convoquer l'assemblée. Ariston ayant proposé qu'on accordât cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne, Solon se leva, et combattit avec force cette proposition par des raisons qu'il inséra depuis dans ses poésies :

Par cet air de douceur que son maintien respire,
Par ses discours adroits vous vous laissez séduire,
Et vous ne voyez pas sa marche et ses projets.
Avez-vous à traiter vos propres intérêts :
Chacun a du renard la ruse et la finesse :
Ensemble, vous n'avez ni raison ni sagesse.

Mais voyant que les pauvres se déclaraient ouvertement pour Pisistrate et excitaient du tumulte, que les riches effrayés se retiraient de l'assemblée, il en sortit lui-même, et dit tout haut qu'il avait été plus prudent que les pauvres, qui n'avaient pas vu les intrigues de Pisistrate, et plus courageux que les riches, qui, en les voyant, n'avaient pas osé s'opposer à la tyrannie. Le peuple ayant confirmé le décret d'Ariston, Solon ne disputa point avec Pisistrate sur le nombre des gar-

des qu'on lui donnerait; il lui en laissa prendre tant qu'il voulut, et Pisistrate se rendit enfin maître de la citadelle. Pendant le trouble que cette entreprise excita dans la ville, Mégaclès s'enfuit précipitamment avec les autres Alcméonides.

XLII. Solon, malgré son extrême vieillesse et cet abandon général, se rendit sur la place; et reprochant avec force aux Athéniens leur imprudence et leur lâcheté, il les exhortait, il les pressait vivement de ne pas trahir la cause de la liberté. Ce fut dans cette occasion qu'il dit ce mot devenu depuis si célèbre : « Avant ce jour il vous eût été facile de réprimer la « tyrannie naissante; maintenant qu'elle est établie, il sera « plus grand et plus glorieux de la détruire. » Mais quand il vit que la frayeur avait saisi tous les citoyens, et que personne ne l'écoutait, il rentra chez lui, prit ses armes, et les posa dans la rue, devant sa porte en disant : « J'ai défendu « autant qu'il m'a été possible, la patrie et les lois; » et depuis il se tint tranquille. Ses amis lui conseillaient de prendre la fuite; mais il ne daigna pas même les écouter, et resta dans sa maison, s'occupant à faire des vers dans lesquels il reprochait aux Athéniens toutes leurs fautes :

Si votre lâcheté fit tout votre malheur,
N'accusez pas les dieux d'un honteux esclavage.
Le pouvoir du tyran n'est-il pas votre ouvrage?
La garde qui l'entoure assure sa grandeur.

On ne cessait pourtant de l'avertir que le tyran, irrité de ces vers, le ferait mourir; et comme on lui demandait sur quoi il se fiait pour parler avec tant d'audace : « Sur ma vieillesse, » répondit-il. Mais quand Pisistrate fut devenu entièrement le maître, il donna à Solon tant de marques de considération et de bienveillance, il l'appela si souvent auprès de sa personne, qu'enfin ce législateur devint son conseil et approuva la plupart des choses qu'il fit. Il est vrai que Pisistrate maintenait la plupart des lois de Solon, qu'il était le premier à les observer et les faisait observer à ses amis. Accusé de meurtre devant l'aréopage, tout revêtu qu'il était du pouvoir suprême, il parut modestement pour se justifier;

mais l'accusateur se désista de sa poursuite. Il fit lui-même quelques lois, et entre autres celle qui ordonnait que les citoyens qui auraient été estropiés à la guerre seraient nourris aux dépens du public. Cependant Solon, au rapport d'Héraclide, avait déjà fait rendre un pareil décret en faveur de Thersippe; et Pisistrate ne fit que l'imiter, et rendre la loi générale. Théophraste prétend que la loi contre les gens oisifs n'est pas de Solon, mais de Pisistrate : elle contribua à faire mieux cultiver la campagne, et à rendre Athènes plus tranquille.

XLIII. Solon avait entrepris de mettre en vers l'histoire ou la fable des Atlantides, qu'il tenait des sages de Saïs, et qui intéressait les Athéniens. Mais il y renonça bientôt, non, comme Platon l'a dit, qu'il en fut détourné par d'autres occupations, mais plutôt à cause de sa vieillesse, et parce qu'il était effrayé de la longueur du travail; car il vivait alors dans un très-grand loisir, comme il le dit lui-même dans ces vers :

> Oui, je vieillis en apprenant toujours ;

et ailleurs :

> Mes soins sont pour Bacchus, les Muses et Cypris :
> Des plaisirs des mortels ces dieux font tout le prix.

Platon, s'emparant de ce sujet comme d'une belle terre abandonnée, et qui lui revenait par droit de parenté[1], se fit un point d'honneur de l'achever et de l'embellir. Il y mit un vestibule superbe, l'entoura d'une magnifique enceinte et de vastes cours, et y ajouta de si beaux ornements, qu'aucune histoire, aucune fable, aucun poëme n'en eurent jamais de semblables. Mais il l'avait commencé trop tard; prévenu par la mort, il n'eut pas le temps de l'achever; et ce qui manque de cet ouvrage laisse au lecteur autant de regrets que ce qui en reste leur cause de plaisir. De tous les temples d'Athènes, celui de Jupiter Olympien est le seul qui ne soit pas fini ; de même, entre tant de beaux ouvrages que la sagesse de Platon

[1] Il descendait d'un frère de Solon.

a enfantés, son Atlantide est le seul qu'il ait laissé imparfait. Héraclide de Pont dit que Solon survécut assez longtemps à l'usurpation de la tyrannie par Pisistrate ; mais si l'on en croit Phanias d'Érèse, il ne vécut pas deux ans entiers. Car Pisistrate s'était emparé de l'autorité souveraine sous l'archonte Comias; et Solon, suivant le même Phanias, mourut sous l'archonte Hégestrate, successeur de Comias. On a dit que ses cendres avaient été semées dans l'île de Salamine; mais c'est le conte le plus absurde et le plus destitué de vraisemblance. Il est cependant rapporté par plusieurs auteurs dignes de foi, et même par le philosophe Aristote.

VALÉRIUS PUBLICOLA

I. Origine de Valérius Publicola. — II. Tarquin chassé de Rome. Élection de deux consuls. — III. Zèle de Publicola contre les Tarquins. — IV. Effort de Tarquin pour remonter sur le trône. —V. Conspiration à Rome en sa faveur. — VI. Elle est découverte. — VII. Brutus fait punir de mort ses propres enfants. — VIII. Collatinus abdique le consulat. Il est remplacé par Publicola. — IX. Champ de Mars. Ile sacrée dans Rome. — X. Bataille sanglante entre les Romains et les Toscans. Triomphe de Publicola. — XI. Éloge funèbre de Brutus. — XII. Conduite généreuse de Publicola. — XIII. Sa modestie et ses lois populaires. — XIV. Lois contre la tyrannie. Lois pour les finances. Élection de deux questeurs. — XV. Temple de Jupiter Capitolin, bâti par Tarquin le Superbe. — XVI. Sa dédicace. — XVII. Il est brûlé et rétabli plusieurs fois. Sa magnificence. — XVIII. Porsena veut remettre Tarquin sur le trône. Second consulat de Publicola. — XIX. Horatius Coclès résiste seul aux ennemis. — XX. Troisième consulat de Publicola. Trait de Mutius Scévola. — XXI. Porsena fait la paix avec les Romains par l'entremise de Publicola.— XXII. Hardiesse de Clélie.— XXIII. Honneurs que Porsena lui accorde. — XXIV. Victoire de Valérius, frère de Publicola, sur les Sabins.— XXV. Quatrième consulat de Publicola. Alarmes dans Rome. — XXVI. Appius Clausus quitte le pays des Sabins, et va s'établir à Rome. — XXVII. Défaite des Sabins. — XXVIII. Triomphe de Publicola. Sa mort. Ses funérailles.

M. Dacier place les événements publics de la vie de Publicola depuis l'an 3442 du monde, la première année de la 68ᵉ olympiade, l'an 245 de Rome, 506 avant J. C., jusqu'à l'an 3448 du monde, la trente et unième année de la 69ᵉ olympiade, la 253ᵉ de la fondation de Rome, 500 ans avant J. C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot les renferment entre l'an 245 et l'an 251 de la fondation de Rome, 503 ans avant J. C.

Parallèle de Solon et de Valérius Publicola.

I. Après avoir fait connaître le caractère de Solon, nous allons comparer avec lui Publicola, celui à qui le peuple ro-

main donna ce surnom honorable. Il s'appelait auparavant Publius Valérius, et descendait de ce Valérius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réconciliation des Romains avec les Sabins et à leur réunion en un seul peuple. Ce fut lui en effet qui détermina les deux rois à une conférence et qui leur fit conclure la paix. Issu de cet homme illustre, Valérius, lors même que Rome était encore soumise à des rois, s'y faisait distinguer par son éloquence et par sa fortune. Il se servait de l'une avec autant de droiture que de liberté pour défendre la justice, et employait l'autre à secourir avec une généreuse humanité ceux qui étaient dans le besoin; en sorte qu'on ne doutait pas que, si le gouvernement devenait jamais républicain, Valérius n'y fût placé au premier rang.

II. Tarquin le Superbe n'était monté sur le trône qu'en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines; et il usait de son pouvoir, non avec la modération d'un roi, mais avec la violence d'un tyran cruel. Il s'était rendu odieux et insupportable au peuple, qui prit occasion de la mort de Lucrèce pour se révolter; violée par un des fils de Tarquin, elle s'était tuée de sa propre main. Lucius Brutus, qui, dans le dessein de changer la forme du gouvernement, s'était mis à la tête du parti populaire, s'en ouvrit d'abord à Valérius, qui le seconda de tout son pouvoir et contribua beaucoup à chasser les tyrans. Tant qu'on put croire que les Romains nommeraient un seul général à la place d'un roi, Valérius ne fit aucune démarche, persuadé que le commandement appartenait à Brutus, comme au premier auteur de la liberté. Mais quand le peuple, à qui le nom de monarque était devenu odieux, parut vouloir préférer une autorité partagée, qu'il demandait même qu'on nommât deux consuls, Valérius espéra qu'il serait associé à Brutus; il se trompa cependant, et Brutus, contre son propre gré, au lieu de Valérius, eut pour collègue Tarquinius Collatinus, mari de Lucrèce. Ce n'est pas que ce dernier eût plus de mérite que Valérius; mais les principaux de la ville, craignant les Tarquins, qui, malgré

leur éloignement, mettaient tout en œuvre pour adoucir et regagner le peuple, voulurent avoir pour chef l'ennemi le plus implacable des rois, celui qui paraissait ne devoir jamais se laisser fléchir.

III. Valérius, indigné qu'on ne le crût pas capable de tout faire pour sa patrie, parce qu'il n'avait éprouvé de la part des tyrans aucune injure personnelle, se retira du sénat, quitta le barreau, et renonça entièrement aux affaires. Le peuple en eut de l'inquiétude ; il craignit que Valérius, dans son ressentiment, ne se tournât du côté des rois, et ne renversât la république encore mal affermie. Mais quand Brutus, qui soupçonnait la fidélité de plusieurs sénateurs, eut proposé à tout le sénat de jurer sur les sacrifices, et qu'il eut assigné un jour pour faire ce serment, Valérius descendit avec empressement à la place publique : il jura le premier qu'il ne ferait jamais rien en faveur de Tarquin, et qu'il le combattrait de toutes ses forces pour le maintien de la liberté. Cette démarche fit grand plaisir au sénat, et donna du courage aux consuls. Bientôt ses actions confirmèrent son serment. Il était arrivé à Rome, de la part des Tarquins, des ambassadeurs chargés de lettres très-propres à séduire le peuple : ils devaient y ajouter de vive voix les propositions les plus soumises, les plus capables d'entraîner la multitude : ils disaient parler au nom du roi, qui, ayant dépouillé toute sa fierté, ne demandait que des choses équitables. Les consuls consentaient à les laisser parler au peuple ; mais Valérius s'y opposa, et fit sentir qu'il ne fallait pas donner de prétextes pour introduire des nouveautés à une multitude accablée de misère et qui craignait bien plus la guerre que la tyrannie.

IV. Peu de temps après, de nouveaux ambassadeurs vinrent déclarer que Tarquin renonçait à la royauté et ne ferait plus la guerre aux Romains ; qu'il demandait seulement la restitution de ses trésors et de ses biens, avec tout ce qui appartenait à ses parents et à ses amis, afin qu'ils eussent de quoi vivre dans leur exil. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder, et Collatinus surtout appuyait la demande

des ambassadeurs. Mais Brutus, homme dur et inflexible, courut à la place publique, en appelant son collègue un traître qui voulait fournir aux Tarquins les moyens de continuer la guerre et de relever la tyrannie; eux à qui l'on pourrait, sans crime, donner le simple nécessaire pour subsister dans leur exil. Le peuple s'étant assemblé, un particulier, nommé Caïus Minucius, exhorta Brutus et les Romains à faire en sorte que ces biens leur servissent à combattre les tyrans, et non aux tyrans à les combattre eux-mêmes. Cependant le peuple décida que, jouissant de la liberté pour laquelle il avait pris les armes, il fallait éviter que ces richesses ne fussent un obstacle à la paix et les repousser loin de Rome avec les tyrans. Ces biens étaient au fond ce qui intéressait le moins Tarquin; et la demande qu'il en avait faite n'était qu'un moyen de sonder les dispositions du peuple et de tramer une conspiration. Ses ambassadeurs y travaillaient sourdement; et, sous prétexte de ramasser tout ce qui appartenait au roi, ils prolongeaient leur séjour à Rome, en disant tantôt qu'ils en vendaient une partie, tantôt qu'ils en mettaient une autre à part, tantôt enfin qu'ils faisaient partir peu à peu le reste. Tous ces délais leur donnèrent le temps de corrompre deux des premières familles de Rome, qui jouissaient de la plus grande estime : celle des Aquilius, dans laquelle il y avait trois sénateurs, et celle des Vitellius, qui en avait deux. Ils étaient tous, par leur mère, neveux du consul Collatinus, et les Vitellius avaient en particulier une autre alliance avec Brutus, mari de leur sœur, dont il avait eu plusieurs enfants.

V. Les Vitellius séduisirent les deux fils aînés de Brutus, encore fort jeunes, qui, à cause de leur parenté, avaient avec eux des liaisons habituelles : ils les attirèrent dans la conjuration par l'appât d'une alliance avec la famille des Tarquins, dont la puissance et la grandeur devaient leur faire tout espérer et les affranchiraient de la dépendance d'un père dur et stupide. Ils appelaient dureté sa rigueur inflexible : quant à sa stupidité, il l'avait longtemps feinte pour sa propre

sûreté, et dans la vue de se préserver de la cruauté des tyrans; il ne rougissait pas même d'en porter le surnom. Lorsque ces jeunes gens eurent été gagnés et qu'ils se furent abouchés avec les Aquilius, ils voulurent se lier tous par le serment le plus fort et le plus horrible, en buvant le sang d'un homme qu'ils auraient immolé, et en tenant leurs mains sur ses entrailles. Ils se rendirent pour cela dans la maison des Aquilius, qui, solitaire et obscure, leur avait paru la plus favorable à leur projet. Ils ne s'aperçurent pas qu'un esclave, nommé Vindicius, y était caché; non qu'il voulût les épier, ou qu'il eût quelque pressentiment de leur dessein; mais il s'était trouvé par hasard dans la maison, et les voyant entrer avec précipitation, il n'osa se montrer, et se cacha derrière un grand coffre, d'où il vit tout ce qu'ils firent et entendit tous leurs projets. Ils y résolurent la mort des consuls : les ambassadeurs, à qui les Aquilius avaient donné un logement dans cette maison, et qui assistaient à cette conférence, furent chargés de porter à Tarquin des lettres qui l'instruisaient du plan de la conjuration.

VI. Quand tout fut fini, et que les conjurés se furent retirés, Vindicius sortit secrètement de la maison; mais, ne sachant quel usage il ferait d'une découverte si importante qu'il devait au hasard, il se trouva dans le plus grand embarras. Il voyait du danger, et il y en avait en effet à dénoncer à Brutus ses propres enfants, ou à Collatinus ses neveux, et à les accuser du crime le plus horrible. D'un autre côté, il ne connaissait dans Rome aucun particulier à qui il pût confier un pareil secret; mais la chose dont il se sentait le moins capable, c'était de le garder. Enfin, pressé par sa conscience, il va trouver Valérius : il fut attiré vers lui par sa douceur et son humanité, par l'accès facile qu'il donnait à tout le monde, et en particulier aux pauvres, qui trouvaient toujours sa maison ouverte pour lui parler de leurs affaires et lui exposer leurs besoins. Vindicius ne lui eut pas plutôt raconté, en présence de sa femme et de Marcus Valérius, son frère, tout ce qu'il avait vu et entendu, que Valérius, saisi de crainte et

d'horreur, enferme l'esclave dans sa chambre; et, laissant sa femme pour garder la porte de la maison, il charge son frère d'aller investir le palais du roi, de faire en sorte d'y surprendre les lettres et de se saisir de tous les domestiques. Lui-même, accompagné d'un grand nombre de clients et d'amis qui ne le quittaient jamais, et suivi de ses esclaves, il se rend sans différer à la maison des Aquilius, qu'il trouve sortis. Comme personne ne l'attendait, il entre sans la moindre opposition, et trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Il était encore dans la maison, lorsque les Aquilius, qu'on avait avertis, accourent avec précipation, et l'ayant rencontré comme il sortait, s'efforcent de lui arracher ces lettres. Valérius et sa troupe opposent une vigoureuse défense; et étant venus à bout de leur entortiller leurs robes autour du cou, ils les entraînent malgré leur résistance : tour à tour poussant et repoussés, ils arrivent enfin avec beaucoup de peine à la place publique. Marcus Valérius n'avait pas été moins heureux au palais du roi; il s'était emparé d'autres lettres qu'on emportait parmi des effets emballés, et il traîna pareillement à la place tous les domestiques du roi qu'il avait pu arrêter.

VII. Quand les consuls eurent apaisé le tumulte, Valérius fit amener de sa maison Vindicius, et l'accusation fut intentée. On lut publiquement les lettres, et aucun des conjurés n'osa parler pour sa défense. Toute l'assemblée, les yeux baissés, gardait un profond silence; quelques personnes seulement, par égard pour Brutus, opinèrent à l'exil. Les larmes de Collatinus et le silence de Valérius faisaient espérer qu'on pencherait vers la douceur, lorsque Brutus, appelant ses deux fils par leur nom : « Vous Titus, et vous Valérius, leur « dit-il, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accusation? » Sommés ainsi par trois fois, ils ne répondirent rien. Alors Brutus, se tournant vers les licteurs : « C'est maintenant à « vous, leur dit-il, de faire votre devoir. » Aussitôt ils saisissent les deux fils de Brutus, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, et les déchirent à coups

de verges. Aucun des spectateurs ne put soutenir la vue d'une exécution si cruelle; Brutus seul n'en détourna pas un instant les yeux, et pendant tout ce temps le moindre mouvement de pitié ne parut point adoucir la colère et la sévérité qu'on voyait empreintes sur son visage. Il regarda d'un œil farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce que les licteurs les ayant étendus par terre, eurent fait tomber leur tête sous la hache. Alors, laissant à son collègue le châtiment des autres, il se leva de son siége et se retira. Une pareille conduite, selon qu'on l'envisage, ne peut être ni assez louée ni assez blâmée : elle fut l'effet ou d'une vertu supérieure qui l'éleva au-dessus des affections humaines, ou d'une passion outrée qu'il poussa jusqu'à l'insensibilité : deux dispositions extraordinaires, et qui ne sont pas dans la nature de l'homme; la première est d'un dieu, et l'autre d'une bête féroce. Mais il est plus juste de régler notre jugement sur la gloire dont cette action a été suivie, que de douter par faiblesse de sa vertu. Car les Romains sont persuadés que Romulus eut moins à faire pour fonder Rome que Brutus pour établir la république [1].

VIII. Après qu'il se fut retiré, l'étonnement et l'horreur tinrent longtemps l'assemblée dans un morne silence. Mais les Aquilius, encouragés par la mollesse et la lenteur de Collatinus, demandèrent du temps pour préparer leur défense, et prétendirent qu'on devrait leur livrer Vindicius, qui, étant leur esclave, ne devait pas être au pouvoir de leurs accusateurs [2]. Collatinus se prêtait à leur demande, lorsque Valérius déclara qu'il ne rendrait pas Vindicius, qui était gardé par les gens de sa suite, et qu'il ne souffrirait pas que le peuple en se retirant laissât échapper des traîtres. Il met lui-même la main sur eux; et, appelant Brutus à haute voix, il s'écrie que Collatinus en agit indignement; qu'après avoir mis son

[1] Cette conduite de Brutus a été diversement jugée dans tous les temps: les uns n'y ont vu qu'une insensibilité féroce; d'autres, l'effort sublime d'une vertu extraordinaire.

[2] Les lois le défendaient.

collègue dans la nécessité d'immoler ses propres enfants, il veut, pour complaire à des femmes, sauver des conjurés et des ennemis de la patrie. Collatinus, lassé de cette résistance, ordonne aux licteurs d'aller se saisir de Vindicius. Les licteurs écartent la foule, mettent la main sur l'esclave, et frappent ceux qui veulent le leur arracher. Les amis de Valérius accourent pour le soutenir. Le peuple lui-même pousse de grands cris, et appelle Brutus qui revient aussitôt sur la place. A son arrivée il se fait un grand silence; et Brutus, prenant la parole, dit qu'il avait suffi pour juger ses fils, mais qu'il avait laissé les autres conjurés au jugement du peuple, qui était libre de prononcer. « Chacun, ajouta-t-il, peut par-« ler et proposer ce qu'il voudra. » On n'attendit pas que quelqu'un parlât pour leur défense; on alla aux voix, et les coupables, condamnés à l'unanimité des suffrages, eurent la tête tranchée. Collatinus, dejà suspect à cause de sa parenté avec les rois, et dont le surnom était devenu odieux par l'horreur qu'on avait pour Tarquin, voyant qu'il avait indisposé le peuple dans cette dernière affaire, prit le parti de se démettre du consulat et de s'éloigner de Rome. Le peuple s'étant assemblé pour une nouvelle élection, Valérius fut unanimement nommé consul; récompense bien due au zèle qu'il avait montré pour le salut de Rome. Il crut juste de la faire partager à Vindicius : il commença par l'affranchir et lui fit donner, par un décret du peuple, la qualité de citoyen, avec le droit de suffrage dans celle des tribus qu'il voudrait choisir. C'était le premier exemple d'une telle faveur; car ce ne fut que longtemps après qu'Appius, pour gagner les bonnes grâces de la multitude, donna généralement à tous les affranchis le droit de suffrage. Cet entier affranchissement s'appelle encore aujourd'hui *vindicta*, du nom de Vindicius.

IX. Les biens des Tarquins furent livrés au pillage; on rasa leurs palais et leurs maisons de campagne; et l'on consacra au dieu Mars l'endroit le plus agréable du champ, qui porta depuis le nom de ce dieu, et qui appartenait à Tarquin. On venait d'y faire la moisson, et les gerbes étaient encore dans

le champ. On crut, à cause de la consécration qu'on en avait faite, qu'il n'était pas permis de moudre le blé ni d'en tirer aucun profit. Le peuple donc courut en foule à ce champ, prit les gerbes et les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres, qu'il avait aussi coupés, afin de laisser au dieu le terrain nu et sans aucune production. Ces matières, que le fil de l'eau poussait et amoncelait les unes sur les autres, ne furent pas portées bien loin. Les premières, arrêtées dans des bas-fonds, ayant retenu celles qui survenaient, elles s'accrochèrent et s'unirent tellement ensemble, qu'elles formèrent une masse solide qui prit racine. Cette masse s'accrut, s'affermit et se condensa chaque jour davantage, par la grande quantité de limon que le courant y charriait : l'eau qui la battait sans cesse, loin d'en rien détacher, ne faisait au contraire que la presser, la serrer plus fortement et y déposer successivement tout ce qu'elle entraînait. Cet amas de matières diverses, gagnant toujours en étendue et en solidité, se grossit enfin de tous les corps étrangers que le Tibre roulait avec lui, et finit par former dans Rome même une île qu'on appelle l'île Sacrée, et dans laquelle sont des portiques et des temples consacrés à différentes divinités. On la nomme en latin l'île Entre-Deux-Ponts. Selon quelques auteurs, ce ne fut pas lors de la consécration du champ de Tarquin au dieu Mars que cette île se forma, mais longtemps après, quand Tarquinia, une des vestales, consacra à ce même dieu un champ qui lui appartenait et qui touchait à celui de Tarquin. Cette générosité lui mérita de grands honneurs, entre autres celui de rendre témoignage en justice, droit qu'on n'avait encore accordé à aucune autre femme. On lui donna aussi la permission de se marier; mais elle ne voulut pas en profiter[1]. Voilà le fait tel qu'on le raconte.

[1] Il paraît que dans l'origine les vestales n'avaient pas la permission de se marier, même après que les trente années de leur sacerdoce étaient expirées; car ce n'est que de cette époque qu'il faut entendre la liberté qu'on en donne à cette vestale, comme Aulu-Gelle le dit formellement dans l'endroit que j'ai cité. Dans la suite, cette liberté fut accordée à toutes les vestales qui avaient rempli le temps de leur consécration.

X. Tarquin, désespérant de recouvrer son royaume par la trahison, eut recours aux Toscans, qui embrassèrent son parti avec chaleur et le ramenèrent vers Rome avec une nombreuse armée. Les consuls sortirent au-devant d'eux à la tête de leurs légions; et les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés, appelés, l'un le bocage d'Arsia, et l'autre le pré Ésuvien. Le combat était à peine engagé, qu'Aruns, fils de Tarquin, et le consul Brutus, se rencontrèrent, non par hasard, mais conduits par la haine et par le ressentiment : l'un cherchait le tyran et l'ennemi de sa patrie; l'autre voulait se venger de son exil. Ils poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution; et, ne songeant pas même à se couvrir, ils se percèrent l'un l'autre et restèrent tous deux sur la place. Ce prélude du combat n'eut pas une suite moins sanglante; le carnage devint horrible dans les deux armées, qui ne furent séparées que par un violent orage. Valérius était dans une grande inquiétude; il ne savait à qui la victoire était restée; il voyait ses soldats aussi étonnés de leurs propres pertes que satisfaits de celles des ennemis; tant le nombre des morts paraissait égal de part et d'autre, et laissait le succès incertain! Seulement chaque parti, bien assuré de ce qu'il avait perdu, et ne connaissant que par conjecture la perte de l'ennemi, se croyait plutôt vaincu que victorieux. La nuit survint; et il est aisé d'imaginer dans quel état ils la passèrent après un combat si terrible. Le silence régnait dans les deux camps, lorsqu'un bois sacré qui en était voisin fut, dit-on, tout à coup agité, et il en sortit une voix qui dit clairement que les Toscans avaient perdu un homme de plus que les Romains. C'était sans doute la voix d'une divinité; car à peine eut-elle été entendue, que les Romains, reprenant courage, firent retentir leur camp de cris de joie; tandis que les Toscans, saisis de frayeur et de trouble, abandonnèrent leurs retranchements et prirent la fuite. Les Romains s'emparèrent de leur camp, qu'ils mirent au pillage et où ils firent cinq mille prisonniers. Ils comptèrent ensuite les morts; il s'en trouva onze mille trois cents

du côté des Toscans, et un de moins du côté des Romains. On dit que cette bataille fut donnée la veille des calendes de Mars. Valérius obtint les honneurs du triomphe, et fut le premier des consuls qui entra dans Rome sur un char tiré par quatre chevaux. Cette pompe parut grande et majestueuse au peuple romain, et n'attira pas à Valérius, comme quelques auteurs l'ont avancé, l'envie et le mécontentement des citoyens. Si cela eût été, cet honneur n'aurait pas excité depuis une si vive émulation, et l'usage ne s'en serait pas maintenu si longtemps.

XI. On sut gré à Valérius des honneurs qu'il rendit à son collègue avant et après ses obsèques. Il prononça son oraison funèbre; et cette action fut si agréable au peuple et parut si utile, que depuis ce temps-là tous les grands hommes sont après leur mort publiquement loués dans Rome par les plus honnêtes citoyens. On dit que cette oraison funèbre est plus ancienne que toutes celles qui ont été faites en Grèce, si toutefois l'usage n'en a pas été introduit dans ce pays par Solon, comme le dit le rhéteur Anaximène. Mais bientôt la conduite de Valérius commença à déplaire et à devenir suspecte. Brutus, qu'on regardait comme le père de la liberté, n'avait pas voulu gouverner seul, et s'était donné deux fois un collègue. Au contraire, Valérius s'attribuait à lui seul toute l'autorité. « Il n'est pas, disait-on, l'héritier du consulat de Brutus, dont « il fait trop peu de cas, mais de la tyrannie de Tarquin. « Qu'avons-nous besoin qu'il loue Brutus de paroles, si de « fait il imite le tyran, en marchant seul entouré de tous les « faisceaux et de toutes les haches quand il sort de sa maison, « qui est plus grande et plus belle que le palais du roi qu'il a « lui-même démoli ? »

XII. Il est vrai qu'il habitait une maison beaucoup trop magnifique : située sur la croupe du mont Vélia, elle dominait tellement la place publique, qu'on voyait de là tout ce qui s'y passait; elle était d'ailleurs d'un accès très-difficile. Lorsqu'il descendait avec son cortége, sa marche représentait à ceux qui le voyaient d'en bas, non la simplicité d'un con-

sul, mais le faste d'un roi. Il fit voir dans cette occasion combien il est heureux pour les hommes en place, chargés d'affaires importantes, d'avoir l'oreille ouverte au langage de la franchise et de la vérité, plutôt qu'aux discours de la flatterie et du mensonge. Averti par ses amis du mécontentement du peuple, au lieu de disputer et de s'emporter, il assemble un grand nombre d'ouvriers, et la nuit même il fait démolir sa maison jusqu'aux fondements. Le lendemain, quand le peuple vit ces ruines, il admira la grandeur d'âme de Valérius; mais il fut fâché que l'envie eût fait injustement détruire une maison si grande et si belle; il en eut le même regret que de la mort d'un homme qu'on aurait fait périr sans raison. Ils avaient honte aussi que leur consul fût réduit à loger dans une maison d'emprunt; car ses amis l'avaient reçu chez eux, et il y demeura jusqu'à ce que le peuple lui eût donné un emplacement sur lequel il fit bâtir une maison plus modeste que la première, dans le lieu où est maintenant le temple de la Victoire.

XIII. Après s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut que sa dignité, jusqu'alors redoutée des Romains, leur fût douce et aimable. Il ôta donc les haches des faisceaux de ses licteurs; et lorsqu'il allait aux assemblées, il faisait déposer ces mêmes faisceaux aux pieds du peuple, dont il reconnaissait et honorait ainsi la souveraineté. Les consuls observent encore aujourd'hui cet usage. Le peuple ne sentit pas que par cette modération Valérius loin de se rabaisser, comme on le croyait, se mettait à l'abri de l'envie, et qu'il gagnait autant en autorité personnelle qu'il semblait perdre du côté des prérogatives de sa charge. En effet, le peuple se soumettait à lui avec tant de plaisir, et lui témoignait une telle affection, qu'il lui donna le nom de Publicola, c'est-à-dire qui honore le peuple; titre qui prévalut sur les noms de ses pères; et c'est ainsi que nous l'appellerons toujours dans la suite de son histoire. Il permit à tout le monde de se présenter pour le consulat vacant; mais avant qu'on lui donnât un collègue, ne sachant pas quel choix on ferait, et craignant

que le nouveau consul, ou par jalousie ou par ignorance, ne mît obstacle à ses desseins, il profita de l'autorité absolue dont il jouissait encore, pour faire ses plus beaux et ses plus utiles établissements. Il commença par compléter le sénat, que la cruauté de Tarquin et le dernier combat avaient réduit à un très-petit nombre. Il en ajouta, dit-on, jusqu'à cent soixante-quatre. Ensuite il fit plusieurs lois, dont une en particulier augmenta beaucoup la puissance populaire : c'est celle qui permit d'appeler au tribunal du peuple assemblé des jugements rendus par les consuls. Une autre loi prononçait la peine de mort contre ceux qui entreraient dans des charges sans y avoir été nommés par le peuple. Par une troisième, qui fut d'un grand soulagement pour les pauvres, il déchargea les citoyens de tout impôt; ce qui les fit s'appliquer avec plus d'ardeur aux arts et aux manufactures. La loi qu'il porta contre ceux qui n'obéiraient pas aux consuls parut aussi populaire que les précédentes, et plus favorable encore aux faibles qu'aux puissants. Il établit contre cette désobéissance une amende de la valeur de cinq bœufs et de deux moutons; le prix d'un mouton était de dix oboles, et celui d'un bœuf de cent. Les Romains n'avaient pas encore beaucoup d'argent monnayé, et tout leur revenu consistait en troupeaux de gros et de menu bétail : de là vient que même aujourd'hui le bien que chacun possède s'appelle *peculium*, et que leur plus ancienne monnaie porte l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton ou d'un pourceau. Ils donnaient même à leurs enfants des noms tirés de ces animaux; ils les appelaient *Suilius* et *Porcius*, porcher; *Bubulcus*, bouvier; *Caprarius*, chevrier.

XIV. La douceur et la popularité de ses ordonnances n'empêchèrent pas que dans les peines qu'il décerna il n'allât quelquefois jusqu'à la rigueur. Il fit une loi qui permettait de tuer sans aucune formalité juridique tout homme qui aspirait à la tyrannie; elle assurait l'impunité à l'auteur du meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves du crime. Comme il est impossible que celui qui médite une si grande entreprise la

cache à tout le monde, et qu'il peut arriver aussi qu'ayant été découvert, il parvienne à usurper le pouvoir avant qu'on ait pu le juger, il autorisa tout citoyen à prévenir par la mort du coupable le jugement que la consommation du crime aurait peut-être empêché. Sa loi pour la garde du trésor public fut aussi fort approuvée. Comme tous les citoyens étaient obligés de contribuer de leurs biens aux frais de la guerre, et qu'il ne voulait ni administrer par lui-même ces contributions ni en confier le soin à ses amis, et encore moins mettre les revenus publics dans une maison particulière, il désigna pour les garder le temple de Saturne, où est encore aujourd'hui déposé le trésor public, et il laissa au peuple le choix de deux questeurs, qu'il prendrait parmi les jeunes gens. Les premiers qu'on nomma furent Publius Véturius et Marcus Minucius, qui recueillirent des contributions considérables; le dénombrement qui fut fait donna cent trente mille citoyens, sans compter les orphelins et les veuves, qu'on exempta de toutes charges. Quand il eut fait tous ces règlements, il se donna pour collègue Lucrétius, père de Lucrèce : en considération de son âge, il lui céda le premier rang, et lui laissa les faisceaux, honneur qu'on a toujours depuis déféré à la vieillesse. Lucrétius étant mort peu de jours après, le peuple s'assembla, et élut à sa place Marcus Horatius, qui géra le consulat avec Publicola le reste de l'année.

XV. Pendant que Tarquin suscitait en Toscane une nouvelle guerre contre les Romains, il arriva, dit-on, un prodige singulier. Il avait fait bâtir pendant son règne un temple à Jupiter, sur le Capitole; il était près d'être achevé, lorsqu'il voulut, soit d'après un oracle, soit de son propre mouvement, faire placer sur le faîte un char à quatre chevaux en terre cuite, dont il confia l'exécution à des ouvriers toscans de la ville de Véies; peu de temps après, il fut chassé du trône. Quand le char fut fait, les ouvriers le mirent au four pour le cuire; mais au lieu de se serrer et de se condenser par l'évaporation de l'humidité, comme il arrive à la terre qu'on met au feu, il s'étendit, s'enfla, et forma une masse si considé-

rable, si forte et si dure, qu'après avoir démoli la voûte et les murailles du four, on eut bien de la peine à l'en tirer. Les devins ayant déclaré que c'était un présage de bonheur et de puissance pour le peuple à qui ce char resterait, les Véiens résolurent de ne pas le donner aux Romains, qui l'avaient fait demander. Ils répondirent donc qu'il appartenait à Tarquin, et non pas à ceux qui l'avaient chassé. A quelque temps de là, ils célébrèrent des courses de chars avec la pompe et la magnificence ordinaires. Les jeux finis, le vainqueur qu'on venait de couronner conduisait lentement son char pour sortir de la carrière. Tout à coup les chevaux, prenant l'épouvante sans aucune cause visible, et par un pur hasard, ou par une impulsion divine, courent à toute bride vers Rome. Le conducteur fait inutilement, de la main et de la voix, tout ce qu'il peut pour les retenir : se voyant emporté malgré lui, il les abandonne à leur impétuosité, et est entraîné jusqu'au pied du Capitole, où les chevaux le renversent près de la porte qu'on appelle aujourd'hui Ratumène. Les Véiens, surpris et effrayés de cet événement, permirent aux ouvriers de rendre le char aux Romains.

XVI. Tarquin l'Ancien, fils de Démarate, avait voué ce temple à Jupiter Capitolin, dans la guerre qu'il eut contre les Sabins ; et il fut bâti par Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier. Chassé du trône peu de temps avant qu'il fût achevé, il n'avait pu le dédier. Quand l'édifice fut terminé et décoré avec la magnificence convenable, Publicola désirait fort d'en faire la consécration, lorsque plusieurs des principaux de Rome lui envièrent cette prérogative. Ils avaient vu sans jalousie la gloire qu'il s'était justement acquise par ses lois et par ses victoires ; mais, ne croyant pas qu'il eût droit à ce nouvel honneur, ils excitèrent Horatius à y prétendre. Il survint dans ce moment une guerre qui obligea Publicola à marcher à la tête de l'armée. Ses envieux, sentant qu'il ne leur serait pas facile de l'emporter s'il était présent, firent en son absence ordonner par le peuple qu'Horatius ferait la dédicace du temple ; et sur-le-champ ils le conduisirent au

Capitole. D'autres disent que les consuls ayant tiré au sort, le commandement de l'armée échut à Publicola, et la consécration du temple à Horatius. On peut cependant juger de ce qui s'était passé précédemment entre eux par ce qui arriva lors de la cérémonie. Le jour des ides de septembre, qui répond précisément à la pleine lune du mois de métagitnion[1], tout le peuple était assemblé au Capitole dans un profond silence; Horatius, après avoir fait toutes les autres cérémonies, tenait déjà, suivant l'usage, une des portes du temple, et allait prononcer la prière solennelle de la consécration, lorsque Valérius, frère de Publicola, qui, placé depuis longtemps près de la porte du temple, attendait ce moment, lui dit : « Consul, votre fils vient de mourir de maladie « dans le camp. » Cette nouvelle affligea tous les assistants; mais Horatius, sans se troubler, se contenta de lui répondre: « Jetez son corps où vous voudrez; pour moi, je n'en pren- « drai pas le deuil; » et il acheva la consécration. La nouvelle était fausse, et Valérius l'avait imaginée pour l'empêcher de finir la cérémonie. Horatius montra dans cette occasion une fermeté admirable, soit qu'il eût reconnu tout de suite la ruse de Valérius, soit que, croyant la nouvelle vraie, il n'en eût pas ressenti la moindre émotion.

XVII. Il arriva quelque chose de semblable pour la dédicace du second temple : le premier, bâti, comme on vient de le dire, par Tarquin et dédié par Horatius, fut brûlé pendant les guerres civiles. Sylla le rebâtit, et, prévenu par la mort, il ne put en faire la dédicace : ce fut Catulus qui le consacra. Il fut brûlé dans les séditions qui eurent lieu sous Vitellius. Vespasien, si heureux par tant d'autres endroits, eut encore le bonheur de rebâtir le troisième depuis les fondements, sans être témoin de l'accident qui le détruisit bientôt après : plus favorisé du sort que Sylla, qui mourut sans avoir pu consacrer le temple qu'il avait bâti, Vespasien

[1] Les ides de septembre étaient le treize. Le mois métagitnion, le second de l'année athénienne, concourait avec le mois d'août, et non pas avec le mois de septembre.

finit ses jours avant de voir brûler le sien, dans l'incendie qui consuma le Capitole peu de temps après sa mort. Il fut rebâti pour la quatrième fois par Domitien, qui en fit aussi la consécration. C'est celui qui subsiste aujourd'hui. On dit que Tarquin avait dépensé pour les seuls fondements du temple quarante mille livres pesant d'argent; mais tous les biens du plus riche particulier de Rome ne suffiraient pas pour payer la seule dorure de ce dernier; elle a coûté plus de douze mille talents. Les colonnes en sont de marbre pentélique[1]. Je les avais vues à Athènes; leur hauteur et leur diamètre étaient dans la plus exacte proportion : à Rome, on les a retaillées et polies; et ce second travail leur a moins donné de grâce qu'il ne leur a ôté de leur symétrie; en les effilant trop, on leur a fait perdre toute leur beauté[1]. Si, après avoir admiré dans le Capitole la magnificence de ce temple, on va voir une seule des galeries ou des salles du palais de Domitien, ses bains ou les appartements de ses femmes, on ne pourra s'empêcher de leur appliquer ces paroles d'Épicharme à un prodigue :

> Donner est ton plaisir; c'est là ta seule envie :
> Ta libéralité n'est qu'une maladie.

On dirait de même, avec raison, à Domitien : « Tu n'es ni « religieux ni magnifique; tu as une maladie, c'est d'aimer « à bâtir; et, comme ce fameux Midas, tu voudrais que dans « tes mains tout devînt or et marbre. » Mais en voilà assez sur cette matière.

XVIII. Tarquin, après la bataille mémorable où Aruns, son fils aîné, avait perdu la vie dans un combat singulier contre Brutus, se réfugia à Clusium, auprès de Lars Porsena, le plus puissant des rois d'Italie, et qui passait pour un prince bon et généreux. Porsena lui promit du secours : d'abord il envoya des ambassadeurs aux Romains pour les sommer de

[1] Du bourg de Pentèle, dans l'Attique.

[2] Les artistes de Rome furent toujours fort au-dessous de ceux de la Grèce. Horace, dans son *Art poétique* et dans son *Épître à Auguste*, reconnaît lui-même la supériorité des Grecs sur les Romains, dans tous les genres.

recevoir ce prince. Sur leur refus il leur déclara la guerre; et après leur avoir fait dire dans quel temps il partirait, et quels lieux il attaquerait les premiers, il se mit en marche avec une nombreuse armée. Publicola, quoique absent, fut nommé consul pour la seconde fois, et on lui associa Titus Lucrétius. Il revint tout de suite à Rome; et, pour ne pas le céder à Porsena en courage et en fierté, il fit bâtir la ville de Sigliuria, lorsque ce prince était déjà près de Rome; et après l'avoir fortifiée à grands frais, il y envoya une colonie de sept cents Romains, afin de montrer à Porsena qu'il n'était pas inquiet de cette guerre, et qu'il avait les moyens de la soutenir. Cependant Porsena, s'étant approché de la ville, poussa si vivement les gardes avancées, qu'il les obligea de prendre la fuite, et qu'il fut sur le point d'entrer dans Rome avec les fuyards. Mais Publicola s'avança jusqu'aux portes pour les secourir; et, ayant engagé le combat près du Tibre avec des ennemis supérieurs en nombre, il soutint vaillamment leurs efforts, jusqu'à ce qu'étant tombé couvert de blessures, il fut emporté hors du champ de bataille. Son collègue Lucrétius fut aussi blessé, et les Romains découragés s'enfuirent vers la ville.

XIX. Les ennemis, les ayant poursuivis jusqu'au pont de bois, étaient au moment de s'en saisir et d'emporter la ville d'emblée, si Horatius Coclès, et avec lui deux officiers des premières familles de Rome, Herminius et Lucrétius, ne les eussent arrêtés à la tête du pont. Horatius avait été surnommé Coclès, parce qu'il avait perdu un œil à la guerre, ou, selon d'autres, parce qu'il avait la partie supérieure du nez tellement enfoncée, que la séparation de ses yeux n'était pas marquée, et que ses sourcils se touchaient : le peuple avait voulu l'appeler Cyclope; mais, par un défaut de prononciation, il lui donna le nom de Coclès, qui lui resta. Il soutint seul l'effort des ennemis, et les arrêta à l'entrée du pont jusqu'à ce que ses compagnons l'eussent coupé derrière lui. Alors il se jeta tout armé dans le Tibre; et, quoiqu'il eût la cuisse percée d'un dard, il le traversa à la nage. Publicola,

rempli d'admiration pour sa valeur, obligea tous les Romains de contribuer en sa faveur pour une somme égale à ce que chacun d'eux dépensait en un jour pour sa nourriture. Ensuite il lui fit donner autant de terre qu'il en pourrait enfermer en une journée dans un sillon qu'il tracerait lui-même. Enfin on lui érigea une statue de bronze dans le temple de Vulcain, afin que cette marque d'honneur le consolât de sa blessure, dont il était resté boiteux.

XX. Cependant Porsena avait mis le siége devant Rome; et la ville commençait à éprouver la famine, lorsqu'une nouvelle armée de Toscans vint porter encore la désolation et le dégât dans ses environs. Publicola, nommé consul pour la troisième fois, sentit qu'il devait borner sa défense à garder la ville, sans risquer de combat. Mais un jour, étant sorti secrètement avec un corps de troupes, il tomba brusquement sur les ennemis, qui ravageaient la campagne, les mit en fuite, et leur tua cinq mille hommes. Ce fut alors que Mutius Scévola fit cette action célèbre, racontée par tous les historiens, mais de différentes manières. Je vais rapporter celle qui m'a paru la plus vraisemblable. Mutius possédait toutes les vertus, mais surtout les vertus guerrières. Ayant formé le dessein de tuer Porsena, il prend un habit toscan, pénètre dans le camp des ennemis, dont il savait la langue, et fait le tour du tribunal où le roi était assis, environné de ses officiers; mais ne le connaissant pas personnellement, et craignant de se découvrir en demandant où était Porsena, il s'arrêta à celui des officiers qui lui parut être ce prince, et, le frappant de son épée, il le tua à l'instant. Il fut arrêté et conduit devant le roi, qui l'interrogea. Il y avait près du tribunal un brasier ardent qu'on avait préparé pour un sacrifice que Porsena devait faire. Mutius mit sa main droite sur le feu; et pendant qu'elle brûlait il regardait Porsena d'un visage ferme et d'un œil menaçant. Ce prince, étonné d'un courage si extraordinaire, ordonna qu'on le laissât aller, et lui rendit son épée, que Mutius reçut de la main gauche: c'est de là, dit-on, qu'il eut le surnom de Scévola, qui si-

gnifie gaucher. « J'ai bravé tes menaces, » dit-il à Porsena, en prenant son épée, « mais je suis vaincu par ta générosité. « Je vais faire à la reconnaissance un aveu que la violence « n'aurait jamais pu m'arracher. Trois cents Romains, qui « ont juré ta mort, sont répandus dans ton camp, et n'at- « tendent que le moment favorable d'exécuter leur dessein. « Pour moi, appelé par le sort à tenter le premier l'entre- « prise, je ne me plains pas de la fortune, qui n'a pas voulu « que je fisse périr un homme vertueux, plus fait pour être « l'ami que l'ennemi des Romains. » Porsena, ne doutant point de la vérité de ce qu'il lui disait, se prêta plus volontiers à une négociation, moins encore, à ce que je crois, par la crainte des trois cents conjurés que par l'estime et l'admiration que lui inspirèrent le courage et la vertu des Romains. Tous les historiens s'accordent à nommer ce jeune Romain Mutius Scévola; mais Athénodore Sandon, dans un ouvrage adressé à Octavie, sœur d'Auguste, dit qu'il s'appelait aussi Posthumius.

XXI. Publicola, persuadé que Porsena était moins un ennemi à redouter qu'un ami et un allié précieux à acquérir, ne refusait pas de le prendre pour juge entre Tarquin et les Romains : il provoqua même plusieurs fois le tyran à venir défendre sa cause devant ce prince, s'engageant à le convaincre qu'il était le plus méchant des hommes, qu'il avait mérité d'être chassé du trône. Tarquin répondit fièrement qu'il ne voulait point de juge, et Porsena moins que tout autre si ce prince l'abandonnait, au mépris de l'alliance qu'il avait faite avec lui. Cette réponse déplut à Porsena, et l'éclaira sur le compte de Tarquin : sollicité d'ailleurs par son fils Aruns, qui prenait avec chaleur les intérêts des Romains, il leur offrit la paix, à condition qu'ils lui rendraient avec les prisonniers les terres qu'ils avaient conquises dans la Toscane, et que de leur côté ils reprendraient leurs transfuges. Les Romains y consentirent, et demandèrent pour otages dix jeunes gens de familles patriciennes, et autant de jeunes filles, du nombre desquelles était Valéria, fille de Publicola.

XXII. L'accord ainsi fait, Porsena, sur la foi du traité, avait déjà renvoyé la plus grande partie de son armée, lorsque les jeunes Romaines qui étaient dans son camp, ayant eu un jour envie de se baigner, descendirent vers un endroit du Tibre où le rivage forme un coude dans lequel le fleuve s'enfonce et conserve toujours ses eaux tranquilles. Quand ces jeunes filles virent qu'elles étaient sans gardes, et que personne ne passait l'eau d'aucun côté, elles prirent tout à coup la résolution de traverser la rivière à la nage, malgré sa profondeur et sa rapidité. On dit qu'une d'entre elles, la passant à cheval, soutenait et encourageait ses compagnes. Arrivées heureusement à l'autre bord, elles vont trouver Publicola, qui, au lieu d'admirer et de louer leur action, leur en témoigna son mécontentement. Il craignit qu'on ne le soupçonnât d'être moins fidèle que Porsena à ses engagements, et que l'audace de ces filles ne fût regardée comme une infraction au traité de la part des Romains. Il les fit donc reprendre, et les renvoya sur-le-champ à Porsena. Tarquin, averti de leur retour, se mit en embuscade, et, avec une troupe supérieure en nombre, attaqua au passage de la rivière ceux qui les escortaient. Les Romains se défendirent vigoureusement; et pendant l'action, Valéria, fille de Publicola, poussa son cheval au travers des combattants, suivie de trois esclaves qui la conduisirent au camp de Porsena. Le reste de la troupe soutenait toujours le combat; mais ils étaient près de succomber, lorsque Aruns, fils de Porsena, instruit de leur danger, vole à leur secours, met en fuite les gens de Tarquin, et dégage les Romains.

XXIII. Porsena fit venir devant lui ces jeunes filles, et demanda quelle était celle qui avait donné l'exemple à ses compagnes, et les avait excitées à la suivre. Quand on lui eut montré Clélie, il la regarda d'un œil doux et serein; et ayant fait amener un des plus beaux chevaux de son écurie, couvert d'un riche harnais, il lui en fit présent. Ce don est une preuve que font valoir ceux qui veulent que Clélie ait passé seule le Tibre à cheval; d'autres disent que Porsena voulut

seulement par là honorer son courage. On voit encore sa statue équestre dans la rue Sacrée, du côté qui mène au mont Palatin. Il y en a qui prétendent que cette statue n'est pas celle de Clélie, mais de Valéria. Porsena ayant conclu la paix avec les Romains, leur donna des preuves éclatantes de sa générosité et de sa magnificence : il fit ordonner à ses troupes de n'emporter que leurs armes, et de laisser dans le camp toutes les provisions, toutes les richesses qui y étaient, et dont il fit présent à la ville. Aussi, de nos jours encore, lorsqu'on vend à Rome des biens qui appartiennent au public, le crieur commence la vente en annonçant que ce sont les biens de Porsena ; honneur qui consacre par une reconnaissance éternelle la libéralité de ce prince. On lui érigea aussi, vis-à-vis le lieu où le sénat s'assemble, une statue de bronze : elle est d'un goût antique et grossièrement travaillée.

XXIV. Peu de temps après, les Sabins firent des incursions sur le territoire de Rome. On nomma consuls M. Valérius, frère de Publicola, et Posthumius Tubertus ; et comme rien d'important ne se faisait que par le conseil et sous les yeux de Publicola, Marcus, son frère, remporta deux grandes victoires sur les Sabins. Dans la dernière, il ne perdit pas un seul homme, et tua treize mille ennemis. Ces succès lui firent décerner les honneurs du triomphe ; et on lui bâtit aux dépens du public une maison sur le mont Palatin : elle avait cela de particulier, qu'au lieu que les portes des autres maisons s'ouvraient en dedans, les siennes s'ouvraient sur la rue ; distinction qui semblait marquer que toutes les fois qu'il ouvrait sa porte, il prenait quelque chose sur la voie publique. On dit qu'anciennement en Grèce toutes les maisons s'ouvraient ainsi ; et on le conjecture des comédies de ce temps-là, où ceux qui veulent sortir frappent en dedans à la porte, afin que les passants ou les personnes qui pourraient être arrêtées devant la maison, averties par le bruit, s'éloignent pour n'être pas heurtées.

XXV. L'année suivante, Publicola fut nommé consul pour

la quatrième fois; car les Sabins, unis avec les Latins, se préparaient à une nouvelle guerre. D'ailleurs une frayeur superstitieuse avait saisi tous les esprits : les femmes enceintes ne mettaient au monde que des enfants mal conformés, et pas un ne venait à terme. Publicola, ayant consulté les livres sibyllins, fit des sacrifices pour apaiser Pluton, rétablit certains jeux anciennement institués sur un oracle d'Apollon; et, après avoir ramené la joie dans tous les cœurs par la confiance qu'il sut inspirer en la protection des dieux, il s'occupa des dangers dont la ville était menacée du côté des hommes; car il se formait des ligues, et l'on faisait des préparatifs considérables de guerre contre les Romains.

XXVI. Il y avait alors parmi les Sabins un citoyen nommé Appius Clausus, d'une force de corps extraordinaire, que ses grandes richesses, son éloquence et ses vertus faisaient regarder comme le premier de sa nation. Il fut, comme tous les grands hommes, exposé à l'envie de ses concitoyens; et son opposition à la guerre fournit à ses envieux un prétexte de l'accuser qu'il cherchait à accroître la puissance des Romains, pour se rendre le tyran de sa patrie et la réduire en servitude. Appius, voyant que le peuple prêtait l'oreille à ces calomnies, qu'il était haï des gens de guerre et de tous ceux qui ne voulaient pas la paix, craignit d'être traduit en justice; et assemblant, pour sa sûreté, un grand nombre de parents et d'amis, il excita des mouvements de sédition qui retardaient les hostilités. Publicola, qui mettait tous ses soins non-seulement à être bien informé de ce qui se passait chez les Sabins, mais encore à entretenir, à échauffer leurs divisions, posta auprès d'Appius des gens affidés, qui lui dirent de sa part : « Publicola sait que vous êtes trop grand et trop « vertueux pour vouloir vous venger de vos concitoyens, « quelque injustes qu'ils aient été à votre égard; mais, si « vous voulez pourvoir à votre sûreté et vous dérober à leur « haine, en allant vous établir à Rome vous y serez reçu, et « en public et en particulier, d'une manière aussi convenable « à votre vertu qu'à la dignité du peuple romain. » Appius,

après avoir longtemps réfléchi sur ces propositions, ne vit pas, dans la nécessité où il se trouvait, de meilleur parti à prendre. Il assembla tous ses amis, qui de leur côté en attirèrent beaucoup d'autres, et il entraîna avec lui à Rome cinq mille chefs de famille avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves [1]. C'étaient les plus paisibles des Sabins, les plus accoutumés à une vie douce et tranquille. Publicola, prévenu de leur arrivée, s'empressa de les accueillir, et leur fit le traitement le plus favorable. Il leur donna à tous le droit de bourgeoisie, et leur distribua par tête deux arpents de terre le long du fleuve Anio. Appius en eut vingt-cinq, et fut élevé à la dignité de sénateur. Admis ainsi à l'administration des affaires, il fit paraître tant de prudence, qu'il parvint bientôt aux premières charges, et acquit la plus grande autorité. C'est de lui que tire son origine la famille des Claudiens, qui ne le cède à aucune des meilleures maisons de Rome.

XXVII. La retraite de ces familles avait apaisé les troubles parmi les Sabins; mais leurs orateurs ne purent les laisser tranquilles; ils ne cessaient de leur crier qu'il serait honteux que ce que Clausus n'avait pu faire étant présent, il le fît lorsqu'il était fugitif et leur ennemi, et qu'il les empêchât de se venger des torts que les Romains leur avaient faits. Les Sabins se mirent donc en marche avec une grande armée; et s'étant campés entre Rome et Fidènes, ils placèrent deux mille hommes en embuscade dans des endroits creux et couverts : leur intention était d'envoyer le lendemain, à la pointe du jour, de la cavalerie fourrager jusqu'aux portes de la ville, avec ordre de se retirer quand les Romains sortiraient sur eux, et de les attirer ainsi dans l'embuscade. Publicola, in-

[1] Cinq mille ménages devaient faire au moins vingt mille personnes; car on ne peut guère compter moins de quatre personnes par famille, chez une nation sans luxe, et qui ne cherchait que la population. Cet endroit, disent les éditeurs d'Amyot, mérite une attention particulière, parce qu'il nous fait connaître quelle était alors la fortune d'un sénateur et l'état du peuple. Vingt mille personnes ne possédaient que dix mille arpents de terre, et un sénateur vingt-cinq. Denys d'Halicarnasse met cinq mille hommes capables de porter les armes, ce qui fait la même chose.

formé de leur projet par des transfuges, pourvoit à tout sur-le champ; et, partageant son armée, il envoie le soir Posthumius Balbus, son gendre, avec trois mille hommes, se saisir des hauteurs qui couvraient l'embuscade, et y attendre le moment favorable. Il charge Lucrétius son collègue de prendre, parmi les soldats qui sont dans la ville, les plus agiles et les plus braves, et de tomber avec eux sur les fourrageurs. Lui-même, avec le reste, fait un grand circuit, et enveloppe les ennemis. Le lendemain, dès que le jour parut, il s'éleva un brouillard épais qui favorisa les Romains. Posthumius descend alors précipitamment des hauteurs qu'il occupait, et fond sur les troupes qui étaient en embuscade, pendant que Lucrétius charge la cavalerie qui courait la campagne, et que Publicola attaque le camp. Les Sabins, surpris de tous côtés, sont bientôt défaits et mis en déroute; ceux du camp ne songent pas même à se défendre : ils prennent la fuite et sont taillés en pièces. Rien ne leur fut plus funeste que l'espérance qu'ils avaient, chacun de son côté, que les autres n'avaient pas été battus : dans cette pensée, aucun des corps d'armée ne songea à tenir ferme et à combattre. Les troupes du camp allaient vers celles de l'embuscade, qui de leur côté couraient vers le camp, et au lieu d'y trouver un refuge ne rencontraient que des fuyards, qui avaient eux-mêmes besoin du secours qu'ils espéraient recevoir d'elles. Tous les Sabins auraient péri si quelques-uns, surtout de ceux qui se sauvèrent du camp après qu'il fut tombé au pouvoir de l'ennemi, n'eussent trouvé un asile dans Fidènes : ceux qui ne purent gagner cette ville furent tués ou faits prisonniers.

XXVIII. Les Romains, quoique accoutumés à rapporter aux dieux la gloire de leurs succès, attribuèrent à la conduite seule de leur général la victoire qu'ils venaient de remporter : le premier mot des soldats fut que Valérius leur avait livré les ennemis pieds et poings liés, et qu'ils n'avaient eu qu'à les égorger. Le peuple trouva dans les dépouilles et dans la vente des prisonniers de quoi réparer ses pertes précédentes. Publicola reçut les honneurs du triomphe; et, après avoir

remis sa patrie victorieuse entre les mains des consuls nommés pour lui succéder, il mourut, comblé de tous les honneurs que les hommes ambitionnent le plus et qu'ils jugent les plus dignes de leur estime. Le peuple, comme s'il n'eût rien fait pendant sa vie pour acquitter envers lui sa reconnaissance, ordonna qu'il serait enterré aux dépens du public; et chaque citoyen y contribua du quart d'un as. Les femmes romaines, par une distinction honorable à sa mémoire, convinrent d'en porter le deuil un an entier. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville, près de la colline Vélia; et le droit de sépulture dans ce même lieu fut donné pour toujours à sa postérité. Mais aujourd'hui on n'y enterre aucun de ses descendants; seulement, quand il meurt quelqu'un de cette famille, on y apporte le corps; un homme tient une torche allumée, qu'il met dans le tombeau, et qu'il en retire un moment après. Cette cérémonie atteste que le défunt a droit d'y être déposé, mais qu'il renonce à cet honneur; on va ensuite l'enterrer hors de la ville.

PARALLÈLE DE SOLON ET DE PUBLICOLA.

I. Le parallèle de ces deux grands hommes offre une particularité qui ne se rencontre dans aucun de ceux dont nous avons écrit la vie : c'est que l'un est l'imitateur, et l'autre le témoin de celui avec qui il est comparé[1]. En effet, cette maxime sur le bonheur, que Solon proféra en présence de Crésus, convient mieux à Publicola qu'à Tellus. Ce Tellus, que Solon regardait comme le plus heureux des hommes à cause de sa mort paisible, de sa vie vertueuse, et des enfants estimables qu'il laissa après lui, n'est pas même cité comme un homme de bien dans les poésies de ce législateur; ses enfants n'ont pas été connus, et lui-même n'a exercé aucune magistrature. Au contraire, Publicola fut, pendant sa vie, le premier des Romains par sa puissance, par l'éclat de ses

[1] L'explication de cette pensée se trouve plus bas.

vertus; et encore de nos jours, six cents ans après sa mort, les plus illustres familles de Rome, les Publicola, les Messala, et tous les Valérius, lui rapportent la gloire de leur noblesse. Tellus fut tué par les ennemis, et mourut à son poste en combattant avec courage. Publicola, après avoir taillé en pièces ses ennemis, ce qui est bien plus heureux que de tomber sous leurs coups; après avoir fait remporter à sa patrie la victoire la plus glorieuse; après avoir reçu les triomphes et les autres honneurs qu'il avait mérités, termine sa vie par la mort que Solon désirait le plus et qu'il regardait comme la plus heureuse. D'ailleurs, le souhait que Solon exprime dans sa réponse à Mimnerme, sur la durée de la vie :

Qu'à ma mort mes amis, plongés dans la tristesse,
Versent sur mon tombeau des larmes de tendresse!

ce souhait prouve le bonheur de Publicola. Sa mort fut pleurée non-seulement de ses parents et de ses amis, mais de la ville entière; des milliers de personnes en portèrent le deuil : les femmes romaines le regrettèrent comme un fils, un frère ou un mari. Solon disait :

Oui, sans honte mon cœur désire la richesse;
Mais je veux qu'elle soit le fruit de ma sagesse :
Une fortune injuste est pour moi sans appas.

En effet, elle attire tôt ou tard la vengeance céleste. Publicola ne s'enrichit point par des injustices; et il eut de plus la gloire de faire un bon usage de sa fortune, en secourant les malheureux. Si Solon a été le plus sage des hommes, Publicola en a été le plus heureux; car tous les biens que le premier a désirés comme les plus grands et les plus estimables dont les hommes puissent jouir, Publicola les a possédés et conservés jusqu'à sa mort.

II. Solon a donc honoré Publicola en représentant d'avance son bonheur, et Publicola a fait honneur à Solon en se le proposant comme le plus parfait modèle que puisse imiter le fondateur d'un État populaire. Il diminua le faste du consulat, et le rendit doux et aimable pour tous les citoyens. Il

emprunta plusieurs lois de Solon, entre autres celles qui donnaient au peuple le droit d'élire ses magistrats, et qui permettaient d'appeler à sa décision des jugements des tribunaux, comme Solon avait établi l'appel aux juges d'Athènes qui étaient pris parmi le peuple. Si Publicola ne créa point, comme Solon, un nouveau sénat, il augmenta presque de moitié celui de Rome. En établissant des questeurs pour la garde du trésor public, il voulut qu'un consul homme de bien pût se livrer à des soins plus importants; et qu'un consul pervers n'eût pas un moyen de plus d'être injuste, quand il se verrait tout à la fois maître des affaires et des revenus publics. La haine des tyrans fut plus forte dans Publicola que dans Solon : celui-ci avait ordonné qu'un citoyen qui aurait aspiré à la tyrannie ne fût puni qu'après sa conviction; Publicola permit de le tuer avant même qu'il fût mis en jugement. Solon se glorifiait avec justice d'avoir refusé la royauté, quand les affaires semblaient l'y appeler, et que ses concitoyens l'y portaient eux-mêmes. Il n'est pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu plus populaire l'autorité presque tyrannique du consulat, et de n'avoir pas usé de toute la puissance qu'il lui donnait. C'est cette modération dans le gouvernement que Solon avait en vue lorsqu'il disait :

S'il n'est ni trop foulé, ni trop dans la licence,
Le peuple de ses chefs respecte la puissance.

III. Une ordonnance particulière à Solon, c'est l'abolition des dettes, qui contribua plus qu'aucune autre à affermir la liberté. En vain les lois établissent l'égalité, si les dettes en privent les citoyens pauvres; si lors même qu'ils paraissent jouir le plus de leur liberté, soit en jugeant, soit en exerçant quelque magistrature, ou en donnant leur suffrage, ils sont encore plus esclaves des riches, et ne font que suivre les ordres de leurs créanciers. Mais une chose remarquable ajoute encore au mérite de cette ordonnance; presque toujours une abolition de dettes entraîne à sa suite des troubles et des dissensions : Solon, en employant à propos cette mesure,

comme un remède violent, à la vérité, mais efficace, parvint à apaiser la sédition qui s'était élevée dans Athènes; et, par le seul ascendant de sa vertu, il fit taire les reproches et les murmures que cette loi aurait pu exciter.

IV. Si l'on considère l'ensemble de leur administration, on voit que Solon débuta d'une manière plus brillante : il ne suivit point les sentiers battus, il se fraya lui-même la route, et seul, sans le secours de personne, il termina heureusement les plus grandes entreprises. Publicola eut une fin plus heureuse et plus digne d'envie; car Solon vit renverser la république qu'il avait établie, et celle de Publicola maintint l'ordre dans Rome jusqu'au temps des guerres civiles. C'est que Solon, après avoir publié ses lois, les abandonna à leurs tables et à leurs rouleaux; et, en quittant Athènes, il leur ôta le seul appui qui pouvait les conserver. Publicola en restant à Rome, où il commandait et gouvernait les affaires, affermit ses établissements et en assura la durée. Solon connut les intrigues de Pisistrate, et, après des efforts inutiles pour les arrêter, il fut obligé de céder à la tyrannie qu'il vi s'établir sous ses yeux. Publicola abattit pour toujours la royauté, depuis longtemps affermie et dominante dans Rome. Son courage ne fut pas au-dessous de son entreprise; et sa puissance, secondée par la fortune, couronna sa vertu du succès le plus heureux.

V. La gloire militaire met entre eux une grande différence. Solon, s'il faut en croire Daïmachus de Platée, n'est point l'auteur de l'expédition contre les Mégariens, que nous avons racontée dans sa Vie. Publicola gagna plusieurs batailles, où il remplit également le devoir de général et celui de soldat. Dans l'administration civile, Solon, pour conseiller aux Athéniens de reprendre Salamine, a recours à une sorte de jeu, et contrefait l'insensé. Publicola dès son entrée dans les affaires s'expose aux plus grands périls, se déclare contre Tarquin, et dévoile la conjuration qui se tramait en faveur de ce prince. Seul il empêche que les conjurés n'échappent au supplice; et non content d'avoir chassé les tyrans de la ville,

il ruine pour jamais toutes leurs espérances. S'il sut déployer cette fermeté dans les affaires qui demandaient de la force et de la vigueur, et qui devaient être décidées par la voie des armes, il fit paraître encore plus de sagesse dans celles qui pendant la paix exigeaient de l'adresse et de la persuasion. Il sut si bien gagner Porsena, que d'un ennemi redoutable, qu'il n'eût peut-être jamais vaincu, il fit un ami fidèle des Romains.

VI. On pourra m'objecter que Solon recouvra l'île de Salamine, que les Athéniens s'étaient laissé enlever, et que Publicola rendit les terres que les Romains avaient conquises dans la Toscane : mais il faut juger des actions par les circonstances. Un bon politique sait varier sa conduite suivant les occasions; il prend chaque affaire du côté le plus accessible qu'elle présente. Souvent, par le sacrifice d'une partie, il sauve tout le reste; et en cédant un peu, il gagne beaucoup. Ainsi, dans la circonstance dont il s'agit, Publicola par la cession de quelques terres étrangères assura la conservation de tout son pays; et tandis que les Romains auraient regardé comme un grand bonheur de conserver leur ville, il leur acquit toutes les richesses qui étaient dans le camp même des assiégeants. En prenant son ennemi pour juge, il triompha de son adversaire, et il obtint avec la victoire tout ce qu'il aurait donné sans peine pour se la procurer; car Porsena en faisant la paix laissa aux Romains toutes les provisions qu'il avait accumulées pour continuer la guerre : tant la conduite du consul lui avait donné une opinion favorable de la vertu et de la magnanimité de tous les Romains!

THÉMISTOCLE

I. Origine de Thémistocle. — II. Occupations de sa jeunesse. — III. Il s'applique à la science du gouvernement. — IV. Sa rivalité avec Aristide. Son amour pour la gloire. — V. Il détermine les Athéniens à construire des vaisseaux. — VI. Sa magnificence et son ambition. — VII. Il fait bannir Aristide. — VIII. Sa fermeté. Il est élu général contre les Perses, et fait embarquer les Athéniens. — IX. Il cède le commandement au général des Lacédémoniens. — X. Combat d'Artémisium. — XI. Xerxès s'empare des Thermopyles. — XII. Feinte de Thémistocle pour faire partir les Athéniens. — XIII. Moyen dont il se sert pour payer les troupes. — XIV. Il fait rappeler Aristide. — XV. Paroles mémorables de Thémistocle. — XVI. Il met les Grecs dans la nécessité de combattre. — XVII. Trois jeunes Perses immolés par les Grecs dans un sacrifice. — XVIII. Nombre des vaisseaux de Xerxès. Thémistocle prend l'avantage du vent. — XIX. Bataille et victoire de Salamine. — XX. Xerxès, sur un faux avis de Thémistocle, prend la fuite. — XXI. Honneurs rendus à Thémistocle. — XXII. Sa passion pour la gloire. Paroles remarquables de lui. — XXIII. Il relève les murailles d'Athènes et construit le Pirée. — XXIV. Projet utile de Thémistocle rejeté comme injuste. — XXV. Il s'attire la haine des Lacédémoniens. — XXVI. Le poëte Timocréon lui reproche des concussions. — XXVII. Il vante trop ses services, et il est banni par l'ostracisme. — XXVIII. Soupçonné de complicité avec Pausanias, il s'enfuit à Corcyre. — XXIX. Il passe en Épire. — XXX. Diversités d'opinions sur ses voyages. — XXXI. Il passe en Perse. — XXXII. Il s'adresse à Artabane pour être présenté au roi. — XXXIII. Son entrevue avec Artaxerxès. — XXXIV. Il en est bien reçu — XXXV. Le roi lui assigne le revenu de trois villes. — XXXVI. — Danger qu'il court dans ses voyages. — XXXVII. Le roi de Perse arme contre Athènes. Thémistocle se tue, pour ne pas servir contre sa patrie. — XXXVIII. Ses enfants. Son tombeau magnifique à Magnésie.

M. Dacier comprend les faits principaux de la vie de Thémistocle depuis l'an du monde 3470, la première année de la 75ᵉ olympiade, l'an 273 de Rome, 478 ans avant J. C., jusqu'à l'an du monde 3479, la deuxième année de la 77ᵉ olympiade, l'an de Rome 281, 469 ans avant notre ère.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot les renferment depuis la 65ᵉ olympiade, jusqu'à la 79ᵉ, 463 ans avant J. C.

Je crois à propos de revenir sur ce que j'ai dit dans la vie de Thésée, sur le caractère allégorique de ce personnage célèbre. En admettant, avec toute l'antiquité et un grand nombre de savants modernes, ce caractère symbolique, je n'ai pas prétendu lui ôter toute vérité historique. Je suis persuadé que Thésée a réellement existé et a fait la plupart des actions qu'on lui attribue; mais ses exploits mêmes ont été vraisemblablement la cause du choix que les Athéniens ont fait de lui, pour représenter sous des traits allégoriques le cours et la marche du soleil : il a été pour les peuples de l'Attique ce qu'Hercule avait été pour le reste de la Grèce et pour une grande partie des nations de l'Orient.

I. La naissance de Thémistocle fut trop obscure pour avoir pu contribuer à sa gloire. Son père, Néoclès, du bourg de Phréar, de la tribu Léontide, était d'une condition médiocre;

du côté de sa mère, Thémistocle passait pour étranger, comme on l'infère des vers suivants :

> Je suis Abrotonum; la Thrace m'a vu naître,
> Et le grand Thémistocle a de moi reçu l'être.

Phanias dit cependant que la mère de Thémistocle n'était pas de Thrace, mais de Carie, et il la nomme Euterpe, au lieu d'Abrotonum. Néanthès ajoute qu'elle était d'Halicarnasse, capitale de la Carie. Les Athéniens issus de père ou de mère étrangers étaient obligés de s'assembler pour leurs exercices à Cynosarges, gymnase consacré à Hercule, et situé hors de la ville, parce que ce héros, né d'une mère mortelle, n'était pas un dieu parfaitement légitime. Thémistocle persuada à quelques jeunes gens des premières maisons d'Athènes de venir faire avec lui leurs exercices à Cynosarges; et par là il parut avoir adroitement aboli la distinction qui subsistait entre les vrais citoyens et ceux qui n'en réunissaient pas toutes les qualités. Il est certain néanmoins qu'il appartenait à la maison des Lycomèdes[1]; car la chapelle que cette famille avait dans le bourg de Phlye ayant été brûlée par les barbares, Thémistocle, au rapport de Simonide, la fit rétablir et l'orna de peintures.

II. Les auteurs conviennent qu'il montra dès son enfance un caractère ardent et un esprit juste ; que son goût naturel le portait aux grandes choses, et qu'il paraissait né pour la politique. Dans les heures de loisir et de divertissement que lui laissaient ses premières études, on ne le voyait jamais jouer ou rester oisif, comme les enfants de son âge : il s'occupait à méditer, à composer en lui-même des discours qui avaient pour objet d'accuser ou de défendre quelqu'un de ses camarades. Aussi son maître lui disait-il souvent : « Mon « enfant, tu ne seras pas un homme médiocre; il faut que tu « deviennes ou entièrement bon ou entièrement mauvais. »

[1] Les Lycomèdes étaient une famille d'Athènes qui avait l'intendance des cérémonies et des sacrifices qu'on faisait à Cérès et aux grandes déesses. Ils y chantaient l'hymne qu'on disait avoir été composé sur ce sujet par le poëte Musée.

Les sciences qui ont pour objet de polir les mœurs, celles de pur agrément, les exercices destinés à développer les grâces du corps, il s'y livrait avec froideur et sans goût; mais il mettait une application au-dessus de son âge aux études qui donnent la prudence et qui rendent propre aux affaires, parce qu'il se croyait fait pour y réussir. Raillé dans la suite par des jeunes gens plus formés que lui à ces exercices agréables, à ces manières polies qui plaisent dans les sociétés, il se crut obligé de repousser leurs railleries par des paroles pleines de fierté. Il leur dit qu'à la vérité il ne savait ni accorder une lyre ni jouer du psaltérium; mais que si on lui donnait à gouverner une ville petite et obscure, il saurait l'agrandir et lui acquérir de la célébrité.

III. Stésimbrote assure pourtant qu'il fut disciple d'Anaxagore, et qu'il apprit la physique sous Mélissus; mais c'est un anachronisme; car Mélissus défendit Samos contre Périclès, qui ne vécut que longtemps après Thémistocle, et fut contemporain d'Anaxagore. Je préfère donc le sentiment de ceux qui disent que Thémistocle se proposa pour modèle Mnésiphile le Phréarien, qui n'était ni un orateur ni un de ces philosophes qu'on appelle physiciens[1], mais qui faisait profession de cette science qu'on nommait alors la sagesse, et qui n'était que l'art de gouverner et la prudence dans le maniement des affaires. Cette espèce de secte philosophique remontait à Solon, et s'était continuée depuis lui jusqu'à Mnésiphile. Ceux qui vinrent ensuite y mêlèrent l'art de disputer; et abandonnant la conduite des affaires, ils bornèrent cette science à des discours de pure déclamation; ce qui leur fit donner le nom de sophistes. Mais Thémistocle, quand il s'attacha à Mnésiphile, avait déjà pris part à l'administration de la république. Dans la première ardeur de sa jeunesse, il fut inégal et inconstant. Son caractère naturellement impétueux,

[1] Les anciens donnaient ce nom aux philosophes qui prétendaient rendre raison de toutes les opérations de la nature par les seules qualités de la matière, abstraction faite de toute cause première et efficiente. Straton, disciple du Lycée, est regardé comme le chef de cette secte particulière.

et qui n'était modéré ni par la raison ni par l'éducation[1], l'entraînait dans les excès les plus opposés, et souvent lui faisait choisir le parti le moins convenable. Il l'avouait lui-même dans la suite, et disait que les poulains les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, quand ils sont dressés par une main habile. On a dit qu'il avait été déshérité par son père, et que sa mère, accablée de douleur de la vie honteuse que menait son fils, s'était donné la mort; mais ce sont des faussetés qui n'ont aucun fondement. Quelques écrivains, au contraire, assurent que son père, voulant le détourner de l'administration des affaires publiques, lui montra sur le rivage de la mer de vieilles galères abandonnées, et lui dit que le peuple traitait de même ses orateurs[2] quand ils lui devenaient inutiles.

IV. Il paraît que Thémistocle entra de bonne heure dans le gouvernement, et qu'il s'appliqua aux affaires avec la plus grande ardeur. Possédé d'un vif désir de gloire, qui dès son entrée dans cette carrière le fit aspirer au premier rang, il osa heurter de front les citoyens les plus distingués et les plus puissants, et braver leur haine; il se montra surtout le rival d'Aristide, fils de Lysimachus, qui fut constamment son plus grand adversaire. On prétend que son inimitié contre lui eut une cause assez légère : ils avaient tous deux, au rapport du philosophe Ariston, aimé le beau Stésiléus de l'île de Téos; et cet amour fut la source de la division qu'ils conservèrent toujours dans l'administration de la république. Mais il est vraisemblable que cette première aversion s'était fortifiée par la différence de leurs mœurs et de leur conduite. Aristide était d'un caractère doux et d'une vie irréprochable; il ne se proposait pour but de son administration ni la faveur du peuple ni même sa propre gloire : toujours porté à ce qu'il croyait le meilleur et à ce qui se conciliait le plus avec la sûreté et la justice, il était souvent obligé de résister à Thémistocle et de s'opposer à l'agrandissement d'un homme qui,

[1] Voy. Thucydide, liv. I, c. CXXXVIII.
[2] Mot à mot, *ses démagogues*.

voulant introduire dans la république de grands changements, excitait sans cesse le peuple à de nouvelles entreprises. En effet, Thémistocle était si fort possédé de l'amour de la gloire, si passionné pour les grandes actions, que dans sa jeunesse, après la bataille de Marathon, gagnée par les Athéniens sur les barbares, entendant vanter partout les exploits de Miltiade, il restait souvent pensif et rêveur, passait les nuits sans dormir, et ne fréquentait plus les festins publics : lorsque ses amis, surpris de ce changement de vie, lui en demandaient la raison, il leur répondait que les trophées de Miltiade lui ôtaient le sommeil. Les Athéniens regardaient la défaite des barbares à Marathon comme la fin de la guerre; mais Thémistocle pensait, au contraire, qu'elle n'était que le prélude de plus grands combats; prévoyant de loin les événements, il se préparait à cet avenir pour assurer dès lors le salut de la Grèce, et il y disposait ses concitoyens.

V. Dans cette vue, sa première démarche fut d'oser seul proposer aux Athéniens d'affecter à la construction de galères à trois rangs de rames le produit des mines d'argent de Laürium, dont ils étaient dans l'usage de se partager les revenus. Cette nouvelle destination devait leur fournir les moyens de résister aux Éginètes, qui maîtres de la mer, qu'ils couvraient de leurs nombreux vaisseaux, faisaient à la Grèce la guerre la plus redoutable qu'elle eût alors à soutenir. Ce fut par ce motif qu'il détermina facilement les Athéniens à ce sacrifice, et non par la crainte de Darius et des Perses, alors trop éloignés, et dont on appréhendait peu le retour. Thémistocle, pour engager les Athéniens à faire ces préparatifs, sut réveiller à propos leur jalousie et leur ressentiment contre les Éginètes. On construisit, avec l'argent des mines, cent galères, qui combattirent dans la suite contre Xerxès. Dès ce moment il tourna les vues des Athéniens du côté de la mer, et sut les amener à former une marine considérable, en leur montrant que sur terre ils n'étaient pas en état de résister même à leurs voisins; au lieu qu'avec des forces maritimes ils pourraient repousser les barbares et commander au reste de la

Grèce. Mais par là, suivant Platon, il changea d'excellentes troupes de terre en matelots et en gens de mer; et il mérita le reproche d'avoir arraché aux Athéniens la pique et le bouclier, pour les réduire au banc et à la rame. Miltiade, au rapport de Stésimbrote, était d'un avis contraire à celui de Thémistocle; mais enfin ce dernier l'emporta. Ce changement corrompit-il la simplicité et la pureté du gouvernement d'Athènes? C'est une question trop philosophique pour la traiter ici : ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors la Grèce dut son salut à la mer, et que ces vaisseaux rétablirent Athènes, qui avait été entièrement détruite. Entre plusieurs preuves que j'en pourrais donner, un témoignage incontestable, c'est la conduite de Xerxès, qui, après la défaite de sa flotte, quand son armée de terre n'avait encore reçu aucun échec, prit aussitôt la fuite, et reconnut par là qu'il lui était impossible de tenir tête aux Athéniens. S'il laissa Mardonius en Grèce ce fut plutôt selon moi, pour empêcher les Grecs de le poursuivre que dans l'espérance de les soumettre.

VI. Quelques auteurs représentent Thémistocle occupé sans cesse d'amasser de l'argent pour fournir à ses prodigalités. Comme il aimait à faire des sacrifices et à traiter magnifiquement les étrangers, il lui fallait de grandes richesses pour suffire à cette dépense. D'autres, au contraire, l'accusent d'une avarice et d'une mesquinerie sordides; ils vont jusqu'à dire qu'il envoyait vendre au marché les comestibles dont on lui faisait présent. Diphilidès, qui avait des haras, lui ayant refusé un poulain qu'il lui avait demandé, il le menaça de faire bientôt sortir de sa maison un nouveau cheval de Troie [1]; il lui donnait à entendre, d'une manière énigmatique, qu'il lui susciterait des disputes et des procès avec ses parents. Il est vrai que personne ne porta l'ambition aussi loin que lui. Dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore peu connu, il obtint, à force de prières, d'un joueur de lyre de la ville d'Hermione, nommé Épiclès, fort recherché des Athé-

[1] Mot à mot, *un second cheval de bois*.

niens, qu'il vînt donner ses leçons chez lui, afin qu'on vît sa maison toujours pleine de monde[1]. Une année qu'il alla aux jeux Olympiques, il entra en rivalité avec Cimon pour les frais de la table, pour la dépense des habits et des équipages. Sa vanité déplut aux Grecs, qui trouvaient cette magnificence convenable à Cimon, encore jeune, et d'une des premières maisons d'Athènes; mais dans Thémistocle, qui à peine connu osait ainsi s'élever au-dessus de sa fortune, elle parut d'une fierté et d'une arrogance ridicules. Il fit aussi les frais d'une tragédie, et remporta le prix. Dès ce temps-là la gloire de vaincre dans ces jeux excitait une vive émulation, et était ambitionnée avec ardeur. Thémistocle fit faire un tableau de cette victoire, et mit au bas cette inscription : Thémistocle, du bourg de Phréar, faisait les frais du chœur; Phrynichus[1] avait composé la tragédie, et Adimante était archonte.

VII. Il sut cependant se rendre agréable à la multitude, soit par son attention à saluer chaque citoyen par son nom, sans avoir besoin que personne le lui nommât, soit par son impartialité dans les jugements qu'il rendait pendant qu'il était archonte. Le poëte Simonide de Céos lui ayant un jour demandé quelque chose d'injuste : « Vous ne seriez pas un « bon poëte, lui dit-il, si vous manquiez aux règles de la « poésie; ni moi un bon magistrat si j'accordais une grâce « contre les lois. » Il disait à ce même poëte, en plaisantant, que c'était faire preuve de peu de sens que de médire des Corinthiens, qui habitaient une ville grande et puissante, et

[1] Les joueurs de lyre jouissaient d'une grande considération, non-seulement chez les Grecs, mais encore chez les barbares : c'étaient des gens instruits, qui ne se bornaient pas à chanter et à jouer de la lyre; ils se mêlaient aussi des affaires publiques et étaient fort utiles aux hommes d'État qui les consultaient. Nous en avons vu un exemple dans ce Thalétas, que Lycurgue attira de Crète à Lacédémone.

[2] Phrynichus, poëte tragique d'Athènes, fut contemporain d'Eschyle et disciple de Thespis. Thémistocle fit jouer sa pièce la quatrième année de la 75e olympiade, trois ans apres la victoire de Salamine. La tragédie commençait alors à sortir de son enfance, et à faire quelques pas vers la perfection; en sorte que les Athéniens avaient un grand goût pour ce spectacle, et que les riches citoyens, dans les jeux qu'ils donnaient au peuple, faisaient jouer les nouvelles pièces avec toute la magnificence dont elles étaient susceptibles.

de se faire peindre, laid comme il était. Lorsqu'il vit sa puissance augmentée et son crédit auprès du peuple bien établi, il forma une faction par le moyen de laquelle il fit condamner Aristide au ban de l'ostracisme. A la première nouvelle de la marche des Mèdes contre la Grèce, les Athéniens s'assemblèrent pour délibérer sur le choix d'un général. Tous ceux qui pouvaient y prétendre, étonnés, dit-on, de la grandeur du péril, renoncèrent au commandement. Le seul Épicyde, fils d'Euphémidès, orateur véhément, mais faible de cœur et facile à corrompre, osa le briguer; et il paraissait devoir réunir tous les suffrages. Mais Thémistocle, qui prévoyait la perte de la Grèce, si le commandement tombait dans les mains d'un tel homme, acheta son ambition, et réussit à l'écarter.

VIII. Sa conduite envers l'interprète des ambassadeurs que le roi avait envoyés pour demander aux Athéniens la terre et l'eau, lui fit honneur auprès des Grecs. Il proposa de l'arrêter, et le fit condamner à mort, par un décret du peuple, pour avoir osé employer la langue grecque à exprimer les ordres d'un barbare. On n'approuva pas moins sa sévérité contre Arthmius de Ziélie, qui sur son rapport fut noté d'infamie, lui, ses enfants et toute sa postérité, pour avoir apporté en Grèce l'or des Mèdes. Mais ce qu'il fit en cette occasion de plus important, ce fut d'avoir éteint les guerres intestines qui agitaient la Grèce, d'avoir réconcilié les villes entre elles, de leur avoir persuadé de sacrifier leurs inimitiés particulières au danger commun qui les menaçait : il fut en cela, dit-on, secondé par Chiléus d'Arcadie. Dès qu'on l'eut nommé général, il fit tous ses efforts pour déterminer les Athéniens à monter sur leurs galères, et à quitter la ville pour aller, le plus loin qu'ils pourraient de la Grèce, au-devant de la flotte des barbares. Mais le peuple ayant rejeté ce conseil, il conduisit par terre, avec les Lacédémoniens, une grande armée à Tempé, pour défendre la Thessalie, qu'on ne soupçonnait pas encore d'avoir embrassé le parti des Mèdes. Ils quittèrent ce poste sans avoir rien fait; et les Thes-

saliens, avec tout le pays du voisinage jusqu'à la Béotie, s'étant déclarés pour le roi, les Athéniens penchèrent alors vers l'expédition maritime que Thémistocle leur avait proposée, et ils l'envoyèrent avec une flotte à Artémisium pour garder le détroit.

IX. Là tous les autres Grecs voulurent céder le premier rang aux Lacédémoniens, et déférer le commandement à leur général Eurybiade. Mais les Athéniens, sous prétexte qu'ils avaient seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble, refusaient de marcher sous les ordres d'un autre général que le leur. Thémistocle, qui sentit tout le danger d'une pareille prétention, céda de lui-même le commandement à Eurybiade, et adoucit les Athéniens, en leur promettant que, s'ils se comportaient en gens de cœur dans cette guerre, les Grecs, dans la suite, leur céderaient sans peine la première place. Ce fut principalement à ce conseil que la Grèce dut son salut, et les Athéniens la gloire d'avoir vaincu les ennemis par leur courage, et les alliés par leurs bons procédés. Cependant la flotte des barbares ayant jeté l'ancre aux Aphètes, Eurybiade, effrayé à la vue d'un si grand nombre de vaisseaux, apprenant d'ailleurs que deux cents autres allaient au-dessus de l'île de Sciathos pour les envelopper; persuadé enfin que le roi serait invincible sur mer, voulait regagner au plus tôt l'intérieur de la Grèce, et se tenir près des côtes du Péloponèse, afin que l'armée de terre fût à portée de secourir celle de mer. Les Eubéens, qui craignirent de se voir abandonnés par les Grecs, envoyèrent secrètement à Thémistocle un de leurs citoyens, nommé Pélagon, avec une somme d'argent considérable. Thémistocle, au rapport d'Hérodote, la reçut, et la donna à Eurybiade. Cependant un Athénien appelé Architélès, qui commandait la galère sacrée, manquant d'argent pour payer ses matelots, pressait vivement le départ. Thémistocle souleva contre lui les gens de son équipage, qui, déjà mécontents, s'attroupèrent, et lui enlevèrent son souper. Architélès, indigné de cet affront, allait en porter ses plaintes, lorsque Thémistocle

lui envoya du pain et de la viande dans un panier, au fond duquel il avait mis un talent; il lui fit dire de souper tranquillement, et le lendemain de satisfaire ses matelots, s'il ne voulait pas être dénoncé auprès des Athéniens, comme ayant reçu de l'argent des ennemis. Tel est le récit de Phanias de Lesbos.

X. Les premiers combats donnés dans le détroit contre les barbares, sans être décisifs, ne laissèrent pas d'être avantageux aux Grecs : ils y firent l'essai de leurs forces; et cet essai leur apprit, au milieu même des dangers, que le nombre des vaisseaux, la pompe et la magnificence de leurs ornements, les clameurs insolentes et les chants de victoire des barbares, n'ont rien d'effrayant pour des hommes fermes, intrépides, qui, méprisant tout ce vain appareil, vont droit à l'ennemi, le serrent de près, le saisissent, et ne lâchent jamais prise. Sans doute Pindare connaissait tout l'avantage d'une pareille attaque, lorsqu'il a dit de cette bataille d'Artémisium :

Oui, c'est dans ce combat qu'Athènes a jeté
Les fondements heureux de notre liberté.

En effet, le courage et la hardiesse sont le commencement de la victoire. Artémisium, promontoire de l'île d'Eubée, s'étend au nord au-dessus de la ville d'Histiée, en face de celle d'Olyzon, qui fut autrefois sous la domination de Philoctète. On y voit un petit temple consacré à Diane orientale. Il est entouré d'un bois et décoré d'un portique de marbre blanc, qui, frotté avec la main, rend l'odeur du safran et en prend même la couleur. Sur une des colonnes du portique, on lit l'inscription suivante :

Vainqueurs des nations qui du fond de l'Asie
Venaient pour asservir leur illustre patrie,
Les enfants de Cécrops, au milieu de ces flots,
Des Perses orgueilleux ont détruit les vaisseaux;
Et pour éterniser cet exploit mémorable,
Ils dressent à Diane un monument durable.

On montre encore un endroit de la côte où, dans une assez

grande circonférence, se trouve une poussière de cendres, mêlée de sable, et noire comme si elle eût passé au feu. On croit que c'est là que furent brûlés les morts et les débris des vaisseaux.

XI. Cependant les Grecs ayant appris, à Artémisium, que Léonidas avait été tué aux Thermopyles, et que Xerxès était maître des passages de terre, cette nouvelle les détermina à rentrer dans l'intérieur de la Grèce. Pendant cette marche, les Athéniens, dont les exploits avaient fort relevé le courage, formaient l'arrière-garde. Thémistocle, en côtoyant les bords où les ennemis devaient nécessairement venir mouiller l'ancre et se rafraîchir, fit graver en grosses lettres, sur des pierres qu'il trouvait sur le rivage, ou sur d'autres qu'il faisait placer dans les endroits les plus commodes pour faire de l'eau où pour se mettre à l'abri, les paroles suivantes qu'il adressait aux Ioniens : « Venez, s'il vous est possible, vous réunir « à vos pères, qui s'exposent les premiers pour défendre « votre liberté. Si vous ne le pouvez pas, du moins dans les « combats faites aux barbares le plus de mal que vous pour- « rez, et jetez le désordre dans leur armée. » Il espérait ou attirer les Ioniens dans le parti des Grecs, ou les rendre suspects aux barbares. Cependant Xerxès, ayant pénétré par le haut de la Doride dans le pays des Phocéens, brûlait et saccageait leurs villes, sans que les Grecs fissent aucun mouvement pour les secourir, quoique les Athéniens les eussent pressés d'aller par terre dans la Béotie, afin de couvrir l'Attique, comme ils étaient allés eux-mêmes par mer à Artémisium pour les défendre. Mais personne ne les écoutait : les autres Grecs, ne pensant qu'à sauver le Péloponèse, voulaient rassembler dans l'intérieur de l'isthme toutes les forces de la Grèce, et le fermer ensuite d'une muraille depuis une mer jusqu'à l'autre. Cette défection irrita d'abord les Athéniens, et ensuite les jeta dans la tristesse et le découragement. Ne pouvant pas songer à combattre seuls tant de milliers d'ennemis, l'unique parti qui leur restât à prendre était d'abandonner Athènes et de monter sur leurs vaisseaux ; mais le

peuple ne pouvait s'y résoudre : ils étaient persuadés qu'en quittant les temples des dieux et les tombeaux de leurs ancêtres il fallait renoncer à toute espérance de victoire et de salut.

XII. Thémistocle, désespérant d'y déterminer le peuple par des raisonnements humains, eut recours à des moyens d'une autre espèce, comme dans certaines tragédies on emploie des machines pour amener le dénoûment : il fit intervenir les prodiges et les oracles. Le prodige qu'il supposa fut la disparition subite du dragon de Minerve, qu'on ne vit point ces jours-là dans le sanctuaire. Les oblations qu'on lui faisait chaque jour restèrent entières; et les prêtres, à qui Thémistocle avait fait la leçon, répandirent parmi le peuple que la déesse avait quitté la citadelle, et qu'elle leur donnait l'exemple de prendre le chemin de la mer. En même temps il faisait valoir l'autorité de l'oracle, qui leur ordonnait de se sauver dans des murailles de bois [1]; il leur assurait que par cette réponse la pythie ne désignait autre chose que leurs vaisseaux; qu'en conséquence le dieu, dans cet oracle, donnait à Salamine l'épithète de divine, et non celle de malheureuse et de funeste, parce que cette île donnerait son nom au plus grand exploit que les Grecs eussent encore fait. Son avis ayant enfin prévalu, il dressa le décret qui portait que les Athéniens mettraient leur ville sous la garde de Minerve, protectrice d'Athènes; que tous les citoyens en âge de porter les armes s'embarqueraient, et que chacun pourvoirait du mieux qu'il lui serait possible à la sûreté de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves. Le décret ayant passé, la plupart des Athéniens envoyèrent leurs parents et leurs femmes à Trézène, où ils furent reçus avec beaucoup de générosité. Les Trézéniens ordonnèrent qu'ils seraient nourris aux dépens du public; ils leur assignèrent

[1] Les Athéniens avaient eu de la pythie une première réponse très-effrayante, qui leur ordonnait d'abandonner la citadelle, et qui leur annonçait la ruine totale de leur ville. Ils y retournèrent une seconde fois, et en obtinrent une réponse moins dure.

à chacun deux oboles par jour, permirent aux enfants de cueillir des fruits dans tous les jardins, et fournirent aux honoraires des maîtres chargés de les instruire [1]. Nicagoras fut l'auteur de ce décret.

XIII. Comme les Athéniens n'avaient pas alors de trésor public, l'aréopage, au rapport d'Aristote, fit distribuer aux soldats huit drachmes par jour [2]; il fut par cette distribution la vraie cause de l'armement des galères. Mais, suivant Clidémus, on dut cet argent à un stratagème de Thémistocle. Il raconte que lorsque les Athéniens furent descendus au Pirée, l'égide de la statue de Minerve se trouva perdue; que Thémistocle, en fouillant partout, sous prétexte de la chercher, découvrit beaucoup d'argent qu'on avait caché parmi les hardes, et qui, mis en commun, fournit abondamment aux soldats les provisions nécessaires. Quand toute la ville fut embarquée, ce spectacle excita la compassion des uns et remplit les autres d'admiration pour l'intrépidité de ces hommes qui, envoyant ainsi leurs parents dans une ville étrangère, sans être ébranlés par les gémissements, les larmes et les embrassements de ce qu'ils avaient de plus cher, allaient eux-mêmes combattre à Salamine. Rien surtout n'excitait autant la pitié qu'une foule de vieillards que leur âge obligeait de laisser dans la ville [3]. A ce sentiment si douloureux venait se joindre une sorte d'attendrissement et de peine à la vue de cette multitude d'animaux domestiques qui par des hurlements plaintifs témoignaient leurs regrets du départ de leurs maîtres. On cite entre autres le chien de Xanthippe, père de Périclès, qui, ne pouvant se résoudre à se séparer de lui, se jeta à la mer, et nagea près de son vaisseau jusqu'à Salamine, où il aborda épuisé de fatigue, et expira sur le rivage. On montre encore dans cette

[1] Le soin des habitants de Trézène pour faire instruire les enfants des Athéniens mérite d'être remarqué, surtout dans le temps d'un si grand trouble. Il prouve l'importance que les Grecs attachaient à l'éducation.

[2] La drachme valait environ dix-huit sous.

[3] Outre ces vieillards, que leur grand âge obligea de laisser, il y en eut plusieurs qui, par un motif de religion, ne voulurent pas quitter Athènes.

île l'endroit où l'on dit qu'il fut enterré, et qu'on appelle Cynosema [1].

XIV. Un fait que je ne dois pas passer sous silence vient encore ajouter du prix à la conduite si digne d'éloges que Thémistocle avait tenue jusqu'alors. Il s'était aperçu que les Athéniens regrettaient Aristide ; qu'ils craignaient que le ressentiment de son exil ne le portât à se joindre aux barbares, et qu'il ne ruinât ainsi les affaires de la Grèce ; car peu de temps avant la guerre, la faction de Thémistocle l'avait fait condamner au ban de l'ostracisme. Il fit donc rendre un décret qui donnait à tous les citoyens bannis pour un temps la liberté de revenir, et les autorisait à faire et à proposer, conjointement avec les autres Athéniens, tout ce qu'ils croiraient utile pour le salut de la Grèce. Eurybiade, que la prépondérance de la ville de Sparte avait fait nommer, malgré son peu de courage, général de toute la flotte, voulait absolument partir et se retirer vers l'isthme, où l'armée de terre des Péloponésiens était rassemblée. Thémistocle s'y opposa ; et ce fut dans cette occasion qu'il fit quelques réponses qu'on a conservées.

XV. « Thémistocle, lui dit Eurybiade, dans les jeux publics « on châtie ceux qui se lèvent avant d'en avoir reçu l'ordre. « — Cela est vrai, repartit Thémistocle ; mais aussi on ne « couronne jamais ceux qui restent derrière. » Eurybiade ayant levé son bâton comme pour le frapper : « Frappe, lui « dit Thémistocle, mais écoute. » Eurybiade, étonné de sa douceur, lui ordonna de parler. Thémistocle l'avait déjà ramené à son avis, lorsqu'un des officiers se mit à dire qu'il ne convenait pas à un homme qui n'avait plus de ville de conseiller à ceux qui en avaient encore une de la quitter et de trahir leur patrie. Thémistocle se tournant vers lui : « Misérable, lui dit-il, si nous avons abandonné nos maisons « et nos murailles, c'est que nous n'avons pas cru devoir « sacrifier notre liberté à des choses inanimées. Mais il nous

[2] La sépulture du chien.

« reste encore la plus grande ville de la Grèce ; elle est dans « ces deux cents galères qui sont ici pour vous secourir et « vous sauver, si toutefois vous voulez l'être. Mais si vous « partez, si vous nous abandonnez une seconde fois, bientôt « les Grecs [1] entendront dire que les Athéniens possèdent « une ville libre, et de meilleures terres que celles qu'ils « ont quittées. » Ces paroles firent soupçonner et craindre à Eurybiade que les Athéniens n'eussent la pensée d'aller s'établir ailleurs. Un Érétrien ayant voulu parler contre l'avis de Thémistocle : « Eh! quoi, lui dit ce général, vous « vous mêlez aussi de parler de guerre, vous qui ressemblez « à ces poissons qui ont une épée et n'ont pas de cœur. » Pendant que Thémistocle tenait ce discours sur le tillac du vaisseau, il parut, dit-on, une chouette [2] qui, volant à sa droite, alla se poser sur le haut du mât. Ce fut surtout ce qui acheva de ranger les Grecs à son opinion; et ils se préparèrent à combattre sur mer.

XVI. Mais lorsque la flotte ennemie, paraissant sur les côtes de l'Attique, vers le port de Phalère, eut couvert tous les rivages des environs, et que le roi lui-même se fut approché de la mer avec son armée de terre, les raisons de Thémistocle s'effacèrent de tous les esprits; et les Péloponésiens, tournant de nouveau leurs regards vers l'isthme, ne souffraient pas même qu'on proposât aucun autre avis. Il fut donc résolu qu'on partirait la nuit même, et l'ordre en fut porté à tous les capitaines. Thémistocle, qui voyait avec douleur que les Grecs, en se dispersant chacun dans leurs villes, allaient perdre tout l'avantage que ces lieux étroits leur donnaient, imagina d'employer la ruse. Pour cet effet, il se servit d'un prisonnier de guerre nommé Sicinus : c'était un Perse de naissance, ami de Thémistocle, et l'instituteur de ses enfants. Il le dépêcha secrètement au roi de Perse, avec ordre

[1] Mot à mot, *Quelques-uns des Grecs*.

[2] On prit l'apparition de cet oiseau pour un signe de la protection de Minerve, parce que la chouette lui était consacrée et qu'elle était le symbole particulier d'Athènes; on la voit sur presque toutes les médailles de cette ville.

de lui dire que Thémistocle, général des Athéniens, étant affectionné à ses intérêts, lui faisait donner le premier l'avis que les Grecs pensaient à prendre la fuite; qu'il lui conseillait de ne pas les laisser échapper, mais de les attaquer pendant que l'absence de leur armée de terre les jetait dans le trouble, et de profiter du moment pour détruire leurs forces navales. Cet avis combla de joie Xerxès, qui le prit pour une marque d'intérêt de la part de Thémistocle. Il fit porter aussitôt à ses capitaines l'ordre d'embarquer à loisir leurs troupes, mais de détacher tout de suite du gros de la flotte deux cents vaisseaux pour aller se saisir de tous les passages, et environner les îles, afin qu'il ne pût s'échapper un seul ennemi. Aristide, fils de Lysimachus, qui s'aperçut le premier de ce mouvement, se rendit à la tente de Thémistocle, dont il n'était pas l'ami, et qui, comme nous l'avons dit, l'avait fait bannir d'Athènes par ses intrigues. Thémistocle étant allé à sa rencontre, Aristide l'avertit qu'ils étaient environnés par les Perses. Thémistocle, qui connaissait sa probité, charmé de son retour, lui découvrit ce qu'il avait fait par le moyen de Sicinus : il le pria de l'aider à retenir les Grecs, qui avaient confiance en lui, et de les engager à combattre dans le détroit. Aristide, après avoir loué Thémistocle, va trouver les généraux et les capitaines, et les exhorte vivement à combattre. Ils ne pouvaient pas croire encore qu'ils fussent enveloppés, lorsqu'une galère ténédienne, commandée par Panétius, passa de leur côté, et leur en confirma la nouvelle. La colère et la nécessité les décidèrent à combattre.

XVII. Le lendemain, à la pointe du jour, Xerxès se plaça sur une hauteur d'où il découvrait toute sa flotte et son ordre de bataille. Il était, suivant Phanodème, au-dessus du temple d'Hercule, près de l'endroit le plus resserré du canal qui sépare l'île de Salamine de l'Attique. Acestodore prétend qu'il s'était placé aux confins de Mégare, sur les coteaux qu'on appelle les Cornes. Assis sur un siége d'or[1], il avait à ses côtés

[1] Ce siége n'était pas d'or, mais d'argent; il fut consacré dans le temple de

plusieurs secrétaires chargés d'écrire tous les événements du combat. Pendant que Thémistocle faisait un sacrifice sur le vaisseau amiral, on lui amena trois jeunes prisonniers d'une grande beauté, magnifiquement vêtus et chargés d'ornements d'or ; on les disait fils d'Artayctus et de Sandaucé, sœur du roi. Le devin Euphrantidès les eut à peine aperçus, qu'il vit une flamme très-vive s'élever du milieu des victimes, et qu'en même temps il entendit éternuer à droite[1]. Aussitôt, prenant la main de Thémistocle, il lui ordonna de vouer ces trois jeunes gens à Bacchus Omestes, et de les lui immoler. C'était, disait-il, le seul moyen d'assurer aux Grecs le salut et la victoire. A cette barbare prédiction, Thémistocle consterné restait immobile; mais la multitude, qui dans les conjonctures difficiles et dans les périls extrêmes espère bien plus son salut des moyens extraordinaires, quelque étranges qu'ils soient, que de ceux qui sont dictés par la raison, se mit à invoquer le dieu tout d'une voix ; et, menant les prisonniers au pied de l'autel, elle força Thémistocle d'achever le sacrifice, comme le devin l'avait ordonné. Tel est le récit de Phanias de Lesbos, historien philosophe, et fort instruit des antiquités de l'histoire.

XVIII. Quant au nombre des vaisseaux des barbares, le poëte Eschyle, qui le savait par lui-même[2], en parle d'une manière positive dans sa tragédie des *Perses :*

> Xerxès était suivi de mille grands vaisseaux;
> Deux cent sept plus légers fendaient le sein des flots.

Les Athéniens en avaient cent quatre-vingts, montés chacun de dix-huit combattants, placés sur le tillac, dont quatre tiraient de l'arc, et les autres étaient pesamment armés. Thémistocle ne fut pas moins habile à choisir le moment que le lieu du combat; il eut soin de n'engager l'action qu'à l'heure

Minerve, avec le cimeterre d'or de Mardonius, qui fut pris ensuite à la bataille de Platée. Démosthène, qui l'avait vu mille fois, l'appelle siége à pieds d'argent.

[1] Une flamme pure et vive était toujours un signe favorable; on le voit dans l'*Énéide* pour Ascagne, et dans Tite Live pour Servius Tullius.

[2] Vers 341. Il était à cette bataille.

où il souffle régulièrement de la mer un vent très-fort, qui soulève les vagues dans le détroit. Ce vent ne nuisait pas aux vaisseaux des Grecs, qui étaient plats et de médiocre hauteur; mais il incommodait fort ceux des barbares, qui étaient pesants et avaient la proue et l'éperon très-élevés. Il les faisait tourner de manière qu'ils présentaient le flanc aux Grecs, qui les chargeaient vivement et qui avaient toujours les yeux sur Thémistocle, celui des généraux qui savait le mieux ce qu'il fallait faire. Celui-ci était aux prises avec Ariamène, amiral de Xerxès, prince rempli de courage, le plus brave et le plus juste des frères du roi. Il montait un très-grand vaisseau, d'où il lançait une grêle de flèches et de traits, comme du haut d'une muraille. Aminias de Décèle et Sosiclès de Pédiée fondirent ensemble sur lui avec tant d'impétuosité, que les deux vaisseaux s'accrochèrent. Ariamène sauta dans la galère ennemie; et, après un long combat, les deux Athéniens le pressèrent si fort à coups de javelines, qu'ils le précipitèrent dans la mer. Artémise ayant reconnu son corps, qui flottait parmi beaucoup d'autres, le remit à Xerxès.

XIX. Le combat s'engageait ainsi peu à peu, lorsqu'il parut, dit-on, une grande flamme du côté d'Éleusis; et toute la plaine, depuis Thriasie jusqu'à la mer, retentit d'un bruit de voix confuses, comme d'un grand nombre de personnes qui conduisaient le dieu Iacchus et célébraient ses mystères. Cette multitude faisait élever dans sa marche un nuage de poussière qui, venant de la terre, alla tomber sur les vaisseaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes et des figures d'hommes armés qui, de l'île d'Égine, tendaient les mains vers les galères des Grecs. On conjectura que c'étaient les Éacides, dont on avait imploré le secours avant le combat. Lycomède, capitaine d'une galère athénienne, fut le premier qui s'empara d'un vaisseau ennemi; il en enleva sur-le-champ les enseignes [1], et les consacra à Apollon Daphnéphore. Les autres capitaines, qui à la faveur du détroit avaient un front

[1] C'étaient les ornements et les figures qu'on mettait ordinairement à la proue des vaisseaux, et qui servaient à les distinguer.

égal à celui des barbares, dont les vaisseaux ne pouvaient que venir à la file et s'embarrassaient les uns les autres, combattirent avec tant de constance jusqu'à la nuit, qu'ils obligèrent les Perses de prendre la fuite, et remportèrent, dit Simonide, cette victoire si belle et si célèbre, la plus grande et la plus glorieuse que les Grecs et toutes les nations barbares eussent jamais remportée sur mer; on la dut autant à la valeur et au courage des soldats qu'à la prudence et à l'habileté de Thémistocle.

XX. Après la bataille, Xerxès, qui voulait lutter encore avec courage contre le malheur, entreprit de combler le détroit, afin de conduire par là son armée de terre à Salamine, et de fermer ce passage aux Grecs. Thémistocle, pour sonder Aristide, feignit de vouloir passer l'Hellespont pour y couper le pont de bateaux que Xerxès y avait construit, afin, lui dit-il, que nous prenions l'Asie dans l'Europe. Aristide ne goûta point ce projet : « Jusqu'à présent, dit-il à Thémistocle, nous « avons combattu contre un roi amolli par les délices; mais « si nous l'enfermons dans la Grèce, et que la crainte le ré« duise à la nécessité de combattre, lorsqu'il commande en« core à des troupes si nombreuses, alors il ne se tiendra « plus sous un pavillon doré pour y être le spectateur tran« quille du combat; il osera tout tenter, il se portera partout « où le danger l'appellera; il réparera ses pertes, et voyant « qu'il s'agit de tout pour lui, il suivra de meilleurs conseils. « Ainsi, Thémistocle, loin de rompre ce pont, il faudrait « pouvoir lui en bâtir un second pour le chasser plus tôt de « l'Europe. — Si vous jugez ce parti utile, reprit Thémisto« cle, il est temps de nous en occuper tous ensemble, et d'i« maginer quelque stratagème pour le faire sortir de la Grèce « le plus promptement possible. » Ce parti ayant été résolu, Thémistocle prit un eunuque de Xerxès, nommé Arnaces, qui se trouvait parmi les prisonniers, et l'envoya vers ce prince, avec ordre de lui dire que les Grecs, vainqueurs sur mer, se préparaient à faire voile vers l'Hellespont pour couper le pont de bateaux qu'il avait construit; que Thé-

mistocle, qui s'intéressait toujours au roi, lui conseillait de regagner au plus tôt les mers de son obéissance, pour de là passer en Asie; que de son côté il trouverait des prétextes pour amuser les alliés et retarder leur poursuite. À cette nouvelle, le barbare, saisi d'effroi, fit sa retraite avec la plus grande précipitation. La suite des événements justifia la prudence de Thémistocle et d'Aristide, par le danger extrême que courut la Grèce à la bataille de Platée, contre Mardonius, qui n'avait cependant qu'une petite partie de l'armée de Xerxès.

XXI. De toutes les villes de la Grèce, Égine fut, au rapport d'Hérodote[1], celle qui se distingua le plus à cette bataille : mais tous les Grecs adjugèrent à Thémistocle le prix de la valeur, avec regret cependant, parce qu'ils portaient envie à sa gloire. Quand ils furent rentrés dans l'isthme, et que les capitaines eurent pris sur l'autel les billets qui devaient servir à donner leur suffrage, chacun s'adjugea le premier prix du courage, et donna le second à Thémistocle. Les Lacédémoniens eux-mêmes l'ayant mené à Sparte, décernèrent à Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle celui de la sagesse; ils leur donnèrent à chacun une branche d'olivier, et firent présent à Thémistocle du plus beau char qui fût dans la ville; enfin, lorsqu'il partit, trois cents jeunes Spartiates le reconduisirent par honneur jusqu'aux frontières de la Laconie. Aux premiers jeux olympiques qui suivirent cette bataille, Thémistocle ayant paru dans le stade, les spectateurs, oubliant les combattants, eurent toute la journée les yeux fixés sur lui; ils le montraient aux étrangers, ils battaient des mains et ne pouvaient assez lui témoigner toute leur admiration. Thémistocle, hors de lui-même, avoua à ses amis que ce jour seul le payait de tout ce qu'il avait souffert pour la Grèce.

XXII. Sa passion pour la gloire était sans bornes, à en juger par les divers traits qu'on rapporte de lui. Lorsque les

[1] Lib. VIII, c. cxxii.

Athéniens l'eurent nommé leur amiral, il suspendit l'expédition de toute affaire publique ou particulière; et toutes celles qui lui survinrent, il les renvoya au jour qu'il devait s'embarquer, afin qu'en le voyant juger à la fois un si grand nombre d'affaires, et parler à tant de sortes de gens, on conçût une plus haute idée de sa grandeur et de sa puissance. Un jour, en passant le long du rivage de la mer, il s'arrêta à regarder les corps morts que les flots apportaient; et en ayant vu plusieurs qui avaient des colliers et des bracelets d'or, il continua son chemin, et dit à un de ses amis qui le suivait : « Prends cela, car tu n'es pas Thémistocle. » Un jeune homme d'une grande beauté, appelé Antiphatès, qui d'abord avait traité Thémistocle avec beaucoup de fierté, lui faisait assidûment la cour depuis qu'il avait acquis une grande réputation: « Mon ami, lui dit Thémistocle, nous sommes devenus sages « en même temps, mais tous deux un peu tard. » Il disait que les Athéniens n'avaient plus pour lui d'admiration ni d'estime; mais qu'ils se servaient de lui comme d'un platane, sous lequel on va se réfugier pendant l'orage; et lorsque le calme est revenu, on en coupe, on en arrache les branches. Un Sériphien lui disait un jour que ce n'était pas à lui-même, mais à sa patrie, qu'il devait sa gloire : « Tu dis vrai, lui ré- « pondit Thémistocle; si j'avais été de Sériphe je ne me se- « rais jamais illustré; ni toi, quand tu serais né à Athènes. » Un capitaine athénien, qui croyait avoir rendu à la république un service important, s'en vantait avec fierté devant Thémistocle, et comparait ses actions avec celles de ce général. « Le jour de fête, lui dit Thémistocle, eut dispute avec son « lendemain; celui-ci se plaignait qu'il n'avait pas un moment « de loisir, et qu'il était accablé de travail, tandis que le jour « de fête n'avait d'autre soin que de faire jouir tout le monde « à son aise des biens qu'on avait amassés les autres jours. « Tu as raison, répondit le jour de fête; mais si je n'avais pas « été, tu ne serais pas. Moi aussi, ajouta Thémistocle, si je « n'avais pas été, où seriez-vous maintenant? » Son fils abusait de la faiblesse de sa mère, et se servait d'elle pour gouverner

son père. Thémistocle disait, en plaisantant, que son fils avait plus de pouvoir qu'aucun autre Grec : « Car, ajoutait-il, les « Athéniens commandent aux Grecs, je commande aux Athé- « niens, sa mère me gouverne, et il gouverne sa mère. » Comme il affectait en tout la singularité, un jour qu'il avait mis en vente une de ses terres, il fit annoncer par le crieur public qu'elle avait un bon voisin. De deux citoyens qui recherchaient sa fille en mariage, il préféra l'homme de bien à l'homme riche, et dit à cette occasion qu'il voulait pour gendre un homme qui eût besoin de richesses, plutôt que des richesses qui eussent besoin d'un homme. Tels étaient ses apophthegmes.

XXIII. Après avoir vu ses travaux couronnés jusqu'alors par le succès, il s'occupa, sans perdre un instant, de rebâtir et de fortifier Athènes. Mais comme il craignait l'opposition des éphores, il les gagna, dit Théopompe, à prix d'argent. Selon d'autres, il les trompa : il se rendit à Sparte avec le titre d'ambassadeur; les Spartiates se plaignirent de ce qu'on fortifiait Athènes, et s'appuyèrent du témoignage de Poliarque, envoyé exprès à Lacédémone par les Éginètes, pour accuser les Athéniens. Thémistocle nia le fait, et proposa d'envoyer des gens à Athènes pour s'en assurer. Il ne voulait que gagner du temps pour laisser achever les murailles, et donner en même temps aux Athéniens, dans ceux qu'on enverrait, des otages de sa personne. Sa ruse lui réussit; les Lacédémoniens, instruits de la vérité, dissimulèrent leur ressentiment, et le laissèrent partir sans oser lui rien faire. Voulant tourner du côté de la mer les vues des Athéniens, il fit ensuite fortifier le Pirée, parce qu'il avait reconnu la commodité de ses ports. En cela il suivit une politique tout opposée à celle des anciens rois d'Athènes, qui, dans l'intention d'éloigner les citoyens du commerce maritime, et de leur faire abandonner la navigation pour s'appliquer à l'agriculture, avaient répandu parmi le peuple que, dans la dispute qui s'était élevée entre Minerve et Neptune pour savoir lequel des deux serait protecteur de l'Attique, Minerve montra l'oli-

vier et gagna sa cause. Thémistocle donc ne mêla point le Pirée avec la ville, comme le poëte comique Aristophane le lui reproche; mais il attacha la ville au Pirée, et la terre à la mer. Par là il donna de la force au peuple contre les nobles, et le remplit d'audace, en mettant l'autorité entre les mains des matelots, des pilotes et des rameurs. Aussi, dans la suite, le tribunal qu'on avait placé dans le Pnyx[1], et qui regardait la mer, fut-il tourné du côté de la terre par les trente tyrans, qui pensaient que les forces maritimes favorisaient la démocratie, et que les laboureurs étaient moins opposés à l'oligarchie.

XXIV. Thémistocle, pour assurer à Athènes l'empire de la mer, avait conçu un bien plus grand dessein. Depuis la retraite de Xerxès, la flotte des Grecs était dans le port de Pagases, où elle devait hiverner. Il dit un jour aux Athéniens, en pleine assemblée, qu'il avait imaginé un projet dont l'exécution leur serait très-avantageuse et très-salutaire, mais qu'il ne pouvait pas le faire connaître au public. On lui ordonna de le communiquer à Aristide, en l'autorisant à l'exécuter si Aristide l'approuvait. Thémistocle lui ayant déclaré qu'il avait eu la pensée de brûler la flotte des Grecs, Aristide rentra dans l'assemblée, et dit que le projet de Thémistocle était à la fois le plus utile et le plus injuste. Aussitôt les Athéniens lui ordonnèrent d'y renoncer.

XXV. Les Lacédémoniens ayant proposé, dans le conseil des Amphictyons, que les villes qui n'étaient pas entrées dans la ligue des Grecs contre les Mèdes fussent privées du droit de séance à ce conseil, Thémistocle, qui craignait que si les Thessaliens, les Argiens et même les Thébains en étaient exclus, les Spartiates n'y devinssent maîtres des suffrages, défendit la cause de ces villes. Il amena les députés à son sentiment, en leur représentant qu'il n'y avait que trente-une villes, la plupart même peu considérables, qui eussent pris part à la guerre; qu'il serait donc très-dangereux pour le

[1] Voyez la *Vie de Thésée*, c. XXVI.

reste de la Grèce que deux ou trois villes principales pussent, par l'exclusion de toutes les autres, se partager l'autorité du conseil amphictyonique. Dès cet instant il fut en butte à la mauvaise volonté des Lacédémoniens, qui, pour contre-balancer son pouvoir dans le gouvernement, lui suscitèrent un rival dans la personne de Cimon, qu'ils portèrent aux emplois publics. Thémistocle s'attira aussi la haine des alliés, en parcourant les îles pour y lever des contributions. Il alla chez les habitants de l'île d'Andros et leur demanda de l'argent, en leur disant, au rapport d'Hérodote, qu'il venait avec deux divinités, la persuasion et la force. Ils lui répondirent qu'ils en avaient aussi deux qui n'étaient pas moins grandes que les siennes, la pauvreté et l'impuissance, qui leur défendaient de rien donner.

XXVI. C'est à ce sujet que Timocréon, poëte de l'île de Rhodes, fait, dans une de ses chansons, un reproche bien mordant à Thémistocle : il l'accuse d'avoir rappelé des bannis pour de l'argent, et de l'avoir abandonné par le même intérêt, lui son hôte et son ami.

Louez Pausanias, Xanthippe et Leutychide;
Pour moi, bien plus qu'eux tous, je célèbre Aristide.
Athènes a produit bien des héros fameux,
Mais elle n'eut jamais d'homme si vertueux.
La mère d'Apollon et de sa sœur Diane
Déteste en Thémistocle un menteur, un profane,
Un traître qui, séduit par l'amour de l'argent,
A trompé son ami, l'a trahi lâchement.
Il dut me ramener dans ma chère patrie,
Aux murs de Jalysus : mais cette âme flétrie
A reçu trois talents; et, gagnant ses vaisseaux,
Je l'ai vu, loin de moi, fendre le sein des flots.
Que la mer, pour punir sa malice profonde,
Ne l'a-t-elle à l'instant englouti sous son onde!
Au gré de ses désirs, afin de s'enrichir,
Il rappelle d'exil, bannit et fait mourir;
Et depuis, dans ces jeux que célèbre la Grèce,
Il vient insolemment étaler sa richesse.
Là, sa table est ouverte à qui veut s'y placer;
Mais à travers ce faste on voit toujours percer
D'un sordide intérêt le signe indubitable;
Car souvent, de mets froids faisant couvrir sa table,
Il fait aux conviés désirer que ses jours
Avant la fin de l'an soient au bout de leurs cours.

Mais il lance contre lui des traits bien plus piquants, et l'insulte plus ouvertement encore, dans une chanson qu'il fit après que Thémistocle eut été condamné au bannissement, et qui commence ainsi :

De mes vers consacrés au temple de mémoire,
Muse, parmi les Grecs fais éclater ma gloire.

On dit que Timocréon fut banni parce qu'il avait embrassé le parti des Mèdes, et que Thémistocle opina pour sa condamnation. Aussi, lorsque Thémistocle subit la même accusation, Timocréon fit contre lui la chanson suivante :

Je ne suis pas le seul qui, traître à ma patrie,
Voulus à l'ennemi vendre mon industrie ;
Je connais d'autres gens aussi méchants que moi :
Il est plus d'un renard qui flatte le grand roi.

XXVII. Thémistocle, qui s'aperçut que ses concitoyens, envieux de sa gloire, prêtaient volontiers l'oreille à ces calomnies, fut comme forcé de se rendre encore plus odieux, en rappelant sans cesse au peuple assemblé ses services et ses exploits ; et lorsqu'on lui témoignait qu'on était las d'entendre si souvent les mêmes choses : « Eh ! quoi leur disait-« il ! vous lassez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes « personnes ? » Il n'offensa pas moins le peuple en élevant un temple à Diane Aristobule [1], pour faire entendre qu'il avait donné à Athènes et à toute la Grèce les meilleurs conseils. Il avait bâti ce temple près de la maison qu'il occupait dans le quartier de Mélite, où maintenant les bourreaux jettent les corps de ceux qu'ils ont exécutés, et apportent les habits des criminels et les cordes qui ont servi à les étrangler. On voyait encore de nos jours dans le temple de Diane Aristobule une petite statue de Thémistocle, qui faisait juger que sa figure répondait à l'élévation de son âme. Les Athéniens donc, pour abattre une autorité qui leur paraissait démesurée, prononcèrent contre lui le ban de l'ostracisme, sorte d'exil qu'ils avaient coutume d'infliger à tous ceux dont la puis-

[1] C'est-à-dire *bon conseil.*

sance, excédant les bornes de l'égalité démocratique, leur inspirait des craintes; car l'ostracisme n'était pas une punition : c'était une espèce de satisfaction donnée au peuple, qui aimait à abaisser ceux dont l'élévation lui faisait ombrage, et qui ne trouvait que dans leur chute un adoucissement à sa jalousie.

XXVIII. Thémistocle, banni d'Athènes, vivait tranquillement à Argos, lorsque la découverte de le trahison de Pausanias fournit à ses ennemis un sujet de le citer en justice. Léobotès, fils d'Alcméon, du bourg d'Agraule, porta contre lui une accusation, qui fut appuyée par les Spartiates. Pausanias, quoique ami de Thémistocle, lui avait d'abord caché la trahison qu'il méditait; mais quand il le vit banni d'Athènes et supportant impatiemment son exil, il se hasarda à lui en faire part, et le sollicita d'entrer dans son projet. Il lui montra les lettres du roi, et fit tous ses efforts pour l'irriter contre les Grecs, en lui représentant leur méchanceté et leur ingratitude. Thémistocle rejeta la proposition de Pausanias, et lui déclara qu'il ne prendrait aucune part à ses complots; mais il garda le plus grand secret sur ses confidences et sur l'entreprise qu'il méditait, espérant ou qu'il abandonnerait de lui-même des projets aussi déraisonnables que hasardeux, et dont il ne pouvait attendre aucun succès, ou qu'ils seraient découverts de quelque autre manière. Après que Pausanias eut été puni de mort[1], on trouva chez lui des lettres et d'autres écrits qui firent soupçonner Thémistocle de complicité. Les Lacédémoniens se déchaînèrent contre lui, et ses envieux d'Athènes l'accusèrent publiquement. Il était toujours exilé, et se justifiait par lettres, surtout des premières calomnies de ses ennemis. Il écrivait aux Athéniens qu'ayant toujours recherché la domination, n'étant

[1] Pausanias ayant su que les éphores allaient venir pour le pendre, se réfugia dans le temple de Minerve. Comme les Lacédémoniens craignaient de violer la sainteté du lieu en y faisant mourir ce général, sa mère apporta la première une pierre sur le seuil de la porte, et se retira sans rien dire. Enhardis par son exemple, les citoyens achevèrent de murer la porte, et Pausanias y mourut de faim. On ne voulait pas d'abord lui donner la sépulture; cependant on finit par l'ensevelir dans un lieu voisin.

pas né pour être esclave, et ayant encore moins la volonté de le devenir, il était sans vraisemblance qu'il eût voulu se livrer, lui et toute la Grèce, à des ennemis et à des barbares. Mais le peuple, gagné par ses accusateurs, envoya des gens à Argos avec ordre de l'arrêter et de l'amener à Athènes, pour y être jugé par le conseil des Grecs. Thémistocle, averti à temps, passa dans l'île de Corcyre, dont il avait autrefois obligé les habitants. Nommé juge d'un différend qu'ils avaient avec les Corinthiens, il termina la querelle en faisant payer aux Corcyréens, par la ville de Corinthe, la somme de vingt talents[1]. Il décida aussi que Corcyre et Corinthe posséderaient en commun l'île de Leucade, qui était une colonie de ces deux villes.

XXIX. De là il s'enfuit en Épire; et s'y voyant poursuivi par les Athéniens et les Spartiates, il prit le parti aussi incertain que périlleux de se réfugier chez Admète, roi des Molosses. Ce prince avait autrefois demandé je ne sais quel service aux Athéniens; et Thémistocle, qui jouissait alors du plus grand crédit dans la république, ayant fait rejeter avec mépris sa demande, Admète en conservait du ressentiment et laissait voir tout le désir qu'il avait de s'en venger s'il en trouvait l'occasion. Mais Thémistocle, qui, dans son exil, redoutait bien plus l'envie toute récente de ses concitoyens que l'ancienne inimitié de ce prince, aima mieux courir ce dernier risque. Il se présente donc devant Admète comme suppliant, mais d'une manière nouvelle et extraordinaire. Il prit entre ses bras le fils du roi, encore enfant, et se jeta à genoux devant son foyer. C'est la manière de supplier que les Molosses regardent comme la plus sacrée, et la seule qu'il ne soit pas permis de rejeter. Quelques auteurs disent que ce fut Phthia, la femme du roi, qui suggéra à Thémistocle cette forme de supplication, et qui le plaça elle-même devant le foyer avec son fils entre les bras. Selon d'autres, ce fut Admète lui-même, qui, pour se mettre dans la nécessité de refuser Thé-

[1] Environ cent mille livres de notre monnaie.

mistocle à ceux qui le redemanderaient, en sanctifiant son refus par un acte de religion, imagina cette manière de supplier, qui a quelque chose de tragique.

XXX. Pendant son séjour chez Admète, Épicrates d'Acarnanie lui envoya sa femme et ses enfants, qu'il avait fait sortir secrètement d'Athènes. Il fut pour cela cité depuis en justice par Cimon, et condamné à mort, s'il faut en croire Stésimbrote, qui oubliant ensuite, je ne sais comment, ce qu'il avait dit plus haut, ou le faisant oublier à Thémistocle, raconte qu'il s'embarqua pour la Sicile ; que là il demanda au tyran Hiéron se fille en mariage, en lui promettant de mettre les Grecs sous son obéissance ; et que, sur le refus d'Hiéron, il fit voile pour l'Asie. Mais ce récit n'a aucune vraisemblance ; car Théophraste, dans son ouvrage sur la royauté, rapporte qu'Hiéron envoya des chevaux à Olympie pour disputer le prix de la course, et fit dresser un pavillon orné avec la plus grande magnificence ; que Thémistocle proposa aux Grecs, en pleine assemblée, d'arracher le pavillon du tyran, et d'empêcher ses chevaux d'entrer en lice. Thucydide raconte même que Thémistocle s'embarqua à Pydna pour gagner l'autre mer : il n'était connu d'aucun des passagers ; mais le vaisseau ayant été porté par le vent vers l'île de Naxos, dont les Athéniens faisaient alors le siége, le danger qu'il courait l'obligea de se découvrir au maître du vaisseau et au pilote ; et, employant tour à tour les prières et les menaces, il leur déclara qu'il les accuserait auprès des Athéniens de l'avoir reçu à bord quoiqu'ils le connussent, parce qu'ils s'étaient laissé corrompre : par ce moyen il les força de passer outre et de cingler vers l'Asie, où ses amis lui firent passer une grande partie de ses biens, qu'ils avaient détournée ; tout ce qu'on en découvrit fut porté au trésor public, et se monta, selon Théopompe, à cent talents ; suivant Théophraste, à quatre-vingts seulement. Toute la fortune de Thémistocle, lorsqu'il entra dans l'administration publique, n'allait pas à trois talents [1].

[1] Les cent talents faisaient environ cinq cent mille livres de notre monnaie ;

XXXI. Arrivé à Cumes, il s'aperçut qu'il y avait sur le rivage beaucoup de gens apostés pour l'arrêter, et en particulier Ergotelès et Pythodore : c'était une riche proie pour ceux à qui tout moyen de s'enrichir est bon; car le roi de Perse avait fait publier qu'il donnerait deux cents talents à quiconque le lui livrerait. Il s'enfuit donc à Èges, petite ville de l'Éolie, où il n'était connu que de son hôte Nicogène, le plus riche des Éoliens, et très-lié avec tous les seigneurs de la cour de Perse. Il s'y tenait caché depuis quelques jours, lorsqu'un soir après le souper, qui avait été suivi d'un sacrifice, Olbius, précepteur des fils de Nicogène, comme subitement inspiré et hors de lui-même, prononça ce vers tout haut :

Donne à la nuit la voix, le conseil, la victoire.

Thémistocle alla se coucher; et dans son sommeil il crut voir un dragon qui s'entortillait autour de son corps, et qui, se glissant le long de son cou, n'eut pas plutôt touché son visage, qu'il se changea en aigle, le couvrit de ses ailes, l'emporta dans un long espace de chemin, et le posa sur un caducée d'or qui parut tout à coup : aussitôt il se sentit délivré du trouble et de la frayeur qu'il avait eus. Nicogène donc, pour le conduire en sûreté à la cour de Perse, s'avisa de cet expédient : la plupart des nations barbares, et surtout les Perses, ont naturellement pour leurs femmes une jalousie excessive; et non-seulement pour celles qu'ils ont épousées, mais encore pour leurs concubines et pour les esclaves qu'ils ont achetées. Ils les font garder si étroitement, que personne ne peut les voir, et dans leurs maisons même ils les tiennent enfermées : en voyage ils les font porter sur des chariots, dans des pavillons clos de tous les côtés avec le plus grand soin. Nicogène fit mettre Thémistocle dans un de ces chariots bien couverts, et les gens qui l'accompagnaient avaient ordre de répondre aux questions que les passants pourraient leur faire, que

les quatre-vingts valaient quatre cent mille livres, et les trois, quinze mille livres.

c'était une femme grecque qu'ils amenaient d'Ionie à un des seigneurs de la porte du roi[1].

XXXII. Thucydide et Charon de Lampsaque disent que Thémistocle n'arriva en Perse qu'après la mort de Xerxès, et qu'il fut présenté à son fils Artaxerxès. Éphore, Dinon, Clitarque, Héraclide, et plusieurs autres historiens, assurent que ce fut devant Xerxès lui-même qu'il parut. Mais le sentiment de Thucydide semble s'accorder davantage avec les tables chronologiques, quoique dressées d'ailleurs avec assez peu de fidélité. Thémistocle, se voyant dans le moment critique, s'adressa d'abord à Artabane, capitaine de mille hommes d'armes : il lui dit qu'il était Grec de nation, et qu'il désirait entretenir le roi d'affaires très-importantes que ce prince lui-même avait fort à cœur : « Étranger, lui répondit Artabane, les lois des hommes ne sont pas les mêmes partout ; « ce qui est beau pour les uns ne l'est pas pour les autres ; « mais il est beau pour tous de respecter et de maintenir les « lois de leur pays. Vous autres Grecs, vous estimez, dit-on, « au-dessus de tout la liberté et l'égalité; pour nous, entre « un grand nombre de belles lois que nous avons, la plus « belle à nos yeux est celle qui nous ordonne d'honorer le « roi, et d'adorer en lui l'image du dieu qui conserve toutes « choses. Si donc tu veux t'accommoder à nos usages et l'adorer, tu pourras, comme nous, le voir et l'entretenir. Si « tu es dans d'autres sentiments, tu ne lui parleras que par « des intermédiaires; car la coutume de Perse est que personne ne puisse recevoir audience du monarque sans l'avoir adoré. — Artabane, lui répondit Thémistocle, je suis « venu ici pour augmenter la gloire et la puissance du roi; « j'obéirai à vos lois, puisque telle est la volonté du dieu qui « a élevé si haut l'empire des Perses; je ferai même que votre « maître recevra les adorations d'un plus grand nombre de « peuples : que cela n'apporte aucun obstacle au désir que « j'ai de l'entretenir. — Mais, reprit Artabane, qui lui dirons-

[1] On appelait la cour du roi de Perse la *Porte*, comme aujourd'hui on donne ce nom à la cour du Grand-Seigneur.

« nous que tu es? car tu ne me parais pas un homme ordi-
« naire. — Pour cela, repartit Thémistocle, personne, Ar-
« tabane, ne le saura avant le roi. » Tel est le récit de Phanias. Ératosthène, dans son ouvrage sur la richesse, ajoute que ce fut une femme érétrienne, concubine d'Artabane, qui lui présenta Thémistocle.

XXXIII. Lorsqu'il parut devant le roi, il l'adora et se tint en silence jusqu'à ce que l'interprète eût reçu l'ordre de lui demander son nom. Celui-ci lui ayant fait cette question, Thémistocle répondit ainsi : « Grand roi, je suis Thémistocle,
« Athénien, qui, banni et persécuté par les Grecs, viens cher-
« cher un asile auprès de vous. A la vérité j'ai fait bien du
« mal aux Perses; mais je leur ai fait encore plus de bien en
« empêchant les Grecs de les poursuivre, lorsque la sûreté
« de la Grèce et de ma patrie, qui me devaient leur salut, me
« permettait de vous rendre quelque service. Aujourd'hui
« mes sentiments sont conformes à ma fortune ; et je viens
« également disposé ou à recevoir vos bienfaits si votre res-
« sentiment est calmé, ou à le détourner s'il subsiste encore.
« Mes ennemis eux-mêmes vous seront témoins des services
« que j'ai rendus aux Perses : que mon malheur donc vous
« serve plutôt à faire éclater votre vertu qu'à faire éclater
« votre vengeance. L'une sauvera la vie à un suppliant qui
« viens se livrer à vous ; l'autre perdrait un ennemi déclaré
« des Grecs. » Après ce discours, Thémistocle, pour consacrer en quelque sorte par un acte de religion ce qu'il venait de dire, rapporta au roi le songe qu'il avait eu chez Nicogène, et un oracle de Jupiter de Dodone qui lui avait ordonné de se retirer auprès du prince qui portait le même nom que lui : ce qu'il n'avait pu entendre que du roi de Perse; car Jupiter et lui étaient les seuls qui fussent et qu'on appelât les grands rois. Artaxerxès, quoique rempli d'admiration pour sa grandeur d'âme et pour sa hardiesse, ne lui répondit rien dans cette première audience; mais, avec ses amis, il se félicita de cet événement comme du plus grand bonheur qui pût lui arriver. Il pria le dieu Arimane d'envoyer toujours à ses en-

nemis de semblables pensées, et de leur inspirer de bannir du milieu d'eux leurs plus grands hommes. Il fit aux dieux un sacrifice suivi d'un grand festin ; et il se coucha si transporté de joie, que la nuit on l'entendit s'écrier trois fois au milieu de son sommeil : « J'ai Thémistocle l'Athénien. »

XXXIV. Le lendemain, à la pointe du jour, il convoqua ses amis, et fit venir Thémistocle, qui n'espérait rien de bon depuis qu'il avait vu les gardes de la porte, aussitôt qu'ils avaient su son nom, témoigner ouvertement leur mauvaise volonté contre lui, et s'emporter jusqu'à lui dire des injures. Roxanes, capitaine de mille hommes d'armes, le voyant passer devant lui lorsque le roi était déjà sur son trône, et tout le monde dans un profond silence, lui dit tout bas en soupirant! « Serpent artificieux de Grèce, c'est le bon génie du roi qui « t'amène ici. » Mais quand il eut paru devant le roi et qu'il l'eut adoré de nouveau, ce prince le salua, et lui dit avec bonté qu'il lui devait déjà deux cents talents ; qu'étant venu lui-même se remettre entre ses mains, il était juste qu'il reçût la récompense promise à celui qui l'amènerait. Il lui en promit encore davantage, le rassura pleinement, et lui ordonna de dire avec une entière liberté ce qu'il pensait des affaires de la Grèce. Thémistocle lui répondit que, de même qu'une tapisserie doit être déployée pour que l'œil puisse découvrir les figures qu'elle renferme, le discours a aussi besoin d'être développé, pour étaler les figures qui en font l'agrément et l'intérêt ; qu'il lui fallait donc du temps pour se préparer à satisfaire à sa demande. Le roi goûta la comparaison, et lui demanda celui qu'il voulait prendre. Thémistocle demanda un an ; et dans cet intervalle il apprit assez bien la langue persane pour pouvoir parler au roi sans interprète.

XXXV. Ceux qui n'étaient pas attachés à la cour crurent qu'il n'entretenait le roi que des affaires de la Grèce ; mais les changements arrivés dans ce temps-là parmi les amis mêmes du prince lui attirèrent la haine des grands, qui crurent qu'il avait eu la hardiesse de parler librement au roi sur

leur compte. Il est vrai que les honneurs qu'on faisait à la cour aux autres étrangers n'étaient rien en comparaison de ceux que Thémistocle recevait. Artaxerxès le mettait de toutes ses parties de chasse et de tous les divertissements du palais. Il le présenta même à la reine sa mère, qui le recevait familièrement chez elle. Enfin il fut instruit, par ordre du roi, dans la philosophie des Mages. Démarate le Lacédémonien était alors à la cour de Perse : un jour le roi lui ayant ordonné de lui demander un présent, il lui demanda la permission de se promener à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare royale sur la tête, comme le roi de Perse. Mithropaustès, cousin du roi, lui prenant la main : « Démarate, lui dit-il, « cette tiare couvrirait bien peu de cervelle ; tu aurais beau « prendre en main la foudre, tu ne serais pas pour cela Ju- « piter. » Artaxerxès, irrité de cette demande, repoussa si durement Démarate, qu'il semblait ne devoir jamais lui pardonner. Thémistocle sollicita pour lui, et le remit dans les bonnes grâces du roi. Aussi dit-on que sous les règnes suivants, où les relations des Perses avec la Grèce acquirent plus d'étendue, quand les rois voulaient attirer quelque Grec à leur service, ils lui promettaient, dans leurs lettres, de le faire plus grand que ne l'avait été Thémistocle. On ajoute que, parvenu à ce haut point de grandeur, et recherché de tout le monde, un jour qu'il vit sa table magnifiquement servie, il dit à ses enfants : « Mes amis, nous étions perdus, « si nous n'avions été perdus. » On assure que le roi lui donna trois villes pour son pain, son vin et sa viande ; Magnésie, Lampsaque et Myonthe. Néanthès de Cyzique et Phanias en ajoutent deux autres pour son habillement et ses meubles : Percote et Palescepsis.

XXXVI. Dans un voyage qu'il fit sur les côtes maritimes de l'empire pour les affaires de la Grèce, un satrape nommé Épixyès, qui commandait dans la haute Phrygie, lui dressa des embûches, et aposta quelques Pisidiens pour l'assassiner pendant qu'il serait dans la ville de Léotoncéphale. Mais avant d'y arriver, comme il dormait sur le midi, la mère des dieux

lui apparut en songe, et lui dit : « Thémistocle, évite la Tête « de Lion, de peur de tomber dans les griffes du lion. Pour « prix de l'avis que je te donne, tu consacreras à mon service « ta fille Mnésiptolème. » Thémistocle, se réveillant tout troublé, fait sa prière à la déesse, quitte le grand chemin, et, ayant pris un détour pour éviter cette ville, il va passer la nuit dans un autre lieu. Là, une des bêtes de somme qui portaient sa tente étant tombée dans l'eau, les esclaves de Thémistocle en étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens apostés par le satrape, ne distinguant pas au clair de la lune les tapisseries qui séchaient, et les prenant pour la tente de Thémistocle, accoururent l'épée à la main, croyant qu'ils l'y trouveraient endormi. Ils en étaient tout près et levaient déjà la tapisserie, lorsque les gens de Thémistocle, qui les observaient, tombèrent sur eux et s'en saisirent. Ce danger évité, Thémistocle, pour remercier la déesse de cette apparition merveilleuse, lui fit bâtir un temple à Magnésie sous le nom de Dindymène, et en consacra prêtresse sa fille Mnésiptolème. Quand il fut à Sardes, il profita de son loisir pour en visiter les temples et examiner le grand nombre d'offrandes qu'on y avait consacrées. Il vit dans le temple de la mère des dieux une petite statue de bronze, haute de deux coudées, qu'on appelait l'Hydrophore. Il l'avait fait faire lui-même, pendant qu'il était intendant des eaux à Athènes, du profit des amendes auxquelles il condamnait ceux qui détournaient les eaux publiques dans des canaux particuliers, et il l'avait consacrée dans un temple. Soit qu'il la vît avec chagrin dans des mains étrangères, soit qu'il voulût faire connaître aux Athéniens tout le crédit dont il jouissait dans les États du roi, il parla de cette statue au satrape de Lydie, et lui demanda la permission de la renvoyer à Athènes. Le barbare, irrité de sa demande, lui dit qu'il allait en écrire au roi. Thémistocle, effrayé, se réfugia dans l'appartement des femmes ; et ayant gagné, à force de présents, les concubines du satrape, il parvint à l'apaiser. Ce fut une leçon pour lui d'être à l'avenir plus réservé, afin de ne pas

exciter la jalousie des barbares. Il ne voulut pas même parcourir les autres contrées de l'Asie, quoique Théopompe ait écrit qu'il les visita; mais il se fixa à Magnésie, où il jouissait des grands bienfaits du roi, et n'était pas moins honoré que les plus grands seigneurs de Perse. Il y vécut longtemps sans aucune crainte; Artaxerxès, assez occupé par les affaires qu'il avait dans les provinces supérieures de l'Asie, n'avait pas le temps de songer à celles de la Grèce.

XXXVII. Mais la révolte de l'Égypte, soutenue par les Athéniens, les progrès de la flotte des Grecs, qui, sous les ordres de Cimon, s'étant avancée jusqu'à l'île de Cypre et aux côtes de la Cilicie, était maîtresse de la mer, l'obligèrent de revenir sur ses pas, pour s'opposer à leurs entreprises et les empêcher de se fortifier contre lui. Déjà on avait levé des troupes, et les officiers s'étaient rendus à leurs postes. On expédia donc des courriers à Magnésie pour porter à Thémistocle l'ordre du roi d'aller commander cette expédition contre les Grecs et acquitter les promesses qu'il lui avait faites; mais Thémistocle ne voyait ni dans le ressentiment qu'il pouvait conserver encore contre ses concitoyens, ni dans la gloire et la puissance qui lui étaient offertes, un motif suffisant de se charger de la conduite de cette guerre. Peut-être même en croyait-il le succès impossible; car la Grèce avait alors plusieurs grands généraux, entre autres Cimon, qu'un bonheur singulier accompagnait dans toutes ses entreprises. Mais ce qui l'en éloignait le plus, c'était la honte qu'il y aurait à flétrir la gloire de ses premiers exploits, et de renverser lui-même ses trophées. Il prit donc la résolution magnanime d'éviter ce déshonneur par une mort digne de sa vie. Il fit un sacrifice aux dieux, assembla ses amis, et, après leur avoir fait ses derniers adieux, il but, suivant l'opinion commune, du sang de taureau; d'autres disent qu'il prit un poison très-actif, et qu'il mourut à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé la plus grande partie dans l'administration des affaires publiques et dans le commandement des armées. Le roi, ayant appris la cause et le genre de sa mort,

l'en admira, dit-on, davantage, et traita toujours avec beaucoup de bonté sa famille et ses amis.

XXXVIII. Thémistocle laissa de sa première femme Archippe, fille de Lysandre, du bourg d'Alopèce, trois fils, Archeptolis, Polyeucte et Cléophante. Platon parle de ce dernier comme d'un écuyer habile, mais qui n'avait aucun mérite. Il en avait eu deux autres fils : Néoclès, l'aîné de tous, qui était mort, dans son enfance, d'une morsure de cheval, et Dioclès, que Lysandre, son aïeul, avait adopté. Il eut de sa seconde femme plusieurs filles : Mnésiptolème, mariée à Archeptolis, son frère, fils d'une autre mère; Italie, qui épousa Panthéide de Chio; Sybaris, qui eut pour mari un Athénien nommé Nicomède; Nicomaché, qui, après la mort de son père, fut mariée dans Magnésie, par ses frères, à Phrasiclès, neveu de Thémistocle par son père. Celui-ci prit chez lui et fit élever la plus jeune de toutes les sœurs, qui s'appelait Asie. Les Magnésiens élevèrent à Thémistocle un superbe tombeau dans leur place publique, où on le voit encore. On ne doit donc pas ajouter foi à ce que dit Andocide, dans un ouvrage adressé à ses amis, que les Athéniens dérobèrent ses cendres et les jetèrent au vent. C'est un mensonge qu'il a imaginé exprès, afin d'irriter les nobles contre le peuple. Phylarque, dans son histoire, rapporte la chose en poëte tragique : afin d'exciter la pitié, d'émouvoir vivement les cœurs, il forge une sorte d'intrigue théâtrale, et fait intervenir je ne sais quels Néoclès et Démopolis, qu'il dit fils de Thémistocle. Mais il n'est pas d'homme si ignorant qui ne sache que c'est une pure fable. Diodore le géographe, dans son Traité des tombeaux, dit, plutôt comme une conjecture que comme une chose certaine, que près du Pirée, vers le promontoire d'Alcimus, on voit une pointe de terre qui s'avance en forme de coude; et qu'après l'avoir doublée, on trouve, dans un endroit où la mer est toujours calme, une base fort grande sur laquelle s'élève, en forme d'autel, le tombeau de Thémistocle. Il s'autorise du témoignage de Platon, le poëte comique, qui dit :

Ton sépulcre est placé dans un lieu favorable,
D'où par les voyageurs il sera révéré,
Et si près de nos ports un combat est livré,
Il verra des vaisseaux le conflit redoutable.

Les descendants de Thémistocle sont encore en possession à Magnésie de quelques honneurs particuliers, et moi-même j'en ai vu jouir Thémistocle l'Athénien, avec qui je m'étais lié très-étroitement chez le philosophe Ammonius.

CAMILLE

I. Camille eut toutes les dignités, excepté le consulat. — II. Sa bravoure. Il est nommé censeur. — III. Siége de Véies. — IV. Débordement du lac d'Albe. — V. Les dieux consultés à ce sujet. Camille élu dictateur. — VI. Défaite des Falisques. Prise de Véies. — VII. La statue de Junon transportée de Véies à Rome. — VIII. Triomphe de Camille. Il s'oppose à la proposition d'envoyer une partie du peuple à Véies. — IX. Le peuple mécontent du vœu fait par Camille. — X. Offrande envoyée à Delphes. Dangers que courent les députés. — XI. Guerre des Falisques. — XII. Conduite généreuse de Camille envers les Falisques. — XIII. Touchés de son procédé, ils se rendent aux Romains. — XIV. Nouvelle proposition d'aller habiter Véies. — XV. Camille condamné à l'exil. — XVI. Invasion des Gaulois en Italie. — XVII. Ils se répandent dans la Toscane. — XVIII. Ils assiégent Clusium. — XIX. Témérités des Fabius. — XX. Le peuple refuse d'en donner satisfaction aux Gaulois. — XXI. Ils marchent contre Rome. — XXII. Bataille d'Allia. — XXIII. Observation sur les jours heureux et malheureux. — XXIV Consternation des Romains. — XXV. Feu sacré emporté par les vestales. — XXVI. Palladium et autres choses sacrées. — XXVII. Les Gaulois entrent dans Rome. — XXVIII. Massacre des sénateurs. — XXIX. Discours de Camille aux Ardéates. — XXX. Il bat les Gaulois près d'Ardée. — XXXI. Les Romains retirés à Véies offrent le commandement à Camille. — XXXII. Il est rappelé de l'exil et nommé dictateur. — XXXIII. Les Gaulois sont sur le point de surprendre le Capitole. — XXXIV. Ils sont repoussés. — XXXV. Situation critique des assiégés et des assiégeants. — XXXVI. Les Romains font un traité avec les Gaulois. — XXXVII. Camille rompt l'accord et charge les Gaulois. — XXXVIII. Ils sont défaits et chassés. — XXXIX. Camille rentre triomphant dans Rome, et s'occupe de la rétablir. — XL. Il combat la proposition d'aller s'établir à Véies. — XLI. Le peuple y renonce. — XLII. Rome est rebâtie. — XLIII. Guerre des Eques, des Volsques et des Latins. Troisième dictature de Camille. — XLIV. Victoire des Romains. — XLV. Récit différent sur cette guerre. — XLVI. Sutrium pris et repris dans un même jour. — XLVII. Manlius aspire à la tyrannie. — XLVIII. Il est précipité du Capitole, qu'il avait sauvé. — XLIX. Guerre des Prénestins et des Volsques. — L. Valeur de Camille et sa victoire. — LI. Il soumet les Tusculans, qui s'étaient révoltés. — LII. Troubles excités par un tribun du peuple. — LIII. Nouvelle invasion des Gaulois. — LIV. Camille marche contre eux. — LV. Il remporte une victoire complète. — LVI. Le peuple obtient un consul plébéien. — LVII. Temple bâti à la Concorde. Peste dans Rome. Mort de Camille.

M. Dacier comprend les faits principaux de la vie de Camille depuis l'an du monde 3562, la première année de la 98e olympiade, la 365e de Rome, 386 ans avant J. C., jusqu'à l'an du monde 3579, la deuxième année de la 102e olympiade; de Rome 382, 363 avant J. C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 308 de Rome jusqu'à l'an 389, 365 ans avant J. C.

Parallèle de Thémistocle et de Camille.

I. De toutes les grandes choses qu'on rapporte de Furius Camille, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus extraordinaire, c'est qu'ayant commandé souvent les armées, remporté les victoires les plus éclatantes, exercé cinq fois la dictature, obtenu quatre triomphes, et reçu le titre de second fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois consul. La cause de cette singularité fut le changement qu'avaient introduit dans la république les dissensions du sénat et du peuple. Celui-ci s'opposait à l'élection des consuls, et mettait à la tête du gouvernement des tribuns militaires qui exerçaient la même puissance et la même autorité que les consuls, mais dont le pouvoir était moins odieux à cause de leur nombre. C'était une consolation pour ceux qui n'aimaient pas l'oligarchie, que d'avoir pour chefs de l'État six magistrats au lieu de deux. Camille dès ce temps-là se signalait par ses exploits, et avait déjà acquis une grande réputation. Mais quoique dans l'intervalle on eût tenu plusieurs fois les comices consulaires, il ne voulut jamais être consul contre le gré du peuple. Élevé à toutes les autres magistratures, il s'y conduisit si bien, que lorsqu'il commandait seul, il partageait l'autorité avec ses inférieurs; et lorsqu'il avait des collègues, il recueillait seul toute la gloire des succès. C'était, d'une part, l'effet de sa modestie, qui lui faisait exercer le pouvoir sans exciter l'envie; de l'autre, c'était le fruit de sa prudence, qui, d'un aveu unanime, le rendait supérieur à tous les magistrats.

II. La famille des Furius n'avait pas eu jusqu'à lui une grande illustration; il fut le premier qui, par son mérite personnel, lui donna de la réputation et de l'éclat. Dans une grande bataille contre les Èques et les Volsques, où il servait

en qualité de simple chevalier sous le dictateur Posthumius Tubertus, il poussa son cheval hors des rangs, et quoique blessé à la cuisse il ne quitta point le champ de bataille; mais, arrachant lui-même le trait qui était resté dans la plaie, il s'attacha aux plus vaillants des ennemis, et les obligea de prendre la fuite. Outre plusieurs récompenses honorables que lui mérita ce trait de bravoure, il fut nommé censeur, charge qui dans ce temps-là donnait beaucoup de considération. Une des actions louables qu'il fit en cette qualité fut de déterminer, autant par la persuasion que par des menaces d'amendes, les célibataires à épouser les veuves, dont les guerres continuelles avaient fort augmenté le nombre. Il prit aussi une autre mesure, que la nécessité commandait : il soumit aux impôts les orphelins, exempts jusqu'alors de toutes charges : les dépenses considérables qu'exigeaient des guerres fréquentes le forcèrent de rendre cette loi.

III. On avait surtout besoin d'argent pour soutenir le siége de la ville des Véiens, que d'autres appellent Vénétaniens. C'était la capitale de la Toscane, qui ne le cédait à Rome ni par le nombre de ses combattants, ni par la quantité de ses munitions de guerre. Enflée de ses richesses, de son luxe, de sa magnificence, de ses délices, elle était entrée en rivalité de gloire et de puissance avec les Romains, et leur avait souvent livré de grands combats. Mais, affaiblie alors par la perte de plusieurs batailles, elle avait renoncé à son ambition; et les Véiens, contents de s'être entourés de fortes murailles, d'avoir rempli la ville d'armes, de traits, de vivres, et de toutes les autres provisions nécessaires, soutenaient tranquillement le siége. Il durait depuis longtemps, et n'était ni moins pénible ni moins fâcheux pour les assiégeants que pour les assiégés. Les Romains, accoutumés à ne faire que des campagnes d'été, qui n'étaient jamais bien longues, et à rentrer l'hiver dans leurs foyers, se virent alors pour la première fois forcés par les tribuns de construire des forts, de retrancher leur camp, de passer les étés et les hivers dans le pays ennemi. Il y avait près de sept ans que le siége durait,

lorsque le peuple, mécontent de ses généraux, qu'il accusait d'agir avec lenteur, leur ôta le commandement, et élut d'autres tribuns pour continuer la guerre. Camille fut du nombre, et c'était la seconde fois qu'on lui conférait cette dignité. Mais il ne fut pas alors employé au siége de Véies; le sort le destina à combattre contre les Falisques et les Capenates, qui, voyant les Romains occupés ailleurs, étaient entrés sur leurs terres, et les avaient fort inquiétés durant la guerre de Toscane. Camille les battit, et, après en avoir tué un grand nombre, il les obligea de se renfermer dans leurs murailles.

IV. Pendant que la guerre se poussait avec vigueur en Toscane, un prodige étrange et inouï se fit remarquer au lac d'Albe; il effraya d'autant plus qu'on ne put lui assigner aucune des causes ordinaires, ni en donner la raison physique[1]. On était près de l'automne; l'été qui finissait n'avait eu ni des pluies abondantes ni des vents violents du midi; les lacs, les ruisseaux et les sources, qu'on trouve à chaque pas en Italie, ou étaient entièrement taris, ou n'avaient que très-peu d'eau; les rivières, toujours basses en été, étaient restées presque à sec; mais le lac d'Albe, qui a sa source en lui-même, et qui, environné de montagnes fertiles, ne décharge ses eaux d'aucun côté, grossit tout à coup et s'enfla visiblement, sans qu'on pût en imaginer d'autre cause que la volonté des dieux[2] : il gagna les flancs des montagnes; et, sans avoir éprouvé ni agitation ni bouillonnement, il parvint enfin jusqu'à leur sommet. Les pâtres et les bouviers furent les

[1] Le lac d'Albe, aujourd'hui de Castel-Gandolfe, s'enfla, suivant les éditeurs d'Amyot, l'an de Rome 356. La montagne au pied de laquelle il est situé est remplie de sources qui coulent de toutes parts. Sans doute que les eaux qui fournissent à ces sources se versèrent dans le lac. Les vents et les fermentations qui n'agissent que trop souvent sous terre purent encore contribuer à ce gonflement du lac d'Albe. Ces causes sont très-naturelles; elles sont constatées par l'examen des lieux que le P. Kircker et d'autres ont fait. Mais tout était prodige pour les anciens.

[2] Les Romains, du temps de Camille, avaient peu de connaissances en physique. Dans le siècle d'Auguste, ils y avaient fait des progrès; car Strabon, en parlant, liv. V, p. 367, du lac Fucin, fort voisin de celui d'Albe, et qui, comme celui-ci, croissait quelquefois prodigieusement, et décroissait si fort ensuite, qu'on labourait le terrain dans lequel il était contenu, en marque deux raisons dont l'esprit est satisfait.

premiers témoins de ce phénomène étonnant : mais lorsque l'espèce de digue qui contenait le lac et l'empêchait d'inonder les campagnes eut été rompue par la quantité et le poids des eaux, que ses ondes furent entraînées avec rapidité vers la mer, à travers les guérets et les vergers, alors les Romains et tous les peuples de l'Italie, frappés de ce prodige, le regardèrent comme le signe de quelque événement extraordinaire. On ne parlait d'autre chose dans le camp de devant Véies, et les assiégés eux-mêmes en furent informés. Comme dans les longs siéges, il s'établit toujours des communications et des entretiens entre le camp et la ville, un Romain se lia d'amitié avec un Véien, homme fort versé dans la science des antiquités, et qui passait pour être singulièrement instruit dans l'art de la divination. Le Romain lui parla du débordement du lac d'Albe, et voyant qu'il en témoignait la plus grande joie, et qu'il ne paraissait plus inquiet de l'issue du siége, il lui dit que ce n'était pas le seul prodige que les Romains eussent vu depuis quelque temps; qu'il y en avait eu de bien plus extraordinaires qu'il voulait lui raconter, pour savoir si, dans le commun malheur, il n'y aurait pas quelque moyen de pourvoir à sa sûreté personnelle. Le Véien l'écoutait avec plaisir; attiré de plus en plus par les propos de son ami et par l'espérance d'apprendre des secrets importants, il se livrait tout entier à la conversation. Mais à peine sont-ils à une assez grande distance de la ville, que le Romain, profitant de la supériorité de ses forces, le saisit, l'enlève, et, secondé par quelques soldats accourus du camp, le conduit à la tente du général. Forcé de céder à la nécessité, sachant d'ailleurs que l'homme ne peut éviter sa destinée, le Véien fait connaître les oracles secrets qui intéressent sa patrie : il dit qu'elle ne tombera au pouvoir des Romains que lorsque ceux-ci, changeant la direction que le débordement du lac d'Albe a fait prendre à ses eaux, seront parvenus à les faire rentrer dans leur lit, ou à leur donner un cours qui les empêche de se rendre à la mer.

V. Informé de cette prédiction, le sénat crut, après en

avoir délibéré, qu'il serait sage de consulter l'oracle d'Apollon à Delphes. On nomma pour cette députation trois des principaux et des plus illustres personnages de Rome, Cossus Licinius, Valérius Potitus et Fabius Ambustus. Leur navigation fut heureuse; et, outre la réponse du dieu sur l'objet de leur mission, ils rapportèrent d'autres oracles qui les avertissaient que dans la célébration des fêtes latines[1] on avait négligé des cérémonies consacrées par l'usage. Il leur était ordonné aussi de faire tous leurs efforts pour ramener les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela leur était impossible, de creuser des canaux, de faire des tranchées pour les détourner et les dissiper dans les campagnes. Les prêtres, d'après ces oracles, réparèrent ce qu'on avait omis dans les sacrifices; et le peuple, s'étant mis à l'ouvrage, détourna les eaux du lac. La dixième année de la guerre de Véies, le sénat, ayant déposé tous les autres magistrats, nomma dictateur Camille, qui choisit pour général de la cavalerie Cornélius Scipion. Dès qu'il fut entré en charge, il s'engagea par un vœu solennel, s'il terminait heureusement la guerre, à faire célébrer les grands jeux[2], et à dédier le temple de la déesse que les Romains appellent Matuta, et qui, si l'on en juge par les cérémonies de ses sacrifices, paraît être la même que Leucothoé. Ils font entrer dans son temple une de leurs esclaves, lui donnent des soufflets et la chassent ensuite. Ils portent dans leurs bras, non leurs propres enfants, mais ceux de leurs frères; ce qu'on observe dans le sacrifice a le plus grand rapport avec ce que firent les nourrices de Bacchus, et avec les malheurs que Junon fit éprouver à Ino, à cause de Sémélé, sa rivale.

[1] La célébration des féries latines était une des fêtes les plus solennelles des Romains. Le soin et l'intendance des sacrifices et des jeux qui se célébraient pendant ces féries furent donnés aux ministres des tribuns du peuple, que les Latins appellent édiles. Le sénat leur accorda pour ornement la robe de pourpre, la chaise d'ivoire, et les autres marques de distinction que portaient auparavant les rois.

[2] Ces grands jeux étaient appelés aussi *circences*, jeux du cirque, parce qu'on les célébrait dans le grand cirque bâti par Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome. Ils avaient été voués par le dictateur Posthumius, dans la bataille du lac Régille contre les Latins.

VI. Camille n'eut pas plutôt prononcé ce double vœu, qu'il marcha contre les Falisques et les Capénates, leurs alliés; il les défit en bataille rangée, et se rendit sans différer au camp de Véies, pour presser le siége de cette ville. Mais voyant qu'il serait aussi difficile que périlleux de la prendre d'assaut, et ayant reconnu que le terrain des environs pouvait être creusé si profondément qu'on déroberait à l'ennemi la connaissance de ce travail, il fit ouvrir des mines. L'ouvrage ayant réussi selon ses espérances, il fit donner l'assaut à la ville, afin d'attirer les Véiens sur les murailles. Cependant un autre corps de troupes étant entré par les mines, pénètre, sans être découvert, jusque sous la citadelle, à l'endroit même où était le temple de Junon [1], le plus grand et le plus respecté de tous ceux de la ville. On dit que dans ce moment le général des Toscans faisait un sacrifice, et que le devin, après avoir considéré les entrailles de la victime, s'écria que les dieux donnaient la victoire à celui qui achèverait le sacrifice. Les Romains qui étaient dans la mine, ayant entendu ces paroles, ouvrent la terre, sortent en jetant de grands cris et en faisant un bruit effroyable avec leurs armes. Les Véiens, épouvantés, prennent la fuite; et les Romains, enlevant les entrailles de la victime, vont les porter à Camille. Au reste, ce récit a tout l'air d'une fable. Véies ayant été prise de force, Camille, qui du haut de la citadelle voyait piller et emporter les richesses immenses dont la ville était remplie, ne put retenir ses larmes; et comme ceux qui étaient autour de lui le félicitaient de cette conquête, il leva les mains au ciel et fit cette prière : « Grand « Jupiter, et vous dieux qui voyez les bonnes et les mauvaises « actions des hommes, vous savez que ce n'est pas injuste- « ment, mais par la nécessité d'une juste défense, que les « Romains ont pris les armes contre les coupables habitants « de cette ville. Si, pour compenser cette prospérité, nous « devons éprouver quelque malheur, épargnez, je vous en

[1] Elle était la patronne de la ville.

« conjure, la ville de Rome et son armée, et faites-le retom- « ber sur moi, en l'adoucissant le plus qu'il sera possible. » Cette prière achevée, il voulut, suivant la coutume des Romains, après qu'ils ont invoqué les dieux, se tourner à droite; et en faisant ce mouvement il se laissa tomber. Cet accident troubla tous ceux qui étaient auprès de lui; mais il leur dit en se relevant que sa chute était ce mal léger qu'il avait demandé aux dieux pour contre-balancer un si grand bonheur.

VII. Quand on eut cessé le pillage, Camille, pour accomplir son vœu, s'occupa de faire transporter à Rome la statue de Junon. Il assembla des ouvriers; et, après avoir fait un sacrifice à la déesse, il la pria d'accueillir favorablement le zèle des Romains et de venir dans des dispositions propices habiter avec les dieux protecteurs de Rome. La statue, dit-on, répondit qu'elle le voulait et qu'elle agréait le vœu des Romains. Tite-Live écrit que Camille fit sa prière à la déesse, en tenant la main sur sa statue; et que lorsqu'il l'invita à le suivre, quelques-uns des assistants répondirent qu'elle le voulait, qu'elle y consentait et qu'elle le suivrait volontiers. Ceux qui tiennent pour la réponse miraculeuse de la statue se fondent sur la fortune de Rome, qui, d'une origine si faible et si méprisable, ne se serait jamais élevée à un tel degré de gloire et de puissance, si quelque divinité ne lui eût constamment donné les marques les plus éclatantes de sa protection et de sa faveur. Ils citent, au reste, plusieurs autres prodiges de cette nature. N'a-t-on pas vu, disent-ils, les statues suer, soupirer, se tourner, faire des signes des yeux, merveilles consignées en grand nombre dans les anciens historiens? Nous pourrions nous-mêmes, sur l'autorité de plusieurs de nos contemporains, rapporter beaucoup de faits dignes d'admiration et qu'il ne faut pas rejeter légèrement. Mais il est aussi dangereux d'y donner trop de confiance, que de n'y ajouter aucune foi. La faiblesse humaine n'ayant point de bornes et ne sachant pas s'arrêter où il faut, ou se laisse entraîner à la superstition et à l'orgueil, ou

tombe dans la négligence et dans le mépris des choses saintes. La réserve et la modération sont donc le parti le plus sage.

VIII. La gloire d'une conquête qui avait rendu Camille maître d'une ville rivale de Rome, dont le siége avait duré dix ans, ou les louanges de ceux qui le félicitaient de sa victoire, lui avaient sans doute enflé le cœur et inspiré des sentiments trop hauts pour le magistrat d'une république, dont il devait respecter les usages; car il mit trop de faste et de fierté dans son triomphe, et entra dans Rome monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs: ce qu'aucun général n'avait fait avant lui, et qu'aucun ne fit depuis; car les Romains regardent cette sorte de char comme sacrée, et la croient réservée pour le souverain et le maître des dieux. Ce fut une première cause du mécontentement des citoyens, qui n'étaient pas accoutumés à ce faste insultant. Ils en eurent bientôt une seconde dans son opposition à la loi qui ordonnait le partage de la ville. Les tribuns du peuple avaient proposé qu'on séparât en deux portions égales le sénat et le peuple; qu'une moitié restât à Rome, et que l'autre, à la décision du sort, allât habiter la ville nouvellement conquise. Ils donnaient pour motif de ce partage que les uns et les autres en seraient plus riches; que, possesseurs de deux grandes et belles villes, ils conserveraient plus sûrement leur pays et leurs richesses. Le peuple, devenu riche et nombreux, avait accueilli avec joie cette proposition; et toujours attroupé autour de la tribune, il demandait en tumulte qu'on prît les suffrages. Le sénat et les principaux citoyens, persuadés que cette loi était moins le partage que la ruine totale de Rome, y montrèrent la plus grande opposition, et eurent recours à Camille, qui, redoutant l'issue de cette division, alléguait sans cesse de nouveaux prétextes, faisait naître des obstacles, reculait de jour en jour la proposition de la loi, et se rendait par là plus odieux au peuple.

IX. Mais ce fut à l'occasion de la dîme des dépouilles que le peuple fit éclater avec le plus de force son animosité con-

tre lui; et il faut avouer que cette cause, sans être entièrement juste, avait au moins un prétexte spécieux. Lorsque Camille était parti pour Véies, il avait fait vœu, s'il prenait cette ville, de consacrer à Apollon la dîme du butin. Quand la ville fut prise et livrée au pillage, soit qu'il craignît d'affliger ses soldats, soit que l'embarras où il se trouvait alors lui eût fait oublier son vœu, il les laissa maîtres du tout. Ce ne fut que longtemps après[1], et lorsqu'il était déjà sorti de charge, qu'il pensa à en faire son rapport au sénat. En même temps les devins déclarèrent que les victimes annonçaient visiblement la colère des dieux, et qu'il fallait les apaiser par des sacrifices d'actions de grâces. Le sénat, qui regardait comme impossible de revenir sur le partage du butin, le laissa à ceux qui y avaient eu part; il ordonna seulement que chacun d'eux en rapporterait le dixième, et attesterait avec serment la fidélité de cette restitution. Il fallut pour cela en venir à des moyens fâcheux, et user même de violence contre des soldats pauvres qui avaient beaucoup souffert dans cette guerre, et à qui l'on redemandait une si forte partie d'un bien que la plupart avaient déjà dépensé. Camille, troublé par leurs reproches et n'ayant pas de bonne excuse à leur donner, eut recours à la plus mauvaise de toutes et avoua publiquement qu'il avait oublié son vœu. Le peuple n'en fut que plus irrité : il disait que le dictateur, en partant pour l'armée, avait fait vœu de donner la dîme des dépouilles des ennemis, et que maintenant il prenait celles des citoyens.

X. Cependant ils apportèrent chacun la portion qu'on avait exigée; et le sénat arrêta qu'on en ferait un cratère d'or qui serait envoyé à Delphes. Mais l'or était fort rare à Rome; et comme les magistrats cherchaient à s'en procurer, les dames romaines, s'étant assemblées, convinrent entre elles de donner tous les bijoux d'or pour les employer à cette offrande, qui fut de huit talents. Le sénat, pour récompenser par des

[1] Ce fut au bout d'un an.

honneurs convenables leur générosité, ordonna qu'après leur mort on ferait leur oraison funèbre, comme on faisait celle des hommes d'un mérite distingué ; car auparavant il n'était pas d'usage de louer publiquement les femmes à leurs funérailles. On choisit, pour porter cette offrande, trois ambassadeurs d'entre les principaux citoyens, qu'on fit partir sur un vaisseau long, garni de bons rameurs et orné comme pour une cérémonie solennelle. Ils coururent de grands dangers dans leur voyage. Après avoir été près de périr par la tempête, ils tombèrent, par le calme, dans un autre péril, auquel ils échappèrent contre toute espérance. Le vent leur ayant manqué près des îles Éoliennes, des vaisseaux lipariens, les prenant pour des corsaires, coururent sur eux, mais voyant qu'ils se contentaient de leur tendre les mains et de leur adresser des prières, ils n'usèrent pas de violence; et, remorquant leur vaisseau, ils les conduisirent dans leur port, où, après les avoir déclarés pirates, ils les mirent en vente, eux et tout ce qu'il y avait dans le vaisseau. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que, persuadés par la vertu et par l'autorité de Timasithée, leur premier magistrat, ils les relâchèrent. Timasithée ne s'en tint pas là : il mit en mer quelques-uns de ses vaisseaux, accompagna les députés jusqu'à Delphes et s'unit à eux pour la consécration de leur offrande. Les Romains lui décernèrent des honneurs proportionnés au service qu'il leur avait rendu.

XI. Cependant les tribuns du peuple reproduisaient la loi qu'ils avaient précédemment proposée, et qui avait pour but de transporter à Véies une partie des habitants de Rome ; mais la guerre des Falisques, qui survint fort à propos, rendit les patriciens maîtres des comices. Comme les affaires présentes demandaient un général qui à une grande expérience dans la guerre joignît beaucoup de réputation et d'autorité, ils nommèrent Camille tribun militaire avec cinq autres [1]. Le peuple confirma l'élection par ses suffrages. Camille prit donc le

[1] L'an de Rome 360.

commandement de l'armée; et, étant entré sur les terres des Falisques, il mit le siége devant Falérie, ville bien fortifiée et munie de toutes les choses nécessaires pour une bonne défense. Il savait qu'elle n'était pas facile à prendre, et que le siége durerait longtemps; mais il était bien aise de tenir les Romains hors de leur ville, afin qu'ils ne trouvassent pas dans le loisir dont ils jouissaient l'occasion de tenir des assemblées et d'exciter des séditions; car les sénateurs, tels que des médecins habiles, employaient presque toujours utilement ce remède pour débarrasser le corps politique des humeurs vicieuses qui en troublaient l'économie.

XII. Les Falisques, qui se confiaient en la bonté de leurs fortifications, s'occupaient si peu du siége, qu'excepté ceux qui gardaient les murailles, tous les autres habitants allaient en robe[1] dans la ville; les enfants se rendaient à l'école publique, et sortaient hors des murs avec leur maître, pour se promener et faire leurs exercices ordinaires : car les Falisques, comme les Grecs, font élever leurs enfants en commun, afin que dès le premier âge ils s'accoutument à être nourris et à vivre ensemble. Le maître d'école, qui, par le moyen de ses élèves, voulait livrer les Falisques aux Romains, les menait tous les jours hors de la ville. D'abord il s'éloignait peu des murailles, et dès qu'ils avaient fait leurs exercices, il les ramenait dans la ville. Chaque jour il les conduisait un peu plus loin, pour leur ôter tout idée de crainte et de danger. Enfin, les ayant un jour tous rassemblés, il donne à dessein dans les premières gardes des ennemis, et, leur remettant ces enfants entre les mains, il demande qu'on le présente à Camille. On l'y conduisit; et quand il fut en sa présence, il lui dit qu'il était le maître d'école de Faléries; que, préférant aux devoirs que ce titre lui imposait le plaisir de l'obliger, il venait, en lui livrant ses élèves, le rendre maître de la ville. Camille, révolté d'une si noire perfidie, dit à ceux qui étaient présents : « Combien la guerre est une chose fâcheuse! que

[1] C'était l'habillement que l'on portait en temps de paix

« d'injustices et de violences elle entraîne après elle! Mais « pour les hommes honnêtes la guerre elle-même a ses lois; « et il ne faut pas désirer tellement la victoire, qu'on n'ait « horreur de l'obtenir par des moyens criminels et impies. « Un grand général doit l'attendre de sa propre valeur, et non « de la méchanceté d'autrui. » En même temps il commande qu'on déchire les habits de cet homme, qu'on lui lie les mains derrière le dos, et qu'on donne des verges et des courroies aux enfants, afin qu'ils ramènent ce traître dans la ville en le frappant sans relâche.

XIII. Cependant les Falisques avaient reconnu la trahison de leur maître d'école, et toute la ville était, comme on peut croire, dans la plus grande consternation. Les principaux habitants, hommes et femmes, couraient tous hors d'eux-mêmes sur les murailles et aux portes, lorsque tout à coup ils voient paraître leurs enfants qui ramenaient leur maître nu et lié, en le frappant de verges, et appelant Camille leur dieu, leur sauveur et leur père. A cette vue, non-seulement les pères de ces enfants, mais tous les autres citoyens, pénétrés d'admiration pour Camille, ont unanimement le même désir de s'en rapporter à sa justice. Ils s'assemblent sur-le-champ, et lui envoient des députés pour se remettre à sa discrétion. Camille renvoie à Rome les ambassadeurs, qui, admis dans le sénat, dirent que les Romains, en préférant la justice à la victoire, leur avaient appris à préférer eux-mêmes leur défaite à la liberté; et qu'ils se reconnaissaient plutôt vaincus par la vertu des Romains, qu'inférieurs à eux en puissance. Le sénat les ayant renvoyés au jugement de Camille, il se contenta d'exiger des Falisques quelques contributions; et après avoir fait alliance avec ces peuples, il reprit le chemin de Rome. Les soldats, qui avaient compté sur le pillage de Faléries, et qui s'en revenaient les mains vides, ne furent pas plutôt rentrés dans Rome, qu'ils décrièrent Camille comme un ennemi du peuple, qui avait envié aux citoyens pauvres un moyen légitime de s'enrichir.

XIV. Cependant les tribuns du peuple mirent encore en

avant la loi pour le partage de la ville; et déjà ils appelaient le peuple aux suffrages, lorsque Camille, bravant toute la haine qu'il ne pouvait manquer de s'attirer, parla contre la loi avec plus de liberté que personne, et fit en quelque sorte violence au peuple, qui, contre son propre sentiment, abrogea la loi. Mais ils furent si irrités contre lui, que le malheur domestique qu'il éprouva par la mort d'un de ses enfants ne les toucha point et ne put apaiser leur colère. Camille, naturellement bon et sensible, fut si accablé de cette perte, que, cité en justice, il ne comparut pas, et se tint renfermé chez lui avec les femmes. Il eut pour accusateur Lucius Apuléius, qui lui imputa d'avoir détourné une portion du butin de la Toscane; il en donnait pour preuves des portes d'airain qui en faisaient partie, et qui, disait-il, avaient été vues chez Camille. Le peuple, irrité, paraissait décidé à le condamner sur le moindre prétexte. Camille donc assembla ses amis, les officiers qui avaient fait la guerre avec lui, et tous ses anciens collègues; ce qui formait une troupe considérable: il les conjura de ne point souffrir que sur des accusations si calomnieuses, il subît une condamnation injuste qui le livrerait à la risée de ses ennemis. Après en avoir délibéré ensemble, ils lui répondirent qu'ils ne pouvaient rien pour empêcher le jugement; mais que, s'il était condamné à une amende, ils la payeraient pour lui. Camille ne pouvant supporter l'idée d'une telle injustice, et n'écoutant que son ressentiment, prend la résolution de quitter la ville et de s'en aller volontairement en exil. Il embrasse sa femme et son fils, sort de sa maison et marche en silence jusqu'aux portes de la ville. Là, il s'arrête, et s'étant retourné, les mains étendues vers le Capitole, il prie les dieux que si c'est contre toute justice, et par la violence ou l'envie du peuple, qu'il est forcé de quitter ignominieusement sa patrie, les Romains s'en repentent bientôt, et que tout l'univers reconnaisse le besoin qu'ils auront eu de lui, et les regrets que leur aura causés son absence.

XV. Après avoir, comme Achille, prononcé contre ses con-

citoyens ces imprécations terribles, il s'éloigna de Rome. Il fut condamné par contumace à une amende de quinze mille as, qui, réduits à la valeur de l'argent, font quinze cents drachmes, l'as étant une petite monnaie d'argent dont dix font un denier. Il n'est pas un Romain qui ne soit persuadé que les malédictions de Camille furent promptement suivies de leur effet, et qu'elles attirèrent sur Rome, en punition de cette injustice, la vengeance céleste, vengeance dont Camille, lui-même dut être vivement affligé, mais qui fut aussi honorable qu'éclatante : tant lè courroux des dieux accabla tout à coup Rome, et fit peser sur cette ville des jours de terreur et de danger, rendus encore plus affreux par l'infamie! soit que ces fléaux aient été l'ouvrage de la fortune ou le châtiment d'un dieu qui veille à ce que l'ingratitude n'outrage pas impunément la vertu.

XVI. Le premier signe des grandes calamités dont Rome était menacée fut la mort du censeur Julius. Les Romains ont la plus grande vénération pour la dignité de la censure, et la regardent comme sacrée. Un second signe avait précédé l'exil de Camille : un citoyen nommé Marcus Céditius, qui n'était ni noble ni sénateur, mais d'ailleurs homme de bien, et estimé pour sa vertu, vint faire part aux tribuns militaires d'un fait qu'il avait jugé digne de leur attention. Il leur raconta que la nuit précédente, allant seul dans la rue Neuve, il s'était entendu appeler à haute voix, et que, s'étant retourné, il n'avait vu personne ; mais qu'une voix plus forte que celle d'un homme lui avait dit : « Marcus Céditius, demain, dès le point du jour, va dire aux tribuns militaires « qu'ils attendent dans peu les Gaulois. » Les tribuns ne firent que rire et plaisanter de cet avis ; et peu de temps après arriva l'exil de Camille. Les Gaulois, nation celtique, chargés d'une population trop nombreuse, avaient quitté leur pays, qui ne pouvait suffire à leur subsistance, et étaient allés chercher ailleurs des établissements. C'était une multitude immense d'hommes en âge de porter les armes, tous belliqueux, et qui menaient à leur suite un nombre plus

grand encore de femmes et d'enfants. Les uns, franchissant les monts Riphées, se répandirent vers l'Océan septentrional, et se fixèrent aux extrémités de l'Europe. Les autres s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes, près des Sénonais et des Celtoriens, et y restèrent longtemps. Mais un jour, ayant goûté, pour la première fois, du vin qu'on leur avait apporté d'Italie, ils trouvèrent cette boisson si agréable, et furent si ravis du plaisir nouveau qu'elle leur avait causé, que, prenant aussitôt leurs armes, et emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils se portèrent du côté des Alpes pour chercher cette terre qui produisait un si bon fruit, et auprès de laquelle toute autre terre leur paraissait stérile et sauvage.

XVII. Le premier qui avait porté du vin dans leur pays, et qui les excitait le plus à passer en Italie, était un Toscan nommé Aruns, homme d'une naissance illustre, et qui, sans être d'un naturel méchant, voulait se venger d'un affront qu'il avait reçu. Il était tuteur d'un jeune orphelin nommé Lucumon, le plus beau et le plus riche de ses concitoyens, et qu'il avait élevé dès son bas âge. Parvenu à l'adolescence, Lucumon ne voulut point quitter la maison d'Aruns ; il couvrait d'un feint attachement pour celui-ci les liaisons coupables qu'il entretenait avec sa femme, qui de son côté partageait son ardeur criminelle. Longtemps leur intrigue resta secrète; mais enfin leur passion mutuelle acquit tant de force, que, ne pouvant plus ni la vaincre ni la cacher, le jeune homme osa enlever celle qu'il aimait et la garder publiquement chez lui. Aruns le traduisit en justice ; mais, incapable de lutter contre les nombreux amis, le crédit et les largesses de Lucumon, il succomba et perdit sa cause. Ayant abandonné son pays, il passa chez les Gaulois, qu'il connaissait de réputation, et se mit à leur tête pour les conduire en Italie. Ils y furent à peine entrés, qu'ils se rendirent maîtres de tout le pays que les Toscans avaient anciennement possédé, et qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'aux deux mers. Les noms que ces contrées portent encore prouvent qu'elles

avaient appartenu à la Toscane. La mer qui la borne au nord est appelée Adriatique, de la ville d'Adria, colonie des Toscans ; et la mer inférieure, située au midi, se nomme la mer de Toscane. Tout le pays est planté d'arbres, riche en pâturages et arrosé de plusieurs rivières. Il avait alors dix-huit grandes villes qui faisaient un commerce très-étendu, et qui vivaient dans la plus grande abondance. Les Gaulois en chassèrent les Toscans et s'y établirent ; mais cette invasion avait eu lieu longtemps avant l'exil de Camille.

XVIII. A cette dernière époque, les Gaulois assiégeaient Clusium, ville d'Étrurie, dont les habitants implorèrent le secours des Romains, et les prièrent d'envoyer à ces barbares des ambassadeurs et des lettres. Les Romains nommèrent pour députés trois frères de la famille des Fabius, personnages distingués, et qui avaient joui dans Rome des plus grands honneurs. Les Gaulois, par égard pour le nom de Rome, les reçurent honnêtement ; et, ayant suspendu l'attaque de la ville, ils en vinrent à une conférence. Les ambassadeurs leur demandèrent quel tort ils avaient reçu des Clusiens pour être venus assiéger leur ville. A cette demande, Brennus, roi des Gaulois, se mettant à rire : « Le tort que « nous ont fait les Clusiens, répondit-il, c'est qu'ils veulent « posséder beaucoup plus de terres qu'ils n'en peuvent cul- « tiver, et qu'ils refusent de les partager avec nous, qui « sommes étrangers, pauvres et nombreux. C'est, Romains, « le même tort que vous avaient fait anciennement les Al- « bains, les Fidénates, les habitants d'Ardée ; c'est celui que « vous ont fait depuis peu les Véiens, les Capénates, la plu- « part des Falisques et des Volsques. Ces peuples refusent- « ils de vous faire part de ce qu'ils possèdent, vous marchez « contre eux, vous les réduisez en servitude, et vous détrui- « sez leurs villes. En cela vous ne faites rien d'extraordinaire « et d'injuste ; vous suivez la plus ancienne de toutes les lois, « celle qui donne au plus fort les biens des plus faibles ; loi « qui commence à Dieu même et s'étend jusqu'aux animaux, « à qui la nature apprend que le fort doit toujours être mieux

« partagé que le faible. Cessez donc de montrer tant de « compassion pour les Clusiens assiégés, si vous ne voulez « pas inspirer aux Gaulois le même sentiment en faveur des « peuples que vous opprimez. »

XIX. Cette réponse ayant fait juger aux ambassadeurs qu'il n'y avait aucun accommodement à espérer de Brennus, ils entrèrent dans Clusium, relevèrent le courage des assiégés, et les animèrent à faire avec eux une sortie, soit qu'ils voulussent connaître le courage des barbares ou leur faire éprouver leur valeur. Les Clusiens étant donc sortis de la ville, il se livra près des murs un combat dans lequel Quintus Ambustus, un des trois Fabius, poussa son cheval contre un Gaulois d'une taille et d'une mine avantageuses, qui s'était avancé hors des rangs. Il ne fut pas d'abord reconnu, parce que, dans la vivacité de la mêlée, les yeux étaient éblouis par l'éclat des armes. Mais après qu'il eut vaincu et tué son ennemi, comme il le dépouillait de ses armes, Brennus le reconnut; et prenant les dieux à témoin que, contre le droit des gens, contre les lois les plus sacrées parmi les hommes, Quintus Fabius, après être venu comme ambassadeur, s'était conduit en ennemi, il fit sur-le-champ cesser le combat; et, laissant les Clusiens, il marcha sur Rome avec son armée. Cependant, afin de ne pas paraître saisir avec joie l'occasion de cette injure, pour s'en faire un prétexte d'attaquer les Romains, il envoie à Rome demander le coupable pour le punir, et s'avance à petites journées.

XX. Le sénat s'étant assemblé, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement les Fabius. Les prêtres appelés féciaux parlèrent ouvertement contre eux; ils représentèrent au sénat que cet attentat intéressait les dieux eux-mêmes, et qu'en faisant retomber sur un seul coupable l'expiation du crime, ils détourneraient de dessus tout le peuple la vengeance céleste. Ces prêtres féciaux avaient été institués par Numa, le plus doux et le plus juste des rois, pour être les gardiens de la paix, les juges et les arbitres des motifs légitimes qu'on avait d'entreprendre la guerre. Le sénat ren-

voya l'affaire au peuple, et les prêtres y accusèrent Fabius avec le même zèle ; mais le peuple porta si loin la dérision et le mépris pour les droits sacrés de la religion, qu'il nomma Fabius tribun militaire avec ses deux frères.

XXI. A cette nouvelle, les Gaulois, indignés, partent sans délai, et marchent vers Rome avec la plus grande diligence. Leur multitude, l'éclat de leur appareil militaire, leur force, leur fureur jetaient l'épouvante partout où ils passaient. Les campagnes s'attendaient au plus affreux dégât, et les villes à une ruine totale. Mais, contre l'attente générale, ils ne commirent aucune violence, ils ne pillèrent rien dans les campagnes; et lorsqu'ils passaient près des villes, ils criaient à haute voix qu'ils marchaient sur Rome, qu'ils n'étaient en guerre qu'avec les Romains, et qu'ils regardaient tous les autres peuples comme leurs amis. Pendant que les barbares avançaient avec cette précipitation, les tribuns militaires se mirent en marche avec leurs légions, qui n'étaient pas inférieures en nombre aux Gaulois; elles montaient à quarante mille hommes de pied : mais c'était pour la plupart de nouvelles troupes qui n'avaient jamais été exercées, et qui maniaient les armes pour la première fois. D'ailleurs les généraux négligèrent absolument les dieux ; ils ne songèrent ni à les apaiser par des sacrifices, ni à consulter les devins, devoir si essentiel dans un si grand péril, et sur le point de livrer bataille. Ce qui mit encore beaucoup de confusion dans l'armée, ce fut la multitude des chefs. Auparavant, et pour des guerres bien moins importantes, les Romains avaient souvent nommé un magistrat unique, qu'ils appellent dictateur. Ils savaient de quelle conséquence il est, dans des conjonctures périlleuses, de n'avoir qu'un même esprit, d'obéir à un seul chef revêtu d'un pouvoir suprême, et qui puisse contenir tout par son autorité. Mais rien ne leur fit plus de tort dans cette occasion que leur ingratitude envers Camille : elle avait montré aux généraux tout ce qu'ils avaient à craindre, s'ils ne voulaient pas flatter le peuple et lui complaire.

XXII. Les Romains s'avancèrent jusqu'à quatre-vingt-dix

stades[1] de la ville, et campèrent sur les bords du fleuve Allia, près de son embouchure dans le Tibre. Chargés avec vigueur par les barbares, ils se défendirent lâchement, et dans le désordre où était leur armée, elle fut bientôt mise en déroute. Dès le premier choc, les Gaulois poussèrent l'aile gauche jusque dans le fleuve, et en firent un grand carnage ; la droite, qui, pour éviter la première impétuosité des barbares, avait gagné les hauteurs, fut moins maltraitée ; le plus grand nombre se sauva dans Rome. Ceux de l'aile gauche qui purent s'échapper, quand les Gaulois furent las de carnage, s'enfuirent à Véies pendant la nuit, ne doutant pas que Rome ne fût perdue et tous ses habitants passés au fil de l'épée. Cette bataille fut donnée vers le solstice d'été et dans la pleine lune, le même jour que trois cents Romains, tous de la famille des Fabius, avaient été, longtemps auparavant, défaits et tués par les Toscans. Mais c'est ce dernier désastre qui a été appelé la journée d'Allia, du nom du fleuve près duquel il eut lieu.

XXIII. J'ai examiné ailleurs s'il y a des jours qui soient naturellement malheureux, ou si Héraclite a blâmé avec raison Hésiode d'avoir admis des jours heureux et des jours malheureux, et de n'avoir pas su que la nature en est constamment la même. Mais peut-être qu'il ne sera pas étranger à mon sujet d'en rapporter quelques exemples. Les Béotiens mettent au nombre de leurs jours heureux le 5 du mois hippodromion, appelé par les Athéniens hécatombéon[2]. Ils ont remporté ce jour-là deux victoires célèbres, qui donnèrent la liberté à la Grèce : celle de Leuctres, et, plus de deux cents ans auparavant, celle de Géraste, où ils défirent Lattamyas et les Thessaliens. Au contraire, les Perses ont été battus par les Grecs à Marathon, le 6 de boédromion[3], le 3 à Platée et à Mycale, et le 26 à Arbelles. Vers la pleine lune de ce mois, les Athéniens, commandés par Chabrias, remportèrent près

[1] Environ quatre lieues et demie.
[2] Juillet.
[3] Septembre, la troisième année de la 72e olympiade.

de Naxos une victoire navale; et le 20 du même mois, comme je l'ai dit dans mon *Traité sur les jours*, ils gagnèrent la bataille de Salamine. Le mois thargélion[1] a été souvent funeste aux barbares. Ce fut dans ce mois qu'Alexandre vainquit, près du Granique, les généraux du roi de Perse. Le 24 de ce mois, jour où, selon Éphore, Callisthène, Damaste et Phylarque, Troie avait été prise, Timoléon battit les Carthaginois en Sicile. D'un autre côté, le mois métagitnion, que les Béotiens appellent panémus, n'a pas été favorable aux Grecs: le 7, ils furent entièrement défaits à Cranon par Antipater, comme ils avaient été battus auparavant à Chéronée par Philippe. Le même jour du même mois et de la même année, les troupes grecques qu'Archidamus avait menées en Italie furent taillées en pièces par les barbares. Les Carthaginois évitent avec soin de rien entreprendre le 22 de ce mois, parce qu'il leur a presque toujours causé de grands malheurs. Je n'ignore pas cependant que ce fut vers le temps de la célébration des mystères qu'Alexandre ruina la ville de Thèbes, et que le 20 de boédromion, jour où se fait la procession mystérieuse de Bacchus, les Athéniens furent obligés de recevoir une garnison macédonienne. Les Romains ont eu aussi un même jour heureux et malheureux: celui où les Cimbres taillèrent en pièces leur armée commandée par Cépion, et où peu de temps après, sous la conduite de Lucullus, ils défirent Tigrane et les Arméniens. Le roi Attalus et Pompée moururent le même jour qu'ils étaient nés. Il serait facile de rapporter plusieurs exemples de jours alternativement heureux et malheureux pour les mêmes personnes. Mais depuis la défaite d'Allia les Romains regardent le jour où elle arriva comme malheureux dans tous les mois; et ce désastre ayant augmenté, comme il est ordinaire, leur crainte et leur superstition, ils ont ajouté dans chaque mois deux autres jours, qui sont aussi réputés malheureux. Mais j'ai traité cette matière plus à fond dans mes *Questions romaines*.

[1] Mai.

XXIV. Si les Gaulois, après cette victoire, s'étaient mis, sans perdre un instant, à la poursuite des fuyards, rien ne pouvait sauver Rome d'une ruine entière, ni ses habitants d'un massacre général : tant ceux qui s'y étaient sauvés de la bataille avaient jeté la terreur dans les esprits et rempli la ville de trouble et d'épouvante! Mais les barbares, qui ne connaissaient pas toute la grandeur de leur victoire, qui d'ailleurs, dans les premiers transports de leur joie, ne pensèrent qu'à faire bonne chère et à partager les dépouilles du camp des Romains, laissèrent à la populace qui s'enfuyait de la ville la facilité de se retirer, et à ceux qui restèrent le temps de reprendre courage et de pourvoir à leur défense. Abandonnant le reste de leur ville, ils ne s'occupèrent que de fortifier le Capitole; ils le remplirent de toutes sortes d'armes et de munitions, et y transportèrent, avant tout, les choses consacrées à la religion.

XXV. Les vestales en s'enfuyant de la ville emportèrent le feu de Vesta et les autres choses sacrées dont la garde leur était confiée. Quelques auteurs prétendent qu'elles n'ont d'autre soin que de garder le feu perpétuel dont Numa avait établi le culte, parce qu'il regardait le feu comme le principe de toutes choses. De tous les éléments, celui-ci, de sa nature, est le plus en mouvement. Toute génération est un mouvement ou du moins elle se fait avec mouvement; quand les autres substances matérielles perdent leur chaleur, elles tombent dans un état d'inertie peu différent de la mort; elles désirent l'action puissante du feu comme leur âme et leur vie; et dès qu'elles en ont éprouvé l'impression, elles se portent à faire une action ou à la recevoir. C'est pourquoi Numa, prince très-instruit et dont la grande sagesse a fait croire qu'il avait des entretiens fréquents avec les Muses, consacra le feu et ordonna qu'on l'entretînt perpétuellement, comme une image de cette puissance éternelle qui gouverne l'univers. D'autres disent que les Romains, à l'exemple des Grecs, conservent toujours le feu devant les choses saintes, comme un symbole de pureté; mais qu'il y a dans l'intérieur

du temple d'autres choses sacrées, que les vierges qu'ils appellent vestales ont seules la liberté de voir.

XXVI. C'est même un bruit commun, qu'on y conserve le Palladium qu'Énée transporta de Troie en Italie. D'autres racontent que Dardanus, après avoir bâti la ville de Troie, y consacra les dieux de Samothrace, qu'il avait apportés avec lui, et qu'il établit pour eux un culte particulier; qu'à la prise de Troie, Énée les enleva secrètement et les emporta en Italie. Ceux qui se croient mieux instruits disent qu'il y a dans ce temple deux tonneaux de médiocre grandeur, dont l'un est ouvert et vide, l'autre plein et fermé, que les vestales seules ont la liberté de voir. D'autres enfin assurent que ces derniers ont été induits en erreur sur ce que les vestales, dans cette occasion, renfermèrent la plupart des choses sacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrèrent sous le temple de Quirinus, dans un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui Doliola, du nom de ces tonneaux; elles prirent ensuite avec elles ce qu'il y avait de plus saint et de plus révéré dans les choses de la religion et s'enfuirent le long du Tibre. Dans le même temps, un plébéien, nommé Lucius Albinus, se retirait de Rome et emmenait sur un chariot sa femme, ses enfants encore en bas âge, avec les meubles les plus nécessaires. Dès qu'il aperçut ces vierges sacrées qui, portant dans leurs bras les choses saintes, marchaient seules, sans être aidées de personne et étaient déjà très-fatiguées, il fit descendre sa femme et ses enfants, ôta du chariot tous les meubles et y fit monter les vestales afin qu'elles pussent gagner quelqu'une des villes grecques. Cette piété d'Albinus, l'hommage qu'il rendit à la divinité dans une circonstance si périlleuse, m'ont paru dignes d'être transmis au souvenir des hommes. Tous les autres prêtres des dieux, tous les vieillards qui avaient eu les honneurs du consulat ou du triomphe, ne purent se résoudre à quitter Rome; ils se revêtirent de la plus belle de leurs robes sacrées, et, se dévouant en quelque sorte pour leur patrie, ils prononcèrent une prière solennelle, dont le souverain pontife Fabius leur

dicta la formule; et, ainsi habillés, ils allèrent s'asseoir dans la grande place sur leurs siéges d'ivoire, en attendant le sort que les dieux leur réservaient.

XXVII. Trois jours après la bataille, Brennus arriva devant Rome avec son armée. Quand il vit les portes et les murailles sans gardes, il soupçonna d'abord quelque ruse et craignit une embuscade, ne pouvant croire que les Romains eussent pris le parti désespéré d'abandonner leur ville. Lorsqu'il se fut assuré de la vérité, il entra par la porte Colline, et prit possession de Rome, un peu plus de trois cent soixante ans après sa fondation, si toutefois on peut croire qu'on ait conservé une connaissance exacte de ces temps anciens, lorsque l'on considère la confusion qui existait alors et qui a laissé tant d'incertitude sur des choses plus récentes. Cependant il se répandit aussitôt dans la Grèce un bruit sourd du malheur des Romains et de la prise de leur ville. Héraclide de Pont, qui n'était pas éloigné de ce temps-là, dit, dans son *Traité de l'âme*, qu'on reçut d'Occident la nouvelle qu'une armée venue des pays hyperboréens avait pris une ville grecque nommée Rome, située dans les contrées occidentales, près de la grande mer. Mais je ne m'étonne pas qu'Héraclide, auteur fabuleux et menteur, ait embelli le récit de cet événement, en mêlant à ce qu'il y a de vrai ces mots imposants d'hyperboréens et de grande mer. Aristote le philosophe dit formellement avoir su la prise de Rome par les Gaulois; mais il ajoute que celui qui la sauva s'appelait Lucius : or, Camille avait le prénom de Marcus, et non celui de Lucius; c'est que les Grecs n'en ont parlé que par conjectures.

XXVIII. Brennus, étant maître de Rome, fit environner le Capitole par un corps de troupes et conduisit le reste à la grande place. Là, à l'aspect de tous ces vieillards qui, assis avec leurs ornements, et dans un profond silence, restèrent immobiles à l'approche des ennemis, et qui, sans changer de visage ni de couleur, sans donner le moindre signe de crainte, se regardaient les uns les autres tranquillement ap-

puyés sur leurs bâtons, il fut saisi d'admiration. Un spectacle si extraordinaire frappa tellement les Gaulois, que, les regardant comme des êtres divins, ils n'osèrent pendant longtemps ni les approcher ni les toucher. Enfin l'un d'entre eux, s'étant hasardé d'approcher de Manius Papirius, lui passa doucement la main sur la barbe, qui était fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête, et le blessa; le barbare tire son épée et le tue. Alors les Gaulois se jettent sur les autres et les massacrent tous; ayant ensuite fait main basse sur ce qui s'offrit à eux, ils passèrent plusieurs jours à piller, à saccager la ville, et finirent par y mettre le feu et par la détruire. Irrités contre ceux qui étaient dans le Capitole, et qui, loin de se rendre aux sommations qui leur étaient faites, défendaient avec vigueur leurs retranchements et avaient même blessé plusieurs des ennemis, ils ruinèrent la ville et égorgèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

XXIX. Le siége du Capitole traînant en longueur, les Gaulois, qui commençaient à manquer de vivres, partagèrent leur armée : les uns restèrent pour continuer le blocus du Capitole; les autres se répandirent dans le pays pour fourrager et piller les bourgs des environs. Ils n'allaient pas tous ensemble, mais divisés par compagnies et par bandes; pleins de confiance en leurs victoires, ils marchaient sans ordre et dans une entière sécurité. La troupe la plus nombreuse et la mieux disciplinée se porta du côté de la ville d'Ardée, où Camille, depuis son exil, vivait en simple particulier, sans se mêler d'aucune affaire. Mais alors ayant conçu quelque espérance et roulant dans son esprit différentes pensées, il cherchait les moyens non de se dérober aux ennemis, mais de trouver une occasion favorable de les attaquer avec succès. Il voyait que les Ardéates, assez forts quant au nombre, étaient découragés par l'inexpérience et le défaut de cœur de leurs généraux. Il s'adressa donc aux jeunes gens et leur dit qu'il ne fallait pas attribuer à la valeur des Gaulois la défaite des Romains; que des hommes

qui n'avaient eu rien à faire pour vaincre ne pouvaient tirer vanité des malheurs amenés par de mauvais conseils; que la fortune seule avait tout fait; qu'il serait beau de courir des dangers pour repousser les barbares et se délivrer d'un ennemi qui ne se proposait d'autre but de la victoire que de détruire, comme le feu, tout ce qu'il aurait soumis; que s'ils voulaient prendre confiance et montrer du courage, il leur ménagerait une occasion de vaincre sans danger.

XXX. Comme il vit que les jeunes gens l'écoutaient volontiers, il alla trouver les magistrats et les sénateurs d'Ardée, qui goûtèrent aussi ses conseils. Alors ayant fait prendre les armes à tous ceux qui étaient en âge de les porter, et ne voulant pas que l'ennemi, qui se trouvait dans le voisinage, en fût averti, il les tint renfermés dans la ville. Les Gaulois, après avoir couru tout le pays, s'en retournaient chargés de butin; ils étaient campés dans la plaine sans précaution et avec beaucoup de négligence; la nuit les surprit pleins de vin, et bientôt il régna dans leur camp un profond silence. Camille, averti par ses espions, sort à la tête des Ardéates, traverse sans bruit tout l'intervalle qui le séparait des ennemis, et arrive à leur camp vers le milieu de la nuit. Là, il ordonne à ses troupes de jeter de grands cris, et aux trompettes de sonner de tous les côtés pour effrayer les barbares, que ce tumulte put à peine tirer du sommeil et de l'ivresse. Quelques-uns seulement, réveillés en sursaut, prirent les armes, et après une faible résistance ils périrent en combattant. Les autres, accablés de vin et de sommeil, furent presque tous égorgés avant d'avoir eu le temps de s'armer. Le petit nombre de ceux qui, à la faveur des ténèbres, s'échappèrent du camp et se dispersèrent dans la campagne furent enveloppés le lendemain matin par la cavalerie, qui les passa tous au fil de l'épée.

XXXI. La renommée ayant porté rapidement le bruit de cette victoire dans toutes les villes voisines, Camille vit accourir près de lui une foule de jeunes gens, et surtout ceux des Romains qui, retirés à Véies depuis la défaite d'Allia, y

déploraient le malheur de leur patrie : « Quel général, di- « saient-ils, la fortune a enlevé à Rome! Tandis que Camille « illustre par ses exploits la ville d'Ardée, celle qui vit naître « et qui a nourri ce grand homme est perdue sans res- « source. Nous-mêmes, faute d'un chef qui nous conduise, « renfermés dans une ville étrangère, nous restons dans « l'inaction, et nous trahissons l'Italie. Pourquoi n'envoyons- « nous pas demander aux Ardéates notre général, ou plutôt « pourquoi ne pas prendre les armes et aller nous-mêmes « nous joindre à lui? Pouvons-nous voir dans Camille un « banni? Nous-mêmes sommes-nous encore des citoyens, « quand il ne nous reste plus de patrie et que Rome est au « pouvoir des barbares? » Tous décidèrent unanimement de députer vers Camille, pour le prier de prendre le commandement. Il répondit qu'il ne l'accepterait qu'autant que le choix qu'ils faisaient de lui serait ratifié, conformément aux lois, par les citoyens renfermés dans le Capitole; que tant qu'ils y existeraient, il verrait en eux la patrie; qu'il se hâterait d'obéir à leurs ordres, mais qu'il n'agirait point sans les avoir reçus. On admira la modestie et la sagesse de Camille; mais l'embarras était de trouver quelqu'un qui portât cette nouvelle au Capitole; il paraissait même impossible d'y entrer, tant que les ennemis seraient maîtres de la ville.

XXXII. Il y avait parmi ces Romains un jeune homme d'une condition médiocre, mais passionné pour la gloire, nommé Pontius Cominius, qui s'offrit pour cette mission périlleuse. Il ne voulut pas se charger de lettres pour les Romains qui étaient dans le Capitole, afin que, s'il était pris, les ennemis ne pussent découvrir les desseins de Camille. Vêtu d'une méchante robe, sous laquelle il portait des écorces de liége, il part et marche sans crainte pendant tout le jour : arrivé près de Rome à l'entrée de la nuit, et ne pouvant passer le pont du Tibre, qui était gardé par les barbares, il entortille autour de sa tête le vêtement léger qui le couvrait, et se met à la nage; soutenu par le liége dont il s'est muni, il traverse ainsi le Tibre jusqu'au pied des murailles, et, évitant tou-

jours les endroits où les feux et le bruit l'avertissaient qu'on faisait bonne garde, il gagne la porte Carmentale, où régnait le plus grand silence. C'était aussi de ce côté du Capitole que la montée était la plus roide et le rocher qui l'environnait le plus escarpé; il le gravit sans être aperçu, et arrive, avec bien de la peine et bien des efforts, jusqu'aux premières gardes. Il les salue et se nomme. On le fait avancer, et il est conduit aux magistrats. Les sénateurs s'assemblent sur-le-champ, et Pontius leur annonce la victoire des Ardéates, qu'ils ignoraient; il leur apprend le choix que les soldats ont fait de Camille pour leur général, et les exhorte à lui en confirmer le titre, puisqu'il est le seul à qui les Romains du dehors veuillent obéir. Le sénat, après en avoir délibéré, nomme Camille dictateur et renvoie Pontius par le même chemin. Aussi heureux à son retour qu'à son premier voyage, il trompe encore la vigilance des ennemis et rapporte aux Romains du dehors le décret du sénat, qui leur causa la plus grande joie. Camille s'étant rendu auprès d'eux, y trouve vingt mille hommes armés; et ayant rassemblé un plus grand nombre d'alliés, il se dispose à aller contre les barbares. Nommé ainsi dictateur pour la seconde fois, il se rend tout de suite à Véies, et s'étant mis à la tête des soldats romains, renforcés du corps plus nombreux des alliés, il marche à l'ennemi.

XXXIII. Cependant, à Rome, quelques-uns des barbares étant passés par hasard près du chemin que Pontius avait pris pour monter au Capitole, remarquèrent en plusieurs endroits les traces de ses pieds et de ses mains. Comme en grimpant il s'était accroché à tout ce qu'il avait pu saisir, ils virent le long des rochers les herbes couchées et la terre éboulée de différents côtés. Ils allèrent sur-le-champ en faire leur rapport au roi, qui, s'étant lui-même transporté sur les lieux et les ayant considérés avec beaucoup d'attention, ne dit rien pour le moment; mais le soir il assembla ceux de ses soldats qu'il connaissait les plus légers et les plus adroits à gravir les rochers : « Les ennemis, leur dit-il, nous

« montrent eux-mêmes le chemin qui mène jusqu'à eux, et « qui nous était inconnu ; ils nous font voir qu'il n'est ni im- « praticable ni inaccessible. Quelle honte pour nous, si, « ayant en main un tel commencement, nous désespérions « de la fin ! si nous abandonnions cette citadelle comme im- « prenable, tandis que les ennemis nous enseignent par où « elle peut être prise ! Où un seul homme a passé facilement, « plusieurs y monteront l'un après l'autre, avec d'autant « moins de peine qu'ils pourront s'aider et se soutenir mu- « tuellement. Au reste, des dons et des honneurs propor- « tionnés aux dangers attendent ceux qui, dans cette occa- « sion, auront signalé leur courage. » Les Gaulois, animés par le discours de leur roi, promirent d'y monter hardiment. Vers le milieu de la nuit, ils commencent, plusieurs à la file, de grimper en silence en s'accrochant aux rochers que leur roideur rendait difficiles à gravir, mais qu'ils trouvèrent plus accessibles qu'ils ne l'avaient imaginé. Les premiers avaient déjà gagné le sommet de la montagne, et, se mettant en ordre à mesure qu'ils arrivaient, ils étaient sur le point de se rendre maîtres des retranchements et de surprendre les gardes endormis, car aucun homme ni aucun chien ne les avait entendus.

XXXIV. Heureusement qu'on entretenait dans le Capitole, près du temple de Junon, les oies sacrées, qui avaient ordinairement une nourriture abondante, mais qui, depuis qu'on avait à peine assez de vivres pour les hommes, étaient fort négligées et mangeaient peu. Cet animal a l'ouïe très-fine et s'effraye au moindre bruit. Celles-ci, que la faim tenait plus éveillées et rendait plus susceptibles d'effroi, sentirent bientôt l'approche des Gaulois ; et, courant à eux avec de grands cris, elles réveillèrent tous les Romains. Les barbares, de leur côté, se voyant découverts, ne craignirent plus de faire du bruit et allèrent aux assiégés en jetant des cris affreux. Ceux-ci, saisissant à la hâte les premières armes qu'ils trouvent sous la main, se défendent suivant que la circonstance le leur permet. Le premier qui fit tête aux barbares fut Man-

lius, homme consulaire, d'une grande force de corps et d'un courage plus grand encore. Il eut affaire à deux ennemis à la fois, dont l'un levait déjà la hache pour le frapper, lorsque Manlius, le prévenant, lui abat la main d'un coup d'épée; en même temps il heurte l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renverse dans le précipice. Alors faisant ferme sur la muraille avec ceux qui étaient autour de lui, il repousse les autres barbares qui n'étaient pas en grand nombre, et dont les actions ne répondirent pas à l'audace de leur entreprise. Le lendemain à la pointe du jour, les Romains échappés ainsi à un si grand danger précipitèrent du haut du rocher dans le camp ennemi le capitaine qui commandait la garde la nuit précédente, et décernèrent à Manlius, pour prix de sa victoire, une récompense plus honorable qu'utile : ils lui donnèrent chacun ce qu'ils recevaient de vivres pour un jour, une demi-livre de froment du pays, et le quart d'une cotyle grecque de vin.

XXXV. Cet échec découragea les Gaulois : les vivres devenaient rares dans leur camp; et la peur qu'ils avaient de Camille les empêchait d'aller au fourrage. La maladie s'était mise dans leur armée; campés au milieu de monceaux de morts et sur les ruines des maisons brûlées, environnés d'amas de cendres qui, échauffées par le soleil et dispersées par le vent, portaient au loin des vapeurs dont la sécheresse et l'âcreté corrompaient l'air, ils respiraient un poison mortel. Ce qui augmenta encore la contagion, ce fut le changement dans leur manière de vivre. Accoutumés à des pays couverts et ombragés, où ils trouvaient partout des retraites agréables contre les ardeurs de l'été, ils étaient venus dans des lieux bas et malsains, surtout en automne[1]. A cette dif-

[1] Le séjour de Rome fut toujours très-malsain dans l'automne. Horace se plaignait des maladies que le vent du midi y causait pendant cette saison, au profit de la cruelle Libitine.

Nec plumbeus Auster
Autumnusque gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.
(*Satir.*, II. VI. 18 et 19.)

Libitine était la déesse qui présidait aux enterrements. *Voyez* ce que Plutarque en a dit dans la *Vie de Numa*, c. XV.

férence de climat si nuisible se joignait encore la longueur du siége, qui, depuis plus de six mois, les tenait presque immobiles au pied du Capitole. Toutes ces causes firent éclore dans leur camp une épidémie si violente, que le grand nombre des morts ne permettait plus de les enterrer. La situation critique des Gaulois ne rendait pas meilleure celle des assiégés. La famine les pressait de plus en plus; et l'ignorance où ils étaient de ce que faisait Camille les jetait dans le découragement. Personne ne pouvait leur en apporter des nouvelles, parce que les barbares avaient redoublé de surveillance.

XXXVI. Dans un état de choses également fâcheux pour les deux partis, il se fit d'abord quelques propositions d'accommodement, par le moyen des gardes avancées, qui conféraient ensemble. Ensuite, du consentement de ceux qui commandaient dans le Capitole, Sulpicius, l'un des tribuns militaires, s'aboucha avec Brennus. Ils convinrent que les Romains payeraient mille livres pesant d'or; et que les Gaulois dès qu'ils les auraient reçues sortiraient de Rome et de tout son territoire. Les serments faits de part et d'autre à ces conditions, et l'or apporté, les Gaulois trompèrent d'abord secrètement en se servant de faux poids; et ensuite ouvertement, en faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains ayant voulu s'en plaindre, Brennus, pour ajouter à cette infidélité l'insulte et la raillerie, détache son épée, et la met par-dessus les poids avec le baudrier. Sulpicius lui ayant demandé ce que cela voulait dire : « Eh ! quelle autre « chose, lui répondit Brennus, sinon malheur aux vaincus ! » Ce mot a passé depuis en proverbe. Parmi les Romains, les uns, indignés de cette perfidie, voulaient reprendre l'or et s'en retourner au Capitole pour y soutenir encore le siége; les autres conseillaient de dissimuler cette injure et de ne pas mettre la honte à donner plus qu'on n'avait promis, mais à être forcés de donner, nécessité humiliante dont les circonstances leur faisaient une loi.

XXXVII. Pendant qu'ils disputaient entre eux et avec les

barbares, Camille, à la tête de son armée, était aux portes de Rome, où il apprit ce qui venait de se passer. Aussitôt il ordonne au gros de ses troupes de suivre au petit pas et en bon ordre; et lui-même, avec l'élite de ses soldats, ayant hâté sa marche, il arrive auprès des Romains, qui à son aspect se séparent et le reçoivent comme leur dictateur, avec les marques d'un grand respect et dans un profond silence. Camille, prenant l'or que l'on pesait, le donne à ses licteurs, et commande aux Gaulois de prendre leurs poids avec leurs balances, et de se retirer. « La coutume des Romains, ajoute-« t-il, est de racheter leur patrie avec le fer, et non pas avec « l'or. » Brennus, frémissant de colère, s'écrie que c'est une injustice et une infraction au traité : « Ce traité, lui dit Ca-« mille, n'a pas été conclu légitimement, et les conventions « que vous avez faites sont nulles. J'ai été nommé dictateur ; « et, d'après nos lois, cette nomination ayant suspendu toute « autorité, vous avez traité avec des gens qui n'avaient aucun « pouvoir. C'est donc à moi que vous devez exposer main-« tenant vos demandes; je viens avec l'autorité que la loi « me donne, et je suis le maître ou de vous pardonner, si « vous avez recours aux prières, ou de vous punir comme « des coupables, si vous ne témoignez aucun repentir. »

XXXVIII. Brennus, furieux de ce discours, commande à ses soldats de prendre les armes; les Romains en font autant de leur côté. Déjà les deux partis en étaient venus aux mains, et se chargeaient pêle-mêle avec une confusion inévitable au milieu de vastes ruines, dans des rues étroites et des lieux serrés, où il était impossible de se former en bataille. Brennus, reprenant bientôt son sang-froid, ramène ses troupes dans son camp avec peu de perte; et l'ayant levé la nuit même, il fait partir de Rome toute son armée, et va camper à soixante stades[1], près du chemin de Gabies. Dès la pointe du jour, Camille, revêtu d'armes éclatantes, et suivi de ses Romains, à qui il inspirait la plus grande confiance, se pré-

[1] Trois lieues.

sente à l'ennemi. Là, il s'engage un combat aussi long que terrible, qui finit par la déroute des Gaulois : les Romains en font un grand carnage, et se rendent maîtres de leur camp. De ceux qui prirent la fuite, quelques-uns furent tués par les troupes ennemies qui se mirent à leur poursuite ; la plupart s'étant dispersés dans la campagne furent massacrés par les habitants des bourgs et des villes voisines, qui coururent sur eux. C'est ainsi que Rome, après avoir été prise d'une manière si surprenante, fut sauvée d'une manière plus surprenante encore. Elle était restée sept mois entiers au pouvoir des barbares ; ils y étaient entrés peu de jours après les ides de juillet, et ils en furent chassés vers les ides de février.

XXXIX. Camille rentra triomphant dans Rome, triomphe bien dû à un général qui avait arraché sa patrie des mains des ennemis, et qui ramenait Rome dans Rome même. En effet, les citoyens qui en étaient sortis avec leurs femmes et leurs enfants y rentraient à la suite du triomphateur ; et ceux qui, assiégés dans le Capitole, s'étaient vus sur le point de mourir de faim, allaient au-devant d'eux. Ils s'embrassaient les uns les autres, ils versaient des larmes de joie, et osaient à peine croire à un bonheur si inespéré. Les prêtres des dieux et les ministres des temples, portant les choses sacrées qu'ils avaient ou enterrées avant de prendre la fuite, ou emportées avec eux, offraient aux Romains le spectacle le plus touchant, et qu'ils avaient le plus désiré ; ils éprouvaient autant de plaisir que si les dieux eux-mêmes fussent rentrés dans Rome pour la seconde fois. Camille, après avoir offert des sacrifices et purifié la ville, avec les cérémonies dont les hommes versés dans la connaissance des rites religieux lui dictaient les formules, rétablit les anciens temples et en bâtit un nouveau au dieu Aïus Locutius, au lieu même où Marcus Céditius avait entendu la nuit cette voix divine qui lui annonçait l'arrivée des barbares. Ce ne fut pas sans peine et sans fatigue que l'on retrouva les emplacements des anciens temples ; pour y parvenir, il ne fallut pas moins, que la

constance de Camille et les recherches laborieuses des prêtres.

XL. Mais quand il fut question de rebâtir la ville, qui était entièrement détruite, le découragement s'empara de tous les esprits. Comme les citoyens manquaient de toutes les choses nécessaires pour cette entreprise, ils différaient de jour en jour à commencer l'ouvrage. Après tous les maux qu'ils venaient d'éprouver, sans force et sans moyens, ils avaient bien plus besoin de prendre du repos que de se fatiguer et s'épuiser encore par ce nouveau travail. Ils recommencèrent donc à tourner insensiblement leurs pensées vers la ville de Véies, qui subsistait tout entière et était pourvue de tout en abondance; par là ils fournirent à leurs démagogues, accoutumés à les flatter, une nouvelle occasion de les haranguer et de tenir contre Camille les propos les plus séditieux. A les entendre, c'était pour son ambition et pour sa gloire personnelle qu'il leur enviait le séjour d'une ville toute prête à les recevoir, et qu'il les forçait d'habiter des ruines, de relever de vastes monceaux de cendres, afin d'être appelé non-seulement le chef et le général des Romains, mais encore le fondateur de Rome, et d'enlever ce titre à Romulus. Le sénat, qui craignait une sédition, dérogeant à l'usage où avaient été jusqu'alors tous les dictateurs de ne pas rester en charge plus de six mois, s'opposa au désir qu'avait Camille de se démettre de la dictature, et ne voulut pas qu'il la quittât avant la fin de l'année. Cependent les sénateurs travaillaient à adoucir et à consoler les citoyens, à les ramener par la persuasion et par les caresses. Ils leur montraient les monuments et les tombeaux de leurs ancêtres ; ils leur rappelaient ces temples et ces lieux saints que Romulus, que Numa, que tous les autres rois avaient consacrés, et dont ils leur avaient transmis le dépôt. Mais, entre les divers objets de leur culte religieux, ils leur représentaient surtout cette tête humaine qu'on avait trouvée encore toute fraîche en creusant les fondements du Capitole, et qui promettait, de la part des destins, à la ville qui serait bâtie dans ce lieu-là, d'être un jour la capitale de toute l'Italie. Ils leur

parlaient aussi de ce feu sacré qui, après la guerre, avait été rallumé par les vestales, et qu'ils allaient laisser éteindre une seconde fois, s'ils abandonnaient une ville qu'ils auraient la honte ou de voir habitée par un peuple étranger, ou demeurer déserte et servir de pâturage aux troupeaux. Telles étaient les représentations touchantes qu'ils adressaient au peuple en public et en particulier; mais de leur côté ils étaient vivement émus par les gémissements de ce peuple, qui déplorait son indigence, qui les conjurait de ne pas exiger que, dans l'état de dénûment et de pauvreté où l'avait réduit le naufrage dont il venait d'échapper, il relevât les ruines d'une ville détruite, tandis qu'il en avait une autre toute prête à habiter.

XLI. Camille fut d'avis d'assembler de nouveau le sénat; il y parla lui-même longtemps pour l'intérêt de la patrie; et tous les sénateurs qui voulurent parler furent aussi écoutés. Enfin, quand il fallut prendre les avis, il commença par Lucius Lucrétius, qui, en qualité de prince du sénat, le donnait toujours le premier; et il dit aux autres d'opiner après lui chacun à son rang. Il se fit un grand silence; et Lucrétius prenait la parole, lorsque le centurion qui relevait la garde du jour, passant par hasard avec sa troupe devant le lieu du conseil, cria d'une voix forte à son premier enseigne de s'arrêter et de planter là son étendard; que c'était la meilleure place qu'ils pussent choisir. Cette parole, si analogue à la circonstance, à la matière qui était en délibération, et à l'incertitude où étaient tous les esprits, n'eut pas été plutôt prononcée, que Lucrétius, après avoir adoré les dieux, dit qu'il conformait son opinion à l'oracle qu'il venait d'entendre. Tous les autres sénateurs suivirent son avis; et aussitôt il se fit dans le peuple un changement si merveilleux, que, s'exhortant et s'animant les uns les autres à commencer l'ouvrage, sans attendre qu'on marquât les divisions des rues, ni qu'on donnât un ordre d'alignement, chacun se mit à bâtir dans l'endroit qu'il trouva le plus tôt prêt ou qui lui parut le plus agréable.

XLII. On y mit tant d'ardeur et de précipitation, qu'il ne fut gardé aucun ordre dans la distribution des rues et l'assiette des édifices. Aussi dit-on que la ville fut reconstruite dans l'espace d'un an, depuis les murailles jusqu'aux dernières maisons des particuliers. Ceux que Camille avait chargés de chercher, au milieu de ce chaos, les emplacements qu'occupaient les lieux sacrés, et d'en déterminer les bornes, après avoir fait le tour du Palatium et être arrivés à la chapelle de Mars, la trouvèrent, comme toutes les autres, brûlée et détruite par les barbares. En fouillant et nettoyant la place, ils découvrirent, sous un monceau de cendres, le bâton augural de Romulus. Ce bâton est recourbé par un des bouts, et s'appelle *lituus*. Quand les augures se sont assis pour observer le vol des oiseaux, il leur sert à marquer les régions du ciel. Romulus, fort instruit dans la divination, l'employait à cet usage. Lorsque ce prince eut disparu, les prêtres prirent le lituus, et le gardèrent religieusement comme une des choses sacrées qu'il n'était pas permis de toucher. L'ayant retrouvé alors sans qu'il eût été endommagé par le feu qui avait consumé tout le reste, ils en eurent une grande joie et en conçurent d'heureuses espérances; ils le regardèrent comme un signe qui présageait à Rome une durée éternelle.

XLIII. Ils n'étaient pas encore à la fin de leurs travaux, qu'il survint une nouvelle guerre. Les Èques, les Volsques et les Latins entrèrent en armes sur le territoire de Rome, et les Toscans assiégèrent Sutrium, ville alliée des Romains. Les tribuns militaires qui commandaient l'armée, et qui avaient placé leur camp près du mont Marcius, y étaient assiégés par les Latins; et, se voyant en danger d'y être forcés, ils envoyèrent à Rome demander du secours. Camille fut nommé dictateur pour la troisième fois. Des deux récits différents qu'on fait sur cette guerre, je commence par celui qui tient du fabuleux. On raconte que les Latins, soit qu'ils cherchassent un prétexte de rompre avec les Romains, soit qu'ils voulussent, comme anciennement, s'unir avec eux par de nouveaux mariages, leur envoyèrent demander leurs filles pour les

épouser. Les Romains ne savaient quel parti prendre; commençant à peine à respirer et à se rétablir de leurs pertes, ils redoutaient la guerre; d'un autre côté, ils soupçonnaient que la demande des Latins n'avait d'autre motif que d'avoir des otages dans leurs filles, et qu'ils couvraient leurs mauvais desseins du nom spécieux de mariage. Dans cette perplexité, une esclave nommée Tutola, d'autres disent Philotis, conseilla aux tribuns militaires de l'envoyer au camp des Latins, avec les plus jeunes et les plus belles de leurs esclaves, habillées comme des filles de condition libre, et de se reposer sur elle du reste. Les magistrats, ayant approuvé ce conseil, choisirent le nombre d'esclaves qu'elle crut nécessaire, les habillèrent avec magnificence, et les envoyèrent au camp des Latins, qui n'était pas éloigné de la ville. Pendant la nuit ces filles ôtèrent les épées des ennemis, et Tutola ou Philotis, étant montée sur un figuier sauvage, étendit derrière elle une couverture, et éleva du côté de Rome un flambeau allumé, signal dont elle était convenue avec les magistrats, à l'insu de tous les autres citoyens; ce qui fit que les soldats, pressés par leurs officiers, sortirent de la ville en désordre, s'appelant les uns les autres, et qu'ils eurent bien de la peine à se mettre en bataille.

XLIV. Ils tombèrent sur les retranchements des ennemis, qui ne s'y attendaient pas; et les ayant surpris dans le sommeil, ils s'emparèrent du camp, et y firent un grand carnage. Cet événement arriva le jour des nones de juillet, appelé alors quintilis; et ce jour-là on célèbre encore à Rome, en mémoire de cette action, une fête dans laquelle les citoyens, sortant d'abord en foule et avec confusion de la ville, prononcent à haute voix plusieurs noms romains des plus ordinaires, tels que Caïus, Marcus, Lucius, et d'autres semblables. Ils imitent par là cette sortie précipitée que firent alors les soldats en s'appelant ainsi les uns les autres. Ensuite, des esclaves très-parées se promènent dans la ville en folâtrant, en lançant des brocards sur tous ceux qu'elles rencontrent. Elles livrent entre elles une sorte de combat, pour marquer

la part qu'elles eurent à celui de leurs maîtres contre les Latins. Enfin on les fait asseoir sous des branchages de figuier, et on leur donne un grand repas. Ce jour s'appelle les nones Caprotines; nom qui vient, à ce qu'on croit, de celui du figuier sauvage d'où l'esclave Philotis éleva le flambeau allumé qui servit de signal aux Romains; car en leur langue le figuier sauvage se dit *caprificus*. D'autres prétendent que ce qui se fait et se dit à cette fête est relatif à la disparition de Romulus, qui eut lieu ce jour-là, lorsque, ce prince étant hors de la ville, il s'éleva tout à coup un violent orage, accompagné d'une obscurité profonde. Il y en a qui disent que ce fut pendant une éclipse de soleil; et que ce jour a été appelé les nones Caprotines, du mot *capra*, nom latin de la chèvre, parce que Romulus disparut pendant qu'il tenait une assemblée du peuple près du marais de la Chèvre, comme je l'ai dit dans sa Vie.

XLV. L'autre récit, adopté par le plus grand nombre des historiens, porte que Camille, nommé dictateur pour la troisième fois, ayant appris que l'armée que commandaient les tribuns militaires était assiégée dans son camp par les Latins et les Volsques, fut obligé de faire prendre les armes aux citoyens qui n'étaient plus en âge de servir. Il tourna, par un léger circuit, le mont Marcius, alla placer son camp derrière les ennemis sans en être aperçu, et fit allumer de grands feux pour avertir les Romains de son arrivée. Reprenant courage à cette vue, ils résolurent de faire une sortie et d'aller attaquer l'ennemi. Mais les Latins et les Volsques, se voyant entre deux armées, se tinrent renfermés dans leur camp, et le fortifièrent de tous les côtés avec de bonnes palissades, qu'ils garnirent d'une grande quantité d'arbres; dans cette position, ils résolurent d'attendre de nouvelles troupes de leur pays et le secours des Toscans. Camille, qui pénétra leur dessein, et qui craignait de se voir enveloppé à son tour, se hâta de les prévenir. Il avait observé que tous les matins il s'élevait un grand vent du côté des montagnes; la nature des retranchements de l'ennemi, construits entièrement en bois,

lui suggère l'idée de faire préparer une ample provision de torches ; et, dès que le jour a paru, il met son armée sur pied. Il ordonne à un corps de troupes d'aller, du côté opposé au sien, assaillir l'ennemi à coups de traits, en jetant de grands cris ; pour lui, il se poste, avec ceux qui doivent lancer les feux, à l'endroit d'où le vent avait coutume de souffler, et attend le moment favorable. Déjà l'attaque était commencée de l'autre côté, lorsqu'au lever du soleil, le vent s'étant mis à souffler avec violence, Camille donna le signal aux siens, qui firent pleuvoir dans les retranchements une grêle de traits enflammés. Le feu ayant pris aisément à ces pieux serrés les uns contre les autres et garnis de grands arbres, l'incendie se communiqua rapidement à toute l'enceinte. Comme les Latins n'avaient à leur disposition rien qui pût l'éteindre ou en arrêter les progrès, et que tout leur camp était déjà en proie aux flammes, ils se serrèrent d'abord dans un espace étroit ; mais forcés bientôt d'en sortir, ils tombèrent entre les mains de leurs ennemis, qui étaient rangés en bataille devant les retranchements. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre ; ceux qui restèrent dans le camp furent presque tous consumés par les flammes : enfin les Romains éteignirent le feu pour piller.

XLVI. Camille, laissant à son fils Lucius la garde des prisonniers et du butin, entre aussitôt sur les terres des ennemis, prend la ville des Èques, force les Volsques de se rendre ; et ignorant le malheur de Sutrium, qu'il croyait toujours assiégée par les Toscans et seulement en danger d'être prise, il marche en diligence à son secours. Mais les Sutriens venaient de rendre la ville aux ennemis, qui les avaient renvoyés avec un seul vêtement. Réduits à la dernière misère, ils furent rencontrés par Camille, eux, leurs femmes et leurs enfants, qui tous déploraient leur infortune. Camille fut vivement touché de leur état ; et voyant que les Romains, attendris jusqu'aux larmes par les prières des Sutriens, ne pouvaient contenir leur indignation, il résolut de ne pas différer d'un instant la vengeance, et de les mener le jour

même à Sutrium. Il jugea que des troupes qui venaient de prendre une ville si riche et si puissante, où elles n'avaient pas laissé un seul ennemi, et qui n'en attendaient pas de dehors, n'auraient songé qu'à se divertir, et ne seraient pas sur leurs gardes. Sa conjecture se trouva vraie : non-seulement il traversa sans être aperçu le territoire de Sutrium, mais il arriva aux portes de la ville, et se saisit des murailles avant que les Toscans fussent informés de sa marche. Ils n'avaient mis nulle part de sentinelles; répandus dans les maisons, ils ne pensaient qu'à se réjouir et à faire bonne chère. Lorsqu'ils reconnurent que les ennemis étaient maîtres de la ville, le vin et la viande dont ils étaient gorgés leur ôtant jusqu'à la pensée de prendre la fuite, ils se laissèrent honteusement égorger ou se livrèrent sans défense à l'ennemi. C'est ainsi que Sutrium fut prise deux fois dans un jour : ceux qui venaient de s'en rendre maîtres la laissèrent reprendre, et ceux qui l'avaient perdue la recouvrèrent par l'habileté de Camille. Le triomphe qu'il obtint pour cette victoire ne lui acquit pas moins d'estime et de gloire que les deux premiers. Ceux d'entre les citoyens qui lui portaient le plus d'envie, et qui voulaient attribuer ses succès à la fortune plutôt qu'à sa valeur, furent forcés de faire honneur de ces derniers exploits à sa prudence et à son activité.

XLVII. Le plus déclaré de ses envieux et de ses rivaux était Marcus Manlius, celui qui avait repoussé le premier les Gaulois lorsqu'ils avaient escaladé le Capitole, et qui pour cela avait eu le surnom de *Capitolinus*. Il voulait être le premier entre ses concitoyens; et ne pouvant parvenir par des voies honnêtes à surpasser la gloire de Camille, il prit la route ordinaire de tous ceux qui aspirent à la tyrannie : il travailla à s'attacher la multitude, et surtout les citoyens perdus de dettes. Il prenait leur parti contre leurs créanciers, les défendait dans les tribunaux, et les arrachait même de force à ceux qui, en vertu de la loi, les emmenaient pour être esclaves. Par là il se vit bientôt entouré d'une foule d'indigents qui, par leur audace et par le trouble qu'ils exci-

taient dans les assemblées, se faisaient craindre des principaux citoyens. Dans cette conjoncture, on nomma dictateur Quintus Capitolinus, qui sur-le-champ fit emprisonner Manlius. Le peuple prit le deuil, ce qu'il ne faisait jamais que dans les grandes calamités publiques; et le sénat, qui craignait une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Mais, loin qu'il sortît meilleur de sa prison, il n'en souleva le peuple qu'avec plus d'insolence et remplit la ville de confusion et de trouble.

XLVIII. Camille ayant été élevé à la qualité de tribun militaire, Manlius fut de nouveau traduit en justice : mais la vue du Capitole nuisait à ses accusateurs ; on voyait de la place l'endroit où il avait combattu la nuit contre les Gaulois; lui-même, tendant les mains vers la citadelle, et, les yeux baignés de larmes, rappelant aux Romains les combats qu'il avait soutenus, il excitait si fort la pitié, que les juges, embarrassés, remirent plusieurs fois la cause. Ils ne voulaient pas l'absoudre contre les preuves les plus évidentes de son crime; et ils ne pouvaient le juger selon la rigueur des lois, quand la vue du Capitole leur remettait sans cesse devant les yeux la grandeur de ses exploits. Camille, s'étant aperçu de cette impression, fit transporter le tribunal hors de la ville, dans le bois Pétilien, d'où l'on ne voyait pas le Capitole. Alors les accusateurs ayant repris tous les chefs qu'ils avaient déjà produits, les juges, qui n'avaient plus sous les yeux le théâtre des exploits de Manlius, laissèrent agir l'indignation que leur causait le souvenir de ses crimes. Il fut condamné à mort, conduit au Capitole, et précipité du haut de ce rocher, qui fut le monument de sa déplorable destinée, comme il l'avait été de ses plus glorieux exploits. Les Romains, ayant démoli sa maison, y bâtirent un temple à la déesse Moneta, et défendirent, par un décret, qu'aucun patricien n'habitât à l'avenir sur le Capitole.

XLIX. Camille, appelé pour la sixième fois au tribunat militaire, refusait cette charge, à cause de son âge avancé; peut-être aussi parce qu'après tant de succès et de gloire, il

craignait l'envie ou un revers de fortune. La cause la plus apparente de son refus était sa mauvaise santé, car il venait de tomber malade ; mais le peuple ne reçut pas son excuse ; il se mit à crier qu'on ne lui demandait pas de combattre à pied ou à cheval, qu'on voulait seulement ses conseils pour la conduite de la guerre. Il fut donc obligé de prendre avec Lucius Furius, un de ses collègues, le commandement des troupes et de les mener à l'ennemi. Les Prénestins et les Volsques ravageaient, avec une armée nombreuse, les terres des alliés des Romains ; Camille se mit en marche, et alla camper fort près des ennemis. Son intention était de traîner l'affaire en longueur, afin que s'il fallait en venir à une bataille il eût le temps de se rétablir et d'être en état de combattre ; mais Lucius son collègue, emporté par le désir de la gloire, brûlait d'impatience d'en venir aux mains, et communiquait la même ardeur aux capitaines et aux centurions. Camille, qui craignait qu'on ne le soupçonnât d'avoir envié à ces jeunes officiers une occasion de se distinguer et d'acquérir de la gloire, permit à Lucius, quoiqu'à regret, de livrer bataille; pour lui, retenu par sa maladie, il resta dans le camp avec quelques troupes.

L. Lucius, qui chargea témérairement les ennemis, fut bientôt repoussé. Camille, voyant les Romains prendre la fuite, ne peut se contenir; et avec ce qu'il avait de troupes il court au-devant des fuyards à la porte du camp, passe au travers d'eux, et tombe sur les ennemis qui les poursuivaient. Alors ceux des Romains qui étaient déjà rentrés dans le camp reviennent sur leurs pas pour suivre Camille ; tandis que ceux qui s'y réfugiaient, se ralliant autour de lui, se mettent en bataille et s'exhortent mutuellement à ne pas abandonner leur général. Il arrête la poursuite des ennemis, et le lendemain, ayant rangé son armée en bataille, il les charge, les met en fuite; et étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fait un grand carnage. Là il apprend que la ville de Satria a été prise par les Toscans, et que ses habitants, qui tous étaient Romains, ont été passés au fil de l'épée.

Alors, renvoyant à Rome son corps d'infanterie, il prend l'élite de ses troupes légères et marche contre les Toscans, qui occupaient Satria; il les défait, en tue une grande partie, et chasse les autres de la ville. Il revint à Rome chargé de butin, et prouva par son exemple que les peuples les plus sages sont ceux qui, sans s'effrayer du grand âge et de l'état faible d'un général dont ils connaissent l'expérience et le courage, le préfèrent tout malade qu'il est, et malgré sa répugnance, à ceux qui sont dans la fleur de l'âge et qui sollicitent avec ardeur le commandement.

LI. Aussi les Romains, informés de la révolte des Tusculans, chargèrent-ils encore Camille de cette expédition, en lui laissant le choix de celui de ses cinq collègues qu'il voudrait prendre avec lui. Chacun d'eux demandait avec instance d'être préféré; mais, contre l'attente de tout le monde, il laissa tous les autres pour choisir ce même Lucius Furius qui, peu de temps auparavant, et contre son avis, avait livré témérairement la bataille et l'avait perdue. Sans doute cette préférence avait pour motif de lui fournir une occasion de réparer son malheur et d'effacer la honte de sa défaite. Les Tusculans, instruits de la marche de Camille, usèrent d'adresse pour réparer leur faute; ils remplirent la campagne de laboureurs et de bergers, qui, comme en pleine paix, cultivaient la terre et faisaient paître leurs troupeaux; ils tinrent les portes de la ville ouvertes, et envoyèrent leurs enfants aux écoles comme à l'ordinaire. On voyait tous les artisans travailler tranquillement dans leurs ateliers, les bourgeois se promener en robe sur la place publique [1], et les magistrats, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre et à se reprocher, se donner tous les mouvements nécessaires pour faire

[1] La robe ou la toge était l'habit des Romains pendant la paix, comme le sagum était l'habit militaire. Les Tusculans voulaient donc marquer par là qu'ils étaient en pleine paix. Tite-Live, VI, c. XXV, dit qu'ils sortirent de la ville dans ce costume, pour aller au-devant de Camille, et qu'ils firent porter, soit de la ville, soit des champs, des provisions dans le camp romain. Il nous apprend aussi que c'était par des prisonniers tusculans faits sur l'armée des Volsques, et que Camille conduisit à Rome, qu'on avait été instruit de la révolte des premiers.

préparer des logements aux Romains. Ces témoignages de soumission n'ôtèrent pas à Camille la certitude qu'il avait de leurs projets de révolte; mais, touché de ces marques de repentir qui en étaient un désaveu, il leur ordonna d'aller trouver le sénat, pour prévenir les effets de son ressentiment. Il appuya même leurs prières, et contribua beaucoup non-seulement à les faire absoudre, mais encore à leur procurer le droit de bourgeoisie à Rome. Telles furent les actions les plus éclatantes de son sixième tribunat.

LII. Quelque temps après, Licinius Stolon excita dans Rome une sédition violente. Le peuple, s'étant soulevé contre le sénat, voulait le forcer à prendre parmi les plébéiens un des consuls qu'on devait élire, au lieu de nommer deux patriciens. Les tribuns du peuple furent d'abord élus; mais le peuple empêcha qu'on ne continuât les comices pour la nomination des consuls, et la ville, faute de magistrats, allait être exposée aux plus grands troubles. Le sénat nomma donc Camille dictateur pour la quatrième fois; c'était contre le gré du peuple, et lui-même n'accepta cette charge qu'avec peine. Il ne voulait pas avoir à lutter contre des hommes qui, après tant de batailles gagnées, étaient en droit de lui dire qu'il avait obtenu avec eux à la guerre bien plus de succès qu'il n'en avait eu avec les patriciens dans le gouvernement de la république. Il sentait d'ailleurs que ces derniers ne l'avaient élu que par envie, afin que s'il avait l'avantage il tînt le peuple sous l'oppression; ou que s'il avait le dessous il fût lui-même opprimé. Pour tenter néanmoins un remède aux maux présents, prévenu du jour où les tribuns du peuple se proposaient de faire passer leur loi, il fit publier pour ce jour même une levée de troupes, et appela le peuple de la place au champ de Mars, en menaçant de fortes amendes ceux qui n'auraient pas obéi. Les tribuns de leur côté, opposant menaces à menaces, juraient que s'il ne laissait pas au peuple la liberté de donner ses suffrages sur cette loi, ils le condamneraient lui-même à une amende de cinquante mille as. Soit que son grand âge lui fît redouter un nouvel exil et

une seconde condamnation si peu dignes des nombreux exploits par lesquels il s'était illustré, soit qu'il se crût incapable de lutter contre le vœu si fortement prononcé de la multitude, Camille se retira chez lui; et peu de jours après, alléguant sa mauvaise santé, il abdiqua la dictature. Le sénat lui nomma un successeur [1]; et celui-ci, ayant choisi pour général de la cavalerie Stolon, le chef même de la sédition, lui donna la facilité de faire passer une loi qui déplut beaucoup aux patriciens, parce qu'elle défendait qu'aucun citoyen ne possédât plus de cinq cents arpents de terre. La confirmation de cette loi par le peuple fut pour Stolon une victoire bien éclatante; mais peu de temps après, convaincu lui-même d'en posséder plus qu'il ne permettait aux autres d'en avoir il fut puni en vertu de sa propre loi.

LIII. L'objet principal de la sédition, ce qui même en avait été la première cause, et qui donnait le plus d'embarras au sénat, subsistait encore : c'était la nomination des consuls. Mais au milieu de cette contestation on apprit, par des avis certains, que les Gaulois, partis une seconde fois des bords de la mer Adriatique, marchaient précipitamment vers Rome avec une armée formidable. Les effets suivirent de près cette nouvelle : la guerre avait déjà commencé par le dégât de tout le pays, et ceux qui n'avaient pas eu la facilité de se retirer à Rome s'étaient dispersés sur les montagnes. La crainte assoupit le feu de la sédition; les nobles et les simples citoyens, le sénat et le peuple, réunis par le danger commun, élurent unanimement Camille dictateur pour la cinquième fois [2]. Quoique courbé sous les années (il avait près de quatre-vingts ans), il ne vit que la nécessité et la grandeur du péril : n'alléguant plus, comme auparavant, ni raison ni prétexte, il accepta sans balancer la dictature. Aussitôt il assembla l'armée; et comme il savait par expérience que la plus grande force des Gaulois consistait dans leurs épées, qu'ils maniaient en barbares, sans aucun art, et avec lesquelles ils abattaient

[1] Ce fut Publius Manlius.
[2] L'an de Rome 388, selon Tite-Live.

les têtes et les épaules des ennemis, il arma la plus grande partie de ses soldats de casques d'acier poli, sur lesquels les épées des Gaulois ne pouvaient manquer de glisser ou de se rompre. Le bois des boucliers des Romains n'étant pas assez fort pour résister aux coups, il les fit border d'une lame de fer; il enseigna aussi aux soldats à se servir de longues piques, et à les glisser sous les épées des ennemis, pour prévenir les coups que ces barbares leur portaient de haut avec violence.

LIV. Les Gaulois, chargés d'un butin immense qui appesantissait leur marche, s'étaient campés assez près de Rome, sur le bord de l'Anio[1]. Camille, étant parti avec son armée, alla placer son camp sur une colline dont la pente était douce, et coupée de plusieurs cavités, dans lesquelles il cacha la plus grande partie de ses troupes, afin que celles qui étaient en vue parussent s'être postées par crainte sur les hauteurs. Pour confirmer les ennemis dans cette opinion, il ne les empêcha pas de venir faire du butin jusqu'au pied de la colline; il se tint tranquille dans son camp, qu'il avait bien fortifié, jusqu'à ce qu'il eût vu une partie de leurs troupes se disperser pour aller au fourrage, et le reste passer la journée entière dans le camp à se gorger de viandes et de vin. Alors il envoie, bien avant le jour, ses troupes légères harceler les barbares, et les charger à mesure qu'ils sortaient, pour les empêcher de se mettre en bataille. A la pointe du jour, il fait descendre dans la plaine et met en ordre de bataille son corps d'infanterie, que les barbares, qui la croyaient en petit nombre et découragée, virent avec étonnement très-nombreuse et pleine d'ardeur.

LV. Cette vue commença par rabattre la fierté des Gaulois, qui regardèrent comme déshonorant pour eux d'être attaqués les premiers. D'un autre côté, les troupes légères, qui tombaient sur eux avant qu'ils pussent prendre leur ordre accoutumé et se diviser par bataillons, mettaient la confusion

[1] Aujourd'hui le Teverone.

dans leurs rangs, et les forçaient de combattre en désordre, chacun dans la place que le hasard lui assignait. Enfin, Camille ayant fait avancer son corps d'armée, les barbares coururent sur lui leurs épées hautes. Mais les Romains leur opposant leurs longues piques, et présentant à leurs coups des corps couverts de fer, les épées des Gaulois, qui étaient d'un acier peu battu et d'une trempe molle, se pliaient aisément et se courbaient en deux[1]. D'ailleurs leurs boucliers, hérissés de ces piques qui y restaient suspendues, étaient si pesants, que, ne pouvant les soutenir, ils abandonnèrent leurs propres armes, et se jetèrent sur les piques des ennemis pour les leur arracher. Comme ils s'offraient ainsi à découvert aux coups des Romains, ceux-ci, qui se servaient avec avantage de leurs épées, firent un grand carnage des premiers rangs. Les autres prirent la fuite et se répandirent dans la plaine, n'ayant pu ni gagner les collines et les hauteurs dont Camille s'était saisi d'avance, ni se réfugier dans leur camp, dont ils savaient que l'ennemi se rendrait aisément le maître. Cette bataille se donna, dit-on, la vingt-troisième année après la prise de Rome. Un pareil succès rendit les Gaulois bien moins redoutables aux yeux des Romains, et guérit ceux-ci de la terreur que leur inspirait un ennemi dont ils attribuaient la première défaite moins à leur propre valeur qu'aux maladies et aux accidents imprévus qui l'avaient affaibli; terreur qui était telle, que dans la loi qui exemptait les prêtres du service militaire ils avaient excepté les guerres contre les Gaulois.

LVI. Cette victoire fut le dernier exploit de Camille; car la prise de Vélitres[2], qui se rendit sans coup férir, en fut la suite nécessaire. Mais les dissensions politiques lui laissaient encore une lutte violente et dangereuse à soutenir. Le peuple, devenu plus fort par ses succès, persistait à exiger que,

[1] Polybe, liv. IV, c. XXXIII, dit que les épées des Gaulois étaient faites de manière qu'elles se courbaient, et que leur tranchant s'émoussait dès le premier coup qu'ils avaient frappé, en sorte qu'elles n'étaient plus en état de servir, s'ils ne les redressaient avec le pied, en les appuyant contre terre.

[2] Ville des Volsques.

contre les dispositions de la loi qui était encore en vigueur, un des consuls fût pris parmi les plébéiens. Le sénat s'y opposait de toutes ses forces, et empêchait Camille de se démettre de la dictature, dont l'autorité suprême lui offrait un moyen de combattre avec plus d'avantage en faveur de l'aristocratie. Cependant, un jour que Camille, assis sur son tribunal, rendait la justice dans la place publique, un licteur, envoyé par les tribuns du peuple, lui ordonna de le suivre, et mit la main sur lui à dessein de l'emmener de force. Cette violence excita dans la place un bruit et un tumulte dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Ceux qui environnaient Camille repoussaient le licteur, et le peuple ordonnait à cet officier d'arracher le dictateur de son tribunal. Camille, incertain de ce qu'il devait faire, ne se démit pourtant pas de sa charge; mais, accompagné des sénateurs qui étaient avec lui, il se rendit au sénat. Avant que d'y entrer, il se tourna vers le Capitole; et, priant les dieux d'amener ces divisions funestes à une fin heureuse, il fit vœu, aussitôt que les troubles seraient apaisés, de bâtir un temple à la Concorde. La différence des opinions fit naître dans le sénat des débats très-animés; mais enfin le sentiment le plus modéré l'emporta : ce fut celui de céder au peuple, et de lui laisser prendre un des consuls parmi les plébéiens. Ce décret, proclamé par le dictateur en pleine assemblée, fit tant de plaisir au peuple, qu'il se réconcilia sur-le-champ avec le sénat, et reconduisit Camille dans sa maison au milieu des cris de joie et des applaudissements.

LVII. Le lendemain, le peuple assemblé ordonna que pour accomplir le vœu de Camille, et pour perpétuer le souvenir de cette réunion, on bâtirait un temple à la Concorde dans un emplacement qui avait vue sur la place et sur le lieu des assemblées. Il décréta aussi qu'on ajouterait un jour aux féries latines, qui se célébreraient à l'avenir pendant quatre jours; qu'à l'heure même on irait offrir des sacrifices aux dieux, et que tous les Romains y assisteraient couronnés de fleurs. Camille ayant tenu les comices consulaires, on nomma consuls

Marcus Émilius d'entre les patriciens; et pour les plébéiens, Lucius Sextius, qui fut le premier consul pris du corps du peuple. Ce fut la dernière action publique de la vie de Camille. L'année suivante[1], Rome fut affligée d'une peste qui enleva un nombre infini de personnes d'entre le peuple et plusieurs magistrats. Camille en mourut aussi; et quoiqu'il fût dans un âge très-avancé, quoique sa vie eût été aussi pleine que celle d'aucun autre homme, sa perte causa plus de regrets aux Romains que celle de tous les autres citoyens emportés par le même fléau.

PARALLÈLE DE THÉMISTOCLE ET DE CAMILLE[2].

I. Les Vies de Thémistocle et de Camille font voir entre ces deux personnages de grands traits de ressemblance. Ils ont dû l'un et l'autre à leur mérite la réputation et la gloire dont ils ont joui : tous deux se sont signalés par les exploits les plus éclatants, tous deux ont retiré leur patrie des mains des barbares; ils en ont relevé les ruines, et en ont été regardés comme les seconds fondateurs. Mais leur caractère, leur conduite civile et politique, leurs exploits guerriers offrent en même temps des différences bien marquées. Thémistocle, né dans une condition obscure et n'ayant qu'une fortune médiocre, annonça de bonne heure que la nature le destinait à de grandes choses. Camille eut l'avantage d'être issu d'une famille patricienne, et de se trouver par là dans la route des honneurs; mais l'obscurité où sa maison était toujours restée lui laissa presque tout à faire pour s'élever aux dignités; et l'illustration à laquelle il parvint fut le fruit de ses talents et de ses services. Thémistocle, dans ses premières années, ne se distingua point des jeunes gens de son âge par un esprit vif et brillant; il montra peu de goût pour les arts d'agrément, pour ces moyens extérieurs de plaire qu'on cherche

[1] La 389e de Rome, et la 81e de Camille.

[2] Le parallèle que Plutarque avait fait de Thémistocle et de Camille étant perdu, j'ai essayé de le suppléer.

tant dans la société, et qui sont trop souvent le partage des hommes médiocres. Mais il fit bientôt remarquer en lui une raison solide, un jugement profond, une grande capacité pour le gouvernement. Sa jeunesse cependant fut orageuse; elle eut ces inégalités qui naissent d'un esprit ardent qu'agitent des passions vives, jusqu'à ce que l'âge et la réflexion lui aient fait acquérir sa maturité. Camille, dont le caractère honnête et vertueux ne se démentit jamais, cultiva presque dès l'enfance les grandes qualités qu'il avait reçues de la nature, et les dirigea vers le bien de sa patrie. Sa première campagne, à l'âge de quatorze ans, signalée par un trait de bravoure extraordinaire, le désigne dès lors aux Romains comme un homme rare, né pour faire la destinée de son pays. Il ne trompe pas les espérances qu'il fait concevoir; en lui la maturité de l'esprit prévient celle de l'âge; et l'histoire ne lui reproche aucun de ces écarts dans lesquels la fougue des passions emporte ordinairement la jeunesse.

II. Une qualité commune à ces deux hommes célèbres, c'est leur respect et leur zèle pour la religion. Dans les dangers publics, leur premier mouvement est de s'adresser aux dieux et d'implorer leur secours par des vœux et des sacrifices. Mais il semble que Thémistocle est religieux moins par affection que par politique. Camille paraît l'être du fond du cœur; et son application au culte des dieux est l'effet naturel de ses sentiments. Thémistocle, connaissant le pouvoir que la religion a sur les hommes, s'en sert habilement pour ranimer dans les grands périls la confiance des peuples. Le premier soin de Camille, après que les Gaulois ont été chassés de Rome, est de relever les temples que ces barbares avaient détruits; et son zèle se soutient dans tout le cours de sa vie. Il la termine par un acte éclatant de religion; et peu de temps avant sa mort il dédie le temple de la Concorde, pour remercier les dieux de l'heureuse réunion du peuple et du sénat, réunion qui était le fruit de sa sagesse. Après la bataille de Salamine, Thémistocle bâtit un temple à Diane de Bon-Conseil; mais cette action apparente de piété lui est re-

prochée par ses contemporains mêmes comme un monument que sa vanité érigeait pour immortaliser sa prudence et conserver la mémoire des sages conseils qu'il avait donnés aux Grecs. Le seul reproche qu'on puisse faire à Camille sous ce rapport, c'est d'avoir oublié le vœu qu'il avait fait de consacrer à Apollon la dîme du butin de Véies, oubli bien excusable dans le tumulte et les embarras d'une ville prise d'assaut.

III. A ce zèle de religion Camille joint encore un grand fond de bonté. Il ne peut voir une ville riche et puissante livrée au pillage sans donner des regrets à son infortune, sans arroser de ses larmes les lauriers qu'il vient de cueillir. Rien ne montre dans Thémistocle cette sensibilité précieuse qui honore le courage des guerriers. Dévoré d'ambition, passionné pour la gloire, il rapporte tout à lui-même; un amour-propre poussé quelquefois à l'excès est l'unique mobile de ses actions. De là sa jalousie contre plusieurs citoyens illustres, et en particulier contre Aristide, le plus juste des Grecs, qu'il fait bannir par l'ostracisme : bien différent en cela de Camille, qui dans les succès les plus brillants partage avec ses collègues la gloire de ses exploits, lors même qu'il en a seul le mérite. Son premier triomphe après la prise de Véies est la seule occasion où la vanité ait surpris sa modestie. La facilité avec laquelle Thémistocle semble oublier Athènes et se consoler de son exil par la fortune dont il jouit à la cour de Perse, ne prouve pas un grand attachement à sa patrie. Il est vrai que, se trouvant dans la nécessité de porter les armes contre elle, il aime mieux se donner la mort que de servir ses ennemis; mais peut-être aussi qu'il craignit de voir flétrir ses lauriers, en menant des soldats faibles et timides contre ces Grecs si accoutumés à les vaincre, et qui auraient eu à leur tête les généraux les plus expérimentés. Camille, que la haine injuste du peuple force à s'exiler, quitte sa patrie avec regret. Si, dans la première chaleur de son ressentiment, il prononce contre Rome des vœux blâmables, on voit qu'il conserve toujours de l'atta-

chement pour une ville qui a payé par tant d'ingratitude de si grands services; qu'il ne lui souhaite quelque grand malheur qu'afin d'avoir la satisfaction de l'en délivrer, et de se venger de son injustice par de nouveaux bienfaits.

IV. C'est surtout à l'époque de son exil que Camille paraît bien supérieur à Thémistocle. Celui-ci semble s'être attiré son bannissement par les exactions qu'il avait commises contre les alliés, par son affectation à rappeler sans cesse aux Athéniens les grands services qu'il leur avait rendus. L'exil de Camille eut des causes plus honorables : l'oubli du vœu dont on a parlé put y contribuer; mais le véritable motif de sa condamnation fut la fermeté avec laquelle il s'opposa constamment à la loi des tribuns du peuple, qui voulaient que la moitié des citoyens allât s'établir à Véies; loi qu'il regardait, avec tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés, comme la ruine de la république. Thémistocle ne soutint pas dans son exil la gloire qu'il s'était acquise dans son pays à la tête des conseils et des armées. Rien n'est plus servile que son discours au roi de Perse, à sa première audience : ce fier républicain a toute la bassesse d'un courtisan; son exil enfin est le terme de ses exploits et le tombeau de sa gloire. Camille, pendant sa retraite à Ardée, conserve toute la dignité de son caractère et tout son zèle pour sa patrie. Au premier bruit des malheurs de Rome, il fait prendre les armes aux Ardéates pour aller combattre les Gaulois, et il remporte sur eux de grands avantages. Cependant il refuse de commander les Romains réfugiés à Véies, jusqu'à ce que leur choix ait été confirmé par ceux qui occupent le Capitole, et dans lesquels seuls il reconnaît le vrai peuple romain. C'est du fond de son exil qu'il part pour aller arracher Rome des mains des Gaulois; et l'on ne peut trop admirer cette noble fierté avec laquelle il parle à ces barbares et les force de se retirer.

V. Maintenant, si nous comparons leurs exploits militaires, la gloire de Thémistocle paraîtra l'emporter sur celle de Camille. La bataille de Salamine semble effacer tout ce que le

général romain a fait de plus éclatant. Ce déluge de barbares, qui, s'étant débordé dans la Grèce, menaçait de faire de ces belles contrées une affreuse solitude; cette flotte de douze cents voiles, soutenue par une armée de terre presque innombrable, rendent cette victoire, que deux cents vaisseaux grecs seulement remportèrent sur des forces si prodigieuses, un des exploits guerriers les plus étonnants dont l'histoire fasse mention. Mais si l'on oppose à cette célèbre journée, qui fut presque le seul exploit de Thémistocle, tout ce que Camille a fait dans le cours d'une si longue vie; si l'on compte plus de soixante ans de succès, qui ne furent ternis par aucun revers, les exploits de Camille pourront soutenir la comparaison avec ceux de Thémistocle, si même ils ne leur sont supérieurs. Il faut dire cependant que le salut de la Grèce entière fut le fruit de la bataille de Salamine; et si le mérite d'une action doit se mesurer sur les avantages qu'elle procure, il semble que, par cette considération, il n'en est pas de comparable au succès de Thémistocle dans cette mémorable journée. Ce qui lui donne un nouvel éclat, c'est l'habileté de ce général à choisir, pour combattre, le poste le plus favorable, le plus propre à compenser la disproportion énorme des deux armées navales; c'est la manière adroite dont il s'y prend pour forcer les Grecs à livrer le combat dans cette position avantageuse, qu'ils voulaient abandonner; c'est enfin la ruse qu'il emploie pour déterminer Xerxès à une retraite précipitée. Mais, pour juger de l'importance des actions de Camille, mettons dans la balance, avec la Grèce, Rome, cette ville déjà si puissante, et destinée à être un jour la maîtresse du monde; considérons cette bravoure et ce sang-froid avec lesquels il la délivre des mains de ces ennemis redoutables, furieux de se voir enlever l'or dont les Romains la rachetaient; ce coup d'œil sûr qui lui fait toujours voir et saisir ce qu'il y a de plus utile; cette adresse avec laquelle il met le feu au camp des Latins et détruit toute leur armée. Rappelons-nous enfin sa dernière victoire sur les Gaulois, où, malgré son

grand âge, il déploie tant de prévoyance, de résolution et d'activité; et alors il ne sera pas si facile de décider lequel de ces deux généraux mérite la préférence. Ajoutons qu'à la bataille de Salamine Thémistocle a partagé l'honneur avec plusieurs autres capitaines grecs, et en particulier avec Aristide; au lieu que Camille n'a jamais dû qu'à lui-même la gloire de ses hauts faits.

VI. Les talents politiques ont surtout distingué Thémistocle entre ses concitoyens. Entraîné par un goût naturel vers la science du gouvernement, il en fit sa principale étude, et ne rendit pas moins de services à sa patrie par sa prudence que par son courage. Dans la dispute qui s'élève à Salamine entre les généraux pour le commandement, il renonce sans peine à cette prérogative, et détermine les Athéniens à faire au bien commun de la Grèce le même sacrifice. Il s'oppose avec force à la proposition que font les Lacédémoniens d'exclure de l'assemblée des amphictyons les villes qui n'avaient pas pris les armes contre Xerxès; exclusion qui, en fermant à la plus grande partie des peuples de la Grèce l'entrée de ce conseil, l'aurait livré à l'ambitieuse influence de deux ou trois villes les plus puissantes. Camille eut moins d'occasions que Thémistocle de faire paraître ses connaissances politiques; on ne voit pas même qu'il ait, autant que le général athénien, possédé la science du gouvernement : il fit cependant quelques lois utiles, que les circonstances avaient provoquées. On a beaucoup vanté la résolution que Thémistocle fit prendre aux Athéniens de porter leurs principales forces du côté de la mer; et l'on a regardé ce changement dans leur système politique comme une des principales causes de la grande puissance à laquelle ils parvinrent dans la suite; mais des philosophes éclairés ont blâmé ce conseil, et lui ont attribué la perte qu'ils firent depuis de cette puissance. En tournant les vues et les efforts des Athéniens vers la marine, Thémistocle altéra la constitution de la république; Platon lui reproche d'avoir changé d'excellentes troupes de terre en gens de mer et en matelots. Par là il avait donné à cette portion

du peuple une trop grande influence dans le gouvernement, et il avait corrompu les mœurs publiques. Camille eut des vues plus sages en s'opposant au partage que les tribuns du peuple voulaient faire des citoyens pour en envoyer la moitié à Véies; et cette courageuse résistance, qui causa son exil, fait autant d'honneur à sa prudence qu'à sa fermeté. D'un autre côté, sa condescendance à la volonté du peuple, qui demandait un conseil pris de son corps, condescendance qui mit fin à une des plus longues et des plus dangereuses dissensions dont la république eût été agitée, prouve sa modération et sa sagesse.

VII. Si sa politique fut moins étendue, moins adroite que celle de Thémistocle, elle fut plus honnête, plus solidement fondée sur la probité et sur la vertu. Sa conduite envers le maître d'école de Faléries et le projet conçu par Thémistocle de brûler en pleine paix la flotte des Grecs forment un contraste frappant, qui est tout à l'avantage de Camille. Ce général n'aurait jamais imaginé un projet qu'Aristide jugea aussi injuste qu'utile; et Thémistocle à la place de Camille n'aurait pas vraisemblablement rejeté la proposition faite à celui-ci par le maître d'école.

PÉRICLÈS

I. Les hommes ne doivent avoir que des goûts et des talents honnêtes. — II. La vertu est préférable à tous les arts. Vertus de Périclès et de Fabius. — III. Gloire de la maison de Périclès. — IV. Il apprend la musique et s'applique à la philosophie. — V. Il est formé par Anaxagore. — VI. Sa modération. — VII. Phénomène expliqué par ce philosophe. — VIII. Périclès entre dans l'administration, et s'attache au parti du peuple. — IX. Réserve de sa conduite. — X. Son éloquence lui fait donner le surnom d'Olympien. — XI. Dignité de ses actions et de ses paroles. — XII. Il altère les mœurs du peuple et abaisse l'aréopage. — XIII. Il fait bannir Cimon. — XIV. Il le fait bientôt rappeler. — — XV. Thucydide opposé à Périclès par la noblesse. — XVI. Jeux et fêtes qu'il donne au peuple. — XVII. Embellissement de la ville d'Athènes. — XVIII. Sa réponse aux reproches qu'on lui faisait à cette occasion. — XIX. Émulation pour tous les arts. — XX. Perfection à laquelle ils sont portés. — XXI. Phidias a la conduite de tous ces travaux. — XXII. L'Odéon et les portiques. — XXIII. Plaintes du parti de Thucydide au sujet de ces dépenses. — XXIV. Thu-

cydide est banni. — XXV. Périclès reste seul maître des affaires. — XXVI. Son désintéressement dans une si grande puissance. — XXVII. Son économie domestique. — XXVIII. Pauvreté d'Anaxagore. — XXIX. Ses vues pour augmenter la puissance d'Athènes. — XXX. Sa prudence dans les combats. — XXXI. Ses succès dans la Chersonèse et dans le Péloponèse. — XXXII. Son expédition dans le Pont. — XXXIII. Il réprime l'ambition du peuple pour de nouvelles conquêtes. — XXXIV. Guerre de l'Eubée. Il gagne par argent le roi de Sparte. — XXXV. Confiance que le peuple lui témoigne. — XXXVI. Guerre de Samos entreprise pour Aspasie. — XXXVII. Détails sur cette femme célèbre. — XXXVIII. Attachement de Périclès pour elle. — XXXIX. Succès de la guerre de Samos. — XL. Les Athéniens y sont battus en son absence. — XLI. Invention des machines de guerre pour les siéges. — XLII. Périclès se rend maître de Samos. — XLIII. Sa joie de cette conquête. — XLIV. Commencement de la guerre du Péloponèse. — XLV. Siége de Potidée. — XLVI. Le décret contre les Mégariens accélère la guerre. — XLVII. Différents motifs attribués à Périclès pour la faire déclarer. — XLVIII. Jalousie contre Phidias. — XLIX. Aspasie, accusée d'impiété, est sauvée par Périclès. — L. Les Lacédémoniens entrent dans l'Attique. Prudence de Périclès. — LI. Sa fermeté contre les clameurs du peuple. — LII. Il envoie une flotte dans le Péloponèse. — LIII. Athènes ravagée par la peste. — LIV. Périclès condamné à une grosse amende. — LV. Il perd ses parents et ses amis de la peste. — LVI. Sa constance dans ses malheurs. Il prend la conduite des affaires. — LVII. Loi sur les enfants illégitimes. — LVIII. Périclès est atteint de la peste. — LIX. Son éloge. — LX. Regrets des Athéniens après sa mort.

M. Dacier ne comprend dans la chronologie de la vie de Périclès que l'époque de la guerre du Péloponèse, qui commence, selon lui, l'an du monde 3519, la deuxième année de la 87e olympiade, l'an 322 de Rome, 429 ans avant . C. Périclès mourut la deuxième année de la guerre.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de la vie depuis la 72e olympiade jusqu'à la quatrième année de la 87e, 249 ans avant J. C.

I. César, voyant un jour à Rome de riches étrangers qui portaient entre leurs bras de petits chiens et de petits singes auxquels ils prodiguaient des caresses, leur demanda si chez eux les femmes ne faisaient point d'enfants. Cette question, digne d'un homme d'État, était la censure de ceux qui épuisent pour des animaux l'affection et la tendresse que la nature a mises en nous, et qu'on ne doit exercer qu'envers les hommes. N'en peut-on pas dire autant du désir d'apprendre et de connaître, que notre âme a aussi reçu de la nature? et n'a-t-on pas droit de blâmer ceux qui, abusant de ce désir inné, au lieu de le diriger vers des études honnêtes et utiles, ne l'appliquent qu'à voir et à entendre des choses qui ne méritent aucune attention? Frappés par tous les objets qui les environnent, nos sens extérieurs sont forcés d'en recevoir les impressions, bonnes ou mauvaises. Mais l'homme

peut faire de son entendement l'usage qu'il veut; il est libre de le tourner, de le porter sans cesse vers ce qu'il juge lui être convenable. Il doit donc toujours rechercher ce qu'il y a de meilleur, moins encore pour le contempler, que pour trouver dans cette contemplation l'aliment de son esprit. La couleur qui convient le plus à l'œil est celle qui, par son agrément et sa vivacité, récrée la vue et ne la fatigue point. De même, il faut fixer son intelligence sur les objets de méditation qui, par l'attrait du plaisir, dirigent l'âme vers le bien qui lui est propre. Ces objets se présentent dans les actions vertueuses, dont le simple récit produit en nous une vive émulation, un désir ardent de les imiter, effets que nous ne ressentons point pour d'autres objets qui méritent d'ailleurs notre admiration. Souvent, au contraire, nous prenons plaisir à l'ouvrage, et nous prisons peu l'ouvrier : par exemple, nous aimons les parfums et les teintures de pourpre, mais nous regardons les parfumeurs et les teinturiers comme des gens d'un état bas et servile. Quelqu'un disait à Antisthène qu'Isménias était un excellent joueur de flûte : « Oui, « répondit-il; mais ce n'est pas un excellent homme, car au« trement il ne serait pas si bon joueur de flûte. » Philippe entendit un jour son fils chanter dans un repas avec beaucoup de grâce et selon toutes les règles de l'art. « N'as-tu « pas honte, lui dit-il, de chanter si bien? » En effet, il suffit qu'un prince donne quelques moments de loisir à entendre la musique; et c'est de sa part beaucoup accorder aux Muses que d'être témoin de leurs combats.

II. L'exercice d'une profession abjecte décèle dans celui qui s'y livre sa négligence pour de plus nobles occupations; les soins qu'il s'est donnés en s'appliquant à des choses futiles déposent contre lui. Il n'y a pas un jeune homme bien né qui après avoir vu à Pise la statue de Jupiter, ou celle de Junon à Argos, voulût être Phidias ou Polyclète; il ne voudrait pas même être Anacréon, Philémon ou Archiloque, parce qu'il a pris plaisir à lire leurs poésies. Un ouvrage qui nous plaît par son agrément n'entraîne pas nécessairement

notre estime pour son auteur. Nulle utilité donc dans les objets dont la vue n'excite point l'émulation, et ne fait pas naître dans l'âme l'envie de les imiter. Mais tel est l'ascendant de la vertu, qu'en même temps que nous admirons les actions qu'elle inspire, nous sentons s'allumer en nous un désir ardent de ressembler à ceux qui les ont faites. Dans les biens de la fortune, c'est leur possession et leur jouissance que nous aimons; dans les biens de la vertu, ce sont leurs effets. Quant aux premiers, nous consentons à les tenir d'autrui; mais nous voulons qu'on tienne de nous les derniers. Ce n'est point par un pur penchant à l'imitation que nous nous enflammons au récit des actions vertueuses; la vertu seule, par sa force irrésistible, nous attire vers elle, commande à notre volonté, et forme les mœurs par les exemples qu'elle nous offre. C'est cette considération qui m'engage à continuer d'écrire ces Vies, dont je publie aujourd'hui le dixième volume; il contient celles de Périclès et de Fabius Maximus, celui qui fit la guerre contre Annibal. Ces deux personnages se ressemblent par toutes les vertus qu'ils possédèrent, mais principalement par leur douceur, leur justice, leur patience à supporter les folies de leurs concitoyens et de leurs collègues. Tous deux ils ont rendu à leur patrie les services les plus importants. Ce que nous allons rapporter de leurs actions fera voir si ce jugement est conforme à la vérité.

III. Périclès était de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, et descendait par sa mère des plus illustres familles d'Athènes. Xanthippe son père, qui vainquit à Mycale les généraux du roi de Perse, épousa Agariste, mère de Clisthène, celui qui chassa les Pisistratides, qui détruisit avec tant de courage la tyrannie, donna des lois aux Athéniens, et établit une forme de gouvernement propre à maintenir parmi les citoyens l'union et la sécurité. Agariste, dans un songe, crut qu'elle accouchait d'un lion, et peu de jours après elle mit au monde Périclès, qui, bien conformé dans le reste de son corps, avait la tête d'une longueur disproportionnée. Aussi

toutes ses statues ont-elles le casque en tête; les sculpteurs ont voulu, sans doute, cacher un défaut que les poëtes athéniens, au contraire, lui ont publiquement reproché, en l'appelant Schinocéphale; car ils donnent quelquefois le nom de schine à la skille. Entre les poëtes comiques, Cratinus dit de lui, dans sa pièce des Chirons :

Jadis le vieux Saturne et la Sédition
S'unirent dans les airs, au milieu des tempêtes:
Le plus grand des tyrans, fruit de leur union,
Fut par les immortels nommé l'homme aux cent têtes[1].

Il dit encore, dans sa comédie de Némésis :

Accours, ô dieu puissant de l'hospitalité,
Toi dont la grosse tête est la félicité[2].

Téléclide dit aussi de lui :

Les affaires souvent l'accablent de leur poids;
Et, non moins surchargé du fardeau de sa tête,
On le voit immobile et réduit aux abois.
Souvent, avec un bruit pareil à la tempête,
Sa tête monstrueuse, en ébranlant les airs,
Vomit avec fracas la foudre et les éclairs.

Eupolis, dans sa comédie des Bourgs, demande des nouvelles de chacun des orateurs du peuple qui reviennent des enfers; et après avoir entendu nommer Périclès le dernier, il dit de lui :

Tu conduis des enfers la principale tête.

IV. On dit assez généralement qu'il eut pour maître de musique Damon, dont on prétend que le nom doit être pro-

[1] Le mot grec signifie proprement *qui rassemble les têtes*; c'est une plaisanterie fondée sur une allusion à l'épithète qu'Homère donne à Jupiter, qu'il appelle le dieu *qui assemble les nuées*. Le poëte comique voulait faire entendre que la tête de Périclès était si grosse, qu'elle semblait faite de l'assemblage de plusieurs. L'allusion était d'autant plus sensible, que Périclès, à cause de son éloquence, avait reçu le surnom de Jupiter Olympien.

[2] Le terme qui est dans le grec signifie *heureux*; mais Cratinus le décompose, et le fait venir de deux mots, dont l'un veut dire *tête*, et l'autre est une particule qui sert à augmenter et à grossir les objets. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de faire sentir cette allusion dans notre langue. — Téléclide, dont Plutarque cite tout de suite les vers, était aussi un poëte de l'ancienne comédie. L'épithète que ce poëte donne à Périclès fait entendre que sa tête était si grosse, qu'elle ressemblait à une salle où l'on pourrait placer onze lits.

noncé avec la première syllabe brève. Aristote assure qu'il l'apprit de Pythoclide. Pour Damon, il paraît que ce fut un sophiste très-instruit, qui sous les dehors d'un musicien voulait cacher au public sa grande capacité. Il se lia particulièrement avec Périclès, qu'il formait à la politique, comme un maître du gymnase dresse un athlète aux combats. Mais il ne put tellement se déguiser, qu'on ne reconnût enfin qu'à la faveur de sa lyre il cachait son application aux affaires et son goût pour la tyrannie. Banni par l'ostracisme, il fut en butte aux railleries des poëtes comiques. Platon, dans une de ses pièces, introduit un personnage qui parle ainsi à Damon :

Dis-moi, nouveau Chiron, si ta haute sagesse.
Du fameux Périclès a formé la jeunesse.

Périclès prit aussi des leçons de Zénon d'Élée, qui enseignait la physique suivant les principes de Parménide. Sa manière était de disputer contre tout le monde, d'employer les arguments les plus subtils, et de réduire ses adversaires à ne savoir que répondre. C'est ainsi que Timon le Phliasien en parle dans ces vers :

Zénon dans la dispute est plein de véhémence;
Sur le pour et le contre il parle d'abondance.
Au reste, on peut l'en croire, il connaît l'univers
Comme s'il eût produit tous les êtres divers.

V. Mais l'ami le plus intime de Périclès, celui qui contribua le plus à lui donner cette élévation, cette fierté de sentiments peu appropriés, il est vrai, à un gouvernement populaire; celui enfin qui lui inspira cette grandeur d'âme qui le distinguait, cette dignité qu'il faisait éclater dans toute sa conduite, ce fut Anaxagore de Clazomène, que ses contemporains appelaient l'Intelligence, soit par admiration pour ses connaissances sublimes et sa subtilité à pénétrer les secrets de la nature, soit parce qu'il avait le premier établi pour principe de la formation du monde non le hasard ou la nécessité, mais une intelligence pure et simple qui avait tiré du chaos les substances homogènes. Pénétré de l'estime la plus pro-

fonde pour ce grand personnage, instruit à son école dans la connaissance des sciences naturelles et des phénomènes célestes, Périclès puisa dans son commerce non-seulement une élévation d'esprit, une éloquence sublime éloignée de l'affectation et de la bassesse du style populaire, mais encore un extérieur grave et sévère, que le rire ne tempérait jamais, une démarche ferme et tranquille, un son de voix toujours égal, une modestie dans son port, dans son geste et dans son habillement, que l'action la plus véhémente, lorsqu'il parlait en public, ne pouvait jamais altérer[1]. Ces qualités, relevées par beaucoup d'autres, frappaient tout le monde d'admiration.

VI. On raconte qu'étant insulté par un homme bas et insolent qui ne cessa durant toute une journée de lui dire des injures, il les supporta patiemment sans lui répondre un seul mot, et se tint constamment dans la place à expédier les affaires pressées. Le soir il se retira tranquillement chez lui, toujours suivi par cet homme, qui l'accablait d'injures. Quand il fut à la porte de sa maison, comme il faisait déjà nuit, il commanda à un de ses esclaves de prendre un flambeau et de reconduire cet homme chez lui. Le poëte Ion dit pourtant que son ton et ses manières respiraient l'arrogance et la fierté; qu'il mêlait à sa dignité beaucoup de hauteur et de mépris pour les autres. Au contraire, il loue fort la politesse, la douceur et l'honnêteté de Cimon dans le commerce de la vie. Mais laissons le poëte Ion, qui veut que dans la vertu, comme dans les tragédies, il y ait toujours une partie destinée à la satire[2]. Quand Zénon entendait quelqu'un traiter de faste et d'arrogance la dignité de Périclès, il l'exhortait à avoir lui-même un pareil orgueil; et il l'assurait que cette imi-

[1] Voy. Plat., *in Phædro*, tome III, p. 269.

[2] Les anciens poëtes tragiques faisaient jouer ordinairement dans les jeux où ils disputaient le prix de leur art quatre pièces dramatiques, comprises sous le nom général de *Tétralogies*, et dont la dernière était toujours une tragédie satirique, dans laquelle on voyait figurer, avec les rois et les héros, des satyres dont le rôle plaisant et bouffon contrastait avec la dignité des autres personnages. Il ne nous reste de ces pièces satiriques que le *Cyclope* d'Euripide. C'est à cet usage que Plutarque fait allusion.

tation produirait en lui l'émulation et l'habitude des bonnes choses. Ce n'était pas le seul fruit que Périclès eût retiré du commerce d'Anaxagore; il avait encore appris de lui à s'élever au-dessus de cette faiblesse qui fait qu'à l'aspect de certains météores, ceux qui n'en connaissent pas les causes sont remplis de terreur, vivent dans une crainte servile des dieux et dans un trouble continuel. La philosophie en dissipant cette ignorance bannit la superstition, toujours alarmée, toujours tremblante, et la remplace par cette piété solide que soutient une ferme espérance.

VII. On dit qu'un jour on apporta de la campagne à Périclès une tête de bélier qui n'avait qu'une corne; et que le devin Lampon, ayant vu cette corne forte et solide qui s'élevait au milieu du front, déclara que la puissance des deux partis qui divisaient alors la ville, celui de Thucydide et celui de Périclès, se réunirait tout entière sur la tête de celui chez qui ce prodige était arrivé. Mais Anaxagore, ayant fait l'ouverture de la tête du bélier, fit voir que la cervelle ne remplissait pas toute la capacité du crâne; que détachée des parois de la tête, et pointue comme un œuf, elle s'était portée vers l'endroit où la racine de la corne prenait naissance. Tous ceux qui étaient présents à cette démonstration en admirèrent la justesse; mais peu de temps après, l'exil de Thucydide ayant fait passer entre les mains de Périclès toutes les affaires de la république, on n'admira pas moins la sagacité de Lampon. Au reste, rien n'empêche que le philosophe et le devin n'aient également bien rencontré : l'un a expliqué la cause du prodige, l'autre en a découvert la fin. L'objet du philosophe est de rechercher le principe des choses et la manière dont elles se font; le but du devin est de prédire pourquoi elles arrivent et ce qu'elles présagent. Ceux qui prétendent que la découverte de la cause détruit le signe ne font pas réflexion que par là ils anéantissent à la fois et la signification des signes célestes et la vertu des symboles artificiels, tels que le son des bassins[1], la lumière des fanaux et l'ombre des gnomons.

[1] Nous dirions aujourd'hui le son des trompettes et des tambours. Les Grecs

Chacune de ces choses a sa cause et sa préparation, et ne laisse pas que d'être le signe d'une autre. Mais ce serait là peut-être le sujet d'un traité particulier.

VIII. Périclès dans sa jeunesse craignait beaucoup le peuple : on remarquait dans les traits de son visage quelque ressemblance avec Pisistrate; et les vieillards d'Athènes, en comparant la douceur de sa voix, son éloquence, sa grande facilité à s'exprimer, trouvaient encore cette ressemblance plus frappante. Comme il était d'ailleurs fort riche et d'une grande naissance, qu'il avait beaucoup d'amis puissants, il craignait le ban de l'ostracisme[1], et ne prenait aucune part aux affaires publiques; seulement à l'armée il montrait un grand courage et affrontait tous les dangers. Mais après la mort d'Aristide et le bannissement de Thémistocle, Périclès, voyant Cimon toujours retenu hors de la Grèce par des expéditions militaires, se déclara pour le parti du peuple, et préféra au petit nombre des riches la multitude des citoyens pauvres. Il agissait en cela contre son naturel, qui n'était rien moins que populaire; mais il craignait apparemment qu'on ne le soupçonnât d'aspirer à la tyrannie : d'ailleurs il voyait Cimon attaché au parti des nobles, et singulièrement aimé des principaux citoyens; il embrassa donc les intérêts du peuple, afin d'y trouver de la sécurité pour lui-même et du crédit contre Cimon.

IX. Dès ce moment il changea sa manière de vivre. Il ne parut plus dans les rues que pour aller à la place publique ou au conseil. Il renonça aux festins, aux assemblées, et à tous les amusements de cette espèce dont il avait contracté l'habitude. Pendant tout le temps de son administration, qui fut fort longue, il ne soupa chez aucun de ses amis, excepté une fois qu'il alla aux noces d'Euryptolème, son proche parent; encore n'y resta-t-il que jusqu'aux libations, après quoi

se sont servis quelquefois de bassins d'airain pour donner les signaux dans les armées, et les Romains les employaient pour appeler les athlètes aux exercices du gymnase, comme on le voit par un passage de Cicéron, dans le second livre de l'*Orateur*, c. III.

[1] Il n'était établi que contre ceux dont on craignait le crédit.

il se retira[1]. En effet, la gravité ne saurait se soutenir au milieu des jeux et des divertissements; la gaieté familière qui y règne s'accorde mal avec la dignité et nuit à la considération. Il est vrai que c'est au dehors de l'homme réellement vertueux que la multitude s'attache; c'est l'apparence qui a le plus de prix à ses yeux, et les hommes de bien ne sont jamais aussi admirables pour les étrangers que pour les témoins habituels de leurs actions. Mais Périclès, de peur qu'une trop fréquente communication avec le peuple ne finît par inspirer du dégoût pour sa personne, paraissait rarement et par intervalles dans les assemblées : il s'abstenait de parler sur les affaires d'un médiocre intérêt, et se réservait pour les grandes occasions, comme on faisait, suivant Critolaüs, du vaisseau de Salamine[2]. Dans les circonstances moins importantes, il se servait de ses amis et de quelques orateurs qui lui étaient dévoués; en particulier d'Éphialte, celui qui détruisit l'autorité de l'aréopage, et qui fit boire aux citoyens à longs traits et sans mesure, suivant l'expression de Platon, la coupe de la liberté. Aussi le peuple s'abandonnant à sa fougue, tel qu'un coursier qui n'a plus de frein, ne put être ramené à l'obéissance; et, comme disent les poëtes comiques, il se mit à mordre à l'Eubée, et à bondir sur les îles[3].

X. Périclès, pour proportionner à son genre de vie et à l'élévation de ses sentiments son style et son langage, pour en faire comme un instrument qui fût à l'unisson de son âme, le nourrit des leçons d'Anaxagore, et donna, pour ainsi dire, à son éloquence la teinture de la physique. Il joignait à

[1] Chez les anciens, le repas finissait par les libations; quand elles étaient faites, on recommençait à boire et à s'entretenir assez longtemps sur différentes sortes de sujets, suivant le caractère et le goût des convives. Les *Banquets* de Platon et de Xénophon, les *Propos de Table* de Plutarque sont des résultats de ces observations.

[2] C'était un vaisseau sacré, qu'on n'employait que dans des occasions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher des généraux pour leur faire leur procès. Nous en verrons un exemple dans la *Vie d'Alcibiade*. Critolaüs, philosophe péripatéticien, fut du temps de Caton le censeur, l'an de Rome 598, député vers le sénat avec Diogène le stoïque et Carnéade l'académicien.

[3] Ces images, d'une hardiesse poétique, représentent au naturel les excès dont une populace effrénée est capable.

un heureux naturel cette sublimité d'esprit qui, suivant le divin Platon, nous rend capables des plus grandes choses, et qu'il avait puisée dans la philosophie. Il appliquait à l'art de la parole tout ce qui pouvait y convenir; et son éloquence, en l'élevant au-dessus de tous les autres orateurs, lui mérita le surnom d'Olympien. D'autres veulent que ce surnom lui ait été donné parce qu'il avait embelli la ville d'Athènes d'édifices publics. Il y en a qui prétendent qu'on avait désigné par là sa grande puissance, soit dans l'administration, soit dans les armées; peut-être aussi que toutes ces qualités ont concouru à lui faire donner un surnom si glorieux. Cependant les comédies de ce temps-là, dont les auteurs le prenaient souvent pour l'objet de leurs satires, tantôt sérieuses et tantôt plaisantes, font voir que ce fut surtout par son talent pour la parole qu'il mérita ce titre. Ils disent que, lorsqu'il parlait dans l'assemblée du peuple, les tonnerres et les éclairs partaient de sa bouche, et que sa langue lançait la foudre. Un mot que Thucydide, fils de Mélésias, dit, en plaisantant sur la force de son éloquence, mérite d'être rapporté. Ce Thucydide, un des principaux et des plus vertueux citoyens d'Athènes, fut longtemps le rival de Périclès dans le gouvernement. Archidamus, roi de Sparte, lui demandait un jour lequel des deux luttait le mieux, de lui ou de Périclès : « Quand « je lutte contre lui, répondit Thucydide, et que je l'ai jeté « par terre, il soutient qu'il n'est pas renversé, et il finit par « le persuader aux spectateurs. »

XI. Cependant Périclès ne parlait jamais qu'avec la plus grande circonspection; et toutes les fois qu'il se rendait au tribunal il demandait aux dieux de ne laisser échapper aucune parole imprudente ou qui ne convînt pas à la matière qu'il allait traiter. Il n'a laissé par écrit que quelques décrets; et l'on ne cite de lui qu'un petit nombre de mots remarquables, tels que celui sur l'île d'Égine, qu'il appelait une tache sur l'œil du Pirée, qu'on devait faire disparaître. Il dit un jour qu'il voyait la guerre s'avancer du Péloponèse à grands pas. Sophocle, son collègue dans le commandement

de l'armée, en s'embarquant avec lui, louait beaucoup la beauté d'un jeune Athénien : « Sophocle, lui dit Périclès, un « général doit avoir les yeux aussi purs que les mains. » Dans l'oraison funèbre des Athéniens qui avaient péri devant Samos[1], il dit, au rapport de Stésimbrote, qu'ils étaient devenus immortels comme les dieux mêmes : « Car, ajouta-t-il, « nous ne voyons pas les dieux; mais les honneurs qu'on « leur rend et les biens dont ils nous comblent font juger qu'ils « sont immortels. Ceux qui sont morts pour la défense de la « patrie n'ont-ils pas les mêmes avantages? »

XII. Thucydide[2], pour nous donner une idée du gouvernement de Périclès, le représente comme une sorte d'aristocratie, à laquelle on donnait le nom de gouvernement démocratique, mais qui dans le fait était une véritable monarchie, où le premier des citoyens avait seul toute l'autorité. D'autres écrivains ont dit que Périclès fut le premier qui distribua au peuple les terres conquises, qui donna de l'argent aux citoyens pour assister aux spectacles, et leur assigna des salaires pour toutes les fonctions publiques; que par ces établissements il leur fit contracter des habitudes vicieuses, leur ôta l'amour du travail et de la frugalité, leur inspira le goût de la dépense et l'amour des plaisirs. Recherchons dans les faits mêmes la cause de ce changement. J'ai déjà dit qu'au commencement de son administration Périclès, pour balancer le crédit de Cimon, s'était attaché à gagner la faveur du peuple. Mais ce dernier faisait chaque jour de très-grandes dépenses pour secourir les pauvres, nourrir les citoyens indigents et habiller les vieillards; il avait fait arracher les haies de ses héritages, afin que les Athéniens eussent la liberté d'en aller cueillir les fruits. Périclès, moins riche que lui, et ne pouvant l'égaler dans ces moyens de se concilier les bonnes grâces du peuple, eut recours à des largesses, qu'il prenait sur les revenus publics. C'était, suivant Aristote, Démonide de l'île d'Œa qui lui avait donné ce conseil. En

[1] Lorsque Périclès prit cette île.
[2] Liv. II, c. xcvi.

distribuant ainsi aux citoyens pauvres de l'argent pour assister aux spectacles et aux tribunaux, en leur faisant plusieurs autres dons aux dépens du trésor public, il corrompit la multitude, et s'en servit pour rabaisser l'aréopage, dont il n'était point membre, parce que le sort ne l'avait jamais favorisé pour être archonte, themothète, roi des sacrifices, ou polémarque : car de tout temps ces charges s'étaient données au sort; et ceux qui s'y étaient bien conduits montaient à l'aréopage.

XIII. Soutenu de la faveur du peuple, Périclès ruina l'autorité de ce conseil, il lui ôta, par le moyen d'Éphialte, la connaissance d'un grand nombre d'affaires, et fit condamner au ban de l'ostracisme, comme ami des Lacédémoniens et ennemi du peuple, Cimon lui-même, qui n'était inférieur à aucun autre citoyen ni par sa naissance ni par sa fortune, qui avait remporté sur les barbares les victoires les plus glorieuses, et qui, comme je l'ai dit dans sa *Vie*, avait rempli la ville des richesses et des dépouilles des ennemis : tant Périclès avait de pouvoir sur la multitude ! La loi fixait à dix ans le ban de l'ostracisme. Pendant l'exil de Cimon, les Lacédémoniens entrèrent avec une grande armée sur le territoire de Tanagre[1] : les Athéniens ayant aussitôt marché contre eux, Cimon quitta le lieu de sa retraite ; et pour détruire par des faits l'imputation qu'on lui faisait de favoriser les Lacédémoniens, il alla se joindre à ceux de sa tribu, afin de partager le péril de ses concitoyens. Mais les amis de Périclès s'étant ligués contre lui l'obligèrent, comme banni, de se retirer[2]. Cela mit Périclès dans la nécessité de faire en combattant des efforts extraordinaires de courage, et de se distinguer entre tous les Athéniens par son intrépidité à braver tous les dangers. Les amis de Cimon, que Périclès accusait aussi d'être attachés aux Lacédémoniens, y furent tous tués. Cependant les Athéniens, qui venaient d'être battus sur les frontières de l'Attique, commençaient à se repentir d'avoir éloigné

[1] En Béotie, entre les fleuves Isménus et Asopus.
[2] Ils obtinrent pour cela un ordre du conseil.

Cimon, et, s'attendant à une rude guerre pour le printemps prochain, ils désiraient vivement son rappel.

XIV. Périclès, qui s'aperçut de cette disposition des esprits, ne tarda pas à la seconder, et proposa lui-même le décret pour le rappel de Cimon, qui aussitôt après son retour fit conclure la paix entre les deux villes. Car les Lacédémoniens avaient autant d'affection pour lui que de haine pour Périclès et pour les autres chefs du parti populaire. Quelques auteurs disent que Périclès ne proposa le décret pour rappeler Cimon qu'après avoir fait avec lui, par l'entremise d'Elpinice, sœur de ce dernier, un traité secret dont les conditions étaient que Cimon irait, avec deux cents vaisseaux, faire la guerre hors de la Grèce et ravager les États du roi de Perse, et que Périclès aurait toute l'autorité dans Athènes. On croit même qu'Elpinice, lorsqu'on faisait le procès à son frère, adoucit Périclès à son égard. Le peuple avait nommé celui-ci au nombre des accusateurs ; et Elpinice étant allée chez lui pour le solliciter : « Elpinice, lui dit-il en souriant, vous êtes bien vieille pour « terminer une si grande affaire. » Cependant il ne parla qu'une fois dans le cours du procès, glissa légèrement sur l'accusation ; et l'ayant bien moins chargé qu'aucun autre de ses accusateurs, il se retira. Quelle confiance peut-on donc avoir en Idoménée lorsqu'il accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Éphialte, son ami intime, le confident et l'associé de tout ce qu'il faisait dans le gouvernement, et d'avoir été porté à ce crime par la jalousie que lui causait sa réputation? Je ne sais où Idoménée a pris toutes ces calomnies qu'il distille, comme une bile noire, sur un homme qui peut bien n'être pas sans reproche, mais dont la grandeur d'âme, dont la passion pour la gloire ne sauraient s'allier avec une action si atroce. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Éphialte, qui s'était rendu redoutable aux partisans de l'oligarchie par son inflexibilité à poursuivre ceux qui commettaient la moindre injustice contre le peuple, fut, à ce que dit Aristote, assassiné par Aristodicus de Tanagre, que ses ennemis avaient suborné.

XV. Cependant Cimon mourut en Cypre, où il commandait l'armée des Athéniens[1]; et les nobles, qui voyaient Périclès, élevé seul au-dessus de tous les citoyens, jouir d'un pouvoir presque absolu, cherchèrent un homme qui pût lui tenir tête dans l'administration, et affaiblir une autorité qui tendait visiblement à la monarchie. Ils lui suscitèrent un rival dans la personne de Thucydide, du bourg d'Alopèce, beau-frère de Cimon[2], homme sage, moins propre à la guerre que ce dernier, mais meilleur politique que lui, plus fait pour gouverner les assemblées populaires; qui d'ailleurs, faisant son séjour à la ville et se mesurant toujours à la tribune avec Périclès, eut bientôt remis l'équilibre dans le gouvernement. Il ne laissa plus comme auparavant les nobles se mêler et se confondre avec le peuple et obscurcir leur dignité dans la foule : mais les séparant de la multitude, et concentrant comme en un seul point toute leur puissance pour en augmenter la force, il mit un contre-poids dans la balance politique. Avant lui la division qui existait entre les deux partis, semblable à ces pailles qui se trouvent dans le fer, marquait simplement la différence entre la faction populaire et celle des nobles; mais l'ambition et la rivalité de ces deux personnages, faisant pour ainsi dire dans le corps politique une incision profonde, le séparèrent en deux parties bien distinctes, dont l'une fut appelée le peuple et l'autre la noblesse.

XVI. Ce fut là ce qui détermina Périclès à lâcher encore davantage la bride au peuple, et à chercher dans son administration tous les moyens de lui plaire. Ce n'étaient chaque jour que spectacles, fêtes et banquets, qu'il imaginait pour entretenir dans la ville des plaisirs et des amusements du meilleur goût. Il envoyait chaque année en course soixante galères, montées d'un grand nombre de citoyens qui, soudoyés huit mois de l'année, se formaient à toutes les connaissances de la marine. Il établit aussi plusieurs colonies,

[1] Au siége de Citium, ville de Cypre.
[2] Amyot l'a fait à tort beau-père de Cimon.

une de mille citoyens dans la Chersonèse, une de cinq cents à Naxos, une troisième de deux cent cinquante à Andros, une autre de mille au pays des Bisaltes en Thrace. Enfin il en envoya une en Italie pour peupler la ville de Sybaris, qu'on venait de rebâtir, et qui fut appelée Thurium. En déchargeant ainsi la ville d'une populace oisive qui, faute d'occupation, excitait sans cesse des troubles, il soulageait la misère du peuple, contenait les alliés par la crainte, et leur mettait comme autant de garnisons qui les empêchaient de se porter à des innovations.

XVII. Mais ce qui flatta le plus Athènes, ce qui contribua davantage à son embellissement, ce qui surtout étonna tous les autres peuples, et atteste seul la vérité de tout ce qu'on a dit sur la puissance de la Grèce et sur son ancienne splendeur, c'est la magnificence des édifices publics dont Périclès décora cette ville. De tous les actes de son administration, c'était là ce que ses envieux ne cessaient de lui reprocher; c'était le texte ordinaire de leurs déclamations dans les assemblées des citoyens. « Le peuple, disaient-ils, se déshonore et s'attire les plus justes reproches, en faisant transporter de Délos à Athènes l'argent de toute la Grèce. Une « pareille conduite eût pu, aux yeux de ceux qui nous en « font un crime, trouver son excuse dans la crainte de voir « ce dépôt exposé dans Délos à devenir la proie des barbares; « danger qu'on avait voulu éviter, en le transférant à Athènes comme en un lieu plus sûr : mais ce moyen de justification, Périclès nous l'a enlevé. La Grèce ne peut se dissimuler que, par la plus injuste et la plus tyrannique déprédation, les sommes qu'elle a consignées pour les frais « de la guerre sont employées à dorer, à embellir notre « ville, comme une femme coquette que l'on couvre de « pierres précieuses; qu'elles servent à ériger des statues « magnifiques, à construire des temples dont tel a coûté jusqu'à mille talents. »

XVIII. Périclès, de son côté, représentait aux Athéniens qu'ils ne devaient pas compte à leurs alliés de l'argent qu'ils

avaient reçu d'eux. « Nous combattons, disait-il, pour leur « défense, et nous éloignons les barbares de leurs frontières ; « ils ne fournissent pour la guerre ni chevaux, ni galères, ni « soldats ; ils ne contribuent que de quelques sommes d'ar- « gent, qui, une fois payées, n'appartiennent plus à ceux qui « les livrent, mais à ceux qui les reçoivent, lesquels ne sont « tenus qu'à remplir les conditions qu'ils s'imposent en les « recevant. La ville, abondamment pourvue de tous les « moyens de défense que la guerre exige, doit employer ces « richesses à des ouvrages qui, une fois achevés, lui assure- « ront une gloire immortelle. Des ateliers en tous genres mis « en activité, l'emploi et la fabrication d'une immense quan- « tité de matières alimentant l'industrie et les arts, un mou- « vement général utilisant tous les bras : telles sont les res- « sources incalculables que ces constructions procurent déjà « aux citoyens, qui presque tous reçoivent, de cette sorte, « des salaires du trésor public ; et c'est ainsi que la ville tire « d'elle-même sa subsistance et son embellissement. »

XIX. « Ceux que leur âge et leur force appellent à la pro- « fession des armes reçoivent de l'État une solde qui suffit à « leur entretien. J'ai donc voulu que la classe du peuple qui « ne fait pas le service militaire, et qui vit de son travail, eût « aussi part à cette distribution de deniers publics ; mais, afin « qu'elle ne devînt pas le prix de la paresse ou de l'oisiveté, « j'ai appliqué ces citoyens à la construction de grands édi- « fices, où les arts de toutes espèces trouveront à s'occuper « longtemps. Ainsi ceux qui restent dans leurs maisons au- « ront un moyen de tirer des revenus de la république les « mêmes secours que les matelots, les soldats et ceux qui sont « préposés à la garde des places. Nous avons acheté la pierre, « l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène, le cyprès ; et des ouvriers « sans nombre, charpentiers, maçons, forgerons, tailleurs de « pierre, teinturiers, orfévres, ébénistes, peintres, brodeurs, « tourneurs, sont occupés à les mettre en œuvre. Les com- « merçants maritimes, les matelots et les pilotes conduisent « par mer une immense quantité de matériaux ; les voituriers,

« les charretiers en amènent par terre ; les charrons, les cor-
« diers, les tireurs de pierre, les bourreliers, les paveurs, les
« mineurs exercent à l'envi leur industrie. Et chaque métier
« encore, tel qu'un général d'armée, tient sous lui une troupe
« de travailleurs sans profession déterminée, qui sont comme
« un corps de réserve, et qu'il emploie en sous-ordre. Par là
« tous les âges et toutes les conditions sont appelés à partager
« l'abondance que ces travaux répandent de toute part. »

XX. Ces édifices étaient d'une grandeur étonnante, d'une beauté et d'une élégance inimitables. Tous les artistes s'étaient efforcés à l'envi de surpasser la magnificence du dessin par la perfection du travail. Mais ce qui surprenait davantage, c'était la promptitude avec laquelle ils avaient été construits : il n'y en avait pas un seul qui ne semblât avoir exigé plusieurs âges et plusieurs successions d'hommes pour être conduit à sa fin : et cependant ils furent tous achevés pendant le court espace de l'administration florissante d'un seul homme. On dit, à la vérité, que dans ce temps-là Zeuxis ayant entendu le peintre Agatharcus se glorifier de la facilité et de la vitesse avec laquelle il peignait toutes sortes d'animaux : « Pour moi, lui « dit-il, je me fais gloire de ma lenteur. » En effet, la promptitude et la facilité de l'exécution ne donnent ni beauté parfaite ni solidité durable. Le temps associé au travail pour la production d'un ouvrage lui imprime un caractère de stabilité qui le conserve des siècles entiers. Aussi ce qui rend plus admirables les édifices de Périclès, c'est qu'achevés en si peu de temps ils aient eu une si longue durée. Chacun de ces ouvrages était à peine fini, qu'il avait déjà, par sa beauté, le caractère de l'antique ; cependant aujourd'hui ils ont toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse, tant y brille cette fleur de nouveauté qui les garantit des impressions du temps ! Il semble qu'ils aient en eux-mêmes un esprit et une âme qui les rajeunissent sans cesse et les empêchent de vieillir.

XXI. Tous ces édifices furent dirigés par Phidias, qui avait seul l'intendance de tous les travaux. Cependant les Athéniens avaient alors de grands architectes et d'habiles artistes. Calli-

cratès et Ictinus construisirent le Parthénon, appelé l'Hécatompédon. La chapelle des mystères à Éleusis fut commencée par Corèbe, qui éleva le premier rang des colonnes et y posa les architraves. Après sa mort, Métagène, du bourg de Xypète, plaça le cordon et le second rang de colonnes[1]; Xénoclès, du bourg de Cholargue, termina le dôme et la coupole qui est au-dessus du sanctuaire. Callicratès fit l'entreprise de la longue muraille dont Socrate disait avoir entendu proposer la construction à Périclès[2]. C'est ce travail dont Cratinus censure la lenteur dans ses pièces.

Périclès de ses cris semble presser l'ouvrage;
Mais au fait rien ne va.

XXII. Dans son intérieur, l'Odéon est entouré de plusieurs rangs de siéges et de colonnes; et le comble, incliné dans tout son contour, va peu à peu en se rétrécissant, et se termine en pointe. Il fut construit, dit-on, sur le modèle du pavillon de Xerxès, et Périclès en donna lui-même le dessin. Cratinus en prend encore occasion de le railler dans sa comédie des Thraciennes :

Ce nouveau Jupiter à la tête d'oignon,
Et dont le vaste crâne est gros de l'Odéon.
Périclès vient à nous, tout fier de l'avantage
D'avoir de l'ostracisme évité le naufrage.

Ce fut alors que, pour la première fois, Périclès proposa un décret pour faire célébrer des jeux de musique à la fête des Panathénées, et il mit la plus grande ardeur à le faire passer. Nommé lui-même distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens qui entreraient en lice devaient chanter,

[1] Cet édifice, disent les éditeurs d'Amyot, est remarquable par les deux étages de colonnes, tels qu'on en voit encore à Pœstum ou Posidonia, dans les beaux temples faits sur le modèle de ceux d'Athènes. La lanterne ou la coupole mérite aussi une attention particulière. Dès le temps de Périclès l'architecture connaissait les grands moyens de décoration.

[2] Elle avait, suivant les mêmes éditeurs, quarante stades, ou cinq milles de longueur, et quarante coudées de hauteur; elle était si large, que deux chariots pouvaient y passer de front. Elle embrassait le Pirée, et le joignait à la ville d'Athènes. Socrate en parle dans le *Gorgias* de Platon, et il l'appelle la muraille du milieu.

jouer de la flûte et de la lyre. Depuis ce temps-là les jeux de musique furent toujours célébrés dans l'Odéon[1]. Les propylées de l'Acropole, construits par l'architecte Mnésiclès, furent achevés en cinq ans. Un événement merveilleux, arrivé pendant qu'on les bâtissait, fit connaître que la déesse, loin de s'opposer à leur construction, l'approuvait, et voulait même y concourir. Le plus habile et le plus laborieux des artistes, ayant fait un faux pas, se laissa tomber du haut de l'édifice, et se blessa si dangereusement que les médecins désespéraient de sa vie. Périclès en était très-affligé, lorsque la déesse, lui ayant apparu en songe, lui indiqua un remède qui procura à cet homme une prompte guérison. En reconnaissance de ce bienfait, Périclès fit faire en bronze la statue de Minerve Hygie[2], et la plaça dans la citadelle, près de l'autel qu'on y voyait auparavant.

XXIII. Ce fut Phidias qui exécuta la statue d'or de la déesse, et l'on assure que le nom de cet artiste est gravé sur le piédestal. J'ai déjà dit que Périclès, qui l'aimait beaucoup, lui avait conféré l'intendance générale des travaux et l'inspection sur tous les ouvriers. Cette faveur excita l'envie contre l'un et donna lieu de calomnier l'autre. On disait que Phidias recevait chez lui les premières femmes d'Athènes, sous prétexte de leur montrer ses ouvrages, et qu'il les livrait à Périclès. Ce bruit fut saisi avidement par les poëtes comiques, qui en prirent occasion de l'accuser d'incontinence; ils lui imputèrent de vivre avec la femme de Ménippe, son ami et son lieutenant à l'armée. Ils disaient qu'un autre de ses amis, nommé Pyrilampe, nourrissait des oiseaux curieux, et en particulier des paons, pour en faire présent aux maîtresses de Périclès. Mais comment s'étonner de ces injures proférées par des

[1] La commodité du lieu faisait que les poëtes et les musiciens s'y assemblaient pour y réciter ou chanter leurs ouvrages; et cette dernière destination fit donner à cet édifice, qui existe encore, le nom d'Odéon, d'un verbe grec qui signifie chanter. On y tenait aussi le marché au blé, et c'était là que se discutaient toutes les affaires qui regardaient les blés et tous les procès pour les aliments qui étaient dus.

[2] Qui donne la santé.

hommes dont le métier est de médire; qui chaque jour sacrifient à l'envieuse malignité de la multitude, comme à un génie malfaisant, la réputation des hommes les plus honnêtes, en les noircissant par leurs calomnies? N'a-t-on pas vu Stésimbrote de Thrace lui-même oser imputer à Périclès un crime horrible, l'accuser d'un commerce criminel avec la femme de son propre fils? tant il est difficile à l'histoire de découvrir la vérité! Les historiens qui écrivent plusieurs siècles après les événements ont devant eux le voile du temps qui leur en dérobe la connaissance; et l'histoire contemporaine, ou aveuglée par la haine et l'envie, ou corrompue par la flatterie et par la faveur, altère et déguise les faits.

XXIV. Comme les orateurs attachés au parti de Thucydide ne cessaient de crier que Périclès dilapidait les finances et ruinait la république, il demanda un jour au peuple assemblé s'il croyait qu'il eût beaucoup dépensé : « Oui, répondit le « peuple, et beaucoup trop. — Eh bien! reprit Périclès, cette « dépense ne sera pas à votre charge; je m'engage à la sup« porter seul. Mais mon nom seul aussi sera placé dans les « inscriptions des édifices. » A ces mots, soit admiration pour sa grandeur d'âme, soit que par jalousie on ne voulût pas lui céder la gloire de tant de beaux ouvrages : tout le peuple s'écria qu'il n'avait qu'à prendre dans le trésor de quoi en couvrir les frais, et de ne rien épargner. Cependant sa rivalité avec Thucydide étant arrivée à un point tel qu'elle ne pouvait plus se terminer que par le bannissement de l'un ou de l'autre, il vint à bout de le faire exiler, et détruisit ainsi cette faction ennemie. L'exil de Thucydide fit cesser les divisions, rétablit l'union et la paix dans la ville, et rendit Périclès maître absolu d'Athènes, dont il dirigea seul toutes les affaires.

XXV. Il avait en sa disposition les revenus publics, les armées et les flottes, les îles et la mer. Il exerçait seul cette vaste domination qui, s'étendant sur la Grèce et sur les barbares, était encore soutenue par l'obéissance des nations soumises, par l'amitié des rois et l'alliance des princes. Mais alors il ne se montra plus le même; il ne fut ni aussi doux, ni aussi

facile à céder aux désirs du peuple, à se prêter à ses divers caprices, comme à des vents contraires. Il tendit les ressorts du gouvernement, semblable auparavant, par sa faiblesse, à un instrument dont les cordes trop relâchées ne rendent que des sons faibles et mous; il y substitua un gouvernement aristocratique qui approchait de la monarchie. Il se proposa toujours dans son administration ce qu'il croyait le meilleur; et, tenant lui-même une conduite irréprochable, il faisait adopter ses conseils au peuple par la douceur et la persuasion, employait pour vaincre sa résistance la force et la contrainte, et l'amenait malgré lui à ce qui lui paraissait le plus utile. Il imitait en cela un médecin prudent qui, ayant à traiter une maladie longue et dont les accidents varient, sait administrer à propos à son malade ou des médicaments agréables et doux, ou des remèdes violents, et lui rend ainsi la santé. Comme chez un peuple à qui un empire si étendu donnait une grande puissance, il germait nécessairement des passions de toutes espèces, il était seul capable d'appliquer à chacune de ces maladies morales le traitement qui lui convenait, d'employer tour à tour l'espérance et la crainte, comme un double goûvernail : l'une retenait les emportements de la multitude, et l'autre la ranimait quand elle était découragée. Il fit voir par là que l'éloquence est, comme dit Platon [1], l'art de conduire les esprits; que sa principale fonction consiste à manier à propos les passions et les penchants des hommes, comme autant de cordes qui demandent à être touchées par une main habile.

XXVI. Au reste, il avait acquis cette grande autorité, non-seulement par son éloquence, mais encore, selon Thucydide [2], par l'opinion que sa bonne conduite donnait de lui, par la confiance qu'inspiraient son désintéressement et son mépris pour les richesses. Il porta si loin ces deux vertus, qu'après avoir prodigieusement accru la grandeur et l'opulence dont Athènes jouissait avant lui, après avoir surpassé en puissance

[1] Dans son *Phèdre*, t. III, p. 270.
[2] Liv. II, c. LXV.

plusieurs rois et plusieurs tyrans, de ceux même qui transmirent à leurs enfants la possession de leurs États, il n'augmenta pas d'une drachme le bien dont il avait hérité de son père. Thucydide nous a donné une idée juste de sa puissance; mais les poëtes comiques ont chargé malicieusement le tableau, en appelant ses amis nouveaux Pisistratides; ils demandent qu'on lui fasse jurer qu'il n'aspire pas à la tyrannie, pour faire entendre que son excessive autorité était incompatible avec un gouvernement populaire. Téléclide, par exemple, dit que les Athéniens lui avaient abandonné

> Les villes de l'Attique et toutes leurs richesses;
> Qu'il pouvait à son gré lier et délier,
> Détruire, relever les murs, les forteresses,
> Faire la paix, la guerre, aux peuples s'allier,
> Et, disposant de tout avec pleine puissance,
> Jouir de leur grandeur et de leur opulence.

Et ce ne fut pas une autorité passagère, un crédit de quelques instants, une faveur populaire qui n'eût eu que l'éclat de la durée d'une fleur; elle se soutint durant quarante ans au milieu des Éphialte, des Léocrate, des Myronide, des Cimon, des Tolmidas et des Thucydide. Après la chute et le bannissement de ce dernier, il ne conserva pas moins de quinze ans la supériorité sur tous les autres orateurs; et quoiqu'il eût rendu perpétuel et absolu un pouvoir qui jusqu'à lui n'avait été qu'annuel, il se montra toujours inaccessible à l'amour des richesses.

XXVII. Ce n'est pas qu'il négligeât ses propres affaires; mais pour éviter que, faute de soins, le bien que ses pères lui avaient laissé, et qu'il possédait si légitimement, ne vînt à dépérir, ou qu'en y donnant trop d'attention il ne se détournât d'occupations plus importantes, il avait adopté le plan d'administration qui lui avait paru le plus exact et le plus facile. Il faisait vendre tous les ans, et à la fois, les produits de ses terres; et chaque jour il envoyait acheter au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison. Ses fils, parvenus à un âge fait, ne goûtèrent pas cette économie; elle déplut encore davantage à leurs femmes, qui ne se trouvaient

pas assez bien entretenues, et qui blâmaient cette dépense calculée jour par jour avec une telle exactitude, qu'on ne voyait chez lui aucune trace de cette abondance qui règne ordinairement dans les maisons opulentes; la recette et la dépense allaient toujours d'un pas égal, par règle et par mesure. Celui qui conduisait si bien ses affaires intérieures était un domestique nommé Évangelus, homme d'une intelligence rare, soit qu'elle lui fût naturelle, soit que Périclès l'eût formé lui-même à l'économie.

XXVIII. Au reste, cette manière de vivre était encore bien loin de la sagesse d'Anaxagore, à qui sa grandeur d'âme ou plutôt un enthousiasme divin avait fait quitter sa maison et abandonner aux troupeaux ses terres incultes. Il est vrai, ce me semble, qu'il faut mettre une grande différence entre la vie d'un philosophe spéculatif et celle d'un homme d'État. Le premier, n'appliquant son esprit qu'à la contemplation des choses honnêtes, peut se passer de tout instrument extérieur qui le seconde; l'autre, qui fait servir sa vertu à l'utilité commune, a besoin de richesses, comme d'un moyen également nécessaire et louable. Périclès employait les siennes à secourir les citoyens pauvres, et Anaxagore lui-même en éprouva les effets. On dit que dans sa vieillesse, se voyant négligé par Périclès, que ses grandes affaires empêchaient de penser à lui, il se coucha et se couvrit la tête de son manteau[1], résolu de se laisser mourir de faim. Périclès n'en fut pas plutôt informé, qu'accablé de cette nouvelle, il courut chez lui, et employa les prières les plus pressantes pour le détourner de son dessein : « Ce n'est pas vous que je pleure, disait-il, « c'est moi qui vais perdre un ami dont les conseils me sont « si utiles pour le gouvernement de la république. » Alors Anaxagore se découvrant la tête : « Périclès, lui dit-il, ceux « qui ont besoin d'une lampe ont soin d'y verser de l'huile. »

XXIX. Les Lacédémoniens commençaient à voir d'un œil jaloux la puissance des Athéniens faire chaque jour de nou-

[1] C'était la coutume de se couvrir la tête, quand on voulait se donner la mort.

veaux progrès. Périclès, qui voulait encore inspirer à ses concitoyens plus d'élévation, plus d'ardeur pour les grandes entreprises, résolut d'inviter par un décret tous les peuples grecs, dans quelque partie de l'Europe ou de l'Asie qu'ils fussent établis, toutes les villes grandes et petites, à envoyer des députés à Athènes, pour y délibérer sur la reconstruction des temples brûlés par les barbares; sur les sacrifices qu'on avait voués aux dieux pour le salut de la Grèce, pendant les guerres des Perses; enfin sur les moyens de rendre la navigation sûre et d'établir la paix entre tous les Grecs. On choisit pour aller faire cette invitation vingt citoyens au-dessus de cinquante ans, dont cinq furent envoyés vers les Ioniens, les Doriens d'Asie et les insulaires, jusqu'à Lesbos et à Rhodes; cinq autres allèrent dans l'Hellespont et la Thrace, jusqu'à Byzance; cinq dans la Béotie, la Phocide et le Péloponèse, d'où ils passèrent par la Locride dans le continent voisin jusqu'à l'Acarnanie et l'Ambracie : les cinq derniers, traversant l'Eubée, parcoururent les pays voisins du mont Œta et les environs du golfe Maliaque, les pays des Phthiotes, des Achéens et des Thessaliens. Ils firent tous leurs efforts pour persuader à ces peuples de se rendre à Athènes, afin d'y prendre part à des délibérations qui devaient avoir pour objet la paix et les affaires générales de la Grèce; mais toutes leurs démarches furent inutiles : les villes ne s'assemblèrent point, parce que les Lacédémoniens s'y opposèrent; car ce fut d'abord dans le Péloponèse que cette proposition fut rejetée. J'ai cru devoir rapporter cette circonstance pour faire connaître l'élévation d'esprit et la grandeur d'âme de Périclès.

XXX. Mais rien ne lui concilia tant l'estime publique que la circonspection qu'il mettait dans ses expéditions militaires. Il ne hasardait jamais une bataille dont le succès lui semblait incertain, et qui offrait un danger apparent. Il estimait peu ces généraux qu'une heureuse témérité faisait regarder comme de grands capitaines; peu jaloux de les imiter, il disait souvent à ses concitoyens que s'il le pouvait il les rendrait immortels. Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ses

succès et de la gloire qu'ils lui avaient acquise, voulait, hors de propos, entrer en armes dans la Béotie : non content des troupes qu'il avait, il persuada aux jeunes gens les plus braves et les plus avides de gloire, au nombre de plus de mille[1], de le suivre en qualité de volontaires. Périclès fit son possible pour le retenir, et lui dit en pleine assemblée ce mot si connu : « Si vous ne voulez pas en croire Périclès, « vous ne risquez rien au moins d'attendre ; le temps est le « conseiller le plus sage. » Cette parole ne fut pas trop remarquée dans le moment ; mais peu de jours après, lorsqu'on reçut la nouvelle que Tolmidas avait été défait et tué à Coronée avec la plupart des braves Athéniens, ce mot lui fit beaucoup d'honneur, et lui mérita la bienveillance du peuple, qui rendit justice à sa prudence et à son amour pour les citoyens.

XXXI. De toutes ses expéditions, aucune ne lui acquit plus de réputation que celle de la Chersonèse, qui fut si salutaire à tous les Grecs de ce pays. Non-seulement il y transporta une colonie de mille Athéniens qui firent la force de leurs villes, mais encore il ferma l'isthme par une muraille tirée d'une mer à l'autre, avec des forts de distance en distance : par là il mit les Grecs à l'abri des incursions des Thraces répandus dans la Chersonèse; il les délivra d'une guerre pénible et presque continuelle qu'ils avaient à soutenir contre les barbares qui les avoisinaient, et les garantit des brigandages des peuples limitrophes et des naturels du pays. Mais sa course maritime autour du Péloponèse le fit estimer et admirer des étrangers mêmes. Parti du port de Pages sur la côte de Mégare, il ne se borna pas à ravager les villes maritimes, comme Tolmidas l'avait fait avant lui : il débarqua ses troupes, et, s'étant avancé dans le continent, il en força les habitants, effrayés de sa présence, à se tenir enfermés dans leurs murailles. A Némée, il défit en bataille rangée les Sicyoniens, qui osèrent se mesurer avec lui, et dressa un

[1] Il n'y avait d'Athéniens que ces mille volontaires; les autres troupes étaient celles des alliés.

trophée pour cette victoire : il prit des renforts dans l'Achaïe, alliée des Athéniens, s'embarqua pour passer dans le continent opposé, côtoya le fleuve Achéloüs, ravagea l'Acarnanie, renferma les Œnéades dans leurs murailles, ruina tout le pays, et rentra glorieusement dans Athènes, après s'être montré aussi redoutable aux ennemis que rempli de prudence et d'activité pour la sûreté de ses concitoyens. Dans toute cette expédition, ses troupes n'éprouvèrent ni revers ni accident.

XXXII. Depuis, il fit voile vers le Pont avec une flotte nombreuse et magnifiquement équipée : il accorda aux villes grecques de ce pays tout ce qu'elles lui demandèrent, et les traita avec beaucoup d'humanité; en même temps il déploya aux yeux des nations barbares qui les environnaient, en présence de leurs rois et de leurs princes, la puissance imposante des Athéniens, et leur fit voir que, maîtres de la mer, ils naviguaient partout avec la plus grande confiance et une entière sûreté. Il laissa aux Sinopiens treize galères commandées par Lamachus, et des troupes pour les défendre contre le tyran Timésiléon [1], qui fut bientôt chassé de Sinope avec tous ceux de son parti. Périclès fit publier un décret qui permettait à six cents Athéniens d'aller, s'ils le voulaient, s'établir dans cette ville, et de partager entre eux les maisons et les terres que les tyrans y avaient possédées.

XXXIII. Mais il avait soin d'ailleurs de refréner les folles prétentions des Athéniens, et ne se prêtait pas aux projets téméraires que le sentiment de leurs forces et leurs succès passés leur faisaient concevoir. Ils voulaient aller reconquérir l'Égypte, attaquer les provinces maritimes du roi de Perse ; déjà même commençait à s'allumer dans le cœur de la plupart d'entre eux ce fatal et malheureux désir de subjuguer la Sicile, que les orateurs du parti d'Alcibiade enflammèrent depuis avec tant de violence [2]. Quelques-uns rêvaient la conquête de l'Étrurie et de Carthage; et ces projets n'étaient pas

[1] Ce tyran est inconnu.
[2] Quinze ou seize ans après la mort de Périclès.

sans quelque espoir de succès, fondé sur la grandeur de leur empire et sur le cours de leurs prospérités : mais Périclès arrêta cette fougue impétueuse, et réprima l'essor de leur ambition; il n'employa la plus grande partie de leurs forces qu'à conserver ce qu'ils possédaient. Persuadé que c'était beaucoup pour lui que de contenir les Lacédémoniens, dont il était toujours l'ennemi, il le fit voir en plusieurs occasions, et surtout dans la guerre sacrée. Les Lacédémoniens étaient entrés en armes dans le pays de Delphes, et avaient ôté aux Phocidiens l'intendance du temple, pour la donner aux Delphiens. Ils ne furent pas plutôt partis, que Périclès y alla à la tête d'une armée, et rétablit les Phocidiens dans leurs fonctions. Les Lacédémoniens avaient fait graver sur le front du loup d'airain le privilége que les Delphiens leur avaient accordé, de consulter les premiers l'oracle : Périclès obtint le même privilége pour les Athéniens, et le fit graver sur le côté droit du loup.

XXXIV. La sage précaution qu'il avait eue de retenir dans la Grèce les forces des Athéniens fut justifiée par les événements. Bientôt les Eubéens se révoltèrent; Périclès, sans perdre un instant, marcha contre eux à la tête d'une armée : il apprit en arrivant que les Mégariens avaient déclaré la guerre à Athènes, et que les Lacédémoniens, commandés par leur roi Plistonax, étaient sur les frontières de l'Attique. Il quitte alors promptement l'Eubée, pour ne s'occuper que de cette guerre intérieure; mais n'osant pas en venir aux mains avec des troupes si nombreuses et si aguerries qui lui présentaient la bataille, et sachant que Plistonax, jeune encore, se conduisait principalement par les avis de Cléandridas, que les éphores, à cause de la grande jeunesse du prince, lui avaient donné pour conseil et pour guide, il fait solliciter secrètement Cléandridas, qui, bientôt gagné par l'argent, se laisse persuader de retirer les Péloponésiens de l'Attique. Les Lacédémoniens, informés que les troupes étaient rentrées dans leurs villes, en furent tellement irrités, qu'ils condamnèrent leur roi à une forte amende qu'il se vit hors d'état

de payer, et il fut obligé de sortir de Lacédémone. Cléandridas, qui avait pris la fuite, fut condamné à mort par contumace. Il était père de ce Gylippe qui vainquit les Athéniens en Sicile. Il paraît que l'avarice était dans cette famille une maladie héréditaire, car elle passa au fils, qui, convaincu de plusieurs actions honteuses, fut chassé de Lacédémone. J'ai raconté son histoire dans la *Vie de Lysandre.*

XXXV. Dans le compte que Périclès rendit de cette expédition, il porta en dépense une somme de dix talents, avec cette seule indication : *Pour emploi nécessaire.* Le peuple la lui alloua sans aucune information, et ne voulut pas en connaître le motif secret. Quelques écrivains, entre autres Théophraste le philosophe, disent que Périclès faisait passer chaque année à Sparte dix talents [1], pour gagner les principaux magistrats, afin d'éloigner la guerre ; il achetait non la paix, mais le temps nécessaire pour pouvoir à loisir se préparer à entrer en campagne avec plus d'avantage. Ses dispositions terminées, il marche de nouveau contre les rebelles, repasse dans l'Eubée avec cinquante vaisseaux et cinq mille hommes de bonnes troupes, soumet toutes les villes, et en chasse ceux d'entre les Chalcidiens qu'on appelait hippobotes [2] : c'étaient les plus riches et les plus puissants du pays. Il fit sortir aussi les Histiéens de leur ville, et les remplaça par des Athéniens ; ils furent les seuls qu'il traita avec cette rigueur, parce que, ayant pris un vaisseau athénien, ils en avaient massacré tout l'équipage.

XXXVI. Quelque temps après [3], les Athéniens ayant conclu avec les Spartiates une trêve de trente ans, Périclès fit déclarer la guerre aux Samiens, en donnant pour prétexte leur refus d'obéir à l'ordre qui leur avait été signifié de pacifier leurs différends avec les Milésiens. Mais comme on a cru qu'il n'avait fait la guerre à Samos que pour complaire à Aspasie, c'est ici le moment de rechercher par quel art si puissant, par quel charme si persuasif, cette femme put prendre un tel empire

[1] Environ cinquante mille livres.
[2] Qui nourrissent des chevaux.
[3] Cinq ans après.

sur les premiers hommes de la république, et faire dire tant de bien d'elle aux philosophes les plus célèbres[1]. Tout le monde convient qu'elle était de Milet et fille d'Axiochus. On dit qu'à l'exemple d'une courtisane d'entre les anciennes Ioniennes, nommée Thargélia, elle ne s'attacha qu'aux premiers de la ville. Cette Thargélia, qui joignait à beaucoup de grâces et de beauté un esprit vif et agréable, fut liée avec tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus puissant parmi les Grecs; elle gagnait au roi de Perse tous ceux qui l'approchaient, et elle avait répandu dans toutes les villes de la Grèce des semences de la faction médique.

XXXVII. Pour Aspasie, on dit que Périclès s'attacha à elle à cause de son savoir et de ses connaissances en politique. Socrate lui-même allait la voir quelquefois avec ses amis; et ceux qui la fréquentaient le plus y menaient souvent leurs femmes pour l'entendre, quoiqu'elle fît un métier peu honnête et qu'elle eût dans sa maison plusieurs courtisanes. Eschine dit que Lysiclès, simple marchand de bestiaux, homme d'un esprit bas et abject, devint le premier des Athéniens par une suite du commerce qu'il avait eu avec Aspasie après la mort de Périclès. Platon, dans son *Ménexène*, quoique le commencement de ce dialogue soit écrit sur un ton de plaisanterie, avance comme un fait positif que plusieurs Athéniens allaient chez elle pour y prendre des leçons de rhétorique.

XXXVIII. Il paraît cependant que l'attachement de Périclès pour Aspasie fut une véritable passion. En effet, quoique sa femme, qui était sa parente, et qui avait épousé en premières noces Hipponicus, dont elle avait eu le riche Callias, eût donné à Périclès deux fils, Xanthippe et Paralus, ils s'inspirèrent réciproquement un tel dégoût, que l'ayant mariée à un autre, de son consentement, il épousa Aspasie. Il l'aima si tendrement, qu'il ne sortait et ne rentrait jamais chez lui sans l'embrasser. Aussi dans les comédies de ce temps-là est-elle appelée la nouvelle Omphale, Déjanire et Junon. Cratinus la traite ouvertement de courtisane :

[1] Socrate et Platon.

Elle eut cette Junon, cette belle Aspasie,
Qui se déshonora par sa mauvaise vie.

On croit que Périclès en avait eu un fils naturel; car Eupolis, dans sa comédie des *Dèmes*, lui en fait demander des nouvelles :

Et mon fils naturel, dis-moi, vit-il encore?

Pyronides lui répond :

Sans doute; et déjà même il serait marié,
S'il n'eût craint de trouver une femme impudique
Qui marchât sur les pas d'une mère lubrique.

Enfin cette Aspasie eut tant de célébrité, que Cyrus, celui qui fit la guerre au roi Artaxerxès et lui disputa l'empire des Perses, donna le nom d'Aspasie à celle de ses concubines qu'il aimait le plus, et qui s'appelait auparavant Milto. Elle était de la Phocide, et fille d'Hermotimus. Cyrus ayant péri dans le combat, elle fut amenée au roi Artaxerxès, auprès duquel elle eut un grand crédit. Voilà des particularités qui me sont revenues à la mémoire, en écrivant la vie de Périclès; et il eût été sans doute d'une sévérité outrée de les passer sous silence.

XXXIX. Pour revenir à la guerre de Samos, on accuse Périclès d'avoir, à la prière d'Aspasie, fait prendre aux Athéniens le parti de ceux de Milet. Ces deux villes étaient en guerre au sujet de celle de Priène. Les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnèrent de mettre bas les armes et de venir discuter devant eux leurs prétentions. Ils le refusèrent; et Périclès, étant allé à Samos avec une flotte, y abolit le gouvernement oligarchique, prit pour otages cinquante des principaux citoyens, avec un pareil nombre d'enfants, et les fit partir pour Lemnos. On dit que chacun de ces otages voulut lui donner un talent pour avoir sa liberté; que ceux qui craignaient le gouvernement démocratique lui offrirent aussi plusieurs talents; enfin le Perse Pissouthnès, qui favorisait les Samiens, lui envoya dix mille pièces d'or pour l'engager à leur faire grâce. Périclès refusa tout; il traita les Samiens comme il l'avait d'abord résolu; et après

leur avoir donné un gouvernement populaire, il s'en retourna. A peine il fut parti, que les Samiens, dont Pissouthnès avait enlevé furtivement les otages, se révoltèrent et firent tous leurs préparatifs de guerre. Périclès, s'étant aussitôt rembarqué, marcha contre eux. Il ne les trouva point dans l'inaction ou dans la crainte, mais bien déterminés à combattre et à disputer l'empire de la mer. Les deux flottes se livrèrent un grand combat près de l'île de Tragie [1]. Périclès, qui n'avait que quarante-quatre vaisseaux, remporta la victoire, et défit entièrement soixante-dix vaisseaux ennemis, dont vingt étaient des vaisseaux de guerre [2]. Profitant de sa victoire, il s'empara du port de Samos, et mit le siége devant la ville. Les Samiens se défendirent avec vigueur : ils osèrent même faire des sorties et combattre devant leurs murailles. Cependant il vint d'Athènes une nouvelle flotte qui resserra les Samiens de tous les côtés. Périclès, ayant pris avec lui soixante vaisseaux, s'avança dans la mer extérieure [3], pour aller, disent la plupart des historiens, au-devant d'une flotte phénicienne qui venait au secours des Samiens, et la combattre le plus loin qu'il pourrait de Samos, ou, suivant Stésimbrote, pour aller en Cypre, ce qui ne paraît pas vraisemblable.

XL. Mais, quelque dessein qu'il eût, il commit une grande faute. A peine il était embarqué, que Mélissus, fils d'Ithagène, philosophe distingué, et alors général des Samiens, méprisant le petit nombre de vaisseaux que Périclès avait laissés, et l'inexpérience de ceux qui les commandaient, persuade à ses concitoyens de les aller attaquer. Il se livre un combat où les Samiens, vainqueurs, font un grand nombre de prisonniers, coulent à fond plusieurs vaisseaux ennemis ; et restés maîtres de la mer, ils se munissent de tout ce qui leur manquait pour être en état de soutenir le siége. Aristote dit que, dans un combat précédent, Périclès en personne avait été battu sur mer par Mélissus. Ceux de Samos, pour rendre aux prisonniers

[1] Une des Sporades, vis-à-vis de Samos.
[2] C'est-à-dire qui portaient des troupes de débarquement.
[3] La mer Méditerranée.

athéniens l'outrage que les leurs avaient reçu, les marquèrent au front d'une chouette, comme à Athènes on avait marqué les Samiens d'une samine. La samine est un vaisseau samien que sa proue basse et ses flancs larges et creux rendent propre pour la haute mer et fort léger à la course. On lui a donné ce nom, parce que le premier vaisseau de cette forme fut construit à Samos, par ordre du tyran Polycrate. C'est, dit-on, à cette marque des Samiens au front que le poëte Aristophane fait allusion lorsqu'il dit :

Le peuple samien est un peuple lettré.

Périclès, informé de la défaite de son armée, se hâta d'aller à son secours ; il battit Mélissus venu à sa rencontre, força les ennemis à se renfermer dans leur ville, dont il fit le blocus, aimant mieux la réduire avec plus de temps et de dépense, que d'exposer ses troupes à des dangers et d'acheter la victoire au prix de leur sang. Mais les Athéniens, lassés de la longueur du siége[1], ne demandaient qu'à combattre ; et comme il n'était pas facile de les contenir, il imagina, pour les distraire, de partager sa flotte en huit escadres, qu'il faisait tirer au sort. Celle à qui la fève blanche était échue faisait bonne chère et se divertissait, pendant que les autres étaient occupées du blocus. De là vient, dit-on, que ceux qui ont eu un jour de plaisir l'appellent le jour blanc, à cause de la fève blanche[2].

XLI. L'historien Éphore dit que ce fut à ce siége que Périclès se servit, pour la première fois, de machines de guerre, invention nouvelle qui lui parut merveilleuse. Il avait avec lui l'ingénieur Artémon, qui était boiteux, et qui se faisait porter en litière aux endroits les plus exposés ; d'où on lui avait donné le nom de Périphorète[3]. Mais Héraclide de Pont réfute ce fait par des vers d'Anacréon, où cet Artémon Périphorète est nommé plusieurs siècles avant la guerre et le

[1] Il durait depuis neuf mois.

[2] L'usage d'employer le fève blanche comme un signe favorable est antérieur à Périclès; on le trouve établi fort anciennement dans les tribunaux pour absoudre les accusés.

[3] C'est-à-dire qu'on porte de côté et d'autre.

blocus de Samos. Il dit que c'était un homme voluptueux, lâche et timide, qui restait renfermé dans sa maison, où deux esclaves tenaient toujours au-dessus de lui un bouclier d'airain, de peur qu'il ne lui tombât quelque chose sur la tête ; que, lorsqu'il était obligé de sortir, il se faisait porter dans un petit lit fort bas et qui touchait presque à terre ; ce qui le fit surnommer Périphorète.

XLII. Samos se rendit enfin après neuf mois de siége. Périclès en fit raser les murailles ; il ôta aux Samiens leurs vaisseaux, exigea d'eux de très-grosses sommes dont ils payèrent comptant une partie, prirent des termes pour le reste, et donnèrent des otages pour la sûreté du payement. Duris, de Samos, afin de rendre l'événement plus tragique, accuse Périclès et les Athéniens d'une horrible cruauté, dont ni Thucydide, ni Éphore, ni Aristote n'ont fait mention. Aussi son récit n'a-t-il aucune apparence de vérité. Il raconte que Périclès fit conduire les capitaines des vaisseaux et les soldats samiens sur la place publique de Milet ; que là ils furent attachés à des poteaux, où ils restèrent exposés pendant dix jours ; qu'enfin, comme ils étaient sur le point d'expirer, on les assomma à coups de bâton, et on leur refusa même la sépulture. Mais Duris, qui, lors même qu'il n'est pas entraîné par quelque affection particulière, respecte rarement la vérité, a voulu dans cette occasion rendre les Athéniens odieux, en exagérant les malheurs de sa patrie.

XLIII. Périclès, après avoir réduit Samos, se rembarqua. Arrivé à Athènes, il fit des obsèques magnifiques aux citoyens morts dans le cours de cette guerre ; et, suivant l'usage qui se pratique encore aujourd'hui, il prononça lui-même sur leur tombeau leur oraison funèbre, qui fut généralement admirée. Lorsqu'il descendit de la tribune, toutes les femmes allèrent l'embrasser et lui mirent sur la tête des couronnes et des bandelettes, comme à un athlète qui revient vainqueur des jeux. La seule Elpinice lui dit en s'approchant : « Voilà, sans doute, « Périclès, des exploits admirables et bien dignes de nos couronnes, d'avoir fait périr tant de braves citoyens, non en

« faisant la guerre aux Phéniciens ou aux Mèdes, comme mon « frère Cimon, mais en ruinant une ville alliée, qui tirait de « nous son origine. » Périclès se mit à sourire, et ne lui répondit que par ce vers d'Archiloque :

Mettez donc moins d'essence avec ces cheveux blancs.

Ion écrit que la défaite des Samiens enfla tellement le cœur à Périclès, qu'il disait avec complaisance qu'Agamemnon avait mis dix ans entiers à prendre une ville barbare, et que lui il avait conquis en neuf mois la ville la plus riche et la plus puissante de toute l'Ionie. Au reste, ce n'était pas sans fondement qu'il s'en glorifiait ; car, outre que cette guerre fut très-périlleuse et le succès longtemps incertain, peu s'en fallut, suivant Thucydide, que les Samiens ne fissent perdre à Athènes l'empire de la mer.

XLIV. Quelque temps après, pressentant l'éruption prochaine de la guerre du Péloponèse, il persuada au peuple d'envoyer du secours aux habitants de Corcyre, que les Corinthiens avaient attaqués, et de mettre dans leurs intérêts une île dont les forces maritimes leur seraient si utiles dans l'invasion qui les menaçait du côté du Péloponèse. Le peuple ayant ordonné ce secours, Périclès n'y envoya que dix vaisseaux sous la conduite de Lacédémonius, fils de Cimon, sans doute dans l'intention de lui porter préjudice. Comme la maison de Cimon avait de grandes liaisons avec les Lacédémoniens, il n'envoyait son fils avec ces dix vaisseaux, et même malgré lui, qu'afin que, s'il ne faisait rien d'utile ou de brillant dans cette expédition, il fût encore plus soupçonné de favoriser les Lacédémoniens. Tant qu'il vécut, il s'opposa à l'agrandissement des fils de Cimon, sous prétexte qu'ils n'étaient pas de vrais Athéniens, mais des étrangers issus d'une race mêlée ; leurs noms même le prouvaient. L'un s'appelait Lacédémonius, l'autre Thessalus, le troisième Éléus ; et ils passaient pour fils d'une Arcadienne. Mais Périclès fut fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix galères, qui ne pouvaient seconder que bien faiblement ceux qui en avaient

besoin, en même temps que ses ennemis ne manqueraient pas d'en tirer un prétexte de le calomnier. Il en fit donc partir un plus grand nombre, qui n'arrivèrent à Corcyre qu'après le combat. Les Corinthiens, irrités, portèrent leurs plaintes devant Lacédémone : ils furent soutenus par les Mégariens, qui se plaignaient, de leur côté, que contre le droit des gens, contre les serments faits par tous les Grecs, les Athéniens leur fermaient l'entrée de leurs marchés et des ports qui étaient sous leur obéissance. Les Éginètes, qui se voyaient opprimés et traités avec violence, n'osèrent pas accuser ouvertement les Athéniens; mais ils firent passer en secret leurs plaintes à Lacédémone.

XLV. Dans ce même temps, la ville de Potidée, qui était soumise à Athènes, quoique colonie de Corinthe, s'étant révoltée, les Athéniens allèrent l'assiéger; et cette demarche accéléra la guerre. Archidamus, roi de Sparte, fit tous ses efforts pour pacifier la plupart de ces différends et adoucir les esprits des alliés; il est même probable que les Athéniens ne se seraient pas attiré la guerre pour les autres griefs qu'on avait contre eux, si on avait pu les amener à révoquer leur décret contre les Mégariens, et à faire la paix avec ce peuple. Périclès, qui s'y opposa de toutes ses forces, et qui excita le peuple à persévérer dans sa haine contre Mégare, fut regardé comme le seul auteur de cette guerre. Les Lacédémoniens envoyèrent à ce sujet une ambassade à Athènes; et comme Périclès alléguait une loi qui défendait d'ôter le tableau sur lequel ce décret était écrit, Polyarcès, un des ambassadeurs, lui dit : « Eh bien! ne l'ôtez pas; mais retournez-le; il n'y a « pas de loi qui le défende » Ce mot fut trouvé plaisant; mais Périclès n'en persista pas moins dans son inflexibilité. Il avait sûrement contre les Mégariens quelque motif personnel de haine; mais, pour lui donner une cause publique et manifeste, il les accusa d'avoir labouré les terres sacrées; et il fit ordonner par un décret qu'on enverrait un héraut à Mégare pour s'en plaindre, et de là à Lacédémone pour y accuser les Mégariens.

XLVI. Ce décret, que Périclès avait rédigé, ne contenait que des plaintes raisonnables et exprimées en des termes très-doux. Mais le héraut Anthémocrite qu'on avait chargé de le porter, étant mort dans sa mission, et, à ce qu'on croit, par le fait des Mégariens, Charinus fit un décret qui vouait à ce peuple une haine implacable, prononçait la peine de mort contre tout Mégarien qui entrerait sur les terres de l'Attique, et ordonnait que les généraux en prêtant le serment d'usage y ajouteraient l'engagement d'aller deux fois l'an ravager le territoire de Mégare. Il portait encore qu'Anthémocrite serait enterré près des portes Thrasiennes, qu'on appelle aujourd'hui le Dipyle. Mais les Mégariens repoussaient fortement l'inculpation de la mort du héraut, et rejetaient les causes de la guerre sur Aspasie et sur Périclès; ils alléguaient en preuve ces vers si piquants et si connus des *Acharniens* d'Aristophane :

De jeunes étourdis que leur ivresse égare
Vont un jour enlever Simétha de Mégare.
Outrés de cet affront, quelques Mégariens,
Cherchant à se venger sur les Athéniens,
Ravissent deux beautés du logis d'Aspasie.

XLVII. Il n'est donc pas facile d'assigner la véritable origine de cette guerre : mais tous les historiens conviennent que Périclès fut la seule cause qu'on n'abolit pas le décret contre Mégare. Les uns, il est vrai, attribuent cette inflexibilité à sa prudence et à sa grandeur d'âme, qui lui firent juger que c'était le parti le plus avantageux, et que la demande des Lacédémoniens n'était de leur part qu'une tentative pour voir si les Athéniens céderaient; complaisance qu'on aurait regardée comme un aveu de leur faiblesse. D'autres prétendent que ce fut par fierté, et pour faire montre de sa puissance, que Périclès méprisa les instances des Lacédémoniens. On en donne encore une autre raison; et quoiqu'elle soit rapportée par plusieurs historiens, c'est de toutes la plus mauvaise. Le statuaire Phidias avait, comme je l'ai déjà dit, entrepris de faire la statue de Minerve; il était l'ami de Périclès,

et jouissait d'un grand crédit auprès de sa personne. Cette faveur lui attira beaucoup d'ennemis et d'envieux, qui, pour essayer sur lui quel jugement le peuple porterait de Périclès, engagèrent un des ouvriers de cet artiste, nommé Ménon, à se rendre comme suppliant sur la place publique, et à demander sûreté pour le dénoncer et l'accuser. La demande fut accueillie, et la poursuite de l'accusation se fit devant le peuple assemblé. Mais on ne put trouver le larcin dont on accusait Phidias. Cet artiste, en commençant l'ouvrage, avait, par le conseil de Périclès, travaillé et placé l'or de manière qu'on pouvait l'ôter et le peser; ce que Périclès ordonna à ses accusateurs de faire[1].

XLVIII. Mais rien n'excitait tant l'envie contre Phidias que la grande réputation de ses ouvrages. On lui en voulait surtout parce qu'en gravant sur le bouclier de la déesse le combat des Amazones, il s'y était représenté lui-même sous la figure d'un vieillard qui soulève de ses deux mains une grosse pierre. On y voyait aussi une très-belle figure de Périclès combattant contre une Amazone. Sa main, levée pour lancer un javelot, lui couvre en partie le visage; elle est placée avec tant d'art, qu'elle semble cacher la ressemblance de la figure, qui cependant est très-sensible des deux côtés. Phidias fut donc jeté dans une prison, où il mourut de maladie, et, selon d'autres, du poison que ses ennemis lui donnèrent, pour avoir lieu de calomnier Périclès. Sur un décret de Glicon, le dénonciateur Ménon obtint du peuple une exemption de tout impôt, et les capitaines eurent ordre de veiller à sa sûreté.

XLIX. Vers ce même temps, Aspasie fut traduite en justice pour crime d'impiété, à la poursuite d'un poëte comique nommé Hermippus, qui l'accusait aussi de recevoir chez elle

[1] Cette statue était faite de manière que l'or y tenait par des vis et des écrous, en sorte qu'on pouvait l'en détacher sans rien gâter, et s'assurer, en le pesant, si l'artiste avait employé toute la quantité qui lui avait été donnée. On n'avait pas encore découvert le moyen qu'Archimède inventa depuis pour reconnaître la quantité d'or qui se trouve mêlée avec d'autres métaux, sans avoir besoin de les séparer.

des femmes de condition libre qu'elle prostituait à Périclès. Diopithès fit un décret qui ordonnait de dénoncer ceux qui ne reconnaissaient pas l'existence des dieux, ou qui enseignaient des doctrines nouvelles sur les phénomènes célestes. Il cherchait à étendre ce soupçon sur Périclès, à cause de ses liaisons avec Anaxagore. Ces dénonciations ayant paru faire plaisir au peuple, Dracontidès proposa et fit passer un troisième décret, qui portait que Périclès rendrait ses comptes devant les prytanes; et que les juges, après avoir pris sur l'autel les billets pour les suffrages, prononceraient le jugement dans la ville. Mais Agnon supprima du décret cette dernière disposition; il fit décider que l'affaire serait portée devant quinze cents juges, et que l'accusation serait intentée pour cause de vol, de concussion ou d'injustice, au choix de l'accusateur. Aspasie dut son salut aux prières de Périclès, aux larmes que, suivant Eschine, il répandit devant les juges pendant l'instruction du procès. Mais, craignant qu'Anaxagore ne fût condamné, il le fit sortir de la ville, et l'accompagna lui-même. Comme il avait déplu au peuple dans l'affaire de Phidias, et qu'il redoutait l'issue du jugement, il souffla le feu de la guerre qu'il trouvait trop tardive à s'enflammer, et qui n'était encore que fumante. Il se flattait par là de dissiper toutes les imputations dont on le chargeait, et d'affaiblir l'envie; il ne doutait pas que dans des affaires si importantes, dans des dangers si pressants, le peuple, entraîné par sa puissance et par son mérite, ne se reposât sur lui seul de sa défense. Telles sont, dit-on, les raisons qui le portèrent à empêcher le peuple de céder aux Lacédémoniens; mais ses vrais motifs ne sont pas connus.

L. Les Lacédémoniens, persuadés qu'en abattant la puissance de Périclès ils rendraient les Athéniens plus souples et plus faciles, leur ordonnèrent de bannir de leur ville les restes du crime cylonien, dont la race de Périclès était, suivant Thucydide, entachée du côté de sa mère. Mais cette tentative eut un effet tout contraire à celui qu'ils s'étaient promis : au lieu d'attirer sur Périclès les soupçons et la calomnie,

il augmenta le respect et la confiance des citoyens, parce qu'ils virent que c'était lui que les ennemis haïssaient et craignaient le plus. C'est pourquoi, avant qu'Archidamus entrât dans l'Attique avec les troupes du Péloponèse, Périclès déclara aux Athéniens que si ce roi, dans les incursions qu'il ferait sur le pays, épargnait ses terres, soit à cause de l'hospitalité qui les unissait, soit pour donner à ses ennemis un prétexte de le calomnier, il donnait dès ce moment à la république ses biens et ses maisons de campagne. Les Lacédémoniens et leurs alliés étant donc entrés dans l'Attique avec une armée nombreuse, sous les ordres du roi Archidamus, et ayant ravagé tout le pays, s'avancèrent jusqu'au bourg d'Acharnes, et y assirent leur camp; persuadés que les Athéniens, ne voulant pas les y souffrir, viendraient les attaquer pour défendre leur territoire et soutenir leur ancienne réputation. Mais Périclès jugea qu'il serait trop dangereux de risquer une bataille et de hasarder la ville même, en attaquant une armée de soixante mille hommes, tant du Péloponèse que de la Béotie ; car il n'y en eut pas moins dans cette première expédition; et pour calmer l'impatience de ceux qui, ne pouvant supporter de voir ainsi ravager leur territoire, voulaient absolument combattre, il leur disait que les arbres coupés et abattus repoussent en peu de temps, mais que la perte des hommes est irréparable.

LI. Il évita d'assembler le peuple, de peur d'être entraîné hors de ses résolutions. Ainsi qu'un sage pilote menacé de la tempête, après avoir mis ordre à tout, et disposé toutes ses manœuvres, fait usage des moyens que son art lui donne, sans s'arrêter aux prières et aux larmes des passagers, sans être touché de leurs souffrances ni de leurs craintes; de même Périclès, après avoir fermé la ville et posé partout des gardes pour la sûreté publique, ne suivit que ses propres conseils et s'inquiéta peu des cris et des murmures de ses concitoyens. Il fut également inflexible, soit aux vives instances de ses amis, soit aux clameurs et aux menaces de ses ennemis, soit enfin aux chansons satiriques dont on l'acca-

blait, et dans lesquelles on le décriait, on blâmait sa conduite, on le traitait d'homme lâche qui abandonnait tout aux ennemis. Cléon même se déchaînait contre lui, et commençait déjà à profiter de la colère du peuple pour s'emparer de sa confiance, comme on le voit dans ces vers d'Hermippus :

Roi des satyres effrontés,
Pourquoi crains-tu de manier la lance?
Ta langue est pleine de vaillance;
Tu parles de la guerre en termes exaltés,
Ton âme de Télès semble avoir le courage:
Vois-tu briller le fer, tu trembles, tu frémis;
Tu vois partout des ennemis,
Et la sombre pâleur obscurcit ton visage,
Quoique Cléon, par son ardeur,
S'efforce à tout moment d'aiguillonner ton cœur.

LII. Mais rien ne put émouvoir Périclès; supportant avec calme et en silence les injures de ses ennemis, il fit partir pour le Péloponèse une flotte de cent vaisseaux; et au lieu d'en prendre le commandement, il se tint tranquille dans sa maison, afin de contenir la ville jusqu'à ce que les Péloponésiens se fussent retirés. En attendant, pour consoler le peuple, affligé de cette guerre, et pour soutenir son courage, il lui fit des distributions d'argent et de terres. Il chassa les Éginètes de leurs îles, et en distribua le territoire, par la voie du sort, à des citoyens d'Athènes. Ils avaient encore un motif de consolation dans ce que souffraient leurs ennemis. La flotte envoyée dans le Péloponèse avait ravagé une grande étendue de pays et ruiné beaucoup de bourgs et de petites villes. Périclès lui-même, étant entré par terre dans le pays des Mégariens, y mit tout à feu et à sang. Les ennemis, à qui les Athéniens faisaient autant de mal sur mer qu'ils en souffraient eux-mêmes par terre, n'auraient pas soutenu si longtemps cette guerre ruineuse, et s'en seraient lassés beaucoup plus tôt, comme Périclès l'avait annoncé dès le commencement, si une puissance surnaturelle n'eût rendu inutiles tous les conseils de la prudence humaine.

LIII. D'abord une peste cruelle vint affliger la ville; et en moissonnant la fleur de la jeunesse elle affaiblit sensiblement

les forces des citoyens. La maladie affecta tout à la fois les corps et les esprits : les Athéniens s'aigrirent tellement contre Périclès, que, semblables à des frénétiques qui s'emportent contre leur médecin ou contre leur père, ils le traitèrent avec la dernière injustice. Une telle conduite leur était inspirée par ses ennemis, qui attribuaient cette contagion à la multitude des habitants des bourgs qui s'étaient retirés dans la ville, et qui, accoutumés à respirer un air libre et pur, se trouvaient, au fort de l'été, entassés pêle-mêle dans de petites maisons et sous des tentes étouffées, où ils passaient les journées entières. Ils en rejetaient la faute sur celui qui pendant la guerre avait, disaient-ils, attiré dans leurs murs ce déluge de gens de campagne, qu'il n'employait à rien, qu'il tenait renfermés comme des troupeaux, et qu'il laissait s'infecter les uns les autres, sans leur procurer aucun changement de situation, sans leur donner aucun rafraîchissement.

LIV. Périclès, pour remédier à tous ces maux et nuire en même temps aux ennemis, fit équiper une flotte de cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua un nombre considérable de bonnes troupes de pied et de cavalerie. Un armement si formidable releva les espérances des Athéniens, et jeta la terreur parmi les ennemis. Les vaisseaux étaient prêts à faire voile, et Périclès montait déjà sur sa galère, lorsqu'il survint une éclipse de soleil qui changea le jour en ténèbres, et qui, regardée comme un sinistre présage, remplit de frayeur tous les esprits. Périclès, voyant son pilote troublé et incertain de ce qu'il devait faire, lui mit son manteau devant les yeux, et lui demanda s'il trouvait à cela quelque chose d'effrayant et de sinistre. Le pilote lui répondit qu'il ne voyait pas là de quoi s'effrayer. « Eh bien! lui dit « Périclès, quelle différence y a-t-il entre mon manteau et ce « qui cause l'éclipse, sinon que ce qui produit ces ténèbres « est plus grand que mon manteau? » Mais c'est dans les écoles des philosophes qu'on doit traiter ces matières. Périclès, s'étant embarqué, ne fit rien qui répondît à de si grands préparatifs : il mit seulement le siége devant la ville sacrée

d'Épidaure, qu'il espérait prendre en peu de temps ; mais il en fut empêché par la maladie qui attaqua non-seulement ceux qui faisaient le siége, mais encore tous ceux qui approchaient du camp. Ce contre-temps ayant indisposé contre lui les Athéniens, il essaya de les consoler et de ranimer leur confiance : mais il ne réussit pas à les apaiser ; et n'écoutant que leurs préventions, ils prirent les suffrages, le privèrent du commandement, et le condamnèrent, avec une rigueur extrême, à une forte amende, que les uns font monter au moins à quinze talents, et les autres au plus à cinquante. Ce fut Cléon qui, selon Idoménée, intenta l'accusation; Théophraste l'attribue à Simmias; et Héraclide de Pont, à Lacratidas.

LV. Cette disgrâce ne fut pas de longue durée ; le peuple laissa toute sa colère dans la plaie, comme l'abeille y laisse son aiguillon. Mais ses malheurs domestiques s'accrurent de plus en plus. La peste lui avait enlevé plusieurs de ses amis, et il avait le chagrin de voir la dissension troubler depuis longtemps sa famille. Xanthippe, l'aîné de ses fils, qui aimait naturellement la dépense, était marié à une jeune femme, fille de Tisandre et petite-fille d'Épilycus, laquelle avait le même goût que lui. Il supportait impatiemment la sévère économie de son père, qui fournissait bien peu à ses plaisirs. Il fit donc emprunter de l'argent à un de ses amis, sous le nom de Périclès ; et quand cet ami le redemanda, Périclès refusa de le payer, et le cita même en justice. Le jeune homme, irrité contre son père, se permit de le décrier : il commença par tourner en ridicule les assemblées qu'il tenait chez lui, et ses conversations avec les sophistes : il disait qu'un jour, dans les jeux, un athlète ayant tué, sans le vouloir, d'un coup de javelot, le cheval d'Épitimius de Pharsale, Periclès avait passé la journée entière, avec Protagoras, à rechercher quel était, selon l'exacte raison, ou du javelot, ou de celui qui l'avait lancé, ou enfin des agonothètes [1], le véritable auteur de cet accident. Selon Stésim-

[1] Les présidents des jeux.

brote, ce fut Xanthippe lui-même qui fit courir le bruit que sa femme était entretenue par Périclès[1]; et ce jeune homme conserva jusqu'à la mort une animosité irréconciliable contre son père. Il mourut de la peste; et dans le même temps Périclès perdit sa sœur, avec plusieurs de ses parents et de ses amis, en particulier ceux dont les conseils lui étaient le plus utiles pour le gouvernement.

LVI. Il ne se laissa pourtant pas abattre par tant de malheurs, et ne perdit rien de cette fermeté, de cette grandeur d'âme qui lui était naturelle; on ne le vit ni pleurer, ni faire de funérailles, ni aller au tombeau d'aucun de ses proches. Mais quand il vit mourir Paralus, le dernier de ses fils légitimes, il fut accablé de cette perte, et s'efforça d'abord de soutenir son caractère et de conserver tout son courage : en s'approchant de son fils pour lui mettre la couronne sur la tête, il ne put supporter cette vue, et, succombant à sa douleur, il poussa des cris et des sanglots, et répandit un torrent de larmes, ce qui ne lui était pas encore arrivé dans tout le cours de sa vie. Cependant la ville ayant essayé des autres généraux et des autres orateurs pour conduire cette guerre, et aucun d'eux ne lui ayant paru avoir ni assez de poids ni assez d'autorité pour un commandement de cette importance, elle commença à désirer Périclès, à le rappeler à la tribune et au gouvernement. Il se tenait renfermé dans sa maison, inconsolable de la perte de son fils; mais Alcibiade et ses autres amis le déterminèrent à reparaître en public : le peuple lui témoigna du regret de son ingratitude, et Périclès reprit le timon des affaires. Nommé général, il s'occupa tout de suite de faire révoquer la loi qu'il avait autrefois fait passer lui-même contre les enfants naturels : comme il n'avait plus alors de successeur légitime de son nom, il ne voulait pas que sa famille et sa maison s'éteignissent avec lui.

LVII. Voici ce qui s'était passé au sujet de cette loi. Périclès jouissait depuis longtemps de la plus grande autorité, et avait, comme je l'ai déjà dit, des fils légitimes : il fit alors une

[1] Voy. chap. XXIII.

loi qui portait qu'on ne reconnaîtrait pour vrais citoyens d'Athènes que ceux qui seraient nés de père et de mère athéniens. Depuis ce décret, le roi d'Égypte ayant fait présent au peuple d'Athènes de quarante mille médimnes de blé, il fallut les distribuer aux citoyens ; mais, en vertu de cette loi, on cita en justice un grand nombre de bâtards qu'on avait oubliés, et qui n'étaient pas même connus. D'autres, sur de mauvaises chicanes, furent exclus de cette distribution ; il y en eut plus de cinq mille de condamnés et vendus comme esclaves, et le nombre des Athéniens maintenus dans le droit de bourgeoisie ne se monta qu'à quatorze mille quarante. C'était donc une grande injustice qu'une loi, exécutée avec tant de rigueur contre un si grand nombre de personnes, fût révoquée par celui-là même qui l'avait faite. Mais les Athéniens, touchés de ses malheurs domestiques, qu'ils regardaient comme une punition de son arrogance et de sa fierté, crurent qu'après avoir éprouvé la vengeance céleste, il méritait quelque humanité : ils lui permirent donc de faire inscrire son fils bâtard sur les registres de sa tribu, et de lui donner son nom. C'est celui qui dans la suite, après avoir remporté sur les Péloponésiens une victoire navale près des îles Arginuses, fut condamné à mort par le peuple, avec les autres généraux ses collègues.

LVIII. C'est alors que Périclès fut atteint de la peste : elle ne se déclara pas chez lui par des symptômes aussi aigus et aussi violents que dans les autres. Faible et peu active, sujette dans sa longue durée à de fréquentes variations, elle mina lentement son corps et affaiblit insensiblement son esprit. Théophraste, dans cette partie de ses *Morales*, où il recherche si les mœurs changent avec la fortune, en sorte qu'altérées par les affections du corps elles abandonnent la vertu, raconte que Périclès, visité dans sa maladie par un de ses amis, lui montra une amulette que des femmes lui avaient suspendue au cou : il donnait à entendre qu'il devait être bien malade, puisqu'il se prêtait à de pareilles faiblesses. Comme il était sur le point de mourir, les principaux citoyens et ceux

de ses amis qui avaient échappé à la contagion, assis autour de son lit, s'entretenaient de ses vertus et de la grande puissance dont il avait joui pendant sa vie. Ils racontaient ses belles actions et le grand nombre de ses victoires : il avait érigé, comme général, neuf trophées à l'honneur d'Athènes, pour autant de batailles qu'il avait gagnées. Ils parlaient ainsi entre eux, persuadés qu'il ne les entendait pas et qu'il avait perdu tout sentiment. Mais il ne lui était rien échappé de ce qu'ils avaient dit; et prenant tout à coup la parole : « Je suis « surpris, leur dit-il, que vous ayez si présents à l'esprit et « que vous vantiez si fort des exploits dont la fortune a par« tagé la gloire, et que tant d'autres généraux ont faits comme « moi; tandis que vous ne parlez pas de ce qu'il y a de plus « grand et de plus glorieux dans ma vie : c'est que jamais je « n'ai fait prendre le deuil à aucun Athénien. »

LIX. Périclès mérite donc toute notre admiration, non-seulement par la douceur et la modération qu'il conserva toujours dans une multitude d'affaires si importantes et au milieu de tant d'inimitiés, mais plus encore par cette élévation de sentiments qui lui faisait regarder comme la plus belle de ses actions de n'avoir jamais, avec une puissance si absolue, rien donné à l'envie ni au ressentiment, et de n'avoir été pour personne un implacable ennemi. Il me semble que cette douceur de mœurs, cette vie qu'il maintint toujours pure dans l'exercice de son autorité, suffisent seules pour ôter au surnom fastueux et arrogant d'Olympien ce qu'il pouvait avoir d'odieux, et qu'elles nous montrent, au contraire, combien ce titre lui convenait; car nous croyons que les dieux, étant par leur nature auteurs de tous les biens, sont incapables de produire les maux; c'est à ce double titre que nous les reconnaissons pour les rois et les maîtres du monde [1]. Mais nous n'adoptons pas à cet égard les idées des poëtes, qui, par les opinions extravagantes qu'ils nous en donnent dans leurs ouvrages, troublent les esprits, et tombent en contradiction

[1] Belle leçon pour les souverains et pour tous ceux qui gouvernent.

avec eux-mêmes. Ils nous peignent le séjour des dieux comme une demeure ferme et inébranlable, qui n'est jamais ni agitée par les vents ni obscurcie par les nuages, où règne toujours la plus douce sérénité, où brille la plus pure lumière : un tel séjour est, en effet, le seul qui convienne à des êtres immortels et souverainement heureux ; et cependant ils nous représentent les dieux eux-mêmes livrés à des agitations continuelles, pleins de haine, de colère, et de toutes les passions qui déshonoreraient des hommes raisonnables et sensés. Mais ce serait là le sujet d'un autre ouvrage.

LX. Les événements qui suivirent la mort de Périclès firent bientôt sentir aux Athéniens toute la perte qu'ils avaient faite, et leur donnèrent les plus vifs regrets. Ceux qui, pendant sa vie, supportaient le plus impatiemment une puissance qui les offusquait, n'eurent pas plutôt essayé, après sa mort, des autres orateurs et de ceux qui se mêlaient de conduire le peuple, qu'ils furent forcés d'avouer que jamais personne n'avait été ni plus modéré que lui dans la sévérité, ni plus grave dans la douceur. Cette puissance si enviée, qu'on traitait de monarchie et de tyrannie, ne parut plus alors qu'un rempart qui avait sauvé la république ; tant depuis sa mort la corruption se répandit dans toute la ville, et y fit régner cette foule de vices que Périclès avait su contenir et réduire pendant sa vie, et qu'il avait empêchés de dégénérer en une licence qui serait devenue irremédiable !

FABIUS MAXIMUS

. Origine illustre de la famille de Quintus Fabius Maximus. Son caractère et ses mœurs. — II. Actions remarquables de ses premiers consulats. Il obtient le triomphe pour sa victoire sur les Liguriens. — III. Annibal gagne, sur les consuls Scipion et Flaminius, les batailles de Trébie et de Trasimène. — IV. Mort du consul Flaminius. Effroi que cette défaite répand dans Rome. — V. Fabius Maximus est nommé dictateur. — VI. Il voue plusieurs sacrifices aux dieux, et par sa conduite prudente ranime la confiance publique. — VII. Anibal tente inutilement tous les moyens de le forcer à combattre. — VIII. Les railleries de Minucius, général de la cavalerie, ne font pas changer

à Fabius son plan de campagne. — IX. Annibal, que ses guides avaient égaré et conduit dans des défilés, est battu par Fabius. — X. Ruse par laquelle il se tire de ce poste dangereux et échappe au dictateur. — XI. Fabius, qui avait reconnu la ruse, n'ose l'attaquer pendant la nuit. — XII. Fabius fait vendre ses terres par son fils pour racheter des prisonniers. — XIII. Obligé d'aller à Rome pour y faire des sacrifices, il défend à Minucius de combattre en son absence. Minucius méprise sa défense, et remporte un avantage sur Annibal. — XIV. Le peuple donne au général de la cavalerie une autorité égale à celle du dictateur. — XV. Grandeur d'âme que Fabius montre en cette occasion. — XVI. Sa conduite envers Minucius après son retour à l'armée. — XVII. Minucius, malgré les conseils du dictateur, attaque Annibal. Il est battu. — XVIII. Générosité avec laquelle Fabius vole à son secours. — XIX. Il force Annibal de faire retraite. — XX. Minucius reconnait sa faute devant ses soldats. — XXI. Il les ramène lui-même au dictateur, et se remet sous son obéissance. — XXII. Fabius retourne à Rome, et se démet de la dictature. — XXIII. Ses conseils à Paul-Émile, qui venait d'être nommé consul, et qui partait pour l'armée avec Varron son collègue. — XXIV. Présomption de Varron. Son impatience de livrer bataille à Annibal. — XXV. Bataille de Cannes, perdue par l'inexpérience et la témérité de Varron. — XXVI. Mort du consul Paul-Émile. Annibal, après sa victoire, refuse de marcher tout de suite à Rome. — XXVII. Une grande partie des villes d'Italie se déclarent pour Annibal. Consternation où cette défaite jette les Romains. — XXVIII. Constance de Fabius. Sagesse des moyens qu'il propose pour ranimer la confiance publique. — XXIX. Générosité du sénat à l'égard de Varron, lorsqu'il rentre dans Rome. — XXX. Fabius marche de nouveau contre Annibal avec Marcellus. — XXXI. Il évite un piége que le général carthaginois lui avait tendu, et contient dans le devoir des villes alliées. — XXXII. Modération et douceur de sa conduite. — XXXIII. Il trompe Annibal, et le fait tomber dans un piége. — XXXIV. Il surprend la ville de Tarente. — XXXV. Butin immense qu'il fait dans cette ville. — XXXVI. Il obtient une seconde fois les honneurs du triomphe. — XXXVII. Conduite ferme du fils de Fabius, alors consul, envers son père. — XXXVIII. Scipion va en Espagne. Fabius s'oppose à ce qu'il porte la guerre en Afrique. — XXXIX. Motifs de cette opposition. — XL. Scipion passe en Afrique, et justifie son entreprise par les plus grands succès. — XLI. Mort de Fabius. Regrets du peuple romain sur sa perte.

M. Dacier renferme les principaux faits de la vie de Fabius depuis l'an du monde 3733, la quatrième année de la 140e olympiade, l'an 536 de Rome, 215 ans avant J. C., jusqu'à l'an du monde 3747, la deuxième année de la 144e olympiade, l'an 550 de Rome, 201 ans avant J. C.

Les éditeurs d'Amyot placent sa vie depuis environ l'an 494 jusque vers l'an 551 de Rome, 203 ans avant J. C.

Parallèle de Périclès et de Fabius Maximus.

I. Après avoir fait connaître le caractère de Périclès dans les actions dignes de mémoire que nous avons recueillies de lui, nous allons passer à l'histoire de Fabius. Hercule étant en Italie eut commerce près du Tibre avec une nymphe, ou, selon d'autres, avec une femme du pays; elle mit au monde un fils nommé Fabius, qui fut la tige de toute la famille de

ce nom, une des plus nombreuses et des plus illustres de Rome. Quelques auteurs prétendent que les premiers chefs de cette maison s'appelaient anciennement Fodius, parce qu'à la chasse ils prenaient les bêtes fauves dans des fosses que les Romains appellent encore aujourd'hui *foveæ;* comme ils disent *fodere* pour creuser la terre; dans la suite, par le changement de deux lettres, ils furent appelés Fabius. Cette maison a produit plusieurs grands hommes, et en particulier un Fabius Rullus, que ses grands exploits firent nommer Maximus. C'est de lui que descendait au quatrième degré ce Fabius Maximus dont nous écrivons la vie, et qui fut surnommé Verrucosus, d'une petite verrue qu'il avait sur la lèvre. On lui donna aussi dans son enfance le nom d'Ovicula[1], parce qu'il avait beaucoup de douceur, et l'esprit lent à se développer. Son naturel tranquille et taciturne, son peu d'empressement pour les plaisirs de son âge, sa lenteur et sa difficulté à apprendre, sa complaisance, et même sa docilité pour ses camarades, le faisaient soupçonner de bêtise et de stupidité par les personnes du dehors. Très-peu de gens avaient su reconnaître en lui, sous cette pesanteur apparente, son caractère ferme, son esprit profond, sa grandeur d'âme et son courage de lion. Mais, excité ensuite par les affaires publiques, il fit bientôt voir à tout le monde que ce qu'on traitait de stupidité, de paresse, d'engourdissement et d'insensibilité, était en lui gravité de caractère, prudence, constance et fermeté.

II. En considérant la grandeur de la république et les guerres multipliées qu'elle avait à soutenir, il sentit la nécessité de fortifier son corps par les exercices militaires, afin de le rendre propre aux combats; il le regardait comme une arme naturelle à l'homme. Il s'appliqua aussi à l'art de la parole pour s'en faire un moyen de persuasion auprès du peuple; il l'adapta au genre de vie qu'il avait embrassé. Son éloquence n'avait rien de ces ornements recherchés, de ces

tite brebis.

grâces vaines et frivoles qui ne peuvent plaire qu'à la multitude; elle était pleine de ce bon sens qui lui était naturel, abondante en pensées fortes et profondes qu'on trouvait semblables à celles de Thucydide. On a de lui un discours qu'il prononça devant le peuple assemblé : c'est l'oraison funèbre de son fils, qui mourut après avoir été consul. Fabius fut élevé cinq fois au consulat : dans le premier, il triompha des Liguriens, qui, défaits dans une bataille où ils perdirent beaucoup de monde, et forcés de se renfermer dans les Alpes, cessèrent leurs incursions et leurs ravages dans les pays limitrophes.

III. Cependant Annibal était entré en Italie, et avait gagné une première bataille près du fleuve de Trébie. De là, traversant la Toscane, et ravageant tout le pays, il jeta la frayeur et la consternation jusque dans Rome. Ces désastres furent accompagnés de signes et de prodiges menaçants, les uns familiers aux Romains, comme la chute de la foudre, les autres aussi extraordinaires qu'effrayants. On rapporta que des boucliers avaient sué du sang; qu'on avait coupé aux environs d'Antium des épis ensanglantés; qu'il était tombé du ciel des pierres ardentes, et qu'au-dessus de Falléries, le ciel ayant paru s'entr'ouvrir, il en était tombé en différents endroits plusieurs écriteaux, sur un desquels on lisait mot à mot : *Mars agite ses armes*. Rien de tout cela néanmoins ne put étonner le consul Caïus Flaminius, homme d'un caractère ardent, plein d'ambition, enflé des succès qu'il avait eus auparavant, lorsque, méprisant la défense du sénat et l'opposition de son collègue, il avait, contre toute apparence, défait les Gaulois en bataille rangée. Quoique le bruit de ces prodiges eût jeté l'effroi dans les esprits, Fabius n'en était pas affecté; il les trouvait trop absurdes pour y croire. Mais, instruit du petit nombre des ennemis et du manque d'argent où ils se trouvaient, il conseillait aux Romains de traîner la guerre en longueur, et de ne pas risquer de bataille contre un général dont les troupes étaient aguerries par plusieurs combats. Il proposait donc d'envoyer des

secours aux alliés, de tenir les villes dans la soumission, de laisser les forces d'Annibal se consumer d'elles-mêmes, comme une flamme qui jetait, à la vérité, un grand éclat, mais trop faible et trop légère pour durer longtemps. Des conseils si sages ne persuadèrent pas Flaminius : il déclara qu'il ne souffrirait pas que la guerre s'approchât si fort de Rome, et qu'il n'attendrait pas d'avoir, comme autrefois Camille, à combattre pour la ville dans la ville même. Il ordonna sans différer aux centurions de faire sortir les troupes, et sauta lui-même sur son cheval, qui tout à coup, et sans aucune cause apparente, se mit à trembler de tous ses membres, et s'effaroucha tellement qu'il le renversa la tête la première. Cet accident ne changea rien à sa résolution; et, suivant son premier dessein, il marcha contre Annibal, et rangea son armée en bataille près du lac de Trasimène, dans la Toscane. Pendant que les deux armées en étaient aux mains, il survint un tremblement de terre si violent, qu'il renversa des villes entières, fit changer de cours à des rivières, entr'ouvrit des montagnes, sans qu'aucun des combattants sentît une si terrible commotion.

IV. Flaminius, après avoir fait des prodiges de force et d'audace, fut tué avec les plus braves de ses soldats; les autres prirent la fuite, et les ennemis en firent un horrible carnage. Le nombre des morts fut de quinze mille; il y eut autant de prisonniers. Annibal fit chercher le corps de Flaminius pour lui rendre les honneurs dus à son courage; mais on ne le trouva pas parmi les morts, et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu. A la défaite de Trébie, ni le général qui en écrivit la nouvelle, ni le courrier qui l'apporta, n'en firent un récit fidèle; ils trompèrent le peuple en disant que la victoire avait été douteuse[1]. Mais dans cette occasion, dès que le préteur Pomponius eut appris la déroute de l'armée, il convoqua l'assemblée du peuple, et sans user de détours ni de déguisement, il lui dit : « Romains, nous avons

[1] Le consul Sempronius écrivit au sénat que le mauvais temps lui avait arraché la victoire des mains. Polybe, liv. III, p. 315.

« été vaincus dans un grand combat; l'armée a été taillée en « pièces, et le consul Flaminius a péri. Délibérez sur ce « qu'exigent le salut de Rome et votre sûreté. » Cette nouvelle, répandue au milieu d'une multitude immense, comme un vent impétueux sur une vaste mer, jeta l'effroi dans la ville; la consternation fut si générale, qu'on ne savait à quoi s'arrêter ni quelle résolution il fallait prendre. Tous convinrent enfin que la situation présente demandait qu'on eût recours à cette puissance absolue appelée dictature, et qu'elle fût confiée à un homme capable de l'exercer avec autant de fermeté que de courage; que Fabius Maximus était le seul qui, par sa grandeur d'âme et la gravité de ses mœurs, fût digne d'être élevé à cette importante dignité; que d'ailleurs il était à cet âge où la force du corps peut seconder les conceptions de l'esprit et où l'audace est tempérée par la prudence.

V. Cet avis fut approuvé de tout le monde; et Fabius, nommé dictateur, choisit Lucius Minucius pour général de la cavalerie. Il commença par demander au sénat la permission d'être à cheval à l'armée. Une ancienne loi le défendait expressément; soit que les Romains, qui font consister la plus grande force de leurs troupes dans l'infanterie, crussent que le général doit être toujours à la tête des bataillons; soit qu'à cause de la grande autorité que donne cette charge, et qui approche de la tyrannie[1], ils voulussent que le dictateur parût au moins en cela dépendre du peuple. Fabius donc, pour déployer la puissance et la majesté de la dictature, pour rendre ses concitoyens plus soumis et plus dociles, sortit en public, précédé de vingt-quatre licteurs qui portaient des faisceaux; et ayant vu venir à lui l'autre consul, il lui envoya dire, par un de ses hérauts, de renvoyer ses licteurs, de quitter toutes les marques de sa dignité, et de ne paraître que comme un simple citoyen. Ensuite, pour commencer sa dictature sous les meilleurs auspices, il offrit des sacrifices aux dieux; et après avoir représenté au peuple que ce n'était

[1] Denys d'Halicarnasse l'appelle une tyrannie élective, liv. V, chap. xiv.

point par la lâcheté des soldats, mais par la négligence et le mépris du général pour la divinité, qu'on avait perdu la bataille de Trasimène, il l'exhorta à ne pas craindre les ennemis, mais à honorer les dieux et à les apaiser. Par là, loin de porter les esprits à la superstition, il fortifiait leur courage par la piété; et en excitant leur confiance pour les dieux, il bannissait de leur âme la frayeur que l'ennemi y avait répandue.

VI. On consulta dans cette occasion ces livres si secrets et si utiles qu'ils appellent sibyllins; et l'on y trouva, à ce qu'on assure, des prédictions qui se rapportaient aux événements présents et aux malheurs qu'on venait d'éprouver. Mais il n'était pas permis de divulguer ce qu'elles contenaient. Le dictateur, ayant convoqué le peuple, voua aux dieux le sacrifice de tous les fruits que porteraient, au printemps prochain, dans toute l'Italie, les chèvres, les truies, les brebis et les vaches, tant sur les montagnes que dans les plaines, les rivières et les prairies[1]. Il voua aussi la célébration des jeux scéniques jusqu'à la somme de 333,000 sesterces 333 deniers et un tiers; ce qui fait 83,583 drachmes et deux oboles de notre monnaie grecque. Il serait difficile de dire le motif de la détermination précise de cette somme. Aurait-on voulu par là relever la vertu du nombre trois, qui de sa nature est un nombre parfait, le premier des nombres impairs, le principe de toute pluralité, et qui comprend en soi les premières différences et les premiers éléments de tous les nombres qu'il unit et qu'il combine ensemble? Fabius, en élevant ainsi l'esprit du peuple vers la divinité, le rendit plus confiant sur l'avenir. Pour lui, mettant en soi-même tout l'espoir de la victoire, persuadé que Dieu donne le succès à la vertu et à la prudence, il marcha contre Annibal, non dans l'intention de le combattre, mais résolu d'épuiser, à force de temps, la vigueur de ses troupes et de consumer par sa propre abondance et par ses nombreuses légions le peu d'hommes et d'argent qu'avait son ennemi. Pour n'avoir pas à craindre les

[1] Cette consécration de tous les fruits de la terre était appelée par les anciens le *printemps sacré*.

attaques de la cavalerie d'Annibal, il campait toujours en des endroits montueux et escarpés : quand l'ennemi restait dans son camp, il se tenait tranquille; lorsqu'il se mettait en marche, il tournait autour de lui, et toujours à sa vue, mais sans quitter les hauteurs, et à une distance où Annibal ne pouvait pas le forcer à combattre; assez près cependant pour faire craindre aux ennemis que ces lenteurs n'eussent d'autre but que d'attendre le moment favorable pour les attaquer.

VII. Cependant Fabius, en traînant ainsi la guerre en longueur, se faisait généralement mépriser; ses troupes murmuraient ouvertement contre lui, et l'ennemi lui-même avait conçu une bien faible opinion de son courage et de ses talents. Annibal seul n'en jugeait pas ainsi. Il reconnut dans sa conduite une grande habileté; et, d'après le plan de campagne que Fabius avait adopté, il sentit ou qu'il lui fallait employer la ruse et la force pour l'attirer au combat, ou que les Carthaginois étaient perdus, puisqu'ils ne pouvaient plus faire usage des armes, qui étaient leur principale force, et qu'ils voyaient s'affaiblir et se consumer peu à peu les moyens dont ils étaient le moins pourvus, les hommes et l'argent. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagèmes qu'il put imaginer; et essayant de tout, comme un habile athlète qui épie toutes les occasions de saisir son adversaire, tantôt il s'approchait de son camp et lui donnait l'alarme, tantôt il s'éloignait, et changeait à tout moment de place pour lui faire abandonner la résolution qu'il paraissait avoir prise de ne rien hasarder. Fabius, bien convaincu de la sagesse de son plan, s'y tint invariablement attaché.

VIII. Mais il était contrarié dans ses vues par le général de la cavalerie, Minucius, qui, brûlant du désir de combattre, et faisant parade d'une audace déplacée, travaillait l'esprit des soldats, leur inspirait une sorte de fureur de se mesurer avec l'ennemi, et les remplissait des plus vaines espérances. Ils se moquaient de Fabius, et l'appelaient par dérision le pédagogue d'Annibal; au contraire, ils exaltaient le mérite de Minucius, le qualifiaient de grand personnage, de général

vraiment digne de Rome. Minucius, devenu plus fier et plus présomptueux par tous ces éloges, tournait en ridicule les campements de Fabius sur la croupe des montagnes; il disait que le dictateur leur choisissait de belles places pour les rendre spectateurs de l'incendie et du ravage de l'Italie entière. Il demandait aux amis de Fabius si, désespérant d'être en sûreté sur la terre, il ne transporterait pas son armée dans le ciel; ou si, pour fuir les ennemis, il voulait se cacher dans les brouillards et dans les nuages. Les amis de Fabius, en lui rapportant toutes ces bravades, l'exhortaient à faire cesser le décri général où il était, et à risquer un combat : « Ce se-« rait bien alors, leur dit Fabius, que je serais réellement « plus timide que je ne le parais maintenant, si, cédant à « leurs railleries et à leurs injures, j'allais changer de réso-« lution. Il n'y a point de honte à craindre pour sa patrie; « mais déférer lâchement à l'opinion des hommes, redouter « leurs calomnies et leurs censures, ce serait se montrer in-« digne d'un poste si éminent; ce serait se rendre l'esclave « de ceux à qui l'on commande, et qu'on doit réprimer « quand ils se laissent aller à de mauvais conseils. »

IX. Quelque temps après, Annibal tomba dans une grande méprise. Il voulut s'éloigner de Fabius pour aller camper dans des plaines où il pût avoir des fourrages; et il ordonna à ses guides de le conduire, après le souper de ses troupes, sur les terres de Casinum. Mais sa prononciation étrangère fit que les guides entendirent mal ce nom, et qu'ils jetèrent son armée dans l'extrémité de la Campanie, près de la ville de Casilinum, que traverse le fleuve Lothronus, appelé Vulturne par les Romains. Ce pays est environné de montagnes, le long desquelles règne un vallon qui s'étend jusqu'à la mer, où le fleuve forme, près de son embouchure, des marais et des bancs de sable profonds qui se terminent en une côte dangereuse, où l'on ne trouve point d'abri. Dès qu'Annibal fut descendu dans le vallon, Fabius, qui connaissait le pays, se mit en marche; il posta à l'issue de la vallée quatre mille hommes d'infanterie, plaça le reste de ses troupes sur les

hauteurs, dans un poste très-avantageux, et, prenant avec lui les plus légers et les plus actifs de ses soldats, il tomba sur l'arrière-garde des Carthaginois, la mit en désordre, et leur tua huit cents hommes. Annibal voulut sortir d'une position si défavorable, et ayant reconnu la méprise de ses guides et le danger où ils l'avaient jeté, il les fit mettre en croix.

X. Mais désespérant de chasser par force les ennemis des hauteurs qu'ils occupaient, et voyant ses troupes découragées par la crainte d'être enfermées sans pouvoir échapper, il eut recours à la ruse pour tromper Fabius; et voici le stratagème qu'il imagina : il fit prendre deux mille bœufs de ceux qu'on avait enlevés en fourrageant; on leur attacha à chaque corne une torche ou un fagot de sarments et de brouissailles sèches. Il commanda qu'à l'entrée de la nuit, à un signal convenu, on allumât ces torches, et qu'on chassât les bœufs vers les montagnes, du côté des détroits que gardaient les ennemis. Pendant qu'on fait pour cela les préparatifs nécessaires, il rassemble ses troupes; et, à la nuit tombante, elles se mettent en marche au petit pas. Tant que le feu ne fut pas considérable et qu'il ne brûla que les torches, les bœufs gagnèrent lentement le haut des montagnes. Les pâtres et les bouviers qui gardaient leurs troupeaux, étonnés de voir ces flammes sur les cornes des bœufs, pensaient que c'était une armée qui marchait dans un grand ordre à la lueur des flambeaux. Mais quand les cornes, brûlées dans leur racine, firent sentir à ces animaux le feu jusqu'au vif, que, pressés par la douleur et secouant leurs têtes, ils se furent couverts de flammes les uns les autres, alors effarouchés, et ne pouvant résister à la violence de la douleur, ils ne gardèrent plus aucun ordre; et, courant à travers les montagnes, la tête et la queue enflammés, ils mettaient le feu à tout le bois qui se trouvait sur leur passage. C'était un spectacle effrayant pour les Romains qui gardaient les détroits; ces flammes leur paraissaient des flambeaux portés par des hommes qui couraient avec précipitation. Saisis de trouble et d'effroi, ils ne doutent pas que ce ne soient les ennemis qui viennent les attaquer et

les envelopper de toutes parts. Ils n'osent rester à leur poste; et, abandonnant la garde des passages, ils s'enfuient vers le grand camp. Les troupes légères d'Annibal se saisissent aussitôt des détroits; et le reste de l'armée sort du vallon avec sécurité, emmenant une immense butin.

XI. Fabius reconnut, dès la nuit même, que c'était une ruse; quelques bœufs, qui s'étaient écartés, tombèrent entre ses mains; mais, craignant une embuscade dans les ténèbres, il resta toute la nuit dans son camp, et tint seulement ses troupes sous les armes. A la pointe du jour il se mit à la poursuite des ennemis, et tomba sur les derniers bataillons, que les escarmouches qui eurent lieu dans ses détroits mirent en désordre. Enfin, Annibal fit passer du front de son armée à la queue un corps d'Espagnols qui, très-légers à la course et accoutumés à gravir les montagnes, fondirent sur l'infanterie des Romains, et forcèrent Fabius à la retraite. Cet échec le fit encore plus blâmer, et augmenta le mépris qu'on avait pour lui. Il avait renoncé à la force ouverte pour ne vaincre Annibal que par le conseil et par la prudence; et c'était par ces moyens mêmes qu'il était battu. Annibal, pour enflammer davantage le courroux des Romains contre le dictateur, ordonna, lorsqu'il fut sur les terres qui lui appartenaient, de brûler et de détruire tous les environs, et défendit de faire aucun dégât sur celles de Fabius; il y plaça même une garde pour empêcher qu'on n'y fît aucun tort et qu'on n'emportât la moindre chose.

XII. Cette nouvelle étant arrivée à Rome, ouvrit un vaste champ à la calomnie. Les tribuns du peuple ne cessaient de le décrier dans les assemblées; ils étaient animés surtout par Métilius, qui, sans aucun motif personnel de haine contre le dictateur, mais parce qu'il était parent du général de la cavalerie, croyait que les reproches faits au premier tourneraient à la gloire de Minucius. Le sénat même était irrité contre Fabius, et blâmait hautement l'accord qu'il avait fait avec Annibal pour le rachat des prisonniers. Les deux généraux étaient convenus qu'on échangerait homme pour homme,

et que celui qui en aurait le plus les rendrait pour deux cent cinquante drachmes par tête. L'échange fait sur ce pied, il se trouva qu'il restait à Annibal deux cent quarante Romains. Le sénat refusa leur rançon, et reprocha à Fabius d'avoir, contre la dignité et l'intérêt de Rome, racheté des soldats assez lâches pour s'être laissé prendre par les ennemis. Le dictateur, informé de ces tracasseries, supporta avec modération l'aigreur de ses concitoyens; mais comme il n'avait pas d'argent, et qu'il ne voulait ni manquer de parole à Annibal, ni abandonner les prisonniers, il envoya son fils à Rome, avec ordre de vendre ses terres, et de lui en rapporter l'argent dans le camp même. Le jeune homme les vendit, et revint très-promptement. Fabius envoya l'argent à Annibal, et retira les prisonniers. Plusieurs d'entre eux voulurent dans la suite lui rendre leur rançon; mais il la refusa, et la leur remit à tous.

XIII. Peu de temps après, il fut rappelé à Rome par les prêtres pour y faire quelques sacrifices : il laissa, en partant, le commandement de l'armée à Minucius; et non content de lui défendre, comme dictateur, de combattre et de rien tenter contre l'ennemi, il employa les conseils et même les prières pour l'y engager. Minucius ne tint compte ni des uns ni des autres, et le dictateur fut à peine hors du camp, qu'il se mit à harceler l'ennemi. S'étant aperçu un jour qu'Annibal avait envoyé au fourrage une grande partie de ses troupes, il attaqua celles qui étaient restées, les poussa jusque dans leur camp, en tua un grand nombre, et leur fit craindre de se voir forcées dans leurs retranchements. Annibal ayant fait rentrer toute son armée, Minucius se retira sans être poursuivi. Un tel avantage lui donna une présomption sans bornes, et inspira à ses soldats une excessive témérité. La nouvelle de cet exploit, grossi par la renommée, étant parvenue à Rome, Fabius dit, en l'apprenant, qu'il ne craignait rien tant que les succès de Minucius : mais le peuple en conçut les plus flatteuses espérances, et courut, plein de joie, à la place publique, où le tribun Métilius, étant monté sur la tribune, fit

un discours dans lequel il exalta le général de la cavalerie, et accusa Fabius, non de mollesse et de lâcheté, mais de trahison. Il enveloppa dans la même accusation les premiers et les plus puissants d'entre les Romains, à qui il imputait d'avoir dès l'origine attiré cette guerre, afin de ruiner la puissance du peuple et de remettre la ville sous la domination absolue d'un dictateur, qui par ses lenteurs affectées donnerait le temps à Annibal de s'affermir, et de faire venir d'Afrique une nouvelle armée pour conquérir toute l'Italie[1].

XIV. Fabius, s'étant présenté à l'assemblée du peuple, ne daigna pas se justifier des accusations du tribun; il dit seulement qu'il fallait se hâter de finir les sacrifices, afin qu'il pût retourner promptement à l'armée, et punir Minucius d'avoir combattu contre son ordre. Ces paroles excitèrent un grand tumulte parmi le peuple, qui sentit tout le danger que courait Minucius; car le dictateur a le pouvoir de faire emprisonner et mettre à mort sans aucune instruction préalable; et l'on pensait que puisque Fabius était sorti de ce caractère de douceur qu'il portait si loin, il devait être bien irrité, et qu'il serait inexorable. Tous les assistants furent saisis de crainte, et gardèrent le silence. Le seul Métilius, que sa qualité de tribun rendait inviolable (le tribunat est la seule magistrature qui subsiste et qui conserve son autorité, lors même qu'on a nommé un dictateur, tandis que toutes les autres sont suspendues), le seul Métilius faisait au peuple les plus vives instances, et le suppliait de ne pas abandonner Minucius; de ne pas souffrir qu'il éprouvât le même traitement que le fils de Manlius Torquatus, à qui son père avait fait trancher la tête pour avoir combattu malgré sa défense, quoiqu'il eût remporté la victoire et mérité la couronne; il le pressait d'ôter à Fabius cette autorité tyrannique, et de confier le sort de la république à celui qui pouvait et qui voulait la sauver. Le peuple, ému par ces discours, n'osa pas cependant forcer Fabius, tout méprisé qu'il était, à se démettre de

[1] On peut lire ce discours dans Tite Live, liv. XXII, chap. xxv.

la dictature; il ordonna seulement que Minucius partagerait le commandement de l'armée, et ferait la guerre avec un pouvoir égal à celui du dictateur; ce qui n'avait pas encore eu d'exemple. On le vit une seconde fois, après la défaite de Cannes. Pendant que le dictateur Junius était à l'armée, on nomma dictateur à Rome Fabius Butéo pour remplacer le grand nombre de sénateurs qui avaient péri à cette bataille. Il est vrai que ce second dictateur n'eut pas plutôt paru en public, et rempli les places vacantes dans le sénat, qu'il renvoya le jour même ses licteurs, et que, se dérobant à la foule qui l'environnait, il se mêla parmi le peuple, et resta sur la place comme un simple particulier, pour y vaquer à ses affaires.

XV. Les Romains, après avoir conféré à Minucius un pouvoir égal à celui du dictateur, s'attendaient à voir celui-ci abattu et humilié. Mais ils ne connaissaient pas Fabius; il était loin de croire que leur ignorance fût un malheur pour lui. On disait un jour au sage Diogène : « Ces gens-là se mo-« quent de vous. — Et moi, répondit-il, je ne me tiens pas « pour moqué. » Il pensait avec raison qu'il n'y a réellement de moqués que ceux qui prêtent à la raillerie, et qui s'en laissent troubler. De même, Fabius supporta patiemment et sans amertume ce qui lui était personnel, et réalisa par sa conduite cette maxime des philosophes, qu'un homme honnête et vertueux ne peut être outragé ni déshonoré. Mais l'intérêt public lui faisait voir avec chagrin l'imprudence du peuple, qui venait de donner à Minucius un moyen de satisfaire, en combattant, son ambition et sa témérité. Craignant donc qu'aveuglé par la présomption et par une fausse gloire, il ne se précipitât dans quelque démarche funeste, il partit de Rome à l'insu de tout le monde.

XVI. Arrivé au camp, il trouva que Minucius était devenu intraitable : enflé de l'avantage qu'il avait obtenu, il voulait commander alternativement avec Fabius; mais le dictateur s'y refusa constamment; et persuadé qu'il y avait moins d'inconvénient à lui laisser toujours conduire une partie des

troupes, qu'à lui en confier un seul jour le commandement général, il partagea l'armée en deux corps, garda pour lui la première et la quatrième légion, et donna à Minucius la seconde et la troisième; ils partagèrent aussi par moitié les troupes des alliés. Minucius se glorifiait hautement de ce qu'on avait diminué et rabaissé pour lui la majesté de la charge la plus absolue de la république; mais Fabius lui représentait que s'il pensait sagement il devait voir que ce n'était pas contre le dictateur, mais contre Annibal qu'il avait à combattre. « Au reste, ajouta-t-il, si vous voulez absolu-« ment voir un rival dans votre collègue, montrez, après « avoir été si fort honoré par le peuple, et l'avoir emporté « sur votre général, montrez que vous n'avez pas moins à « cœur le salut et la sûreté de vos concitoyens, que moi qui « ai succombé, et que le peuple a si fort maltraité. » Minucius ne regarda ce conseil que comme une ironie de vieillard; il prit la portion de troupes que le dictateur lui avait remise, et alla camper dans un lieu séparé [1]. Annibal, qui n'ignorait rien de ce qui se passait, épiait le moment d'en profiter.

XVII. Il y avait entre son camp et celui de Minucius une colline dont il n'était pas difficile de s'emparer, mais qui offrait, à celui qui en serait le maître, une assiette sûre et commode pour un camp. La plaine qui l'environnait paraissait de loin tout unie, parce qu'elle était entièrement découverte; cependant elle avait d'espace en espace des creux et des ravins. Il eût été facile à Annibal de se saisir secrètement de la colline; mais il ne le voulut pas, et il la laissa entre lui et l'ennemi, comme une amorce pour l'attirer au combat. Voyant Minucius séparé du dictateur, il dispersa, pendant la nuit, quelques troupes dans ces ravins; et le lendemain, dès que le jour parut, il envoya à découvert un détachement s'emparer de la colline, afin d'engager Minucius à la lui disputer; ce qui arriva comme il l'avait prévu. Minucius détacha d'abord ses troupes légères, ensuite sa cavalerie. Enfin,

[1] A quinze cents pas de Fabius, suivant Polybe, liv. III, p. 382.

voyant Annibal lui-même marcher au secours de ceux qui étaient sur la colline, il s'avança avec toute son armée en ordre de bataille, et chargea vigoureusement ceux qui défendaient la hauteur. Le combat fut longtemps douteux; mais lorsque Annibal eut vu que Minucius avait donné pleinement dans le piége, et que ses derrières étaient sans défense contre les troupes qu'il avait mises en embuscade, il leur donna le signal convenu. Elles se lèvent en même temps de tous les côtés, fondent sur les Romains avec de grands cris, taillent en pièces les derniers rangs, et jettent parmi les autres une frayeur et un désordre qu'il est impossible d'exprimer. L'audace de Minucius lui-même en fut abattue; il regardait successivement tous ses capitaines, dont pas un n'osait rester à son poste; ils ne songeaient qu'à fuir, et ils ne trouvaient pas même leur salut dans la fuite; les Numides, déjà vainqueurs, couraient dans la plaine, et massacraient tous ceux qu'ils rencontraient dispersés.

XVIII. Le danger extrême où se trouvaient les troupes de Minucius n'avait pas échappé à la prévoyance du dictateur, et il avait eu soin de tenir les siennes sous les armes : voulant même être instruit, non sur des rapports étrangers, mais de ses propres yeux, de tout ce qui se passerait, il s'était placé sur une hauteur voisine de son camp. Dès qu'il vit l'armée en désordre et enveloppée de toutes parts, qu'il entendit les cris des soldats, qui, saisis de frayeur, ne savaient plus se défendre et prenaient ouvertement la fuite, il frappa sur sa cuisse, et, poussant un profond soupir, il dit à ceux qui étaient près de lui : « O dieux! que Minucius s'est perdu « beaucoup plus tôt que je ne pensais, mais bien plus tard « qu'il ne le voulait lui-même! » En même temps il ordonna aux enseignes de marcher, et à toute l'armée de les suivre. « Soldats, s'écria-t-il, hâtons-nous d'aller au secours de Mi- « nucius! souvenons-nous que c'est un homme de cœur et « qui aime sa patrie. Si, par trop d'empressement à chasser « l'ennemi, il a commis quelque faute, nous l'en reprendrons « dans un autre moment. »

XIX. A peine arrivé, il fond sur les Numides qui voltigeaient dans la plaine, et les dissipe. De là, courant aux troupes qui battaient les Romains en queue, il taille en pièces ceux qui font résistance, et charge les autres, qui, pour n'être pas enveloppés à leur tour, comme les Romains l'avaient été, se hâtent de prendre la fuite. Annibal, voyant ce revers de fortune, et Fabius qui, avec une vigueur au-dessus de son âge, s'ouvrait un passage à travers les combattants pour aller sur la colline dégager Minucius, fait sonner la retraite, et ramène les Carthaginois dans son camp. Les Romains eux-mêmes ne demandaient pas mieux que de regagner leurs retranchements. On rapporte qu'Annibal, comme il s'en retournait, dit agréablement à ses amis : « Ne vous l'avais-je pas souvent dit, que ce nuage qui se tenait toujours sur les montagnes (il parlait de Fabius), finirait un jour par crever, et ferait fondre sur nous un violent orage. »

XX. Après le combat, Fabius fit enlever les dépouilles des ennemis qu'on avait tués, et rentra dans son camp sans proférer un seul mot d'insulte ou de reproche contre son collègue. Mais Minucius ayant aussitôt assemblé ses troupes : « Mes compagnons, leur dit-il, ne commettre jamais de faute dans de grandes entreprises, c'est une perfection au-dessus de l'humanité ; mais tirer de ses fautes des leçons pour l'avenir, c'est le propre d'un homme vertueux et sage. Quant à moi, j'avoue que j'ai beaucoup moins à me plaindre de la fortune, que je n'ai sujet de m'en louer. Ce que j'avais ignoré si longtemps, quelques heures ont suffi pour me l'apprendre. Je me suis convaincu que, loin d'être en état de commander aux autres, j'ai besoin moi-même de quelqu'un qui me commande, et que je ne dois pas avoir l'ambition de l'emporter sur ceux à qui il est plus beau de céder. Le dictateur seul vous commandera désormais en tout. Il n'est plus qu'une seule circonstance où je veuille encore me trouver à votre tête : c'est pour aller lui témoigner notre reconnaissance ; c'est pour vous donner l'exemple de l'obéissance et de la soumission la plus entière à ses ordres. »

XXI. A peine a-t-il achevé, qu'il ordonne qu'on lève les aigles, et que toute l'armée les suive. Il marche le premier vers le camp de Fabius; et dès qu'il y est entré, il va droit au quartier du dictateur. Les troupes, étonnées, étaient dans l'attente de ce qui allait arriver. Fabius étant sorti, Minucius fait planter devant lui les enseignes, et lui donne hautement le nom de père. Ses soldats appellent ceux de Fabius leurs patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Lorsqu'on eut fait silence, Minucius adressant la parole à Fabius : « Mon dictateur, lui dit-il, vous rempor-
« tez aujourd'hui deux victoires, l'une sur les ennemis, par
« votre courage, l'autre sur votre collègue, par votre pru-
« dence et par votre bonté. La première de ces victoires nous
« a sauvés, la seconde nous a instruits. Ma défaite par Anni-
« bal a été honteuse et funeste; votre victoire sur moi m'est
« glorieuse et salutaire. Je vous appelle donc mon père,
« parce que je n'ai point de nom plus honorable à vous don-
« ner; car je vous ai plus d'obligation qu'à celui de qui j'ai
« reçu le jour; je ne lui dois que ma vie, et je vous dois avec
« ma vie celle de tous ces Romains. » En finissant, il se jette dans les bras de Fabius; tous ses soldats embrassent aussi leurs camarades; ils se serrent étroitement les uns les autres, et se donnent tous les témoignages de l'affection la plus vive : le camp est rempli d'allégresse, et partout on voit couler des larmes de joie.

XXII. Fabius s'étant démis bientôt après de la dictature, on créa de nouveau des consuls. Les premiers qui furent nommés suivirent le même plan de guerre que Fabius[1]; évitant avec soin de combattre avec Annibal en bataille rangée, ils se contentèrent de secourir les alliés et de prévenir leur défection. Mais Térentius Varron, homme d'une naissance obscure, trop connu par sa témérité et par ses lâches flatteries envers le peuple, ayant été élevé au consulat, fit bientôt connaître que, par son audace et son inexpérience, il risquerait

[1] C'étaient Servilius et Atilius, à qui Tite Live rend le même témoignage, liv. X, chap. XXXII.

le salut de l'État dans une bataille. Il répétait dans toutes les assemblées que la guerre ne finirait pas tant qu'on mettrait des Fabius à la tête des armées; pour lui, il ne voulait, disait-il, qu'un jour pour voir les ennemis et pour les vaincre. En tenant ces discours présomptueux, il rassembla de plus grandes forces que les Romains n'en avaient encore mis sur pied dans aucune des guerres précédentes. On leva une armée de quatre-vingt mille hommes[1]; ce qui donna les plus vives inquiétudes à Fabius et à tout ce qu'il y avait de citoyens sensés, qui ne voyaient plus pour Rome de moyens de se relever, si elle perdait une jeunesse si nombreuse, qui faisait tout son espoir.

XXIII. Fabius s'adressa donc au collègue de Varron, Paul-Émile, homme d'une grande expérience dans la guerre, mais qui ne plaisait pas au peuple, et qui lui-même le craignait beaucoup, depuis la condamnation qu'il avait essuyée. Il l'exhorta à s'opposer autant qu'il pourrait à la folle témérité de son collègue : il le prévint qu'il n'aurait pas moins à défendre sa patrie contre Varron que contre Annibal lui-même; qu'ils auraient tous deux la même ardeur pour combattre : l'un, parce qu'il ne connaissait pas ses forces; l'autre, parce qu'il connaissait sa faiblesse. « Paul-Émile, ajouta-t-il, vous « devez, sur ce qui concerne Annibal vous en rapporter plu- « tôt à moi qu'à Varron. Je vous réponds que si personne ne « combat contre lui cette année, il sera forcé d'abandonner

[1] Polybe, qui avait accompagné Scipion en Afrique, et qui ne parlait que de ce qu'il avait vu de ses propres yeux, nous apprend, liv. I et liv. III, ce qui se passait dans ce temps-là pour la levée des troupes. Les Romains mettaient tous les ans sur pied quatre légions, chacune de quatre mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux : dans les temps difficiles, ils les portaient à cinq mille hommes de pied et à trois cents chevaux; on ajoutait autant d'infanterie latine, et deux fois autant de chevaux; de sorte que les légions étaient de dix mille fantassins et de neuf cents cavaliers. En cette occasion on leva (ce qui ne s'était jamais fait encore) huit légions; et par conséquent l'armée romaine fut de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, et de sept mille deux cents chevaux. Tite Live, qui avoue que les historiens ne conviennent pas entre eux du nombre de troupes qu'on mit alors sur pied, dit cependant qu'on fit des levées extraordinaires, et paraît assez pencher vers le sentiment de ceux qui assurent qu'on augmenta chaque légion de mille hommes de pied et de cent chevaux. *Voyez* chap. XXXVI.

« l'Italie ; ou, s'il s'obstine à y rester, il se ruinera nécessai-« rement ; car, jusqu'à présent, quoiqu'il paraisse victorieux « et supérieur à nous, aucun de ses ennemis ne nous a quit-« tés pour suivre son parti ; et il n'a pas le tiers des troupes « qu'il a amenées d'Afrique. — A ne considérer que moi, lui « répondit Paul-Émile, j'aime mieux, Fabius, tomber sous les « traits des ennemis, que de retomber entre les mains de « mes concitoyens. Mais, puisque Rome est dans une con-« joncture si fâcheuse, je ferai mon possible pour paraître à « vous seul un sage capitaine, plutôt qu'à tous ceux qui vou-« dront m'entraîner à prendre un parti contraire. »

XXIV. Paul-Émile partit pour l'armée avec cette résolution ; mais Varron, ayant arraché de lui qu'ils commanderaient chacun leur jour, alla camper en présence d'Annibal, sur la rivière d'Aufide, près du bourg de Cannes ; et le lendemain, dès le point du jour, il fit placer le signal de la bataille : c'est un manteau de pourpre qu'on déploie devant la tente du général. La hardiesse du consul, le grand nombre de ses troupes, deux fois plus fortes que celles des Carthaginois, intimidèrent d'abord ceux-ci. Annibal, leur ayant fait prendre les armes, alla lui-même à cheval, avec peu de monde, sur une petite hauteur, d'où il considéra les ennemis, qui étaient déjà rangés en bataille. Un de ceux qui l'accompagnaient, nommé Giscon, homme d'une naissance égale à celle d'Annibal, lui ayant témoigné son étonnement sur le grand nombre des ennemis : « Giscon, lui dit Annibal en fronçant le sourcil, il y « a une chose bien plus étonnante, et qui t'échappe. — La-« quelle ? lui demanda Giscon. — C'est, reprit Annibal, que, « dans une si grande multitude d'hommes, il n'y en a pas un « seul qui s'appelle Giscon. » Cette saillie, à laquelle on ne s'attendait pas, fit rire ceux qui étaient présents ; et quand ils furent descendus de la colline, ils contèrent cette plaisanterie à tous ceux qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Bientôt ce fut dans tout le camp une risée universelle ; et Annibal lui-même ne pouvait s'empêcher de rire. Ce badinage rendit la confiance aux Carthaginois, qui pensèrent que leur général

n'aurait pas songé à plaisanter au moment même du danger, s'il ne s'était pas cru assez fort pour mépriser l'ennemi.

XXV. Annibal, dans cette bataille, employa deux stratagèmes : le premier fut de placer son armée de manière qu'elle eût à dos un vent impétueux[1] et brûlant, qui, faisant élever, de cette plaine découverte et sablonneuse, une poussière échauffée, la portait, par-dessus les phalanges carthaginoises, dans les bataillons des Romains, et la poussait dans les yeux de ceux-ci avec tant de violence, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête et de rompre leurs rangs. Le second stratagème fut dans son ordre de bataille : il mit sur les deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats; et se plaçant lui-même au milieu avec les moins aguerris, il les disposa de manière que le centre de son armée s'avançait en pointe et débordait les ailes. Il avait ordonné à celles-ci que, lorsque les Romains auraient enfoncé le front de bataille, et qu'en s'attachant à la poursuite des fuyards, ils auraient pénétré jusqu'au centre, alors elles tombassent brusquement sur eux, les prissent en flanc et par derrière, et les enveloppassent de tous côtés. Ce fut surtout ce qui causa le carnage horrible qu'on fit des Romains ; car, aussitôt que le front eut plié, et que les Romains, en le poussant vivement, l'eurent entièrement enfoncé, en sorte que le corps d'armée, qui d'abord formait une pointe, prit la figure d'un croissant, les officiers des troupes d'élite qui occupaient les ailes les ayant fait se rapprocher de droite et de gauche, elles chargèrent les ennemis en queue, et firent main basse sur tous ceux qui se trouvèrent enveloppés avant d'avoir pu prendre la fuite. On dit aussi que la cavalerie romaine tomba dans une méprise aussi extraordinaire que funeste. Paul-Émile ayant été renversé par son cheval, qui vraisemblablement était blessé, les cavaliers qui étaient auprès de lui mirent pied à terre pour le secourir. Le reste de la cavalerie, qui vit ce mouvement, crut que c'était un ordre de faire de même ; et quittant ses

[1] Tite Live, liv. XXII, ch. XLVI, appelle ce vent *vulturne;* il soufflait entre le levant et le midi.

chevaux, elle combattit à pied. Annibal l'ayant vu : « Je les « aime mieux, dit-il, comme cela, que si on me les livrait « pieds et poings liés. » Ces particularités se trouvent dans les historiens qui ont raconté les détails de cette bataille.

XXVI. Des deux consuls, Varron, suivi d'un petit nombre des siens, se sauva à toute bride dans la ville de Venuse; Paul-Émile, entraîné par le torrent de cette déroute, le corps couvert des traits qui étaient restés dans ses blessures, et l'âme encore plus accablée d'un si grand désastre, s'assit sur une pierre, pour y attendre que quelqu'un des ennemis vînt lui ôter la vie. Il avait le visage plein de sang, et tellement défiguré, que personne ne le reconnut; ses amis mêmes et ses domestiques passèrent devant lui sans s'arrêter. Il n'y eut qu'un jeune patricien, nommé Cornélius Lentulus, qui, l'ayant reconnu, sauta à bas de son cheval et le lui présenta, en le conjurant de s'en servir et de se conserver pour ses concitoyens, qui avaient besoin plus que jamais d'un bon consul. Paul-Émile refusa son offre; et malgré les larmes de Lentulus, il l'obligea à remonter à cheval; ensuite lui prenant la main, et se soulevant un peu : « Lentulus, lui dit-il, « va trouver Fabius, et sois-lui témoin que Paul-Émile a suivi « jusqu'à la fin ses conseils; qu'il n'a pas manqué à la parole « qu'il lui avait donnée; mais qu'il a été vaincu d'abord par « Varron, ensuite par Annibal. » Après lui avoir donné cet ordre, il le congédia; et, se jetant dans la foule qu'on massacrait, il s'y fit tuer. Cinquante mille Romains périrent, dit-on, dans la bataille; quatre mille furent faits prisonniers; et, le combat fini, on n'en prit pas moins de dix mille dans les deux camps. Après une victoire si complète, les amis d'Annibal lui conseillaient de profiter de sa fortune, et de marcher droit à Rome : il y entrerait, disaient-ils, avec les fuyards, et pourrait dans cinq jours souper au Capitole. Il n'est pas facile de dire quel motif l'empêcha de suivre ce conseil; mais il est vraisemblable que son irrésolution et ses craintes furent l'ouvrage d'un dieu ou d'un génie qui se mit au-devant de lui et l'arrêta. Ce fut alors qu'un Carthaginois, nommé Barca,

lui dit en colère : « Tu sais vaincre, Annibal ; mais tu ne sais « pas profiter de la victoire. »

XXVII. Cependant cette victoire opéra dans ses affaires la plus heureuse révolution. Avant la bataille, il n'avait à lui, dans toute l'Italie, ni ville, ni magasin, ni port ; ce n'était qu'avec les plus grandes difficultés et par des pillages continuels, qu'il faisait subsister son armée : n'ayant aucune provision d'assurée pour faire la guerre, il était obligé d'errer de côté et d'autre avec ses soldats, qui ressemblaient à une grande troupe de brigands. Mais alors il se vit maître de presque toute l'Italie. La plupart des peuples les plus puissants[1] embrassèrent volontairement son parti ; Capoue même, la ville la plus considérable après Rome, lui ouvrit ses portes. Cet exemple montre que les grands revers font connaître, non-seulement les amis fidèles, comme dit Euripide[2], mais encore les généraux sages et prudents. Ce que l'on avait jusqu'alors regardé dans Fabius comme faiblesse et pusillanimité parut, après ce désastre, une prudence plus qu'humaine, une inspiration divine, qui lui avait fait prévoir de si loin des événements que ceux qui les éprouvaient pouvaient à peine croire. Aussi Rome, n'hésitant plus à mettre en lui ses dernières espérances, eut recours à ses conseils comme à ceux d'une divinité tutélaire ; et si le peuple n'abandonna point la ville, s'il ne se dispersa point, comme à l'époque de l'invasion des Gaulois, c'est surtout à son extrême prudence qu'on en fut redevable.

XXVIII. Quand on ne paraissait redouter aucun malheur, Fabius n'avait pas dissimulé ses craintes et ses alarmes ; alors que la consternation était générale, que l'excès de la douleur et le trouble qui en était la suite empêchaient de pourvoir à rien, il marchait seul dans la ville, d'un pas modéré et avec un visage tranquille, parlait à tout le monde avec douceur, faisait taire les lamentations des femmes, et dissipait les attroupements de ceux qui se rendaient dans les places publi-

[1] Les Apuliens, les Samnites, les Tarentins, etc.

[2] Dans sa tragédie d'*Hécube*, vers la fin du cinquième acte.

ques pour y déplorer les malheurs communs. Il fit assembler le sénat, et redonna de la confiance aux magistrats, dont il était seul la force et le soutien, et qui tous avaient les yeux fixés sur lui. Il posa des gardes à toutes les portes, pour empêcher le peuple de sortir et d'abandonner la ville. Il limita à trente jours le temps du deuil, et ne voulut pas qu'on le portât hors de sa maison : ce terme expiré, chacun fut obligé de le quitter, afin que la ville n'offrît plus rien de cet appareil lugubre. La fête de Cérès arrivait dans ce temps-là : il jugea plus convenable de ne pas la célébrer, d'omettre les sacrifices et la procession d'usage, pour ne pas montrer, par le petit nombre et par la tristesse de ceux qui y assisteraient, la grandeur des pertes qu'on avait faites. Il pensait d'ailleurs que la divinité reçoit avec plus de plaisir les hommages des personnes heureuses. Mais il fit exactement tout ce que les devins ordonnèrent pour apaiser les dieux et détourner les effets des prodiges. On envoya Fabius Pictor, parent de Fabius Maximus, consulter l'oracle de Delphes; et deux vestales s'étant laissé corrompre, l'une fut, suivant l'usage, enterrée toute vive; l'autre se donna la mort.

XXIX. On ne saurait trop admirer la magnanimité et la douceur des Romains dans la conduite qu'ils tinrent à l'égard de Varron. Lorsque, après la défaite la plus humiliante et la plus désastreuse qu'on eût encore éprouvée, ce consul revint à Rome dans un état de confusion et d'abattement, le sénat et le peuple allèrent le recevoir aux portes de la ville; et quand on eut fait silence, les magistrats et les principaux sénateurs, parmi lesquels était Fabius, le louèrent de n'avoir pas, dans une si grande calamité, désespéré de la république, et d'être revenu se mettre à la tête des affaires, pour exécuter les lois et gouverner les citoyens, qu'il ne croyait pas perdus sans ressource : mais lorsqu'ils eurent appris qu'Annibal, après la bataille, au lieu de marcher sur Rome, avait mené son armée dans d'autres cantons de l'Italie, leur confiance se ranima; ils mirent des armées en campagne, et nommèrent des généraux, dont les plus illustres étaient Fa-

bius et Claudius Marcellus, qui, par des qualités presque opposées, avaient acquis une égale réputation.

XXX. Marcellus, comme je l'ai dit dans sa vie, était doué d'une valeur active et brillante, d'un caractère hardi et entreprenant, toujours prêt à affronter les périls, tel enfin que ces hommes qu'Homère appelle fiers et belliqueux. Charmé d'avoir en tête un ennemi comme Annibal, qui, lui-même plein d'audace, ne demandait qu'à signaler son courage, il saisissait toutes les occasions qui s'offraient de le combattre. Fabius, au contraire, toujours invariable dans son plan de campagne, espérait que si tous les généraux s'accordaient à ne jamais combattre ni harceler Annibal, il se minerait, il se consumerait lui-même par une guerre continuelle; que son armée, épuisée de fatigues et de travaux, perdrait enfin toute sa vigueur, comme un athlète qui lutte sans cesse a bientôt usé toutes ses forces. De là vient que les Romains, au rapport de Posidonius, appelaient Fabius leur bouclier, et Marcellus leur épée. Ils disaient que la fermeté de l'un, sa constance à ne rien hasarder, jointes à l'audace de l'autre, avaient sauvé Rome. Car Annibal, qui rencontrait toujours Marcellus comme un torrent impétueux, voyait ses forces s'affaiblir peu à peu par ces chocs continuels; et il ne s'apercevait pas que Fabius, semblable à une rivière qui coule sans bruit, et dont l'action n'est jamais interrompue, le minait insensiblement et épuisait ses forces. Enfin il se trouva réduit à une telle extrémité, que, d'un côté, las de combattre Marcellus, il craignait, de l'autre, l'obstination de Fabius à ne pas combattre. Pendant tout le temps que cette guerre dura, il eut presque toujours à la soutenir contre ces deux généraux, qui commandèrent en qualité de préteurs, de proconsuls ou de consuls. Ils furent tous deux élevés cinq fois au consulat; mais enfin Marcellus, étant consul pour la cinquième fois, tomba dans une embuscade que lui tendit Annibal, et il y périt.

XXXI. Annibal essaya souvent de surprendre Fabius; il imagina toutes sortes de ruses, mais toujours sans succès; une fois seulement il le fit donner dans une légère surprise. Il

avait contrefait des lettres des principaux habitants de Métapont, et les avait envoyées à Fabius. On lui offrait de lui livrer la ville s'il voulait s'en approcher, et on l'assurait que ceux qui lui faisaient cette offre n'attendaient, pour l'effectuer, que de le voir au pied de leurs murailles. Fabius, sur la foi de ces lettres, se disposait à marcher la nuit suivante avec une partie de son armée ; mais les auspices n'ayant pas été favorables, il changea de dessein : il sut bientôt après que les lettres avaient été contrefaites par Annibal, et qu'il était en embuscade près de la ville. On peut croire qu'il dut à la bienveillance des dieux d'avoir évité ce danger. Fabius aima toujours mieux employer la douceur et la modération pour prévenir la défection des villes et retenir les alliés dans le devoir, que d'approfondir les soupçons et d'user de rigueur contre les personnes suspectes. On raconte à ce sujet qu'ayant su qu'un soldat marse, qui par sa naissance et sa valeur était un des premiers d'entre les alliés, avait proposé à d'autres soldats de passer dans le camp des ennemis ; au lieu de l'irriter par des châtiments, il le fit venir, lui avoua qu'on avait eu tort de le négliger : « Je m'en « prends, ajouta-t-il, à vos officiers, qui, dans la distribution « des récompenses, ont plus d'égard à la faveur qu'au mérite; « mais, à l'avenir, je m'en prendrai à vous seul, si vous avez « besoin de quelque chose, et que vous ne vous adressiez pas « à moi. » En même temps il lui fit présent d'un cheval de bataille et lui donna d'autres marques d'honneur. Depuis, il n'eut pas de soldat plus fidèle ni plus affectionné.

XXXII. Il trouvait extraordinaire que, tandis que les écuyers et les chasseurs qui veulent dompter la férocité des animaux les plus indociles et les plus rebelles, emploient le soin, le temps et la nourriture, plutôt que les fouets et les colliers ; au contraire, ceux qui gouvernent les hommes, au lieu de prendre, pour les corriger, les voies de la patience, de la douceur, usent de moyens plus durs et plus violents que ceux dont les jardiniers se servent pour la culture des figuiers, des poiriers et des oliviers sauvages, qu'ils adoucissent, qu'ils apprivoisent, pour ainsi dire, à force de travail, et à qui ils font porter d'ex-

cellents fruits. Un jour ses officiers lui rapportèrent qu'un soldat lucanien quittait souvent son poste et s'absentait du camp. Il leur demanda quel homme c'était d'ailleurs. Ils lui rendirent tous le témoignage qu'on ne trouverait pas facilement dans toute l'armée un aussi bon soldat que lui, et racontèrent plusieurs de ses belles actions. Fabius, ayant voulu savoir la cause de ses absences, découvrit qu'il aimait passionnément une jeune femme, et que, pour aller la voir, il faisait tous les jours un grand trajet en s'exposant à de grands dangers. Il envoya donc, à son insu, quelques soldats chercher cette femme : quand elle fut arrivée, il l'enferma dans sa tente; et ayant mandé le Lucanien, il le prit en particulier, et lui dit : « Je n'ignore pas que, contre les lois de la discipline mili« taire, tu passes souvent la nuit hors du camp ; mais je sais « aussi que, jusqu'à présent, tu t'es conduit en homme de « cœur. Je te pardonne tes fautes en considération de tes ser« vices; mais pour l'avenir je vais te donner en garde à quel« qu'un qui me répondra de toi. » Le soldat restait tout interdit, lorsque Fabius fit sortir cette femme, et la lui remit entre les mains, en lui disant : « Voilà celle qui me sera cau« tion que tu resteras avec nous dans le camp. C'est à toi dé« sormais à faire voir que tes absences n'avaient pas un motif « criminel dont l'amour n'était que le prétexte [1]. »

XXXIII. La ville de Tarente avait été enlevée aux Romains par trahison ; Fabius la reprit de la même manière. Un jeune Tarentin, qui servait dans son armée, avait à Tarente une sœur dont il était tendrement chéri, et qui aimait un capitaine bruttien de la garnison qu'Annibal avait mise dans cette ville. Cette passion ayant fait concevoir au jeune homme un projet dont il espérait une heureuse issue, il le communique à Fabius, et de son aveu se rend à Tarente, où il feint d'avoir déserté pour venir retrouver sa sœur. Les premiers jours le Bruttien ne parut pas chez sa maîtresse, qui croyait que son frère ignorait ses liaisons avec lui. Mais bientôt le Tarentin dit à sa

[1] Le texte ajoute : « Voilà ce qu'on raconte à ce sujet. »

sœur : « Pendant que j'étais à l'armée de Fabius, le bruit cou-
« rait que tu avais des habitudes avec un des principaux offi-
« ciers de cette garnison. Dis-moi quel homme c'est : si,
« comme on l'assure, il est honnête et brave, qu'importe le
« lieu de sa naissance? La guerre confond tout, et quand la
« nécessité commande, il n'y a point de honte d'obéir à ses
« lois : on doit même se féliciter, dans un temps où la justice
« est sans vigueur, de trouver la douceur alliée avec la force. »
La jeune fille alors appelle près d'elle le Bruttien, et lui fait lier connaissance avec son frère. Celui-ci, en favorisant l'amour du barbare, en paraissant même rendre sa sœur plus complaisante pour lui, gagna tellement sa confiance, qu'il n'eut pas de peine à faire changer de parti un homme amoureux et une âme mercenaire, en lui promettant, de la part de Fabius, les plus grandes récompenses. Tel est le récit de la plupart des historiens. D'autres disent que la femme qui gagna le Bruttien n'était pas de Tarente, mais de l'Abbruzze ; qu'elle était aimée de Fabius ; et qu'ayant su que celui qui commandait les Bruttiens dans Tarente était de son pays et de sa connaissance, elle en parla à Fabius, trouva moyen de s'aboucher avec cet homme en s'approchant des murailles, et parvint à le gagner.

XXXIV. Pendant qu'on préparait l'exécution du complot, Fabius, pour éloigner Annibal, fit donner ordre à la garnison de Rhége d'entrer sur les terres des Bruttiens, et de s'emparer de la forteresse de Caulonie. Cette garnison était composée de huit mille hommes, la plupart déserteurs ou du nombre de ces mauvaises troupes que Marcellus y avait fait transporter de Sicile, après les avoir notées d'infamie, et qu'on pouvait sacrifier sans que la république eût à regretter leur perte. Il espéra qu'en les offrant à Annibal comme un appât, il l'éloignerait de Tarente, et son espoir ne fut pas trompé. Annibal marcha droit à eux avec son armée ; et Fabius ayant aussitôt mis le siége devant la ville, le jeune homme, qui par l'entremise de sa sœur avait tout disposé avec le Bruttien, vint, dès le sixième jour, trouver le consul dans sa tente, après avoir

bien observé le poste où le Bruttien était de garde, et où il devait recevoir ceux des Romains qui attaqueraient de ce côté-là. Cependant Fabius, ne voulant pas s'en fier uniquement à la trahison, s'approcha lui-même de l'endroit convenu, et s'y tint en silence pendant que le reste de l'armée battait la ville par terre et par mer avec un bruit et des cris effroyables. Le plus grand nombre des Tarentins s'étant portés du côté de la ville où toute l'attaque paraissait dirigée, le Bruttien donna le signal à Fabius, qui escalada la ville et s'en rendit maître. Il semble que dans cette occasion il ne sut pas se défendre d'un mouvement d'amour-propre, car, afin de cacher qu'il avait pris la ville par trahison, il fit tuer les premiers tous les Bruttiens ; mais il ne recueillit pas la gloire qu'il s'était promise, et il encourut à la fois le reproche de perfidie et celui de cruauté.

XXXV. Il périt dans cette affaire un grand nombre de Tarentins, et on en vendit jusqu'à trente mille : la ville fut livrée au pillage, et l'on versa dans le trésor public trois mille talents. Comme on apportait de toutes parts un butin immense, le greffier demanda, dit-on, à Fabius, ce qu'on ferait des dieux ; il appelait ainsi leurs statues et leurs images. « Laissons aux Tarentins, lui répondit Fabius, leurs dieux irrités. » Cependant il emporta le colosse d'Hercule, qui fut déposé dans le Capitole, et auprès duquel il fit placer sa propre statue équestre en bronze. Il ne montra pas en ce genre d'ouvrage les mêmes connaissances et le même goût que Marcellus, ou plutôt, comme je l'ai dit dans la vie de ce dernier, il fit admirer encore davantage la douceur et l'humanité de Marcellus. Annibal, qui, sur la nouvelle du siége, accourait au secours de la ville, n'en était qu'à quarante stades [1], lorsqu'il apprit qu'elle était au pouvoir de l'ennemi. « Les Romains, « dit-il tout haut, ont donc aussi leur Annibal : nous avons « perdu Tarente comme nous l'avions prise. » Mais en particulier il convint, pour la première fois, avec ses amis, que depuis longtemps il avait senti la difficulté de se rendre maître

[1] Deux lieues.

de l'Italie avec les troupes qu'il avait, mais que maintenant il en voyait l'impossibilité.

XXXVI. Fabius triompha pour la seconde fois; et ce triomphe fut beaucoup plus glorieux que le premier : il l'obtint comme un vaillant athlète qui, en luttant avec avantage contre Annibal, avait su rendre tous ses efforts inutiles, et s'était joué de lui comme d'un adversaire qui n'avait plus la même force ni la même vigueur. En effet, l'armée d'Annibal, déjà diminuée et affaiblie par des combats continuels, était encore énervée par le luxe et par les richesses. Un Romain, nommé Marcus Livius, commandait à Tarente lorsque Annibal la prit; il se retira dans la citadelle, d'où on ne put le chasser, et il la conserva jusqu'à la reprise de la ville par les Romains. Il voyait avec chagrin les honneurs qu'on rendait à Fabius; et un jour, ne pouvant contenir sa jalousie et son ambition, il dit en plein sénat que c'était lui seul et non pas Fabius qui avait fait reprendre Tarente. « Vous avez raison, lui dit Fabius « en souriant; car si vous ne l'aviez pas laissé prendre, je ne « l'aurais pas reprise. »

XXXVII. Les Romains comblèrent Fabius d'honneurs, et nommèrent son fils consul. Pendant que celui-ci était en charge, un jour qu'il expédiait quelques affaires à son tribunal, Fabius, soit à cause de son grand âge et de sa faiblesse, soit pour éprouver son fils, monte à cheval pour aller lui parler, et s'avance à travers la foule. Le jeune magistrat, l'apercevant de loin, ne permit pas qu'il s'approchât ainsi, et envoya un licteur lui dire de descendre, et de venir à pied s'il avait affaire au consul. Cet ordre affligea tous les assistants; ils regardaient Fabius en silence, et paraissaient touchés d'un traitement si peu digne de sa gloire. Mais lui, mettant aussitôt pied à terre, courut à son fils, et l'embrassant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-il, tu penses et tu agis « avec dignité; tu sens à quels hommes tu commandes et « quelle autorité tu exerces. C'est ainsi que nous et nos an- « cêtres nous avons augmenté la puissance romaine, en pré- « férant toujours notre patrie à nos pères et à nos enfants. »

On dit en effet qui le bisaïeul de Fabius, un des personnages les plus puissants et les plus honorés de Rome, qui avait été cinq fois consul, et avait obtenu cinq triomphes des plus glorieux, pour autant de victoires remportées dans des guerres importantes, accompagna son fils, alors consul, en qualité de son lieutenant, dans une expédition contre les Samnites; et lorsque ce fils entra dans Rome en triomphe sur un char attelé de quatre chevaux, le père le suivait à cheval avec les autres officiers, et faisait gloire de ce qu'ayant son fils sous la puissance paternelle, et étant regardé comme le plus grand des Romains, il se soumettait le premier aux lois et aux magistrats de la république. Mais ce n'était pas seulement par ces qualités que Fabius se faisait admirer : son fils étant venu à mourir, il supporta cette perte avec la plus grande modération, en homme sage et en bon père. Il prononça lui-même dans la place publique son oraison funèbre, selon l'usage observé chez les Romains, où aux funérailles des personnes illustres le plus proche parent du mort fait publiquement son éloge. Fabius publia dans la suite ce discours.

XXXVIII. C'est vers cette époque que Scipion fut envoyé en Espagne, où il remporta plusieurs grandes victoires sur les Carthaginois, qu'il chassa de tout le pays; et après avoir soumis aux Romains plusieurs nations, pris un grand nombre de villes, et mis les affaires de la république dans l'état le plus florissant, il revint à Rome, où il fut autant estimé et honoré qu'aucun autre capitaine. Nommé d'abord consul, il sentit que le peuple demandait et attendait de lui quelque grande entreprise; mais, ne regardant plus que comme un exploit suranné et digne d'un vieillard de combattre Annibal en Italie, il conçut le projet d'aller droit à Carthage, de remplir l'Afrique des légions et des armes romaines, d'en ravager les contrées, et de reporter dans son sein la guerre qu'elle avait elle-même allumée en Italie. Il travaillait avec la plus grande ardeur à faire approuver ce dessein au peuple : mais Fabius faisait tout craindre aux Romains d'une pareille entreprise; il leur représentait que l'imprudence du jeune homme allait les pré-

cipiter dans les plus grands dangers et les perdre peut-être sans ressource. Il n'épargnait ni paroles ni démarches pour les en détourner. Il vint à bout de persuader le sénat ; mais le peuple crut que Fabius ne s'y opposait que par jalousie des succès de Scipion; qu'il craignait que si le consul se signalait par quelque grand exploit, et qu'il parvînt à terminer la guerre ou à l'éloigner de l'Italie, il ne parût lui-même s'être conduit avec mollesse et avec lâcheté en la faisant durer si longtemps.

XXXIX. Il est vraisemblable que Fabius, redoutant le péril où le projet de Scipion mettrait la république, ne le combattit d'abord que par prudence et pour l'intérêt de son pays; mais qu'ensuite il y mit de l'entêtement; qu'il se laissa emporter trop loin; et que, par un sentiment d'ambition et de jalousie, il s'opposa à l'agrandissement de Scipion. Ce qui semble le prouver, c'est qu'il persuada à Crassus, le collègue de Scipion, de ne pas lui céder le commandement de l'armée, de lui résister constamment, et, s'il le jugeait à propos, de passer lui-même à Carthage ; enfin, il empêcha qu'on ne lui donnât des fonds pour cette guerre. Scipion, obligé de se procurer lui-même tout ce qui lui était nécessaire pour son expédition, le trouva dans les villes de Toscane, qui, favorablement disposés pour lui, s'empressèrent de lui fournir ses approvisionnements. Crassus se tint chez lui, soit par une suite de son caractère doux et ennemi de toute dispute, soit par respect pour la loi sacrée de son sacerdoce ; car il était souverain pontife. Alors Fabius, prenant une autre voie pour s'opposer à Scipion, détourna de cette expédition les jeunes gens qui s'offraient avec empressement pour l'y accompagner. Il ne cessait de répéter, dans les assemblées du peuple, que Scipion, non content de fuir lui-même Annibal, emmenait au delà des mers ce qui restait de forces en Italie ; qu'il séduisait les jeunes gens par de belles espérances, et leur persuadait d'abandonner leurs pères, leurs femmes et leur patrie, lorsqu'elle avait à ses portes un ennemi puissant et jusqu'alors invincible. Les Romains, effrayés par ces discours,

arrêtèrent que Scipion ne prendrait avec lui que les légions qui étaient en Sicile, et trois cents hommes à son choix, parmi ceux qui l'avaient servi le plus fidèlement en Espagne. En cela Fabius paraît avoir suivi son caractère timide et prudent.

XL. Cependant Scipion fut à peine passé en Afrique, qu'il fit retentir Rome du récit des exploits les plus admirables, des victoires les plus brillantes et les plus extraordinaires. Ces nouvelles furent bientôt suivies et confirmées par une immense quantité de dépouilles. Un roi des Numides avait été fait prisonnier, et deux camps brûlés en un jour, où les flammes avaient consumé un nombre prodigieux d'hommes, de chevaux et d'armes. Les Carthaginois mêmes avaient envoyé des ambassadeurs à Annibal pour le rappeler en Afrique, pour le conjurer d'abandonner des espérances qui ne pourraient plus se réaliser, et de venir sauver sa patrie. On ne parlait plus à Rome que de Scipion et de ses exploits. Mais Fabius demanda qu'on lui envoyât un successeur, et il n'en donna pas d'autres motifs que cette maxime commune, qu'il était dangereux de confier à un seul homme de si grands intérêts, parce qu'il est difficile qu'un même homme soit toujours heureux. Cette proposition offensa singulièrement le peuple, et fit regarder Fabius comme un homme difficile et envieux, ou du moins comme un vieillard timide qui n'osait plus se livrer à d'heureuses espérances, et qui craignait Annibal au delà de toute mesure. Lors même que ce général eut quitté l'Italie, et qu'il se fut rembarqué avec toute son armée, il ne laissa pas jouir les Romains d'une satisfaction pure, et troubla leur confiance par des craintes exagérées. Il disait que les affaires n'avaient jamais été dans une situation plus alarmante, et que la ville courait les plus grands dangers; qu'Annibal serait bien plus redoutable en Afrique et sous les murs de Carthage; que là Scipion aurait à combattre une armée encore fumante du sang de tant de préteurs, de dictateurs et de consuls. Ces discours jetèrent une telle frayeur dans la ville, que, quoique la guerre fût transportée en Afrique, on croyait le danger plus près de Rome

qu'il ne l'avait encore été. Mais bientôt Scipion, ayant vaincu Annibal dans une grande bataille, abattit et mit sous ses pieds l'orgueil de Carthage : il fit goûter à ses concitoyens une joie qui surpassait toutes leurs espérances et raffermissait leur empire,

Si longtemps agité par d'affreuses tempêtes.

XLI. Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la guerre ; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu, il ne vit pas cette brillante et solide prospérité de sa patrie : il mourut de maladie, vers le temps où Annibal sortit de l'Italie. Les Thébains enterrèrent Épaminondas aux dépens du public, parce qu'il mourut si pauvre, qu'on ne trouva chez lui qu'une petite pièce de monnaie. Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république; mais les Romains contribuèrent à ses obsèques de la plus petite de leurs pièces de monnaie par tête : non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parce que le peuple voulut faire les frais de ses funérailles, comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

PARALLÈLE DE PÉRICLÈS ET DE FABIUS MAXIMUS.

I. Voilà ce que l'histoire nous a transmis de la vie de ces deux hommes célèbres. Mais, comme ils ont laissé l'un et l'autre de grands exemples de vertus militaires et politiques, commençons à les comparer entre eux sous le premier rapport. Quand Périclès vint à la tête des affaires, le peuple d'Athènes était au comble de la prospérité, et ne devait qu'à lui-même sa grandeur et sa puissance : il semble donc que ce soit à la force et à la félicité publiques que Périclès a dû la gloire de maintenir sa patrie dans cet état florissant, et de la garantir de tout revers. Fabius, au contraire, ayant pris la conduite du gouvernement dans les temps les plus humiliants pour Rome, ne pouvait, par ses grands exploits, la soutenir dans la prospérité ; mais, d'un état presque désespéré, il la

fit passer à une situation meilleure. D'ailleurs Périclès, après les victoires de Cimon, les trophées de Myronide et de Léocrate, les grands et nombreux exploits de Tolmidas, eut plutôt à entretenir Athènes dans les jeux et dans les fêtes, qu'à la reconquérir ou à la conserver par les armes. Fabius, qui avait devant les yeux tant de défaites et de déroutes, tant de massacres de préteurs et de généraux, qui voyait les lacs, les plaines et les bois de l'Italie remplis des cadavres des soldats romains, et les fleuves, rougis de sang, rouler jusqu'à la mer des milliers de morts; Fabius, qui avait à soutenir, à étayer, pour ainsi dire, une république sur le point de s'écrouler, en devint seul l'appui, et empêcha que les fautes des généraux qui l'avaient précédé n'entraînassent sa ruine totale. A la vérité, il paraît moins difficile de gouverner une ville abattue par ses malheurs, et que la nécessité rend docile aux conseils de la raison, que de mettre un frein à la fierté et à la licence d'un peuple qui, enflé de ses prospérités, s'abandonne à toute sa fougue; et c'est dans cette dernière situation que Périclès sut maîtriser les Athéniens. Cependant le nombre et la grandeur des maux dont les Romains étaient accablés firent éclater la constance et la magnanimité de Fabius, que tant de calamités ne purent jamais ébranler ni entraîner hors de ses principes.

II. On peut opposer à la prise de Samos par Périclès, la reprise de Tarente par Fabius, et à la conquête de l'Eubée celle des villes de la Campanie. Pour Capoue, elle fut reprise par les consuls Fulvius et Appius. Fabius ne gagna qu'une seule bataille rangée, celle qui lui mérita son premier triomphe; Périclès érigea neuf trophées, pour autant de victoires qu'il avait remportées sur terre et sur mer. Mais on n'a pas à citer de lui une action comparable à celle de Fabius, lorsqu'il arracha Minucius des mains d'Annibal, et qu'il sauva une armée entière : action vraiment grande, où éclatent à la fois la valeur, la prudence et la bonté. Il est vrai aussi qu'on ne peut pas reprocher à Périclès une faute pareille à celle de Fabius quand il se laissa tromper par le stratagème des

bœufs, et que la fortune lui livrant son ennemi, qui de lui-même était venu s'enfermer dans des gorges de montagnes, non-seulement il lui donna, par ses lenteurs et son imprévoyance, le temps de sortir la nuit de ce mauvais pas, mais il se laissa même prévenir le lendemain, et fut battu par celui qu'il tenait prisonnier.

III. S'il est du devoir d'un bon général non-seulement de bien user du présent, mais encore de juger sainement de l'avenir, Périclès eut le mérite de prévoir et d'annoncer aux Athéniens la manière dont la guerre finirait; il leur arriva, comme il l'avait prédit, qu'en voulant trop entreprendre ils perdirent leur puissance. Ce fut, au contraire, en envoyant Scipion à Carthage, contre l'avis de Fabius, que les Romains reprirent le dessus, et vainquirent les Carthaginois, non par la faveur de la fortune, mais par la sagesse et la valeur de leur général. Ainsi les malheurs d'Athènes justifièrent la sage prévoyance de l'un, et les succès des armes romaines démentirent pleinement les conjectures de l'autre. Or c'est une égale faute pour un général de tomber dans un malheur qu'il n'a pas prévu, ou de manquer, par trop de défiance, l'occasion d'un grand succès. L'inexpérience inspire à la fois la témérité et ôte le courage. Voilà pour leurs exploits militaires.

IV. Dans sa conduite politique, Périclès mérite un grand reproche, celui d'avoir allumé la guerre; car on assure qu'il en fut seul la cause par son obstination à résister aux Lacédémoniens. Je crois aussi que Fabius Maximus n'aurait jamais rien cédé aux Carthaginois; et que, pour soutenir la dignité de l'empire, il aurait bravé les plus grands dangers. Mais la douceur et la générosité dont il use envers Minucius sont la condamnation des intrigues de Périclès contre Cimon et Thucydide, deux hommes vertueux, partisans zélés de l'aristocratie, et qu'il fit bannir par l'ostracisme. Périclès eut plus de puissance et d'autorité que Fabius; et il s'en servit pour empêcher qu'aucun général ne formât des desseins funestes à sa patrie. Tolmidas, qui seul lui échappa, et qui, malgré lui, attaqua les Béotiens, trouva sa perte dans sa témérité.

Tous les autres cédèrent à son autorité, et se soumirent avec respect à ses ordres. Fabius, qui, naturellement sage et prudent, ne fit jamais de faute en ce qui dépendait de lui, paraît inférieur à Périclès, en ce qu'il ne put empêcher les fautes des autres. Car les Romains n'auraient pas éprouvé de si grands désastres si Fabius eût eu à Rome autant de pouvoir que Périclès en avait à Athènes.

V. Ils montrèrent tous deux cette grandeur d'âme qui fait mépriser les richesses : l'un, en ne recevant rien de ce qu'on lui offrait ; l'autre, en donnant son bien à ceux qui étaient dans le besoin, et surtout en rachetant de ses deniers les prisonniers romains. Il est vrai que la somme qu'il y employa n'était pas considérable : elle ne monta qu'à six talents. Mais on ne saurait dire combien de richesses Périclès eût pu recevoir des alliés d'Athènes et de plusieurs rois, qui, voyant la grandeur de sa puissance, cherchaient à gagner ses bonnes grâces. Cependant il se conserva toujours pur, et n'accepta jamais aucun présent. Ce serait faire injure aux vastes édifices que Périclès fit construire, à ces temples magnifiques qu'il éleva, à tous les autres ouvrages dont il embellit Athènes, que de les comparer avec tout ce que Rome put avoir d'ornements avant les Césars. Les premiers l'emportent infiniment, et pour la grandeur, et pour la beauté du travail.

ALCIBIADE

I. Noblesse d'Alcibiade ; sa beauté. — II. Son caractère et ses mœurs. — III. Son motif pour refuser d'apprendre à jouer de la flûte. — IV. Reproches faits à sa jeunesse. Amitié de Socrate pour lui. — V. Son attachement pour ce philosophe. — VI. Sa conduite envers un étranger dont il était aimé. — VII. Difficulté que Socrate éprouve à le fixer. — VIII. Socrate lui sauve la vie, et lui doit la sienne dans une autre occasion. — IX. Il donne un soufflet à Hipponicus, dont il épouse ensuite la fille. — X. Il entre dans l'administration des affaires. — XI. Son éloquence. — XII. Sa dépense pour les chevaux et pour les courses. — XIII. Sa rivalité avec Nicias et Phéax. — XIV. Il fait bannir Hyperbolus. — XV. Il rend Nicias suspect. — XVI. Il trompe les Lacédé-

M. Dacier place Alcibiade à l'an du monde 3539, la deuxième année de la 92e olympiade, de la fondation de Rome 342, 406 ans avant J. C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la quatrième année de la 4e olympiade, jusqu'à la première année de la 94e. 404 ans avant J. C. M. Dacier paraît n'avoir voulu marquer que l'époque de sa mort.

I. La famille paternelle d'Alcibiade remontait à Eurysacès fils d'Ajax ; il était Alcméonide par sa mère Dinomaque, fille de Mégaclès. Son père, Clinias, combattit avec gloire à Artémisium, où il montait une galère à trois rangs de rames qu'il avait équipée à ses dépens ; il fut tué à la bataille de Coronée, que les Athéniens perdirent contre les Béotiens. Alcibiade eut pour tuteurs Périclès et Ariphron, fils de Xanthippe, ses proches parents. On a eu raison de dire que la bienveillance et l'amitié de Socrate pour Alcibiade n'avaient pas peu contribué à sa gloire ; en effet, nous ignorons même le nom de la mère de Nicias, de celles de Démosthène, de Lamachus, de Phormion, de Thrasybule et de Théramène, tous personnages illustres et ses contemporains ; et il n'est personne qui ne sache que la nourrice d'Alcibiade, qui était Lacédémo-

nienne, s'appelait Amycla, et que Zopyre fut son gouverneur. Antisthène a parlé de la première, et Platon de l'autre. Peut-être devrais-je m'abstenir de parler de sa beauté, ou me contenter de dire qu'en ayant conservé tout l'éclat dans son enfance, dans sa jeunesse et dans l'âge viril, il fut aimable à toutes les périodes de sa vie ; car il n'est pas vrai, quoi qu'en dise Euripide, que tous les hommes beaux le soient encore dans leur automne. Cet avantage peu commun, Alcibiade le dut aux belles proportions de son corps et à son heureuse constitution. On dit qu'il grasseyait un peu en parlant, et que ce défaut, qui chez lui était un agrément, donnait à ses discours une sorte de grâce naturelle et entraînante. Aristophane parle de ce grasseyement dans des vers où il plaisante Théorus :

Le fils de Clinias me dit en bégayant :
Regarde Théolus : sa tête a l'apparence
De celle d'un colbeau. Pour cette fois vraiment[1]
Le fils de Clinias a mieux dit qu'il ne pense.

Archippus dit aussi, en se moquant du fils d'Alcibiade :

Voyez de ce garçon la démarche indolente ;
Voyez flotter les plis de sa robe traînante.
A son père il se pique en tout de ressembler,
Il est son vrai portrait, sa plus fidèle image,
Et, sur le moindre point cherchant à l'égaler,
Il allonge le cou, contrefait son langage.

II. Quant à ses mœurs, elles furent souvent inégales, et éprouvèrent de fréquentes variations ; suite naturelle des grandes circonstances où il se trouva, et des vicissitudes de sa fortune. De cette foule de passions vives et ardentes auxquelles il était sujet, celle qui domina le plus en lui fut une

[1] Il y a ici un jeu de mots fondé sur le vice de prononciation qu'avait Alcibiade. Ceux qui parlent gras, ainsi que les bègues, mettent des *l* à la place des *r*. Alcibiade voulait dire que Théorus, qu'il prononce Théolus, était un homme avide qui prenait à toutes mains, un véritable corbeau rapace. Mais en prononçant colbeau, il rencontre juste, parce que Théolus était aussi un insigne flatteur. Or le mot grec *corax* signifie corbeau, et celui de *colax* veut dire flatteur; ainsi, sous les deux prononciations, on exprimait toujours le caractère de Théolus. Mais le sel de l'équivoque ne peut pas se conserver en notre langue. Le passage d'Aristophane est tiré de sa comédie des *Guêpes*, acte I, scène I.

ambition démesurée, un amour de la supériorité qui s'annonça dès l'enfance, comme le prouvent les traits qu'on en rapporte. Un jour qu'il s'exerçait à la lutte, vivement pressé par son adversaire, et sur le point d'être renversé, il le mordit à la main et lui fit lâcher prise. « Tu mords comme une « femme, lui dit celui-ci. — Non, repartit Alcibiade, mais « comme un lion. » Une autre fois, étant encore fort jeune, il jouait aux osselets dans une rue étroite. Comme il était en tour de les jeter, il voit venir une charrette chargée. D'abord il crie au conducteur d'arrêter, parce qu'il allait passer à l'endroit même où il devait jouer. Cet homme grossier ne l'écoutant pas et avançant toujours, les autres enfants se retirèrent; mais Alcibiade se jetant par terre en face des chevaux : « Passe maintenant si tu veux, » dit-il au charretier. Cet homme épouvanté fit reculer sa voiture, et les spectateurs coururent à Alcibiade en jetant de grands cris.

III. Quand il commença à fréquenter les écoles, il prit volontiers les leçons de divers maîtres; mais il ne voulut jamais apprendre à jouer de la flûte, parce que ce talent lui paraissait méprisable et indigne d'un homme libre. Il disait que l'usage de l'archet et de la lyre n'altère point les traits du visage, et ne lui fait rien perdre de sa noblesse; mais que la flûte déforme tellement la bouche et même la figure entière, qu'on est à peine reconnu de ses meilleurs amis. D'ailleurs, ajoutait-il, celui qui joue de la lyre peut s'accompagner de la voix et du chant; mais la flûte ferme tellement la bouche du musicien, qu'elle lui interdit l'usage de la parole. Laissons donc, disait-il encore, laissons la flûte aux enfants des Thébains, qui ne savent pas parler; mais nous, Athéniens, nous avons, comme disent nos pères, pour protecteurs et pour chefs Minerve et Apollon, dont l'un jeta loin d'elle la flûte, et l'autre écorcha celui qui en jouait. Par ces propos moitié sérieux, moitié plaisants, Alcibiade se délivra de cet exercice et en détourna même tous ses camarades, qui furent bientôt informés qu'on louait Alcibiade de mépriser la flûte et de railler ceux qui en jouaient. Depuis, l'usage de cet instru-

ment fut exclu du nombre des occupations honnêtes, et généralement regardé comme avilissant.

IV. Dans le libelle qu'Antiphon publia contre Alcibiade, il rapporte que dans son enfance il s'enfuit de la maison de ses tuteurs dans celle d'un nommé Démocratès, dont il était aimé. Ariphron voulait le faire crier à son de trompe, mais Périclès s'y opposa. « S'il est mort, disait-il, cette proclamation « ne nous en apprendra la nouvelle qu'un jour plus tôt; s'il est « vivant, elle le déshonorera pour le reste de sa vie. » Antiphon lui reproche encore d'avoir, dans le gymnase de Sibyrtius, tué d'un coup de bâton un de ses esclaves. Mais doit-on ajouter foi à des imputations que cet auteur avoue lui-même n'avoir publiées que par la haine qu'il lui portait? Déjà une foule de citoyens distingués s'empressaient autour d'Alcibiade et recherchaient son amitié; mais on s'apercevait facilement que leur admiration pour les grâces de sa personne était le motif unique de leurs assiduités. Au contraire, l'amour que Socrate lui portait est un grand témoignage de la vertu et de l'heureux naturel de ce jeune Athénien. Il en voyait briller les traits dans sa grande beauté, et craignant pour lui ses richesses, sa naissance, cette foule de citoyens, d'étrangers et d'alliés qui cherchaient à se l'attacher par leurs flatteries et leurs complaisances, il se crut appelé à le garantir de tant d'écueils, à empêcher par ses soins que cette plante ne laissât corrompre dans sa fleur le fruit qu'elle faisait espérer. Car Alcibiade était de tous les hommes celui que la fortune avait le plus environné et muni de ce qu'on appelle ses faveurs, pour le rendre impénétrable aux traits de la philosophie, et inaccessible aux aiguillons piquants de ses remontrances. Assiégé et amolli dès sa jeunesse par ceux qui ne cherchaient qu'à lui complaire pour l'éloigner du seul homme qui pût l'instruire et le corriger, il sut néanmoins par la bonté de son naturel reconnaître le mérite de Socrate; il l'attira auprès de sa personne, et en écarta tous les hommes riches et puissants qui lui faisaient la cour. Il eut bientôt formé avec ce philosophe une liaison intime, et il écouta avec plaisir les dis-

cours d'un ami dont l'attachement n'avait pas pour objet une volupté honteuse et de lâches plaisirs, mais qui voulait, en lui faisant connaître les imperfections de son âme, réprimer son orgueil et sa présomption.

Il reconnut alors sa vaine et fausse gloire,
Comme un coq baisse l'aile en cédant la victoire.

V. Il regarda le soin que Socrate prenait des jeunes gens comme un ministère dont les dieux avaient chargé ce philosophe pour l'instruction et le salut de ceux qui s'attachaient à lui. Commençant donc à se mépriser lui-même autant qu'il admirait Socrate, qu'il estimait son amitié et respectait sa vertu, il se forma insensiblement une image de l'amour, ou plutôt un contre-amour, suivant l'expression de Platon. On était étonné de le voir souper et lutter tous les jours avec Socrate, loger à l'armée sous la même tente que lui; au contraire, traiter avec dureté tous ceux qui le recherchaient, les insulter publiquement, comme il fit à Anytus, fils d'Anthémion. Cet Anytus aimait Alcibiade; et, l'ayant invité un jour qu'il avait à souper quelques étrangers, il éprouva de sa part un refus. Le soir, après avoir fait la débauche dans sa maison avec ses amis, il va tout en désordre chez Anytus, s'arrête à la porte de la salle; et voyant les tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, il ordonne à ses esclaves d'en prendre la moitié et de l'emporter chez lui; et, sans daigner entrer dans la salle, il se retire. Les convives d'Anytus se récrièrent avec indignation sur l'insolence et l'audace d'Alcibiade : « Au con- « traire, leur dit Anytus, il me traite avec ménagement et « avec bonté, puisque maître de tout prendre il m'en laisse « la moitié. »

VI. C'est ainsi qu'il agissait avec tous ses adorateurs. Il ne se montra plus doux qu'envers un étranger qui s'était établi à Athènes; cet homme, ayant vendu le peu de bien qu'il avait, en forma la somme de cent statères, qu'il offrit à Alcibiade, en le pressant de les accepter. Alcibiade sourit; et charmé de la simplicité de cet homme, il l'invite à souper. Après l'avoir

bien traité, il lui rend son argent, et lui ordonne de se trouver le lendemain sur la place, où l'on devait donner à bail les fermes publiques, et d'y mettre l'enchère. Cet homme s'en étant défendu, parce que ce bail était de plusieurs talents, Alcibiade le menaça, s'il ne s'y rendait, de lui faire donner les étrivières. Il avait à se plaindre des fermiers, et voulait s'en venger. L'étranger se rendit donc le lendemain matin sur la place, et mit l'enchère d'un talent [1]. Les fermiers indignés se liguent tous contre lui, et exigent qu'il nomme quelqu'un pour être sa caution, persuadés qu'il n'en trouverait pas. Cet homme, interdit à cette proposition, se retirait déjà, lorsqu'Alcibiade cria de loin aux archontes : « Écrivez mon nom; « cet homme est de mes amis, et je suis sa caution. » Les fermiers se trouvèrent eux-mêmes fort embarrassés; accoutumés à payer avec le produit du second bail les arrérages du premier, et ne voyant pas d'autre expédient, ils offrent de l'argent à cet homme pour l'engager à se désister. Alcibiade ne voulut pas qu'il reçût moins d'un talent; ils le donnèrent, et Alcibiade, content de lui avoir procuré ce bénéfice, lui permit de retirer sa parole.

VII. Quoique Socrate eût dans sa tendresse pour Alcibiade des rivaux nombreux et puissants, souvent néanmoins il prenait le dessus dans le cœur de ce jeune homme, dont le bon naturel cédait à des discours qui le touchaient vivement, et qui portaient dans son âme une telle émotion, qu'ils lui faisaient verser des larmes. Quelquefois aussi, séduit par ses flatteurs, qui lui procuraient sans cesse de nouveaux plaisirs, il échappait à Socrate, qui courait alors après lui comme après un esclave fugitif; car il était le seul qu'Alcibiade craignît et respectât, tandis qu'il se moquait de tous les autres. Aussi Cléante disait-il que Socrate ne tenait Alcibiade que par les oreilles ; et que ses rivaux avaient, pour le saisir, plusieurs autres moyens que ce philosophe ne voulait pas employer, la bonne chère et les plaisirs. En effet, Alcibiade se laissait faci-

[1] Environ cinq mille livres.

lement entraîner à la volupté; et ce que Thucydide rapporte[1] de son intempérance et de sa vie licencieuse ne donne que trop lieu de le penser. Mais les corrupteurs de sa jeunesse, le prenant surtout par son ambition et par son amour pour la gloire, le poussaient prématurément à de grandes entreprises, et lui persuadaient qu'aussitôt qu'il se serait mêlé des affaires publiques, non-seulement il effacerait la gloire de tous les généraux et de tous les orateurs d'Athènes, mais qu'il surpasserait encore la puissance et la réputation dont Périclès lui-même jouissait dans la Grèce. Le fer amolli par le feu acquiert de la force et de la densité lorsqu'on le trempe à froid; de même Alcibiade, amolli par les délices et plein de vanité, n'était pas plutôt entre les mains de Socrate, que ce philosophe, le fortifiant par ses discours, le faisait rentrer en lui-même, le rendait humble et modeste, en lui montrant combien il avait de défauts et à quelle distance il était de la vertu. A peine sorti de l'enfance, il entra un jour dans l'école d'un grammairien, et lui demanda un livre d'Homère. Le grammairien lui ayant répondu qu'il n'avait rien des ouvrages de ce poëte, Alcibiade lui donna un soufflet et sortit. Un autre grammairien lui ayant dit qu'il avait un Homère corrigé de sa main : « Eh! quoi, lui dit Alcibiade, tu es capable de corriger Homère, « et tu montres la grammaire à des enfants? Que ne formes-« tu plutôt des hommes? » Il alla un jour chez Périclès; et ayant frappé à sa porte, on lui dit qu'il était occupé, qu'il travaillait à rendre ses comptes : « Ne ferait-il pas mieux, dit « Alcibiade en s'en allant, de travailler à ne pas les rendre? »

VIII. Il était dans sa première jeunesse lorsqu'il alla à l'expédition de Potidée. Tant qu'elle dura, il logea dans la tente de Socrate, et ne le quitta jamais dans les combats. A une grande bataille qui se donna, ils se conduisirent tous deux très-vaillamment; et Alcibiade ayant été renversé d'une blessure qu'il avait reçue, Socrate se mit devant lui, et le défendit avec tant de courage à la vue de toute l'armée, qu'il empêcha les ennemis

[1] *Hist.*, liv. VI. chap. xv.

de se rendre maîtres de sa personne et de ses armes. Le prix de la valeur était incontestablement dû à Socrate; mais les généraux ayant témoigné le désir d'en déférer l'honneur à Alcibiade, à cause de sa haute naissance, Socrate, qui voulait augmenter en lui son émulation pour la véritable gloire, fut le premier qui rendit témoignage à sa bravoure, qui demanda qu'on lui adjugeât la couronne et l'armure complète. A la bataille de Délium, qui se donna longtemps après, les Athéniens ayant été mis en fuite, Socrate se retirait à pied avec quelques autres soldats : Alcibiade était à cheval; et le voyant dans cet état, il ne voulut pas s'éloigner de lui; mais se tenant toujours à ses côtés, il le défendit courageusement contre les ennemis, qui poursuivaient les fuyards et en tuaient un grand nombre.

IX. Un jour, il donna un soufflet à Hipponicus, père de Callias, à qui sa naissance et ses richesses avaient acquis beaucoup de puissance et d'autorité dans la ville; et il le fit non dans un mouvement de colère ou à la suite d'une dispute, mais par plaisanterie, et sur une gageure qu'il avait faite avec ses camarades. Cette insolence, bientôt divulguée dans toute la ville, excita une indignation générale. Le lendemain, dès la pointe du jour, Alcibiade va chez Hipponicus; il frappe à la porte, entre, se dépouille de ses habits, et, se mettant à sa discrétion, il le prie de le faire châtier comme il le jugera à propos. Hipponicus lui pardonna, et lui sacrifia si bien son ressentiment, que dans la suite il lui fit épouser sa fille Hipparète. D'autres disent que ce ne fut pas Hipponicus, mais son fils Callias, qui maria Hipparète à Alcibiade, et lui donna en dot dix talents[1]; qu'à son premier enfant, Alcibiade en demanda dix autres, et soutint qu'on les lui avait promis au cas où il aurait des enfants. Callias, craignant de sa part quelque mauvais dessein[2], déclara devant tout le peuple que

[1] Environ cinquante mille livres.

[2] Il craignait sans doute qu'Alcibiade ne cherchât à se défaire de lui pour s'emparer de ses richesses; et pour être délivré de cette crainte, il les lui donna.

s'il mourait sans enfants, il laissait sa maison et ses biens à Alcibiade. Hipparète, femme d'une grande vertu, et qui aimait fort son mari, affligée de ses torts envers elle et de son commerce avec des courtisanes, tant athéniennes qu'étrangères, sortit de sa maison et se retira chez son frère. Alcibiade ne s'en mit point en peine, et continua sa vie licencieuse. Dans le cas de divorce, l'acte en devait être remis à l'archonte par la femme elle-même, et non par un autre. Hipparète s'étant rendue chez ce magistrat pour obéir à la loi, Alcibiade y alla aussi; et, la saisissant par le milieu du corps, il l'emporta chez lui à travers la place publique, sans que personne osât s'y opposer ou la lui enlever. Elle demeura dans la maison de son mari jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après, pendant un voyage d'Alcibiade à Éphèse. Cette violence à l'égard de sa femme ne parut ni contraire à la loi ni à l'humanité; car la loi semble n'avoir exigé cette comparution publique de la femme qui fait divorce, qu'afin que le mari ait une occasion de lui parler et de la retenir.

X. Alcibiade avait un chien remarquable par sa taille et par sa beauté, et qui lui avait coûté soixante-dix mines[1]; il lui fit couper la queue, qui était son plus bel ornement : ses amis lui en firent des reproches, et lui rapportèrent que cette action était généralement blâmée, et faisait mal parler de lui. « Voilà précisément ce que je demandais, leur dit Alcibiade « en riant. Tant que les Athéniens s'entretiendront de cela, « ils ne diront rien de pis sur mon compte. » Il entra dans l'administration des affaires, à l'occasion d'une largesse qu'il fit, non de dessein prémédité, mais par hasard. Il passait un jour sur la place, où le peuple tenait une assemblée assez tumultueuse; il en demanda la cause, et, quelqu'un lui ayant dit qu'on faisait une distribution d'argent, il s'avança, et en distribua aussi. Le peuple applaudit à grands cris à sa libéralité, et Alcibiade, dans la joie qu'il en eut, ayant oublié qu'il avait une caille sous son manteau[2], l'oiseau, effrayé du

[1] Environ cinquante mille livres.

[2] Dans ses *Préceptes de politique*, Plutarque dit que c'était en haranguant le

bruit, s'envola. Les Athéniens redoublèrent leurs cris, et plusieurs coururent après la caille pour la rattraper; elle fut prise par un pilote nommé Antiochus, qui la lui rapporta, et qui depuis fut, pour cela seul, fort aimé d'Alcibiade.

XI. Sa naissance et ses richesses, le courage qu'il avait montré dans les combats, le grand nombre de ses parents et de ses amis, étaient autant de portes qui lui facilitaient l'entrée du gouvernement. Mais il aimait beaucoup mieux ne devoir qu'au charme de son éloquence le crédit et l'autorité qu'il désirait d'acquérir. Il avait un grand talent pour la parole, comme l'attestent les poëtes comiques, et surtout le plus grand des orateurs, qui, dans son oraison contre Midias, dit qu'Alcibiade fut l'homme de son temps qui eut le plus d'éloquence. Si nous en croyons Théophraste, écrivain aussi versé dans l'étude de l'histoire et de l'antiquité qu'aucun autre philosophe, Alcibiade était l'orateur le plus habile à trouver et à imaginer ce qui convenait à son sujet; mais les idées et les termes les plus propres à les exprimer ne se présentant pas toujours facilement à son esprit, il hésitait souvent, il s'arrêtait au milieu de son discours, ou répétait les derniers mots, afin de penser à ce qu'il devait dire ensuite.

XII. Le grand nombre de ses chars et la quantité de chevaux qu'il entretenait lui avaient acquis aussi beaucoup de célébrité. Personne avant lui, ni particulier, ni roi même, n'avait envoyé sept chars à la fois aux jeux olympiques; mais l'honneur qu'il eut de remporter le premier, le second et le quatrième prix, selon Thucydide[1], ou le troisième, suivant Euripide, efface l'éclat de la gloire de tous ceux qui ont le

peuple qu'il laissa échapper cette caille. Les anciens faisaient battre ensemble des couples de ces oiseaux; et celui dont les cailles avaient remporté la victoire gagnait le prix convenu. Le goût d'Alcibiade pour ces animaux lui attira une raillerie amère de la part de Socrate, qui, dans le *Premier Alcibiade de Platon*, après avoir exhorté ce jeune homme à se rendre digne de commander aux Athéniens en surpassant par son courage et son habileté les généraux ennemis, se reprend tout à coup, et lui dit avec ironie: « Mais non, mon cher Alcibiade, « pensez plutôt à surpasser un Midias, si habile à nourrir des cailles. »

[1] Liv. VI, chap. XVI.

plus brillé dans cette carrière. Voici ce qu'en dit Euripide dans une de ses odes :

> O fils de Clinias, je célèbre ta gloire;
> Il est grand, il est beau d'obtenir la victoire :
> Mais sur ton char, traîné par des coursiers fougueux,
> Triompher par trois fois dans ces illustres jeux;
> Deux fois, de l'olivier la tête couronnée,
> Par tes brillants succès voir la Grèce étonnée;
> Être de tes rivaux proclamé le vainqueur;
> Seul tu reçus des dieux cette insigne faveur.

Mais rien ne contribua tant à relever l'éclat de ses victoires que l'émulation des villes à son égard : les Éphésiens lui dressèrent une tente magnifique; ceux de Chio nourrirent ses chevaux, et lui fournirent un grand nombre de victimes; les Lesbiens lui donnèrent le vin, et lui entretinrent une table ouverte à tout le monde. Il est vrai que la calomnie, ou peut-être la mauvaise foi dont il usa pour satisfaire son ambition, donna lieu à des propos fâcheux contre lui. Un Athénien, nommé Diomède, homme de bien et ami d'Alcibiade, désirait passionnément de remporter le prix aux jeux olympiques : ayant appris que les Argiens avaient un très-beau char qui appartenait au public, et sachant tout le crédit et le grand nombre d'amis qu'Alcibiade avait à Argos, il le pria de lui acheter ce char. Alcibiade l'acheta pour lui-même, sans se mettre en peine de Diomède, qui en fut très-offensé, et qui prit les dieux et les hommes à témoins de cette perfidie. Il paraît que l'affaire fut portée en justice; car nous avons un discours d'Isocrate sur ce char, pour le fils d'Alcibiade; il est vrai que la partie adverse est nommée Tisias, et non pas Diomède.

XIII. Dès qu'Alcibiade fut entré dans la carrière de l'administration, quoique encore très-jeune, il eut bientôt effacé tous les autres orateurs. Deux seulement purent soutenir la concurrence : Phéax, fils d'Érasistrate, et Nicias, fils de Nicératus. Celui-ci était déjà vieux, et passait pour un des meilleurs généraux d'Athènes. Phéax commençait, comme Alcibiade, à s'élever dans la république. Issu de parents illustres

par leur naissance, il était inférieur à son rival sous plusieurs rapports, et surtout du côté de l'éloquence : il avait plutôt le talent de la conversation ou l'art de persuader dans une discussion particulière, que la force nécessaire pour soutenir de grands combats dans l'assemblée du peuple. Il avait, dit Eupolis,

Le talent de parler, non celui de bien dire.

Il nous reste une oraison de ce Phéax contre Alcibiade, dans laquelle, entre plusieurs autres reproches, il lui impute de s'être servi pour son propre usage, et comme s'ils lui eussent appartenu, des vases d'or et d'argent de la république, de ceux même qu'on portait en pompe aux cérémonies solennelles.

XIV. Il y avait à Athènes un certain Hyperbolus, du bourg de Périthoïde, dont Thucydide lui-même parle comme d'un méchant homme [1], qui, sur les théâtres, fournissait chaque jour aux poëtes comiques une ample matière de railleries. Mais, insensible à tout ce qu'on disait de lui, il se piquait de mépriser la gloire et de braver l'infamie. Ce qui n'était en lui qu'une impudence et une lâcheté passait auprès de certaines gens pour de la force et de l'audace. Il ne plaisait à personne; mais le peuple se servait souvent de lui, lorsqu'il voulait humilier ou calomnier les citoyens élevés en dignité. Dans cette circonstance, le peuple, à son instigation, allait prononcer le ban de l'ostracisme, peine qu'il emploie ordinairement contre le citoyen qui a le plus de réputation et d'autorité, et qu'il bannit de la ville, moins pour calmer ses craintes que pour soulager son envie. Comme il paraissait certain que le bannissement frapperait un des trois rivaux, Alcibiade réunit les divers partis; et, ayant pris ses mesures avec Nicias, il fit tomber l'ostracisme sur Hyperbolus. D'autres disent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phéax qu'il se concerta, et que s'étant réuni à sa faction, il fit chas-

[1] Liv. VII, chap. LXXIII.

ser Hyperbolus, qui était bien éloigné de s'y attendre, car jamais aucun homme de basse extraction ou sans crédit n'avait été condamné à cette sorte de bannissement, comme le témoigne Platon, le poëte comique, lorsqu'il dit de cet Hyperbolus :

> Ses mœurs lui méritaient d'être banni d'Athènes;
> Mais il était trop vil pour cette noble peine :
> Pour de tels scélérats nos illustres aïeux
> N'inventèrent jamais cet exil glorieux.

Nous en avons parlé ailleurs plus au long[1].

XV. Alcibiade n'était pas moins jaloux de l'admiration que les ennemis avaient pour Nicias, que des honneurs qu'il recevait de ses concitoyens. Quoiqu'il y eût entre Alcibiade et les Lacédémoniens une liaison d'hospitalité, et qu'il eût eu le plus grand soin des Spartiates que les Athéniens avaient pris à Pylos, cependant les Lacédémoniens, qui devaient surtout à Nicias la paix et la liberté de leurs prisonniers, lui témoignaient beaucoup plus d'affection qu'à Alcibiade; et l'on disait parmi les Grecs que Périclès avait allumé la guerre, et que Nicias l'avait éteinte; la plupart même appelaient cette paix la paix de Nicias. Alcibiade, qui voyait avec autant de chagrin que d'envie ce succès de son rival, résolut de rompre le traité. D'abord, ayant su que les Argiens, qui haïssaient et craignaient les Spartiates, cherchaient à s'en séparer, il leur donna secrètement l'espérance d'être soutenus par les Athéniens; et, soit par lui-même, soit par des émissaires, il encourageait sous main les principaux d'entre le peuple à ne rien craindre et à ne pas céder aux Lacédémoniens, mais à se tourner vers les Athéniens, à attendre qu'un repentir, qui ne pouvait pas être bien éloigné, leur fît rompre une paix désavantageuse. Lorsque ensuite les Spartiates eurent fait alliance avec les Béotiens, et eurent remis aux Athéniens le fort de Panacte tout démantelé, quoiqu'ils se fussent obligés à le rendre avec toutes ses fortifications, Alcibiade, voyant les Athéniens irrités de ce manque de foi, travailla à les ai-

[1] Dans la *Vie d'Aristide.*

grir davantage. En même temps il attaqua Nicias, et anima le peuple contre lui par des accusations qui n'étaient pas sans vraisemblance : il lui imputait de n'avoir pas voulu, pendant qu'il commandait l'armée, faire prisonniers de guerre les Spartiates qu'on avait laissés dans l'île de Sphactérie, et, quand d'autres les eurent pris, de les avoir relâchés et rendus, pour faire plaisir aux Lacédémoniens. Il ajoutait que Nicias, quoiqu'il fût leur ami, n'avait pas empêché leur ligue avec les Béotiens et les Corinthiens; tandis qu'il ne laissait aucun peuple de la Grèce suivre son inclination pour s'allier avec les Athéniens, à moins que les Spartiates n'y consentissent.

XVI. Nicias était fort troublé de ces accusations, lorsque par hasard il arriva des ambassadeurs de Lacédémone, qui parlèrent avec beaucoup de modération, et déclarèrent qu'ils avaient plein pouvoir de pacifier tous les différends, à des conditions justes et raisonnables. Le sénat agréa leurs propositions, et l'assemblée du peuple fut indiquée au lendemain pour en délibérer. Alcibiade, qui craignait l'issue de cette assemblée, vint à bout de déterminer les ambassadeurs à s'aboucher avec lui. Quand ils furent venus : « Que faites-« vous, leur dit-il, seigneurs Spartiates? Ignorez-vous que le « sénat est plein de modération et d'humanité pour ceux « avec qui il traite, mais que le peuple, naturellement fier, « exagère toujours ses prétentions? Si vous lui dites que vous « êtes venus avec de pleins pouvoirs, il prendra un ton de « maître, et vous forcera de lui accorder tout ce qu'il voudra. « Voulez-vous qu'il soit équitable, et qu'il ne vous contraigne « pas à lui rien céder contre votre gré, agissez avec moins « de franchise, et, en faisant des propositions justes, ne lui « dites pas que vous ayez le pouvoir de conclure. Pour moi, « je vous seconderai de tout mon crédit, afin de servir les « Lacédémoniens. » Ces paroles, confirmées par le serment, réussirent à les éloigner de Nicias, et leur inspirèrent pour son rival la plus grande confiance. Admirant sa prudence et son habileté, ils le regardaient comme un homme extraor-

dinaire. Le lendemain, le peuple s'étant assemblé, les ambassadeurs se présentèrent; et Alcibiade leur ayant demandé avec beaucoup de douceur quel était l'objet de leur ambassade, ils répondirent qu'ils venaient faire des propositions de paix; mais qu'ils n'étaient pas autorisés à rien conclure. Aussitôt Alcibiade s'emporte contre eux, et leur reproche une conduite que lui seul leur avait suggérée; il les traite de fourbes, de perfides, et leur dit qu'ils ne sont venus que dans de mauvaises vues. Le sénat partage toute son indignation, le peuple s'irrite; et Nicias, qui ignorait la fourberie d'Alcibiade, demeure surpris et consterné du changemént des ambassadeurs.

XVII. Ils furent donc renvoyés; et Alcibiade, nommé général, fit conclure sur-le-champ un traité d'alliance entre les Athéniens et les peuples d'Argos, de Mantinée et d'Élide. On ne saurait approuver le moyen qu'il employa dans cette occasion; mais ce fut un grand coup que d'avoir ainsi divisé et ébranlé tout le Péloponèse; d'avoir en un seul jour rassemblé à Mantinée un si grand nombre de troupes contre les ennemis; d'avoir éloigné d'Athènes les dangers de cette guerre, et réduit les Lacédémoniens à ne pouvoir tirer aucun avantage réel de la victoire, et à trembler pour Sparte même s'ils étaient vaincus. Après la bataille de Mantinée, les mille hommes de troupes que les Argiens entretenaient formèrent le projet d'abolir le gouvernement populaire, et de soumettre la ville aux Lacédémoniens, qui, arrivant alors fort à propos, parvinrent à le détruire. Mais bientôt le peuple ayant repris les armes, et s'étant rendu le plus fort, Alcibiade, qui survint dans cette conjoncture, lui assura la victoire, et lui persuada de construire de longues murailles jusqu'à la mer, afin de mettre la ville à portée de recevoir du secours des Athéniens. Il leur amena donc des maçons et des tailleurs de pierre, et leur montra tant de zèle, qu'il acquit dans Argos autant de crédit pour lui-même que pour sa patrie. Il détermina ceux de Patras[1] à joindre leur ville à la

[1] Ville d'Achaïe.

mer par de semblables murailles; et quelqu'un leur ayant dit par raillerie : « Les Athéniens vous avaleront un beau jour. « — Cela pourra être, répondit Alcibiade; mais ce ne sera « que peu à peu, et en commençant par les pieds; au lieu « que les Lacédémoniens vous avaleront d'un seul coup, et « ils commenceront par la tête. » Mais en même temps il conseillait aux Athéniens d'augmenter également leur puissance sur terre, et il exhortait souvent les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils faisaient dans le temple d'Agraule, de ne reconnaître de bornes à l'Attique qu'au delà des blés, des orges, des vignes et des oliviers. Il voulait par là leur insinuer qu'ils devaient regarder toute la terre cultivée portant du fruit comme faisant partie de leur territoire.

XVIII. Malgré toutes ces actions d'une politique adroite, malgré tous ces discours, cette élévation d'esprit et cette habileté rares, Alcibiade menait la vie la plus voluptueuse, et affectait le plus grand luxe; il passait les journées entières dans la débauche et dans les plaisirs les plus criminels; il s'habillait d'une manière efféminée, paraissait dans la place publique traînant de longs manteaux de pourpre, et se livrait aux plus folles dépenses. Quand il était sur mer, afin de coucher plus mollement, il faisait percer le plancher de son vaisseau, et suspendait son lit sur des sangles, au lieu de le poser sur des planches; à l'armée, il avait un bouclier doré, où l'on ne voyait aucun des symboles que les Athéniens y mettaient ordinairement, mais un Amour qui portait la foudre. Les principaux citoyens, témoins de tous ces excès, détestaient sa conduite, et ne pouvaient contenir leur indignation : ils craignaient d'ailleurs cette licence et ce mépris des lois, comme des vices monstrueux qui semblaient tendre à la tyrannie. Quant aux dispositions du peuple pour lui, Aristophane les a fort bien exprimées dans ce vers :

Il le hait, le désire, et ne peut s'en passer.

Ce poëte ajoute, par une allusion plus piquante :

N'ayez pas dans vos murs de lion sanguinaire;
Ou, si vous en avez, flattez son caractère.

XIX. A la vérité, ses largesses envers le peuple, ses dépenses excessives pour donner à la ville des spectacles et des jeux dont on n'eût pu surpasser la magnificence; la gloire de ses ancêtres, le pouvoir de son éloquence, la beauté de sa personne, sa force de corps, son courage, son expérience dans la guerre, et tant d'autres qualités brillantes, faisaient supporter patiemment toutes ses fautes aux Athéniens, qui, toujours indulgents pour lui, les déguisaient sous des noms favorables, et les appelaient des traits de jeunesse, des écarts d'un bon naturel. Par exemple, il tint renfermé chez lui le peintre Agatharcus, jusqu'à ce qu'il eût peint sa maison; après quoi il le renvoya comblé de présents. Un jour il donna un soufflet à Tauréas, qui voulait rivaliser avec lui dans les jeux, et lui disputer la victoire. Il prit pour sa maîtresse une jeune Mélienne qui se trouvait parmi les prisonniers de guerre, et éleva l'enfant qu'il eut d'elle. Voilà ce qu'on appelait des traits d'un bon naturel. Il n'en fut pas moins cependant la principale cause du massacre de tous les jeunes Méliens, en consentant au décret qui l'ordonna. Le peintre Aristophon ayant peint Néméa qui tenait Alcibiade entre ses bras, tout le peuple accourut pour voir ce tableau, et le considérait avec plaisir; mais les gens âgés ne voyaient pas sans indignation ce mépris formel des lois, qui les menaçait de la tyrannie. Aussi Archestrate disait-il avec raison que la Grèce n'eût pu supporter deux Alcibiades. On dit aussi qu'il avait eu le plus grand succès dans l'assemblée, et qu'il retournait chez lui reconduit avec honneur par tout le peuple; Timon le Misanthrope, qui le rencontra, au lieu de se détourner et de chercher à l'éviter comme il le faisait pour tout le monde, alla au contraire au-devant de lui, et, le prenant par la main: « Courage, mon fils, lui dit-il; continue de t'agrandir ainsi; « car ta grandeur sera la perte de tout ce peuple. » Les uns ne firent que rire de ce propos; d'autres chargèrent Timon d'injures; quelques-uns en furent vivement affectés; tant l'inégalité de ses mœurs rendait les opinions différentes sur son compte!

XX. Périclès vivait encore lorsque les Athéniens conçurent le désir de conquérir la Sicile : peu de temps après sa mort, ils commencèrent à s'en occuper; et sous prétexte de faire alliance avec les peuples maltraités par les Syracusains et de leur envoyer des secours, ils s'ouvraient le chemin à une expédition plus considérable. Mais personne plus qu'Alcibiade n'enflamma ce désir dans le cœur des Athéniens, et ne leur persuada plus vivement d'aller non successivement et par parties, mais avec une grande flotte, soumettre l'île entière. Il faisait espérer au peuple de grands succès, et s'en promettait de plus grands par lui-même : car les autres regardaient la conquête de la Sicile comme la fin de cette guerre, et lui comme le commencement des projets qu'il avait conçus. Nicias, au contraire, sentant la difficulté de prendre Syracuse, détournait le peuple de cette expédition. Mais Alcibiade, qui rêvait sans cesse la conquête de Carthage et de l'Afrique, qui de là passait en Italie et s'emparait du Péloponèse, ne faisait guère de la Sicile que le magasin de ses provisions de guerre. Les jeunes gens, enflés des espérances dont il les berçait, se rangeaient tous de son parti ; ils écoutaient avidement les choses merveilleuses que les vieillards leur racontaient sur cette expédition, et passaient, pour la plupart, des journées entières dans les gymnases et dans les lieux d'assemblée, à tracer sur le sable la figure de la Sicile, le plan de Carthage et de l'Afrique ; mais Socrate et Méton, l'astrologue, n'espéraient rien de bon pour Athènes de cette entreprise : le premier était averti, sans doute, par son génie familier[1]; le second, dirigé par sa raison, qui lui faisait craindre l'avenir, ou par les règles de la divination, contrefit le fou, et, prenant une torche allumée, il alla pour mettre le feu à sa maison. D'autres disent que, sans employer la feinte qu'on lui prête, il la brûla réellement pendant la nuit; et que

[1] Ce démon familier de Socrate était, selon les uns, un véritable génie qui l'inspirait sur ce qu'il devait faire, et plus souvent encore, dit-on, sur ce qu'il lui fallait éviter; selon d'autres, ce n'était que la lumière de sa raison fortifiée par l'expérience.

le lendemain, ayant paru sur la place, il conjura le peuple, en considération de cette perte, de dispenser son fils d'aller à la guerre; et, par cet expédient, il obtint ce qu'il voulait.

XXI. Nicias fut nommé, malgré lui, l'un des généraux. Il craignait ce commandement en lui-même, et plus encore parce qu'il avait Alcibiade pour collègue. Mais les Athéniens se persuadaient que l'expédition serait mieux conduite, s'ils ne l'abandonnaient pas tout entière à l'impétuosité d'Alcibiade, et s'ils tempéraient son audace par la prudence de Nicias; car Lamachus, le troisième général, quoique avancé en âge, n'était ni moins bouillant qu'Alcibiade, ni moins intrépide dans les dangers. Le peuple s'étant assemblé pour délibérer sur le nombre des troupes qu'on armerait, et sur les autres préparatifs, Nicias fit de nouveaux efforts pour en détourner les Athéniens; mais Alcibiade combattit son avis, et l'emporta. Aussitôt un orateur nommé Démostrate proposa un décret qui laissait les généraux maîtres de tous les préparatifs qu'exigeait cette guerre.

XXII. Le peuple l'ayant approuvé, et tout étant déjà prêt pour le départ de la flotte, il arriva plusieurs présages sinistres; surtout la rencontre des fêtes d'Adonis, qu'on célébrait alors, et dans lesquelles les femmes athéniennes exposent en public des simulacres de morts qu'on porte en terre, se frappent la poitrine, par imitation de ce qui se pratique aux funérailles, et accompagnent ces cérémonies de chants lugubres. Bien plus, toutes les statues de Mercure se trouvèrent en une seule nuit mutilées au visage, ce qui troubla ceux même qui méprisaient ordinairement les prodiges. On répandit le bruit que cette profanation était l'ouvrage des Corinthiens, dont les Syracusains étaient une colonie, et qui avaient espéré que la crainte de ce présage retiendrait les Athéniens, ou même les ferait renoncer à cette entreprise. Mais le peuple n'écouta ni ce propos, ni le discours de ceux qui voulurent lui persuader que ce présage n'avait rien d'effrayant; que c'étaient sans doute quelques jeunes gens qui, dans la chaleur du vin et de la débauche, avaient commis

cette impiété, dont ils n'avaient fait qu'un badinage. La colère et la crainte leur faisaient voir dans cette profanation une conjuration tramée par des audacieux, et qui couvrait de grands desseins. Le sénat donc et le peuple s'assemblèrent plusieurs fois en peu de jours et recherchèrent avec beaucoup de sévérité jusqu'aux moindres traces du crime.

XXIII. Cependent l'orateur Androclès produisit des esclaves et quelques étrangers établis à Athènes, qui accusèrent Alcibiade et ses amis d'avoir mutilé d'autres statues, et d'avoir, dans une partie de débauche, contrefait les mystères. Ils disaient que Théodore y faisait les fonctions de héraut; Polytion, celles de porte-flambeau; qu'Alcibiade était l'hiérophante; que les autres y assistaient comme initiés, et qu'on leur donnait le nom de mystes. C'est ce que portait en propres termes l'accusation de Thessalus, fils de Cimon, qui chargeait Alcibiade de cette impiété envers Cérès et Proserpine. Le peuple témoigna la plus vive indignation; et Androclès, ennemi juré d'Alcibiade, aigrissait encore les esprits. Alcibiade en fut d'abord troublé; mais ensuite s'étant aperçu que les matelots qui devaient s'embarquer pour la Sicile lui étaient dévoués; ayant même entendu les mille hommes d'Argos et de Mantinée dire ouvertement qu'ils n'allaient à cette expédition d'outre-mer que par rapport à Alcibiade, et que, si on lui faisait la moindre violence, ils se retireraient sur-le-champ, il reprit confiance, et saisissant ce moment favorable, il se présenta pour se défendre. Ses ennemis, déconcertés à leur tour par sa hardiesse, et craignant que le peuple, par le besoin qu'il avait de lui, ne montrât de la faiblesse dans le jugement, eurent recours à la ruse. Ils engagèrent quelques orateurs, qui, sans être ouvertement déclarés contre Alcibiade, ne le haïssaient pas moins que ses plus mortels ennemis, à dire dans l'assemblée du peuple qu'il ne serait pas convenable qu'un général qu'on venait de mettre à la tête d'une si grande armée avec un pouvoir absolu, et qui avait déjà rassemblé ses troupes et celles des alliés, perdît un temps précieux pendant qu'on lui choisirait des juges au

sort, et qu'on mesurerait l'eau pour régler la longueur des procédures[1]. « Qu'il parte donc, ajoutaient-ils, avec l'espoir « du succès; et quand la guerre sera terminée, qu'il se pré- « sente pour être jugé selon les lois. » Alcibiade, qui ne se méprit pas sur le but perfide de cette demande, représenta au peuple assemblé qu'il serait trop injuste de le faire partir pour une expédition si importante, lorsqu'il laissait derrière lui des accusations calomnieuses qui le tiendraient dans une agitation continuelle; que s'il ne pouvait se justifier, il méritait la mort; mais que s'il était innocent, il devait aller contre les ennemis sans avoir rien à craindre de ses calomniateurs.

XXIV. Le peuple n'eut aucun égard à sa demande, et l'obligea de partir. Il mit donc à la voile avec les autres généraux, et sur une flotte d'environ cent quarante galères à trois rangs de rame, montées de cinq mille cent hommes de troupes réglées, de près de treize cents tant archers que frondeurs ou soldats légèrement armés, et pourvues de toutes les provisions nécessaires. Lorsqu'il eut abordé en Italie, et qu'il eut pris terre à Rhégium, il assembla le conseil, et proposa son plan de campagne. Nicias fut d'un autre avis, mais Lamachus s'étant déclaré pour celui d'Alcibiade, il alla droit en Sicile, et se rendit maître de Catane. Ce fut le seul exploit qu'il fit à cette expédition; il fut aussitôt rappelé par les Athéniens pour subir son jugement. On n'avait d'abord contre lui que de légers soupçons, que des dépositions vagues d'esclaves et d'étrangers; mais en son absence ses ennemis suivirent l'affaire avec plus de chaleur; et, joignant à la mutilation des statues la profanation des mystères, ils insinuèrent que ces deux crimes étaient l'effet d'une même conspiration, qui avait pour but de changer le gouvernement. Tous ceux qu'on dénonça furent indistinctement jetés dans les fers, sans être même entendus; et l'on se repentit

[1] Dans les tribunaux on se servait de clepsydres ou horloges à eau, pour mesurer à l'accusateur et au défenseur de l'accusé le temps qu'ils auraient à parler.

de n'avoir pas saisi le moment où Alcibiade était à Athènes, pour le juger sur de si graves accusations. Tous ceux de ses parents, de ses amis ou de ses familiers qui, dans ce premier transport de colère, tombèrent entre les mains du peuple furent traités avec beaucoup de rigueur. Thucydide ne fait pas connaître ses dénonciateurs ; d'autres historiens nomment Dioclides et Teucer ; on les trouve cités dans ces vers du poëte comique Phrynichus[1], qui parle ainsi à une statue de Mercure :

O Mercure chéri, prends garde qu'en tombant
Tu n'ailles fracasser et briser ton visage;
Un nouveau Dioclide, à nuire trop ardent,
Contre nous aussitôt distillerait sa rage.

MERCURE.

Je m'en garderai bien, de peur qu'un scélérat,
Qu'un fourbe, qu'un Teucer, imposteur exécrable,
De ses concitoyens délateur détestable,
Ne soit récompensé de son noir attentat.

Cependant les dénonciateurs n'avançaient rien de précis ni de certain. L'un d'eux, interrogé comment il avait pu, la nuit, reconnaître la figure de ceux qui avaient mutilé les statues de Mercure, répondit que c'était à la faveur du clair de lune. L'imposture fut évidemment démontrée, attendu que le délit avait eu lieu dans la nouvelle lune[2]. Une fausseté si grossière révolta tous les gens sensés ; mais le peuple n'en fut pas adouci, et, continuant avec la même fureur à recevoir les dépositions, il faisait emprisonner tous ceux qui étaient dénoncés.

XXV. Au nombre des Athéniens qu'on tenait dans les fers pour leur faire leur procès, était l'orateur Andocidès, que l'historien Hellanicus fait descendre d'Ulysse. Il était regardé comme un ennemi du gouvernement populaire, et le partisan de l'oligarchie. Ce qui le fit surtout soupçonner d'être complice de cette mutilation, c'est qu'une grande statue de Mercure, placée près de sa maison, que la tribu Égéide avait

[1] Poëte de l'ancienne comédie.
[2] Temps où elle ne paraît pas.

consacrée, et qui était du petit nombre des belles statues d'Athènes, fut presque la seule conservée. Aussi est-elle encore aujourd'hui appelée par tout le monde le Mercure d'Andocidès, quoique l'inscription porte un nom différent. Un des prisonniers, détenu pour le même crime, nommé Timée, homme qui, avec moins de réputation qu'Andocidès, avait plus d'intelligence et d'audace, se lia intimement avec cet orateur. Il lui conseilla de se dénoncer lui-même avec quelques autres personnes, parce que le décret promettait la grâce à ceux qui avoueraient leur crime. L'issue du jugement, lui disait-il, incertaine pour tous les accusés, était surtout à redouter pour les plus puissants d'entre eux ; il valait mieux sauver sa vie par un mensonge, que de subir, comme coupable, une mort infâme ; à considérer même le bien public, il était plus avantageux de ne faire périr qu'un petit nombre de personnes, leur crime fût-il douteux, et d'arracher beaucoup de gens honnêtes à la fureur du peuple. Ces raisons de Timée persuadèrent Andocidès ; il se dénonça lui-même avec quelques autres des accusés, et obtint sa grâce aux termes du décret. Tous ceux qu'il avait nommés furent punis de mort, excepté quelques-uns qui eurent le temps de prendre la fuite. Andocidès, pour donner plus de vraisemblance à sa déposition, avait accusé ses propres esclaves.

XXVI. Mais ces condamnations n'apaisèrent pas la fureur du peuple ; au contraire, n'ayant plus à s'occuper de ceux qui avaient mutilé les statues, il tourna contre Alcibiade toute sa colère, qui sembla ne s'être reposée que pour se ranimer avec plus de force. Il lui envoya enfin le vaisseau de Salamine[1], après avoir prudemment ordonné au commandant de ne pas user de violence, de ne pas même mettre la main sur Alcibiade, mais de lui intimer avec douceur l'ordre de le suivre, pour venir subir son jugement et se justifier devant le peuple. On craignait une sédition parmi les troupes dans une terre ennemie ; et il eût été facile à Alcibiade de l'exciter

[1] *Voyez* la Vie de Périclès, chap. IX

s'il l'avait voulu, car les soldats étaient déjà découragés de son départ ; ils s'attendaient que sous Nicias la guerre allait traîner en longueur et devenir interminable, lorsqu'il n'aurait plus auprès de lui Alcibiade, qui était comme l'aiguillon de toutes les affaires. Pour Lamachus, quoique vaillant et très-propre à la guerre, il n'avait, à cause de sa pauvreté, ni dignité ni considération. Alcibiade s'embarqua sans différer, et son départ fit perdre aux Athéniens la ville de Messine, qu'on devait leur livrer. Alcibiade, connaissant très-bien tous ceux qui était du complot, les dénonça aux Syracusains, et rompit ainsi leur trame. Lorsqu'il fut arrivé à Thurium, et qu'il y eut débarqué, il se cacha, et trompa les recherches de ses ennemis. Quelqu'un, l'ayant reconnu, lui dit : « Eh ! « quoi, Alcibiade, vous ne vous fiez pas à votre patrie ? — « Oui, pour tout le reste, répondit-il, mais quand il s'agit de « ma vie, je ne m'en fierais pas à ma propre mère, de peur « que par mégarde elle ne mît une fève noire pour une « blanche. » Lorsque ensuite on lui apprit qu'Athènes l'avait condamné à mort ; « Je leur ferai voir, dit-il, que je suis « en vie. » Les chefs d'accusation insérés dans la sentence étaient conçus en ces termes : « Thessalus, fils de Cimon, « du bourg de Laciade, accuse Alcibiade, fils de Clinias, du « bourg de Scambonide, de s'être rendu coupable d'impiété « envers les déesses Cérès et Proserpine, en contrefaisant « leurs mystères, qu'il a représentés dans sa maison devant « ses amis, revêtu d'une longue robe semblable à celle de « l'hiérophante lorsqu'il découvre les choses sacrées ; en « prenant le nom de ce pontife, en donnant à Polytion celui « de porte-flambeau ; à Théodore, du bourg de Phégée, celui de héraut ; et à ses autres compagnons, ceux de mystes et d'époptes[1] ; violant ainsi les lois et les cérémonies in-

[1] Il y avait à Éleusis deux sortes de mystères, les petits et les grands. On commençait par les premiers; et ceux qu'on y avait admis étaient appelés mystes. On appelait époptes ceux qui avaient été initiés aux grands mystères; ce qui ne se faisait qu'un an après l'admission aux petits mystères. L'époptée était donc la dernière initiation : elle se pratiquait pendant la nuit, et était le complément des cérémonies par lesquelles on faisait passer les initiés, qui

« stituées par les eumolpides, par les hérauts et les prêtres « du temple d'Eleusis. » Le peuple le condamna à mort par contumace ; il confisqua tous ses biens, et ordonna à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire[1]. Parmi ces dernières, Théano, fille de Ménon, prêtresse du temple d'Agraule, s'opposa seule à ce décret, en disant qu'elle était prêtresse pour bénir et non pour maudire.

XXVII. Pendant qu'on prononçait contre Alcibiade ces décrets rigoureux, il était établi à Argos; car en partant de Thurium il s'était réfugié dans le Péloponèse. Comme il craignait ses ennemis, et qu'il avait perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie, il envoya demander un asile aux Spartiates, en leur donnant sa parole qu'il leur rendrait à l'avenir plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Les Spartiates le lui ayant accordé avec plaisir, il se rendit promptement à Lacédémone. La première chose qu'il y fit, ce fut de mettre fin aux délais que les Spartiates apportaient de jour en jour à secourir les Syracusains. Il les pressa de leur envoyer Gylippe pour les commander, et pour détruire en Sicile les forces des Athéniens. En second lieu, il leur conseilla de déclarer eux-mêmes la guerre aux Athéniens. Enfin (et c'était la chose la plus importante), il les engagea à fortifier Décélie; ce qui contribua, plus que tout le reste, à affaiblir et presque à ruiner la ville d'Athènes. Là, estimé du public, admiré des particuliers, il gagna l'amitié de tous les citoyens, et les charma par sa facilité à adopter leur manière de vivre. Ceux

jusqu'alors étaient plongés dans des ténèbres profondes, livrés aux plus vives inquiétudes, aux terreurs les plus cruelles, à des angoisses peu différentes de celles qu'un mourant éprouve; ce qui a fait comparer par Plutarque, dans son *Fragment de l'immortalité de l'Ame*, l'initiation à la mort. Les initiés n'étaient pas encore admis dans le sanctuaire : mais à la dernière cérémonie, les portes du sanctuaire s'ouvraient; la statue de la déesse paraissait dans tout son éclat, et les ténèbres épaisses qui les avaient environnés jusqu'à ce moment désiré faisaient place à une lumière pure, à un jour doux et serein. Voyez les *Recherches sur les mystères du Paganisme*, par Sainte-Croix, p. 208 et suiv.

[1] Lysias, dans son oraison contre Andocidès, qu'on accusait d'être complice dans la profanation des mystères, nous a conservé la forme de cette malédiction : « La prêtresse et les prêtres, dit-il, étant debout, le maudirent sur le soir, « en secouant leurs robes de pourpre, suivant l'ancien usage d'Athènes. » Édit. des *Orateurs grecs* de Reiske, tom. V, p. 252.

qui le voyaient se raser jusqu'à la peau, se baigner dans l'eau froide, manger du pain bis et du brouet noir, ne pouvaient se persuader qu'il eût eu chez lui un cuisinier, qu'il eût connu des parfumeurs, ou qu'il eût porté des étoffes de Milet.

XXVIII. La qualité qui le distinguait le plus et qui lui servait davantage à gagner les hommes, c'était sa souplesse à prendre toutes les formes et toutes les inclinations, à se plier à tous les genres de vie, à changer de mœurs plus promptement que le caméléon ne change de couleur : avec cette différence que cet animal ne peut, dit-on, prendre la couleur blanche [1], au lieu qu'Alcibiade passait avec la même facilité du mal au bien et du bien au mal. Il n'y avait point de manières qu'il ne sût imiter, point de coutumes auxquelles il ne sût se prêter : à Sparte, toujours en exercice, frugal et austère; en Ionie, délicat, oisif et voluptueux ; en Thrace, toujours à cheval ou à table [2]; surpassant, chez le satrape Tisapherne, par sa dépense et par son faste, toute la magnificence des Perses. Ce n'est pas qu'il passât réellement avec cette indifférence à des habitudes contraires, ni qu'il se fît dans ses mœurs un changement véritable ; mais comme en suivant son naturel il eût pu offenser ceux avec qui il vivait, il savait toujours se couvrir du masque le plus convenable à leur manière de vivre, et trouvait sa sûreté dans ce déguisement. A Lacédémone, à ne considérer que son extérieur, on pouvait lui appliquer ce proverbe commun :

> Est-ce Achille ou son fils? C'est Achille lui-même;

et dire de lui : Ce n'est pas un étranger : c'est un vrai Spartiate, formé par Lycurgue même. Mais, en approfondissant ses véritables inclinations, en le jugeant sur les actions qui en étaient la suite, on eût dit :

> Ah! c'est toujours la femme d'autrefois.

[1] La propriété qu'a le caméléon de changer facilement de couleur est attestée par les naturalistes modernes; mais il ne paraît pas qu'il prenne constamment, comme l'ont cru les anciens, celle des objets dont il approche.

[2] Mot à mot, *à boire*.

En effet, il corrompit si bien Timée, femme du roi Agis, alors absent pour une expédition militaire, qu'elle devint grosse de lui, et qu'elle ne le cachait pas. Elle accoucha d'un fils qu'elle appelait en public Léotychidas ; mais, dans l'intérieur de sa maison, au milieu de ses amies et de ses femmes, elle lui donnait le nom d'Alcibiade, tant sa passion était violente ! Il disait lui-même avec fierté que ce n'était ni emporté par le désir de faire affront au roi, ni vaincu par la volupté, qu'il l'avait séduite ; mais afin de mettre sur le trône de Sparte un roi de sa race. Tout cela fut rapporté à Agis, et il y ajouta foi d'autant plus aisément, que les époques s'accordaient avec ces rapports ; car une nuit, ayant senti un tremblement de terre, il s'enfuit tout effrayé de l'appartement de la reine ; et il ne s'était pas approché d'elle depuis dix mois. Léotychidas étant né après ce terme, il refusa de le reconnaître ; et cet enfant fut dans la suite exclu du trône.

XXIX. Après le désastre des Athéniens en Sicile, les habitants de Chio, de Lesbos et de Cyzique députèrent à Sparte pour y faire part du dessein qu'ils avaient de se révolter contre Athènes, si l'on voulait les secourir. Les Béotiens favorisaient ceux de Lesbos, et Pharnabaze sollicitait pour ceux de Cyzique ; mais, à la persuasion d'Alcibiade, les Spartiates se décidèrent à secourir les habitants de Chio avant tous les autres. Il s'embarqua lui-même, et fit soulever presque toute l'Ionie ; il accompagna partout les généraux de Lacédémone, et fit aux Athéniens le plus de mal qu'il put. Le roi Agis, qui lui en voulait déjà pour avoir corrompu sa femme, était encore jaloux de sa gloire, et ne pouvait souffrir d'entendre dire que rien ne faisait et ne réussissait que par Alcibiade. Les plus puissants et les plus ambitieux des Lacédémoniens lui portaient aussi envie ; et leur jalousie fut poussée si loin, qu'à force d'intrigues ils obligèrent les magistrats d'envoyer en Ionie l'ordre de le faire mourir. Alcibiade en fut secrètement averti ; et, sans cesser d'agir pour les intérêts des Spartiates, il évita de tomber entre leurs mains.

XXX. Pour plus de sûreté, il se retira chez Tisapherne, sa-

trape du roi de Perse, et eut bientôt un tel crédit auprès de lui, qu'il devint le premier de sa cour. Ce barbare ne se piquait ni de franchise ni de droiture; fourbe et dissimulé, la méchanceté dans les autres était un titre à sa prédilection. Il admirait donc la souplesse de son nouvel hôte et son extrême facilité à prendre toutes sortes de formes. Alcibiade, il est vrai, savait attacher tant de charmes à sa société, il étalait tant de grâce dans ses entretiens, qu'il n'y avait point de caractère qui pût lui résister et qu'il ne parvînt à maîtriser; ceux même qui le craignaient et qui étaient jaloux de lui trouvaient dans son commerce de l'attrait et du plaisir. Tisapherne donc, quoique d'un naturel sauvage et plus ennemi des Grecs qu'aucun autre Perse, fut tellement séduit par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entièrement à lui et qu'il le flattait beaucoup plus lui-même qu'il n'en était flatté; au point que le plus beau de ses domaines, le plus délicieux par l'abondance de ses eaux, par la fraîcheur de ses prairies, par le charme des retraites solitaires qu'on y avait ménagées, par les embellissements de tous genres qu'on y avait prodigués avec une magnificence royale, il le nomma Alcibiade, nom que tout le monde lui a donné depuis. Alcibiade, qui n'espérait plus de sûreté auprès des Spartiates, et qui craignait le ressentiment d'Agis, les décriait auprès de Tisapherne, et le dissuadait de leur donner des secours assez puissants pour détruire entièrement les Athéniens. Il lui conseillait de secourir faiblement les premiers, de laisser les deux peuples s'affaiblir et se miner insensiblement, afin qu'après les avoir épuisés l'un par l'autre, il fût facile au roi de les soumettre. Tisapherne suivit ce conseil; dans toutes les occasions il montrait son amitié et son admiration pour Alcibiade, qui par là se vit également recherché des deux partis qui divisaient la Grèce.

XXXI. Les Athéniens, qui avaient déjà beaucoup souffert, commençaient à se repentir des décrets qu'ils avaient portés contre lui; et Alcibiade lui-même voyait avec peine l'état fâcheux où ils étaient réduits; il craignait, si Athènes était

entièrement détruite, de tomber entre les mains des Spartiates, qui le haïssaient. Toutes les forces des Athéniens étaient alors rassemblées à Samos : c'était de là qu'avec leur flotte ils faisaient rentrer sous leur obéissance les villes qui s'étaient révoltées, contenaient les autres dans le devoir, et pouvaient encore faire tête sur mer à leurs ennemis ; mais ils craignaient Tisapherne et les cent cinquante vaisseaux phéniciens dont l'arrivée, qu'on annonçait comme prochaine, ne leur laisserait aucun espoir de salut. Alcibiade, qui était bien informé de tout, envoya secrètement à Samos vers les principaux Athéniens, et leur fit espérer qu'il leur ménagerait l'amitié de Tisapherne, non, disait-il, dans la vue de faire plaisir au peuple, à qui il ne se fiait pas, mais pour favoriser les nobles, si toutefois ils osaient agir en gens de cœur pour réprimer l'insolence de la multitude et sauver la patrie en se rendant maîtres des affaires.

XXXII. Ils écoutèrent volontiers ses propositions ; le seul Phrynichus, du bourg de Dirade, l'un des généraux, soupçonna, ce qui était vrai, qu'Alcibiade, aussi indifférent pour l'oligarchie que pour la démocratie, voulait seulement, à quelque prix que ce fût, obtenir son rappel et, en calomniant le peuple, flatter le peuple et s'insinuer dans ses bonnes grâces. Il s'opposa donc à ce qu'on proposait ; mais son avis n'ayant pas prévalu, et sentant bien que par son opposition il s'était fait d'Alcibiade un ennemi déclaré, il fit dire sous main à Astyochus, amiral de la flotte ennemie, de se défier d'Alcibiade et de le faire arrêter comme trahissant les deux partis. Il ne se doutait pas que, traître, il s'adressait à un autre traître. Astyochus, qui faisait la cour à Tisapherne, et qui voyait dans quel crédit Alcibiade était auprès de lui, informa celui-ci de l'avis que Phrynichus lui avait fait donner. Alcibiade envoya sur-le-champ à Samos pour accuser Phrynichus, qui, voyant tout le monde indigné et soulevé contre lui, et ne trouvant pas d'autre moyen de se tirer d'embarras, voulut remédier à ce mal par un mal plus grand encore. Il dépêcha tout de suite à Astyochus pour se plaindre de ce qu'il avait trahi son secret,

et lui offrir de lui livrer les vaisseaux et l'armée des Athéniens; mais la perfidie de Phrynichus ne fit point de tort aux Athéniens : Astyochus le trahit une seconde fois, et donna avis de tout à Alcibiade. Phrynichus, qui le pressentit, et qui s'attendait à une nouvelle accusation de la part d'Alcibiade, se hâta de le prévenir, et de dire aux Athéniens que les ennemis allaient bientôt les attaquer; il les exhorta de se tenir tout prêts sur leurs vaisseaux et de fortifier leur camp. Pendant qu'ils s'y disposaient, il leur vint de nouvelles lettres d'Alcibiade pour les avertir d'observer Phrynichus, qui avait promis de livrer la flotte aux Lacédémoniens. Les Athéniens n'ajoutèrent pas foi à cette accusation ; ils crurent qu'Alcibiade, qui savait tous les projets des ennemis, en profitait pour calomnier Phrynichus. Mais, quelque temps après, un des gardes d'Hermon ayant tué Phrynichus d'un coup de poignard qu'il lui donna sur la place publique, les Athéniens, après les informations faites sur la conduite du mort, le condamnèrent comme coupable de trahison, et décernèrent des couronnes à Hermon et à ses gardes.

XXXIII. Les amis qu'Alcibiade avait à Samos, étant devenus les plus forts, envoient Pisandre à Athènes pour y changer la forme du gouvernement, pour encourager les nobles à se saisir des affaires et à détruire l'autorité du peuple : ils leur faisaient promettre qu'Alcibiade leur procurerait pour cela l'amitié et le secours de Tisapherne. Tel fut le prétexte et le motif du parti qui établit l'oligarchie. Mais, lorsque ceux qu'on appelait les cinq mille, quoiqu'ils ne fussent que quatre cents, se furent rendus les maîtres et eurent envahi toute l'autorité, ils négligèrent Alcibiade, et ne montrèrent plus la même ardeur pour la guerre, soit qu'ils se défiassent du peuple, qui ne se prêtait que malgré lui à ce changement, soit qu'ils crussent que les Lacédémoniens, toujours portés pour l'oligarchie, en seraient plus disposés à traiter avec eux. Le peuple d'Athènes, effrayé du massacre de ceux qui s'étaient ouvertement opposés à la tyrannie des quatre cents, se tint tranquille malgré lui.

XXXIV. Les Athéniens qui étaient à Samos furent si indignés de ce qui se passait à Athènes, qu'ils résolurent sur-le-champ de faire voile vers le Pirée; et qu'ayant appelé Alcibiade, ils l'élurent général, et lui ordonnèrent de se mettre à leur tête pour aller détruire les tyrans. Mais il n'agit pas comme eût pu faire tout autre qui aurait dû son élévation subite à la faveur du peuple; il ne crut pas devoir complaire en tout et ne rien refuser à ceux qui, pendant qu'il était banni et fugitif, lui avaient déféré le commandement d'une flotte et d'une armée si nombreuses. Par une conduite digne d'un grand capitaine, il arrêta une démarche précipitée que leur dictait la colère, et, prévenant la faute qu'ils allaient commettre, il sauva évidemment la ville d'Athènes. S'ils eussent mis à la voile pour retourner dans l'Attique, aussitôt les ennemis, sans avoir à combattre, se seraient rendus maîtres de l'Ionie entière, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leurs murailles, auraient combattu les uns contre les autres. Alcibiade seul l'empêcha, non-seulement par les discours qu'il tint en général à toute l'armée, mais encore par ses représentations à chacun en particulier, en leur faisant sentir tout le danger d'un tel projet. Il fut secondé par Thrasybule, du bourg de Stire, qui ne le quittait pas, et qui, doué de la voix la plus forte qu'il y eût parmi les Athéniens, retenait par ses cris tous ceux qui voulaient partir. Un second service qu'Alcibiade rendit à sa patrie, et qui ne le cédait à aucun autre, c'est qu'ayant promis de faire tous ses efforts pour déterminer les vaisseaux phéniciens que les Spartiates attendaient du roi de Perse à se réunir à la flotte athénienne, ou du moins à ne pas se joindre à celle des ennemis, il se hâta d'aller au-devant de ces vaisseaux; Tisapherne, à son instigation, trompa les Lacédémoniens, et ne leur amena pas sa flotte, qui avait déjà paru auprès d'Aspende. Mais dans la suite Alcibiade fut accusé par les deux partis d'avoir détourné ce secours; les Lacédémoniens surtout lui reprochèrent d'avoir conseillé au barbare de laisser les Grecs se détruire les uns par les autres. Il n'était pas douteux que

celui des deux peuples auquel se serait jointe une flotte si considérable n'eût enlevé à l'autre la victoire et l'empire de la mer.

XXXV. La tyrannie des quatre cents fut bientôt renversée; et, les amis d'Alcibiade ayant embrassé avec chaleur le parti populaire, le peuple voulut rappeler ce général, et lui envoya l'ordre de revenir à Athènes. Mais il ne crut pas devoir y rentrer sans avoir rien fait d'utile [1]; dédaignant de devoir son rappel à la compassion et à la faveur du peuple, il ne voulait y reparaître qu'avec gloire : il part donc de Samos à la tête de quelques vaisseaux et va croiser autour des îles de Cos et de Cnide. Là, ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, faisait voile vers l'Hellespont avec toute sa flotte, et qu'il était poursuivi par les Athéniens, il vole au secours de ces derniers. Le hasard fit qu'il arriva avec ses dix-huit vaisseaux au moment où les deux flottes étaient engagées dans un grand combat qui avait duré jusqu'aux approches de la nuit, et dans lequel l'avantage avait été plusieurs fois balancé entre l'un et l'autre parti. Son apparition trompa également les deux armées : les ennemis reprirent courage, et les Athéniens se troublèrent; mais Alcibiade, arborant aussitôt des enseignes amies, fond avec impétuosité sur les Péloponésiens, qui, déjà plus forts, pressaient vivement leurs adversaires. Il les met en fuite, les pousse contre terre, les serre vivement, brise leurs vaisseaux, et fait un grand carnage de ceux qui se jetaient à la mer pour lui échapper. Pharnabaze, qui était venu à leur secours avec son armée de terre, et qui combattait du rivage pour sauver leurs vaisseaux, ne put empêcher que les Athéniens ne s'emparassent de trente bâtiments ennemis et ne reprissent ceux qu'on leur avait enlevés. Après quoi ils érigèrent un trophée pour consacrer cette victoire.

XXXVI. Alcibiade, enflé d'un succès si brillant, voulut, par ostentation, se montrer à Tisapherne dans tout l'éclat de son

[1] Le texte ajoute, *et les mains vides*.

triomphe; il fit provision de présents magnifiques, et alla le trouver avec un appareil digne d'un général. Il n'en fut pas reçu comme il l'avait espéré : Tisapherne, dont les Lacédémoniens se plaignaient depuis longtemps, et qui craignait d'en être un jour puni par le roi, jugea qu'Alcibiade venait fort à propos; et pour se défendre par cette injustice contre les accusations des Spartiates, il le retint prisonnier. Mais au bout de trente jours Alcibiade ayant trouvé le moyen de se procurer un cheval, trompa ses gardes, s'enfuit à Clazomène; et pour se venger de Tisapherne il fit courir le bruit que c'était lui qui l'avait relâché. Il s'embarque aussitôt, et se rend à la flotte des Athéniens, où il apprend que Mindare et Pharnabaze étaient ensemble à Cyzique. Alors il excite ses soldats en leur représentant qu'il est pour eux de toute nécessité de combattre leurs ennemis par terre et par mer, et même d'assiéger Cyzique; qu'une victoire complète pouvait seule leur procurer des vivres et de l'argent. Il les embarque donc, et, ayant jeté l'ancre près de l'île de Proconèse, il ordonne d'enfermer au milieu de la flotte les vaisseaux légers, et de prendre garde que les ennemis n'aient aucun soupçon de son arrivée. Il survint par bonheur une grande pluie, accompagnée d'éclats de tonnerre et d'une épaisse obscurité, qui favorisa son dessein et en cacha les apprêts. Non-seulement les ennemis ne se doutèrent de rien, mais les Athéniens eux-mêmes, qu'il avait fait embarquer beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, s'aperçurent à peine qu'ils étaient partis. Bientôt l'obscurité s'étant dissipée laissa apercevoir les vaisseaux des Péloponésiens qui étaient à l'ancre devant le port de Cyzique. Alcibiade, qui craignait que la vue d'une flotte si nombreuse ne déterminât les ennemis à gagner le rivage, donne ordre aux capitaines de n'avancer que lentement; et, prenant avec lui quarante galères, il se présente aux ennemis et les provoque au combat. Trompés par cette ruse, et méprisant son petit nombre, ils fondent sur les Athéniens et engagent l'action : mais pendant qu'ils en sont aux mains, les autres vaisseaux arrivent. Saisis d'effroi à cette

vue, les Péloponésiens prennent la fuite. Alcibiade, avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, se met à leur poursuite, s'approche du rivage, débarque ses troupes, et presse vivement les fuyards, dont il fait un grand carnage. Mindare et Pharnabaze étant venus à leur secours, il les défit complétement; Mindare fut tué en combattant avec courage, et Pharnabaze prit la fuite.

XXXVII. Les Athéniens restèrent maîtres des morts, qui étaient en grand nombre[1], ainsi que des armes et de tous les vaisseaux. Cyzique tomba aussi entre leurs mains; Pharnabaze l'avait abandonnée, et les Péloponésiens, dont le plus grand nombre avaient péri dans le combat, ne pouvaient pas la secourir. Les Athéniens dominèrent en liberté sur l'Hellespont et chassèrent les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres écrites d'un style laconique et qui informaient les éphores de cette défaite : « Tout est perdu, y disait-on ; « Mindare a été tué, les soldats meurent de faim ; nous « sommes dans le plus grand embarras : que faut-il faire[2]? » Ceux des Athéniens qui avaient combattus avec Alcibiade furent si enflés de cette victoire, et en conçurent tant d'orgueil, que, se croyant invincibles, ils dédaignaient de se mêler avec les autres soldats qui avaient été vaincus plusieurs fois. L'armée de Thrasyllus venait encore d'être battue auprès d'Éphèse, dont les habitants avaient érigé un trophée de bronze à la honte des Athéniens. Les soldats d'Alcibiade le reprochaient à ceux de Thrasyllus; ils se vantaient eux-mêmes, relevaient la gloire de leur général, et ne voulaient ni camper ni se trouver avec les autres dans les mêmes lieux d'exercice. Mais Pharnabaze étant tombé sur eux avec un corps nombreux de cavalerie et d'infanterie pendant qu'ils fourrageaient les terres d'Abydos, Alcibiade vint prompte-

[1] C'était la marque de la victoire la plus complète. Les anciens attachaient une grande honte à laisser les morts au pouvoir de l'ennemi, et l'on sait que les généraux athéniens qui négligèrent de les enterrer après la victoire qu'ils avaient remportée auprès des îles Arginuses furent, à leur retour, condamnés à mort.

[2] *Voyez* Xénophon, *Hist. gr.*, liv. I, p. 340.

ment à leur secours avec Thrasyllus, mit en fuite les ennemis, et les poursuivit jusqu'à la nuit. Alors les deux armées se réunirent; et, s'étant donné réciproquement des témoignages d'amitié et de satisfaction, elles rentrèrent ensemble dans le camp. Le lendemain, Alcibiade, après avoir dressé un trophée, alla ravager le pays de Pharnabaze, sans que personne osât l'en empêcher. On avait pris un grand nombre de prêtres et de prêtresses, qu'il renvoya sans rançon. Il alla ensuite assiéger Chalcédoine, qui s'était révoltée contre les Athéniens, et avait reçu garnison lacédémonienne avec son commandant. Cependant, ayant su que les habitants avaient ramassé et envoyé chez les Bithyniens, leurs alliés, tous les fruits de leurs terres, il va avec un détachement vers leurs frontières, envoie un héraut porter ses plaintes aux Bithyniens qui, redoutant sa vengeance, lui rendent tout ce qu'ils avaient et font alliance avec lui.

XXXVIII. Après cette expédition, il revint devant Chalcédoine, et l'enferma d'une muraille depuis une mer jusqu'à l'autre. Pharnabaze s'approcha pour faire lever le siége; et Hippocrate, qui commandait la garnison, fit de son côté, avec toutes ses troupes, une sortie contre les Athéniens. Alcibiade, ayant disposé les siennes de manière à faire tête en même temps aux deux armées, obligea bientôt Pharnabaze à prendre honteusement la fuite, et tua Hippocrate avec un grand nombre des siens. Il s'embarqua ensuite, et alla dans l'Hellespont pour y lever des contributions. Il prit la ville de Sélybrie, où il s'exposa mal à propos au plus grand danger. Des habitants qui devaient lui livrer la ville étaient convenus, pour signal, d'élever à minuit un flambeau allumé : mais, craignant d'être découverts, parce qu'un de leurs complices avait tout à coup changé, ils furent obligés de prévenir l'heure donnée, et levèrent le flambeau avant que l'armée fût prête. Alcibiade, prenant avec lui environ trente hommes, et ordonnant aux autres de le suivre le plus promptement possible, court de toutes ses forces vers la ville. La porte s'ouvre; et vingt soldats, armés à la légère, s'étant joints

aux trente qu'il avait, il s'avance à grands pas; mais bientôt il entend les Sélybriens qui viennent armés à sa rencontre. Voyant, d'un côté, qu'en les attendant il n'avait aucun moyen d'échapper; ne pouvant, d'un autre côté, se résoudre à fuir quand jusqu'alors on n'avait pu le vaincre dans tous les combats où il avait commandé, il s'opiniâtra plus qu'il ne devait; et, ordonnant aux trompettes de sonner le silence, il fait crier à haute voix, par un de ceux qui étaient auprès de lui : « Que les Sélybriens ne prennent pas les armes contre les « Athéniens! » Cette proclamation refroidit l'ardeur des uns pour le combat, parce qu'ils crurent que toute l'armée des ennemis était dans la ville; et les autres en espérèrent un accommodement plus favorable. Pendant qu'on s'abouche de part et d'autre, l'armée arrive. Alcibiade, conjecturant avec raison que les Sélybriens étaient entièrement disposés à la paix, craignit que la ville ne fût pillée par les Thraces, qui étaient nombreux, et qui, par attachement pour lui, le servaient avec le plus grand zèle. Il les fit donc tous sortir de la ville; et, touché des prières des Sélybriens, il ne leur imposa d'autre peine que de payer quelques contributions et de recevoir garnison; après quoi il se retira.

XXXIX. Cependant les généraux qui faisaient le siége de Chalcédonie conclurent un traité avec Pharnabaze aux conditions suivantes : qu'il payerait une somme d'argent convenue; que les Chalcédoniens entreraient sous l'obéissance des Athéniens, qui de leur côté ne commettraient aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze; et que ce satrape ferait conduire au roi en toute sûreté les ambassadeurs athéniens. Alcibiade étant arrivé, Pharnabaze exigea qu'il jurât aussi l'exécution du traité, mais Alcibiade ne voulut jurer qu'après lui. Les serments ayant été prêtés de part et d'autre, Alcibiade marcha contre les Byzantins qui s'étaient révoltés, et enferma leur ville d'une muraille. Anaxilaüs, Lycurgue et quelques autres ayant offert de lui livrer la ville s'il voulait la garantir du pillage, il fit courir le bruit que de nouvelles affaires le rappelaient en Ionie. En effet, il mit à la voile en

plein jour avec toute sa flotte; et, revenant la nuit suivante, il débarqua avec ses meilleures troupes, s'approcha des murailles et se tint tranquille. Cependant ses vaisseaux étant entrés dans le port, et en ayant forcé les gardes en jetant de grands cris et en faisant un tumulte affreux, cette attaque imprévue étonna les Byzantins, en même temps qu'elle donna aux partisans des Athéniens la facilité de livrer la ville à Alcibiade, parce que tout le monde s'était porté vers le port pour s'opposer à la flotte. L'affaire cependant ne se termina pas sans combat; car les troupes du Péloponèse, de la Béotie et de Mégare, qui étaient dans Byzance, mirent en fuite ceux qui avaient débarqué, et les obligèrent de remonter sur leurs vaisseaux; après quoi, se retournant contre les Athéniens, qu'ils savaient être entrés dans la ville, ils leur livrèrent un rude combat, dans lequel Alcibiade, qui commandait l'aile droite, et Théramène, qui était à l'aile gauche, remportèrent la victoire : ceux qui échappèrent au carnage, au nombre de trois cents, furent faits prisonniers. Après le combat, il n'y eut pas un seul Byzantin de tué ou de banni; car on n'avait livré la ville qu'à la condition qu'on n'ôterait rien aux habitants, et que tous leurs biens leur seraient conservés. Aussi Anaxilaüs, accusé à Lacédémone d'avoir pris part à cette trahison, ne chercha pas à s'en justifier par une honteuse apologie. Il dit qu'étant Byzantin et non Spartiate, voyant en danger non Lacédémone mais Byzance, que les Athéniens avaient tellement investie que rien n'y pouvait entrer, et où les troupes du Péloponèse et de la Béotie consommaient le peu de vivres qui y restaient encore, tandis que les Byzantins mouraient de faim avec leurs femmes et leurs enfants; il avait moins livré la ville qu'il ne l'avait délivrée des malheurs de la guerre; suivant en cela les maximes des hommes les plus recommandables de Lacédémone, qui ne trouvaient qu'une seule chose belle et juste, c'était de faire du bien à sa patrie. Les Lacédémoniens applaudirent à cette justification, et le renvoyèrent absous avec ses coaccusés.

XL. Alcibiade, qui désirait vivement de revoir sa patrie,

ou plutôt de se faire voir à ses concitoyens après avoir tant de fois vaincu les ennemis, fit voile vers Athènes. Tous ses vaisseaux étaient garnis d'une grande quantité de boucliers et de dépouilles; ils traînaient à leur suite plusieurs galères ennemies, et portaient les enseignes d'un plus grand nombre d'autres qui avaient été détruites; les unes et les autres ne montaient pas à moins de deux cents. Duris de Samos, qui se disait descendant d'Alcibiade, ajoute que Chrysogonus, le vainqueur aux jeux olympiques, dirigeait au son de la flûte les mouvements des rameurs; que Callipide, acteur tragique, vêtu d'une robe magnifique, et paré de tous ses ornements de théâtre, faisait l'office de comite, et que le vaisseau amiral était entré dans le port avec une voile de pourpre : mais rien de tout cela ne se trouve ni dans Théopompe, ni dans Éphore, ni dans Xénophon. Est-il vraisemblable, en effet, qu'Alcibiade, après un si long exil, après tant de traverses, eût voulu insulter ainsi aux Athéniens, en se présentant à eux comme au sortir d'une partie de débauche? Au contraire, il n'approcha du port qu'avec crainte; et lorsqu'il y fut entré, il ne voulut descendre de sa galère qu'après avoir vu de dessus le tillac son parent Euryptolème et plusieurs autres de ses parents et de ses amis qui, étant venus au-devant de lui, le pressaient de descendre.

XLI. A peine fut-il rendu à terre, que le peuple, sans regarder seulement les autres généraux, courut en foule à lui, en poussant des cris de joie. Ils le saluaient tous, suivaient ses pas, et lui offraient à l'envi des couronnes. Ceux qui ne pouvaient l'approcher le regardaient de loin; les vieillards le montraient aux jeunes gens. Mais cette allégresse publique était mêlée de larmes que faisait couler le souvenir des malheurs passés comparés à la félicité présente. On se disait mutuellement que l'expédition de Sicile n'aurait pas été manquée, qu'on n'aurait pas vu s'évanouir de si belles espérances si l'on avait laissé à Alcibiade la conduite des affaires et le commandement de l'armée; lui qui, ayant trouvé Athènes privée de l'empire de la mer, à peine pouvant sur terre con-

server ses faubourgs, déchirée au dedans par des séditions, l'avait relevée de ses ruines, et, non content de lui rendre sa prépondérance maritime, l'avait fait triompher par terre de tous ses ennemis. Le décret de son rappel avait été porté par le peuple, sur la proposition de Critias, fils de Calleschrus, comme il le dit lui-même dans ses Élégies, en rappelant à Alcibiade le service qu'il lui avait rendu :

Je fis lever l'arrêt de ton bannissement;
C'est à moi que tu dois ce service important:
En scellant ton retour au sein de ta patrie,
Ma main a relevé ta dignité flétrie.

Le peuple s'étant assemblé, Alcibiade comparut devant lui; et, après avoir déploré ses malheurs, après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta tout sur sa mauvaise fortune, sur un démon jaloux de sa gloire. Il parla ensuite avec assez d'étendue des espérances des ennemis, et exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime sur terre et sur mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple. Ils les révoquèrent tous, excepté l'hiérophante Théodore, qui dit : « Pour moi, je ne l'ai point maudit, s'il « n'a fait aucun mal à la ville. »

XLII. Cependant, tandis qu'Alcibiade jouissait de cette brillante prospérité, quelques Athéniens n'étaient pas sans inquiétude en considérant l'époque de son retour. Il était entré dans le port le 24 du mois de thargélion[1], jour où l'on célébrait, en l'honneur de Minerve, la fête de Plyntérie, dans laquelle les prêtres nommés Praxiergides font des mystères secrets et voilent la statue de la déesse, après l'avoir dépouillée de tous ses ornements. De là vient que ce jour est mis au nombre des plus malheureux, et que pendant sa durée les Athéniens s'abstiennent de se livrer à toute affaire de quelque

[1] Mai.

importance. Il semblait donc que la déesse ne reçût pas favorablement et avec plaisir Alcibiade, puisqu'elle se cachait comme pour l'éloigner d'elle. Cependant, tout lui ayant réussi au gré de ses désirs, et les cent galères qu'il devait commander étant prêtes, il fut seulement retenu par la louable ambition de célébrer les grands mystères. Depuis que les Lacédémoniens avaient fortifié Décélie, et qu'ils étaient maîtres des chemins qui conduisaient à Éleusis, la procession solennelle, qu'on avait été obligé de conduire par mer, n'avait pu être faite avec la pompe ordinaire, et l'on avait été forcé d'omettre les sacrifices, les danses, et plusieurs autres cérémonies qu'on a coutume de faire dans la voie Sacrée, lorsqu'on porte à Éleusis la statue d'Iacchus. Alcibiade crut donc qu'il ferait une chose aussi pieuse envers les dieux qu'honorable aux yeux des hommes s'il rendait aux mystères leur solennité accoutumée en conduisant la procession par terre, et en l'accompagnant avec ses troupes pour la défendre contre les ennemis. Il pensait qu'Agis ferait un grand tort à sa réputation et à sa gloire s'il la laissait passer tranquillement; ou que lui-même, en cas qu'il éprouvât de sa part quelque opposition, trouverait une occasion de signaler sa valeur à la vue de sa patrie, en présence de tous ses concitoyens, en soutenant contre lui un combat qu'un motif si noble et si saint rendrait agréable aux dieux. Cette résolution prise, il en fit part aux eumolpides et aux hérauts, plaça des sentinelles sur les hauteurs, et dès la pointe du jour envoya des coureurs à la découverte. Ensuite, prenant avec lui les prêtres, les initiés et ceux qui les initient, et les couvrant de ses troupes en armes, il les conduisit en bon ordre et en grand silence. C'était le spectacle le plus auguste et le plus digne des dieux que cette expédition religieuse, qui fit dire à tous ceux qui ne portaient pas envie à Alcibiade qu'il remplissait dans cette occasion le ministère de grand prêtre autant que celui de général. Aucun des ennemis n'osa remuer, et il ramena toute la procession en sûreté dans la ville. Ce succès lui enfla le courage, et donna tant de confiance à ses

troupes, qu'elles se crurent invincibles tant qu'elles l'auraient pour chef. Par cette conduite, Alcibiade gagna tellement l'affection des pauvres et des dernières classes du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi, et que quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait se mettre au-dessus de l'envie, abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'État par leur babil, et disposer de tout à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ne sait pas quelles pensées il avait sur la tyrannie; mais les plus puissants d'entre les citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent extrêmement son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut et lui donnant les collègues qu'il demanda.

XLIII. Il mit à la voile avec cent vaisseaux; et ayant débarqué à l'île d'Andros, il battit les troupes du pays et celles des Lacédémoniens; mais il ne prit pas la ville, et ce fut la première des accusations que ses ennemis intentèrent dans la suite contre lui. S'il y eut jamais un homme victime de sa gloire, ce fut Alcibiade. La grande opinion que ses exploits précédents donnaient de sa hardiesse et de sa prudence le fit soupçonner d'avoir manqué par négligence ce qu'il n'avait pas exécuté, parce qu'on était persuadé que rien de ce qu'il voulait faire ne lui était impossible. Ils espéraient aussi de jour en jour apprendre la réduction de Chio et du reste de l'Ionie; et, indignés que ces nouvelles n'arrivassent pas aussitôt qu'ils l'avaient espéré, ils ne voulaient pas réfléchir qu'il faisait la guerre contre des peuples à qui le grand roi fournissait tout l'argent dont ils avaient besoin, tandis qu'il était lui-même souvent obligé de quitter son camp pour aller chercher de quoi payer et faire subsister ses troupes. Ce fut là le prétexte de la dernière inculpation qu'on lui fit. Lysandre, que les Lacédémoniens avaient envoyé prendre le commandement de la flotte, donnait à ses matelots, sur l'argent que Cyrus lui fournissait, quatre oboles au lieu de trois. Alcibiade, qui avait bien de la peine à en payer trois aux siens, alla dans la Carie pour y ramasser quelque argent. Antio-

chus, à qui il avait laissé le commandement de la flotte, était un bon pilote, mais un homme étourdi et entreprenant. Alcibiade lui avait défendu de combattre quand même il serait provoqué par les ennemis. Mais il eut si peu d'égard à cette défense et porta si loin la témérité, qu'ayant rempli son vaisseau de soldats, et en prenant un autre de la flotte, il cingla vers Éphèse, et passa le long des proues des vaisseaux ennemis, provoquant par des outrages et des injures ceux qui les montaient. Lysandre se contenta de détacher quelques galères pour lui donner la chasse. Mais, les Athéniens étant venus au secours de leur général, Lysandre fit avancer toute sa flotte, les battit, tua Antiochus, s'empara de plusieurs vaisseaux, fit un grand nombre de prisonniers, et dressa sur-le-champ un trophée. Alcibiade, informé de ce désastre, revint à Samos, et, s'étant mis à la tête de toute sa flotte, alla présenter la bataille à Lysandre, qui, content de sa victoire, ne sortit pas à sa rencontre.

XLIV. Il y avait dans le camp d'Alcibiade un de ses plus grands ennemis, nommé Thrasybule, fils de Thrason, qui partit sur-le-champ pour aller l'accuser à Athènes; et, afin d'irriter ceux des Athéniens qui étaient déjà mal disposés pour lui, il dit au peuple que c'était par un abus odieux de sa puissance qu'Alcibiade avait ruiné les affaires et perdu les vaisseaux; que, livrant le commandement de la flotte à des hommes que leurs débauches et leurs plaisanteries grossières[1] mettaient dans le plus grand crédit auprès de lui, il allait, sans aucun danger, s'enrichir dans les pays voisins, et s'abandonner aux excès les plus honteux au milieu des courtisanes d'Abydos et de l'Ionie pendant que l'armée ennemie était si près de celle des Athéniens. On lui reprochait aussi les forts qu'il avait bâtis en Thrace, près de la ville de Bizanthe, afin de s'y ménager une retraite, ne pouvant ou ne voulant pas vivre dans sa patrie. Les Athéniens ajoutèrent foi à ces accusations; et n'écoutant que leur colère et leur animosité contre lui, ils

[1] Mot à mot, *de matelot.*

nommèrent d'autres généraux. Alcibiade, informé de ce qui se passait, et craignant qu'on n'allât plus loin encore, quitta tout à fait le camp; et rassemblant des troupes étangères, il alla faire la guerre à des peuples de Thrace qui vivaient dans l'indépendance. Il tira de grandes sommes d'argent du butin qu'il y avait fait, et sa présence mit les Grecs de ces frontières à l'abri des incursions des barbares. Quelque temps après, les généraux Tydée, Ménandre et Adimante, qui étaient à Égos-Potamos avec tout ce qui restait alors de vaisseaux aux Athéniens, avaient pris l'habitude d'aller tous les matins, à la pointe du jour, provoquer Lysandre, qui se tenait à Lampsaque; ils s'en retournaient ensuite, et passaient la journée négligemment et en désordre, en affectant un grand mépris pour les Lacédémoniens. Alcibiade, qui n'était pas éloigné d'eux, sentit le danger de leur position, et crut devoir les en avertir. Il monte à cheval, va trouver les généraux, et leur représente qu'ils occupent un poste désavantageux sur une côte qui n'a ni ports ni villes, et où ils sont obligés de tirer leurs provisions de Sestos, qui était fort éloignée; qu'ils souffrent imprudemment que leurs matelots, lorsqu'ils descendent à terre, se dispersent en liberté partout où ils veulent, tandis qu'ils sont en présence d'une flotte ennemie accoutumée à obéir sans réplique aux ordres absolus de son général. Il leur conseilla donc de se rapprocher de Sestos. Mais les généraux ne voulurent pas l'écouter; Tydée même lui dit avec fierté de se retirer; que ce n'était pas lui qui commandait la flotte [1].

XLV. Alcibiade, qui soupçonna quelque trahison de la part des généraux, se retira; et quelques-uns de ses amis l'ayant reconduit hors du camp, il leur dit que si les généraux ne l'avaient pas reçu avec tant d'insolence, il aurait en peu de jours forcé les Lacédémoniens, ou de combattre malgré eux, ou d'abandonner leur flotte. Les uns regardèrent ce propos comme un effet de sa présomption; d'autres y trouvèrent de

[1] *Voyez* Xénophon, *Hist. gr.*, liv. II, p. 456.

la vraisemblance : il n'aurait eu pour cela qu'à embarquer un bon nombre de Thraces, tous bons cavaliers et archers, faire une descente, et aller par terre charger les Lacédémoniens, que cette attaque aurait mis en désordre dans leur camp. Au reste, sa prévoyance sur les fautes que faisaient les généraux athéniens fut bientôt justifiée par l'événement. Lysandre ayant fondu sur eux lorsqu'ils s'y attendaient le moins, il ne se sauva de toute la flotte que huit vaisseaux, que Conon emmena; tous les autres, au nombre d'environ deux cents, furent pris et conduits à Lampsaque avec trois mille prisonniers, que Lysandre fit égorger. Peu de temps après, il se rendit maître d'Athènes, brûla tous les vaisseaux, et détruisit les longues murailles du Pirée.

XLVI. Alcibiade, à qui les exploits de Lysandre faisaient redouter les Lacédémoniens, qu'il voyait maîtres de la terre et de la mer, se retira en Bithynie, emportant avec lui de grandes richesses, et en laissant encore de plus considérables dans ses forteresses. Dépouillé par les Thraces de Bithynie d'une grande partie de sa fortune, il résolut d'aller à la cour d'Ataxerxès, persuadé que ce prince, dès qu'il l'aurait connu, ne le jugerait pas moins utile à son service que Thémistocle. Sa démarche avait d'ailleurs un motif plus honnête : il n'allait pas, comme celui-ci, offrir son bras au roi contre ses concitoyens, mais lui demander de secourir sa patrie contre ses ennemis. Il pensa que Pharnabaze lui donnerait les moyens d'aller trouver Artaxerxès en toute sûreté; et s'étant rendu auprès de lui en Phrygie, il lui fit assidûment sa cour et en fut bien traité. Les Athéniens supportaient avec peine la perte de leur domination; mais quand Lysandre leur eut encore ôté la liberté, en mettant la ville sous le joug de trente tyrans, les réflexions qu'ils n'avaient pas faites pendant qu'ils étaient encore en état de se sauver leur vinrent à l'esprit lorsqu'ils n'avaient plus de ressource. Ils déploraient leurs malheurs ; ils se rappelaient toutes les fautes qu'ils avaient commises, et dont la plus funeste étaient leur second emportement contre Alcibiade, qu'ils avaient chassé sans

qu'il leur eût fait aucun tort. Pour punir un pilote qui avait perdu honteusement quelques vaisseaux, ils avaient eux-mêmes bien plus honteusement privé la ville du plus brave et du plus habile de ses généraux. Cependant, malgré ce qu'avait d'affreux leur situation présente, ils conservaient encore un rayon d'espérance, et ne croyaient pas tout perdu tant qu'Alcibiade vivait. Si dans son premier exil il n'avait pu se résoudre à rester dans l'inaction, il devait encore moins alors souffrir l'insolence des Lacédémoniens et les cruautés des tyrans, pour peu qu'il en eût le moyen.

XLVII. Ce n'était pas sans une apparence de raison que le peuple se berçait de ces idées, puisque les trente tyrans eux-mêmes mettaient un soin et une attention extrêmes à s'informer de ce que faisait et de ce que projetait Alcibiade. Enfin, Critias fit observer à Lysandre que les Lacédémoniens ne seraient jamais assurés de l'empire de la Grèce si la démocratie subsistait à Athènes; que, quand même les Athéniens se soumettraient avec douceur au gouvernement oligarchique, Alcibiade, tant qu'il vivrait, ne les laisserait pas s'accoutumer tranquillement à l'état présent des choses. Mais ces discours auraient fait peu d'impression sur Lysandre, s'il n'eût enfin reçu de Sparte une scytale[1] qui lui ordonnait de se défaire d'Alcibiade. Était-ce par la crainte qu'ils avaient de son habileté et de son grand courage, ou voulurent-ils seulement faire plaisir à Agis, leur roi? Lysandre fit donc passer cet ordre à Pharnabaze pour le faire exécuter, et ce satrape en chargea Magée, son frère, et son oncle Sysamithrès.

XLVIII. Alcibiade vivait alors dans un bourg de Phrygie avec Timandre, sa concubine. Il songea une nuit que, vêtu des habits de cette courtisane, il était couché sur son sein; qu'elle lui peignait et lui fardait le visage comme à une femme. D'autres disent qu'il vit en songe Magée qui lui coupait la tête, et faisait brûler son corps; mais tous conviennent qu'il eut ce songe peu de temps avant sa mort. Ceux qu'on avait

[1] *Voyez* la Vie de Lycurgue, ch. XLIV.

envoyés pour le tuer n'osèrent pas entrer; ils environnèrent la maison, et y mirent le feu. Alcibiade ne s'en fut pas plutôt aperçu, que, ramassant tout ce qu'il put de hardes et de tapisseries, il les jeta dans le feu; et, s'entourant le bras gauche de son manteau, il s'élança l'épée à la main à travers les flammes, et en sortit sans aucun mal, parce que le feu n'avait pas encore consumé les hardes qu'il y avait jetées. A sa vue tous les barbares s'écartèrent; aucun d'eux n'osa ni l'attendre ni en venir aux mains avec lui; ils l'accablèrent de loin sous une grêle de flèches et de traits, et le laissèrent mort sur la place. Quand les barbares se furent retirés, Timandre enleva son corps, et, l'ayant enveloppé de ses plus belles robes, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que son état le lui permettait. On dit que Timandre eut pour fille Laïs, cette courtisane célèbre qu'on appelait la Corinthienne, mais qui avait été amenée captive d'Hyccara, petite ville de Sicile. Quelques historiens, en convenant de ce que je viens de rapporter sur la mort d'Alcibiade, prétendent que ni Pharnabaze, ni Lysandre, ni les Lacédémoniens, n'y eurent part, et qu'Alcibiade lui-même en fut seul la cause. Il avait séduit une jeune femme d'une maison noble du pays, avec laquelle il vivait; les frères de cette femme, n'ayant pu supporter cette injure, mirent pendant la nuit le feu à la maison dans laquelle il était, et le tuèrent lorsqu'il se fut élancé, comme je l'ai déjà dit, à travers les flammes.

CORIOLAN

I. Son origine et son caractère. — II. Son goût pour les armes. Sa première campagne. — III. Son émulation et ses succès; sa tendresse pour sa mère. — IV. Dissension du peuple et de la noblesse à Rome. — V. Retraite du peuple sur le mont Sacré. — VI. Guerre des Volsques. Prise de Corioles. — VII. Coriolan va au secours des consuls, et contribue à la défaite des Volsques. — VIII. Son désintéressement. On lui donne le surnom de Coriolan. — IX. Digression sur les surnoms romains. — X. Nouvelle dispute entre la noblesse et le peuple. Vélitres se donne aux Romains. — XI. Coriolan soutient le parti

de la noblesse. — XII. Il se met sur les rangs pour le consulat. — XIII. Il est refusé. — XIV. Ressentiment de Coriolan et de la noblesse. — XV. Il s'oppose à des largesses publiques. — XVI. Il est sommé de comparaître; les nobles se déclarent pour lui. — XVII. Coriolan comparaît devant le peuple. Un tribun prononce contre lui la peine de mort. — XVIII. Débat entre les patriciens et les tribuns.— XIX. Coriolan est accusé devant le peuple. — XX. Il est banni. Regrets du sénat. — XXI. Fermeté de Coriolan. Il se retire chez les Volsques. — XXII. Il leur propose de faire la guerre aux Romains.— XXIII. Troubles et prodiges dans Rome. — XXIV. Expiation des prodiges. — XXV. Rupture entre les Romains et les Volsques. — XXVI. Ceux-ci déclarent la guerre. Coriolan se met à leur tête. — XXVII. Il soumet un grand nombre de villes. — XXVIII. Le peuple demande le rappel de Coriolan; le sénat le refuse. Coriolan, irrité, vient camper auprès de Rome. — XXIX. On lui envoie des ambassadeurs; il fait ses conditions, et accorde trente jours pour répondre. — XXX. Une seconde députation n'a pas plus de succès. — XXXI. On lui députe tous les ministres des dieux, qui n'obtiennent rien. — XXXII. Réflexions sur l'influence de la divinité dans les pensées des hommes. — XXXIII. Les dames romaines vont trouver Coriolan. —XXXIV. Discours de sa mère. — XXXV. Silence de Coriolan. Nouveau discours de sa mère. — XXXVI. Il se laisse fléchir, et s'en retourne à Antium. Joie des Romains. — XXXVII. Réflexions sur les prodiges. — XXXVIII. Tullus forme un parti contre Coriolan, et le fait massacrer. — XXXIX. Les dames romaines portent son deuil pendant dix mois. Les Volsques sont soumis.

M. Dacier place l'exil et la mort de Coriolan depuis l'an du monde 3460, la deuxième année de la 72e olympiade, 263 de la fondation de Rome, 485 ans avant J. C., jusqu'à l'an du monde 3463, la première année de la 73e olympiade, 266 de la fondation de Rome, 488 ans avant l'ère chrétienne.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis environ l'an 228 jusques vers l'an 226 de Rome, 488 avant J. C.

Parallèle d'Alcibiade et de Coriolan.

I. La famille des Marcius à Rome était patricienne; elle produisit plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa, successeur de Tullus Hostilius au trône. Elle eut aussi Publius et Quintus Marcius, qui procurèrent à la ville l'eau la plus belle et la plus abondante ; et Censorinus, qui, élevé deux fois à la censure par le peuple romain, fit ensuite porter la loi par laquelle l'exercice de cette charge était interdit à ceux qui en auraient déjà rempli les fonctions. Caïus Marcius, dont j'écris la vie, ayant perdu son père en bas âge, fut élevé par sa mère; et son exemple fit voir que si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients, il n'empêche pas de devenir un grand homme, et de s'élever au-dessus des autres. C'est donc à tort que les hommes lâches lui imputent leur bassesse, en la rejetant sur

le peu de soin qu'on a pris d'eux dans leur enfance. Il est vrai aussi que ce même Coriolan a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, semblable à une bonne terre mal cultivée, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ce qu'il avait une fois résolu, lui donnèrent cette ardeur impétueuse qui lui faisait souvent exécuter les plus grandes choses. Mais, d'un autre côté, sa colère implacable, son inflexible opiniâtreté, le rendaient peu propre au commerce des hommes. Si l'on admirait sa persévérance dans les travaux, son indifférence pour les plaisirs, son mépris pour les richesses, qualités qu'on appelait avec raison force, tempérance et droiture, on ne pouvait, dans les rapports de la vie civile, souffrir son humeur sauvage, ses manières dures et hautaines : tant il est vrai que le plus grand fruit que les hommes puissent retirer du commerce agréable des Muses, c'est de vaincre, d'adoucir leur naturel par l'instruction et par les lettres, de le rendre docile à la raison, qui bannit tous les excès et fait garder en tout la modération !

II. Le courage militaire était alors la qualité la plus honorée à Rome; ce qui le prouve, c'est qu'appliquant à l'espèce la dénomination du genre on donnait à la vaillance le nom même de la vertu. Marcius, né avec plus de passion pour les armes qu'aucun autre Romain, s'accoutuma dès son enfance à les manier. Persuadé que les armes artificielles ne sont d'aucune utilité à ceux qui n'ont pas exercé celles qu'ils ont reçues de la nature, il forma tellement son corps à toutes sortes d'exercices et de combats, qu'il devint très-léger à la course, que dans la lutte il avait une force extraordinaire, et que sur le champ de bataille ceux qu'il avait une fois saisis ne pouvaient plus se tirer de ses mains. Les jeunes gens qui disputaient avec lui de courage et de vertus, attribuaient toujours lorsqu'ils étaient vaincus, leur défaite à cette force de corps qui résistait aux plus grands travaux et le rendait invincible. Il était encore fort jeune lorsqu'il fit ses premières armes. Tar-

quin le Superbe, chassé du trône et battu en plusieurs rencontres, voulut tenter un dernier effort, et marcha contre Rome à la tête de plusieurs peuples du Latium et des autres contrées de l'Italie qui le suivaient, moins par intérêt pour lui que par le désir d'arrêter les progrès des Romains, qui leur donnaient de la jalousie et de la crainte. Dans cette bataille, où les deux partis eurent tour à tour du désavantage et des succès, Marcius, qui combattait avec un courage extraordinaire sous les yeux du dictateur, ayant vu un Romain qui venait d'être renversé, courut à son secours, lui fit un rempart de son corps, et tua l'ennemi qui venait pour l'achever. Après la victoire, il fut un des premiers que le général honora d'une couronne de chêne. C'est la récompense que les Romains ont coutume de donner à celui qui a sauvé la vie d'un citoyen, soit qu'ils aient voulu par là faire honneur au chêne, à cause des Arcadiens, que l'oracle d'Apollon a appelés mangeurs de glands, soit parce que cet arbre est fort commun, et que les généraux le trouvent facilement partout pour cet usage ; ou enfin parce que le chêne étant consacré à Jupiter, le protecteur des villes, cette espèce de couronne leur a paru la plus convenable pour le soldat qui avait sauvé un citoyen. D'ailleurs, le chêne est le plus fertile des arbres sauvages et le plus fort des arbres francs. Les premiers hommes y trouvaient leur nourriture dans le gland, et leur boisson dans le miel. Enfin, en leur donnant le gui dont on fait la glu, si utile pour la chasse, il fournissait leur table de différentes espèces d'animaux. On dit que Castor et Pollux apparurent aux Romains dans cette bataille ; et qu'aussitôt après le combat ils furent vus à Rome dans la place publique, sur leurs chevaux couverts de sueur, et qu'ils annoncèrent la victoire près de la fontaine où ils ont encore aujourd'hui un temple. De là ce jour célèbre par un si grand exploit, et qui est celui des ides de juillet, fut consacré à ces divinités.

III. Les lueurs passagères d'une réputation prématurée suffisent pour éteindre le désir de la gloire dans le cœur des jeunes gens médiocrement passionnés pour elle ; c'en est assez

pour apaiser en eux une soif facile à satisfaire. Mais l'homme doué d'une âme forte et généreuse puise dans les premiers honneurs qu'il reçoit une nouvelle ardeur pour en mériter encore. Poussé, comme par un vent rapide, aux plus hautes destinées, la récompense de ce qu'il a fait semble lui prescrire l'engagement de mieux faire à l'avenir. Il aurait honte de trahir sa gloire, en ne la surpassant pas par de plus grands exploits. Marcius, plein de ces sentiments, et devenu rival de lui-même, s'efforça d'être, pour ainsi dire, chaque jour un nouvel homme; il ajouta sans cesse à ses belles actions des actions plus belles encore : il entassa dépouilles sur dépouilles ; il vit les derniers généraux sous lesquels il servit se disputer avec les premiers à qui lui décernerait de plus grandes récompenses, et lui rendrait des témoignages plus honorables. Les Romains avaient alors plusieurs guerres à soutenir, dans lesquelles il se donna un grand nombre de batailles ; il n'y en eut pas une seule où Marcius ne méritât des couronnes et des prix d'honneur. La gloire était pour les autres l'objet et la fin de leur vertu. La tendresse de Marcius pour sa mère, le désir de lui plaire, étaient le seul mobile qui exaltait son courage. Quand elle avait entendu les louanges qu'on lui donnait, qu'elle l'avait vu recevoir des couronnes ; que, le tenant dans ses bras, elle l'arrosait de ses larmes, il était au comble de la gloire et du bonheur. Épaminondas fit, dit-on, paraître la même affection lorsqu'il regarda comme son plus grand bonheur d'avoir eu son père et sa mère pour témoins de sa victoire de Leuctres. Ce général eut la satisfaction de les voir l'un et l'autre partager la joie de ce succès et l'en féliciter. Mais Marcius, qui croyait juste de s'acquitter envers sa mère de toute la reconnaissance qu'il aurait due à son père s'il eût été vivant, ne croyait pas être dégagé de sa dette par tous les honneurs, par tous les plaisirs qu'il procurait à Volumnie. Ce fut à la prière de sa mère, et pour céder à ses instances, qu'il se maria ; et lors même qu'il eut des enfants, il habita toujours avec elle sous le même toit.

IV. Marcius par sa vertu s'était déjà acquis à Rome beau-

coup de réputation et de crédit, lorsque le sénat, pour soutenir les nobles, provoqua le mécontentement du peuple, qui se plaignait de l'oppression des usuriers. Ceux des citoyens qui n'avaient qu'un bien modique le voyaient saisi et vendu à l'encan; et ceux qui n'avaient rien payaient de leur personne et étaient jetés dans les prisons. Vainement ils montraient sur leurs corps les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues en combattant pour leur patrie dans plusieurs expéditions, et en dernier lieu dans la guerre contre les Sabins, qu'ils avaient faite sur la parole que les riches leur avaient donnée de les traiter avec plus de douceur, et sur le décret du sénat qui rendait le consul Marcus Valérius[1] garant de cette promesse. Mais quand ils virent qu'après avoir vaillamment combattu dans cette guerre, et triomphé des ennemis, les créanciers ne relâchaient rien de leur rigueur accoutumée, et que le sénat, paraissant avoir oublié ses promesses, les laissait traîner et retenir en prison pour gages de leurs dettes, alors ils se soulevèrent, et bientôt la ville fut en proie aux troubles et à la sédition. Les ennemis, instruits de la mésintelligence qui régnait dans Rome, entrèrent sur son territoire, qu'ils mirent à feu et à sang. Les consuls ayant fait convoquer tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, personne n'obéit. Les magistrats furent partagés d'opinions : les uns voulaient qu'on se relâchât de quelque chose en faveur des pauvres; les autres soutenaient un avis tout contraire. De ce nombre était Marcius, non que dans cette affaire il attachât un grand prix à l'argent, mais il regardait cette entreprise du peuple comme un essai de son audace et de sa désobéissance aux lois ; et il représentait aux magistrats que s'ils étaient sages ils arrêteraient et éteindraient au plus tôt cette première étincelle de révolte.

V. Le sénat s'étant assemblé plusieurs fois en peu de jours sans pouvoir rien conclure, tout à coup les pauvres s'attroupent, s'animent les uns les autres ; et, sortant de la ville, ils

[1] Ou, selon d'autres, le dictateur Manius Valérius, qui, suivant Denys d'Halicarnasse, liv. VI, chap. III, avait promis au peuple l'abolition des dettes.

se retirent sur la montagne qu'on appelle aujourd'hui le mont Sacré, situé le long de la rivière d'Anio. Là, sans faire aucune violence ni aucun mouvement séditieux, ils criaient seulement que depuis longtemps les riches les avaient chassés de Rome ; qu'ils trouveraient dans toute l'Italie l'air, l'eau et la sépulture ; tandis qu'en demeurant à Rome ils étaient exposés à être chaque jour, en combattant pour les riches, couverts de blessures ou à recevoir la mort. Le sénat, inquiet de cette retraite, députa vers le peuple les plus conciliants et les plus populaires d'entre les vieux sénateurs. Ménénius Agrippa porta la parole. Il fit d'abord de vives instances au peuple ; il lui parla pour le sénat avec beaucoup de liberté, et termina son discours par cette espèce d'apologue, devenu depuis si célèbre : « Un jour, leur dit-il, tous les membres « du corps humain se révoltèrent contre l'estomac ; ils se « plaignaient qu'il demeurât seul oisif au milieu d'eux sans « contribuer au service du corps, tandis qu'ils supportaient « toute la peine et toute la fatigue pour fournir à ses appé- « tits. L'estomac rit de leur folie, qui les empêchait de sentir « que, s'il recevait seul toute la nourriture, c'était pour la « renvoyer et la distribuer ensuite à chacun d'eux. Romains, « ajouta-t-il, il en est de même du sénat par rapport à vous. « Les affaires qu'il prépare, qu'il digère, pour ainsi dire, « dans ses délibérations, afin de régler l'économie politique, « vous apportent et vous distribuent à tous ce qui vous est « utile et nécessaire. » Ce discours fit impression sur eux ; ils se réconcilièrent avec le sénat, et demandèrent seulement de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre : ce sont ceux qu'on appelle encore aujourd'hui tribuns du peuple. Les premiers élus furent les chefs mêmes de la révolte, Junius Brutus et Sicinius Bellutus. L'union ainsi rétablie dans la ville, le peuple prit les armes, et s'offrit volontiers pour suivre les consuls à la guerre. Marcius, quoique mécontent de l'augmentation de pouvoir que le peuple avait obtenue au préjudice des patriciens, qui partageaient pour la plupart ses sentiments, les exhorta cependant à ne pas le céder aux plé-

béiens en zèle pour la défense de leur patrie, et à montrer qu'ils les surpassaient encore plus par leur vertu que par leur puissance.

VI. La nation des Volsques, avec qui les Romains étaient alors en guerre, avait pour capitale la ville de Corioles. Le consul Cominius l'ayant assiégée, les autres Volsques, qui craignaient qu'elle ne fût prise, rassemblèrent toutes leurs forces et allèrent à son secours, dans le dessein de combattre les Romains devant ses murailles, et de les attaquer de deux côtés à la fois. Instruit de ce mouvement, Cominius partage ses troupes, marche avec une moitié au-devant des Volsques qui venaient défendre la ville, et laisse, pour continuer le siége, Titus Lartius, un des meilleurs officiers qu'eussent alors les Romains. Cependant ceux de Corioles, regardant avec mépris le petit nombre des assiégeants, font une sortie si vigoureuse, qu'ils repoussent les Romains et les poursuivent jusqu'à leurs retranchements. Alors Marcius, accourant avec une poignée de soldats, renverse tous ceux qui lui font résistance, arrête l'effort des autres, et rappelle à haute voix les Romains; car il avait toutes les qualités que Caton désirait dans un homme de guerre : redoutable par les coups qu'il frappait, il portait encore la terreur et l'effroi dans l'âme des ennemis par la rudesse de sa voix et l'air farouche de son visage. Un grand nombre de Romains s'étant ralliés autour de lui, les ennemis effrayés prennent la fuite. Marcius, peu satisfait de ce premier succès, les poursuit et les charge avec vigueur jusqu'aux portes de la ville. Là, voyant que les Romains, assaillis par une grêle de traits qui pleuvaient de dessus les murailles, cessaient de poursuivre l'ennemi, sans qu'aucun d'eux osât même avoir la pensée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine de soldats armés, il s'arrête; il exhorte et anime les siens, il leur crie que ce n'est pas aux fuyards, mais à ceux qui les poursuivent, que la fortune ouvre les portes de Corioles; et, suivi d'un petit nombre de braves, il s'élance au milieu des ennemis, et pénètre avec eux dans la ville, sans que personne, dans ce

premier moment, ose lui résister ni seulement tourner la tête. Mais bientôt, s'apercevant du peu de monde qu'il avait avec lui, et qui se trouvait mêlé parmi les ennemis, il fait des prodiges incroyables de valeur, et déploie une force, une agilité, une hardiesse de courage extraordinaires; il renverse tout ce qui se trouve sur son passage, pousse les uns aux extrémités de la ville, force les autres de mettre bas les armes, et donne tout le temps à Lartius de faire entrer le reste des troupes dans Corioles.

VII. La ville étant ainsi prise, la plupart des soldats coururent au pillage. Marcius leur crie avec indignation qu'il est odieux que, tandis que le consul et les Romains qui l'ont suivi sont peut-être aux prises avec les ennemis, eux ne songent qu'à faire du butin, ou plutôt que sous ce prétexte, ils ne cherchent qu'à fuir le danger. Le plus grand nombre est sourd à ses remontrances; il prend donc avec ceux qui veulent le suivre la route qu'a tenue l'autre armée, presse ses soldats à plusieurs reprises de hâter leur marche, les exhorte à ne pas ralentir leur ardeur, et prie instamment les dieux de permettre qu'il n'arrive pas après le combat, mais qu'il soit à temps de partager avec ses concitoyens les dangers de cette journée. C'était alors l'usage des Romains, lorsque, déjà rangés en bataille, ils n'avaient plus qu'à prendre leurs boucliers et à ceindre leurs robes, de faire leur testament de vive voix, en nommant leur héritier devant trois ou quatre de leurs camarades. Marcius arriva à l'instant où les Romains, déjà en présence de l'ennemi, faisaient cette disposition. Les premiers qui l'aperçurent tout couvert de sang et de sueur, suivi d'un si petit nombre de soldats, furent d'abord effrayés; mais, quand ils virent qu'il courait au consul en lui tendant la main avec tous les signes de la joie, et lui annonçant la prise de Corioles; que Cominius, de son côté, l'embrassait et le serrait étroitement dans ses bras, alors tous ceux qui entendirent la nouvelle de cet heureux succès et ceux qui la devinèrent, sentant ranimer leur courage, pressent leurs généraux de les mener à l'ennemi. Marcius demande au consul

quel est l'ordre de bataille des ennemis et où sont placées leurs meilleures troupes. Cominius lui ayant répondu qu'il croyait que leur centre était occupé par les Antiates, les plus braves de ces peuples, et qui ne le cédaient en courage à aucun autre : « Je vous conjure, lui dit Marcius, de me mettre « en face de ces troupes. » Le consul, plein d'admiration pour son courage, lui accorde sa demande. A peine a-t-on lancé les premiers traits, que Marcius sort des rangs, charge les Volsques qu'il avait devant lui, et les enfonce du premier choc. Mais les deux ailes s'étant tournées contre lui et l'ayant enveloppé, le consul, qui vit dans quel danger il était, envoya ses meilleurs soldats pour le dégager. Il se livra autour de Marcius un sanglant combat, la terre fut en un instant jonchée de morts; enfin les ennemis, pressés de toutes parts, furent rompus et mis en fuite. Les Romains, voyant Marcius couvert de blessures et accablé de fatigue, le conjurent de se retirer dans le camp. « Ce n'est pas aux vainqueurs, leur « répond-il, à être las; » et il se met à poursuivre les fuyards. L'armée des ennemis fut entièrement défaite, et laissa un grand nombre de morts et de prisonniers.

VIII. Le lendemain, Marcius est mandé par le consul, qui, en présence de toute l'armée, monte sur son tribunal; et, après avoir rendu aux dieux les actions de grâces que méritaient de si grands succès, il adresse la parole à Marcius, et le comble d'éloges sur la conduite brillante qu'il a tenue sous ses yeux dans le combat, et sur les traits de bravoure dont Lartius lui a rendu compte. Ensuite, avant que de rien distribüer aux troupes, il lui ordonne de prendre, à son choix, la dîme de tout le butin qu'on avait fait sur les ennemis, argent, chevaux et prisonniers. Enfin il lui donne, pour le prix de valeur, un cheval de bataille richement harnaché. Toute l'armée applaudit à ces récompenses. Mais Marcius, s'étant avancé, dit qu'il recevait avec satisfaction le cheval dont le consul l'honorait; qu'il était flatté des louanges qu'il lui avait données; que pour tout le reste, le regardant plutôt comme un salaire que comme une marque d'honneur, il le refusait,

content de le partager avec l'armée : « Je ne demande, « ajouta-t-il, qu'une seule grâce, que je mets au-dessus de « toutes les autres, et que je vous supplie de m'accorder. « J'ai parmi les Volsques un hôte et un ami, homme honnête « et vertueux. Il a été fait prisonnier; et de riche, d'heureux « qu'il était auparavant, il est tombé dans la servitude. De « tous les maux qu'il souffre, je veux au moins le délivrer « d'un seul, celui d'être vendu comme esclave. » Ce discours excita les acclamations de toute l'armée; et l'on admira bien plus son désintéressement et son mépris des richesses, que sa valeur dans les combats; ceux même qui en le voyant comblé de tant d'honneurs n'avaient pu se défendre d'un sentiment de jalousie, le jugèrent d'autant plus digne de ces présents, qu'il les avait refusés; ils estimèrent bien davantage la vertu qui lui faisait mépriser de si grandes récompenses, que celle qui les lui avait méritées. Un bon emploi des richesses est plus glorieux que le bon usage des armes; mais il est encore plus grand de ne pas désirer les biens, que d'en faire un bon emploi. Quand les acclamations et le bruit eurent cessé, Cominius prit la parole : « Mes amis, dit-il à ses « soldats, vous ne pouvez forcer Marcius à recevoir des pré« sents qu'il ne veut pas accepter. Mais donnons-lui une ré« compense qu'il ne puisse pas refuser, et décernons-lui le « surnom de Coriolan, si toutefois nous n'avons pas été pré« venus par son action elle-même. »

IX. Depuis il porta toujours ce troisième nom de Coriolan. Cela fait voir que Caïus était son nom propre, et Marcius, celui de sa maison ou de sa famille; le troisième nom, chez les Romains, était ordinairement une épithète tirée d'une action particulière, d'un événement, du caractère, de la figure, ou de quelque vertu. Les Grecs donnaient aussi des surnoms pris des actions remarquables, tels que ceux de Soter, de Callinicus; de quelque singularité apparente du visage, comme Physcon, Grypus; d'une vertu, tels étaient ceux d'Évergète, de Philadelphe; de la fortune, comme celui d'Eudémon, surnom qu'on donna au second des Battus. Il y

en eut qui reçurent des surnoms satiriques : par exemple, Antigonus fut appelé Doson, parce qu'il promettait beaucoup et ne donnait rien; Ptolémée eut le surnom de Damyrus. Cette dernière espèce de surnom a été la plus commune chez les Romains : ainsi ils donnèrent à un des Métellus celui de Diadématus, parce qu'ayant eu pendant longtemps une plaie au front, il ne paraissait en public que la tête bandée. Ils nommèrent Céler un autre Métellus, qui, très-peu de jours après la mort de son père, donna, pour ses obsèques, un combat de gladiateurs qui surprit tout le monde par la promptitude des préparatifs. Encore aujourd'hui ils donnent des surnoms pris de quelque particularité de la naissance. Ils appellent Proculus celui qui est né pendant que son père était absent; Posthumus celui qui vient au monde après la mort de son père. Quand de deux jumeaux l'un meurt en naissant, ils donnent à celui qui survit le surnom de Vopiscus. Ils empruntent aussi leurs surnoms des imperfections du corps, tels que Sylla, Niger, Rufus, ou même Cæcus, Claudius. Ils voulaient, avec raison, accoutumer par là les citoyens à ne pas rougir de la cécité, ni des autres défauts de ce genre; à ne pas les regarder comme un sujet de honte, mais à y répondre comme à leurs noms propres. Au reste, ces recherches conviennent peut-être mieux à un autre sujet.

X. Quand la guerre fut finie, les flatteurs du peuple rallumèrent la sédition : non qu'ils eussent quelque nouveau sujet de plainte, mais ils prirent pour prétexte d'imputer aux patriciens les maux qui n'étaient que la suite nécessaire de leurs premiers troubles et de leurs dissensions précédentes. La plupart des terres n'avaient été ni ensemencées ni labourées; et la guerre n'ayant pas permis de faire venir du blé d'ailleurs, il était extrêmement cher. Ces démagogues voyant qu'il n'y avait point de blé dans les marchés, et que, quand il y en aurait eu, le peuple, faute d'argent, n'aurait pu en acheter, semèrent des bruits calomnieux contre les riches, et les accusèrent d'avoir, par un effet de leur ancienne animosité, causé la famine dans Rome. Pendant cette dispute, il arriva des am-

bassadeurs de Vélitres qui venaient remettre cette ville aux Romains, et les prier d'y envoyer une colonie : une maladie contagieuse y avait fait de si grands ravages et causé une telle mortalité, qu'il y restait à peine la dixième partie de ses habitants. Les gens les plus sensés regardèrent, dans cette circonstance, comme un événement heureux l'extrême nécessité où se trouvait la ville de Vélitres ; ils espérèrent que dans la disette qui affligeait Rome, ce serait un moyen de la soulager, et de mettre fin à la sédition en purgeant la ville des citoyens les plus turbulents et les plus séditieux, comme d'autant d'humeurs vicieuses qui altéraient sa constitution politique. Les consuls firent donc le choix de ceux qui devaient former la colonie; et, pour ne pas laisser aux autres le choix de continuer les troubles dans Rome, il les enrôlèrent pour une expédition contre les Volsques. Ils se flattaient d'ailleurs que les riches et les pauvres, les plébéiens et les nobles, se trouvant ensemble sous les armes dans un même camp, et partageant les mêmes dangers, prendraient des sentiments plus doux et plus paisibles les uns envers les autres. Mais deux flatteurs de la multitude, Sicinius et Brutus, s'opposèrent à cette double ordonnance, en criant que les consuls couvraient du nom spécieux de colonie la plus horrible proscription; qu'ils poussaient les pauvres dans un gouffre, en les envoyant habiter une ville dont l'air est infecté, et qui était remplie de morts restés sans sépulture; qu'ils les livraient ainsi à un démon étranger et barbare[1]; peu contents, ajoutaient-ils, de faire périr par la famine une partie des citoyens, de livrer les autres aux horreurs de la peste, ils excitent encore à dessein la guerre, afin qu'il ne manque aucun fléau à la ville, pour la punir de ne vouloir plus rester sous l'esclavage des riches.

[1] C'est la peste que les tribuns désignent par-là. Les anciens la regardaient comme un démon exterminateur. Dans le premier intermède de l'*Œdipe* de Sophocle, le chœur lui donne le nom de Mars, parce qu'elle fait les plus grands ravages. Denys d'Halicarnasse, liv. VII, ch. III, peint avec des couleurs très-vives la dépopulation que cette maladie cruelle avait causée dans les villes des Volsques, et en particulier dans celle de Vélitres.

XI. Le peuple, tout plein de ces discours, n'obéissait pas aux consuls pour l'enrôlement, et ne voulait pas de la nouvelle colonie. Le sénat ne savait quel parti prendre, lorsque Coriolan, enflé de ses succès, et fier de la considération dont il jouissait auprès des principaux citoyens, combattit ouvertement ces orateurs séditieux. On obligea donc, sous les plus fortes peines, de partir pour Vélitres ceux que le sort avait désignés. Mais, le peuple refusant absolument de s'enrôler pour la guerre, Coriolan rassembla ses clients avec tout ce qu'il put déterminer de volontaires, et alla faire des courses sur les terres des Antiates : il y trouva une grande quantité de blé, de bestiaux et d'esclaves, dont il ne prit rien pour lui; et il ramena sa troupe chargée de butin. Ceux qui étaient restés à Rome, voyant revenir leurs camarades avec de si grandes richesses, se repentirent de ne les avoir pas suivis; l'envie qu'ils en conçurent les anima contre Coriolan, et leur fit voir avec chagrin sa gloire et sa puissance, qui leur paraissaient ne s'accroître qu'au préjudice du peuple.

XII. Peu de temps après [1], Coriolan demanda le consulat; et la plus grande partie du peuple était disposée à le lui accorder. On n'eût pu sans honte refuser un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa vertu, et lui faire un tel affront après tant de services importants qu'il avait rendus à sa patrie. C'était l'usage à Rome que ceux qui aspiraient aux charges allassent sur la place solliciter le peuple, vêtus d'une simple robe, sans tunique, soit que cet habillement parût plus conforme à leur état de suppliant, soit que ceux qui avaient reçu des blessures à l'armée voulussent montrer leurs cicatrices comme des preuves sensibles de leur valeur; car ce n'était point par crainte qu'ils ne corrompissent le peuple à prix d'argent qu'on avait exigé que les candidats parussent sans ceinture devant les citoyens dont ils briguaient la faveur : on ne vit que longtemps après s'introduire l'usage de vendre et d'acheter les suffrages et de trafiquer des élections. De là cette corruption s'insinua dans les tribunaux et dans les

[1] L'année suivante, 265 de Rome.

camps, et, mettant les armes mêmes sous le joug des richesses, elle finit par changer en monarchie le gouvernement populaire. On a dit avec raison que celui-là ruina le premier la république, qui le premier donna des festins au peuple et lui distribua de l'argent. Mais ce mal ne se manifesta pas tout à coup dans Rome, il s'y glissa secrètement et par des progrès peu sensibles; on ignore même quel fut le Romain qui donna l'exemple de corrompre le peuple ou les tribunaux. A Athènes, le premier qui donna de l'argent à ses juges fut Anytus, fils d'Anthémion, accusé d'avoir livré aux ennemis le fort de Pylos, sur la fin de la guerre du Péloponèse; temps où l'âge d'or brillait encore dans toute sa pureté sur la place publique de Rome.

XIII. Coriolan ayant donc montré plusieurs blessures qu'il avait reçues dans divers combats, où pendant dix-sept ans de guerres non interrompues il avait toujours remporté le prix de la valeur, le peuple, par respect pour sa vertu, n'osait rejeter sa demande; et l'on s'était donné parole, d'un commun accord, de le nommer consul. Le jour de l'élection, Coriolan se rendit sur la place dans un appareil magnifique, conduit par le sénat en corps, escorté de tous les patriciens, qui n'avaient jamais montré tant de zèle pour aucun autre candidat. Cette faveur des nobles changea tout à coup en sentiments de haine et d'envie la bienveillance du peuple. Ces deux passions furent encore fortifiées par la crainte qu'on eut que la puissance souveraine confiée à un homme si dévoué à la noblesse, si fort considéré des patriciens, ne fît perdre au peuple toute sa liberté. D'après ces réflexions, Coriolan fut écarté, et l'on élut d'autres consuls. Ce refus affligea vivement le sénat, qui le regarda comme un affront fait à lui-même plutôt qu'à Coriolan.

XIV. Pour lui, accoutumé à céder aux mouvements de cette partie de l'âme qui est le siége de la colère et de l'opiniâtreté, et qu'il regardait comme le principe du courage et de la grandeur d'âme, il ne put supporter tranquillement cette injure. Il n'avait pas cet heureux mélange de gravité, de douceur, de raison et d'instruction, si nécessaire à la vertu politique;

il ignorait que le défaut dont on doive le plus se garantir celui qui gouverne et qui traite avec les hommes, c'est l'opiniâtreté, compagne ordinaire de la solitude, suivant Platon; et qu'il doit surtout pratiquer la patience, malgré le ridicule que certaines gens attachent à cette vertu. Doué d'un caractère franc et ouvert, mais dur et inflexible, il croyait que c'était l'apanage de la force que d'avoir le dessus en tout; tandis que trop souvent c'est celui de la faiblesse et de la lâcheté, qui laissent de la partie malade et souffrante de l'âme sortir au dehors la colère, comme une tumeur qu'elles n'ont pas la force de dissiper. Il rentra donc chez lui, l'agitation dans le cœur et plein de ressentiment contre le peuple. Les plus fiers d'entre les jeunes patriciens, qui, pénétrés d'admiration pour sa vertu, s'étaient singulièrement attachés à sa personne, lui ayant, dans cette occasion, montré encore plus d'intérêt et de zèle, enflammèrent davantage son courroux, en partageant son indignation et sa douleur; car il était comme leur capitaine et leur maître : c'était, dans les armées, lui qui les formait avec complaisance au métier de la guerre, allumait en eux une vive émulation d'honneur et de vertu, et leur enseignait à acquérir de la gloire sans se porter envie les uns aux autres.

XV. Cependant il arriva à Rome une grande provision de blé, dont une partie avait été achetée en Italie, et l'autre envoyée en présent par Gélon, tyran de Syracuse. On en conçut l'espérance que la ville allait être à la fois délivrée de la disette et de ses dissensions. Le sénat s'étant assemblé le jour même, le peuple se répandit en foule autour du palais pour attendre l'issue des délibérations, ne doutant pas que le blé qu'on avait acheté ne lui fût vendu à un prix raisonnable, et qu'on ne lui distribuât gratuitement celui dont Gélon avait fait présent; on savait que quelques sénateurs en avaient ouvert l'avis. Mais Coriolan s'étant levé combattit cette opinion, et s'emporta avec violence contre ceux qui favorisaient la multitude : il les appela des flatteurs du peuple, des traîtres à la noblesse, qui fomentaient contre eux-mêmes les germes funestes d'audace et d'insolence qu'on avait jetés dans son sein.

« Il fallait, disait-il, les étouffer à leur naissance, au lieu de « laisser le peuple se fortifier d'une aussi grande puissance « que celle du tribunat. Il est déjà devenu si redoutable, que « rien ne se fait plus que selon son gré ; on ne peut le forcer « à rien malgré lui ; il n'obéit pas même aux consuls, et, « vivant dans l'anarchie, il ne reconnaît plus que ce qu'il ap- « pelle ses magistrats. Ceux qui proposent de faire des lar- « gesses et des distributions de blé comme on en fait dans « la Grèce, où le peuple jouit de la puissance absolue, entre- « tiennent une désobéissance qui sera la ruine de l'État. Le « peuple ne dira pas qu'il reçoit ce blé comme le prix des « expéditions auxquelles il s'est refusé ; de ces retraites sédi- « tieuses qui n'ont été que des trahisons envers la patrie ; de « ces calomnies contre le sénat accueillies avec tant de com- « plaisance. Mais, persuadé que nous lui cédons par crainte, « que c'est pour le flatter que nous lui faisons cette distribu- « tion, il ne mettra plus de bornes à sa mutinerie ; les révoltes « et les séditions n'auront plus de terme. Ce serait de notre « part un acte de folie ; et si nous sommes sages, ôtons-lui « plutôt ce tribunat qui a causé le renversement de la puis- « sance consulaire et a jeté la division dans la ville. Tant que « Rome, privée de cette unité qui faisait autrefois sa force, « sera déchirée par deux factions rivales, n'espérons plus « ni union, ni paix, ni fin, à nos troubles et à nos maux poli- « tiques. »

XVI. Ces discours, et d'autres semblables, communiquèrent aux jeunes gens et à presque tous les riches la fureur dont Coriolan était animé ; ils criaient tous qu'il était seul inflexible, seul ennemi déclaré de la flatterie. Mais quelques vieux sénateurs, prévoyant ce qui allait arriver, s'élevèrent contre son opinion. L'issue, en effet, n'en fut pas heureuse. Les tribuns, qui étaient présents à la délibération, voyant que l'avis de Coriolan l'emportait, coururent vers le peuple en jetant de grands cris, en l'exhortant à se réunir à eux pour leur prêter du secours. Le peuple se rassembla en tumulte, et lorsqu'on lui eut rapporté le discours de Coriolan, il entra dans une telle

fureur, que peu s'en fallut qu'il ne courût se jeter sur tout le sénat. Mais les tribuns se bornèrent à accuser Coriolan, et ils le firent sommer de venir se défendre. Les licteurs qu'ils avaient envoyés ayant été repoussés avec violence, ils allèrent eux-mêmes, accompagnés des édiles, pour l'entraîner de force; et ils le saisirent au corps[1]. Les patriciens, accourant à son secours, repoussèrent les tribuns et frappèrent même les édiles. La nuit vint les séparer et mettre fin à ce tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, les consuls, voyant la multitude irritée courir de toutes parts à la place publique, craignirent pour la ville; et, ayant assemblé le sénat, ils lui proposèrent d'aviser aux moyens d'apaiser le peuple par des décrets favorables : ils représentèrent qu'il serait sage de ne pas s'opiniâtrer dans ce moment à une dispute d'honneurs et de dignités; que la conjoncture critique et dangereuse où l'on se trouvait demandait une politique dirigée par la sagesse et l'humanité. La pluralité des sénateurs ayant adopté cet avis, les consuls allèrent parler au peuple, et firent tout leur possible pour l'adoucir : ils justifièrent avec modération le sénat des calomnies dont on l'avait chargé; et, mêlant à leurs discours des remontrances et des avis sages, ils finirent par dire au peuple qu'il n'y aurait point de différend sur le prix du blé.

XVII. La plupart s'adoucirent à cette promesse, et firent connaître par leur silence et leur tranquillité qu'ils se rendaient aux discours des consuls; mais les tribuns s'étant levés dirent qu'à l'exemple du sénat, qui prenait le parti de la raison, le peuple, de son côté, cèderait en tout ce qui serait juste. Ils exigèrent donc que Coriolan vînt répondre sur différents chefs d'accusation, et déclarer si, dans l'intention de renverser le gouvernement et de ruiner l'autorité du peuple, il n'avait pas cherché à aigrir le sénat; si, appelé par les tribuns pour se justifier, il n'avait pas refusé de leur obéir; si enfin,

[1] Ils n'entrèrent pas dans le sénat; Coriolan était devant le palais, au milieu des patriciens, qu'il tâchait de ranger de son parti. Ce ne fut pas, suivant Denys d'Halicarnasse, la nuit qui les sépara, mais les remontrances des consuls, qui les firent consentir à remettre l'affaire au lendemain.

en outrageant, en frappant les édiles sur la place publique, il n'avait pas allumé, autant qu'il était en lui, la guerre civile, et excité les citoyens à prendre les armes. Ils voulaient, par ces questions, ou forcer Coriolan à s'humilier et à courber son front orgueilleux devant le peuple ; ou, s'il suivait son caractère, rendre implacable la colère de ce même peuple contre lui. Ils s'attendaient bien que son naturel l'entraînerait à ce dernier parti. Coriolan s'étant présenté comme pour se justifier, le peuple se disposa à l'écouter dans le silence le plus profond et dans le plus grand calme. Mais, au lieu d'un discours humble et suppliant qu'on attendait de lui, il commença non-seulement avec une liberté insultante qui ressemblait plus à une accusation qu'à une défense, mais encore avec un ton de voix et un air de visage qui respiraient l'audace et le mépris, et annonçaient une parfaite sécurité. Alors le peuple, irrité d'un discours si peu convenable, fit éclater toute son indignation, et Sicinius, le plus audacieux des tribuns, après avoir conféré quelques moments avec ses collègues, s'avance au milieu de l'assemblée, prononce à haute voix que les tribuns condamnaient Coriolan à mort, et ordonne aux édiles de le conduire au Capitole et de le précipiter de la roche Tarpéienne.

XVIII. Les édiles s'étant mis en devoir de le saisir, la plus grande partie du peuple, indignée de cette action atroce, en frissonne d'horreur. Les patriciens, tous hors d'eux-mêmes, et outrés de douleur, courent à son secours avec de grands cris. Les uns repoussent ceux qui veulent l'arrêter, et l'enferment au milieu d'eux ; les autres tendent vers le peuple des mains suppliantes et le conjurent de se calmer. Mais, dans ce désordre et dans cette confusion générale, ni les paroles ni les prières ne peuvent rien obtenir. Enfin, les parents et les amis des tribuns, voyant qu'il serait impossible d'emmener Coriolan et de le punir sans répandre le sang d'un grand nombre de patriciens, leur persuadent de supprimer de leur sentence ce qu'elle a de cruel et de contraire à l'usage, de ne pas enlever de force Coriolan pour le faire mourir sans

avoir été jugé, et de laisser le peuple lui faire son procès dans les formes. Alors Sicinius, un peu calmé, demande aux patriciens quel est donc leur projet, de vouloir enlever Coriolan au peuple, qui est décidé à le punir? « Mais vous-mêmes, répliquèrent aux tribuns les patriciens, que prétendez-vous « faire, en condamnant ainsi, sans aucune formalité judi- « ciaire, à un supplice si cruel et si injuste, le plus vertueux « des Romains? — Eh bien ! reprit Sicinius, que ce ne soit « pas là un prétexte pour vous d'entretenir des querelles et « des séditions contre le peuple : on vous accorde que cet « homme soit jugé dans les formes. Et toi, Coriolan, nous te « citons à comparaître le troisième jour du marché, afin que, « si tu es innocent, tu sois absous par le jugement et les suf- « frages du peuple. » Les patriciens, satisfaits d'emmener avec eux Coriolan, ne firent aucune objection. Les marchés se tiennent à Rome tous les neuf jours ; et c'est ce qui les fait appeler nundines. Dans l'intervalle de temps qui devait s'écouler jusqu'à celui auquel Coriolan était ajourné, la guerre ayant éclaté contre les Antiates, cette diversion donna l'espoir que le jugement serait différé, et que la durée de cette expédition et les soins qu'elle allait exiger assoupiraient ou même éteindraient tout à fait le ressentiment populaire. Mais, la paix s'étant faite avec les Antiates beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré, et les troupes étant rentrées dans Rome, les patriciens, qui craignaient pour Coriolan, tinrent des assemblées fréquentes ; ils cherchèrent quelque moyen de ne point le livrer, et en même temps de ne pas donner aux tribuns de nouveaux prétextes de soulever la multitude. Appius Claudius, connu pour un des plus ardents ennemis du peuple, protesta que le sénat renversait sa propre autorité et ruinait la république s'il souffrait que le peuple eût le pouvoir de juger les patriciens. Les sénateurs les plus anciens et les plus populaires pensaient, au contraire, que ce pouvoir, loin de rendre le peuple plus difficile et plus sévère, lui inspirerait plus de douceur et d'humanité ; qu'il ne méprisait pas le sénat, mais qu'il s'en croyait méprisé ; que le droit de juger,

qu'on lui accorderait, serait pour lui un honneur qui détruirait ce soupçon ; et que du moment qu'il donnerait ses suffrages il déposerait son ressentiment.

XIX. Coriolan, qui voyait le sénat partagé entre sa bienveillance pour lui et la crainte qu'il avait de la multitude, demande aux tribuns de quel crime ils prétendent l'accuser devant le peuple. Ils lui répondent que c'est du crime de tyrannie, et qu'ils le convaincront d'avoir voulu s'emparer du pouvoir suprême. Coriolan se lève, et dit qu'il va sur-le-champ se présenter au peuple ; qu'il n'y a point de jugement, point de supplice qu'il ne soit prêt à subir s'il est convaincu d'un pareil crime : « Seulement, ajouta-t-il, ne m'accusez que sur « ce fait, et n'allez pas tromper le sénat. » Les tribuns l'ayant promis, le jugement fut déféré au peuple à cette condition. On s'assemble ; et d'abord les tribuns exigent forcément que les suffrages soient donnés par tribus, et non par centuries, afin que les indigents et cette populace séditieuse qui n'a aucun égard pour la justice et pour l'honnêteté aient l'avantage sur les riches, les nobles et les gens de guerre. Ensuite, laissant le crime de tyrannie, qu'il leur était impossible de prouver, ils reproduisent tous les discours que Coriolan avait tenus dans le sénat pour empêcher la diminution du prix des blés et conseiller l'abolition du tribunat. Enfin, ils proposent un nouveau chef d'accusation, et lui reprochent qu'au lieu de faire porter au trésor public le butin qu'il avait pris sur les Antiates, il l'a partagé à ses soldats.

XX. Coriolan fut troublé de cette dernière accusation, à laquelle il ne s'attendait point; et il ne trouva pas sur-le-champ de raisons assez fortes pour s'en justifier. Il commença donc par faire l'éloge de ceux qui l'avaient accompagné à cette expédition ; mais ceux qui n'y avaient pas été, et qui étaient en bien plus grand nombre, excitèrent un si grand tumulte, qu'il ne put être entendu. Enfin, les tribus ayant donné leurs suffrages, il y en eut trois de plus pour la condamnation : la peine prononcée fut le bannissement perpétuel. Dès que la sentence eut été publiée, le peuple en témoigna plus de fierté

que d'aucune victoire qu'il eût remportée jusque-là sur les ennemis ; mais le sénat en ressentit la plus vive douleur ; il se repentit alors de n'avoir pas tout tenté, de ne s'être pas exposé à tout plutôt que d'avoir souffert un tel outrage et laissé prendre au peuple un si grand pouvoir. On n'eut pas besoin de la différence d'habillement ou d'autres marques extérieures pour distinguer les classes des citoyens : on reconnaissait tout de suite un plébéien à sa joie, et un patricien à sa tristesse. Coriolan seul ne fut ni étonné ni abattu ; il montra la même fermeté dans son air, dans sa démarche et dans sa contenance ; et pendant que tous les patriciens étaient affectés, seul il paraissait vivement insensible : mais cette disposition n'était pas en lui l'effet de sa raison, de sa douceur ou de sa modération à supporter cette disgrâce ; elle venait de son indignation et de sa colère ; et cet état est un véritable chagrin, quoique la plupart des hommes ne s'en doutent pas : car, dès que la tristesse s'enflamme en nous et se change en fureur, elle bannit de l'âme l'abattement et la faiblesse. De là vient que dans la colère l'homme paraît plein de courage et d'activité, comme celui qui a la fièvre semble brûlant ; l'âme est alors dans un état de tension, et pour ainsi dire de bouillonnement et d'effervescence.

XXI. Coriolan fit voir aussitôt par sa conduite que telle était la situation de son âme. Rentré chez lui, il embrasse sa mère et sa femme, qui jetaient de grands cris en déplorant leur malheur et versaient des torrents de larmes ; il leur dit adieu, les exhorta à supporter patiemment leur douleur ; et, étant sorti sur-le-champ, il gagna une des portes de la ville. Tous les patriciens en corps l'avaient accompagné : là, sans leur rien demander, sans vouloir rien recevoir d'eux, il les quitte, suivi de trois ou quatre de ses clients. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, agité de mille pensées diverses que la colère lui suggérait, mais toutes pernicieuses et funestes, et qui n'avaient pour but que de tirer vengeance des Romains. Il s'arrêta enfin au projet de leur susciter une guerre cruelle avec quelque peuple voisin, et

résolut de tenter d'abord les Volsques, qu'il savait être puissants en hommes et en argent, persuadé d'ailleurs que leurs dernières défaites avaient moins diminué leurs forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment. Il y avait à Antium un homme que ses richesses, son courage et sa haute naissance faisaient honorer comme un roi : il se nommait Tullus Amphidius. Coriolan n'ignorait pas qu'il lui était plus odieux qu'aucun autre Romain; car dans plusieurs combats ils s'étaient souvent bravés et provoqués avec menaces, comme font deux jeunes guerriers que l'émulation et l'amour de la gloire rendent rivaux : ainsi, aux motifs communs de haine qui les animaient déjà il joignait une inimitié particulière. Mais il connaissait sa grandeur d'âme ; et, sachant qu'il désirait plus qu'aucun des Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation, il hasarda une démarche qui vérifie ce mot d'un poëte :

Bien difficilement on dompte la colère :
Tout ce qu'elle veut obtenir,
Dans son audace téméraire,
Au péril de ses jours elle va l'acquérir.

Coriolan prit l'habillement le plus propre à le faire méconnaître, et, comme l'Ulysse d'Homère,

Il entra dans les murs d'une ville ennemie.

XXII. C'était le soir ; et de tous ceux qu'il rencontra personne ne le reconnut. Il va droit à la maison de Tullus, y entre sans être aperçu, et, s'asseyant près du foyer, il s'y tient sans rien dire, et la tête couverte. Les gens de Tullus furent fort surpris; mais, frappés de l'air de majesté que lui donnaient son habit et son silence même, ils n'osèrent le faire lever, et allèrent rapporter à leur maître, qui était alors à table, cette singulière aventure. Tullus, se levant aussitôt, va le trouver, et lui demande qui il est et ce qu'il désire. Coriolan se découvre la tête, et, après un moment de silence, il prend la parole. « Tullus, lui dit-il, si vous ne me reconnaissez pas encore, ou « que vous n'en croyiez pas vos yeux, il faut nécessaire- « ment que je me dénonce moi-même. Je suis ce Marcius

« qui vous ai fait tant de mal à vous et aux Volsques; le sur-« nom de Coriolan que je porte ne me permet pas de le nier : « ce surnom, monument de la haine que j'eus contre votre « pays, est la seule récompense qui me reste; de tous les tra-« vaux que j'ai soufferts, de tous les périls auxquels je me « suis exposé, c'est le seul prix qu'on n'a pu me ravir. Je me « suis vu dépouillé de tous les autres, d'un côté, par l'envie et « l'audace du peuple, de l'autre, par la mollesse, par la trahi-« son des magistrats et des nobles. Banni de ma patrie, je suis « venu en suppliant m'asseoir près de votre foyer, non pour « y chercher la sûreté et la vie, car ce n'est pas ici que je serais « venu si j'avais craint la mort, mais pour me venger des Ro-« mains qui m'ont chassé; et c'est déjà m'en être vengé que « de vous rendre maître de ma personne. Si donc, Tullus, « vous avez le courage d'attaquer vos ennemis, tirez parti de « mes malheurs, et faites tourner ma disgrâce à l'avantage « commun des Volsques. Je combattrai pour vous avec bien « plus de succès que je n'ai fait contre vous; car ceux qui « connaissent le faible de l'ennemi ont sur lui un avantage « que ne peuvent avoir ceux qui l'ignorent. Si, au contraire, « vous êtes las de la guerre, je ne veux plus vivre, et vous-« même vous ne devez pas sauver la vie à un homme qui fut « autrefois votre ennemi, et qui maintenant vous serait inu-« tile. » Ce discours porta la joie dans l'âme de Tullus : « Le-« vez-vous, dit-il à Coriolan en lui tendant la main, et re-« prenez courage. Vous nous faites un présent bien précieux « en vous donnant à nous; espérez des Volsques de plus « grandes marques encore de leur reconnaissance. » Aussitôt il le fit mettre à table, et le traita de la manière la plus distinguée. Les jours suivants, ils délibérèrent ensemble sur les moyens de faire la guerre.

XXIII. Cependant à Rome l'inimitié des nobles contre le peuple, aigrie encore par la condamnation de Coriolan, entretenait le trouble et l'agitation dans tous les esprits. D'ailleurs les devins, les prêtres et plusieurs particuliers annonçaient des prodiges qui méritaient la plus grande attention. J'en cite-

rai un entre plusieurs autres. Un Romain, nommé Titus Latinus, d'une condition ordinaire, mais d'ailleurs homme paisible et modéré, étranger à toute superstition, et plus encore à tout sentiment de vanité, crut voir en songe Jupiter qui lui ordonnait d'aller dire au sénat que dans les supplications faites en son honneur on avait mis à la tête de la procession un coryphée qui lui avait déplu. Titus ne tint aucun compte de cette vision ; elle se répéta une seconde et une troisième fois sans qu il y fît plus d'attention. Enfin, il perdit un fils unique de la meilleure espérance et devint lui-même perclus de tous ses membres. Alors il se fit porter au sénat sur un petit lit : dès qu'il eut déclaré sa vision, il sentit son corps reprendre ses forces ; et, s'étant levé, il s'en retourna seul chez lui. Les sénateurs étonnés, après avoir fait les plus grandes recherches, découvrirent qu'un citoyen, ayant livré un de ses esclaves à ses camarades, leur avait ordonné de lui faire traverser la place publique en le battant de verges, et ensuite de le mettre à mort. Pendant qu'ils exécutaient cet ordre barbare, et que ce malheureux, déchiré de coups et pressé par la douleur, faisait des contorsions horribles, la procession vint à passer ; et ainsi il se trouva par hasard la précéder. Tous les assistants furent révoltés d'un spectacle aussi hideux qu'indécent ; mais personne ne se mit en devoir de le faire cesser, et on se borna à des injures et à des malédictions contre le maître inhumain qui en était la cause; car les Romains traitaient alors leurs esclaves avec beaucoup de douceur : partageant en commun leurs travaux, vivant habituellement avec eux, il en résultait pour ceux-ci une familiarité qui allégeait le poids de leur servitude. Le plus grand châtiment infligé à un esclave qui avait commis une faute était de lui faire porter un de ces bois fourchus qui servent d'appui au timon d'un chariot, et de le promener ainsi dans le voisinage. L'esclave qui avait subi cette punition, et que ses camarades et ses voisins avaient vu en cet état, perdait toute confiance : on l'appelait *Furcifer*, car ce qu'on nomme étai en Grèce, les Romains l'appellent fourche.

XXIV. Lors donc que Latinus eut rendu compte au sénat de sa vision, on chercha quel pouvait être ce coryphée des jeux qui avait tant déplu à Jupiter. La nouveauté du supplice rappela à quelques-uns des spectateurs l'esclave qui avait été battu de verges le long de la place publique, et ensuite puni de mort. Les prêtres étant convenus que ce devait être le coryphée dont parlait Jupiter, le maître fut condamné à l'amende, et l'on recommença tout de nouveau, à l'honneur du dieu, les jeux et la procession. On voit, par cet exemple, que Numa, dont toutes les institutions religieuses ont été réglées avec tant de sagesse, n'a pas fait en ce genre de plus belle ordonnance que celle qui prescrit que lorsque les magistrats ou les prêtres sont occupés au culte divin, un héraut s'avance et crie à haute voix : *Hoc age*. Il les avertit par là de donner toute leur attention à la cérémonie, de n'être distraits ni par des occupations, ni par des soins étrangers, la plupart des actions humaines étant presque toujours faites comme par force et par contrainte. Aussi n'était-ce pas seulement pour des causes si importantes que les Romains avaient coutume de recommencer les sacrifices et les cérémonies publiques de la religion; il suffisait pour cela du plus léger motif : un des chevaux qui portaient les lits sacrés venait-il à tirer plus lâchement, le cocher prenait-il les rênes de la main gauche, un décret du sénat faisait aussitôt recommencer la procession. On les a vus même, dans ces derniers temps, recommencer jusqu'à trente fois le même sacrifice, parce qu'on croyait toujours y avoir remarqué quelque défaut ou quelque obstacle : tant les Romains ont toujours montré de religion et de respect pour les dieux !

XXV. Cependant à Antium Coriolan et Tullus parlaient secrètement aux plus puissants d'entre les citoyens, et les exhortaient à profiter des divisions des Romains pour leur déclarer la guerre. Mais ils balançaient à rompre la trêve qu'ils avaient faite pour deux ans, lorsque les Romains leur en fournirent un prétexte, en faisant, le jour même des jeux publics, sur un soupçon léger et calomnieux, publier un ordre

à tous les Volsques de sortir de Rome avant le soleil couché. Quelques historiens disent que ce fut une ruse de Coriolan, qui envoya à Rome un homme aposté pour donner aux consuls le faux avis que les Volsques devaient les attaquer pendant la célébration des jeux et mettre le feu à la ville. Cette proclamation augmenta la haine des Volsques contre les Romains; et Tullus en exagérant encore cet outrage les aigrit de plus en plus, et leur persuada d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour redemander les terres et les villes qui leur avaient été prises pendant la guerre. Les Romains, indignés de ces propositions, répondirent aux ambassadeurs que si les Volsques prenaient les premiers les armes, les Romains les poseraient les derniers.

XXVI. Sur cette réponse, Tullus convoqua l'assemblée générale des Volsques; et, après les avoir déterminés à la guerre, il leur conseilla d'appeler Coriolan au conseil, d'oublier ses anciens torts et de lui donner toute leur confiance, parce que, devenu leur allié, il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Coriolan, introduit dans l'assemblée, parla si bien devant tout le peuple, qu'ils le jugèrent aussi éloquent que grand capitaine; et qu'admirant en lui la réunion d'un courage extraordinaire à une prudence consommée, ils le nommèrent général avec Tullus, et les investirent l'un et l'autre d'un pouvoir absolu. Mais, craignant que le temps nécessaire pour les préparatifs de la guerre ne lui fît perdre une occasion favorable d'agir, il chargea les magistrats et les principaux citoyens d'assembler les troupes et de faire les provisions; pour lui, prenant sans choix les plus ardents à le suivre, il entra sur les terres des Romains, avant qu'on en eût à Rome le moindre soupçon. Il y fit un si grand butin, que les Volsques étaient las de le transporter, et ne pouvaient suffire à le consommer dans leur camp. Mais cette immense quantité de richesses, et ce dégât de tout le pays, étaient les moindres avantages que Coriolan se proposât dans cette expédition; un but plus important qu'il avait eu, c'était de rendre les patriciens encore plus suspects

au peuple. Car en pillant, en ravageant toute la campagne, il épargnait avec le plus grand soin les terres des nobles, et ne permettait pas d'en enlever ou d'y gâter la moindre chose. Il réussit par là à augmenter le trouble et la dissension qui régnaient dans la ville : les patriciens accusaient le peuple d'avoir injustement banni le plus vaillant citoyen qu'ils eussent, et le peuple reprochait aux patriciens que, pour satisfaire leur vengeance, ils avaient appelé Coriolan sur le territoire de Rome; que, simples spectateurs des ravages qui s'exerçaient sur les terres des autres, ils avaient au dehors la guerre même pour garde et pour rempart de leur fortune et de leurs biens. Après cette expédition, qui inspira aux Volsques la plus grande confiance en eux-mêmes et le plus grand mépris pour les ennemis, il les ramena sans avoir perdu un seul homme.

XXVII. Les Volsques, qui étaient remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé toutes leurs forces; elles se trouvèrent si considérables, qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes, et de marcher avec l'autre contre les Romains. Coriolan donna le choix à Tullus entre ces deux armées; Tullus répondit que Coriolan ne lui étant pas inférieur en courage, et ayant été plus heureux dans les combats, il valait mieux qu'il commandât les troupes destinées à aller faire la guerre ; que lui il resterait à la garde du pays, et ferait passer à l'armée les provisions nécessaires. Coriolan, devenu par là plus puissant, marcha d'abord contre la ville de Circée, colonie romaine, qui, s'étant soumise volontairement, fut garantie du pillage. Il alla ensuite porter le dégât sur les terres des Latins, persuadé que les Romains viendraient combattre pour la défense de leurs alliés, qui leur avaient fait demander plusieurs fois du secours. Mais, comme le peuple y était peu disposé, que d'ailleurs les consuls, dont l'année allait finir, ne voulaient rien hasarder, ils renvoyèrent les ambassadeurs sans leur accorder leurs demandes. Coriolan alla donc attaquer les villes du Latium, et prit de force Tolères, Vicanium, Pédium et Boles, qui lui firent résistance;

tous les hommes furent vendus et les biens livrés au pillage. Celles qui se rendirent furent traitées avec le plus grand ménagement; et de peur qu'à son insu elles n'éprouvassent quelque dommage, il campait le plus loin qu'il lui était possible, et ne prenait rien sur leurs terres. Il se rendit maître de la ville de Bouille, qui n'était qu'à cent stades de Rome [1]. Il y fit un butin considérable et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Les Volsques, qu'on avait laissés pour la défense des villes, apprenant tous ces exploits, ne purent plus se contenir; ils se rendirent en foule, et tout armés, au camp de Coriolan, en disant qu'ils ne reconnaissaient pas d'autre général et d'autre chef que lui. Son nom était célèbre dans toute l'Italie; on admirait sa valeur, et la révolution étonnante qu'avait produite dans les affaires le changement d'un seul homme.

XXVIII. Cependant à Rome le désordre était à son comble; on refusait de combattre, et les deux partis passaient les journées entières à se quereller et à tenir l'un contre l'autre les propos les plus séditieux. Mais lorsqu'on apprit que les ennemis avaient mis le siége devant Lavinium, d'où les Romains tiraient leur origine, et où étaient les dieux de leurs pères, car c'était la première ville qu'Énée eût bâtie dans le Latium, cette nouvelle fit parmi le peuple un changement aussi merveilleux que subit, et opéra dans l'esprit des patriciens la révolution la plus singulière et la plus bizarre. Le peuple voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Coriolan et qu'il fût rappelé à Rome; le sénat, s'étant assemblé pour délibérer sur cette demande, s'y opposa formellement, soit qu'il s'opiniâtrât à rejeter tout ce que les plébéiens désiraient, ou qu'il ne voulût pas que Coriolan rentrât dans Rome par la faveur du peuple; soit enfin qu'il fût réellement irrité contre un homme qui, n'ayant pas été également offensé par les deux partis, les maltraitait autant l'un que l'autre, et qui s'était déclaré l'ennemi de sa patrie, quoiqu'il sût que

[1] Cinq lieues.

la plus grande et la plus saine portion des citoyens compatissait à ses malheurs et déplorait l'injustice dont il était la victime. Cette résolution ayant été publiée, le peuple ne put donner à sa décision force de loi, parce qu'il fallait pour cela un décret du sénat. Coriolan, encore plus irrité à cette nouvelle, quitte le siége de Lavinium ; et, marchant vers Rome plein de fureur, il va camper près des fossés Cluiliens, à quarante stades de la ville[1]. Son approche, en jetant l'effroi et la consternation dans Rome, apaisa sur-le-champ la sédition : il n'y eut plus un magistrat ni un sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Coriolan. En voyant cette multitude de femmes qui couraient çà et là dans les rues, de vieillards répandus dans les temples, qui, baignés de larmes, adressaient aux dieux les plus humbles prières, et tous les esprits incertains, incapables de prendre avec courage un parti salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Coriolan, et que c'était une grande faute au sénat d'avoir commencé à s'irriter contre lui, lorsqu'il eût été plus sage de renoncer au ressentiment qu'il pouvait avoir. D'un avis unanime ils résolurent donc d'envoyer des ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir le rappel dans sa patrie, et pour le prier de mettre fin à la guerre.

XXIX. Les ambassadeurs choisis par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Coriolan, et à ce titre ils s'attendaient à recevoir de lui, à leur arrivée, un accueil favorable; mais leur espoir fut trompé. Conduits à travers le camp des Volsques, ils le trouvèrent assis au milieu de ses principaux officiers ; là, avec un air et un ton plein de sévérité, il leur ordonna de déclarer ce qu'ils avaient à dire. Ils parlèrent dans les termes les plus doux, les plus modestes, et les plus convenables à leur situation présente. Quand ils eurent fini, il leur répondit, sur ce qui lui était personnel, avec l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément blessé; pour ce qui regardait les Volsques, il demanda, comme leur général,

[1] Deux lieues.

qu'on leur rendît les villes et les terres que les Romains avaient conquises sur eux, et qu'on leur accordât le droit de bourgeoisie, tel que les Latins en jouissaient; il ajouta qu'il ne pouvait y avoir de paix solide que celle qui portait sur des conditions justes et égales pour les deux partis. Il leur donna trente jours pour délibérer sur ces propositions; et dès que les ambassadeurs furent partis il sortit lui-même du territoire de Rome. Cette retraite fut le premier prétexte que prirent pour l'accuser ceux des Volsques qui, depuis longtemps envieux de sa gloire, ne pouvaient supporter sa puissance. Tullus lui-même était de ce nombre; non qu'il eût reçu personnellement aucune offense de Coriolan; mais, par une faiblesse naturelle à l'humanité, il était piqué de voir sa gloire obscurcie par celle d'un général étranger, d'être méprisé par les Volsques, pour qui Coriolan seul était tout, et qui voulaient que les autres généraux se contentassent de la part qu'il leur donnait à son autorité et à sa puissance. De là prirent naissance les calomnies qu'on sema secrètement contre lui; les officiers, conspirant ensemble, s'animaient réciproquement; ils appelaient cette retraite une trahison qui livrait à l'ennemi, non des villes ou des armées, mais le temps, qui décide ordinairement du salut ou de la perte de tout: il avait disaient-ils, donné à l'ennemi un délai de trente jours, parce que leurs affaires étaient dans un état si déplorable, qu'il ne leur fallait pas moins de temps pour les rétablir.

XXX. Cependant Coriolan ne se tint pas tout ce temps-là dans l'inaction; il alla ravager les terres des alliés de Rome, et prit sept grandes villes, toutes très-peuplées, sans que les Romains osassent les secourir: frappés d'engourdissement, abattus et comme paralysés par la terreur, ils étaient peu disposés aux combats. Les trente jours expirés, Coriolan rentra avec toutes ses troupes sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde ambassade pour le supplier de calmer son ressentiment, de retirer les Volsques de dessus les terres des Romains; après quoi il pourrait proposer et faire ce qu'il croirait le plus utile pour les deux peuples. Les députés ajoutèrent

que les Romains n'accorderaient rien à la crainte, et que, si les Volsques paraissaient mériter quelque faveur, ils ne l'obtiendraient qu'après avoir posé les armes. A cela Coriolan répondit que comme général des Volsques il n'avait rien à leur dire ; mais qu'en sa qualité de citoyen romain il leur conseillait de rabattre un peu de leur orgueil pour se prêter à des conditions raisonnables. « Revenez, ajouta-t-il, dans trois « jours, et apportez le consentement du sénat à mes de- « mandes : si vous prenez une résolution contraire, je ne vous « promets plus de sûreté à reparaître dans mon camp avec de « vaines paroles. »

XXXI. Les ambassadeurs ayant rapporté cette réponse, le sénat, menacé d'une tempête violente qui pouvait submerger le vaisseau de l'État, jeta, comme on dit, l'ancre sacrée. Il ordonna que les prêtres des dieux, les préposés aux mystères, les ministres des temples et les augures, dont la divination par le vol des oiseaux est la plus ancienne à Rome, iraient tous en députation vers Coriolan, revêtus des ornements qui sont d'usage dans leurs cérémonies ; qu'ils feraient tout leur possible pour l'engager à poser les armes et à régler ensuite avec ses concitoyens les intérêts des Volsques. Coriolan les reçut dans son camp, mais sans leur parler avec plus de douceur et de ménagement qu'aux autres, sans se relâcher en rien : il leur déclara qu'il fallait accepter ses premières propositions, ou se préparer à combattre. Au retour des prêtres, les Romains résolurent de se tenir renfermés dans la ville, de défendre les murailles et de repousser les ennemis s'ils venaient les attaquer. Incapables de trouver d'eux-mêmes aucun expédient salutaire, et voyant la ville remplie de trouble, de frayeur et de pressentiments funestes sur l'avenir, ils mirent toutes leurs espérances dans le temps et dans les événements inopinés de la fortune.

XXXII. Il leur arriva enfin quelque chose de semblable à ce que dit Homère, et que le commun des hommes refuse de croire, lorsqu'à l'occasion d'événements extraordinaires et inattendus, ce poëte dit :

Pallas lui suggéra cette utile pensée[1].

Dans un autre endroit :

Un dieu les détourna d'un dessein imprudent,
Mit dans e cœur du peuple un projet différent.

Et ailleurs :

Soit qu'il l'eût à propos soupçonné de lui-même,
Ou qu'il en eût d'un dieu reçu l'ordre suprême[2].

Bien des gens rejettent ces maximes, qu'ils regardent comme des fictions sans vraisemblance, comme des opinions absurdes par lesquelles Homère détruit notre liberté. Mais ce poëte en est bien éloigné, puisqu'il attribue à notre libre arbitre toutes les actions ordinaires, tous les effets naturels qui sont le fruit de la raison ; ainsi il dit souvent :

Dans mon cœur j'ai conçu moi-même ce projet[3];

et dans un autre passage :

Achille à ce discours est outré de colère;
Son esprit incertain ne sait ce qu'il doit faire[4].

Il dit encore :

Honnête et vertueux, toujours Bellérophon
D'un discours séducteur rejeta le poison[5].

Mais, dans les circonstances extraordinaires et périlleuses qui exigent une sorte d'inspiration et d'enthousiasme, il fait intervenir un dieu qui, loin de détruire notre liberté, la met en mouvement. Il n'opère pas en nous la volonté, mais il y excite des images et des idées qui nous déterminent, qui ne font pas que nos actions soient involontaires, mais qui, donnant naissance à notre volonté, y ajoutent la confiance et l'espoir. Car il faut ou refuser aux dieux toute influence sur nos actions, ou reconnaître qu'ils n'ont pas d'autre moyen de secourir les hommes et de coopérer avec eux. Les dieux ne

[1] *Odys.*, XVIII, 157.
[2] *Odys.*, IX, 339.
[3] *Odys.*, XVIII, 299.
[4] *Iliad.*, I, 188.
[5] *Iliad.*, I, 162.

remuent pas eux-mêmes nos corps ; ils ne font pas mouvoir nos mains et nos pieds à mesure que chaque action l'exige ; mais, par des pensées et des images, par certains principes de nos opérations, ils excitent la faculté active de notre âme et mettent en mouvement notre volonté ou les détournent ou les retiennent par les mêmes moyens.

XXXIII. Cependant à Rome les femmes s'étaient répandues dans tous les temples ; le plus grand nombre et les plus distinguées d'entre elles, prosternées au pied de l'autel de Jupiter Capitolin, adressaient à ce dieu les plus ferventes prières. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola, celui qui avait rendu aux Romains tant et de si grands services, soit dans la guerre, soit pendant la paix. Publicola était mort quelque temps auparavant, comme nous l'avons dit dans sa vie ; Valérie, sa sœur, qui par l'éclat de sa vertu, relevait encore celui de sa naissance, jouissait de l'estime et de la considération de toute la ville. Elle fut, dans cette occasion, affectée du sentiment dont je viens de parler ; et, frappée tout à coup d'une inspiration divine qui lui fit voir ce qu'il était le plus utile de faire, elle se lève du pied de l'autel, engage les autres dames à la suivre, et se rend avec elles à la maison de Volumnie, mère de Coriolan[1] : elle y entre, et la trouve assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras ses deux petits-fils. Les femmes qui l'accompagnaient s'étant rangées autour d'elle, Valérie prit la parole. « Volumnie, et vous, « Virgilie, leur dit-elle, ce n'est point par ordre du sénat ou « des magistrats que nous venons vers vous[2] : c'est, je n'en « puis douter, par l'inspiration même d'un dieu, qui, touché « de nos prières, nous a poussées à venir ici pour vous en-« gager à une démarche qui, en nous sauvant avec tous les « autres citoyens, vous assurera à vous-mêmes une gloire

[1] Presque tous les auteurs donnent à la mère de Coriolan le nom de Véturie, et à sa femme celui de Volumnie, au lieu qu'ils l'appellent plus bas Virgilie. Il est bon de comparer les deux discours qui suivent avec ceux qu'on lit dans Denys d'Halycarnasse : ceux-ci sont plus étendus ; mais je ne sais si la brièveté de ceux de Plutarque ne leur donne pas un mérite de plus.

[2] Mot à mot : *Femmes, nous venons vers d'autres femmes.*

« plus éclatante que celle qu'acquirent les filles des Sabins « lorsqu'elles firent cesser la guerre entre leurs pères et leurs « maris et les réconcilièrent ensemble par une paix et une « amitié solides. Venez avec nous vers Coriolan ; et, prenant « toutes les marques extérieures de suppliantes, rendez de- « vant lui à votre patrie ce témoignage aussi véritable que « juste, que le ressentiment de tous les maux qu'il lui a fait « souffrir ne l'a point portée à se venger sur vous, à prendre « contre vous aucune résolution rigoureuse, et qu'elle vous « rend à lui, dût-elle n'en obtenir aucune condition raison- « nable. » Ce discours de Valérie fut suivi des cris perçants de toutes les femmes « Nous partageons avec vous les cala- « mités publiques, lui répondit Volumnie ; et nous avons de « plus à gémir sur nos malheurs particuliers : l'éclat de la « gloire et des vertus de Coriolan ne rejaillit plus sur nous ; « et nous le voyons lui-même environné des armes de nos « ennemis, moins pour le garder que pour s'assurer de sa « personne. Mais la plus grande de nos infortunes, c'est que « notre patrie soit réduite à une telle extrémité, qu'elle mette « en nous sa dernière espérance. Aura-t-il donc quelque « égard pour nous, lui qui n'en a point pour sa patrie, « qu'il a toujours préférée à sa mère, à sa femme et à ses en- « fants? Cependant employez-nous à tout ce que vous vou- « drez ; conduisez-nous vers lui ; si nous ne gagnons rien, « nous pourrons du moins mourir à ses pieds en le suppliant « pour la patrie. » En finissant ces mots, elle prend ses petits-fils, fait lever Virgilie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques, qui, saisis de respect à leur vue et touchés de compassion, se tinrent dans le plus profond silence.

XXXIV. Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord ; mais lorsqu'il eut reconnu sa femme, qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité : bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal ; il descend avec précipitation, s'élance au-devant

d'elle, se jette à son cou, la tient longtemps embrassée : pressant ensuite tour à tour sur son sein sa mère et ses enfants, il leur prodigue les plus tendres caresses, les couvre de ses larmes et s'abandonne au sentiment de la nature comme à un torrent qu'il ne saurait plus contenir. Quand il eut, pour ainsi dire, rassasié sa tendresse, et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par les officiers volsques et écouta Volumnie, qui prit la parole en ces termes : « Tu vois, mon « fils, à notre habillement et à la pâleur qui couvre notre « visage [1], quelle vie solitaire et triste nous avons menée de« puis ton exil. Tu peux juger maintenant que nous sommes « les plus malheureuses de toutes les femmes ; ce qu'il nous « était le plus doux de voir, la fortune nous l'a rendu le plus « terrible, en nous montrant, à moi mon fils, et à elle son « époux assiégeant les murs de sa patrie. Cette consolation « si puissante que les hommes trouvent dans toutes leurs in« fortunes d'adresser aux dieux leurs prières, est ce qui nous « met dans la plus cruelle perplexité : nous ne pouvons leur « demander à la fois et la victoire pour Rome et ta propre « conservation ; les plus horribles malédictions que nos en« nemis pussent prononcer contre nous seraient renfermées « dans nos prières. C'est une nécessité pour ta femme et tes « enfants d'être privés de toi ou de leur patrie : pour moi, « je n'attendrai pas que la fortune termine de mon vivant cette « guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser les maux « qui en sont la suite en nous rendant la paix et l'union, et « d'être le bienfaiteur des deux peuples, plutôt que le fléau « de l'un d'entre eux, ne doute pas, mon fils, que tu ne doives « te préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé « sur le corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je attendre « ce jour où je verrai les Romains triompher de mon fils, ou « mon fils triompher de sa patrie? Te demander de sauver « Rome en perdant les Volsques, ce serait te proposer une « alternative trop pénible : il n'est ni honnête de détruire ses

[1] Le texte ajoute : *sans que nous ayons besoin de te le dire.*

« concitoyens, ni juste de trahir ceux qui se sont fiés à nous. « Ce que nous venons donc te demander, c'est de nous déli- « vrer des maux que nous souffrons ; et ce bienfait, égale- « ment salutaire pour les deux peuples, sera plus glorieux « pour les Volsques, qui, par leur victoire, paraîtront nous « donner et s'assurer à eux-mêmes les plus grands de tous « les biens, une paix et une amitié réciproques. Si nous les « obtenons, c'est à toi surtout que nous en serons redeva- « bles ; s'ils nous sont refusés, tu auras à soutenir les repro- « ches de deux nations. Cette guerre, dont l'événement est « douteux, a cela du moins de certain, que, si tu es vain- « queur, tu seras le fléau de ta patrie : si tu es vaincu, on dira « que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as plongé dans les « plus grandes calamités tes bienfaiteurs et tes amis. »

XXXV. Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot ; lorsqu'elle eut fini de parler, il fut longtemps sans rien répondre. Alors Volumnie reprenant la parole : « Pourquoi, mon fils, lui dit-elle, gardes-tu le silence ? « Est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressenti- « ment ? et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une « mère qui te prie pour de si grands intérêts ? Est-il d'un « grand homme de conserver le souvenir des maux qu'on lui « a faits ; et n'est-il ni d'un grand homme ni d'un homme « vertueux de reconnaître et d'honorer les bienfaits de ceux « de qui il a reçu le jour ? Mais pour qui la reconnaissance « est-elle un devoir plus que pour toi, qui, dans ta cruauté, « pousses si loin l'ingratitude ? D'ailleurs, ne t'es-tu pas déjà « assez vengé de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à « ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance ? et ne « devais-je pas, quand même la nécessité serait moins pres- « sante, obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si « raisonnables ? Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi « ménagerais-je ma dernière espérance[1] ? » En disant ces mots, Volumnie se jette à ses pieds avec sa femme et ses en-

[1] C'est-à-dire ma vie.

fants : « Que faites-vous, ma mère? » s'écria Coriolan. En même temps il la relève, et lui serrant la main : « Vous avez « vaincu, lui dit-il, et cette victoire est aussi heureuse pour « votre patrie que funeste pour moi. Je me retire, vaincu par « vous seule. »

XXXVI. Après avoir parlé quelque temps en particulier à sa mère et à sa femme, il les renvoya à Rome, sur la prière qu'elles lui en firent; et le lendemain dès la pointe du jour il ramena dans leur pays les Volsques, qui ne virent pas tous du même œil ce qui s'était passé. Les uns blâmaient Coriolan et désapprouvaient sa conduite; d'autres, et c'étaient ceux qui voyaient avec joie la guerre terminée, n'y trouvaient rien de répréhensible. Quelques-uns, quoique mécontents de la paix, n'en avaient pas plus mauvaise opinion de Coriolan; ils le trouvaient bien pardonnable de s'être laissé fléchir par des motifs si pressants : mais personne ne résista à l'ordre du départ; ils le suivirent tous, plutôt par respect pour sa vertu que par déférence pour son autorité. Les Romains, délivrés d'un péril si imminent, firent bien plus paraître les craintes que cette guerre avait répandues parmi eux qu'ils ne l'avaient fait pendant que Coriolan était à leurs portes. Ceux qui gardaient les murailles n'eurent pas plutôt vu décamper les Volsques, que tous les temples furent ouverts; les citoyens s'y portèrent en foule couronnés de fleurs; ils immolèrent des victimes comme si l'on eût remporté la plus grande victoire. La joie publique éclata encore davantage dans les témoignages d'honneur et de reconnaissance que le sénat et le peuple prodiguèrent aux femmes romaines, à qui ils avouaient hautement être redevables de leur salut. Le sénat ordonna aux consuls de leur accorder toutes les prérogatives et toutes les récompenses qu'elles désireraient pour un service si important. La seule chose qu'elles demandèrent fut qu'on bâtît un temple à la Fortune féminine; elles offrirent même de faire les frais de la construction, à la charge seulement que la ville fournirait les victimes, et ferait avec une magnificence convenable toutes les autres dépenses nécessaires pour le ser-

vice du temple. Le sénat loua leur zèle, mais il fit faire le temple et la statue de la déesse aux frais du trésor public; les dames n'en apportèrent pas moins l'argent qu'elles y avaient destiné, et en firent une seconde statue qui, ayant été placée dans le temple, prononça, dit-on, ces paroles : « Femmes, la « piété avec laquelle vous m'avez consacrée est agréable à « Dieu. »

XXXVII. On prétend même qu'elle les répéta une seconde fois; mais c'est vouloir nous faire croire des choses de pure invention, auxquelles on ne saurait ajouter foi. Que des statues aient sué, qu'elles aient jeté quelques larmes ou quelques gouttes de sang, cela n'est pas impossible. Les bois et les pierres contractent souvent une moisissure qui engendre l'humidité; ils prennent d'eux-mêmes plusieurs sortes de couleurs, ou reçoivent diverses teintes de l'air qui les environne; et rien n'empêche que la Divinité ne se serve de ces apparences comme des signes d'événements futurs. Il est possible encore que des statues rendent un son semblable à un gémissement et à un soupir, qui soit causé par une rupture, ou par la séparation violente de leurs parties intérieures. Mais qu'un corps inanimé produise une voix articulée, des paroles claires, distinctes et intelligibles, c'est ce qui est absolument impossible. Car ni notre âme ni Dieu lui-même ne peuvent former des sons articulés et des discours suivis sans un corps pourvu de tous les organes de la parole. Lors donc que l'histoire, appuyée d'un grand nombre de témoins dignes de foi, veut forcer notre assentiment pour de pareils faits, il faut croire qu'ils sont l'effet d'un mouvement différent de celui qui agit sur nos sens; que c'est le produit de l'imagination qui entraîne notre jugement : de même que dans le sommeil nous croyons voir et entendre ce que nous ne voyons ni n'entendons réellement. A la vérité, ceux qui, remplis d'un amour ardent de la Divinité, ne veulent ni rejeter ni révoquer en doute aucun de ces prodiges, ont pour fondement de leur foi la puissance merveilleuse de la Divinité, infiniment supérieure à la nôtre. Dieu ne ressemble en rien à l'homme,

ni dans sa nature, ni dans sa sagesse, ni dans la force de ses actions; et la raison même nous persuade qu'il doit faire des choses qui nous sont impossibles, et qu'il trouve des moyens d'agir qui surpassent toutes nos facultés. Différent de nous en toutes manières, il en diffère surtout par ses opérations, qui le placent à une distance infinie de nous. Mais notre peu de foi, suivant Héraclite, fait que la plupart des œuvres divines échappent à notre perception.

XXXVIII. Coriolan fut à peine de retour à Antium, que Tullus, qui, par la crainte qu'il avait de son pouvoir, le haïssait et ne pouvait plus le souffrir, résolut de s'en défaire au plus tôt, de peur que s'il laissait échapper cette occasion, il n'en retrouvât plus une autre si favorable. Ayant donc soulevé contre lui un grand nombre de Volsques, il lui ordonna de quitter le commandement, et de rendre compte de son administration. Coriolan, qui vit tout ce qu'en devenant simple particulier il avait à craindre, tant que Tullus resterait général avec le plus grand crédit parmi ses concitoyens, répondit qu'il quitterait le commandement quand les Volsques, de qui il l'avait reçu, le lui ordonneraient; que d'ailleurs il était prêt à rendre immédiatement compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudraient l'entendre. Le peuple s'étant donc assemblé, les orateurs que Tullus avait apostés se levèrent, et aigrirent les esprits contre Coriolan. Mais lorsque celui-ci se leva pour leur répondre, le respect qu'on lui portait fit cesser le tumulte et lui donna à connaître qu'il pouvait parler sans crainte. Les plus estimables d'entre les Antiates, fort aises d'avoir la paix, ayant montré la disposition où ils étaient de l'écouter favorablement et de le juger avec équité, Tullus craignit qu'il ne se justifiât, car il était très-éloquent; et d'ailleurs ses premiers exploits lui avaient mérité plus de reconnaissance que sa dernière action ne lui causait de défaveur : ou plutôt l'accusation elle-même attestait la grandeur de ses services; car les Volsques ne lui auraient pas fait un crime de ce qu'ils n'avaient pas pris Rome si Coriolan seul ne les eût pas amenés au point de pouvoir s'en rendre maîtres.

Tullus vit donc qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il ne s'agissait pas de songer à gagner le peuple. Les plus hardis de ceux qu'il avait ameutés se mettent à crier qu'il ne faut pas l'écouter ni souffrir qu'un traître domine tyranniquement les Volsques, en refusant de se démettre du commandement; en même temps ils se jettent tous sur lui et le massacrent, sans que personne vienne à son secours. Mais on reconnut bientôt que ce meurtre ne s'était pas fait du consentement du plus grand nombre des Volsques : de toutes les villes voisines on accourut pour honorer ses obsèques; et, après l'avoir enterré avec toutes les distinctions dues à sa dignité, on décora son tombeau d'armes et de dépouilles; genre d'ornements convenable à un si grand général[1].

XXXIX. Les Romains, informés de sa mort, ne donnèrent ni aucun signe de ressentiment ni aucun témoignage d'honneur à sa mémoire. Seulement, sur la demande que firent les dames romaines, ils leur permirent d'en porter le deuil pendant dix mois, comme pour un père, un fils ou un frère; c'était le plus long terme que Numa eût fixé pour le deuil, ainsi que nous l'avons dit dans sa vie. Mais l'état où se trouvèrent les affaires des Volsques leur fit bientôt regretter Coriolan. D'abord, ayant pris querelle pour le commandement avec les Èques, leurs alliés et leurs amis, ils en vinrent aux mains, et il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de blessés : vaincus ensuite par les Romains, dans une bataille où Tullus fut tué et où périt la fleur de leur jeunesse, ils s'estimèrent trop heureux de se soumettre aux conditions de paix les plus honteuses, de subir en tout la loi du vainqueur, et de rester sujets du peuple romain.

[1] Suivant Denys d'Halycarnasse, ils le revêtirent de ses habits de général, et le mirent sur un lit de parade superbement orné. On fit porter devant la pompe funèbre les dépouilles qu'il avait prises sur les ennemis, les couronnes qu'il avait méritées par sa valeur, les plans et les images des villes qu'il avait conquises. Les jeunes gens les plus illustres par leurs exploits de guerre chargèrent le lit de parade sur leurs épaules. Accompagné de tout le peuple, qui fondait en larmes, ils portèrent son corps dans le principal faubourg, et le mirent sur le bûcher qu'on lui avait préparé. On égorgea des victimes, on lui rendit les mêmes honneurs qu'aux rois ou aux généraux d'armée, et on lui érigea un tombeau fort élevé, pour servir à la postérité de monument éternel.

PARALLÈLE D'ALCIBIADE ET DE CORIOLAN.

I. Le récit que nous venons de faire de toutes les actions de ces deux personnages que nous avons jugées dignes d'être transmises à la postérité fait voir aisément que pour leurs exploits militaires la balance ne penche guère d'aucun côté. Ils ont tous deux donné des preuves égales de leur courage et de leur audace; et lorsqu'ils ont commandé, l'un n'a pas fait éclater moins de prudence et de capacité que l'autre. Peut-être regardera-t-on Alcibiade comme un plus grand général, parce qu'il a toujours été vainqueur dans les combats nombreux qu'il a livrés et sur terre et sur mer; mais ils eurent cela de commun, que lorsqu'ils combattirent en personne à la tête des armées on vit prospérer sensiblement les affaires de leur patrie, et que lorsqu'ils changèrent de parti elles allèrent plus sensiblement encore en décadence. Quant à leur administration, celle d'Alcibiade fut toujours détestée des gens sages, à cause de sa licence, de sa honteuse dissolution, et de la flatterie qu'il employait pour gagner la faveur du peuple. Coriolan rendit la sienne odieuse aux Romains par sa rigide fierté, par son attachement au parti des nobles. On ne peut donc louer ni l'une ni l'autre; cependant celui qui gouverne d'une manière douce et populaire est moins blâmable que ceux qui pour ne pas paraître flatter le peuple le traitent avec une fierté méprisante. Il est honteux sans doute de lui complaire pour acquérir du pouvoir; mais s'en rendre le maître pour s'en faire redouter et pour l'opprimer, c'est à la fois une honte et une injustice.

II. Coriolan avait un caractère plein de franchise et de simplicité; Alcibiade était astucieux et fourbe dans sa politique. Le plus grand reproche qu'on lui fasse à cet égard, c'est la méchanceté avec laquelle il trompa, suivant Thucydide, les ambassadeurs lacédémoniens, afin de rompre la paix. Cette politique, il est vrai, replongea Athènes dans les horreurs de la guerre; mais son alliance avec ceux de Man-

tinée et d'Argos, qui fut l'ouvrage d'Alcibiade, la rendit plus puissante et plus redoutable. Ce fut aussi par un trait de fourberie que Coriolan excita la guerre entre les Romains et les Volsques : il jeta sur ces derniers, suivant Denys d'Halycarnasse, le soupçon calomnieux d'être venus aux jeux de Rome avec des projets criminels. Le motif de cette action ajoute encore à sa noirceur. Il n'y fut pas excité, comme Alcibiade, par des vues d'ambition, de rivalité, de dissensions politiques; il ne voulut que satisfaire son ressentiment, passion qui, suivant la maxime de Dion, paye toujours mal les complaisances qu'on a pour elle. Pour cela, il porta le trouble dans plusieurs contrées de l'Italie, et sacrifia à son animosité contre sa patrie un grand nombre de villes qui ne lui avaient fait aucun tort.

III. Alcibiade, à la vérité, fit, dans sa colère, éprouver de grands maux à ses concitoyens; mais leur repentir le ramena sur-le-champ, et même après son second bannissement, loin de voir avec indifférence les fautes des généraux qui l'avaient remplacé, il eut soin de les avertir du péril où leur imprudence allait les jeter. Imitant Aristide dans le trait de sa vie qu'on loue le plus, sa démarche envers Thémistocle, il alla trouver ces généraux, dont il n'était point l'ami, et leur représenta ce qu'il convenait de faire. Coriolan, au contraire, fit peser sa vengeance sur tous les citoyens de Rome, quoique la plupart d'entre eux n'eussent eu aucune part aux injustices dont il était la victime et que même la plus saine partie en eût témoigné une vive affliction. En second lieu l'inflexibilité qu'il opposa à plusieurs ambassades que les Romains lui envoyèrent pour apaiser le ressentiment d'une seule offense fait voir que c'était moins pour recouvrer sa patrie et y être rappelé que pour la ruiner entièrement qu'il avait excité une guerre cruelle et qu'il se refusait à toute conciliation. On trouvera peut-être entre eux cette différence, qu'Alcibiade se voyant exposé aux embûches des Spartiates ne retourna vers les Athéniens que par la crainte et la haine que lui inspiraient les premiers; et que Coriolan ne pouvait honnête-

ment abandonner les Volsques, qui s'étaient montrés si généreux envers lui, qui l'avaient nommé leur général, qui lui avaient accordé la plus grande confiance et une autorité sans bornes : bien différent en cela d'Alcibiade, dont les Spartiates abusaient plutôt qu'ils ne s'en servaient; qui après avoir longtemps erré dans l'enceinte de leur ville, après avoir ballotté dans leur camp, fut enfin forcé de se jeter entre les bras de Tisapherne. Peut-être aussi que le désir de rentrer dans Athènes le porta à faire sa cour à ce satrape, pour empêcher que cette ville ne fût entièrement ruinée.

IV. Alcibiade, peu délicat, recevait, dit-on, des présents de toutes mains pour se laisser corrompre; et il les dépensait pour son luxe et pour ses débauches, avec aussi peu d'honnêteté qu'il les avait reçus. Coriolan ne put être amené par ses généraux à accepter les dons qu'ils lui offraient pour honorer sa valeur; c'est même ce qui fit que lors de la division occasionnée par l'abolition des dettes le peuple, persuadé qu'il agissait moins par intérêt que pour insulter les pauvres et les traiter avec mépris, fut si fort irrité contre lui. Antipater, dans sa lettre sur la mort d'Aristote, dit que ce philosophe joignait à de vastes connaissances le talent de gagner les cœurs. Faute de ce talent, les belles actions et les vertus de Coriolan furent insupportables à ceux même qui en recueillaient les fruits, et qui ne pouvaient souffrir ni son orgueil ni son opiniâtreté, toujours compagne de la solitude, suivant Platon[1]. Alcibiade, au contraire, sachant accueillir avec grâce tous ceux qui avaient affaire à lui, il n'est pas étonnant que dans ses succès sa gloire, qui parut d'abord avec tant d'éclat, se soit encore accrue de la bienveillance et de l'estime générales, puisque souvent ses fautes mêmes étaient reçues favorablement et passaient pour des jeux d'esprit. Aussi, malgré tout le mal qu'il avait fait à sa patrie, fut-il plusieurs fois nommé général, avec un pouvoir absolu; et les Romains refusèrent le consulat à Coriolan, qui l'avait

[1] *Voyez* chap. XIV.

mérité par les plus grands exploits. Ainsi l'un ne put être haï de ses concitoyens, à qui il avait fait tant de mal; et l'autre, justement admiré pour sa vertu, ne sut jamais se faire aimer des siens.

V. Lorsque Coriolan commanda les armées, il ne fit rien d'important pour Rome; pour les ennemis il fit beaucoup contre sa patrie. Alcibiade, comme soldat et comme capitaine, rendit de grands services aux Athéniens : lorsqu'il était présent, il triomphait aisément de ses ennemis, et la calomnie n'avait de force contre lui qu'en son absence. Coriolan était présent lorsque les Romains le condamnèrent, ce fut au milieu de leur assemblée que les Volsques le massacrèrent; ils le firent, à la vérité, contre toute justice, mais enfin il leur en avait donné une sorte de prétexte lorsque, après avoir refusé publiquement la paix aux ambassadeurs romains, il s'était laissé fléchir par des femmes; que sans faire cesser l'inimitié entre les deux peuples, en laissant même subsister la guerre, il avait perdu et sacrifié un temps précieux pour les Volsques. S'il avait eu plus d'égard à ce que la justice exigeait, il ne se serait retiré qu'après avoir fait approuver sa retraite à ceux qui lui avaient donné toute leur confiance. Mais si, indifférent aux intérêts des Volsques, il n'avait allumé cette guerre que pour satisfaire son ressentiment et la terminer quand il l'aurait assouvi, alors il ne devait pas épargner sa patrie à cause de sa mère, mais épargner sa mère en faveur de sa patrie : car sa mère et sa femme n'étaient qu'une portion de cette patrie qu'il tenait assiégée. Rejeter inhumainement les supplications publiques, les prières des ambassadeurs, les soumissions même des prêtres, pour accorder ensuite sa retraite aux prières de sa mère, c'était moins honorer sa mère qu'insulter à son pays : il ne le sauvait alors que par pitié, et par égard pour une seule femme, comme si sa patrie ne méritait pas d'être sauvée pour elle-même. Cette retraite fut donc une grâce odieuse et cruelle, dont aucun des deux peuples ne lui sut gré; car il ne se retira ni sur la demande de ceux à qui il faisait la guerre, ni du

consentement de ceux pour qui il la faisait. La cause de toutes ces inconséquences fut la rudesse de ses mœurs, l'excès de son orgueil, et son opiniâtreté, vice toujours odieux en soi, mais qui joint à l'ambition devient encore plus intraitable et plus inflexible. Ceux qui sont sujets à ce vice dédaignent de faire la cour au peuple, comme s'ils ne désiraient pas les honneurs; et lorsqu'ils n'ont pu les obtenir, ils en conçoivent le plus vif ressentiment.

VI. Bien d'autres sans doute, tel qu'un Métellus, un Aristide, un Épaminondas, n'ont jamais, par des complaisances assidues, flatté la multitude; mais aussi méprisaient-ils véritablement tout ce que le peuple est maître de donner ou d'ôter. Souvent bannis, souvent refusés dans la poursuite des charges, souvent condamnés à des amendes, ils ne s'irritaient pas contre des citoyens ingrats, dont le premier signe de repentir, dont la première invitation les ramenait et leur faisait oublier toutes ces injustices. Celui qui flatte le moins le peuple doit aussi le moins s'en venger; ce ressentiment si vif pour le refus d'une charge qu'on poursuit ne peut venir que d'un désir violent de l'obtenir. Alcibiade ne dissimulait pas qu'il aimait les dignités et qu'il en supportait avec peine la privation; il cherchait donc à se rendre agréable et cher à ceux avec qui il vivait. C'était au contraire l'orgueil qui empêchait Coriolan de faire sa cour à ceux qui pouvaient l'élever au faîte du pouvoir; et cependant c'était avec le plus douloureux dépit qu'il se voyait déçu dans ses prétentions ambitieuses. Il est vrai que c'est le seul défaut qu'on ait à reprendre en lui : dans tout le reste, sa vertu brille avec éclat; sa tempérance, son mépris des richesses le rendent comparable, je ne dis pas à Alcibiade, qui sous ce rapport fut l'homme le plus dissolu et qui respecta le moins la bienséance et l'honnêteté, mais à tout ce que la Grèce eut jamais de citoyens vertueux et désintéressés.

TIMOLÉON

M. Dacier ne fixe que la date de la mort du frère de Timoléon, et la place l'an du monde 3585, la quatrième année de la 103e olympiade, l'an 338 de Rome, 363 ans avant J. C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot mettent sa vie avant la 103e olympiade, et jusqu'à la quatrième année de la 110e, 337 ans avant J. C.

Parallèle de Timoléon et de Paul-Émile.

I. Je dois, en commençant la vie de Timoléon, exposer d'abord l'état où étaient les affaires de Syracuse avant qu'il fût envoyé en Sicile. Dion, après avoir chassé Denys le tyran,

périt bientôt en trahison, et ceux qui s'étaient joints à lui pour rendre la liberté aux Syracusains se divisèrent entre eux. Syracuse, qui passait successivement d'une tyrannie à une autre, fut accablée de tant de maux, qu'elle n'était presque plus qu'une solitude. Le reste de la Sicile était en partie déjà ruiné par les guerres que cette île avait eu à soutenir, et conservait à peine quelques villes; celles qui subsistaient encore étaient la plupart occupées par des barbares de différentes nations et par des soldats mercenaires, qui, n'ayant pas de paye régulière, favorisaient les changements de domination. Denys le jeune, dix ans après son expulsion, ayant rassemblé quelques troupes étrangères, et chassé Nisée, qui commandait alors à Syracuse, s'empara de l'autorité, et devint une seconde fois tyran de sa patrie. Dépouillé d'une manière étonnante, par une poignée de gens, de la plus puissante tyrannie qui fût alors, on le vit, par une révolution plus surprenante encore, de pauvre et de banni qu'il était, redevenir le maître de ceux qui l'avaient chassé. Les Syracusains qui étaient restés dans la ville gémissaient sous la servitude d'un tyran naturellement cruel, et que ses malheurs avaient rendu féroce. Les plus honnêtes et les plus considérables d'entre eux s'étaient adressés à Icétas, qui gouvernait les Léontins; et remettant entre ses mains tous leurs intérêts, ils l'avaient élu pour leur général; non qu'il fût meilleur que ceux qui exerçaient ouvertement la tyrannie, mais parce qu'ils ne savaient à quel autre recourir; que d'ailleurs étant lui-même Syracusain, et ayant une armée capable de tenir tête à Denys, ils espéraient qu'il prendrait leur défense.

II. Dans ce même temps, les Carthaginois ayant abordé en Sicile avec une flotte nombreuse, et cherchant à s'en rendre les maîtres, les Siciliens résolurent d'envoyer des ambassadeurs en Grèce, pour demander du secours aux Corinthiens. Ils comptaient beaucoup sur ce peuple, non-seulement à cause de leur origine commune et des services qu'ils en avaient reçus plusieurs fois, mais encore parce qu'ils avaient toujours vu Corinthe aimer la liberté, détester la tyrannie, et entre-

prendre plusieurs guerres considérables non pour faire des conquêtes et étendre sa domination, mais pour assurer la liberté de la Grèce. Icétas, qui avait accepté le commandement moins pour mettre en liberté les Syracusains que pour s'en rendre le tyran, traitait secrètement avec les Carthaginois, pendant qu'en public il se déclarait pour les Syracusains, et joignait même ses ambassadeurs à ceux qu'ils envoyaient dans le Péloponèse ; mais, loin de désirer qu'on leur fît passer du secours, il espérait que si les Corinthiens refusaient d'en envoyer, comme il était vraisemblable, à cause de l'occupation que leur donnaient les troubles de la Grèce, il lui serait plus facile de tourner les esprits du côté des Carthaginois et de se servir ensuite de leur alliance et de leurs forces contre les Syracusains ou contre leur tyran. On reconnut bientôt qu'en effet c'était là son dessein.

III. Quand les ambassadeurs furent arrivés dans le Péloponèse, les Corinthiens, accoutumés de tout temps à protéger leurs colonies, en particulier celle de Syracuse, et qui, par bonheur, n'étant embarrassés alors dans aucune guerre, jouissaient d'une paix profonde, arrêtèrent sans balancer qu'on enverrait du secours à Syracuse. On s'occupa donc du choix d'un général. Les magistrats proposaient ceux en qui ils connaissaient l'ambition de se signaler, lorsqu'un homme du peuple se leva, et nomma Timoléon, fils de Timodème, qui, ne se mêlant plus des affaires publiques, n'avait ni l'espérance ni la prétention d'un pareil emploi. Aussi crut-on généralement que c'était un dieu même qui avait inspiré à cet homme la pensée de le nommer : tant on vit éclater dès ce premier moment la faveur de la fortune, qui le seconda depuis dans toutes ses entreprises, en donnant le plus grand lustre à sa vertu !

IV. Il était né de parents distingués dans Corinthe par leur naissance : son père s'appelait Timodème, et sa mère Démariste. Il joignait à un grand amour pour sa patrie et à une douceur singulière une haine violente contre la tyrannie et contre les méchants ; il était si heureusement né pour la

guerre que dans sa jeunesse il s'y distingua par sa prudence, et que dans sa vieillesse il y conserva tout son courage. Timophane, son frère aîné, ne lui ressemblait en rien : son naturel bouillant et emporté avait été corrompu par l'amour de la domination, que lui inspiraient les amis pervers et les soldats étrangers dont il était sans cesse environné. Comme dans les combats il paraissait avoir de l'audace et braver les dangers, il avait donné à ses concitoyens une grande opinion de son courage et de son activité, et on lui confiait souvent le commandement des armées. Il était secondé par Timoléon, qui couvrait toutes ses fautes, ou du moins les diminuait, et faisait valoir les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature. Dans un combat que les Corinthiens livrèrent à ceux d'Argos et de Cléones [1], et où Timoléon servait dans l'infanterie, Timophane, qui commandait la cavalerie, courut le plus grand danger. Son cheval fut blessé et le renversa au milieu des ennemis. La plupart de ses cavaliers, effrayés de sa chute, se dispersèrent sur-le-champ ; ceux qui tinrent bon étaient en petit nombre et ne résistaient qu'avec peine aux ennemis nombreux qu'ils avaient en tête. Timoléon, voyant le péril de son frère, court promptement à lui, le couvre de son bouclier, et, malgré la quantité de traits et de blessures qu'il reçoit de très-près dans son corps et dans ses armes, il vient à bout, après de grands efforts, de repousser les ennemis et de sauver son frère.

V. Cependant les Corinthiens, craignant qu'il ne leur arrivât, par la faute de leurs alliés, de perdre une seconde fois Corinthe, arrêtèrent de prendre à leur solde quatre cents soldats étrangers, dont ils donnèrent le commandement à Timophane. Celui-ci, au mépris des lois, de la justice et de l'honneur, s'occupa sur-le-champ des moyens de se rendre maître de la ville : il fit mourir, sans aucune forme de justice, un grand nombre des principaux citoyens, et se déclara ouvertement le tyran de sa patrie. Timoléon, vivement affligé de

[1] Dernière ville de l'Argolide, du côté de Corinthe.

cette trahison, qu'il regardait comme un malheur personnel, essaya d'abord de gagner son frère par la persuasion; il le pressa de renoncer à une folle et malheureuse ambition et de travailler à réparer les torts qu'il avait envers ses concitoyens. Timophane ne fit aucun cas de ses prières et rejeta ses remontrances : alors Timoléon, prenant avec lui, parmi les parents de Timophane, Eschyle, son beau-frère, et entre ses amis un devin que Théopompe appelle Satyrus, et qui est nommé Orthagoras par Éphore et par Timée, il va, après quelques jours d'intervalle, retrouver avec eux Timophane, et tous trois le pressent, le conjurent de nouveau de prendre enfin un parti sage, et d'abandonner ses projets ambitieux. Timophane ne fit d'abord que rire de leurs représentations; ensuite il s'emporta contre eux avec fureur. Timoléon s'éloigna de quelques pas, et, fondant en larmes, il se couvrit le visage; les deux autres, ayant tiré leurs épées, tuèrent Timophane sur la place.

VI. Le bruit de ce meurtre s'étant répandu dans la ville, les principaux citoyens donnèrent les plus grands éloges à la grandeur d'âme de Timoléon, et à sa haine contre les méchants; il avait surmonté, disaient-ils, sa douceur naturelle et son affection pour ses proches, préféré sa patrie à sa famille, et sacrifié un intérêt particulier à la justice et à l'honnêteté; comme il avait sauvé la vie à son frère lorsqu'il l'exposait courageusement pour la défense de son pays, il l'avait aussi fait mourir quand il tramait contre lui des desseins pernicieux, et qu'il voulait l'asservir. Ceux qui, ne pouvant vivre dans une démocratie, avaient coutume de faire la cour aux grands, parurent en public se réjouir de la mort du tyran; mais ils blâmaient Timoléon, et lui reprochaient d'avoir commis une action impie et détestable. Ces reproches le jetèrent d'abord dans une sombre tristesse; mais quand il apprit que sa mère, irritée contre lui, l'accablait des plus horribles malédictions, lorsque, étant allé pour la voir et la consoler, elle ne voulut pas même le recevoir et lui fit fermer sa porte, alors il tomba dans une profonde mélancolie, et sa raison fut si

troublée qu'il résolut de terminer sa vie en se laissant mourir de faim. Ses amis ne l'abandonnèrent pas dans cet état : ils employèrent auprès de lui les plus vives instances, et, lui faisant en quelque sorte violence, ils l'obligèrent enfin à changer de résolution : il consentit à vivre, mais seul et dans la retraite. Il abandonna entièrement les affaires publiques ; et dans les premiers temps il ne venait pas même à la ville : tout entier à sa douleur, il se plaisait à errer dans les lieux les plus solitaires.

VII. C'est ainsi que notre esprit, s'il ne puise dans la raison et dans la philosophie la fermeté qu'exigent nos entreprises, est facilement ébranlé par les louanges ou par les reproches des personnes les plus indifférentes et se laisse entraîner hors de ses résolutions. Il faut donc non-seulement que notre action soit belle et juste, mais encore que l'opinion qui la détermine, étant ferme et invariable, ne nous fasse agir que par conviction, de peur qu'à l'exemple des gourmands, qui, se jetant avec avidité sur les meilleures viandes, sont bientôt rassasiés et s'en dégoûtent, nous, de même, après avoir achevé quelque entreprise, nous ne tombions par faiblesse dans le repentir lorsque l'idée de gloire[1] que nous y avions attachée vient à se flétrir ; le repentir nous fait rougir du bien même que nous avons fait. Mais une détermination qui est fondée sur le raisonnement et sur la conviction ne varie jamais, lors même que nos entreprises n'ont pas réussi. Phocion, qui s'était opposé à l'expédition de Léosthène, voyant, après le succès qu'avait eu ce général, les Athéniens, tout glorieux de sa victoire, faire aux dieux des sacrifices d'actions de grâces, dit au peuple : « Je voudrais avoir fait comme lui ; mais je ne voudrais pas avoir donné un autre conseil que celui que j'ai « donné. » Il y a plus de fermeté encore dans la réponse qu'Aristide de Locres, un des amis de Platon, fit à Denys l'ancien, qui lui demandait une de ses filles en mariage : « J'aimerais mieux voir ma fille morte que la femme d'un

[1] Mot à mot : l'image de beauté.

« tyran. » Peu de temps après, Denys, ayant fait mourir les enfants d'Aristide, lui demanda, avec un air d'insulte, s'il pensait toujours de même sur le mariage de sa fille : « Je suis « affligé, lui dit Aristide, de ce que tu as fait ; mais je ne me « repens point de ce que j'ai dit. » Au reste, un tel courage est peut-être l'effet d'une vertu trop grande et trop parfaite pour pouvoir être facilement imité.

VIII. Pour Timoléon, le chagrin de ce qu'il avait fait, soit qu'il fût causé par sa compassion pour le sort de son frère, ou par la honte de paraître devant sa mère, abattit tellement son courage que pendant près de vingt ans il ne fit rien d'important et ne prit part à aucune affaire publique ; mais quand il eut été nommé général pour l'expédition de Sicile, et lorsque le peuple eut confirmé avec empressement cette élection par ses suffrages, Téléclide, qui avait alors le plus de crédit et de puissance dans la ville, se leva et exhorta Timoléon à se conduire dans cette entreprise en homme d'honneur et de courage : « Si vous combattez avec gloire, « lui dit-il, nous croirons que vous avez fait mourir un tyran. « Si vous vous comportez mal, nous dirons que vous avez tué « votre frère. » Pendant que Timoléon rassemblait des troupes et préparait son départ, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres qui dévoilaient son changement et sa trahison. A peine il avait fait partir ses ambassadeurs, que, s'étant réuni ouvertement aux Carthaginois, il était convenu avec eux que lorsqu'il aurait chassé Denys de Syracuse il y régnerait à sa place. Craignant donc que le général corinthien, en arrivant avec son armée, ne fît avorter ses projets, il écrivit aux Corinthiens de s'épargner les frais et les embarras de cette expédition, qui pourrait les exposer à de grands dangers ; il ajoutait que les Carthaginois, résolus de s'y opposer, se trouveraient avec une flotte nombreuse sur le passage de leurs vaisseaux pour les surprendre ; que leur lenteur à lui envoyer du secours l'avait forcé à faire alliance avec les Carthaginois contre le tyran. A la lecture de cette lettre, ceux même des Corinthiens qui pouvaient être indifférents à cette entreprise furent si

irrités contre Icétas, que l'on fournit de grand cœur à Timoléon tout ce qui lui était nécessaire pour l'armement de sa flotte.

IX. Lorsque les vaisseaux furent prêts et les soldats munis de toutes leurs provisions, les prêtresses de Proserpine virent en songe Cérès et sa fille se préparer pour un voyage, et dire qu'elles allaient s'embarquer avec Timoléon pour la Sicile. Les Corinthiens armèrent donc une galère sacrée, qu'ils appelèrent le vaisseau des déesses. Timoléon lui-même, étant allé à Delphes pour faire des sacrifices au dieu, eut, en entrant dans le sanctuaire de l'oracle, le signe le plus favorable. Du milieu des offrandes suspendues dans le temple, il se détacha une bandelette sur laquelle étaient brodées des victoires et des couronnes, et qui, s'allant poser sur la tête de Timoléon, fit dire que le dieu semblait l'envoyer déjà tout couronné à cette expédition. Il mit à la voile avec sept vaisseaux corinthiens, deux de Corcyre, et un dixième fourni par les Leucadiens. Comme il voguait la nuit en pleine mer, par un vent favorable, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir tout à coup, et verser sur son vaisseau une traînée de feu très-brillante, d'où il sortit une torche enflammée, semblable à celles qu'on allume dans les mystères, et qui, suivant la même route que sa flotte, alla se perdre enfin sur la côte d'Italie, où les pilotes voulaient aborder. Les devins déclarèrent que cette vision confirmait le songe qu'avaient eu les prêtresses de Proserpine, et que les déesses avaient fait briller du ciel cette lumière pour montrer qu'elles assistaient à cette expédition. En effet, disaient-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine, et la fable place l'enlèvement de la déesse dans cette île, qui lui fut donnée depuis pour présent de noces[1]. Remplis de confiance sur tant de signes heureux que les dieux leur envoyaient, ils firent la plus grande diligence, et abordèrent en Italie.

[1] C'était l'usage de ces premiers temps, que la mariée reçût un présent qu'on lui faisait le troisième jour des noces, lorsqu'elle se laissait voir sans voile, comme le désigne le mot grec employé par Plutarque.

X. Mais les nouvelles que Timoléon y reçut de Sicile le jetèrent dans l'embarras et découragèrent ses troupes. Icétas avait vaincu Denys en bataille rangée ; et, s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il tenait le tyran enfermé dans la citadelle et dans le quartier appelé l'Ile, qu'il avait environné de murailles, pour en faire le siége. Il avait chargé les Carthaginois d'empêcher Timoléon d'aborder en Sicile, et il était convenu avec eux qu'après l'avoir forcé de se retirer, ils feraient paisiblement ensemble le partage de l'île. Les Carthaginois envoyèrent donc à Rhège[1] vingt galères qui portaient les ambassadeurs d'Icétas à Timoléon ; ils étaient chargés de lui faire des propositions analogues à la conduite d'Icétas, et qui n'étaient que des paroles spécieuses sous lesquelles il couvrait ses pernicieux desseins. Ils dirent à Timoléon qu'il était le maître de venir seul, s'il voulait aider Icétas de ses conseils et partager ses premiers succès ; qu'il n'avait qu'à renvoyer ses vaisseaux et ses troupes à Corinthe, parce que la guerre était près de finir ; que d'ailleurs les Carthaginois étaient résolus de lui fermer le passage, et de le combattre s'il tentait de le forcer. Les Corinthiens, en débarquant à Rhège, y trouvèrent les ambassadeurs, et virent les Carthaginois à l'ancre, non loin du port. Si le dépit d'être ainsi joués les remplit d'une juste indignation contre Icétas, ils ne furent pas moins alarmés du danger des Siciliens, qui ne pouvaient manquer de devenir pour le tyran le prix de sa trahison, et pour les Carthaginois le salaire de l'appui qu'ils donnaient à sa tyrannie. Il leur paraissait impossible de forcer les vaisseaux que les Carthaginois avaient fait avancer, et qui étaient en nombre double des leurs : quand même ils y auraient réussi, pouvaient-ils espérer de battre l'armée d'Icétas, qu'ils n'étaient venus que secourir?

XI. Cependant Timoléon, s'étant abouché avec les ambassadeurs et les capitaines des vaisseaux carthaginois, leur dit qu'il exécuterait volontiers ce qu'ils lui proposaient, car que

[1] Maintenant Reggio, en Calabre, sur le détroit de Messine.

gagnerait-il à leur résister ; mais qu'avant de se retirer il désirait qu'ils lui fissent leurs propositions et reçussent ses réponses dans Rhège, qui, comme ville grecque, était amie des deux partis ; que cette démarche importait à sa sûreté ; que, de leur côté, ils tiendraient plus fidèlement ce qu'ils auraient promis pour les Syracusains, lorsqu'ils auraient tout le peuple de Rhège pour témoin de leurs engagements. Ce n'était de sa part qu'une ruse, par laquelle il voulait se ménager le moyen de passer en Sicile ; il était secondé par les magistrats de Rhège, qui tous préféraient que les Corinthiens fussent maîtres de la Sicile, et qui d'ailleurs craignaient le voisinage des barbares. Ils convoquèrent donc l'assemblée, et fermèrent les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher que les citoyens n'allassent s'occuper d'aucune autre affaire. Quand le peuple fut assemblé, les magistrats firent tous de longs discours sans rien conclure, chacun laissant à l'autre le même sujet à traiter ; ils ne voulaient que gagner du temps, jusqu'à ce que les galères des Corinthiens fussent sorties du port. Ils retinrent aussi dans l'assemblée les Carthaginois, qui n'avaient pas le moindre soupçon de ce qui se tramait, parce que Timoléon était présent et qu'il paraissait attendre le moment de parler à son tour. Lorsqu'on fut venu lui dire tout bas que les galères étaient en mer, et qu'il ne restait plus que la sienne qui l'attendait dans le port, il se glissa parmi la foule des Rhégiens qui pour favoriser son évasion se pressaient autour de la tribune. S'étant rendu à bord, il hâta son départ, et arriva avec toute sa flotte à Tauroménium[1], ville de Sicile ; il y était appelé depuis longtemps par Andromachus, qui exerçait dans cette ville une autorité presque absolue et qui le reçut avec la plus grande joie. Il était père de l'historien Timée et le plus vertueux de tous ceux qui dominaient en Sicile : il gouvernait ses concitoyens avec autant de sagesse que de justice, et avait voué aux tyrans une haine implacable. Il fit donc de sa ville la place d'armes de Timoléon, et détermina les ha-

[1] Sur le rivage de la mer, au-dessus de Catane.

bitants à se joindre aux troupes de Corinthe, pour mettre la Sicile en liberté.

XII. Quand l'assemblée fut finie à Rhège, et que les Carthaginois apprirent le départ de Timoléon, ils furent outrés de colère de se voir ainsi dupés; et leur dépit donna lieu aux Rhégiens de les plaisanter, et de leur dire qu'étant Phéniciens ils ne devaient pas tant désapprouver les tromperies. Les Carthaginois envoient aussitôt à Tauroménium, sur une de leurs galères, un ambassadeur, qui fit un très-long discours à Andromachus; et après l'avoir menacé avec l'audace et l'insolence d'un barbare, il finit par lui montrer le dedans de sa main tout ouverte; ensuite la renversant, il lui dit que s'il ne chassait au plus tôt les Corinthiens, il renverserait sa ville aussi facilement qu'il venait de retourner sa main. Andromachus ne fit que rire de ses menaces, et, répétant le même geste que l'ambassadeur avait fait : « Retire-toi, lui dit-il, si « tu ne veux pas voir ta galère renversée comme j'ai moi- « même renversé ma main. » Cependant Icétas ayant appris le passage de Timoléon, en fut très-effrayé, et fit venir à Syracuse plusieurs galères des Carthaginois. Les Syracusains désespérèrent alors de leur salut; ils voyaient le port occupé par les Carthaginois, Icétas maître de la ville, Denys de la citadelle, et Timoléon qui, ne tenant encore à la Sicile que par la petite ville de Tauroménium, comme par une faible lisière, n'avait que de médiocres espérances, et encore moins de forces, car son armée ne se montait pas à plus de mille hommes et n'avait que les provisions les plus nécessaires. D'un autre côté, les villes ne se fiaient pas à lui; elles étaient aigries contre tous les généraux par les maux affreux qu'elles avaient soufferts, surtout de la part de Callippe et de Pharax[1], l'un Athénien et l'autre Spartiate, qui tous deux, après avoir déclaré qu'ils venaient délivrer la Sicile et en exterminer les tyrans, avaient rendu les Siciliens si misérables qu'ils regardaient comme l'âge d'or le temps de la tyrannie, et que ceux

[1] Voyez la *Vie de Dion*, sur la fin.

de leurs concitoyens qui étaient morts dans la servitude leur paraissaient plus heureux que ceux qui avaient vécu sous la liberté. Persuadés que ce Corinthien ne serait pas meilleur que les autres, et qu'en employant les mêmes ruses il les amorcerait également par les espérances les plus flatteuses et les promesses les plus séduisantes, pour les engager à changer de maître, ils suspectaient les intentions des Corinthiens et rejetaient leurs propositions. Elles ne furent écoutées que par les Adranites, qui habitaient une petite ville consacrée au dieu Adranus, divinité singulièrement honorée dans toute la Sicile; mais ils étaient divisés entre eux : les uns appelaient Icétas et les Carthaginois, les autres avaient déjà député vers Timoléon.

XIII. Il arriva par hasard que les deux généraux, qui avaient un égal empressement de se rendre à Adrane, y arrivèrent en même temps. Mais Icétas avait cinq mille combattants; et la troupe de Timoléon n'était que de douze cents hommes, avec lesquels il était parti de Tauroménium, éloignée d'Adrane de trois cent quarante stades[1]. Il avait fait peu de chemin la première journée, et s'était arrêté de bonne heure. Mais le lendemain il précipita sa marche, malgré la difficulté des chemins; et sur la fin du jour il apprit qu'Icétas venait d'arriver devant Adrane, et qu'il plaçait déjà son camp. Les capitaines et les chefs des bandes font arrêter aussitôt les premières troupes, afin qu'après avoir pris leur repas et s'être reposées quelque temps elles pussent marcher à l'ennemi avec plus d'ardeur. Timoléon, étant allé trouver ses officiers, les prie de ne pas arrêter les soldats, mais de les conduire au plus tôt contre Icétas, et de l'attaquer dans le désordre d'une première arrivée, où ses troupes ne devaient être occupées qu'à dresser leur tentes et à préparer leur souper. En même temps il prend son bouclier, et marche le premier, comme à une victoire certaine. Ses soldats, encouragés par son exemple, le suivent sans balancer : ils n'é-

[1] Près de quatorze lieues.

taient éloignés d'Adrane que d'environ trente stades[1]. A peine arrivés, ils courent sur les ennemis, qu'ils trouvent en désordre, et qui ne les ont pas plutôt vus qu'ils prennent la fuite. Aussi les Corinthiens n'en tuèrent-ils pas plus de trois cents : ils firent le double de prisonniers, et se rendirent maîtres du camp.

XIV. Les Adranites ouvrirent leurs portes à Timoléon, et lui racontèrent, avec un étonnement mêlé d'horreur, qu'au commencement du combat les portes sacrées de leur temple s'étaient ouvertes d'elles-mêmes, que leur dieu avait agité le fer de sa pique, et que son visage avait paru inondé de sueur. Ces prodiges, à ce qu'il semble, ne présageaient pas seulement cette première victoire, mais les exploits qui la suivirent, et dont ce combat fut l'heureux prélude. En effet, plusieurs villes envoyèrent des députés à Timoléon pour joindre leurs troupes aux siennes. Mamercus[2], tyran de Catane, homme guerrier, que ses grandes richesses rendaient très-puissant, fit alliance avec lui; et ce qui fut bien plus important, Denys lui-même, qui se voyait sans espoir, et à la veille d'être forcé dans la citadelle, n'eut plus que du mépris pour Icétas depuis sa honteuse défaite; et, plein d'admiration pour Timoléon, il lui fit dire qu'il était disposé à se rendre aux Corinthiens et à leur remettre la citadelle. Timoléon, ravi d'un bonheur si inespéré, charge deux Corinthiens, Euclide et Télémaque, de faire entrer quatre cents soldats dans la citadelle, non pas tous ensemble, ni pendant le jour, ce qui eût été impossible, les Carthaginois étant dans le port, mais les uns après les autres, et à la dérobée. Ces soldats, s'étant glissés dans la citadelle, s'emparent de tous les meubles du tyran et de toutes les provisions qu'il y avait mises en réserve. C'était un grand nombre de chevaux, toutes sortes de machines de guerre, et une grande quantité de traits. On y trouva des armes pour soixante-dix

[1] Une lieu et demie.
[2] Diodore de Sicile l'appelle Marcus; mais la leçon de Plutarque paraît la vraie.

mille hommes, qu'on y avait amassées depuis longtemps. Denys avait aussi deux mille soldats qu'il remit à Timoléon, avec tout le reste; et lui-même, ayant pris son argent, s'embarqua avec quelques amis, à l'insu d'Icétas, et se rendit au camp de Timoléon.

XV. Réduit alors, pour la première fois de sa vie, à l'état abject du plus simple particulier, Denys fut envoyé à Corinthe sur une galère avec très-peu d'argent, lui qui était né et avait été élevé dans la plus grande et la plus florissante tyrannie qui eût jamais existé, qui l'avait d'abord occupée paisiblement pendant dix ans, et l'avait conservée douze autres années, depuis la guerre qu'il avait eu à soutenir contre Dion. Les malheurs qu'il éprouva surpassèrent encore les maux qu'il avait fait souffrir aux Syracusains pendant sa tyrannie. Il vit ses enfants moissonnés à la fleur de leur âge, et ses filles violées; sa femme, qui était aussi sa sœur, après avoir servi de jouet à la brutalité de ses ennemis, périt avec ses enfants d'une mort violente, et son corps fut jeté dans la mer. Tous ces détails se trouvent dans la *Vie de Dion*. Lorsque Denys fut arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grèce un seul homme qui ne désirât de le voir et de lui parler. Ceux qui le haïssaient, charmés de sa disgrâce, y allaient avec joie, comme pour insulter à un homme que la fortune avait abattu; les autres, changés par un tel revers, et sensibles à ses malheurs, contemplaient avec étonnement dans sa personne un exemple frappant de ce pouvoir terrible et caché que les puissances divines exercent sur les faibles mortels. On ne vit dans ce siècle aucun effet de la nature ou de l'art aussi extraordinaire que ce jeu de la fortune envers un homme qui peu de jours auparavant maître de toute la Sicile, passait maintenant des journées entières ou à s'entretenir avec une vivandière, ou assis dans la boutique d'un parfumeur, ou à boire du mauvais vin dans un cabaret, à se quereller sur les places avec des courtisanes, à donner des leçons de chant aux actrices, à disputer sérieusement avec elles sur les pièces de musique qu'on chantait dans les théâtres, et sur

les lois de l'harmonie. Les uns prétendent qu'il menait ce genre de vie par une suite de son caractère; que, naturellement lâche et dissolu, il recherchait par goût les plus basses voluptés. D'autres ont cru qu'il le faisait à dessein, pour se faire mépriser des Corinthiens : il ne voulait pas qu'on le crût dangereux, qu'on le soupçonnât de supporter impatiemment ce revers de fortune, et de penser à recouvrer son premier état : dans cette vue, il affectait la plus grande bassesse dans ses amusements et dans ses goûts.

XVI. On cite en effet de lui quelques mots qui prouvent qu'il soutenait avec courage sa fortune présente. Lorsqu'il eut abordé à Leucade, ville fondée, comme celle de Syracuse, par les Corinthiens, il dit qu'il ressemblait à ces jeunes gens qui, coupables de quelque faute, se rapprochent volontiers de leurs frères, et s'éloignent par honte de la vue de leurs pères. « Moi aussi, ajouta-t-il, je fuirais volontiers ma « mère, et j'aimerais à vivre avec mes frères. » Un jour, à Corinthe, un étranger le raillait grossièrement sur le goût qu'il avait eu, pendant sa tyrannie, pour les entretiens des philosophes, et finit par lui demander quel fruit il avait retiré de la sagesse de Platon : « Eh quoi! lui répondit Denys, « doutez-vous que Platon ne m'ait été utile, quand vous « voyez comment je supporte ma mauvaise fortune? » Le musicien Aristoxène et quelques autres lui demandèrent en quoi il avait eu à se plaindre de Platon. « De tous les maux « dont la tyrannie est pleine, leur répondit-il, il n'en est pas « de plus grand que la lâcheté de ceux qui se disent les amis « du tyran, et dont un seul n'ose lui parler avec franchise ; « ce sont eux qui m'ont fait perdre l'amitié de Platon. » Un homme qui se piquait d'être plaisant étant un jour entré chez Denys, et voulant se moquer de lui, secoua son manteau, comme on fait quand on entre chez un tyran. Denys, pour lui rendre sa plaisanterie, lui dit de le secouer quand il sortirait, afin de faire voir qu'il n'emportait rien. Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, fit malignement tomber la conversation sur les odes et les tragédies que Denys l'ancien

avait laissées; il feignait d'être surpris qu'il eût pu trouver le temps de les composer. « Il y employait, lui répondit Denys avec finesse, le temps que vous et moi, et tant d'autres « personnes de notre rang, nous passons à boire. » Platon ne le vit pas à Corinthe; il était mort quand Denys y arriva. Mais Diogène de Sinope, la première fois qu'il le rencontra dans la ville : « O Denys, lui dit-il, quelle vie indigne de toi « tu mènes ici ! » Denys s'étant arrêté : « Diogène, lui répondit-il, que tu es bon de prendre part à mes malheurs ! — « Eh quoi! reprit Diogène, tu prends cela pour de la compassion! tu ne vois pas, au contraire, que je suis indigné « de ce que, n'étant qu'un vil esclave, si digne de vieillir et « de mourir, comme ton père, dans la tyrannie, tu vis tranquillement au milieu de nous, et tu partages nos amusements! » Quand je compare ces paroles de Diogène avec les plaintes que l'historien Philiste fait sur le sort des filles de Leptine, qui de la splendeur de la tyrannie étaient tombées dans un état bas et obscur, je crois entendre les lamentations d'une femmelette qui regrette ses essences, ses robes de pourpre et ses bijoux. Au reste, il m'a paru que ces mots de Denys ne seraient pas déplacés dans ces Vies, et ne déplairaient pas à des lecteurs qui ne seraient ni pressés, ni occupés de plus grands soins.

XVII. Si l'infortune de Denys fut un événement bien extraordinaire, il n'y eut pas un bonheur moins étonnant dans les exploits de Timoléon, qui cinquante jours après sa descente en Sicile, fut maître de la citadelle de Syracuse et envoya Denys dans le Péloponèse. Les Corinthiens, encouragés par ces succès, lui envoyèrent deux mille hommes de pied et deux cents chevaux, qui abordèrent à Thurium[1]; mais, voyant qu'il était impossible de passer en Sicile pendant que les Carthaginois couvraient cette mer de leurs vaisseaux, et forcés d'attendre un temps plus favorable, ils employèrent leur loisir à l'action la plus honnête et la plus belle. Les

[1] L'ancienne Sybaris, sur le golfe de Tarente.

Thuriens, en partant pour une expédition contre les Bruttiens, leur ayant confié leur ville, ils la gardèrent avec une fidélité aussi entière qu'ils auraient fait de leur propre patrie.

XVIII. Cependant Icétas, qui tenait la citadelle de Syracuse assiégée, et empêchait qu'il n'y entrât de convois pour les Corinthiens, envoyait en même temps à Adrane deux soldats étrangers pour assassiner Timoléon, qui, n'ayant pas ordinairement des gardes autour de sa personne, vivait alors avec moins encore de précaution au milieu des Adranites, rassuré par sa confiance au dieu qu'ils adoraient. Ces soldats, ayant appris par hasard, en arrivant, qu'il était près de faire un sacrifice, allèrent au temple avec des poignards cachés sous leur robe, et, s'étant glissés parmi ceux qui entouraient l'autel, ils s'approchèrent de Timoléon. Ils s'encouragaient l'un l'autre à le frapper, lorsqu'un homme de la foule, déchargeant un grand coup d'épée sur la tête d'un des assassins, l'abattit à ses pieds, prit aussitôt la fuite, tenant toujours son épée nue à la main, et se sauva sur une roche escarpée. L'autre assassin, au lieu de penser à fuir, embrasse l'autel, demande grâce à Timoléon, en promettant de tout déclarer. Sur la parole que lui donne Timoléon, il avoue que son camarade et lui avaient été envoyés pour le tuer. Cependant on amena celui qui s'était sauvé sur le rocher, et qui criait qu'il n'était pas coupable; qu'il avait tué avec justice un meurtrier qui avait commis un assassinat dans la ville de Léontium. Le fait fut attesté par plusieurs personnes présentes; et l'on admira comment la fortune sait amener avec art une chose pour une autre, rapprocher les événements les plus éloignés, lier ensemble des faits qui paraissent n'avoir entre eux aucun rapport, ou qui sont entièrement opposés, et les disposer de manière que la fin de l'un soit le commencement de l'autre. Les Corinthiens donnèrent à cet homme une récompense de dix mines[1], parce qu'il avait par une colère personnelle et juste aidé au bon génie qui protégeait Timo-

[1] Environ neuf cents livres de notre monnaie.

léon, et qu'au lieu de satisfaire plus tôt un ressentiment déjà ancien, il l'avait, par des motifs particuliers, suspendu jusqu'au moment où la fortune devait le faire servir à sauver Timoléon. Au reste, ce bonheur présent releva les espérances des Corinthiens pour l'avenir; il leur fit regarder Timoléon avec vénération, et veiller plus attentivement sur ce général, comme sur un homme sacré que les dieux envoyaient pour délivrer la Sicile.

XIX. Icétas, ayant manqué son coup, et voyant que le parti de Timoléon grossissait tous les jours, reconnut enfin son tort de ce qu'ayant sous sa main une armée aussi puissante que celle des Carthaginois, il semblait avoir honte de s'en servir, et ne l'employait que par petites portions, comme s'il eût dérobé plutôt qu'acheté leur alliance : il appela donc Magon auprès de lui, avec toutes ses forces; et ce général, étant arrivé à la tête d'une flotte formidable composée de cent cinquante voiles, entra dans le port, où il débarqua soixante mille hommes, qu'il fit camper dans la ville. Tous les Syracusains crurent toucher à cette époque fatale, qui leur était depuis longtemps annoncée, où un déluge de barbares devait inonder la Sicile. Dans toutes les guerres qne les Carthaginois avaient faites si souvent dans les îles, ils n'avaient jamais été maîtres de Syracuse; et alors, par la trahison d'Icétas, ils les voyaient campés dans l'enceinte de leurs murailles. D'un autre côté, le Corinthiens qui occupaient la citadelle étaient dans la situation la plus fâcheuse et la plus inquiétante; ils commençaient à manquer de vivres, parce que les ports étaient exactement gardés : d'ailleurs, ils étaient obligés d'être continuellement sous les armes, de combattre à tout moment pour la défense de leurs murailles, et de se partager pour faire face aux différentes attaques des ennemis, qui mettaient en usage contre eux toutes sortes de machines et d'inventions de guerre. Cependant Timoléon leur envoyait tous les secours qu'il pouvait; il leur faisait passer, de Catane, du blé dans des barques de pêcheurs, et sur d'autres petits bateaux qui, profitant surtout des jours de tempête, se glis-

saient dans le château à travers les galères des barbares, que les vents et l'agitation des vagues tenaient écartées. Mais enfin Magon et Icétas s'en étant aperçus résolurent d'aller assiéger Catane, d'où les Corinthiens tiraient toutes ces provisions.

XX. Ils partent donc de Syracuse avec ce qu'ils avaient de meilleures troupes. Néon le Corinthien, qui commandait les assiégés, ayant vu du haut de la citadelle que les ennemis qu'on avait laissés pour continuer le siége faisaient la garde avec beaucoup de négligence et de sécurité, fit une sortie, et tomba sur eux pendant qu'ils étaient dispersés, en tua plusieurs, mit les autres en fuite, et se rendit maître de la partie de la ville qu'on appelle Achradine. C'était le quartier le plus fort et le moins maltraité de Syracuse, qui est comme composé de plusieurs villes. La grande quantité de blé et les autres richesses que Néon y trouva le determinèrent à conserver ce poste, et à ne pas retourner dans la citadelle; il fortifia l'enceinte de l'Achradine, qu'il joignit au château par des ouvrages de communication, qui le mirent en état de défendre l'un et l'autre. Magon et Icétas étaient déjà aux portes de Catane, lorsqu'un courrier envoyé de Syracuse vint leur annoncer la prise de l'Achradine. Troublés à cette nouvelle, ils retournent précipitamment sur leurs pas, n'ayant pu ni prendre la ville qu'ils allaient attaquer, ni conserver celle qu'ils occupaient. On peut douter si ce succès fut l'ouvrage de la prudence et du courage, ou celui de la fortune; mais ceux qui suivirent ne peuvent, ce me semble, être attribués qu'à la faveur de cette déesse. Les troupes corinthiennes était toujours restées à Thurium, parce que d'un côté elles craignaient les vaisseaux carthaginois, qui, sous les ordres d'Hannon, les attendaient au passage; que de l'autre la mer était trop agitée par les vents pour pouvoir s'embarquer : elles entreprirent donc de traverser le pays des Bruttiens; et, ayant réussi, autant par persuasion que par force, à obtenir le passage sur les terres de ces barbares, elles arrivèrent à Rhégium, que la tempête durait encore. Cependant l'amiral

des Carthaginois, qui n'attendait plus les Corinthiens, qu'il croyait retenus par la crainte à Thurium, se flattant d'avoir imaginé la ruse la plus subtile qu'on eût encore employée à la guerre, ordonne à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes; il fait orner ses galères de boucliers grecs et phéniciens, cingle vers Syracuse, et s'approchant de la citadelle à force de rames, avec un grand bruit et des éclats de rire, il fait crier par ses soldats, dans l'espérance de décourager les assiégés, qu'il a battu les Corinthiens sur mer dans leur trajet en Sicile.

XXI. Pendant qu'il se repaît de cette ridicule imposture, les Corinthiens, qui avaient traversé le pays des Bruttiens, arrivent à Rhégium; et, voyant que le passage n'était plus gardé, que le vent, contre leur attente, était tombé tout à coup et leur ouvrait sur la mer un chemin libre et facile, ils se jettent promptement dans les premières barques et les premiers bateaux de pêcheurs qu'ils trouvent sous la main, et passent en Sicile avec tant de sûreté et un si grand calme, qu'ils menaient par la bride leurs chevaux, qui nageaient à côté de leurs barques. Quand ils furent tous passés, Timoléon les recueillit, et, après s'être emparé sur-le-champ de Messine, il marche en ordre de bataille droit à Syracuse, comptant bien moins sur ses troupes que sur la fortune qui l'avait conduit jusqu'alors; car il n'avait pas plus de quatre mille combattants. Magon, informé de son arrivée, en fut extrêmement troublé, et ses alarmes redoublèrent à l'occasion suivante.

XXII. Les marais dont Syracuse est entourée reçoivent les eaux d'un grand nombre de sources, de lacs et de rivières qui se déchargent dans la mer. Il se trouve dans ces marais une prodigieuse quantité d'anguilles, dont on peut faire en tout temps une pêche très-abondante. Les soldats mercenaires des deux partis profitaient des moments de loisir et des suspensions d'armes, pour s'amuser à cette pêche. Comme ils étaient tous Grecs, et qu'ils n'avaient aucun sujet partilier de haine les uns contre les autres, après s'être bien battus les jours de combat, ils se fréquentaient les jours de trêve,

et conversaient familièrement ensemble. Un jour qu'en s'occupant à cette pêche, ils s'entretenaient, selon l'usage, et qu'ils admiraient le calme de la mer, la beauté du pays et les avantages de sa situation, un soldat qui était au service des Corinthiens dit à ceux de l'autre parti : « Comment, vous « qui êtes Grecs, pouvez-vous avoir la pensée de faire tomber « dans la barbarie une ville si considérable, et qui réunit « tant d'avantages, pour placer dans notre voisinage des Carthaginois, les plus méchants et les plus sanguinaires des « hommes ; vous qui devriez souhaiter d'avoir plusieurs Siciles entre la Grèce et eux? Croyez-vous qu'ils n'aient rassemblé et amené, des colonnes d'Hercule et de la mer « Atlantique, une armée si puissante, et qu'ils ne s'exposent « à tant de périls, que pour assurer la domination d'Icétas? « S'il eût eu le bon sens que doit avoir un général, aurait-il « chassé les fondateurs et les pères de Syracuse pour attirer « dans sa patrie un peuple ennemi? N'aurait-il pas plutôt fait « alliance avec Timoléon et les Corinthiens, de qui il aurait obtenu tous les honneurs et toute l'autorité qu'il pouvait désirer? »

XXIII. Ces discours, répandus dans tout le camp par les mercenaires, firent soupçonner à Magon, qui depuis longtemps cherchait un prétexte pour se retirer, qu'il était trahi par ses soldats. Icétas eut beau le prier de rester, et lui faire voir qu'ils étaient beaucoup plus forts que les ennemis; Magon, persuadé qu'ils le cédaient bien plus à Timoléon en valeur et en fortune qu'ils ne lui étaient supérieurs par le nombre de leurs troupes, mit à la voile et s'en retourna honteusement en Afrique, abandonnant, sans aucun motif raisonnable, la conquête de la Sicile, qu'il avait pour ainsi dire entre les mains. Le lendemain, Timoléon se présente devant Syracuse avec ses troupes en bataille. Quand ses soldats apprirent la fuite des ennemis, et qu'ils virent le port entièrement vide, ils éclatèrent de rire de cette lâcheté de Magon, et pour s'en amuser ils firent publier par la ville qu'on donnerait une récompense à celui qui leur apprendrait où était

allée se cacher la flotte des Carthaginois. Cependant Icétas s'obstinait à combattre, et ne voulait pas lâcher prise, résolu de se défendre dans les postes qu'il occupait, et que leurs fortifications rendaient difficiles à forcer. Alors Timoléon partageant ses troupes en prend une partie avec lui pour donner l'assaut à la ville du côté du fleuve, où était le poste le plus périlleux. Il fait attaquer l'Achradine par la seconde division sous les ordres du Corinthien Isias, et charge la troisième, commandée par Dinarque et par Démarète, qui avaient amené le dernier secours de Corinthe, d'assaillir le quartier d'Épipoles.

XXIV. Ces trois assauts, donnés en même temps, eurent un tel succès, que les troupes d'Icétas, renversées de tous les côtés, prirent ouvertement la fuite. La prise d'une ville si considérable, emportée de force, et tombée rapidement au pouvoir des Corinthiens par la fuite des ennemis, ne peut être attribuée avec justice qu'à la valeur des soldats et à l'habileté du général; mais qu'un tel exploit n'ait coûté la vie ni même une blessure à un seul Corinthien, c'est évidemment l'ouvrage particulier de la fortune de Timoléon, qui voulut en quelque sorte lutter contre la valeur de ce général, et faire admirer à ceux qui apprendraient cet événement son rare bonheur, plus encore que ses exploits. Non-seulement le bruit de cette conquête remplit dans un instant la Sicile et l'Italie, mais en peu de jours il retentit dans toute la Grèce; et la ville de Corinthe, qui doutait encore que sa flotte eût passé en Sicile, apprit en même temps et le passage heureux de ses troupes et leur victoire : tant leurs succès furent rapides! tant la fortune se plut à en relever l'éclat par la promptitude de l'exécution!

XXV. Timoléon, maître de la citadelle, ne fit pas la même faute que Dion, qui l'avait épargnée à cause de la beauté et de la magnificence de ses ouvrages; mais aussi, pour éviter le soupçon calomnieux qui s'éleva contre ce dernier et qui finit par le perdre, il fit inviter, par une proclamation publique, tous les Syracusains à venir avec des instruments pour démolir les forteresses des tyrans. Persuadés que cette jour-

née et cette proclamation allaient être les fondements les plus solides de leur liberté, ils s'y rendent en foule, et, non contents d'abattre la citadelle, ils renversent et détruisent de fond en comble les palais des tyrans, et jusqu'à leurs tombeaux. Tous les bâtiments étant rasés et le terrain aplani, Timoléon, à la prière des habitants, y fit construire des tribunaux, et rétablit le gouvernement démocratique sur les ruines de la tyrannie. Mais la ville étant dépeuplée d'une grande partie de ces habitants, dont les uns avaient péri dans les guerres et dans les séditions, les autres avaient évité par la fuite la cruauté des tyrans, la place publique de Syracuse était devenue déserte, et l'herbe était si haute, qu'elle servait de pâture aux chevaux et de lit aux palefreniers. Les autres villes, à l'exception d'un très-petit nombre, étaient remplies de cerfs et de sangliers : ceux qui avaient le loisir de chasser trouvaient le gibier dans les faubourgs mêmes, et jusqu'au pied des murailles; et de tous ceux qui habitaient des forteresses ou des châteaux, aucun ne voulait descendre dans la ville, dont ils avaient en horreur les assemblées, les tribunes et les administrations politiques, où s'étaient formés la plupart de leurs tyrans. Timoléon et les Syracusains résolurent donc d'écrire aux Corinthiens de leur envoyer de Grèce une colonie pour repeupler Syracuse, et empêcher que ses terres ne restassent incultes. D'ailleurs, ils étaient menacés d'une nouvelle guerre du côté de l'Afrique. Ils avaient appris que Magon s'était tué lui-même; que les Carthaginois, irrités de la manière dont il s'était conduit dans toute cette expédition, avaient fait attacher son cadavre à une croix, et qu'ils mettaient sur pied une puissante armée pour repasser en Sicile au printemps prochain.

XXVI. Ces lettres furent portées à Corinthe par des ambassadeurs, qui supplièrent les Corinthiens de prendre cette ville sous leur protection, et d'en être une seconde fois les fondateurs. Les Corinthiens, éloignés de toute vue ambitieuse, loin de saisir cette occasion pour se rendre maîtres de Syracuse, envoyèrent dans tous les jeux sacrés de la Grèce,

dans ses assemblées les plus solennelles, et y firent publier par des hérauts : que les Corinthiens, après avoir détruit la tyrannie et chassé le tyran de Syracuse, invitaient à rentrer dans leur patrie tous les Syracusains et tous les autres Siciliens qui l'avaient abandonnée ; qu'ils les déclaraient libres, les engageaient à y aller vivre selon leurs lois, et à partager entre eux les terres avec une exacte équité. Ensuite ils firent partir des courriers pour l'Asie et pour les îles voisines, où ils savaient qu'un grand nombre de ces fugitifs s'étaient retirés ; et ils leur firent proposer de se rendre à Corinthe, où le peuple leur fournirait, à ses frais, des vaisseaux, des capitaines et une escorte pour les ramener tous en sûreté à Syracuse. Cette proclamation attira les éloges les plus mérités et les témoignages d'estime les plus flatteurs à la ville de Corinthe, qui, non contente d'avoir délivré Syracuse de ses tyrans, et de l'avoir arrachée des mains des barbares, la remettait à ses anciens possesseurs. Ceux qui se rendirent à Corinthe, ne se trouvant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur donnât d'autres colons, soit de Corinthe, soit des autres villes de la Grèce. Lorsqu'ils furent au moins dix mille, suivant l'historien Athanis, Timoléon leur distribua les terres gratis ; mais il vendit les maisons, dont il retira mille talents ; il laissa aux anciens habitants la faculté de racheter celles qui leur avaient appartenu ; et par cette vente il procura de grandes sommes au peuple, qui se trouvait réduit à une telle détresse qu'il manquait de ses premiers besoins, et surtout des moyens de soutenir la guerre. Pour y subvenir, il fit vendre à l'encan les statues des tyrans. On les accusa juridiquement, comme des criminels traduits en justice, et le peuple les jugea l'une après l'autre. Elles furent toutes condamnées ; on ne conserva que celle de l'ancien tyran Gélon, dont les Syracusains honoraient et chérissaient toujours la mémoire, pour la victoire glorieuse qu'il avait remportée près d'Himère sur les Carthaginois.

XXVII. Timoléon, voyant Syracuse ainsi relevée de ses ruines, et déjà repeuplée par le grand nombre d'habitants

qui s'y rendaient de toutes parts, voulut aussi remettre en liberté les autres villes, et détruire entièrement toutes les tyrannies de la Sicile. Il marcha contre les tyrans à la tête de ses troupes, et força Icétas d'abandonner l'alliance des Carthaginois, de s'engager par un traité à démolir ses forteresses, et à vivre en simple particulier dans la ville des Léontins. Leptine, tyran d'Apollonie et de plusieurs autres petites villes, craignant d'être réduit par la force, se rendit à Timoléon, qui lui fit grâce de la vie, et l'envoya à Corinthe ; il trouvait qu'il était glorieux pour sa patrie que la Grèce vît dans la ville mère de Syracuse les tyrans de la Sicile réduits à l'état obscur de bannis. Il retourna ensuite à Syracuse, pour en régler l'administration politique, et seconder Céphalus et Denys, deux législateurs venus de Corinthe pour donner aux Syracusains les lois les plus importantes et les plus nécessaires. Mais, avant son départ, voulant procurer à ses mercenaires quelque butin sur le pays ennemi, et en même temps les tenir en haleine, il les envoya, sous la conduite de Dinarchus et de Démarète, dans les endroits de l'île qui étaient soumis aux Carthaginois. Ils attirèrent à leur parti plusieurs villes de ces barbares, et firent un si grand butin, qu'ils vécurent depuis dans l'abondance ; ils rapportèrent aussi des sommes considérables qui fournirent aux frais de la guerre. Cependant les Carthaginois débarquèrent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cents galères, mille vaisseaux de transport chargés de machines de guerre, de chars, de munitions et de provisions de toutes espèces, résolus de ne plus faire la guerre par des expéditions séparées, mais de chasser à la fois tous les Grecs de la Sicile. Leurs forces étaient assez considérables pour subjuguer tous les Siciliens, quand même ils n'auraient pas été affaiblis et presque ruinés par des divisions intestines. Ils apprirent, en arrivant, que les Corinthiens faisaient le dégât sur leurs terres ; et, dans le premier transport de leur colère, ils marchèrent contre eux sous la conduite des généraux Asdrubal et Hamilcar.

XXVIII. Les Syracusains, promptement informés de la mar-

che d'une armée si formidable, en furent tellement effrayés, que, de tant de milliers d'hommes qui étaient à Syracuse, à peine trois mille osèrent prendre les armes et suivre Timoléon. De quatre mille mercenaires qu'il avait avec lui, mille perdirent courage en chemin et l'abandonnèrent. Ils disaient que Timoléon avait perdu le sens ; que c'était une témérité indigne de son âge, d'aller avec cinq mille fantassins et mille chevaux attaquer une armée de soixante-dix mille hommes, et mener une poignée de soldats à huit journées de Syracuse, en leur ôtant tout moyen de retraite s'ils étaient mis en fuite ; et, s'ils étaient tués, l'espoir même de la sépulture. Timoléon regarda comme un avantage réel que ces lâches se fussent déclarés avant le combat; et, ayant encouragé les autres, il les conduisit en toute diligence sur les bords du fleuve Crimèse, où il savait que les Carthaginois étaient campés.

XXIX. Il montait une colline, du haut de laquelle il devait découvrir le camp et l'armée des ennemis, lorsqu'il rencontra une troupe de mulets qui portaient de l'ache. Ses soldats regardèrent cette rencontre comme un funeste présage, parce que nous avons coutume de couronner d'ache les tombeaux, et que nous disons communément de ceux qui sont en danger de mort, qu'ils n'ont plus besoin que d'ache[1]. Timoléon, voulant les guérir de cette superstition et ranimer leur courage abattu, fait faire halte à toute l'armée, tient un discours convenable à la circonstance, et en finissant représente à ses soldats que la couronne vient s'offrir à eux-mêmes avant la victoire. Il faisait allusion à la couronne d'ache que les Corinthiens donnent aux vainqueurs des jeux isthmiques, et qu'ils regardent comme sacrée, parce qu'elle a été de tous les temps employée dans ces jeux ; elle y était encore en usage du temps de Timoléon, comme elle l'est aujourd'hui dans les jeux néméens ; ce n'est que depuis peu que la couronne de pin a remplacé dans les jeux isthmiques la couronne d'ache. Timoléon, après son discours, prit de l'ache, dont il se couronna

[1] *Voy.* les Propos de table, dans les *Œuvres morales*, où ce fait est rapporté.

le premier; les capitaines, à son exemple, firent de même, et après eux tous les soldats. Dans cet instant, les devins apercevant deux aigles, dont l'un tenait dans ses serres un serpent tout déchiré, et l'autre en volant poussait de grands cris, comme pour animer les troupes, ils les font remarquer aux soldats, qui aussitôt implorent tous à la fois le secours des dieux.

XXX. On était alors vers le commencement de l'été, et la fin du mois de thargélion[1] allait ramener le solstice. Il se leva tout à coup de la rivière un brouillard épais qui couvrit d'abord la campagne d'une si grande obscurité, qu'on ne pouvait rien apercevoir de l'armée des ennemis, et qu'on entendait seulement, comme il était naturel dans une armée si nombreuse, un bruit confus de voix qui parvenait jusqu'au sommet de la colline. Lorsque les Corinthiens y furent montés, ils quittèrent leurs boucliers et se reposèrent. Le soleil en tournant fit élever les vapeurs; et le brouillard s'étant épaissi sur le haut des montagnes les obscurcit entièrement, tandis que toute la plaine en fut dégagée, et parut à découvert. On aperçut alors la rivière de Crimèse, et l'on vit distinctement les ennemis qui la passaient : ils avaient placé à la tête de l'armée les chars à quatre chevaux, dont l'appareil était formidable : ils étaient suivis d'un corps de dix mille hommes de pied qui portaient des boucliers remarquables par leur blancheur. L'éclat resplendissant de leurs armes, la gravité et le bon ordre de leur marche, faisaient conjecturer que c'étaient tous des Carthaginois naturels. Après eux venaient les troupes des différentes nations, qui faisaient leur passage avec beaucoup de confusion et de désordre.

XXXI. Timoléon, voyant que la rivière lui donnait la facilité de n'attaquer que le nombre d'ennemis qu'il voudrait, et ayant fait observer à ses troupes que celles des Carthaginois étaient séparées les unes des autres par le Crimèse, qu'une partie l'avait déjà passé, et que les autres se disposaient à le

[1] La fin de mai, et le commencement de juin.

faire, ordonne à Démarète de se mettre à la tête de la cavalerie, de tomber brusquement sur les Carthaginois, et de mettre le désordre parmi eux avant qu'ils eussent le temps de se ranger en bataille. Il descend lui-même dans la plaine, place aux deux ailes les troupes de Sicile et une partie des soldats étrangers, met autour de lui, au centre, les Syracusains et les plus braves de ses mercenaires, et s'arrête quelque temps pour considérer l'attaque de sa cavalerie. Il voit que les chars qui couraient devant la première ligne empêchent ses cavaliers de pénétrer jusqu'aux Carthaginois, et que, de peur d'être mis eux-mêmes en désordre, ils sont obligés de tourner continuellement autour des ennemis, et de se rallier souvent pour retourner à la charge. A l'instant il prend son bouclier, et crie à son infanterie de le suivre sans crainte. Sa voix paraissait être plus forte que de coutume, et avoir même quelque chose de surnaturel; soit qu'au moment du combat, et dans l'enthousiasme dont il était transporté, la passion renforcât ainsi sa voix; soit qu'un dieu, comme on le crut assez généralement, eût joint à sa voix l'éclat de la sienne. Ses soldats répondent à son cri, et le pressent de les mener promptement à l'ennemi ; alors il fait signe à sa cavalerie de dépasser la ligne des chars, et de charger les Carthaginois en flanc, il fait serrer le premier rang de son infanterie, bouclier contre bouclier, ordonne aux trompettes de sonner la charge, et fond avec rapidité sur les ennemis.

XXXII. Ils soutinrent vaillamment ce premier choc; armés de cuirasses et de casques d'airain, et tout couverts de leurs boucliers, ils repoussèrent aisément les coups des javelines. Ils en vinrent ensuite à combattre avec l'épée, genre de combat qui exige autant d'adresse que de force, lorsqu'il s'éleva tout à coup du haut des montagnes un orage accompagné d'éclairs embrasés et de tonnerres effroyables. Bientôt les nuages épais qui couvraient les sommets des collines, étant descendus sur le champ de bataille, versèrent un déluge de pluie et de grêle que poussait encore un vent impétueux, qui

ne donnait sur les Grecs que par derrière, mais qui frappait les barbares au visage ; ils avaient la vue éblouie par la violence de l'orage et par la flamme des éclairs qui partaient continuellement du sein de ces nuages. Ils en étaient tous très-incommodés, et principalement ceux qui avaient peu d'expérience des combats ; mais rien ne leur nuisait autant que les éclats de tonnerre et le bruit que faisait sur leurs armes la chute rapide de la pluie et de la grêle, qui les empêchait d'entendre les ordres de leurs chefs.

XXXIII. Les Carthaginois naturels, qui n'étaient pas armés à la légère, portaient, comme nous l'avons déjà dit, des armes d'un très-grand poids, et ne pouvaient se soutenir dans la fange ; l'eau dont leurs cottes d'armes étaient pénétrées en augmentait encore la pesanteur, et leur ôtait l'agilité nécessaire pour combattre : ils étaient facilement renversés par les Grecs ; et, une fois tombés, il leur était impossible, avec des armes si pesantes, de se relever du bourbier. Le fleuve, déjà grossi par les pluies, et enflé encore par les troupes nombreuses qui le passaient, s'était débordé dans cette plaine, coupée de creux et de ravins, où il s'était formé, hors de son lit ordinaire, divers courants, dans lesquels les Carthaginois se laissaient tomber, et d'où ils ne pouvaient sortir qu'avec la plus grande peine. L'orage continuait toujours ; et les Grecs ayant renversé les quatre cents hommes qui formaient la première ligne, tout le reste prit la fuite. Il y en eut plusieurs de tués dans la plaine ; un grand nombre, entraînés par le fil de l'eau contre ceux qui passaient encore la rivière, s'y noyèrent ; et la plupart des autres, s'étant réfugiés sur les collines, furent taillés en pièces par l'infanterie légère. Il périt, dit-on, dans ce combat, dix mille hommes, dont trois mille étaient Carthaginois [1], ce qui jeta Carthage dans le plus grand deuil ; car c'étaient les citoyens les plus distingués par leur naissance, leur richesse et leur courage ; et jamais, de mémoire d'homme, il n'y avait eu un si grand nombre de Carthaginois

[1] Diodore de Sicile dit 2,500, liv. XVI, chap. LXXX.

tués dans une seule bataille, parce qu'ils se servaient ordinairement pour leurs guerres d'Espagnols, de Libyens et de Numides, et qu'ils payaient leurs défaites du sang de ces étrangers.

XXXIV. La richesse des dépouilles fit connaître aux Grecs la qualité des morts. Ils ne se donnèrent pas la peine de ramasser le fer et le cuivre, tant l'argent et l'or étaient en abondance dans le camp ennemi, dont ils s'étaient rendus maîtres après avoir passé la rivière ! Ils prirent aussi tout le bagage; et, quoiqu'un grand nombre de prisonniers eussent été dérobés par les soldats, ceux qu'ils mirent en commun montèrent à cinq mille. Il y eut deux cents chars de pris ; mais rien n'était plus beau et plus magnifique que la tente de Timoléon. Parmi les dépouilles de toutes espèces dont on l'avait remplie, on y voyait mille cuirasses et dix mille boucliers remarquables par leur richesse et par la beauté du travail. Comme ils n'étaient qu'un petit nombre à partager les dépouilles et que le butin était immense, ce ne fut que trois jours après le combat qu'on éleva le trophée de cette victoire. Avec la nouvelle d'un si grand exploit, Timoléon fit porter à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin. Il voulait que sa patrie fût un objet d'admiration pour tous les peuples, quand ils verraient que de toutes les villes de la Grèce elle était la seule dont les plus beaux temples fussent ornés non des dépouilles des Grecs, non d'offrandes teintes du sang de leurs frères et faites pour rappeler des exploits odieux, mais de dépouilles barbares, dont les inscriptions glorieuses attestaient la justice des vainqueurs autant que leur bravoure, en faisant connaître que les Corinthiens, et Timoléon leur général, après avoir délivré du joug des Carthaginois les Grecs qui habitaient la Sicile, avaient consacré aux dieux ces offrandes, comme un monument de leur reconnaissance.

XXXV. Timoléon, laissant dans le pays ennemi ses soldats mercenaires pour faire le dégât sur les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. Il commença par bannir de la Sicile les mille mercenaires qui l'avaient abandonné au mo-

ment du combat : ils eurent ordre de sortir de Syracuse avai le coucher du soleil, et passèrent en Italie, où ils furent trah et massacrés par les Bruttiens; ainsi, par cette vengeanc éclatante, les dieux punissaient leur lâche désertion. Cependai Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, soit qu'ils portassei envie aux exploits de Timoléon, soit qu'ils craignissent en li un ennemi irréconciliable des tyrans, se liguèrent avec le Carthaginois, et leur écrivirent d'envoyer au plus tôt un nouvelle armée et un général, s'ils ne voulaient pas se voi chassés de toute la Sicile. On fit donc partir une flotte d soixante-dix voiles, commandée par Giscon, qui prit aussi à s solde quelques mercenaires grecs. C'était la première fois qu les Carthaginois prenaient des Grecs à leur service ; ils l firent par l'admiration que leur inspirait la valeur de ce hommes, qu'ils regardaient comme invincibles. Ils s'étaien donné rendez-vous à Messine, où d'abord ils égorgèren quatre cents soldats étrangers que Timoléon avait envoyés au secours de cette ville. Ensuite, ayant placé une embuscad sur les terres qui appartenaient à Carthage près d'un lieu appelé Hières, ils firent main basse sur tous les mercenaires que commandait Euthyme le Leucadien.

XXXVI. Ces événements ne firent que donner plus d'éclat à la fortune de Timoléon ; car ces mercenaires étaient de ceux qui, avec Onomarque et Philodème de la Phocide, s'étaient emparés de Delphes, et avaient été complices du pillage du temple. Devenus par ce sacrilége l'objet de la haine publique, et fuis de tout le monde comme des gens maudits, ils erraient dans le Péloponèse, où Timoléon, faute d'autres troupes, les avait pris à sa solde. Arrivés en Sicile, ils furent vainqueurs dans tous les combats qu'ils livrèrent avec lui ; mais, après une suite de grandes victoires qui avaient presque terminé la guerre, envoyés par ce général à des expéditions moins importantes, ils périrent et furent entièrement détruits, non pas tous à la fois, mais par troupes séparées : la justice divine ayant voulu montrer par là qu'elle n'en avait différé la vengeance qu'en faveur de Timoléon, afin que la trop prompte

unition des méchants ne fût pas préjudiciable aux bons. Ainsi bienveillance des dieux pour ce général ne fut pas moins lmirable dans ses revers que dans ses succès. Mais le peuple e Syracuse supportait avec peine les railleries des tyrans sur dernier échec. Mamercus, qui se donnait pour un grand oëte, et qui croyait exceller dans la tragédie, relevait avec stentation sa victoire sur ces mercenaires. Il suspendit dans es temples les boucliers qu'il avait pris sur eux, et y grava, 1 vers élégiaques, cette inscription insultante :

Ces boucliers ornés d'or, d'argent et d'ivoire [1],
Des boucliers unis, dont nous étions armés,
Sont devenus le prix. Dans ce temple enfermés,
Ils sont le monument d'une illustre victoire.

XXXVII. Pendant ce temps-là Timoléon ayant marché ontre Calaurie, Icétas saisit ce moment pour entrer en armes ır les terres des Syracusains, où il fit un horrible dégât, et ommit les plus grandes violences. Il se retira, emportant un ıtin considérable, et passa tout près de Calaurie, pour braver moléon, qui n'avait avec lui que peu de monde. Ce général laissa passer, et se mit à sa poursuite avec sa cavalerie et s troupes légères. Icétas, qui en fut informé, traversa le Dayrias [2] et s'arrêta sur l'autre bord, comme pour disputer le ıssage à Timoléon ; la rapidité du courant et les bords esrpés du fleuve lui inspiraient cette audace. Le danger, en citant une rivalité et une émulation merveilleuses entre les ficiers de Timoléon, retarda le combat. Aucun d'eux ne ulait passer derrière son compagnon ; ils demandaient tous marcher les premiers à l'ennemi ; et en se poussant les uns s autres pour se devancer, ils allaient faire le passage avec eaucoup de confusion. Timoléon, pour les accorder, fit tirer sort ceux qui passeraient les premiers ; il prit leurs anaux, qu'il mit dans un pan de sa robe, et, après qu'on les ıt mêlés, le premier anneau qui sortit se trouva heureuseent avoir pour cachet un trophée. A cette vue, tous ces

[1] C'étaient ceux que ces sacriléges avaient pris dans le temple de Delphes.
[2] D'autres disent *Lamyrias*.

jeunes officiers, pleins de joie, poussent de grands cris; et, sans attendre qu'on achève le sort, ils s'élancent dans la rivière, la passent le plus promptement possible, et fondent sur les ennemis, qui, ne pouvant soutenir un choc si impétueux, prirent la fuite et furent tous dépouillés de leurs armes; il y en eut environ mille de tués. Peu de jours après, Timoléon conduisit ses troupes contre la ville des Léontins, où il prit vif Icétas, Eupolème son fils, et Euthyme, le général de la cavalerie, que leurs propres soldats lui livrèrent enchaînés. Icétas et son fils furent punis de mort comme des tyrans et des traîtres. Euthyme, homme distingué par son courage et son intrépidité dans les combats, eût pu trouver grâce devant ses ennemis, sans une raillerie piquante qu'il s'était permise contre les Corinthiens, lorsqu'ils partirent de Corinthe pour aller faire la guerre aux tyrans de Sicile : Euthyme, dans un discours public qu'il fit aux Léontins, leur dit qu'il ne fallait pas s'effrayer de voir

Sortir de leurs maisons des femmes de Corinthe.

La plupart des hommes se tiennent plus blessés des injures que des actions offensantes, et supportent plus difficilement un trait de mépris qu'un dommage réel. On pardonne à des ennemis d'employer des voies de fait que la défense rend nécessaires; mais les paroles injurieuses semblent être l'effet d'un excès de haine ou de méchanceté.

XXXVIII. Quand Timoléon fut retourné à Syracuse, le peuple assemblé fit le procès aux femmes et aux filles d'Icétas; elles furent condamnées à mort. De toutes les actions de Timoléon, c'est celle qui me paraît la plus digne de blâme : s'il avait voulu s'opposer à la mort de ces femmes, elles n'auraient pas péri. Sans doute qu'il n'y prit aucun intérêt, et qu'il les livra au ressentiment du peuple, qui voulait venger Dion. Car c'était Icétas qui avait fait jeter dans la mer Arète, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant, comme nous l'avons rapporté dans la *Vie de Dion*. Timoléon tourna ensuite ses armes contre Mamercus, tyran de

Catane, qui l'attendait en bataille sur les bords du fleuve Abolus. Il le mit en déroute et lui tua plus de deux mille hommes, dont la plupart étaient de ces Phéniciens que Giscon lui avait envoyés comme auxiliaires. Cette défaite détermina les Carthaginois à demander la paix; ils l'obtinrent, à condition de ne garder que les terres qui étaient au delà du Lycus ; de laisser à tous les gens du pays qui voudraient aller s'établir à Syracuse la liberté d'emmener leurs familles et d'emporter leurs biens; enfin, de renoncer à toute alliance avec les tyrans. Alors Mamercus, perdant tout espoir, fit voile pour l'Italie, afin d'en ramener une armée de Lucaniens contre Timoléon et les troupes de Syracuse. Mais ceux qui l'accompagnaient, ayant fait retourner les galères, revinrent en Sicile et livrèrent Catane à Timoléon. Mamercus fut obligé de se retirer à Messine, auprès du tyran Hippon. Timoléon l'y suivit, et assiégea Messine par mer et par terre. Hippon, effrayé, monta sur un vaisseau pour prendre la fuite; mais il fut arrêté et livré aux Messiniens, qui, l'ayant conduit au théâtre, firent venir des écoles tous leurs enfants pour les rendre témoins du plus beau des spectacles, la punition d'un tyran : il fut battu de verges et mis à mort. Mamercus se rendit lui-même à Timoléon, à condition d'être jugé par les Syracusains, et de n'avoir pas ce général pour accusateur. Conduit à Syracuse, et traduit devant le peuple assemblé, il voulut prononcer un discours qu'il avait préparé depuis longtemps; mais le tumulte que faisait le peuple lui ayant ôté tout espoir de pardon, il jeta son manteau, et, courant avec précipitation à travers le théâtre, il se frappa la tête contre un des degrés, afin de se donner la mort; mais il ne se tua pas : il fut repris en vie, et souffrit le supplice des brigands.

XXXIX. C'est ainsi que Timoléon, après avoir détruit toutes les tyrannies, mit fin aux guerres de Sicile. Aussi cette île, qu'il avait trouvée aigrie par ses malheurs et devenue odieuse à ses propres habitants, il sut tellement l'adoucir et en rendre le séjour si aimable, que les étrangers accouraient en foule pour habiter un pays que ses citoyens mêmes avaient aban-

donné. Agrigente et Géla, deux villes considérables, qui, après la guerre des Athéniens en Sicile, avaient été détruites par les Carthaginois, furent rétablies : l'une par Mégellus et Phéristius, qui y vinrent d'Élée ; l'autre par Gorgus, qui s'y transporta de Céos, et qui tous trois y ramenèrent les anciens habitants. Timoléon leur procura, après une si cruelle guerre, non-seulement la sûreté et la paix, mais encore toutes les autres commodités de la vie ; et il leur montra tant d'affection, qu'il fut aimé dans ces deux villes comme s'il en eût été le fondateur. Tous les autres peuples partageaient ce sentiment, et ils n'auraient regardé comme solidement fait ni traité de paix, ni établissement de lois, ni partage de terres, ni police de gouvernement, si Timoléon n'y avait mis la main et ne l'avait réglé lui-même : ainsi le maître artiste, après que ses élèves ont achevé un ouvrage, y met cette grâce et cette perfection qui le rendent digne des dieux mêmes.

XL. La Grèce avait dans ce temps-là plusieurs grands personnages qui se distinguaient par les plus glorieux exploits : un Timothée, un Agésilas, un Pélopidas, un Épaminondas surtout, que Timoléon avait pris pour modèle. Mais la plupart de leurs actions, même dans ce qu'elles ont de plus éclatant, sentent l'effort et la peine ; quelques-unes même ont été suivies du repentir et du blâme. Au contraire, parmi toutes celles de Timoléon, si l'on excepte la nécessité à laquelle il fut réduit à l'égard de son frère, il n'y en a pas une à laquelle, comme dit Timée, on ne puisse appliquer ces vers de Sophocle, et s'écrier :

O dieux ! est-ce Vénus ou son aimable enfant
Qui prête à ces exploits un charme séduisant ?

En effet, comme les poëmes d'Antimachus et les tableaux de Denys, tous deux Colophoniens, quoique pleins de nerf et de vigueur, laissent voir le travail et la contrainte ; qu'au contraire, les tableaux de Nicomachus et les vers d'Homère, outre la perfection et la grâce dont ils brillent, ont surtout un caractère de naturel et de facilité qui frappe tout le

monde : de même les exploits d'Épaminondas et d'Agésilas paraissent l'effet du travail et de la difficulté, quand on les compare à ceux de Timoléon, où la beauté se trouve toujours jointe à la facilité; tout homme qui en jugera sainement et sans prévention les attribuera, non pas à la fortune seule, mais à la vertu heureuse. Cependant il rapportait lui-même à la Fortune tous ses succès; et dans ses lettres à ses amis de Corinthe, dans ses discours aux Syracusains, il remerciait souvent cette déesse de ce qu'ayant voulu sauver la Sicile, elle avait attaché cette gloire à son nom plutôt qu'à celui d'un autre. Il dédia même chez lui une chapelle à la Fortune fortuite, et consacra toute son habitation à la déesse sacrée.

XLI. Il occupait une belle maison que les Syracusains lui avaient réservée pour prix de ses grands exploits. Ils y avaient ajouté la maison de campagne la plus belle et la plus agréable, où il vivait habituellement avec sa femme et ses enfants, qu'il avait fait venir de Corinthe; car il ne retourna plus dans sa patrie, et ne prit aucune part aux troubles dont la Grèce était agitée; il ne voulut pas s'exposer à l'envie, écueil dangereux où vont si souvent échouer les généraux insatiables d'honneurs et de puissance. Il se fixa pour toujours à Syracuse, où il jouissait de tous les biens qu'il avait faits, et dont le plus grand sans doute était de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir leur bonheur. Il est nécessaire, dit Simonide, que toute alouette ait une huppe sur la tête; il ne l'est pas moins que dans tout gouvernement populaire il se trouve quelque accusateur. Aussi, parmi les orateurs démagogues de Syracuse, y en eut-il deux, Laphistius et Déménète, qui osèrent attaquer Timoléon. Le premier l'ayant assigné à comparaître et lui ayant demandé caution, le peuple se souleva contre lui. Timoléon arrêta le tumulte, et représenta aux Syracusains qu'il n'avait bravé volontairement tant de dangers et tant de travaux que pour procurer à tout citoyen la liberté de faire observer les lois. Déménète l'avait accusé en pleine assemblée de plusieurs abus

d'autorité dans son commandement. Timoléon ne répondit rien à ces accusations ; il se contenta de remercier les dieux d'avoir exaucé la prière qu'il leur avait faite, de voir les Syracusains dire librement tout ce qu'ils voudraient.

XLII. Timoléon fut, de l'aveu de tout le monde, celui des Grecs de son temps qui fit les plus grandes et les plus belles actions ; seul aussi il effaça tous les autres généraux par cette sorte d'exploits auxquels les sophistes excitent le plus les Grecs dans ces discours d'éclat qu'ils prononcent devant la Grèce assemblée. Transporté par la fortune hors de sa patrie, pur et sans souillure, avant les grands maux qui affligèrent la Grèce, il fit éclater sa valeur et son habileté contre les barbares et les tyrans ; il signala sa justice et sa douceur envers les Grecs et leurs alliés ; il érigea des trophées qui ne coûtèrent, pour la plupart, à ses concitoyens ni larmes ni deuil ; et en moins de huit ans il rendit aux anciens habitants la Sicile délivrée des maux et des calamités dont elle était depuis si longtemps accablée. Mais après tant de bonheur il sentit, dans sa vieillesse, sa vue s'affaiblir, et bientôt il la perdit entièrement ; non qu'il eût donné lieu à cet accident, ou que la fortune lui eût en cela fait éprouver son caprice ; mais c'était, je crois, une maladie héréditaire, et une suite naturelle de sa longue vie. On dit que plusieurs personnes de sa famille avaient de même perdu la vue dans leur vieillesse. Athanis rapporte que, pendant que Timoléon faisait la guerre à Hippon et à Mamercus, et qu'il était campé devant Mylles[1], il lui vint une taie sur les yeux, et l'on prévit dès lors qu'il deviendrait un jour aveugle. Cet accident, loin de suspendre le siége, le lui fit pousser plus vivement, jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de la personne des tyrans. Cet historien ajoute que, de retour à Syracuse, il demanda et obtint la permission de quitter le commandement, qu'il n'avait plus besoin de garder, disait-il, après avoir conduit les affaires publiques à la fin la plus heureuse.

[1] Mylles, suivant Strabon, liv. VI, page 408, sur la côte septentrionale de la Sicile, près du promontoire de Pétlore, du côté de l'orient.

XLIII. On ne s'étonnera pas sans doute que Timoléon ait supporté cette perte avec modération. Mais on ne peut trop admirer le respect et la reconnaissance que les Syracusains ne cessèrent de lui témoigner dans cet état de cécité. Non contents de lui rendre souvent eux-mêmes de fréquentes visites, ils menaient chez lui, soit à la ville, soit à la campagne, tous les étrangers qui venaient à Syracuse, et leur montraient leur bienfaiteur; ils se réjouissaient, ils se faisaient honneur devant eux du choix qu'il avait fait de leur ville pour y demeurer, sans vouloir retourner dans sa patrie, où l'attendait une réception si honorable après les grandes victoires qu'il avait remportées. Mais, de tout ce qu'on a fait ou écrit de grand à la mémoire de Timoléon, rien n'a été plus flatteur pour lui que le décret du peuple de Syracuse qui ordonnait de prendre pour général un Corinthien, toutes les fois qu'on serait en guerre avec des étrangers. Il recevait aussi dans toutes les assemblées un témoignage de confiance bien honorable pour lui : les Syracusains y jugeaient eux-mêmes les affaires les plus simples; mais, quand il en survenait de plus importantes, ils appelaient Timoléon. On le voyait, sur un char à deux chevaux, traverser la place publique, et se rendre au théâtre, où il entrait assis sur son char. A son arrivée, le peuple le saluait tout d'une voix; il leur rendait le salut; et, après avoir accordé quelques moments à ces élans d'acclamations et de louanges, on discutait l'affaire : il donnait son avis, que le peuple confirmait toujours par son suffrage; après quoi ses gens le ramenaient sur son char à travers le théâtre; les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes avec des acclamations et des applaudissements non interrompus, et retournaient ensuite expédier les autres affaires.

XLIV. Il vieillissait ainsi au milieu du respect et de la bienveillance publics, chéri comme le père commun des Syracusains, lorsqu'il lui survint une légère maladie qui, jointe à son âge, termina bientôt sa vie. Après qu'on eut donné quelques jours aux préparatifs de ses funérailles, et aux étran-

gers le temps de se rendre à Syracuse pour honorer ses obsèques, elles furent célébrées avec la plus grande magnificence. Des jeunes gens choisis au sort par le peuple portèrent son lit funèbre, qu'on avait très-richement paré; ils traversèrent la place publique, sur laquelle on voyait autrefois les palais des tyrans. Le convoi était accompagné de plusieurs milliers d'hommes et de femmes qui, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, présentaient moins l'image d'un convoi que celle d'une fête solennelle. Les cris et les larmes, qui se confondaient avec les bénédictions et les louanges, n'étaient pas un honneur accordé à l'usage, ou un devoir de convention, mais l'expression sincère des plus justes regrets et le pur témoignage d'une véritable affection. Lorsque le lit eut été mis sur le bûcher, Démétrius, celui de tous les hérauts d'alors qui avait la voix la plus forte, prononça le décret du peuple. Il était conçu en ces termes : « Le peuple « de Syracuse a ordonné que Timoléon de Corinthe, fils de « Timodème, soit enterré aux dépens du public, et qu'on « emploie pour ses funérailles la somme de deux cents « mines[1]; que, pour honorer sa mémoire, on célèbre à per- « pétuité, le jour anniversaire de sa mort, des jeux de « musique, des combats gymniques et des courses de che- « vaux; parce qu'après avoir exterminé les tyrans, défait « les barbares, repeuplé les plus grandes villes que la guerre « avait ruinées, il a donné des lois aux Siciliens. » Ses cendres furent déposées dans un tombeau qu'on avait élevé sur la place publique, et que les Syracusains environnèrent, dans la suite, de portiques, d'un gymnase, et de palestres destinés aux exercices de la jeunesse. Ils donnèrent à ce monument le nom de Timoléontium. Les Syracusains, en observant les lois et la forme de gouvernement que Timoléon avait établies, jouirent d'une longue prospérité.

[1] Environ 18,000 liv, de notre monnaie.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

GARNIER FRÈRES

6, rue des Saints-Pères et Palais-Royal, 215

DICTIONNAIRE NATIONAL

OUVRAGE ENTIÈREMENT TERMINÉ

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE LA LANGUE ET DES LETTRES FRANÇAISES

Ce grand Dictionnaire classique de la Langue française contient, pour la première fois, outre les mots mis en circulation par la presse, et qui sont devenus une des propriétés de la parole, les noms de tous les Peuples anciens, modernes; de tous les Souverains de chaque Etat; des Institutions politiques; des Assemblées délibérantes; des Ordres monastiques, militaires; des Sectes religieuses, politiques, philosophiques; des grands Evénements historiques: Guerres, Batailles, Siéges, Journées mémorables, Conspirations, Traités de paix, Conciles; des Titres, Dignités, Fonctions, des Hommes ou Femmes célèbres en tout genre; des Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps: Saints, Martyrs, Savants, Artistes, Ecrivains; des Divinités, Héros et Personnages fabuleux de tous les peuples; des Religions et Cultes divers, Fêtes, Jeux, Cérémonies publiques, Mystères, enfin la Nomenclature de tous les Chefs-lieux, Arrondissements, Cantons, Villes, Fleuves, Rivières, Montagnes de la France et de l'Etranger; avec les Etymologies grecques, latines, arabes, celtiques, germaniques, etc., etc.

Cet ouvrage classique est rédigé sur un plan entièrement neuf, plus exact et plus complet que tous les dictionnaires qui existent, et dans lequel toutes les définitions, toutes les acceptions des mots et les nuances infinies qu'ils ont reçues sont justifiées par plus de quinze cent mille exemples extraits de tous les écrivains moralistes et poëtes, philosophes et historiens, etc., etc. Par M. BESCHERELLE aîné, principal auteur de la *Grammaire nationale.* 2 magnifiques vol. in-4 de plus de 3,000 pages, à 4 col., imprimés en caractères neufs et très-lisibles, sur papier grand raisin, glacé, contenant la matière de plus de 300 volumes in-8. 50 fr.

Demi-reliure chagrin. . . . . 60 fr.

GRAMMAIRE NATIONALE

Ou Grammaire de Voltaire, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de J. J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Casimir Delavigne, et de tous les écrivains les plus distingués de la France; par MM. BESCHERELLE FRÈRES et LITAIS DE CAUX. 1 fort vol. grand in-8, 12 fr., net. . . . . 10 fr.

Complément indispensable du DICTIONNAIRE NATIONAL.

DICTIONNAIRE USUEL DE TOUS LES VERBES FRANÇAIS

Tant réguliers qu'irréguliers, entièrement conjugués, par Bescherelle frères. 2 vol. in-8 à 2 colonnes. . . . . 12 fr.

Ce livre est indispensable à tous les écrivains et à toutes les personnes qui s'occupent de la langue française, car le verbe est le mot qui, dans le discours, joue le plus grand rôle; il entre dans toutes les propositions, pour être le lien de nos pensées et y répandre la clarté et la vie; aussi les Latins lui avaient donné le nom de *verbum* pour exprimer qu'il est le mot nécessaire, le mot par excellence. La conjugaison des verbes est sans contredit ce qu'il y a de plus difficile dans notre langue, puisqu'on y compte plus de trois cents verbes irréguliers. A l'aide de ce dictionnaire, tous les doutes sont levés, toutes les difficultés vaincues.

LE VÉRITABLE MANUEL DES CONJUGAISONS

Ou Dictionnaire des 8,000 verbes, par Bescherelle frères. Troisième édition. 1 vol. in-18. 3 fr. 75

GRAND DICTIONNAIRE ESPAGNOL-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ESPAGNOL

Avec la prononciation dans les deux langues, plus exact et plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, rédigé d'après les matériaux réunis par D. Vicente Salva, et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par F. de P. Noriega et Guim 1 fort vol. grand in-8 jésus d'environ 1,600 pages à 3 colonnes. . . . . 18 fr.

PETIT DICTIONNAIRE NATIONAL

Contenant la définition très-claire et très-exacte de tous les mots de la langue usuelle; l'explication la plus simple des termes scientifiques et techniques; la prononciation figurée dans tous les cas douteux ou difficiles, etc.; à l'usage de la jeunesse, des maisons d'éducation qui ont besoin de renseignements prompts et précis sur la langue française; par Bescherelle aîné, auteur du *Grand Dictionnaire national*, etc. 1 fort volume in-32 jésus de plus de 600 pages. . . . . 2 fr. 25

NOUVEAU DICTIONNAIRE ANGLAIS-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ANGLAIS

Contenant tout le vocabulaire de la langue usuelle, et donnant la prononciation figurée de tous les mots anglais et celle des mots français dans les cas douteux ou difficiles, par Clifton. 1 beau volume grand in-32 de 1,000 pages environ.. . . . . 4 fr. 50

NOUVEAU DICTIONNAIRE ALLEMAND-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ALLEMAND

du langage littéraire, scientifique et usuel; contenant à leur ordre alphabétique tous les mots usités et nouveaux de ces deux idiomes; les noms propres de personnes, de pays, de villes, etc.; la solution des difficultés que présentent la prononciation, la grammaire et les idiotismes; et suivi d'un tableau de verbes irréguliers, par K. Rotteck (de Berlin). 1 fort vol. grand in-32 jésus (édition galvanoplastique). . . . . 4 fr. 50

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE POCHE FRANÇAIS-ESPAGNOL ET ESPAGNOL-FRANÇAIS

avec la prononciation dans les deux langues, rédigé d'après les matériaux réunis, par D. Vicente Salva, et les meilleurs dictionnaires parus jusqu'à ce jour. 1 fort vol. gr. in-32, format dit Cazin, d'environ 1,100 pag. 5 fr

GRAND DICTIONNAIRE ITALIEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ITALIEN

Par Barberi, continué et terminé par Basti et Cerati. 2 gros vol. in-4, contenant 2,500 pages, 45 fr.; net. . . . . 25 fr.

LE NOUVEAU MAITRE ITALIEN

Abrégé de la Grammaire des Grammaires italiennes, simplifié et mis à la portée de tous les commençants, divisé par leçons, avec des thèmes gradués pour s'exercer à parler dès les premières leçons et s'habituer aux inversions italiennes, par J. Ph. Barberi, auteur du *Grand Dictionnaire italien-français.* 1 fort vol. in-8, 6 fr.; net. . . . 4 fr.

DICTIONNAIRE USUEL DE GÉOGRAPHIE MODERNE

Contenant : les articles les plus nécessaires de la géographie ancienne, ce qu'il y a de plus important dans la géographie historique du moyen âge, le résumé de la statistique générale des grands États et des villes les plus importantes du globe, par M. D. de Rienzi. Nouvelle édition. 1 fort vol. in-8, à 2 col., orné de 9 cartes col. . . . . 8 fr.

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET POSTAL DES COMMUNES DE FRANCE

Dédié au commerce, à l'industrie et à toutes les administrations publiques, par M. A. Peigné, auteur du *Dictionnaire portatif de la langue française* et de plusieurs ouvrages d'instruction; avec la carte des postes. Cet ouvrage, par la multiplicité et l'exactitude des renseignements qu'il fournit, est indispensable à tout commerçant, voyageur, industriel et employé d'administration, dont il est le *vade mecum*. . . . . . 5 fr.

GUIDES POLYGLOTTES, MANUELS DE LA CONVERSATION ET DU STYLE ÉPISTOLAIRE

l'usage des voyageurs et de la jeunesse des écoles, par MM. Clifton, Vitali, Corona, Bustamente, Ebeling, Carolino Duarte. Grand in-32, format dit Cazin, papier satiné, élégamment cartonnés. Le vol. . . 2 fr.

Jolie reliure toile. . . . . 50 c. le vol. en plus.

Français-Anglais. 1 vol in-32.
Français-Italien. 1 vol. in-32.
Français-Allemand. 1 vol. in-32.
Français-Espagnol. 1 vol. in-32.
Français-Portugais. 1 vol. in-32.
Español-Francés. 1 vol. in-32.
English-French. 1 vol. in-32.
English-Portuguese. 1 vol. in-32.
Español-Inglés. 1 vol. in-32.
Anglais-Allemand. 1 vol. in-32.
Español-Italiano. 1 vol. in-32.
Portuguez-Francez. 1 vol. n-32.
Portuguez-Inglez. 1 vol. in-32.

GUIDE EN SIX LANGUES. — **Français-anglais-allemand-italien-espagnol-portugais.** 1 fort vol. in-16 de 550 pages. Prix. . . . . 5 fr

Nous appelons d'une manière toute spéciale l'attention sur nos *Guides polyglottes*. Le soin intelligent et scrupuleux qui en a dirigé l'exécution leur assurer parmi les livres de ce genre, une incontestable supériorité. Le texte original a été fait et préparé, avec beaucoup d'adresse et d'habileté, par un maître de conférence à l'École normale supérieure. Les besoins de la conversation usuelle y sont très-heureusement prévus. Les dialogues, au lieu de se traîner dans l'ornière des banalités ennuyeuses, ont un à-propos, une vivacité, un sel, qui amusent et réveillent le lecteur. L'auteur a eu l'art de joindre l'*agréable* à l'*utile*.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Par Malte-Brun, description de toutes les parties du monde sur un nouveau plan, d'après les grandes divisions du globe; précédée de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique. Sixième édition, revue, corrigée et augmentée, mise dans un nouvel ordre et enrichie de toutes les nouvelles découvertes, par J. J. N. Huot. 6 beaux vol. grand in-8, enrichis de 41 gravures sur acier. . . 60 fr.

Avec un superbe atlas entièrement établi à neuf. 1 vol. in-folio, composé de 72 magnifiques cartes coloriées, dont 14 doubles. . . . . . 80 fr.

On se plaignait généralement de la sécheresse de la géographie, lorsque, après quinze années de lectures et d'études, Malte-Brun conçut la pensée de renfermer dans une suite de discours historiques l'ensemble de la géographie ancienne et moderne, de manière à laisser, dans l'esprit d'un lecteur attentif, l'image vivante de la terre entière, avec toutes ses contrées diverses, et avec les lieux mémorables qu'elles renferment et les peuples qui les ont habitées ou qui les habitent encore.

Il s'est dit : « La géographie n'est-elle pas la sœur et l'émule de l'histoire? Si l'une a le pouvoir de ressusciter les générations passées, l'autre ne saurait-elle fixer, dans une image mobile, les tableaux vivants de l'histoire en retraçant à la pensée cet éternel théâtre de nos courtes misères? cette vaste scène, jonchée des débris de tant d'empires, et cette immuable nature, toujours occupée à réparer, par ses bienfaits, les ravages de nos discordes? Et cette description du globe n'est-elle pas intimement liée à l'étude de l'homme, à celle des mœurs et des institutions? n'offre-t-elle pas à toutes les sciences politiques des renseignements précieux? aux diverses branches de l'histoire naturelle, un complément nécessaire? à la littérature elle-même, un vaste trésor de sentiments et d'images? »

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

52 vol. grand in-8 de 500 pages à 2 col., contenant la matière de plus de 300 vol. . . . . 208 fr.

Œuvre éminemment littéraire et scientifique, produit de l'association de toutes les illustrations de l'époque, sans acception de partis ou d'opinions, le *Dictionnaire de la Conversation* a depuis longtemps sa place marquée dans la bibliothèque de tout homme de goût, qui aime à retrouver formulées en préceptes généraux ses idées déjà arrêtées sur l'histoire, les arts et les sciences.

SUPPLÉMENT AU
DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

Rédigé par tous les écrivains dont les noms figurent dans cet ouvrage, et publié sous la direction du même rédacteur en chef. 16 vol. gr. in-8 de 500 pages, conformes aux 52 vol. publiés de 1832 à 1839. . 80 fr.

Le *Supplément*, aujourd'hui terminé, se compose de *seize volumes* formant les tomes LIII à LXIII de cette Encyclopédie si populaire.

Ce *Supplément* a réparé toutes les erreurs, toutes les omissions qui avaient échappé dans le travail si rapide de la rédaction des 52 premiers volumes. Tous les *renvois* que le lecteur cherchait vainement dans l'ouvrage principal se trouvent traités dans le *Supplément*, quelques articles jugés insuffisants ont été refaits.

Qui ne sait l'immense succès du *Dictionnaire de la Conversation?* Plus de 19,000 exemplaires des tomes 1 à LII ont été vendus; mais, aujourd'hui, les seuls exemplaires qui conservent toute *leur valeur primitive* sont ceux qui possèdent le *Supplément*, en d'autres termes, les tomes LIII à LXIII.

Comme les seize volumes supplémentaires n'ont été tirés qu'à 3,000, ils ne tarderont pas à être épuisés.

Nous nous bornerons à prévenir les possesseurs des tomes I à LII qu'avant peu de temps il nous sera impossible de compléter leurs exemplaires et de leur fournir les tomes LIII à LXVIII; car ils s'épuisent plus rapidement que nous ne l'avions pensé.

Prix des seize vol. du *Supplément* (tomes LIII à LXIII), 80 fr.; le v. 5 fr.

COURS COMPLET D'AGRICULTURE

Du Nouveau Dictionnaire d'agriculture théorique et pratique, d'économie rurale et de médecine vétérinaire; sur le plan de l'ancien Dictionnaire de l'abbé Rosnier.

Par M. le baron de MOROGUES, ex-pair de France, membre de l'institut, de la Société nat. et cent. d'agriculture;
M. MIRBEL, de l'Académie des sciences, professeur de culture au Jardin des Plantes, etc;

Par M. le vicomte HÉRICART DE THURY, président de la Société nationale d'agriculture;
M. PAYEN, de la Société nationale d'agriculture, professeur de chimie industrielle et agricole;
M. MATHIEU DE DOMBASLE, etc.

Ce cours a eu pour base le travail composé par les membres de l'ancienne section d'agriculture de l'Institut : MM. de Sismondi, Bosc, Thouin, Chaptal, Tessier, Desfontaines, de Candolle, François de Neufchateau, Parmentier, la Rochefoucauld, Morel de Vindé, Huzard père et fils, Appert, Vilmorin, Brongniart, Lenoir, Noisette, etc., etc. 4e édition, revue et corrigée. Broché en 20 vol. grand in-8, à 2 colonnes, avec environ 4,000 sujets gravés, relatifs à la grande et à la petite culture, à l'économie rurale et domestique, etc. Complet, 112 fr. 50; net. . . . . . . 90 fr.

DICTIONNAIRE D'HIPPIATRIQUE ET D'ÉQUITATION

Ouvrage où se trouvent réunies toutes les connaissances équestres et hippiques, par F. Cardini, lieutenant-colonel en retraite. 2 vol. grand in-8, ornés de 70 figures. Deuxième édit., corrigée et considérablement augmentée, 20 fr.; net. . . . . 15 fr.

OUVRAGES RELIGIEUX

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR TOUS LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Par Bossuet. 1 vol. grand in-8, même format que les *Méditations sur l'Evangile*, orné de 10 magnifiques gravures anglaises sur acier, d'après le Guide, Poussin, Vanderwerf, Maratte, Copley, Melville, etc. . 16 fr.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

Par Bossuet, revues sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes, et illustrées de 14 magnifiques gravures sur acier, d'après Raphael, Rubens, Poussin, Rembrandt, Carrache, Léonard de Vinci, etc. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 18 fr.

Cette superbe réimpression des chefs-d'œuvre de Bossuet, imprimée avec le plus grand soin par Simon Raçon, est destinée à prendre place parmi les plus beaux livres de l'époque.

LES SAINTS ÉVANGILES

Par l'abbé Dassance, selon saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. 2 splendides vol. grand in-8, illustrés de 12 gravures sur acier, et ornés de vues. Edition Curmer. Brochés, 48 fr.; net. . . . . . 30 fr.

LES ÉVANGILES

Par F. Lamennais, Traduction nouvelle, avec des notes des réflexions. Deuxième édition, illustrée de 10 gravures sur acier, d'après Gigoli, le Guide, Murillo, Overbeck, Raphael, Rubens, etc. 1 vol. in-8 cavalier vélin, 10 fr.; net. . . . . 8 fr.

LES VIES DES SAINTS

Pour tous les jours de l'année, nouvellement écrites par une réunion d'ecclésiastiques et d'écrivains catholiques, classées pour chaque jour de l'année par ordre de dates, d'après les martyrologes et Godescard; illustrées d'environ 1,800 gravures. L'ouvrage complet forme 4 beaux vol. grand in-8; chaque vol. se compose d'un trimestre et forme un tout complet. 10 fr. le vol. Complet. . . . . 40 fr.

Les *Vies des Saints* avaient déjà obtenu l'approbation des archevêques de Paris, de Cambrai, de Tours, de Bourges, de Reims, de Sens, de Bordeaux, etc., etc.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Traduite par l'abbé Dassance, avec approbation de Monseigneur l'archevêque de Paris. Edition Curmer, avec encadrements variés, frontispice or et couleur, et 10 gravures sur acier. 1 vol. grand in-8. . . 20 fr.

Reliure chagrin, tranche dorée. . . . . 12 fr. »
— demi-chagrin, tranche dorée, plats toile. 5 50

LES FEMMES DE LA BIBLE

Par M. l'abbé G. Darboy. Collection de portraits des femmes remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament (gravés par les meilleurs artistes, d'après les dessins de G. Staal), avec textes explicatifs rappelant les principaux événements du peuple de Dieu, et renfermant des appréciations sur le caractères des Femmes célèbres de ce peuple. 2 vol. grand in-8 jésus. Le vol. 20 fr.

LES SAINTES FEMMES

Par M. l'abbé Darboy. Collection de portraits, gravés sur acier, des femmes remarquables de l'Église; ouvrage approuvé par Monseigneur l'archevêque de Paris. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 20 fr.

LE CHRIST, LES APOTRES ET LES PROPHÈTES

Par l'abbé Darboy. Collection de portraits de l'Écriture sainte les plus remarquables, gravés par les meilleurs artistes. 1 volume grand in-8 jésus.. . . . . 20 fr.

LA VIERGE

Histoire de la Mère de Dieu et de son culte, par l'abbé Orsini. Nouvelle édition, illustrée de gravures sur acier et de sujets dans le texte. 2 beaux vol. grand in-8 jésus. . . . . 24 fr.

SAINT VINCENT DE PAUL

Histoire de sa vie, par l'abbé Orsini. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, illustré de 10 splendides gravures sur acier, tirées sur chine avant la lettre, d'après Karl Girardet, Leloir, Meissonnier, Staal, etc., gravées par nos meilleurs artistes. . . . . 12 fr.

PRIX DE LA RELIURE DES SEPT VOLUMES CI-DESSUS

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée.. . . . . 6 fr.
Reliure demi-chagrin, tranche dorée. . . . . 6 »

LA SAINTE BIBLE

L'Ancien et le Nouveau Testament complets; traduction nouvelle par Genoude. 3 vol. grand in-8 à 2 colonnes, illustrés de 8 magnifiques gravures anglaises et de 350 gravures sur bois. . . . . 24 fr.

Demi-rel. chagrin, plats toile, doré sur tranche, 3 vol. rel. en 2. 6 fr. le vol.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Par l'abbé Fleury, augmentée de 4 livres (les livres CI, CII, CIII et CIV), publiés pour la première fois d'après un manuscrit appartenant à la Bibliothèque impériale, avec une table générale des matières. Paris, 1856. 6 vol. gr. in-8 jésus, à 2 col.; au lieu de 60 fr., net.. . 30 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire sur Chateaubriand par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 12 vol. in-8, papier cavalier vélin, orné d'un beau portrait de Chateaubriand. Chaque vol.. 5 fr.

Notre édition réunit à la fois les avantages d'un prix modéré, d'une excellente typographie et d'une correction faite d'après les meilleurs textes. Elle sera enrichie d'une étude très-complète sur Chateaubriand par M. Sainte-Beuve, et de notes inédites extrêmement curieuses.

Nous avons eu soin de faire faire des titres particuliers et des couvertures spéciales pour chaque volume formant un tout complet.

EN VENTE

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME. 1 vol.

LES MARTYRS. 1 vol.

L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JERUSALEM. 1 vol.

ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCERRAGE, LES NATCHEZ, POÉSIES. 1 vol.

VOYAGE EN AMÉRIQUE, EN ITALIE ET EN SUISSE. 1 vol.

Chaque volume, avec 3, 4 ou 5 gravures, se vend séparément.. . . . 6 fr.
Demi-reliure, plats toile, doré sur tranche. . . . . 3 fr.

MAGNIFIQUE COLLECTION DE GRAVURES

Comme ornement et complément de notre édition, nous publions une splendide collection composée d'environ 40 gravures, dessinées par Staal, etc., exécutées spécialement pour cette édition, et avec le plus grand soin, par MM. F. Delannoy, A. Thibault, Outhwaite, Massard, etc., d'après les dessins originaux de G. Staal, Racinet, etc. Rien n'a été négligé pour rendre ces gravures dignes des *Œuvres de Chateaubriand*, 12 livr. composées de chacune 3 ou 4 grav. Chaque livraison 1 fr.

HISTOIRE DE FRANCE

Par Anquetil, avec continuation jusqu'à nos jours par Baude, l'un des principaux auteurs du *Million de Faits* et de *Patria*. 8 vol. grand in-8, imprimés à 2 col., illustrés de 120 gravures environ, renfermant la collection complète des portraits des rois, 50 fr.; net. . . . 40 fr.

HISTOIRE DE FRANCE D'ANQUETIL

Continuée depuis la Révolution de 1789 par Léonard Gallois. Edition ornée de 50 gravures en taille-douce. 5 vol. grand in-8 jésus à 2 colonnes, contenant la matière de 40 vol. in-8 ordinaires. 62 fr. 50; net. 40 fr.
Demi-reliure, dos chagrin, le vol. . . . . 3 fr. 50

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Par le président Hénault, continué par Michaud. 1 vol. grand in-8 illustré de gravures sur acier. . . . . 12 fr.
Demi-reliure, chagrin. . . . . 3 fr. 50
— avec les plats toile, tr. dor. . . . . . . 6 fr. »

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par M. Louis Blanc, auteur de l'*Histoire de Dix ans.* Chaque volume se vend séparément. . . . . 5 fr.

Le dixième volume est en vente.

CAMPAGNE DE PIÉMONT ET DE LOMBARDIE

Amédée de Cesena. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 20 fr.

L'histoire de cette campagne est une histoire éminemment populaire, qui doit éveiller un intérêt universel. Les éditeurs n'ont rien négligé pour que cet ouvrage joignît au mérite de l'à-propos tous les avantages d'une exécution sérieuse, et devînt un livre, non pas seulement de circonstance et d'un intérêt éphémère, mais digne de tenir une place honorable dans les bibliothèques. — Au point de vue littéraire et politique, le nom de l'auteur est à la fois une promesse et une garantie. Les incidents de la campagne sont retracés dans ce livre avec une verve et un entrain qui donnent beaucoup de charme au récit. L'ouvrage est orné des portraits de l'Empereur, de l'Impératrice et de Victor-Emmanuel, admirablement gravés sur acier par Delannoy, d'après Winterhalter, de plans et de cartes, de types militaires des trois armées et de planches sur acier représentant les batailles de *Magenta* et de *Solferino* et la *Rentrée des Troupes à Paris*. Le livre renferme aussi la liste complète et nominale des décorés et des médaillés de l'armée d'Italie, et, par cela même, devient pour eux un titre de famille.

GALERIES HISTORIQUES DE VERSAILLES

Ce grand et important ouvrage a été entrepris aux frais de la liste civile du roi Louis-Philippe, et rédigé d'après ses instructions. Il renferme la description de 1,200 tableaux; des notices historiques sur plus de 676 écussons armoriés de la salle des Croisades, et des aperçus biographiques sur presque tous les personnages célèbres depuis les temps les plus reculés de la monarchie française. Cet ouvrage, véritable histoire de France, illustrée par les maîtres les plus célèbres en peinture et en sculpture, et destiné à être donné en cadeau à tous les hommes éminents de notre époque, n'a jamais été mis en vente. 10 vol. in-8 imprimés en caractères neufs sur beau papier, avec un magnifique album in-4 contenant 100 gravures. . . . . 80 fr.

VERSAILLES ANCIEN ET MODERNE

Par le comte Alexandre de la Borde. Paris, Gavard, 1842. 1 vol. grand in-8 jésus vélin; au lieu de 30 fr., net. . . . . 12 fr. 50

Ce volume, de 916 pages de texte, est orné de plus de 800 gravures sur acier et sur bois.

SOUVENIRS D'UN AVEUGLE

Voyage autour du monde, par J. Arago, sixième édition, revue, augmentée, enrichie de notes scientifiques, par F. Arago, de l'Institut. 2 vol. grand in-8 raisin, illustrés de 23 planches et portraits à part, et de 110 vignettes dans le texte, 20 fr.; net. . . . . 15 fr.

Reliure toile, tranche dorée, le volume. . . . . 3 fr. 50
Reliure demi-chagrin, plats en toile, tr. dorée, les 2 vol. en un. 4 50

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE DE LA SCIENCE DES ARMOIRIES

Suivi d'un glossaire des attributs héraldiques, d'un traité élémentaire des ordres modernes de la chevalerie, et de notions sur l'origine des noms de famille et des classes nobles, les anoblissements, les preuves et les titres de noblesse, les usurpations et la législation nobiliaire, etc., par M. Maigne, 1 vol. grand in-18 jésus, orné d'environ 300 vignettes dans le texte, gravées par M. Dufrénoy. . . . . 6 fr.

DICTIONNAIRE DE LA NOBLESSE ET DU BLASON

Par Jouffroy d'Eschavannes, héraldiste, historiographe, secrétaire-archiviste de la Société orientale de Paris. 1 vol. grand in-8, ill. de 2 pl. de blason col. et d'un grand nombre de grav 15 fr.; net. . . 10 fr.

ORDRES DE CHEVALERIE ET MARQUES D'HONNEUR

Histoire, costume et décoration, par M. Wailen, chevalier de plusieurs ordres. Ouvrage publié sur les documents officiels, avec un supplément renfermant toutes les nouvelles décorations jusqu'à ce jour, et les costumes des principaux ordres. Superbe volume grand in-8, illustré de 110 planches coloriées à l'aquarelle. Au lieu de 75 fr., net. . . 40 fr.

COSTUMES DU MOYEN AGE

D'après les monuments, les peintures et les monuments contemporains, et pris en grande partie parmi les monuments de la célèbre bibliothèque des ducs de Bourgogne; précédés d'une dissertation sur les mœurs, les usages de cette époque. 2 magnifiques volumes illustrés de 150 gravures soigneusement coloriées à l'aquarelle. 90 fr.; net. . . . 45 fr.

L'ITALIE CONFÉDÉRÉE

Histoire politique, militaire et pittoresque de la campagne de 1859, par Amédée de Cesena. 4 vol. grand in-8 jésus, illustrés de gravures sur acier, de types militaires des différents corps des armées française, sarde et autrichienne, dessinés par Ch. Vernier; des plans de Vérone, de Mantoue et de Venise, etc., et d'une carte du nord de l'Italie indiquant les limites actuelles du royaume de Sardaigne et des États de la confédération, dressés par Vuillemin. Prix de chaque volume. . . . . 6 fr.

L'histoire de cette campagne est une histoire éminemment populaire, qui doit éveiller un intérêt universel.

Les éditeurs n'ont rien négligé pour que cet ouvrage joignît au mérite de l'actualité la plus palpitante tous les avantages d'une exécution sérieuse, et devînt un livre, non pas seulement de circonstance et d'un intérêt éphémère. mais digne de tenir une place honorable dans les bibliothèques. — Le livre renferme aussi la liste complète et nominale des décorés et des médaillés de l'armée d'Italie, et, par cela même, devient pour eux un titre de famille.

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

Par feu le comte de las Cases, nouvelle édition revue avec soin, augmentée du *Mémorial de la Belle-Poule*, par M. Emmanuel de las Cases, 2 vol. grand in-8, avec portraits, vignettes nouvelles, gravés sur acier, par Blanchard. Dessins de Pauquet, Frère et Daubigny. 24 fr.; net. . 14 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par le comte de Ségur, de l'Académie française; contenant l'histoire des Égyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Juifs, de la Grèce, de la Sicile, de Carthage et de tous les peuples de l'antiquité, l'histoire romaine et l'histoire du Bas-Empire. 9e édit., ornée de 30 grav. sur acier, d'après les grands maîtres. 3 vol. grand in-8. . . . 37 fr. 50

On peut acheter séparément chaque volume, qui forme un tout complet :

Histoire ancienne, contenant l'histoire des Egyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Carthaginois, des Juifs. 1 vol. . . . . . . 12 fr. 50

Histoire romaine, contenant l'histoire de l'empire romain, depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin. 1 vol. . . . . 12 fr. 50

istoire du Bas-Empire, depuis Constantin jusqu'à la fin du second empire grec. . . . . 12 fr. 50

L'*Histoire universelle* de Ségur est devenue, pour la jeunesse, un livre classique. Le nombre des éditions qui se sont succédé en atteste le mérite et le succès

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE

Par M. de Barante, membre de l'Académie française. Septième édition. 12 vol. in-8, caractères neufs, imprimés sur papier vélin satiné des Vosges, ornés de 104 grav. et d'un grand nombre de cartes. Prix, le vol. . . . . 5 fr.

La place de cet ouvrage est marquée dans toutes les bibliothèques. Il joint au mérite et à l'exactitude historique une grande vérité de couleur et un grand charme de narration.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE

Par Simonde de Sismondi. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier. 10 vol. in-8, 50 fr.; net. . . . . 40 fr.

HISTOIRE D'ITALIE

Depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, par le docteur Henri Leo et Botta, traduite de l'allemand et enrichie de notes très-curieuses par M. Dochez. 3 vol. grand in-8; au lieu de 45 fr., net. . . . 15 fr.

HISTOIRE DE PORTUGAL

Par Henri Schœfer, traduite par Henri Soulange-Bodin. 1 vol. grand in-8; au lieu de 15 fr., net. 5 fr.

HISTOIRE D'ESPAGNE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'après les meilleurs auteurs, par Ch. Paquis et Dochez. 2 vol. grand in-8; au lieu de 30 fr., net . . . . 10 fr.

HISTOIRE DES CAUSES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par A. Granier de Cassagnac. 4 vol. in-8. . . . . 20 fr.

LAMARTINE

Histoire de la Révolution de 1848. Nouvelle édition, complétement revue par l'auteur. 2 volumes in-8, papier cavalier vélin. . . . . . 12 fr.

Même Ouvrage. 2 vol. grand in-18 jésus, le vol. . . . . 3 fr. 50

RAPHAEL

Pages de la vingtième année, par Lamartine. Deuxième édition. 1 vol. in-8, cavalier vélin. . . . . 5 fr.

HISTOIRE DE RUSSIE

Par A. de Lamartine. Paris, Perrotin, 1856. 2 vol. in-8, 10 fr.; net. 5 fr.

M. de Lamartine a voulu compléter son Histoire de l'empire ottoman par une Histoire de la Russie. — Ces deux volumes sont indispensables aux nombreux possesseurs de l'Histoire de la Turquie.

HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE

Depuis la Renaissance des beaux-arts jusque vers la fin du dix-huitième siècle, par Lanzi; traduite de l'italien sur la troisième édition, sous les yeux de plusieurs professeurs, par madame A. Dieudé. Paris. Dufart, 1824. 5 vol. in-8; au lieu de 35 fr. . . . . 18 fr.

Cette traduction est la seule complète qui ait été publiée de l'ouvrage de Lanzi. Cet ouvrage est indispensable aux artistes et à tous ceux qui ont le goût des beaux-arts.

VOYAGE DANS L'INDE

Par le prince A. Soltykoff; illustré de lithographies à deux teintes, par Derudder, etc., d'après les dessins de l'auteur. 1 vol. gr. in-8 jés. 20 fr.

Reliure t. mosaïque, riche plaque spéciale, genre indien, tr. dor., le vol. 6 fr.

VOYAGE EN PERSE

Par le même; illustré, d'après les dessins de l'auteur, de magnifiques lithographies par Trayer, etc. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . . . 10 fr.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, genre indien, tr. dorée, 6 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

Avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier. Édition nouvelle, revue sur l'édition in-4 de l'Imprimerie impériale, annotée par M. Flourens, membre de l'Académie française, etc., etc., etc.

Les *Œuvres complètes de Buffon* forment 12 v. grand in-8 jésus, illustrés de 162 planches, 800 sujets coloriés, gravés sur acier, d'après les dessins originaux de M. Victor Adam. Imprimés en caractères neufs, sur papier pâte vélin, par la typographie J. Claye. . . . . . . 120 fr.

M. le ministre de l'instruction publique a souscrit, pour les bibliothèques, à cette magnifique publication (aujourd'hui complétement achevée), reconnue par les hommes les plus compétents comme une édition modèle des œuvres du grand naturaliste. Le nom et le travail de M. Flourens la recommandent d'une façon toute particulière, et lui donnent un cachet spécial.

Pour satisfaire a de nombreuses demandes nous avons ouvert une souscription par demi-volumes du prix de 5 fr.

Les souscripteurs peuvent retirer, dès à présent, les 24 demi-volumes.

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES D'HISTOIRE NATURELLE

Traité de conchyliologie, précédé d'un aperçu sur toute la zoologie, à l'usage des étudiants et des gens du monde, par M. Chenu, conservateur du Musée d'histoire naturelle de M. Delessert. 1 vol. in-8, orné de 1,000 vignettes sur cuivre et sur bois, dans le texte, et d'un atlas de 12 planches en taille-douce coloriées. Prix, broché, 15 fr.; net. . . . . . . 8 fr.

Atlas en planches noires, broché, 12 fr.; net. . . . . 5 fr.

LE MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

Histoire de la fondation et des développements successifs de l'établissement, biographie des hommes célèbres qui y ont contribué par leur enseignement ou par leurs découvertes; description des galeries, du jardin, des serres et de la ménagerie, par Paul-Antoine Cap. Paris, Curmer. 1 magnifique volume très-grand in-8 jésus sur papier superfin. 15 magnifiques planches coloriées à l'aquarelle, 20 grandes planches gravées sur acier, une grande quantité de bois gravés, illustrations par Ad. Féart, Freemann, Pauquet, etc. Au lieu de 21 fr., net. . . . . 16 fr.

HISTOIRE NATURELLE DES MAMMIFÈRES

Classés méthodiquement, avec l'indication de eurs mœurs et de leurs rapports avec les Arts, le Commerce et l'Agriculture, par Paul Gervais, illustrations par MM. Werner, Freemann, Oudart, Delahaye, de Bar et autres éminents artistes; gravures par MM Annedouche, Quartley, Gusman Brunier, Hildebrand, Gauchard, Sargent et l'élite des graveurs français et étrangers. Paris, Curmer, 1855. 2 magnifiques vol. très-grand in-8 jésus; au lieu de 25 fr., le vol. net. . . . . 16 fr.

Ces volumes contiennent 58 planches gravées sur acier et coloriées, entièrement inédites, et environ 150 gravures sur bois séparées du texte, imprimées à deux teintes; un nombre considérable de gravures sur bois, inédites.

L'AFRIQUE FRANÇAISE, L'EMPIRE DU MAROC ET LES DESERTS DU SAHARA

Édition illustrée d'un grand nombre de gravures sur acier, noires et coloriées, par Christian. 1 volume grand in-8 jésus. . . . . . . 15 fr.

CASIMIR DELAVIGNE

Œuvres complètes, comprenant le Théatre, les Messéniennes et les Chants sur l'Italie. Nouvelle édition, illustrée de 12 belles vignettes gravées sur acier d'après A. Johannot. 1 beau vol. gr. in-8 jésus. 1855. . 12 fr. 50

ŒUVRES DE P. ET TH. CORNEILLE

Précédées de la vie de P. Corneille, par Fontenelle, et des discours sur la poésie dramatique. Nouvelle édition ornée de gravures sur acier. Un beau volume grand in-8. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES DE J. RACINE

Avec un essai sur la vie et les ouvrages de J. Racine, par Louis Racine; ornées de 13 vignettes, d'après Gérard, Girodet, Desenne, etc. 1 beau vol. grand in-8 jésus. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU

Avec une notice et notes de tous les commentateurs, illustrées de 7 gravures sur acier, nouvelle édition. 1 vol. grand in-8. . . . . 12 fr. 50

MOLIÈRE

Œuvres complètes, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de Molière, par Sainte-Beuve, illustrées de 800 dessins, par Tony Johannot. Nouvelle édition. 1 vol. gr. in-8, jésus, imprimé par Plon frères. 20 fr.

Reliure demi-chagrin. pour chacun des cinq ouvrages, le vol.. . . . 3 fr. 50
Même reliure, plats en toile, tranche dorée. . . . . 6 »

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE

A l'usage des Lycées et des maisons d'éducation, rédigé conformément au programme de l'Université. Le cours comprend :

Zoologie, par M. Milne-Edwards, membre de l'Institut, professeur au Jardin des Plantes.

Botanique, par M. A. de Jussieu, de l'Institut, professeur au Jardin des Plantes.

Minéralogie et Géologie, par M. F. S. Beudant, de l'Institut, inspecteur général des études. 3 forts vol. in-12 ornés de plus de 2,000 figures intercalées dans le texte.

Chaque volume se vend séparément. Broché. . . . . 6 fr. »
Cartonné à l'anglaise. . . . . 7 fr. »
La Géologie seule. Brochée.. . . . . 4 fr. »

Ouvrage adopté par l'Université et approuvé par Mgr l'archevêque de Paris.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES D'HISTOIRE NATURELLE

Pour servir d'introduction au *Cours élémentaire d'histoire naturelle*, rédigées conformément au programme officiel de l'enseignement dans les lycées (section des sciences). 3 vol. in-18 jésus, illustrés d'un grand nombre de figures intercalées dans le texte.

Zoologie, par M. Milne-Edwards.. . . . . 3 fr. »

Botanique, par M. Payer, professeur à la Faculté des sciences de Paris (*sous presse*).

Géologie, par M. E. B. de Chancourtois.. . . . . 1 fr. 25

COURS ÉLÉMENTAIRE DE CHIMIE

Par M. V. Regnault, de l'Institut, directeur de la Manufacture impériale de Sèvres, professeur au Collége de France et à l'Ecole polytechnique. 4 vol. in-18 jésus, ornés de 700 figures dans le texte. 5me édit. 20 fr.

PREMIERS ÉLÉMENTS DE CHIMIE

l'usage des facultés, des établissements d'enseignement secondaire, des écoles normales et des écoles industrielles; par M. V. Regnault. In-18 jésus, illustré d'un grand nombre de figures dans le texte. . . 5 fr.

COURS ELÉMENTAIRE DE MÉCANIQUE

Théorique et appliquée, à l'usage des lycées, des écoles normales, des facultés, etc.; par M. Delaunay, de l'Institut, ingénieur des Mines, professeur à la Faculté des sciences de Paris et à l'Ecole polytechnique, etc. 1 vol. in-18 jésus illustré de 540 figures dans le texte. 4me édition. 8 fr.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'ASTRONOMIE

Concordant avec les articles du programme officiel pour l'enseignement de la cosmographie dans les lycées; par *le même*. 1 volume in-18 jésus, illustré de planches en taille-douce et d'un grand nombre de figures intercalées dans le texte, deuxième édition. . . . . 7 fr. 50

ÉLÉMENTS DE BOTANIQUE

Première Partie : Organographie, par M. Payer, de l'Institut, professeur de botanique à la Faculté des sciences et à l'École normale supérieure. 1 volume grand in-18, avec 668 fig. intercalées dans le texte. . 5 fr.

SOUS PRESSE :

2e Partie : **Anatomie, physiologie, organogénie, pathologie et tératologie végétales.**

3e Partie : **Les principaux groupes du règne végétal,** considérés au point de vue de leur classification naturelle (*Phytographie*); de leur application à la médecine et à l'industrie (*Botanique apliquée*), et de leur distribution à la surface du sol (*Géographie botanique*).

COURS ÉLÉMENTAIRE D'AGRICULTURE

Destiné aux élèves des écoles d'agriculture et des écoles normales primaires, aux propriétaires, cultivateurs; par MM. Girardin, correspondant de l'Institut, professeur, et Dubreuil, professeur d'agriculture et de sylviculture, chargé du cours d'arboriculture au Conservatoire impérial des arts et métiers. 2 forts volumes in-18 jésus, illustrés de 842 figures dans le texte. 2e édition.. . . . . 15 fr.

COURS ÉLÉMENTAIRE THÉORIQUE ET PRATIQUE D'ARBORICULTURE

Comprenant l'étude des pépinières d'arbres et d'arbrisseaux forestiers, fruitiers et d'ornement; celle des plantations d'alignement forestières et d'ornement; la culture spéciale des arbres à fruits à cidre, et de ceux à fruits de table. Précédé de quelques notions d'anatomie et de physiologie végétales; par M. A. Dubreuil, professeur d'agriculture et de sylviculture. 4e édition, considérablement augmentée. 1 très-fort vol. in-18 jésus, illustré de 811 figures dans le texte et de 5 planches gravées sur acier. Publié en deux parties. . . . . 12 fr.

Ouvrage approuvé par l'Université et couronné par les sociétés d'horticulture de Paris, de Rouen et de Versailles.

INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE POUR LA CONDUITE DES ARBRES FRUITIERS

Greffe, — Taille, — Restauration des arbres mal taillés ou épuisés par la vieillesse, — Culture, récoltes et conservation des fruits, par *le même.* Ouvrage destiné aux jardiniers, aux élèves des fermes écoles et des écoles normales primaires. 1 volume in-18 jésus, illustré de figures dans le texte. Deuxième édition. . . . . 2 fr. 50

OUVRAGES EN VOIE D'EXÉCUTION :

COURS ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIQUE

Par M. V. Regnault, de l'Institut, directeur de la manufacture impériale de Sèvres, professeur au Collége de France et à l'Ecole polytechnique. 2 volumes in-18 jésus, illustrés de figures dans le texte.

PREMIERS ÉLÉMENTS DE PHYSIQUE

Rédigés sur le nouveau programme ; par *le même.* 1 volume grand in-18, avec figures dans le texte.

EXPOSITION ET HISTOIRE DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES MODERNES

Par M. Louis Figuier, docteur ès sciences. Cinquième édition. 4 volumes in-18 jésus. Brochés. . . . . 14 fr.

CES QUATRE VOLUMES CONTIENNENT :

Le premier : Machine à vapeur. — Bateaux à vapeur. — Chemins de fer.

Le deuxième : Machine électrique. — Bouteille de Leyde. — Paratonnerre. — Pile de Volta.

Le troisième : Photographie. — Télégraphie aérienne et électrique. — Galvanoplastie et dorure chimique. — Poudres de guerre et poudre-coton.

Le quatrième : Aérostats. -- Eclairage au gaz. — Ethérisation. — Planète Leverrier.

APPLICATIONS NOUVELLES DE LA SCIENCE

A l'industrie et aux arts en 1855, par *le même.* In-18. . . . . . . 5 fr.

TRAITÉ DE MÉCANIQUE RATIONNELLE

Contenant les éléments de mécanique exigés pour l'admission à l'Ecole polytechnique et toute la partie théorique du cours de mécanique et machines de cette école; par M. Ch. Delaunay, de l'Institut, professeur à l'Ecole polytechnique et à la Faculté des sciences de Paris, deuxième édition. 1 vol. in-8. . . . . 8 fr.

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE BOTANIQUE

Fondées sur l'analyse de 50 plantes vulgaires et formant un traité complet d'organographie et de physiologie végétales, à l'usage des étudiants et des gens du monde; par M. Emm. Lemaout. Deuxième édition, 1 volume grand in-8 raisin, illustré d'un atlas de 50 planches et de 700 figures dans le texte. Avec atlas noir. . . . . 10 fr.

— Colorié. . . . . 16 fr.

ATLAS ÉLÉMENTAIRE DE BOTANIQUE

Avec le texte en regard, comprenant l'organographie, l'anatomie et l'iconographie des familles d'Europe, à l'usage des étudiants et des gens du monde; par M. Lemaout. 1 volume in-4, contenant 2,540 figures dessinées par MM. Steinheil et J. Decaisne. Br. . . . . 15 fr.

DES FUMIERS CONSIDERÉS COMME ENGRAIS

Par M. J. P. L. Girardin, professeur de chimie à l'Ecole municipale de Rouen et à l'Ecole d'agriculture et d'économie rurale de la Seine-Inférieure, correspondant de l'Institut de France, de la Société centrale d'agriculture de Paris, etc. Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée; avec 14 figures dans le texte.. . . . . 1 fr. 25

Ouvrage adopté par le Conseil général de la Seine-Inférieure, par la Société centrale d'agriculture de Rouen, par l'Association normale, et couronné par la Société d'agriculture du Cher.

MANUEL DE GÉOLOGIE ÉLÉMENTAIRE

Ou changements anciens de la terre et de ses habitants, tels qu'ils sont démontrés par les monuments géologiques, par sir Ch. Lyell, membre de la Société royale de Londres. Traduit de l'anglais par M. Hugard, aide de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle. 2 forts volumes in-8, illustrés de 720 figures. . . . . 20 fr.

—— Supplément au manuel de géologie.. . . . . . 1 fr. 25

PRINCIPES DE GÉOLOGIE

Ou illustrations de cette science empruntées aux changements moderne. que la terre et ses habitants ont subis; par Ch. Lyell, esq., ouvrage traduit de l'anglais sur la sixième édition, et sous les auspices de M. Arago, par madame Tullia Meulien, traducteur des Eléments de Géologie, du même auteur. 4 forts vol. in-12, ornés de cartes coloriées, de vignettes sur acier et de grav. sur bois, cartonnés en toile anglaise. . . 30 fr.

GÉOLOGIE APPLIQUÉE

Ou Traité du gisement et de l'exploitation de minéraux utiles, par M. A. Burat, ingénieur, professeur de géologie et d'exploitation des mines à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures. Quatrième édition, divisée en deux parties: — *Géologie ;* — *Exploitation.* 2 forts vol. in-8, illustrés. . . . . 20 fr.

DE LA HOUILLE

Traité théorique et pratique des combustibles minéraux; par M. A. Burat. 1 fort vol. in-8, orné de planches gravées sur acier et de nombreuses vignettes intercalées dans le texte. . . . . 12 fr.

L'étude des combustibles minéraux, et surtout du terrain houiller dans lequel ces combustibles sont presque tous concentrés, est une des branches les plus importantes de la géologie. Le terrain houiller forme un lien entre la science et l'industrie; car, si la découverte d'une mine est une conquête industrielle, elle ne fait pas moins d'honneur à la science, puisqu'on ne peut entreprendre aucune recherche utile sans prendre pour guide les travaux géologiques.

TRAITÉ D'HYDRAULIQUE

A l'usage des Ingénieurs, par *le même.* Deuxième édition, considérablement augmentée. In-8, avec planches gravées.. . . . . 10 fr.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DES CHEMINS DE FER

Par M. A. Perdonnet, ancien élève de l'Ecole polytechnique, professeur à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, membre du comité de direction du chemin de fer de l'Est. 2e édition. 2 très-forts vol. in-8 de 700 à 800 pages, illustrés de portraits et vues pittoresques gravés sur acier, de cartes géographiques, et d'un très-grand nombre de figures intercalées dans le texte. Broché. . . . . 30 fr.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

Biographie portative universelle, contenant 29,000 noms, suivie d'une ta chronologique et alphabétique, où se trouvent répartis en cinquan quatre classes différentes les noms mentionnés dans l'ouvrage, L. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, Ch. Laumier, E. Janin, A. Delloye, 1 vol. de 1,000 pages, contenant la matière de 12 vol., 12 fr.; net. 9

UN MILLION DE FAITS

Aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, par MM Aycard, Desportes, Léon Lalanne, Ludovic Lalanne, Gervais, A. le Pile Ch. Martins, Ch. Vergé et Jung.

MATIÈRES TRAITÉES DANS LE VOLUME :

Arithmétique. — Algèbre. — Géographie élémentaire, analytique et descript — Calcul infinitésimal. — Calcul des probabilités. — Mécanique. — Astronon — Tables numériques et moyens divers pour abréger les calculs. — Physi générale. — Météorologie et physique du globe. — Chimie. — Minéralogie géologie. — Botanique. — Anatomie et physiologie de l'homme. — Hygiè Zoologie. — Arithmétique sociale. — Technologie (arts et métiers). — Agricultu — Commerce. — Législation. — Art militaire. — Statistique. — Philosophie. Philologie. — Paléographie. — Littérature. — Beaux-Arts. — Histoire. — Géog phie. — Ethnologie. — Chronologie. — Biographie. — Mythologie. — Educati

Un fort vol. petit in-8, de 1,720 col., orné de grav., 12 fr ; net. . . 9

PATRIA

La France ancienne et moderne, morale et matérielle, ou collection e cyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire physiq et intellectuelle de la France et de ses colonies. 2 forts vol. petit in- de 3,200 col. de texte, y compris plus de 500 col. pour une table anal tique des matières, une table des figures, un état des tableaux numérique et un index alphabéthique; ornés de 330 grav., de cartes et de planch col, et contenant la matière de 16 forts vol. in-8., 18 fr.; net. . 9 f

NOMS DES PRINCIPAUX AUTEURS :

MM. J. Aycard, prof. de physique à l'Ecole polytechnique; A. Delloye, élève l'Ecole des Chartes ; Denne-baron; Desportes; Paul Gervais, docteur ès sciences Jung; Léon Lalanne, ingénieur des ponts et chaussées; Ludovic Lalanne; Chatelier, ing. des mines; A. le Pileur; Ch. Louandre; Ch. Martins, docte ès sciences, prof. à la Faculté de médecine de Paris; Victor Raulin, pro P. Régnier, de la Comédie-Française; Léon Vaudorye, architecte du gouvern ment; Ch. Vergé, avocat à la cour impériale de Paris.

DIVISION PRINCIPALE DE L'OUVRAGE :

Géographie physique et mathématique, physique du sol, météorologie, gé logie, géographie botanique, zoologie, agriculture, industrie minérale, travau publics, finances, commerce et industrie, administration intérieure, état mar time, législation, instruction publique, géographie médicale, population, ethno logie, géographie politique, paléographie et numismatique, chronologie et his toire, histoire des religions, langues anciennes et modernes, histoire littérair histoire de l'agriculture, histoire de la sculpture et des arts plastiques, histoir de la peinture et des arts du dessin ; histoire de l'art musical ; histoire d théâtre, colonies, etc.

Ces trois ouvrages réunis forment une véritable Encyclopédie portative. L savoir est aujourd'hui tellement répandu, qu'il n'est plus permis de rien ignorer mais, la mémoire la plus exercée ne pouvant que bien rarement retenir tous le détails de la science, ces ouvrages sont pour elle d'un secours précieux, et son surtout devenus indispensables à tous ceux qui cultivent les sciences ou qui s livrent à l'instruction de la jeunesse.

PRIX DE LA RELIURE DE CES TROIS OUVRAGES :

Cartonnage à l'anglaise, en sus par vol. . . . . 1 fr. 50

Demi-rel., maroquin soigné, en sus par vol. . . . . 2 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 13 18 02 8